

L'ÉCHO  
DU  
**TÉMOIGNAGE**

RECUEIL CONSACRÉ A L'ÉTUDE  
D'APRÈS LA PAROLE DE DIEU

DES DIVERS SUJETS  
CONCERNANT L'ÉGLISE ET LA PROPHÉTIE

Celui qui rend témoignage de  
ces choses, dit : Oui, je viens  
bientôt. Amen ! Viens, Seigneur  
Jésus !

Apoc. XXII, 20.

---

---

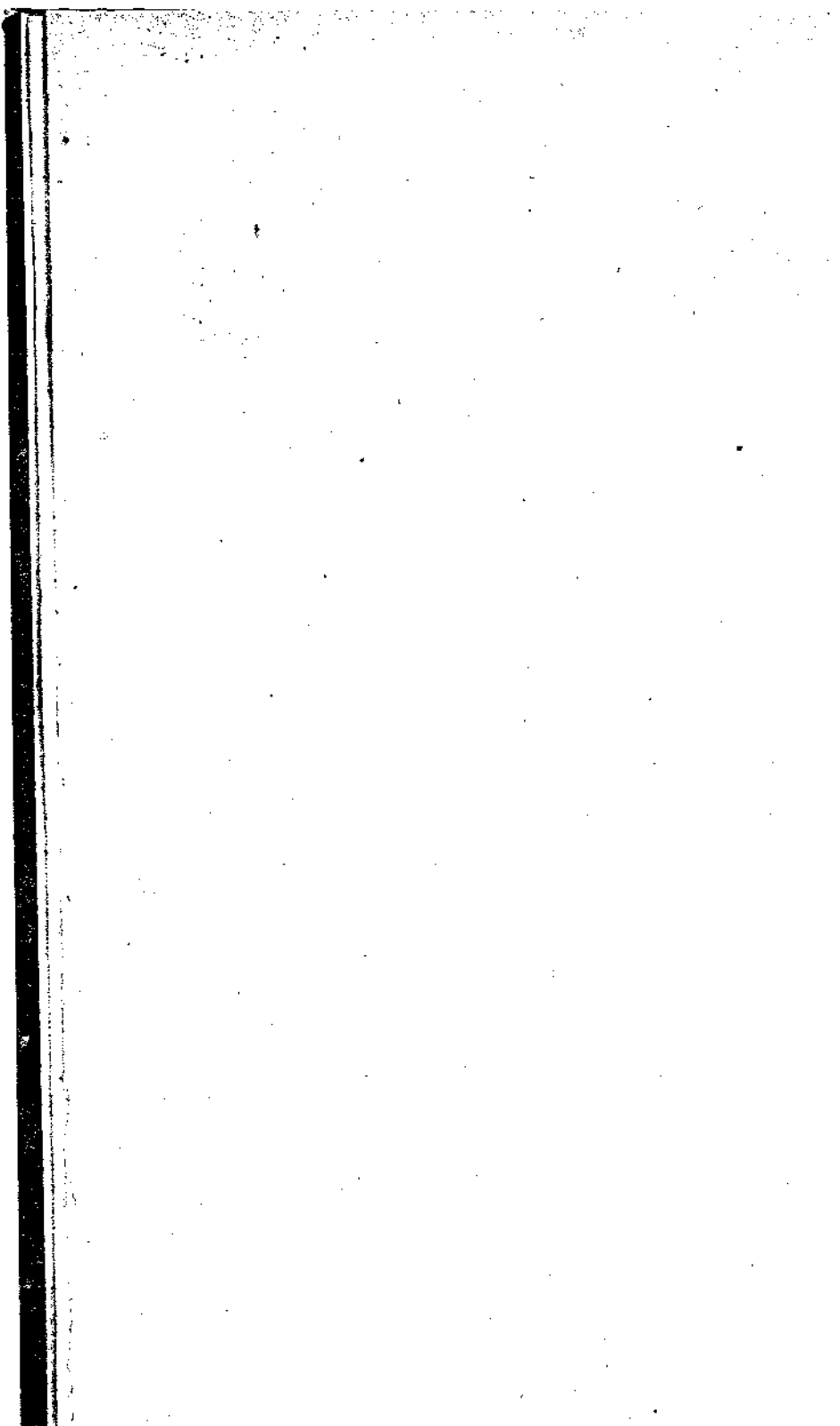
TOME VI.

---

---

NIMES  
ADRIEN BOISSIER, RUE GRÉTRY, 15.

1866



# L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE

---

## RÉFLEXIONS PRATIQUES SUR LES PSAUMES.

PS. XXIX-XXXV (4)

---

Le psaume XXIX<sup>e</sup>, envisagé au point de vue suivant lequel nous étudions maintenant les Psaumes, ne donne pas lieu à beaucoup de remarques. Il exhorte les puissants de la terre à reconnaître Jéhova et à lui donner la gloire due à son nom. Je désire seulement faire remarquer qu'il s'agit ici de l'adoration ; il s'agit de reconnaître Jéhova dans son temple, là où Il a placé son nom. Ce nom a été révélé, la gloire lui est due comme ayant été révélé ; elle

(4) Pour les psaumes précédents, voir tome IV et V.

est due à son nom qui, étant la révélation de Lui-même, est aussi celle de sa relation avec son peuple. C'est dans son temple qu'il a placé son nom, de manière à former un centre de communion et un lieu de culte. Ainsi, tandis que sa voix proclame la majesté de ce nom, ceux qui le connaissent sont rassemblés, par ce nom même, pour une commune adoration. La gloire du nom de l'Eternel est révélée et prouvée par le contenu des derniers versets. Jéhova est assis sur les flots ; Il dirige, selon ses desseins, le tumulte des peuples. Il siège comme roi éternellement. Au dessus de l'agitation des peuples son gouvernement est sûr et inébranlable à jamais. Mais, outre cela, l'Eternel est en rapport avec son peuple ; il le fortifie, il le bénit par la paix. Le v. 40 exprime sa toute puissance, le v. 44 annonce ce qu'il est pour son peuple. Les puissants de la terre sont invités à reconnaître Jéhova et la bénédiction est assurée à son peuple.

La vérité contenue dans le psaume XXX est d'un profond intérêt pratique : c'est que la joie provenant de la délivrance du Seigneur (ici Jéhova) est plus grande, plus intime que celle de la prospérité, même lorsqu'on l'attribue à Dieu. Il se peut que la délivrance se rapporte à des épreuves, suites de péchés ; ce sera certainement le cas du Résidu juif ; mais la délivrance est complète, et lorsque le mal, le péché, est pleinement reconnu, la restauration

et la bénédiction sont absolues dans la communion avec Dieu. Le pardon, ou la pensée du pardon dans une âme qui n'est pas guérie, peut être accompagnée de regrets. Quand l'âme est guérie, elle apprend assurément à juger le mal, à être pleine d'humilité et de grâce pour les autres ; mais si la guérison est complète, l'âme entièrement sondée n'aura pas de regrets, parce qu'elle sera exclusivement remplie de ce que Dieu est pour elle. Elle aura la chair en horreur ainsi que les principes qui l'ont conduite au mal ; mais si le mal est réellement haï, elle n'aura plus horreur d'elle-même et sera dans la paix. Il est vrai que le ps. XXX ne poursuit pas ces pensées aussi loin ; il s'occupe plutôt des circonstances extérieures et du fait que la main de Dieu s'appesantit sur l'âme à cause du péché, que du péché lui-même. Mais ces circonstances sont considérées comme exprimant la colère de Dieu ; il s'en suit que les circonstances sont considérées comme l'expression de sa colère ou de sa faveur, et c'est à cela que l'âme s'arrête. Elle avait été dans la prospérité, et l'avait attribuée à Dieu, mais elle fondait sur les circonstances l'assurance de son bonheur, quoiqu'elle les considérât comme lui ayant été accordées par Dieu.

En agissant ainsi et tout en reconnaissant Dieu comme celui qui donne et qui assure la bénédiction, elle s'arrêtait à cette bénédiction et à soi-même, au lieu d'en profiter.

« A jamais je suis inébranlable. O Eternel ! dans ta faveur tu avais donné à ma montagne une force stable. » Quoiqu'il puisse, dans ce cas, y avoir de la piété, cela pourrait facilement dégénérer en : « C'est ici le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel » Jér. vii, 6. Ce Psaume suppose du reste une piété vraie. Seulement il est dit que la faveur de l'Eternel a donné une force stable, au lieu que cette faveur elle-même soit considérée comme la bénédiction.

Jéhova cache sa face, et tout aussitôt l'âme sent sa dépendance directe de Dieu, elle cherche sa bénédiction immédiate. Les fautes commises attirent des châtiments et des exercices; alors la faveur divine elle-même se fait sentir comme étant la bénédiction dont l'âme a besoin; Jéhova lui-même devient la source de la joie. Dans sa colère, on ne souffre pas seulement des circonstances par lesquelles elle s'exprime, mais du fait même que Jéhova cache sa face à cause du péché. L'âme est amenée, quoique par l'angoisse et la détresse, dans une relation immédiate avec Dieu. Elle est amenée à penser à soi, non point comme à un objet digne d'intérêt, centre de la bénédiction, mais comme étant pécheresse et ayant besoin de la faveur de Dieu. Ainsi est produite, par grâce, une œuvre douloureuse mais utile et importante, lorsque ce jugement de soi-même est opéré au dedans de l'âme, de manière à produire l'intégrité spirituelle. La faveur de Jéhova luit sur elle, on en

jouit. Dès lors cette faveur même est considérée comme la bénédiction, et la délivrance l'accompagne, lorsqu'il plaît à Dieu. On entre ainsi, avec une sainte adoration, dans la vraie nature de Dieu ; on ne le considère plus seulement comme un Dieu qui doit servir l'homme en le bénissant. Dans cet état, l'ennemi ne triomphe plus et l'âme est guérie. Nous voyons que si Dieu montre ainsi sa colère, ce n'est qu'afin d'instruire et de discipliner les saints pour un moment ; purifiés, ils jouissent alors plus pleinement de Lui. Littéralement ce psaume s'applique au résidu juif, sur le bord de la tombe, puis délivré ; mais, pour eux aussi, le vrai travail d'âme est avec Dieu.

Je dirai encore quelques mots sur différents états d'âme dans lesquels les saints peuvent se trouver actuellement et dont ce psaume fournit l'occasion de parler. Il y a d'abord ce que l'on peut appeler comparativement l'innocence ; c'est l'état d'une âme convertie qui ne connaît pas la corruption et n'a pas de grands combats intérieurs. Dans ce cas-ci, on jouit de la grâce du pardon et l'âme est heureuse dans la connaissance de la bonté et de l'amour de Dieu, son Sauveur. Une telle âme, en marchant tout près de Dieu, peut arriver à se juger véritablement et acquérir une profonde connaissance de Dieu. Autrement l'âme est superficielle, on a peu de connaissance de sa propre personne, la séparation de la chair, du monde, sous son

aspect aimable, est peu mise en pratique.

Vient ensuite l'état d'une âme qui, ayant péché, a passé par des exercices plus profonds, et se trouve amenée ainsi, d'une manière humiliante, à la connaissance d'elle-même. C'est plutôt ce dernier cas que nous voyons dans le psaume XXX. Alors le pardon peut être connu et c'est un repos. Mais s'il y a eu de la légèreté ou de la bassesse vis-à-vis de Dieu, on a une certaine honte du péché, et l'on manque de cette libre confiance avec Dieu qui se montre naturellement quand on jouit de Lui. Cette confiance est alors plus difficile à trouver. Mais dans ce cas, le moi n'est certainement pas mis de côté.

Un troisième état d'âme, c'est lorsque la racine du mal est réellement jugée, c'est-à-dire non-seulement le mal lui-même, mais l'objet qui nous a séparés de Dieu, et que le moi est ainsi en réalité mis de côté. Alors la faveur divine est tout ce que l'âme désire, le cœur est intègre devant Dieu et, quoique humble, plein de courage vis-à-vis des hommes. Il a la conscience d'un lien entre lui et Dieu : la faveur divine, Dieu moralement en unisson avec lui, Dieu connu comme son soutien véritable et sa force. Le présent, non point le passé, est alors la place du cœur avec Dieu.

Le psaume XXXI exprime une confiance absolue en Jéhova (Dieu connu dans notre relation avec Lui) au milieu d'épreuves et d'angoisses



terribles amenées par le péché, mais pendant lesquelles la foi est à l'œuvre, comptant sur le nom de Dieu qu'elle connaît et, par conséquent, sur sa justice en le manifestant. Il n'y a point d'orgueil; on se confie en Dieu à cause de Lui — de son nom — mais en confessant toutes ses fautes, en reconnaissant que c'est par le péché que l'on se trouve dans l'épreuve et l'angoisse. Plutôt que l'iniquité elle-même, on confesse ici que l'épreuve pour laquelle on crie à Dieu, est due à l'iniquité. Mais l'angoisse où elle se trouve, fait que l'âme s'adresse en confiance à Dieu, selon qu'Il s'est révélé Lui-même.

Le caractère particulier de ce psaume est la confiance, l'abandon de sa cause entre les mains de Dieu, parce qu'on le connaît personnellement. Une telle connaissance du Seigneur, une foi telle que l'âme peut se confier en Lui, et tout Lui remettre, au comble de l'angoisse, c'est là un principe profond de la vraie piété, et un principe de justice, parce que l'âme ne peut ainsi regarder à Dieu que dans un état réel de justice. Le Seigneur est connu ayant fait attention à l'angoisse de l'affligé; les souffrances ne signifiaient pas que Dieu eût abandonné celui qui souffrait, au contraire, Dieu connaissait et suivait l'âme de l'affligé; son cœur la reconnaissait, Il pensait à elle au milieu de l'adversité et, malgré ses péchés, l'affligé regarde à Dieu, à travers la détresse comme étant reconnu par Lui. Il accepte la punition de son iniquité, mais

dans ce sentiment de justice se confie en Jéhova; dans cet esprit, parfait en principe, il s'en remet entièrement à Dieu, content de savoir que tout est dans sa main (v. 15). Aussi dit-il : « Fais briller ta face sur ton serviteur, que je » ne sois pas confus, car je l'invoque; » et il ajoute : « Combien est grande ta bonté que tu » réserves pour ceux qui te craignent, dont tu » uses envers ceux qui se réfugient en toi, à » la face des fils des hommes. » La présence du Seigneur est un asile sûr qui rend impuisante toute la malice des hommes. L'affligé avoue bien que, dans son extrême angoisse, il avait dit un moment : Je suis rejeté par Dieu; mais il avait montré de la foi en criant au Seigneur et le Seigneur l'avait secouru. L'Éternel garde les fidèles, de sorte que les saints peuvent l'aimer et avoir bon courage en toute circonstance. Il n'est pas dit que chaque chrétien, doive traverser les angoisses décrites ici; mais lorsqu'elles arrivent, elles donnent beaucoup d'intimité et de confiance.

Un Dieu connu et le cri résultant de la foi en ce qu'Il est, voilà le fond de ce psaume. Je ne dis pas que ce soit l'exercice le plus brillant de la foi; on le trouvera plutôt dans l'épître aux Philippiciens, expression brillante de l'expérience normale du chrétien; ce n'est pas non plus l'exercice le plus fréquent; mais Dieu, par sa miséricorde infinie, a, dans sa parole, prévu chaque état et pourvu à chaque néces-

sité. L'état d'âme, décrit dans ce psaume, est une intime et profonde confiance en Dieu seul, très-exercée et apprise par une détresse qui était nécessaire.

Psaume XXXII. Au milieu de tous les exercices de cœur qui concernent une âme renouvelée, dans ses difficultés ici-bas, il est un besoin, centre de tout, auquel le cœur et la conscience à la fois demandent une réponse; c'est la relation de l'âme avec Dieu, lorsqu'elle pense, devant lui, à son péché. Elle a besoin, dans l'épreuve, de confiance et de délivrance. Elle est soutenue par des promesses, et le cœur et la volonté sont soumis aux voies de Dieu. Mais au-dessus de tout, l'âme a besoin de réconciliation avec Lui, de la pleine lumière de sa face; quant à son propre état, elle a besoin de pardon et de savoir que son iniquité est ôtée. L'entière abolition de toute iniquité devant Dieu et son pardon sont liés ici, d'une manière admirable, avec la purification du cœur et de l'homme intérieur, par la confession des péchés actuels. Mais l'âme commence, ainsi qu'elle le doit, avec Dieu, et trouve sa satisfaction dans les pensées de Dieu à son égard. Cela est juste. C'est seulement ainsi que le cœur est réellement purifié, que le péché est envisagé sous son vrai jour, et que Dieu a sa place, choses sans lesquelles rien n'est en ordre. Cependant c'est la conscience d'être pardonné qui agit d'abord sur l'âme, après que, la conviction du péché étant opérée,

l'âme, en détresse, a été amenée à la confession : « Heureux l'homme dont la transgression est pardonnée. » Il a péché contre Dieu, commis des transgressions ; tout cela est parfaitement pardonné. Ce qui était péché vis-à-vis de Dieu, une chose haïssable à ses yeux, l'est maintenant pour l'âme elle-même. Ce péché est expié, couvert ; la propitiation a été faite. L'état actuel de l'âme est indiqué d'une manière absolue. « Heureux l'homme à qui l'Éternel n'impute pas l'iniquité, et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude. » Maintenant le cœur tout entier est ouvert devant Dieu, et il ne s'y trouve point de fraude ; comment y en aurait-il lorsqu'il est ouvert devant Dieu et nettoyé, que le péché est effacé de devant l'Éternel ?

Quelle bénédiction que d'avoir la lumière parfaite de Dieu dans une âme sans tache, non pas innocente ! Au surplus, les rayons de cette lumière ne pourraient briller dans une âme innocente. Mais avoir la connaissance du bien et du mal, savoir ce qu'est la lumière, en contraste avec les ténèbres, et en avoir l'âme tout éclairée, quand elle est blanche comme la neige, voilà qui est infiniment précieux. Je sais bien qu'il s'agit ici plutôt d'une relation personnelle avec Dieu ; mais, pour le chrétien, elle est comprise dans le pardon du péché, dans le fait qu'il n'est point imputé. Maintenant cette relation existe par la foi ; elle n'en est pas moins réelle. Ce psaume indique aussi les voies de

Dieu pour amener l'âme à la confession et après qu'elle y a été amenée. Nul repos pour l'orgueilleux qui se refuse à confesser ses fautes (quelle grâce de Dieu qu'il nous poursuive ainsi !); mais Dieu dirige, d'une manière intime, l'âme réconciliée dans la communion; ses soins l'entourent au milieu de l'épreuve.

Ce psaume est donc l'expression d'une âme qui a la conscience d'être bénie, en étant pardonnée. Quelle douceur de sentir briller sur nous la faveur de Dieu, en ce que son amour a agi pour nous ! Que cette faveur soit gratuite, n'est pas le plus vif sujet de notre joie, mais cela lui donne une grande profondeur, parce que c'est Dieu lui-même qui pardonne. Puis il y a la conscience que le péché a été ôté de devant Dieu; c'est une immense bénédiction. Qu'elle est douce la pensée qu'aucun péché n'existe plus devant la face de Dieu ! Certes le péché n'est pas nié, ce serait de la fraude; mais Dieu ne l'impute pas. C'est, de sa part, un jugement déterminé, arrêté. Il ne l'impute pas. Ici les sentiments sont moins en jeu que dans les versets précédents, mais il y a la certitude judiciaire que le péché n'est pas imputé: elle est nécessaire pour la vérité intérieure. Ceci se rattache à la confession. Il n'y a pas seulement de la droiture dans les paroles et dans la confession, mais dans l'esprit. Il y a de la vérité intérieurement. Aucun désir dans l'âme de se cacher à elle-même le mal; elle se pré-

sente devant le pardon, avec son péché, sans chercher à l'atténuer. Elle voit le péché d'une manière vraie, et, parce qu'elle le voit, il n'est pas imputé. Or, la phrase est absolue et générale : « auquel l'Éternel n'impute pas l'iniquité. » C'est là une condition absolue de l'individu ; non-seulement son iniquité, sa faute particulière est pardonnée, cela va sans dire, mais aucune iniquité quelconque ne lui est imputée. D'après le jugement de Dieu, cet homme existe devant Lui comme n'ayant pas de péché. Alors son cœur est ouvert et libre devant Dieu. Il a la conscience de cela et regarde en haut vers Lui comme n'ayant pas de péché, il sait que Dieu n'en voit pas. Par conséquent, il n'y a pas de nuage, rien à cacher. Toutefois ceci n'a lieu que si la confession a été faite. *La non-imputation* absolue, c'est le jugement actuel de Dieu sur moi, la manière dont il me voit. Point de péché entre moi et Lui. Mais pour avoir la conscience de cette précieuse vérité, il a fallu la confession. Jusque-là, Dieu appesantissait sa main sur l'âme, afin de l'obliger à confesser son péché. Quelle grâce de Dieu, de veiller ainsi sur une âme égarée, pour la ramener à Lui ! Celui qui parle dans ce psaume, a été amené, par grâce, à reconnaître, avec droiture, devant Dieu, le péché sous son vrai jour, sans chercher à l'excuser, quelque humiliant que cela puisse être. C'était important moralement. Mais il y a plus : « Je confesserai mes transgressions ; » les actes eux-

mêmes sont rappelés en mémoire, après quoi, tout est en règle : « Tu as pardonné l'iniquité. » 1 Jean I explique cela au point de vue chrétien. Nous ne pouvons pas non plus dire que nous n'avons pas de péché, et nous confessons nos péchés.

Il est instructif de voir ici l'absence de péché sur la conscience, unie avec l'absence de fraude dans le cœur, celui-ci étant entièrement ouvert par la conscience que le péché n'est pas imputé. Il ne peut être ouvert autrement ; mais il y est amené dans la vérité par la confession, et à la confession par la confiance. C'est seulement ainsi que le cœur est ouvert à Dieu, par le moyen de la grâce et que la vérité existe intérieurement, le pardon étant connu par la promesse, quoique nous soyons forcés à l'humiliation de notre volonté. « Il y a pardon par devers toi, afin que tu sois craint. »

Cette révélation de Dieu porte les justes et ceux qui l'aiment à regarder à Lui au temps où Il se révèle comme le Dieu qui pardonne, au temps où on le trouve. De même, par rapport à Christ, il est parlé en Esaïe XLIX, 8, du temps de la bienveillance. Après qu'Il eut été parfait, et trouvé parfait devant Dieu, Christ fut exaucé, car Il avait été fait péché pour nous. L'Apôtre cite ce passage ainsi : « Maintenant est le temps agréable, aujourd'hui est le jour du salut? » Là révélation du pardon et la joie d'une relation avec Dieu, basée là-dessus, font que ceux qui l'aiment le désirent, se réjouissent en un tel Dieu, et le

cherchent. Supposé qu'au moment même, ils n'aient pas le sentiment de péché, ils savent cependant qu'ils sont pécheurs; Dieu leur est révélé comme un Dieu qui pardonne, Il a un caractère qui fait leurs délices et leur âme s'attache à Lui. Ils le cherchent, non pas seulement à cause du pardon, mais comme aimant Dieu, c'est un Dieu qui a ce caractère, qui agit selon ces voies, c'est un tel Dieu qui attire leur cœur. Or, remarquez-le, Dieu agissant de cette manière, révélé de cette manière, fait que le temps est celui où on le trouve. Cette liaison entre l'affection du cœur et l'affection de Dieu et la puissance d'attraction qu'elle exerce, est fort belle et profonde dans les cœurs de ceux qui aiment Dieu. Il faut le sentiment de la nécessité, de la dépendance, et, en nous, le besoin de la grâce, comme telle, dans tout l'ensemble de notre relation avec Dieu. Mais, en même temps, c'est une profonde réalisation de la grâce parfaite et divine de l'amour et aussi de la bonté souveraine des voies de Dieu à cet égard; cette réalisation est proportionnée à la piété, quand la conscience n'est pas mauvaise.

Heureux dans cette bonté, nous sentons que cette grâce nous sied et sied à Dieu; pieux, elle nous attire à Dieu. Aussi nous sommes à l'abri, quoiqu'il advienne. En l'appliquant au résidu, ce principe est très-clair. Israël a été coupable sous tous les rapports. Dieu lui offre son pardon, comme on le voit dans ce psaume, dans Moïse



et les prophètes ; c'est ainsi qu'il se révèle ; le résidu pieux est touché de cette grâce ; les péchés sont confessés, sans doute, mais les cœurs des fidèles sont attirés vers Dieu et le cherchent. Au débordement des grandes eaux, celles-ci ne les atteindront pas (v. 6). Dans tous les cas, l'âme qui connaît ainsi la bonté, peut compter sur Dieu. Dieu Lui-même ainsi connu, est son asile. A la fin, les chants de délivrance seront sa portion.

Ensuite viennent des promesses. Nous avons à traverser un désert où il n'y a point de chemin ; mais au milieu des pièges de toute espèce, et de peur que nous ne fassions fausse route, Dieu nous guide et nous enseigne. L'œil du Seigneur est sur nous et nous dirige. Il ne nous montre pas un chemin pour nous y laisser seuls ; non, Lui-même nous surveille et nous conduit dans le chemin qui Lui agrée, qui est le résultat de sa sagesse, un chemin divin pour nous. C'est Dieu Lui-même qui nous est présenté ici : sa bonté, sa direction, son intérêt qui nous pardonne au besoin, et nous conduit sous le regard constant de son amour. Mais cela suppose que nos cœurs sont attentifs à l'œil de Dieu. Le chemin consiste à faire attention à Lui et à suivre son regard avec intelligence. Ainsi l'âme est enseignée intérieurement dans ce qui est agréable au Seigneur et formée d'après Lui en connaissance. Voilà ce qui est développé dans le Nouveau-Testament. (Phil. I. 9-11, Col. I. 9-10, III. 10, Ephés. IV, 24) ;

même Moïse dit : « Si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, enseigne-moi ta voie, afin que je te connaisse et que je trouve grâce devant tes yeux. » C'est l'enseignement spirituel de la voie de Dieu, par le moyen de sa direction, et la communion avec Lui, fondée sur sa faveur. Aussi est-il dit, de ne pas être comme le mulet qui a besoin d'être conduit extérieurement par la bride. Dieu nous conduit quelquefois ainsi, en grâce, par sa providence; mais, de cette manière, il n'y a point d'intelligence spirituelle, pas d'assimilation morale à sa nature, pas d'accroissement de la jouissance de notre nouvelle nature en Lui et partant point d'accroissement non plus de la capacité de connaître Dieu. Le résultat de ce qui précède est indiqué aux deux derniers versets dans les voies judiciaires de Dieu. Seulement il faut bien remarquer que c'est en Jéhova Lui-même que l'âme doit se réjouir, non pas dans les conséquences, quoique la grâce environne ceux qui se confient en l'Eternel. Dieu, Lui-même, connu par le pardon et par sa bonté toujours accessible, comme un sûr asile de l'âme, comme celui qui la guide de ses soins et de son regard, c'est ce Dieu en qui l'âme, ainsi enseignée, est invitée à se réjouir. Paul dit, de la même manière : « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur, je le dis encore, réjouissez-vous. » Nous nous réjouissons en Dieu, par le moyen de notre Seigneur Jésus, par lequel nous avons reçu la réconciliation. Il remplit l'âme et Il est au-dessus de tout.

Je n'ai que quelques principes à indiquer en parlant du psaume XXXIII<sup>e</sup>. Tous les psaumes, jusqu'à la fin du XXXIX<sup>e</sup>, révèlent l'état moral du Résidu juif aux derniers jours, son état moral plutôt que sa condition sous l'oppression de l'ennemi; l'idée du pardon donne au résidu une teinte plus brillante que le sentiment de sa condition extérieure, quoiqu'on le trouve aussi dans ce psaume. Le XXXIII<sup>e</sup> continue le dernier verset du XXXII<sup>e</sup>; l'idée du pardon ayant mis un nouveau cantique dans la bouche de celui qui parle, il peut, avec une confiance plus éclairée et en regardant à la parole et aux œuvres de Dieu, rechercher les principes d'après lesquels les hommes devraient agir. La terre est considérée comme étant sous le regard et la direction de l'Eternel, son gouvernement s'exerçant sur elle. Ce point de vue, pleinement développé à la fin du psaume, s'applique aussi au côté inférieur de la vie chrétienne. (Voir psaume XXXIV, 12-16, 1 Pierre III, 10.) Voici quelques principes généraux : « Les œuvres de l'Eternel sont faites avec vérité. » Je puis compter qu'il agira d'après les principes connus de sa sainte volonté; par conséquent sa parole, essentiellement vraie et juste, peut me juger maintenant; c'est là toujours un principe important. Sans le faire publiquement et d'une manière visible, le Seigneur gouverne toutes choses; ainsi je puis agir d'après sa parole et être sûr des conséquences. Je puis, sans doute, souffrir pour

Christ, c'est une bénédiction plus grande encore; mais la bénédiction sera toujours le résultat d'avoir agi selon la parole de Dieu. Depuis le verset 6, la puissance de la parole est montrée dans l'acte de la création. La terre devrait craindre l'Éternel : « car Il parla et la chose exista. » Il met à néant les desseins des peuples, mais le conseil de l'Éternel subsiste éternellement. » Puis vient un autre principe; la bénédiction d'être le peuple choisi de Dieu, d'être son héritage. Il s'agit d'Israël, cependant la foi doit marcher maintenant dans la force que donne ce principe : « C'est pourquoi revêtez-vous, comme les élus de Dieu, saints et bien aimés. » Nous ne sommes pas l'héritage de Dieu, mais ses héritiers; toutefois la hauteur de notre position, plus élevée que celle d'Israël, ne détruit pas le principe en lui-même, quoiqu'elle lui donne une application plus profonde. Nous devons traverser le monde comme les élus de Dieu, et c'est là une position extrêmement bénie. C'est selon la préscience de Dieu, le Père; mais nous marchons dans la conscience d'être les élus de Dieu. « Il forme les cœurs et fait que toutes choses contribuent ensemble à mon bien. » Ainsi, tandis que la force humaine n'est que néant, je puis m'attendre au Seigneur avec assurance, son regard est sans cesse dirigé sur moi. ( Voir Job XXXVI, 7 ).

Le psaume XXXIV va plus loin : il s'occupe d'une manière admirable de la tristesse et de

l'épreuve. Jéhova lui-même est le centre béni de ce psaume, comme de tous les autres. Dans les quatre premiers versets, c'est spécialement l'esprit de Christ qui parle, mais comme se mettant à la place de tous ceux qui sont éprouvés de cette manière, et cela concerne chacun qui possède cette foi, afin que chacun la possède. La force du psaume est dans ces mots : « en tous temps. » Il est aisé de louer le Seigneur, quand Il permet que tout aille à notre souhait ; mais, dans ce cas, le Seigneur n'est pas réellement loué pour ce qu'Il est. Nous voyons ici, dans l'épreuve, l'âme humble et soumise. Elle a cherché le Seigneur et l'a trouvé un ami prêt à la secourir. Voilà ce qui lui a rendu le Seigneur intime et précieux. Le cœur du saint était éprouvé, exercé, accablé par l'injustice, mais sa volonté ne s'est point révoltée, pleine de fierté et de colère ; au contraire, il expose, avec confiance, ses affaires au Seigneur, il s'appuie sur sa bonté et le Seigneur s'intéresse à lui. Ce n'est pas ici la haute et souveraine providence dirigeant les circonstances pour notre bénédiction extérieure, ce qui doit sans doute exciter notre reconnaissance, mais l'intérêt affectueux du Seigneur pour le cœur qu'il a éprouvé. Or, cet intérêt est bien plus intime, bien plus profond, la liaison entre le Seigneur et nous plus douce et plus étroite. Nous ne trouvons pas ici l'orgueil de la propre volonté dans l'épreuve ou le succès, mais un cœur angoissé

et humble, trouvant l'oreille et le cœur du Seigneur ouverts à sa requête. Ainsi consolé lui-même, il peut consoler les autres par la consolation avec laquelle Dieu l'a consolé : « L'Éternel m'a délivré de toutes mes frayeurs. » Bien souvent nous pouvons dire cela, même au sujet d'un malheur que nous n'attendions pas sans raison, et que Dieu a écarté ! Cette connaissance du Seigneur conduit à l'exercice de l'amour ; en encourageant les autres, tandis que le cœur en fait l'expérience et en est rempli. Cela est appliqué, par l'Esprit, au Résidu, v. 5, et le Résidu renouvelle l'expérience de Christ, v. 6. Au verset 7 nous trouvons la même vérité énoncée d'une manière générale. Les v. 8-10, nous montrent comment celui qui s'est confié dans le Seigneur est rendu capable, par sa propre expérience, de donner aux autres la certitude qu'ils trouveront le même secours.

L'expérience de la bonté du Seigneur est bien précieuse. Non-seulement on en est assuré pour chaque épreuve, mais le Seigneur lui-même est connu. On le bénit, on le loue. Le cœur demeure en Lui, il trouve sa joie et son repos dans la bonté de ce Seigneur unique, auquel nul être ne ressemble. Cette bénédiction est infinie et de nature divine comme celui qui en est la source ; mais elle est, comme le fond même de notre cœur, plus intime que tout être humain en dehors de nous. Nous demeurons en Lui et le Seigneur est notre soutien, le repos de nos

cœurs. Rien de comparable à cela. Nul ne peut être uni à nous aussi intimement que Dieu, car Il est en nous.

Mais il y a ici encore un autre principe. Ce psaume nous expose aussi la marche dans laquelle on trouve cette bénédiction (v. 7-10) : craindre Dieu, se confier en Lui et le rechercher. Le caractère de cette crainte de Dieu, est indiqué aux v. 11-16, passage cité en partie dans l'épître de Pierre. La fin du v. 16 y est omise comme non applicable maintenant, quoique le fait général du gouvernement de Dieu pour le chrétien soit applicable au temps actuel. Il importe de ne pas oublier cela. C'est parfaitement vrai, non-seulement qu'on ne se moque pas de Dieu, que l'homme recueillera ce qu'il aura semé, que selon le gouvernement de Dieu, certaines conséquences sont attachées à une certaine conduite, mais encore qu'il surveille et gouverne directement ses enfants; il peut les rendre malades, les faire mourir, ou les délivrer de la maladie et de la mort, par suite de la confession ou de l'intercession. « Les yeux de l'Éternel sont sur les justes, et ses oreilles tournées vers leur cri, » l'Éternel est près de ceux qui ont le cœur brisé et Il délivre ceux qui ont l'esprit abattu. » Puis il y a un sentier désigné par Dieu comme celui de la paix dans ce monde, non-seulement comme étant en lui-même le sentier de la puissance spirituelle, mais celui de la paix et de la tranqui-

lité ici-bas, par lequel on traverse paisiblement ce monde sous le regard de Dieu. C'est bien précieux pour nous. La grâce est un moyen de marcher ainsi, pourvu que le cœur soit autre part que dans l'oïveté et les passions. Les pieds sont chaussés de la préparation de l'Evangile de paix. Autant qu'il dépend de nous, nous vivons en paix avec tout le monde. Ce principe est vrai, même pour les hommes inconvertis. Ceux qui marchent dans cette voie, en général, ont des jours heureux, parce que telle est la conséquence du gouvernement public de Dieu. Il sied au chrétien de marcher de cette manière, mais d'autres le peuvent aussi. Ce gouvernement de Dieu est toujours vrai, comme nous le voyons en Job; seulement le saint devrait le comprendre. Mais il reste encore un mot à dire. Ce gouvernement n'est point tel maintenant que les justes n'aient pas à souffrir pour le nom de Christ (voir 1 Pierre III, 14-17). Mais Jéhova veille sur eux; pas un moineau ne tombe à terre sans la volonté de notre Père. Il nous semble étrange de lire : « Ils feront mourir quelques-uns d'entre vous, mais pas un cheveu de votre tête ne périra. » C'est que le gouvernement de Dieu maintenant n'est pas son gouvernement public, employé à supprimer le mal, mais employé pour les justes, sous la puissance du mal et au travers de cette puissance. Quand Christ apparaîtra, alors le mal sera entièrement supprimé. En général, ceux



qui vivent paisiblement vivront en paix ; mais en un monde où se trouve la puissance de Satan, les justes ont à souffrir, à supporter maintes afflictions, quoique toujours sous le regard vigilant du Seigneur, et la délivrance arrivera d'une manière ou de l'autre.

Qui eût dit que ce psaume serait littéralement accompli en Christ, lorsque Juifs et Gentils, prêtres et gouverneurs, unissant leur fureur contre lui, semblaient n'obéir qu'à leur propre volonté et à leur haine implacable ? Pas un cheveu de notre tête qui ne soit compté. Je doute que le verset 20° de ce psaume soit exactement une prophétie, quoiqu'il ait été accompli à la lettre. Je supposerais plutôt que le passage de l'Evangile de Jean se rapporte à Exode XII, 46. Au reste, en admettant que ce verset ne soit pas cité, Christ est évidemment un exemple parfait de la déclaration faite dans ce psaume, comme principe général. Les soins de Dieu ne font jamais défaut, ils se montrent dans les plus petites circonstances et en dépit de toutes les pensées humaines, quoique Dieu puisse permettre que beaucoup d'afflictions arrivent à ceux qui se confient en Lui ; ces afflictions même seront certainement une bénédiction. L'âme, apprenant ainsi les voies du Seigneur et se confiant en Lui, peut le louer en tout temps. Dans ce sens, à la vérité, le christianisme nous fournit, à l'égard de la vie spirituelle, des expériences plus profondes. Mais il est précieux de connaître le

Seigneur comme celui qui veille ainsi sur nous, avec amour, comme un Père tendre et soigneux, en qui nous pouvons nous confier, sous le regard duquel nous pouvons marcher paisiblement dans ce monde, cherchant le bien de ceux qui nous entourent.

Le psaume XXXV contient une demande directe de jugement, faite par l'Esprit de Christ dans le Résidu; j'ai peu de chose à dire à ce sujet. Christ a souffert le premier les choses dont le jugement est prononcé ici; mais, comme nous l'avons vu, jamais il ne demande le jugement en vue de Lui-même. Ce psaume nous montre dans quel esprit le jugement est demandé. C'est après une longue patience et une grâce infatigable, mais trouvées inutiles, et pendant lesquelles, au lieu de se venger lui-même, le résidu s'en remettait à Dieu; c'est seulement alors qu'il demande à Dieu de le délivrer. Ceci est important à remarquer quant à l'appel au jugement (v. 12-14). Ce n'est qu'au moment d'être englouti, qu'il supplie le Seigneur d'intervenir, et certes, cela aura lieu. Le pauvre ne sera pas toujours dans l'oubli; aussi n'est-il point juste que la dureté, l'injustice, la cruauté aient le dessus, toujours et partout. Mais il est juste que les saints soient patients, et endurent tout, jusqu'à ce que le Seigneur Lui-même intervienne. Tel est, en effet, l'esprit de ce psaume; alors ils se réjouissent dans le salut de l'Éternel. Le sentiment de la juste punition du Seigneur sur la cruauté et la

méchanceté est fort juste. En outre, nous trouvons ici le caractère et les voies des méchants, ainsi que les voies pleines de grâce de celui qui les a trouvés trop forts pour lui. Les versets 26 et 27 s'appliquent spécialement à Christ, mais le psaume entier dans la bouche de tout fidèle avancé, confie le désir que le mal retombe sur celui qui le pratique. Je veux encore faire allusion à quelques passages, afin de montrer l'opération de cet esprit dont j'ai parlé plus haut et jusqu'à quel point le Seigneur l'applique au résidu. Quant à Lui, il n'a jamais demandé ce jugement; mais il l'a prophétisé. Les chapitres XXIV, XXV, XXVI de 4 Samuel nous montrent l'esprit dans lequel David étant gardé, quoique faible, était même alors l'instrument particulièrement qualifié par la grâce, pour adapter la pensée de Christ, en ces psaumes, aux circonstances dans lesquelles le résidu, rejeté comme lui, se trouvera une fois, pour faire même, quand Dieu l'a voulu, la déclaration prophétique des circonstances que Christ devrait traverser, et pour fournir, (honneur immense!) dans une foule de psaumes, les paroles par lesquelles Christ lui-même pourrait s'exprimer (voir surtout le psaume XXIV, 41-43 et la fin du XXVI). C'est ainsi qu'Abigaïl le garde dans cet esprit, par la miséricorde; mais il n'y a point de propre vengeance; il s'en remet complètement à Dieu.

Les directions que le Seigneur donne à ses disciples, en Matth. X, indiquent aussi l'esprit

dans lequel le résidu doit rendre témoignage pour Lui jusqu'à son retour (v. 13-15, comp. ps. XXXV, 13). Il importe que le chrétien comprenne qu'il doit agir selon l'esprit de Christ pendant sa marche au milieu de ce monde, qui était bien différent du désir du jugement exprimé dans les Psaumes; mais qu'il comprenne aussi que ce désir est juste et légitime à sa place, que le désir du jugement n'est point la vengeance personnelle, mais un appel adressé au Dieu juste et secourable, après une patience parfaite, sous l'oppression injuste des méchants, le cœur s'étant soumis à la volonté divine et ayant appris la leçon que Dieu voulait lui enseigner (voir psaume XCII, v. 42, etc.). Mais le chrétien est sur un terrain tout différent.

Au point de vue que je viens d'indiquer, le psaume XXXV est important. Nous voyons l'esprit du résidu exercé, devant Dieu, par l'épreuve et, intérieurement soumis, lui demandant la délivrance telle qu'elle était promise à Israël et au Résidu lui-même, sous le gouvernement divin révélé dans la loi et les prophètes.

---

J'aime le Père et le Fils dans leur présence personnelle n'importe où, bien plus que leurs circonstances. J'eusse préféré la cruelle servitude d'Égypte avec Christ pour ma consolation et ma joie sous son oppression, à toutes les plus brillantes scènes de Canaan sans Lui. C'est Lui-même qui est ma joie, incomparablement plus que la gloire. Tout cœur renouvelé ne dira-t-il pas « Amen et Amen ! »

## COMMUNION AVEC CHRIST.

### IV<sup>e</sup> PARTIE (4).

Dans les trois articles précédents, nous avons examiné ce que le Saint-Esprit nous enseigne dans l'Écriture, relativement à la provision faite par Dieu pour faire face à tout le mal de notre vieux premier moi de nous-mêmes, envisagés dans notre nature déchue et selon notre descendance d'Adam. En Christ il y avait la vie ; et l'œuvre de Christ fut telle, que par elle Dieu put faire face (leur faire face et les mettre de côté) à toutes les conséquences de ce qu'Il trouve qu'il y a en nous par nous. *Crucifiés avec Christ ; morts avec Christ ; ensevelis avec Christ*, sont trois bénéfices bien précieux que nous recueillons de l'humiliation du Seigneur. Quelle épitaphe, digne du Dieu de toute grâce à mettre sur Saul le persécuteur, et ses pareils, quand, par grâce, ils viennent à croire : « Crucifiés, morts, et ensevelis avec Christ ! » D'autre remède, d'autre refuge — il n'y en avait, il n'y en a, il ne saurait y en avoir, pour un fils ou une fille d'Adam ayant hérité de lui la perdition, aucun que celui qui est présenté ici.

(4) Voir pour les 3 premières parties : *Echo du Témoignage*, t. v, p. 337.

Mais la pensée de Dieu n'était pas seulement de nous rencontrer dans notre mal, et de nous délivrer de ses conséquences terribles; — l'amour qui jeta les yeux sur nous quand nous étions dans nos péchés (et quand nous étions des enfants de colère jeta les yeux sur nous et pensa à s'interposer entre nous et les fruits de nos péchés, par l'œuvre de Christ), cet amour avait en lui une longueur et une largeur qui ne pouvaient se déployer pleinement dans les limites de notre misère; mais nous ayant aimés, en dépit de ce que nous étions, et ayant pleinement fait face à tout le mal, à ses propres dépens, cet amour a pris pour lui-même une arène qui est assez vaste pour qu'il puisse y faire voir toute son étendue. Le Fils de Dieu s'est associé comme Fils de l'Homme, avec toutes les circonstances de notre misère, a été exposé à l'ignominie à notre place sur la croix; est mort là à notre place et a été enseveli. Tel fut son sentier ici-bas : obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix. « Il est mort pour nos péchés selon les Ecritures; et — Il a été enseveli » (1 Cor. xv, 3, 4). Mais « Il est aussi ressuscité d'entre les morts, etc. » et, comme nous le verrons, Il nous a associés avec Lui dans toutes les phases de sa carrière d'honneur et de bénédiction dans le ciel. En s'associant Lui-même avec nous, Il eut à souffrir pour nous : en nous associant avec Lui-même. — Oh! de quelles riches bénédictions Il nous

rend participants et possesseurs en Lui! Ce sont elles que nous voulons considérer maintenant.

1° *Vivifiés ensemble avec Christ.*

(Eph. II, 4, 5, et Col. II, 13.)

« Mais Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés avec le Christ » (Eph. II, 4, 5).

« Et vous lorsque vous étiez morts dans vos offenses, et dans l'incirconcision de votre chair, Il vous a vivifiés ensemble avec Lui » (Col. II, 13).

Remarquez d'abord ce que nous étions, selon que l'établissent ces deux passages. Morts dans les offenses et les péchés — ayant marché autrefois selon le train de ce monde — lequel est caractérisé comme étant selon le prince de l'autorité de l'air — l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance — entre lesquels aussi nous avons tous conversé autrefois, dans les convoitises de notre chair, accomplissant les volontés de la chair et des pensées; et nous étions par nature des enfants de colère comme les autres. Remarquez-le. La mort dans les offenses et dans les péchés; une marche selon le siècle de ce monde (en inimitié contre Dieu et contre le Père); un siècle où tout se fait par l'énergie de Satan, qui

a autorité sur les rebelles; une conduite habituelle caractérisée par les convoitises de la chair, les volontés de la chair et des pensées; enfants de colère : voilà dans quel lieu, dans quelle condition la grâce nous a trouvés, si nous pouvons ajouter foi à l'épître aux Ephésiens. Et l'épître aux Colossiens ne nous présente pas un tableau plus favorable, qu'il s'agisse des Juifs ou des Gentils. Mais tandis qu'il ne pouvait pas trouver de réponse dans un pareil état de choses, considéré en la présence de Dieu, Dieu a fait voir qu'il se trouvait une réponse en Lui-même : Il était riche en miséricorde et aussi en puissance. Si l'objet sur lequel Il portait ses regards était le contraste même de ce qu'Il aimait, de ce qui faisait ses délices dans le Christ Jésus, il pouvait toutefois montrer sa compassion et sa miséricorde — miséricorde et compassion envers ce qui était en contraste avec Lui-même et avec sa propre beauté morale comme elle trouvait son expression dans le Christ Jésus — Il pouvait sauver le pécheur; cependant, dans l'acte même qui le justifiait d'agir de cette manière, il donnerait la parfaite expression de sa propre puissance, et en même temps de sa haine contre le péché. Son Fils, son Fils unique, prendrait, comme Fils de l'Homme, la place due pénalement au pécheur, et porterait en son propre corps sur le bois le parfait jugement dû au péché. Substitué au pécheur, — Lui (le Juste en lieu



et place de plusieurs injustes) a porté le péché en son corps sur le bois. En faisant cela Il s'est montré en parfaite sympathie avec le divin et céleste conseil de miséricorde de son Père, — Il est devenu obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix. Le jugement est passé; bien passé par Christ, tout seul — tout ce que Dieu pensait, sentait, savait, être dû au péché en sa présence. Celui qui a passé par ces souffrances (qui nous étaient dues selon la justice, mais nous auraient plongés dans l'enfer pour l'éternité), est maintenant de nouveau vivant. Car si la justice divine a parfaitement exprimé son jugement et son action contre moi, mon péché et mon iniquité, lorsque Christ s'est présenté pour être puni à ma place (1) — la justice divine avait

(1) Le jugement fut parfait, même jusqu'à ce point, qu'il fut montré sur la croix que le péché ne pouvait venir en la lumière de la présence de Dieu. Il n'était pas possible que les péchés de l'homme, qui n'est que d'hier, et dont le souffle est dans ses narines, fussent portés, même par imputation, par le parfait Serviteur de Dieu; le Fils de l'Homme, et que, en même temps, Celui-ci jouit de la clarté de la face de Dieu : la parole si solennelle « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » prouve l'éternelle impossibilité que Dieu et le péché se rencontrent, pour ainsi dire. Mais cet Etre infini qui était là, but la coupe de colère qui nous était due; et la colère même qui vint, par grâce; sur Lui, ne fit que donner à sa perfection l'occasion de se déployer. Abandonné de Dieu, Il ne voulut pas abandonner Dieu, Il ne L'abandonna pas : mais, au contraire, ainsi

*aussi* à s'exprimer, si elle voulait être claire et nette, au sujet tant de la gloire personnelle que de la gloire essentielle de Celui qui pouvait accomplir une œuvre pareille -- Dieu l'a ressuscité des morts et lui a donné la gloire, en sorte que notre foi et notre espérance fussent en Dieu. Il L'a ressuscité d'entre les morts et L'a placé à sa droite dans les lieux célestes bien au-dessus de toute principauté et autorité, et puissance, et domination, et au-dessus de tout nom qui se nomme, non-seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir. Et il a assujéti toutes choses sous ses pieds, et l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'Eglise qui est son corps, et la plénitude de Celui qui remplit tout en tous (Eph. 1, 20-23); Dieu L'a haut élevé et Lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes et terrestres et infernaux, et que toute langue confesse

que le psaume XXII nous le montre, Il justifia les voies de Dieu à son égard, disant qu'elles étaient toutes justifiées vu la place qu'il avait prise en grâce. Après que la colère du Dieu Infini contre le péché de la créature finie avait été pleinement déclarée, comment aurait-il pu se faire que Dieu n'exprimât pas ses pensées à l'égard de Celui (le compagnon de Jéhova) qui pour l'amour de la miséricorde s'était présenté et avait porté la colère, — et en justifiant la justice et la miséricorde, avait été obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix — et donné sa vie en rançon pour nous ?

que Jésus-Christ est Seigneur à la gloire de Dieu le Père (Philip. II, 9-11).

Le Chef de toute principauté et autorité (Col. II, 10). Oui, il en est ainsi : Celui qui fut l'Homme de douleurs, est maintenant assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux, couronné d'honneur et de gloire ; et, comme Seigneur de tous et établi Juge des vivants et des morts, Il sait comment appeler un pauvre pécheur, un Saul de Tarse ou un Jean de Bedford, et placer devant lui et en lui le contraste entre —

Comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés.

Ainsi le Christ ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui L'attendent.

Il sait très-bien comment placer sa propre mort et ses propres souffrances merveilleuses devant l'âme d'un pauvre pécheur qui mérite le jugement éternel, et montrer lui-même, établi pour Juge des vivants et des morts, comment la grâce L'a donné lui-même comme une victime, afin que tous ceux qui croient puissent, en acceptant le jugement qu'Il a porté comme ayant été à la place de leur propre, échapper eux-mêmes au jugement. Et que dira le pauvre pécheur ? Dieu veut-il réellement reconnaître que le Juge a porté la peine du prisonnier ? Le Juge attend-il comme en un temps agréable, de voir quel effet aura un pareil message sur le cœur d'un misérable perdu ? Oh ! la nouvelle n'est que trop bonne ! quoique,

béni soit son nom, elle n'est pas moins vraie que bonne. C'est accompli ! Je m'incline devant la parole bénie de la grâce de Dieu, par Christ, proclamée au premier des pécheurs. Par grâce, elle m'a atteint ; par grâce elle a soumis mon âme. Qu'il en soit ainsi ; que Dieu soit juste, et qu'il me justifie moi pécheur. Qu'Il ait la gloire d'avoir imputé tous mes péchés à Jésus ; qu'Il ait la gloire d'avoir trouvé le moyen, par ce Fils, de me tenir pour crucifié avec Lui, pour mort avec Lui, pour enseveli avec Lui. Que Dieu mette ainsi honneur et gloire sur l'œuvre de son Fils, accomplie pour nous ; cette œuvre par laquelle Il fait face à tout ce qui nous appartenait comme étant dans la nature humaine déchue, et par le moyen de laquelle il fait disparaître tout cela.

L'œuvre de Christ pendant qu'Il était sur la terre était *pour* nous — et nous est *imputée*. Lui, le Fils de l'Homme, l'Agneau de Dieu, il fut crucifié, il mourut, et fut enseveli. Dieu *tient* que tout ce qu'un Saul de Tarse, un Jean de Bedford, et leurs pareils, avaient et étaient, trouve sa réponse dans la crucifixion, la mort et la sépulture du Seigneur Jésus ; c'est-à-dire, quand eux, les premiers pécheurs, ils viennent à croire. Toutefois, cela leur est *compté* ainsi. Mais les autres parties de la bénédiction ne sont pas *simplement* imputées, mais elles renferment en elles quelque chose de réel, d'essentiel. Etre vivifié avec Christ est quelque chose de plus

que ce qui est simplement *imputé*. Christ dans toute sa perfection, fut crucifié, mourut et fut enseveli. Dieu m'*impute* dans toute mon imperfection et tout mon mal positif, le plein bénéfice de cela. Lui, Christ, le Juste, a enduré tout cela, selon le bon plaisir de Dieu *pour moi*, injuste, *et à ma place*. Dieu m'*impute* tellement cela, que c'est Son épitaphe pour moi, conformément à ce que j'étais. Mais cette épitaphe ou inscription sur la tombe ou le lieu de repos final du vieil homme en moi, est encore un Christ parfait — parfait quoiqu'Il porte (déploiement de sa perfection) les marques du jugement qu'Il subit jadis pour moi. Toutefois le *moi* qui mérita d'être stigmatisé de Dieu, je ne le suis plus actuellement en *Lui*. Ce que Dieu *compte*, la foi le *compte* aussi; et ainsi nous tenant nous-mêmes pour morts pénalement au péché, nous comptons que nous avons cessé d'agir dans le péché, et non pas seulement que nous avons à cesser de le faire. Maintenant il y a, en un certain sens, un contraste avec cela dans ce qui suit; car la « VIE » est une chose très-positive, très-réelle. Et la vie ne nous est pas *comptée* simplement, mais nous a été donnée d'une manière absolue à nous qui croyons, et est positivement possédée par nous en Christ, en même temps que nous en jouissons en nous-mêmes. Il importe d'avoir une vue claire de cette différence : arrêtons-nous y un moment.

Tout ce qui nous était dû comme pécheurs a été *compté* à Christ. Il en a porté le jugement et il garde encore les marques du jugement ainsi porté. Or, de même que nous voyons quelquefois sur les murs des chapelles et des églises une tablette érigée en mémoire d'une personne morte en un pays étranger et dont le corps y repose encore, de même on peut envisager ainsi, sous un point de vue, les marques de la passion qui restent encore et peuvent être vues par la foi en la personne du Seigneur. Mon méchant moi n'est point en Lui. La mémoire de toute ma culpabilité, de tout ce que Dieu avait contre moi, a trouvé jadis son lieu de repos définitif dans la personne de Christ quand Il but la coupe de la colère sur la croix. Et à présent lorsque, par la foi, je regarde à Lui, je vois en Lui, la relation authentique, le mémorial de ce qu'Il a porté à ma place. Ceci est de toute importance quand il s'agit de la question *comment* je puis, moi, en moi-même créature coupable, trouver la paix avec Dieu. Le Juste, Celui qui doit tout juger, a porté sur la croix le jugement qui m'était dû, à moi l'injuste. Je n'ai ni crainte ni doute sur la question, s'Il voudra ou non se souvenir de ses propres souffrances sur lesquelles il a fait trouver le repos à mon âme. Mais cela n'est pas tout. Non-seulement c'en est fini du châtement, du pouvoir, et de l'existence du vieil homme, mais il en est introduit un autre, un nouvel homme, ayant être, pouvoir et liberté, pour remplacer le vieil

homme. Et ce nouvel homme est une chose positive, et une chose entièrement nouvelle. Adam dans la condition où il était en Eden, ne possédait pas ce que le plus faible croyant en Christ possède aujourd'hui : « Régénérés non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible par la parole de Dieu vivante et permanente » (1 Pierre 1, 23). « La parole du Seigneur..... cette parole qui vous a été annoncée » (vers. 25), est le moyen instrumental de la communication de cette chose, mais la chose communiquée est elle-même une chose *nouvelle*. Christ est le Donateur — « l'eau que je lui donnerai sera en lui une fontaine d'eau jaillissante jusque dans la vie éternelle » — une telle portion n'est pas de la nature humaine, mais est de Dieu. Et lorsque nous en venons aux Ecritures, que trouvons-nous relativement à cette vie là? Premièrement : si Adam était une âme vivante, Christ est un Esprit qui donne la vie : « si le premier homme, Adam, devint âme vivante, le dernier Adam Esprit vivifiant » (1 Cor. xv, 45). Ensuite, non-seulement Sa gloire est décrite en ces termes : « Au commencement était la parole, et la parole était auprès de Dieu, et la parole était Dieu. Elle était au commencement auprès de Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et sans elle rien ne fut fait de ce qui a été fait », mais aussi une autre gloire est sienne : « En elle était la vie; et la vie était la lumière des hommes (Jean 1, 1-4).

« Vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec Lui en gloire » (Col. III, 3-4). « Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est en son Fils » (1 Jean V, 11. Je cite ces passages comme montrant que la « vie » est, pour nous qui croyons, non pas simplement l'ordre moral rétabli dans les éléments du vieil homme, mais quelque chose que ne possédait pas non-seulement l'humanité déchue, mais aussi l'humanité avant la chute, telle qu'elle fut d'abord placée dans le jardin d'Eden; quelque chose qui nous rend propres non pas seulement pour le ciel, son pays natal; mais pour « la communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ » (1 Jean I, 4). Mais l'Écriture nous donne de nombreuses instructions sur les détails en rapport avec ce sujet.

Ces paroles; « Vivifiés ensemble avec Christ » si nous pouvons le goûter et le voir, offrent beaucoup à notre attention. J'en ai entendu des expositions qui, tout en contenant beaucoup de vérité, et aussi de vérité précieuse, n'étaient pas des expositions de ce que renferme notre texte. Ainsi par exemple être « vivifiés ensemble avec Christ » ne signifie point que, *comme* Il fut vivifié Lui qui était mort et enseveli dans le tombeau, dans le jardin, *de même* nos âmes qui étaient moralement mortes deviennent moralement vivantes si nous avons cru. Si à l'expression « morale-



ment vivantes » nous substituions l'expression « spirituellement aussi bien que moralement vivantes » cela serait vrai ; mais évidemment cela ne mettrait pas l'emphase sur les mots *ensemble avec*. Et une vérité pareille eût été mieux exprimée ainsi « avons été vivifiés quant à l'âme, comme Christ le fut quant au corps. » Notre passage ramène réellement à l'heure où Christ fut vivifié, et signale une gloire spéciale comme se rattachant à Lui quand il fut ainsi vivifié, et une gloire qui se rattache aujourd'hui au croyant. Ayant mis sa vie comme se substituant aux pécheurs, Il l'a reprise comme le second Adam ; Esprit qui donne la vie, chef de race. Dans la rédemption, il n'*existe* rien devant Dieu ou ne sera trouvé stable, sauf ce qui procède de Christ. Il est le Rocher. Lui seul. Il fut frappé à mort. Mais les eaux vivifiantes, expression de la Vie qui était en Lui, qu'Il était lui-même, jaillirent en Vie — vie après la mort, vie qui était en elle-même au-delà de la mort et qui était manifestée telle par le fait qu'Il avait passé par la mort. C'était nécessaire pour la gloire de Dieu et pour la conscience du pécheur, qu'il fût pleinement satisfait aux outrages faits par le péché à Dieu, et au péché lui-même, par Celui qui seul pouvait le faire. Christ fit cela par sa mort. Mais sa mort ayant pourvu à tout ce qui concernait le péché passé, présent ou à venir — sa vie qu'il reprenait allait avec l'aveu de son caractère de Chef de race. Jamais vie ne découla

si ce n'est de Lui. De quelle autre source pourrait-elle couler? *Vivifié ensemble avec Christ!* Alors je dois revenir dans ma pensée, pour ce qui est de cette vie que je sais avoir dans le Fils, à Celui en qui est la vie; et revenir à Lui, non pas seulement comme Celui de qui cela était vrai en tant que la Parole de Dieu — mais comme Celui de qui cela est déclaré par l'Écriture être manifesté comme vrai — *à l'heure même* où il fut vivifié en tant que Fils de l'Homme, qui était mort mais ne pouvait pas voir la corruption. Une vue simple de cela change tout pour une âme qui croit, parce que cela ramène la pensée sur le moment et les circonstances mêmes que Dieu avait arrangés comme témoignage pour l'homme. Il savait qui son Fils était, et ce que son Fils était et voulait faire; Il n'avait pas besoin, dans sa nature infinie, du développement et de l'accomplissement de ses plans et de ses conseils pour voir ce qu'Il pourrait savoir et comprendre. Mais, dans sa grâce, Il a présenté, dans un temps et des circonstances qui sont appropriés à l'homme, de grands faits manifestes, de nature à faire appel à l'homme comme homme, et tels, que l'homme, quand il est sous la grâce et dans la lumière, peut en avoir l'intelligence. La crucifixion, la mort, la sépulture de Christ furent des faits manifestes, solennels. Accomplis par l'homme, et, en grâce et dans un but de miséricorde, permis par Dieu, ils dirent d'abord la méchanceté

de l'homme, et, par la grâce de Dieu, sa fin pour le croyant. La vivification, la résurrection, l'élévation et la glorification de Christ sont aussi de grands faits manifestes, des actes accomplis par Dieu pour la confusion de l'homme pécheur et pour le salut du croyant. Et ils disent (oh! de quelle manière bénie!) la source, pleine de toute bénédiction, d'où Dieu fait découler tous les privilèges, toutes les grâces dont Il nous comble.

Ai-je la vie éternelle? Oui, dans le Fils. Comment est-ce que je le sais? Premièrement, parce que Dieu identifie la foi et la vie d'une manière inséparable; et, secondement, parce que je connais par la foi ces choses que la Parole déclare ne pouvoir être connues si ce n'est là où il y a la vie — la vie divine. Cette vie est dans le Fils et vient du Fils. Mais à quel moment du temps, à quelles circonstances la parole de Dieu me renvoie-t-elle comme au lieu de naissance, à la scène de la venue à la lumière pour la première fois, de cette vie qui est mienne? A la vivification et à la résurrection d'entre les morts du Christ de Dieu, honoré de Dieu, quoique rejeté par l'homme. Il a été vivifié, et Il a été vivifié comme un Chef. Immédiatement je crois et comprends la parole — la tombe de Christ resplendit de lumière, non plus maintenant fermée et sombre comme le lieu de repos de Celui qui a été enseveli, mais ouverte et pleine de lumière (car le Fils de Dieu, la Parole, et le Jésus de Naza-

reth étaient là prouvés justement n'être qu'une seule et même personne), — que, c'est là la scène à laquelle la Parole me ramène. Je crains qu'il y en ait peu parmi nous qui reviennent simplement à cette scène comme à la scène d'où notre nouvelle vie a sa date et la manifestation de son origine. L'homme (nous-mêmes selon ce que nous étions) ne voulut de Christ à aucun prix. Dieu voulut l'avoir, et voulut l'avoir comme le second Adam — avec primauté et relation vis-à-vis de l'homme trouvé rattaché à Lui tant pour le ciel que pour la terre. Je n'ai pas besoin de dire que mon vieil homme ne fut point vivifié — il fut crucifié, il mourut, et fut enseveli avec Lui. Non, mais Dieu me communique une nouvelle nature, la nature divine ; et Il m'a donné avec elle pouvoir pour devenir un fils de Dieu, pouvoir pour entrer non-seulement dans la jouissance des choses et des circonstances de Dieu, mais dans ses propres pensées et ses propres affections, et d'y entrer conformément à la manière dont elles ont été révélées, comme manifestées par Dieu manifesté en chair — par le Fils de l'homme ; par Celui qui, quoique Dieu sur toutes choses béni éternellement et le compagnon de Jéhova, fut jadis, en effet et en vérité, l'homme de douleurs et sachant ce que c'est que la langueur — crucifié en faiblesse.

La parole « Vivifiés ensemble avec Christ » me donne trois vérités profondes : 1° la source de la vie, présentée selon la forme et les circons-

tances dans lesquelles il devait y avoir communication de la vie; 2° que le trait principal, le plus marquant de la scène est la vivification de Christ du sein du tombeau. Dans le temps, au point de vue de l'importance, sous tous les rapports, quand Dieu parle, Christ doit avoir la prééminence, la première place — cela doit être ainsi; 3° qu'il y avait une unité, quelque chose que Dieu et l'Esprit de Dieu ne voulaient pas briser en deux, dans la vie ainsi communiquée, dans la communication de la vie — d'abord pour le Christ, en tant que Fils de l'Homme, se réveillant du sein du tombeau dans lequel il était descendu afin de nous décharger de notre culpabilité, et en second lieu, pour le croyant déchargé de sa culpabilité; une vie en nous pour Dieu.

Le Fils de l'Homme devait être trois jours dans le sein de la terre. Quant à voir la corruption, il ne le pouvait point — et il était aussi impossible qu'il y eût en Lui un changement moral quelconque. Mais il avait le pouvoir de laisser sa vie (et il la laissa) et le pouvoir de la reprendre (et il la reprit); car il avait reçu ce commandement du Père. Il laissa sa vie à notre place, il la reprit et nous en rendit participants.

Que le vieil homme et l'homme nouveau ne sont pas simplement des états d'un seul et même être à des époques différentes, c'est une chose évidente; car, premièrement, ils co-existent — ils se trouvent tous les deux en moi croyant; et, en

second lieu, ils sont en contraste l'un avec l'autre : le vieil homme ne peut pas connaître et aimer Dieu — la nouvelle nature qui nous a été donnée de Dieu, aime Dieu ; le premier ne peut s'élever jamais plus haut que l'âme vivante — le second a été amené à l'existence en nous par Christ.

Les expressions « être dans la chair » et « être dans l'Esprit » (Rom. viii, 9) se rapportent à la *position*. Nous ne sommes pas dans la chair (notre position n'est point selon la chair) mais dans l'Esprit (notre position est selon l'Esprit) si du moins l'Esprit de Dieu habite en nous. Mais, alors, quoique notre position devant Dieu soit selon l'Esprit, et cela, d'après le contexte, ne met évidemment pas la chair, le vieil homme, etc., hors de nous, il se trouve encore en nous ; mais notre position devant Dieu étant selon une relation formée avec Christ par la foi, par le moyen de l'Esprit, nous ne sommes point sous la culpabilité, et nous sommes tenus d'agir contre la vieille nature de laquelle nous ne retirons aucun avantage, et conformément à la nature nouvelle qui nous a donné, par le moyen de la foi, relation et position avec Christ. La doctrine de l'Écriture est très-simple et très-claire, quoique, par manque de simplicité en nous-mêmes, nous la trouvons souvent pleine de difficultés.

Pour Dieu, l'unité qu'il y a entre le Fils de Dieu parfait et le Fils de l'Homme dans toute sa

perfection, n'offre aucune difficulté ; — car Dieu était manifesté en chair. Pour Lui il n'y a pas non plus de difficulté à ce que cet Être béni communique, en tant que Fils de l'Homme, Esprit vivifiant, une nouvelle nature au pécheur ; pas de difficulté pour Lui à fournir ce qui rend capables, et cette nature, comme semence incorruptible, de demeurer dans un pauvre pécheur, et l'Esprit de Dieu de la servir — pendant que le péché demeure dans le corps du pécheur. La croix de Christ répond à la difficulté sous une forme ; l'intercession et le ministère du Souverain Sacrificateur le font sous une autre, et la puissance de Christ le fera sous une troisième. Mais cette nature introduite en nous par Christ ressuscité du tombeau, par le moyen de la foi, par la Parole, peut et veut supplanter avec toute sa propre supériorité de nature et de caractère, la vieille nature ; et finalement à la fin, quand nous aurons vu le Christ, elle ne laissera absolument pas de trace en nous de la vieille nature. Si, par un changement continu qu'effectue dans mon corps naturel le jeu de la vie naturelle, etc., mon corps est, comme on le dit, graduellement changé dans toutes ses molécules, je n'en reste pas moins toujours le même : je ne vois pas de difficulté, même pour mon propre esprit, à comprendre qu'une nouvelle nature d'un ordre plus élevé, peut m'avoir été donnée — une nature introduisant d'autres objets, d'autres motifs, d'au-

tres affections et d'autres désirs ; et que sa co-existence en moi, pour un temps, avec l'autre nature peut amener pour un temps un certain état de lutte : et que toutefois, à la fin, lorsque j'aurai vu Christ, elle peut être tellement rendue parfaite quant à sa possession à elle seule de moi, esprit, âme et corps, qu'il ne reste plus un élément de la vieille nature dans son premier état, sans qu'il ait été néanmoins porté l'atteinte la plus légère à mon identité et à mon individualité.

Je ne dis pas ceci comme ayant une théorie à établir ; mais comme réponse aux questions et aux difficultés qui ont été soulevées par quelques-uns qui (avec l'idée de rester hommes de bien, et de conserver leur position simplement comme tels) ont repoussé le témoignage de la parole sur la nature divine par un — comment se peuvent faire ces choses ? Je reçois ce que l'Écriture dit, *parce que Dieu le dit* ; mais, en vérité, je ne puis voir dans ces choses des difficultés plus grandes que celles que présentent des vérités appartenant au domaine de la nature et de la providence ; ni aussi grandes que celles que le sens et l'orgueil de l'homme trouveraient aux sujets les plus élevés de la révélation. — tels que l'incarnation, l'expiation, la rédemption, etc.

Selon 1 Jean I, 1-3, la vie éternelle qui était auprès du Père, a été manifestée en Christ. Mais le Fils de l'Homme avait le pouvoir de



laisser sa vie et le pouvoir de la reprendre (Jean X, 18). Il est important de remarquer la différence entre la vie éternelle dans le Fils de Dieu comme en 1 Jean V, 11, ainsi que Jean I, 4 en Elle (la Parole) était la vie) — et le Fils de l'Homme ayant le pouvoir de laisser sa vie, de donner sa vie en rançon pour plusieurs, et le pouvoir de la reprendre pour leur bénédiction. Le Fils de Dieu (le Fils unique de Dieu) a été donné de Dieu; — mais le Fils de l'Homme a été élevé sur la croix. La vie éternelle était dans le Fils, dans la Parole, et elle nous a été manifestée dans le Fils de l'Homme; la vie de cet homme Jésus pouvait être laissée — elle a été laissée comme une rançon pour nos péchés; elle pouvait être reprise — elle a été reprise — et, de plus, c'est d'une manière différente et dans des circonstances différentes de ce que c'était avant sa mort que le Fils de l'Homme posséda la vie après sa résurrection. Sa naissance, comme un petit enfant, se fit en tant que Semence de la femme par l'opération du Saint-Esprit couvrant de son ombre la Vierge Marie. Tel était le Fils de l'Homme, la Semence de la femme comme l'Homme de douleurs. C'est pourquoi cette chose sainte qui était née d'elle, fut appelée Fils du Très-Haut, devenu de cette manière homme, le Fils de l'Homme, la Semence de la femme, l'Homme de douleurs. Mais après avoir laissé sa vie, en faisant l'abandon lui-même pendant que l'homme

de ses mains criminelles le crucifiait et le tuait — Il la reprit sans aucune intervention comme il y en avait eu à sa naissance. C'était un acte qui est en dehors des limites du premier Adam, qui, s'il eût été obéissant, ne fût jamais mort, n'eût jamais pu être en position de faire l'expérience de la résurrection. Il n'en était pas ainsi de Christ — Christ avait le pouvoir de laisser sa vie, et le pouvoir de la reprendre; il fut vivifié de Dieu : mais en prenant une vie au-delà des limites et de la sphère du premier Adam, il la prit quant à sa forme et à ses circonstances conformément aux limites et à la sphère dans lesquelles il la prit; c'est-à-dire dans les limites et la sphère d'une rédemption éternelle.

En se révélant à Saul, il révéla une gloire en Lui-même qui est Fils de Dieu et Fils de l'Homme et sur le trône du Père — une gloire qui communique une semence incorruptible à quiconque en qui elle brille. Or, cette bénédiction procède de Lui comme Fils de l'Homme ressuscité d'entre les morts et monté sur le trône du Père, mais assis et reconnu là comme Fils de l'Homme. Beaucoup se perdent ici dans leurs pensées, en ne voyant pas que la gloire du Fils envers nous est d'agir comme « le Second Adam, Esprit vivifiant. » Or, la semence incorruptible que je reçois, est reçue du Fils lui-même — elle est appropriée, dans l'ordre dans lequel elle est donnée (comme donnée de Celui qui porta mon jugement avant qu'il prît la position formelle de Vivifica-

teur, et qui maintenant attend à la droite de Dieu que vienne pour Lui le temps d'être manifesté comme la Puissance de Dieu) à répondre à toutes les difficultés qui me concernent comme simplement homme en état de ruine et dans des circonstances ruinées; à répondre, dis-je, à toutes les questions provenant de la forme et du mode de vie de l'homme ruiné. C'est une vie qui est aussi propre à entrer dans les choses de Dieu et de l'homme, que l'est la vie du Fils de l'Homme, qui est maintenant glorifié sur le trône du Père de la gloire que, comme Fils de Dieu, il avait auprès de Dieu avant que le monde fût. Elle est sa vie en moi, comme il est lui-même ma vie. S'il est ma vie et sa vie en moi, c'est selon Lui-même et non selon mon moi déchu, ruiné, et c'est selon Lui conformément à ce qu'Il est *maintenant*, ressuscité d'entre les morts parmi lesquels Il a été en raison de ce que j'étais et, dans ma nature ruinée, suis encore. Cette nouvelle nature est en nous en contraste avec la vieille. La première supplantera la dernière. Il peut, il doit y avoir maintenant lutte entre les deux. Le moi, créature, sur le terrain et dans la condition de la créature, ayant à faire avec Dieu comme Créateur dans un monde ruiné où Satan sait comment faire agir la chair contre Dieu, et la nature nouvelle mise en moi par l'Esprit de Christ au moyen de la foi, ayant un monde à elle, ainsi que des motifs et des objets particuliers à elle, ne peuvent qu'être en lutte. Mais la

vieille nature peut être *tenue* par nous pour morte, parce que Dieu la tient pour telle à ceux qui croient, et nous pouvons marcher en nouveauté de vie. La vieille n'est pas changée en la nouvelle et la nouvelle ne travaille pas non plus (pareille au levain) à remplir la vieille. La vieille a *encore* à être changée. La miséricorde et la grâce ne suffiraient pas pour cela, c'est-à-dire sans la *puissance* divine, et cette sagesse qui sait de quelle manière changer ce corps de notre abaissement afin qu'il soit rendu conforme au corps de la gloire de Christ.

Il y a, dans le temps présent, à se garder de deux erreurs sur ce sujet, si nous voulons retenir la vérité dans sa pureté. La vérité scripturaire sur ce sujet semble, en effet, se trouver entre deux extrêmes où l'erreur a pris position.

D'un côté, la religion des écoles a effacé les déclarations de l'Écriture, de telle sorte, que la précieuse vérité que nous sommes vivifiés avec Christ est réduite à une simple amélioration de la nature déchue. Dans cette théorie la nouvelle naissance n'est qu'un redressement de la vieille nature, et tout ce à quoi on vise ou on pense, c'est à rétablir dans le cœur, l'esprit et la vie, ce qu'Adam possédait en Eden. D'après elle la rédemption peut être la rédemption du péché et de l'enfer, mais elle n'est pas la rédemption pour placer dans la communion avec Dieu au moyen de la nature divine qui nous est donnée de Dieu par la foi.

De l'autre côté, il existe une autre erreur bien terrible, qui, si elle se glisse par les mailles d'un système, a pour conséquence les écarts du plus extravagant fanatisme. D'après elle les rachetés doivent posséder la toute-puissance, l'omniscience, l'omniprésence : et au lieu d'un seul Dieu (Père, Fils et Saint-Esprit) il doit y avoir beaucoup de dieux. Car chacun des rachetés doit être Dieu, tout puissant, connaissant toute chose, présent partout. Hélas ! qu'est-ce que l'homme ? Corrupteur de tout ce qu'il touche. Notre privilège, notre portion, notre bénédiction, comme rachetés, n'est ni selon Eden qui est passé, ni selon la gloire propre à Dieu et dont Dieu seul peut porter le poids. Le Fils de Dieu, Lui, est Dieu, essentiellement et éternellement Dieu, et comme tel est tout-puissant, connaît toute chose, est présent partout. Mais il a opéré un salut comme *Fils de l'Homme*, et, selon la gloire de ce nom, comme le second Adam, le Seigneur venu du ciel, il a ouvert un lieu, une sphère et une gloire appropriés à la nature que, comme tel, il nous a communiquée — une nature qui, tout en étant capable de goûter les choses, les pensées, les sentiments de Dieu lui-même, reconnaît toujours Celui de qui elle a découlé à nous, comme Dieu au-dessus de toutes choses béni éternellement, et nous reconnaît nous-mêmes, nous, qui sommes participants de sa grâce, comme quelque rapprochés de Lui-même que nous soyons, absolument et

éternellement dépendants de Lui comme adorateurs et serviteurs. Si nous avons la vie, la vie éternelle, c'est conformément à sa source avouée et manifestée, savoir la vivification, du sein du tombeau, du Christ, du Fils de l'Homme venu du ciel — et le saint a cette précieuse parole pour son abri, sa sécurité — Vivifié ensemble avec Christ.

✓ Partie p 151

---

## COMMENTAIRES SUR DES TEXTES.

---

### I

EPH. II, 4-5.

« Mais Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour, dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce.) »

Le premier mot ici est « *mais* » ; petit mot qui montre que ce qui suit est séparé de ce qui précède : dans ce cas-ci, cela est en contraste. Il venait précisément d'être parlé de l'homme — mais maintenant Dieu est introduit en contraste avec l'homme. C'était l'homme, selon ce que Dieu voyait de ses voies, quand il était mort dans les offenses et dans les péchés ; ainsi (vers. 4), morts dans les offenses et dans les péchés — c'était là leur état. Et voici en quels termes sont

décrites (vers. 2) les marques de cet état, comme on les trouve dans les voies de l'homme : « Une marche selon le train de ce monde, » (qui est en inimitié contre Dieu) et par conséquent, marche selon le Dieu de ce monde, qui est le prince de l'autorité de l'air ; l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance ; et la marche habituelle de ceux qui sont tels, la direction suivie par eux, était dans les convoitises de la chair et des pensées, car ils étaient des enfants de colère, comme les autres.

Voilà ce qu'il y avait d'un côté, et la vue solennelle que cela donnait de l'homme. « Mais, » de l'autre côté, en contraste avec tout cela, il y avait Dieu, et Dieu conformément à sa nature et à ses voies ; « Dieu qui est riche en miséricorde à cause de son grand amour, dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés avec Christ. » Ici nous avons Dieu et ses voies merveilleuses en contraste avec l'homme et ses voies. D'abord, *Dieu en contraste avec l'homme* — puis son trait caractéristique, *qui est riche en miséricorde* — et ensuite une preuve particulière de cela dans son amour pour nous. Remarquez ici, que la miséricorde, par sa nature même exclut toute idée de dignité, de mérite, de droit, dans la partie vers laquelle elle vient ; elle suppose dans la partie à laquelle elle profite, l'indignité, le démerite, le besoin et la misère ; et que tout le bien conféré découle de la partie qui le confère, sur l'unique fondement qu'Elle peut avoir de la compassion et sentir de la pitié pour la partie dans le besoin, quoiqu'Elle reconnaisse distinctement, au moment même d'agir ainsi, que ladite partie se trouve dans un état tout autre que celui qu'Elle estime heureux ou désirable. Nous *ne* pourrions *pas* dire

que Dieu fut miséricordieux pour Christ. Si quelqu'un employait devant nous une expression pareille, nous serions obligés de signaler l'inconvenance de ce langage. Il serait très-injurieux et très-mauvais, employé dans une pareille liaison d'idées ; car le Christ Jésus pouvait dire : « Celui qui m'a vu, a vu le Père ; » et le Père pouvait dire de Lui : « C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon bon plaisir. » Le Christ Jésus était venu pour faire la volonté de Dieu, et il la fit parfaitement en toutes choses ; il avait devant Dieu une dignité et des droits que Dieu se plaît à honorer. Il n'était pas l'objet de la miséricorde, ni ne pouvait l'être parce qu'il n'y avait rien en lui de nature à éveiller la compassion ou la pitié de Dieu ; mais, au contraire, tout ce qui était propre à plaire à Dieu, à faire les délices de Dieu. Se servir d'un pareil langage ce serait (quoique ce fût fait d'une manière inconsciente) parler injurieusement du Seigneur. Car en Christ était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Mais lorsque Dieu arrêta sur nous ses regards, nous étions morts dans les offenses et les péchés ; et la conduite de Dieu envers nous fut une conduite de miséricorde. Il ne pouvait prendre plaisir dans la mort dans les offenses et les péchés ; elle aurait pu faire qu'Il se détournât offensé ; mais il eut pitié de nous, Il fut ému de compassion envers nous ; Il eut de la miséricorde pour nous, et celui qui condamnait les péchés désira sauver le pécheur.

Ainsi nous avons l'homme, sa condition et ses voies : et Dieu, sa compassion et ses voies mis en contraste. Je dis sa compassion et ses voies, parce que ces paroles « *qui est riche en miséricorde,* » donnent un trait, ou une marque de son caractère, et que celles-ci : « *à cause du grand amour dont Il*



*nous a aimés* » présentent une action de ce trait caractéristique dans le salut que la grâce a placé devant nous et a fait nôtre.

« *A cause de son grand amour dont Il nous a aimés.* » Quelle parole que celle-là ! Savoir avec certitude que, nonobstant tout ce que nous avons fait et tout ce que nous étions par nature, il y a cependant un cœur dans lequel se trouve de l'amour envers nous ; et ce cœur est celui-là même dans lequel nous aurions supposé qu'il y aurait eu du mécontentement et de la colère : car si nous regardons à nous-mêmes simplement comme des créatures nous tenant devant un Créateur que nous avons offensé, qu'avions-nous à attendre d'autre qu'indignation et colère ? L'indignation et la colère, la tribulation et l'angoisse, auraient été notre juste récompense pour nos mauvaises œuvres et notre nature déchue. Mais il n'en est pas ainsi. Tout vils que nous étions, et quelque vile qu'eût été notre conduite, Dieu, agissant comme Rédempteur, et non pas seulement dans le caractère de Créateur, nous a aimés richement ; il a donné son Fils pour nous ; et nous pouvons dire, nous qui croyons : « *Il nous aime et nous aime d'un grand amour.* »

Vers. 5. « *Alors même que nous étions morts dans nos fautes.* » Ici notre état naturel est de nouveau amené devant nous, et amené devant nous de la manière la plus concise possible. Le gland renferme en lui un chêne ; plus d'une petite source d'eau est la mère d'un fleuve ; et une âme qui a en elle la mort dans les péchés recèle, enveloppé dans son sein, tout le gros arbre du péché avec tous ses fruits, et est la source mère du large fleuve aux eaux gonflées de la méchanceté de l'homme. Or, si j'étais tel, qu'avais-je à attendre à ce titre de

la part de Dieu ? Quel eût été mon lot, si Dieu avait agi conformément à mon état et à mes mérites ? Rien que la seconde mort. Et quel motif Dieu pouvait-il tirer de rien que je pusse Lui donner, moi qui étais mort ? Je pensais que j'étais comme Dieu lui-même ; je n'avais pas d'idée que le Seigneur seul est Dieu ; et j'avais en même temps une fausse idée de moi-même. Non ; Dieu ne pouvait trouver et ne trouva rien de bon en *moi*. Mais là où tout était un état de mort dans les péchés, il lui plut d'agir de lui-même, de tirer des motifs de dedans lui-même ; et Il put trouver des raisons pour nous vivifier ensemble avec Christ. Si je considère ce que j'étais, je ne puis trouver de motifs pour Dieu de me bénir et ne de pas plutôt me maudire ; et si je considère que c'est Dieu qui a béni pour l'amour de son nom, et de quelle manière il a béni, je dis : « Il est évident que toute idée de mérite et de droit dans la créature est absolument exclue de la question. » Dieu était la source, la cause de la bénédiction ; pourquoi l'aurait-Il dispensée ? Il est riche en miséricorde. Oui, Il a un caractère à Lui ! et quel béni et précieux caractère ! L'homme déchu n'aime pas que seul Il soit Dieu ; mais Dieu ne l'est pas moins. L'homme déchu tire l'idée qu'il se fait de Dieu de sa propre imagination déchuë, de ses convoitises et de ses passions corrompues ; mais Dieu n'en a pas moins un caractère à Lui. Il n'a pas la pensée de cesser d'être — ou de cesser d'être Dieu tout seul — ni de changer son caractère parce que l'homme s'est précipité à sa perte et est devenu une ruine. Il est Dieu, et il est riche en miséricorde. Il nous a aimés lorsque nous étions morts dans les péchés. Et le *comment* et le *pourquoi* de la bénédiction qu'il a répandue sur nous, proclament également

l'un et l'autre que ce n'est point selon nos pensées, ni pour l'amour de nous, comme la fin de son action, qu'Il nous a bénis de cette manière.

Remarquez le *pourquoi* de sa bénédiction : « Afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce par sa bonté envers nous dans le Christ Jésus. » Que pourrait-il y avoir de plus clair ? « *Afin qu'Il montrât les immenses richesses de sa grâce.* » Certainement ; Dieu ne donnera point sa gloire à un autre. S'Il agit, Lui dont l'homme déchu hait et méprise l'existence même, et contre lequel il se révolte, de manière à faire de tels heureux, Il le fait pour sa propre gloire comme fin ; Il le fait sur le principe qu'il est Dieu, Lui. Dans sa nature et dans son caractère, Il est riche en miséricorde. Et cela exclut toute idée que ce soit fait pour quelque mérite se trouvant en nous.

Mais de même que la partie qui bénit, ses motifs pour bénir, et sa fin dans la bénédiction, nous invitent à penser à Dieu, et à cesser de penser à nous-mêmes ; ainsi précisément fait aussi sa manière de bénir. De quelle manière bénit-Il ? Est-ce d'une manière qui soit du ressort de la nature humaine déchue (comme la mise en avant de notre puissance pour arrêter le péché et accomplir de bonnes œuvres par nous-mêmes) ; ou est-ce d'une manière telle que l'homme déchu n'en a jamais eu la pensée, n'en a jamais rien connu ? Oui ; la manière dont Dieu nous a bénis est complètement au-dessus de l'homme ; complètement en dehors du champ de la nature humaine déchue ou non.

« *Nous a vivifiés avec Christ* » est sa première parole quand Il produit cette voie. Qu'est-ce qu'Adam dans le Jardin eût compris au fait d'être vivifié en-

semble avec Christ? Qu'est-ce qu'un pécheur sait de l'œuvre par laquelle Dieu vivifie avec Christ? Cette voie est la voie de Dieu; et comme les cieus sont élevés au-dessus de la terre, ainsi les voies de Dieu sont élevées au-dessus des voies de l'homme: « Ses voies ne sont pas comme nos voies, ni ses pensées comme nos pensées. »

Dieu avait un Fils unique. Il le donna pour qu'Il pût devenir Fils de l'Homme, l'Oint de Dieu. L'homme est-ce qu'il introduisit ce Christ dans le monde? Non: les hommes, de leurs mains iniques, Le crucifièrent et Le tuèrent. Ils firent ce qu'ils purent pour Le renvoyer du monde lorsqu'Il y fut venu sans leur permission, et y eut resté beaucoup plus longtemps qu'ils ne le voulaient. Et, remarquez-le, ce sujet dont l'apôtre parle n'avait pas de place en Eden, ne se trouvait pas dans ce champ donné à l'homme. L'homme n'aurait pas dû toucher au fruit défendu, et par suite il ne serait pas mort. Mais la mort fut la fin de tout ce que l'homme pouvait voir de manière à le cueillir par sa désobéissance.

La possession d'une nouvelle vie, la résurrection et la gloire n'étaient pas des fruits qui crûssent dans le sol stérile de la nature. Mais Dieu, pour son bon plaisir à Lui-même, introduisit la semence de la femme, ce Christ dont nous parlons, comme Celui par lequel et pour lequel Il pouvait poursuivre avec la terre, après qu'Adam et Eve eurent entièrement failli dans le Jardin d'Eden, disant: « La Semence de la femme brisera la tête du serpent. » Et afin qu'Il pût, Lui, le Christ, comme Fils de l'Homme et Semence de la Femme, ne pas être seul dans sa gloire, Il avait à mourir. Car « A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul;

mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » Eh bien ! la mort, les gages dûs à notre péché, Il la subit généreusement en obéissance aux pensées de Dieu. Il fut crucifié, Il mourut et fut enseveli, afin que Dieu pût être juste tout en nous justifiant nous pauvres pécheurs ; et Dieu a déclaré qu'Il nous tient pour crucifiés, morts et ensevelis ensemble avec Christ pour ce qui est de notre vieil homme ; et que nous devons nous-mêmes nous tenir pour tels pareillement. Mais son acte de reprendre sa vie, de se relever du tombeau, de monter au ciel, d'être béni de toutes bénédictions spirituelles dans les lieux célestes, faisait partie de ce qui appartenait au second Adam, et n'avait pas de place dans la portion du premier. Or, nul homme ne peut aller dans la pensée au-delà de ce qui est humain. Et c'est de Dieu et non de l'homme qu'est venue la pensée de vivifier les croyants ensemble avec Christ, ainsi que la manière de réaliser cela.

Christ fut enseveli dans le sépulcre dans le jardin. Mais Il ne pouvait pas voir la corruption. Et Lui qui avait le pouvoir de laisser sa vie, avait aussi le pouvoir de la reprendre, car il avait reçu ce commandement de son Père. En conséquence, le premier jour de la semaine, Il se réveilla, fut vivifié pendant qu'il était dans le tombeau, et à la suite tout ce bruit au dehors, de tremblement de terre, de pierre de l'entrée du Sépulcre roulée, etc. ; Il fut vivifié et, dit notre texte, « nous fûmes vivifiés avec Lui. »

Nous ne pensons pas assez à l'acte par lequel le Seigneur Jésus-Christ reprit sa vie, à ce fait lui-même et au moment où il eut lieu. La religion catholique romaine (religion de la nature humaine déchue) nous dépeint un Christ mourant, et nous présente

d'innombrables images, de bois, de pierre, d'ivoire, d'une figure humaine sur la croix. Certes, le fait que le Christ de Dieu fut crucifié, a été crucifié, parce qu'il portait nos péchés en son corps sur le bois, est pour nous d'une importance éternelle. Mais, comme Paul nous le dit 1 Cor. XV, sa mort n'était rien, s'il ne fût pas ressuscité d'entre les morts; nous serions encore dans nos péchés. Mais Christ est ressuscité d'entre les morts; et il a laissé le tombeau vide, sauf ces linceuls et ce suaire qui ont passé depuis, de même que sa croix à laquelle il fut attaché, et nos péchés aussi; et qui ne doivent se retrouver jamais. Dieu honore le Christ qui fut crucifié, le Christ qui fut enseveli, mais qui est de nouveau vivant. Maintenant si j'avais à prouver, comme dit Paul, 1 Cor xv, le pardon des péchés, je renvoie à Celui qui est ressuscité; et me servant d'une figure, je pourrais dire : « Regardez le tombeau, il est vide. Christ n'y a laissé que les linges. » Mais cela ne suffit point quand on en vient à la *manière* dont Dieu nous bénit « vivifiés avec Christ. » Alors je n'ai à retourner ni à la tombe gardée, scellée, où repose le corps du Seigneur, ni au sépulcre qu'Il a laissé vide en montant en haut; mais je reviens par la pensée à la tombe maintenant ouverte avec éclat, car Il est vivant d'entre les morts. Et c'est à cause qu'Il est là et parce que Dieu rend témoignage par cette scène, que les gardes se sont enfuis, et que les disciples y sont attirés par divers moyens. Oh! c'est une pensée bénie! Ce bien-aimé reprenant sa vie; Celui qui était toute la joie de Dieu, toutes les délices de Dieu, revenant de nouveau à la vie, dans la tombe, comme Fils de l'Homme. Pensée précieuse en elle-même! et précieuse pour nous,

parce qu'il est écrit de nous : « vivifiés ensemble avec Lui. »

La vie qu'Il prit, est celle qu'Il nous a communiquée, comme il fit à Paul et à ces Ephésiens; et, par conséquent, comme cette vie, qu'il nous donne à nous, croyants, appartient à cette vie qu'il prit quand il se réveilla du sein de la mort, il peut être dit, et il est dit de nous : « vivifiés ensemble avec Lui. » Saul ! où était-il quand Christ se réveilla dans le sépulcre? Ces méchants Ephésiens! où étaient-ils en ce moment-là? Ils étaient les uns comme l'autre également morts dans les péchés. Eh bien! lorsque Christ les eut appelés, et leur eut donné de cette vie qu'Il avait prise, ils ne furent plus envisagés de Dieu selon le vieil homme, mais selon l'homme nouveau. Christ a été crucifié, est mort, a été enseveli, en raison de l'existence du vieil homme en nous. Mais Il a repris de nouveau sa vie, et nous a donné de cette vie, d'une vie que le vieil homme n'avait point; et Dieu nous considère comme des vases dans lesquels elle habite — une vie inséparable de la source d'où elle coule; une vie en nous qui lui permet de nous dire, nous permet à nous qui croyons de dire de nous-mêmes : « Vivifiés ensemble avec Christ. » La racine, le germe, la semence incorruptible de toute bénédiction, se trouvent dans cette vie. Et je vous prie, cher lecteur, de remarquer, que, du moment que l'Esprit a dit, par Paul : « Vivifiés avec Christ, » Il fait une pause, — trace un trait — de manière à séparer cela de toutes ses conséquences. Car, quelque précieuses et importantes que soient ces conséquences de la possession de la vie, elles ne sont pas la vie elle-même; elles n'en sont que les conséquences. Aussi, du moment qu'Il a dit : « Vivifiés avec Christ, » Il

fait une pause — introduit une parenthèse — qui semble être une marque pour distinguer ce qu'il vient de dire, de ce qui va suivre : « Vivifiés avec Christ (*vous êtes sauvés par la grâce*). » Oui ! si nous sommes vivifiés avec Christ, alors nous sommes sauvés en Lui, et inséparablement de Dieu. Et c'est là la meilleure part de tout ce que Dieu nous a donné.

Véritablement, ce salut est de l'Éternel Dieu tout seul. Et de même que l'homme n'a jamais eu la hardiesse de dire à Dieu : « J'ai péché, et Tu dois en porter la peine, » de même il ne lui est jamais venu une pensée telle que celle-ci : « Si Dieu a vivifié dans le tombeau Celui que nous avons crucifié, nous participerons à tout ce qui est à Lui ! » Mais ce que l'homme n'avait jamais pensé, ce qui, s'il l'eût dit, n'eût été de sa part qu'un odieux blasphème, cela même, dans un cas comme dans l'autre, était la pensée et le plan de Dieu. L'homme avait péché; Dieu manifesté en chair en porterait la peine; et la récompense et la gloire qu'Il obtiendrait pour ce service, Il les partagerait généreusement avec tous ses disciples : Car ils seraient vivifiés ensemble avec Lui.

## II

## COLOSSIENS II, 13.

« Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos offenses et dans l'incirconcision de votre chair, Il vous a vivifiés ensemble avec Lui, nous ayant pardonné toutes nos offenses. »

L'Épître aux Ephésiens nous présente la doctrine de « vous en moi » (Jean XIV, 20), si je puis m'ex-



primer ainsi ; c'est-à-dire la doctrine qui fait voir que le croyant est béni *dans* le Christ Jésus , comme étant caché par Dieu *en* Christ. Les privilèges qui accompagnent le fait d'être en Christ , étant le sujet spécial de cette épître — quand elle parle de la vivification du croyant avec Christ — l'esprit a devant lui ce sujet en rapport avec le caractère et la date de la première bénédiction d'être associé avec Christ dans sa vie, en tant que reprise par Lui après avoir porté nos péchés en son propre corps sur le bois. L'Épître aux Colossiens nous donne plutôt : « Moi dans le Père » (Jean xiv, 20) ; et en conséquence, à ce qu'il me semble, quand il nous y est parlé de notre vivification avec Christ, c'est davantage en rapport avec cela. Les Colossiens étaient travaillés par Satan à l'égard des ordonnances et des œuvres de l'homme , comme choses nécessaires pour compléter le salut, pour rendre parfaite et sûre leur bénédiction. Une pensée pareille était digne de Satan. Aux yeux de Paul et de l'Esprit de Dieu, cela n'avait l'air de rien moins que mettre en question le caractère de Fils , de Jésus, ainsi que tous les conseils , tous les plans, et toutes les pensées de Dieu le Père relativement à ce Fils. Le temps actuel est un temps dans lequel l'active énergie de la chair de l'homme se met en bien des lieux , au service de Satan dans cette direction-là ; et dans le Romanisme, le Puseysme, et bonne quantité d'autres « *ismes*, » qui ne sont que l'expression des opérations de la chair, on tient et on enseigne qu'il y a un « à moins que vous ne *fassiez* » ceci ou cela (en addition au fait d'avoir Christ pour salut), vous ne pouvez être sauvés. (4) » Ce mal peut se pré-

(4) L'Épître aux Romains nous présente une esquisse

senter sous deux formes : l'une ; (comme chez les Colossiens) de se mettre sous des ordonnances, et l'autre (comme chez les Galates) l'assujétissement de la chair aux rites et aux cérémonies ; mais dans l'un et l'autre cas, c'est, au fond, la même chose. La chair en nous est accréditée, l'homme honoré, et la mondanité sanctionnée ; et ainsi le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont déshonorés, discrédités et méprisés.

Satan est très-rusé ; il hait Christ d'une parfaite haine, et il hait ceux qui se tiennent sur Christ comme fondement pour l'amour de Lui. S'il ne peut nuire à Christ dans sa propre personne, il est heureux de montrer d'une manière quelconque sa haine pour Lui, et de gâter Sa gloire dans les Siens. Il les attaquera, ainsi que l'honneur de Christ en eux, dans le fondement et dans l'édifice bâti dessus. Une âme est-elle amenée à la paix et au repos en Christ, à la louange de la grâce et de la miséricorde de Dieu, sur le fondement de Christ ? Satan le voit, et son dépit s'enflamme. Il connaît la propre justice de notre

des voies de Dieu avec l'homme, depuis la création du monde jusqu'à la fin. Dans le chap. VI. nous trouvons presque absolument la même doctrine qu'en Eph. II et Coloss. II. En Rom. VI, la même doctrine est maniée comme déployant *une* partie des voies de Dieu entre beaucoup d'autres. En Eph. II, cette voie est prise séparément (en communion avec le but de l'ensemble de l'Épître dans laquelle elle est trouvée ici), comme montrant *les privilèges du croyant en Christ*. Dans les Colossiens, c'est la même doctrine avec cette addition : que la personne, la gloire et la position de Christ en qui est la bénédiction, étant considérées, il est évident que tous les éléments du monde, la chair et le diable sont exclus de toute place dans le salut ; parce qu'ils ne sauraient en avoir aucune en Christ tel qu'il est maintenant, et qu'il est, Lui, notre salut.

chair, il connaît le désir de l'homme d'avoir quelque chose à faire; il n'aime pas de nous voir cet esprit de dépendance de ce qui est en haut en Christ; il aimerait de nous voir occupés à chercher notre repos dans quelque chose autour de nous dans ce monde qui est inimitié contre Dieu. Il en est, dit-il, qui arrivent à un tel état, nul ne peut savoir d'où ni pourquoi; puis il fait ressortir magnifiquement la grande œuvre que Dieu a faite en Christ, et tous les merveilleux avantages qui en découlent; et il ajoute que tout ce que l'homme a à faire pour obtenir ces avantages, c'est d'observer un rite (comme la circoncision, etc.) ou quelque ordonnance, le sabbat ou la nouvelle lune. Oh! quelle petite chose à faire pour un si grand avantage! Seulement laissez-vous plonger, faites seulement cette petite chose-ci ou bien celle-là! Quel cœur pourrait-il refuser? Et souvent il réussit de cette manière, et entraîne ceux-là mêmes qui étaient pleins de miséricorde et de grâce, à laisser, dans leur folie et leur simplicité, se tourner contre le Donateur, toute l'impulsion, tout le zèle que la miséricorde et la grâce avaient donnés à leurs cœurs. Une si petite chose! un rien! Oui: mais c'est une petite chose de l'homme — c'est un rien de ce monde qui est en inimitié avec Dieu. Dieu ne donnera point sa gloire à un autre; et si vous substituez quelque chose à la miséricorde comme source, si vous donnez quelque chose en échange pour Christ, c'est l'homme et non pas Dieu, qui est glorifié. L'énergie qui me fait lever le pied pour entrer dans l'eau, où me conduit à avoir peur de toucher un chien, est aussi absolument mauvaise dans ce cas-là tout petit qu'il est, que l'énergie qui ferait parcourir la terre et la mer pour faire un prosélyte. Le don à Dieu même d'une

prière, si c'était en échange pour Christ, serait un outrage aussi grand que le don d'un sac d'or. La sévérité avec laquelle l'Esprit traite ces deux cas, est profondément solennelle : « Mais quand nous-mêmes (vous évangéliserions) ou quand un ange du ciel vous évangéliserait outre ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit anathème. Comme nous l'avons déjà dit, maintenant aussi je le dis encore : Si quelqu'un vous évangélise outre ce que vous avez reçu, qu'il soit anathème. » (Gal. 1, 8, 9).

Et quoique ce soit en des termes plus doux que la censure de l'Apôtre soit exprimée dans l'épître aux Colossiens, son jugement n'en est pas moins tout aussi clair. Des choses pareilles reviennent à « ne tenant pas ferme le Chef, duquel tout le corps, fourni et bien uni ensemble par des jointures et des liens, croit d'un accroissement de Dieu. » (Col. 1, 19).

Considérez qui est le Christ et ce qu'il est, le Christ en qui nous sommes accomplis : et ensuite, dites si nous pouvons Lui ajouter, comme homme, quoi que ce soit, et si ce n'est pas pire que de la folie, de penser à le faire. « Le Père nous a rendus capables de participer à l'héritage des saints dans la lumière ; — nous a délivrés de la puissance des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés. » Telle est notre bénédiction, et tel est Celui en qui elle se trouve.

Il est, premièrement, le Fils de l'amour de Dieu (Col 1, 13) ; secondement, Il est l'image du Dieu invisible ; troisièmement, né prééminemment à toute création (et cela nécessairement parce que) en quatrième lieu, toutes choses ont été créées par Lui et pour Lui ; qui est, en cinquième lieu, Celui par le-

quel toutes choses subsistent ; sixièmement, Il est la Tête du corps, de l'assemblée; le commencement ; le premier-né d'entre les morts ; et en Lui aussi toute la plénitude s'est pluë à habiter — Récepteur pour le ciel et pour la terre. Christ étant tel, et Celui en qui habite corporellement toute la plénitude de la Déité, et nous étant complets en Lui, qui est le Chef de toute principauté et autorité, comment pouvons-nous ajouter à Christ ou retrancher de Christ comme fondement ? Si nous sommes *viciés* avec Lui, ni ordonnance, ni rite, ne peuvent en aucune sorte être nécessaires en vue que nous soyons bénis, car nous sommes bénis en Lui. Et faire autrement, c'était d'après Paul, abandonner Christ comme Tête, et compromettre la foi.

Voici la différence qu'il y a entre les deux passages parallèles Eph. II et Coloss. II. Dans le premier, la vivification se présente comme le point de départ de toute la vaste étendue de bénédiction qui accompagne la foi. Dans les Colossiens, elle arrive comme faisant voir que ni loi, ni ordonnances, n'avaient prise sur un chrétien, parce qu'elles n'avaient pas de prise sur Christ quand Il reprit sa vie — nous fûmes vivifiés ensemble avec Lui. Et la vie ainsi communiquée est donnée sans ordonnances ou rites ; et elle nous conduit à marcher comme elles ne sauraient nous donner le pouvoir de le faire.

*Note.*— Si quelqu'un a, ou fait, quelque difficulté quant au sens du mot *vivifier* dans l'Écriture, les textes suivants pourront lui servir :

« Ce que tu sèmes n'est pas *vivifié* s'il ne meurt.... le dernier Adam, Esprit *vivifiant* (ou ce qui donne la vie) (1 Cor. xv, 36, 45.)

« S'il avait été donné une loi qui eût le pouvoir de *vivifier* » (donner la vie) (Gal. iii, 21.)

## NOTES

### SUR L'ÉPITRE AUX GALATES

---

#### CHAPITRE II.

---

Nous voyons encore l'apôtre en appeler à certains faits de sa propre vie et de sa propre histoire, comme fournissant les preuves les plus concluantes sur la grande question qui avait été soulevée, savoir, si la loi, sous quelque forme que ce soit, est la chose sous laquelle le chrétien se trouve placé. Il l'envisage pleinement quant à la justification ; mais il ne se borne pas à ce côté de la question. Nous voyons, dans les chap. I et II, l'appel divin au ministère, dont l'apôtre lui-même présentait un exemple si frappant, par opposition aux prétentions à la succession ; et nous trouvons, vers la dernière partie de l'épître, qu'il applique la grâce dans toute sa largeur, démontrant qu'en Christ Dieu a introduit un autre principe absolument différent, qui opère efficacement, tandis que la loi ne peut que maudire les coupables. En un mot, Dieu a établi la grande base de sa propre grâce ; et tandis que cette grâce est en parfaite harmonie avec le gouvernement moral de Dieu, elle met entièrement de côté la loi comme impuissante à cause de la condition de l'homme — non pas comme si la loi en elle-même, n'était pas sainte, et juste et bonne. Mais en Christ, Dieu a introduit une telle énergie de vie en résurrection, et

une nouvelle justice justifiante qui est à lui , qu'il place pour toujours le chrétien sur un terrain entièrement différent, celui de la grâce. Dans cette épître , l'apôtre entre dans le sujet avec d'autant plus de force, que le diable essayait d'introduire un emploi de la loi qui était particulièrement mauvais.

Nous trouvons là , je crois, la clef, quant à la différence de langage dans l'épître aux Romains et dans celle aux Galates. Dans la première il y a une certaine tendresse en s'adressant à ceux d'entre les frères à Rome qui avaient connu la loi avant de connaître Christ; et qui avaient été sous la loi comme Juifs. Ainsi, en parlant de leur observance de jours, et de viandes, et de breuvages, l'Apôtre montre que l'Esprit de Dieu demandait le plus entier support. Celui qui a égard au jour, y a égard à cause du Seigneur; et celui qui n'a pas égard au jour, n'y a pas égard à cause du Seigneur: et celui qui mange, mange à cause du Seigneur, car il rend grâces à Dieu: La raison en était que les saints à Rome étaient en grande partie, des gens qui avaient été Juifs, et que, naturellement, il y en avait aussi beaucoup qui avaient été des Gentils. Le point important était donc de les exhorter à se respecter mutuellement et à se supporter les uns les autres. Le frère d'entre les Gentils, qui connaissait sa liberté, ne devait pas mépriser son frère juif, parce qu'il s'arrêtait encore à certaines distinctions, observant des jours, etc. De son côté, le Juif ne devait pas juger son frère, d'entre les gentils, parce qu'il ne s'abstenait pas des viandes, et qu'il n'observait pas les jours. Souvenez-vous que nous ne devons pas nous imaginer qu'en parlant de ces jours, l'Apôtre fasse allusion au jour du Seigneur, car c'est là une chose entièrement nouvelle, qui n'a aucune connexion, soit avec la créa-

tion, soit avec la loi. Le Sabbat était le repos de la création, et il était aussi le signe, établi par Dieu et bien connu, entre Jéhova et le peuple Juif à toujours—signe qui leur fut donné comme une alliance perpétuelle, et qui les séparait d'avec toutes les autres nations. Mais le jour du Seigneur a un caractère entièrement nouveau; l'Écriture en parle comme du « premier jour de la semaine. » *Ce jour* n'appartient qu'au chrétien; ni Adam, ni les hommes, ni les Juifs n'avaient rien à faire avec ce jour. Ainsi donc, lorsque l'Apôtre dit : « Celui qui n'a pas égard au jour, n'y a pas égard à cause du Seigneur, » gardons-nous bien de nous permettre cette mauvaise pensée que le jour du Seigneur s'y trouve compris, et que c'est une question douteuse si on doit l'observer ou non. Quant aux jours et aux viandes, selon les distinctions lévitiques, la question de les observer ou non, est laissée pour être résolue selon le degré de l'intelligence spirituelle. Il n'en est pas ainsi du jour du Seigneur; on peut bien ne pas le trouver sous la forme d'un commandement formel; mais la chose n'en est pas moins obligatoire, parce qu'elle se présente à nous avec le sceau de la volonté du Seigneur, et reconnue de lui sous diverses formes solennelles et touchantes. C'est le jour où il ressuscita d'entre les morts, le jour où il sanctionna, par sa présence spéciale, le rassemblement de ses disciples, de même que, plus tard le saint Esprit les conduisit à se réunir régulièrement ce jour-là pour rompre le pain. Ainsi donc, il ne devrait y avoir, aucune question au sujet de la grave importance du jour du Seigneur, et l'intelligence de cette importance accompagne toujours des pensées convenables quant à la véritable grâce de Dieu dans laquelle nous sommes. Il se peut que l'on ait adopté la confusion de ce jour et du Sabbat, afin



d'en confirmer l'institution en la faisant résulter de la loi; mais c'est là une erreur complète, qui en abaisse et affaiblit le caractère, et qui est à la fois le fruit et la preuve de l'ignorance quant au terrain sur lequel croyant se trouve maintenant placé à l'égard de Dieu. Dans l'épître aux Galates à la place de l'exhortation au support fraternel, sur lequel nous voyons l'Apôtre insister auprès des saints de Rome, il y a au contraire une force et une véhémence étonnantes, comme on le voit clairement dans les chapitres III et IV. Mais nous parlerons plus au long de ces choses dans leur propre place.

L'Apôtre fait allusion à son voyage à Jérusalem. Quand il dit (Ch. I. 18): « Puis trois ans après je montai à Jérusalem; » cela fait allusion, je suppose, à sa conversion comme point de départ, et les « quatorze ans, » dans le premier verset du ch. II, doivent dater de la même époque. La chose importante pour l'Esprit de Dieu, c'était d'enlever tout prétexte de lien avec Jérusalem la mission et le ministère de Paul. Le principe de succession apostolique se trouve ainsi implicitement écarté. Les années qui s'étaient écoulées avant ces visites, et encore plus le caractère de ces visites, lorsque en effet il monta à Jérusalem, excluent absolument toute idée d'une telle chose. « Ensuite au bout de quatorze ans, je montai encore à Jérusalem avec Barnabas, prenant aussi avec moi Tite. Or, j'y montai par révélation. » Cette dernière circonstance n'est pas mentionnée dans les Actes. C'est à la même occasion qu'il y est fait allusion (Act. xv), quoique d'une manière différente. Dans les Actes, il nous est dit : « Et quelques-uns étant descendus de Judée, enseignaient les frères, (disant) : Si vous n'êtes circoncis selon l'usage de Moïse, vous ne pouvez être sauvés. Et

une contestation s'étant élevée et une grande dispute entre Paul et Barnabas et eux, ils résolurent que Paul et Barnabas, et quelques autres d'entre eux monteraient à Jérusalem vers les Apôtres et les anciens pour cette question. « Mais quand ils furent arrivés à Jérusalem, ils y trouvèrent le même parti. » Et quelques-uns de la secte des pharisiens qui avaient cru, s'élevèrent, disant qu'il les faut circoncire, et leur commander de garder la loi de Moïse; » ce qui montrait clairement que la question s'élevait au sein même de l'Eglise. Puis nous avons la conférence des apôtres et des anciens en présence de toute l'Eglise touchant cette affaire. Dans Galates II, le Saint-Esprit fait ressortir le fait — qui n'est pas distinctement mentionné dans les Actes, — savoir, qu'en cette occasion, Paul prit avec lui Tite, et qu'il monta par révélation : il avait reçu de Dieu une communication positive sur ce sujet. Dans les Actes, nous trouvons les motifs chrétiens qui agirent sur Paul par le moyen d'autres personnes ; mais dans les Galates, il nous fait connaître quelque chose de plus profond encore, savoir qu'il monta par révélation — outre le fait qu'il avait pris avec lui Tite. Quoi qu'il en eût été des autres, c'était aussi un fait d'une immense importance, parce que Tite n'était en aucune manière un Juif. Il n'était pas même comme Timothée, dont la mère était Juive. Tite était Grec. Timothée était quelque chose entre les deux ; et à cause de cela, il semble y avoir eu sagesse et grâce dans la conduite bien différente de l'Apôtre par rapport à Timothée. Il ferma certainement la bouche à ceux qui auraient pu soulever à l'égard de ce jeune disciple des questions fondées sur la loi, bien que je ne puisse pas dire que, strictement parlant, Timothée pût se trouver sous l'application de la loi. On doit avouer qu'il n'était pas selon la loi qu'une

Juive fût mariée à un Gentil. Toutefois, quant à Tite, il était, sans aucun doute, un Grec. L'Apôtre, en face des douze Apôtres, et en face de tous, amène avec lui à Jérusalem ce Grec qui n'avait jamais été circoncis. Il agissait, de la manière la plus hardie, selon la liberté qu'il avait la conscience d'avoir en Christ : Et il ajoute encore : « Or j'y montai par révélation, et je leur communiquai l'évangile que je prêche parmi les nations; mais (seulement) en particulier à ceux qui sont en estime, de peur qu'en quelque sorte je ne courusse ou n'eusse couru en vain. » Puis, dans une de ses parenthèses si pleines de signification, il ajoute seulement comme en passant : « Cependant, même Tite qui était avec moi, quoiqu'il fût Grec, ne fut pas contraint d'être circoncis. »

Faisons attention à la manière dont le Saint-Esprit fait allusion au fait que Paul communiqua son évangile à ceux qui étaient à Jérusalem; car c'était un coup de mort porté à l'insinuation que Paul l'avait reçu d'une manière irrégulière. Il ajoute aussi : « De peur qu'en quelque sorte je ne courusse ou n'eusse couru en vain. » Il y avait dans ce que Paul enseignait assez d'avancement dans la manifestation de la vérité? mais il ne voulait pas courir le risque de causer une division parmi les saints à Jérusalem. S'il avait été indifférent à l'état des saints, il aurait présenté toute les vérités célestes dans lesquelles il était si loin au delà des autres. Mais il y a deux choses dont il faut tenir compte en communiquant la vérité. Non-seulement il doit y avoir la certitude que c'est la vérité qui vient de Dieu; mais il faut que ce soit la vérité appropriée à ceux auxquels on s'adresse. Ils pouvaient avoir besoin de toutes ces choses; mais ils n'étaient pas en état de les recevoir; et plus la vérité dont il s'agit est précieuse, plus le dommage est grand, dans

un certain sens, si elle est présentée à ceux qui ne sont pas en état d'en profiter. Supposez des personnes qui sont sous la loi : à quoi bon présenter à de telles personnes l'espérance de la venue de Christ, ou l'union avec Christ? Il n'y aurait pas de place pour ces vérités dans un tel état spirituel. Lorsque des âmes sont encore sous la loi, ne sachant pas qu'elles sont mortes à la loi, dans la mort et la résurrection de Christ, elles ont besoin d'être établies dans la grâce de Dieu. Il semble que c'est là une des raisons pour lesquelles, dans l'épître aux Galates, l'Apôtre ne fait jamais allusion à ces vérités bénies. La sagesse qu'il y avait à les omettre est évidente. De telles vérités seraient inintelligibles, ou tout au moins mal appropriées, pour des âmes dans un état comme le leur. On n'aurait pu leur faire aucun bien en les développant. Il faut nécessairement qu'il y ait d'abord la conscience que la loi a été complètement mise de côté, et que nous sommes introduits dans une atmosphère tout entièrement nouvelle. Le Seigneur avait beaucoup de choses à dire à ses disciples, lorsqu'il était avec eux, mais ils ne pouvaient les supporter alors. De même, l'Apôtre dit aux Hébreux qu'ils avaient besoin de lait et non de nourriture solide ; « car quiconque use de lait, est ignorant dans la parole de la justice, car il est un enfant ; mais la nourriture solide est pour les hommes faits, qui pour y être habitués ont les sens exercés à discerner le bien et le mal. Mais ils avaient de nouveau besoin qu'on leur enseignât les premiers rudiments ; et pourtant cette épître ne fut pas écrite longtemps avant la destruction de Jérusalem. Il n'y a rien qui arrête autant les progrès des saints que des principes légaux. Il n'y avait pas longtemps que les Corinthiens étaient convertis, en sorte que leur ignorance n'avait rien de

surprenant. Mais les Hébreux étaient convertis depuis plusieurs années, et pourtant ils n'étaient occupés que de l'alphabet du Christianisme. Ainsi donc la raison qui en réalité empêchait ces croyants Hébreux, c'était qu'ils ne comprenaient pas qu'ils étaient morts à la loi, ni leur union avec Christ ressuscité. Ils n'étaient pas même affermis sur le fondement complet de la vérité Chrétienne—l'entière et éternelle abolition des péchés par le sang de Christ. Ils n'étaient pas au dessus de la condition d'enfants en fait de spiritualité.

Ayant donc fait allusion à ces faits, qu'il leur avait communiqué son évangile, mais seulement en particulier à ceux qui étaient en estime, et encore, qu'il avait pris avec lui Tite, qui était connu pour être Grec, et qui pourtant ne fut pas contraint d'être circoncis, l'Apôtre laisse tout cela avoir son propre poids sur l'esprit des Galates; il donne aussi cette raison : « Et cela à cause des faux frères, furtivement introduits. » Si vous lisez le troisième verset comme une parenthèse, cela ajoute à la clarté du passage. Il était monté à Jérusalem, et il avait communiqué de cette manière son évangile aux apôtres, à cause de ces faux frères furtivement introduits. Il ne désirait pas entrer en controverse touchant des vérités qu'ils ne pouvaient passer supporter, et pourtant il ne désirait pas les cacher à ceux qui pouvaient les apprécier. Mais il donne clairement à entendre quel était le but de ces faux frères, « qui s'étaient insinués pour épier la liberté que nous avons dans (le) Christ Jésus, afin de nous réduire à la servitude. » Ceci montre clairement la connexion entre le légalisme et le manque de droiture en ceux qui s'introduisent furtivement pour épier la liberté qu'ils ne comprennent pas. « Et nous ne leur avons point cédé par soumission, non pas même un moment, afin

que la vérité de l'évangile demeurât avec vous. »

Mais maintenant il va plus loin, et fait allusion, non pas à de faux frères qui travaillaient à saper l'évangile par la loi, mais à ceux qui prenaient la place la plus importante à Jérusalem. « Or de ceux qui sont estimés être quelque chose... , quels qu'ils aient pu être, cela ne m'importe en rien ; Dieu n'a point égard à l'apparence de l'homme... à moi certes ceux qui sont en estime n'ont rien communiqué de plus ; mais au contraire, Jacques, et Céphas, et Jean, qui sont estimés être des colonnes, ayant vu que l'évangile (auprès) de l'incircision m'était confié, comme celui (auprès) de la circoncision (l'était) à Pierre (car celui qui a opéré en Pierre pour l'apostolat de la circoncision, a opéré en moi aussi envers les nations), et ayant reconnu la grâce qui m'a été donnée, me donnèrent à moi et à Barnabas la main d'association, afin que nous (allassions) vers les nations et qu'ils (allassent), eux, vers la circoncision. » Toutes les insinuations de ces docteurs judaïsants, savoir, qu'il n'y avait pas un accord réel entre Paul et les autres apôtres, étaient ainsi renversées. Ce qui était démontré, c'est que Paul était celui qui avait communiqué, et non Pierre ; et que les trois qui étaient les principaux à Jérusalem, avaient donné à Paul la main d'association. Ils ne contrôlèrent en aucune façon son ministère, mais ils reconnurent la grâce qui lui avait été donnée. Ils sentirent, dans le fait, soit pour ce qui regarde Dieu, soit pour ce qui regarde sa puissance qui opérait dans Paul, que Paul et Barnabas étaient les personnes les plus convenables pour agir à l'égard de l'incircision. La vaste sphère du monde païen était évidemment pour Paul et ceux qui étaient avec lui, tandis que, pour eux, ils demeureraient renfermés dans leur cercle étroit. Paul détruit

ici les efforts de l'ennemi pour mettre le croyant d'entre les Gentils sous la loi.

Maintenant il va plus loin. Car tandis qu'il fait connaître le respect que Pierre, et Jacques, et Jean à Jérusalem, avaient pour lui et pour son œuvre, il fait une autre chose plus désastreuse encore pour ceux qui voulaient imposer la loi aux Gentils. « Mais quand Pierre fut venu à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il (méritait) d'être blâmé. » Bien loin qu'il fût vrai que Pierre eût résisté à Paul à Jérusalem, Pierre au contraire lui donna la main d'association. Mais quand Pierre fut venu à Antioche, Paul lui résista en face. Et c'était là évidemment une chose connue. « Car avant que quelques-uns fussent venus d'auprès de Jacques, il mangeait avec ceux des nations, » ce qui était une marque de communion avec eux, comme c'est maintenant et partout le signe bien connu de ce qui est équivalent. Je ne parle pas ici de la participation à la cène du Seigneur, qui est le signe le plus élevé de la communion ; mais, dans la vie ordinaire, prendre ensemble un repas commun, est la preuve d'un sentiment d'amitié, et il devrait en être bien particulièrement ainsi parmi les chrétiens, car ils sont appelés à marcher en toutes choses avec une sincérité qui est selon Dieu. De là l'importance attachée à un tel acte entre des personnes, quand il s'agit de chrétiens, et plus particulièrement en face de la séparation des Juifs d'avec les Gentils, séparation qui sous la loi était un commandement de Dieu. Pierre avait été dans l'habitude de manger avec les Gentils, pensée qu'aucun homme, agissant d'après des principes juifs, n'aurait pu entretenir ; mais après que quelques-uns furent venus d'auprès de Jacques, « il se retira et se sépara, craignant ceux de la circoncision. »

Combien est étonnante l'influence des préjugés, et particulièrement des préjugés du légalisme ! Dominé par là, Pierre abandonne sa liberté, et ne mange plus avec les Gentils ; et il s'agissait ici du chef même des apôtres ! Quelque insignifiant que pût paraître cet acte, c'était un acte important aux yeux de Dieu et de son serviteur. Il fut donné à Paul de voir que dans cette chose, en apparence petite, il y avait eu l'abandon de la vérité de l'évangile.

Considérons combien une telle chose est solennelle et pratique. Dans quelque simple affaire de la vie journalière, il peut y avoir virtuellement un abandon de Christ et de la vérité de l'Évangile, un mensonge contre sa grâce. Il est bon de se rappeler que, dans un acte tout ordinaire, dans une chose qui pourrait paraître comparativement de nulle importance, Dieu veut que nous considérions les choses dans leurs sources, selon qu'elles touchent à la vérité et à la grâce de Dieu. Nous sommes disposés à traiter légèrement ce qui se rapporte à Dieu, et à donner une grande importance à ce qui nous affecte nous-mêmes. Pourquoi Paul dut-il reprendre ainsi Pierre publiquement ? N'y avait-il pas une cause ? N'y avait-il pas une crise arrivée dans le cours des événements ? Lorsque Pierre agissait comme l'apôtre de la circoncision, alors Paul parle en particulier. Mais maintenant, lorsqu'il est question du fondement de la grâce, le même homme est hardi comme un lion, et résiste à Pierre en face, parce qu'il méritait d'être condamné. Il n'y avait point de compromis, point de timidité, point de prudence purement humaine touchant l'affaire, point de considérations de son propre caractère, ni de celui de Pierre ; mais il regardait à la gloire de Christ dans l'évangile. C'était dans le champ même où Pierre



était responsable envers son maître pour le maintien de la vérité, et c'était là qu'il avait failli. C'est pourquoi l'Apôtre se tenait ici sur un terrain solide, et il agissait sans crainte. Il résista en face à Pierre, qui ne s'était nullement montré dans cette affaire selon le nouveau nom que le Seigneur lui avait donné. Il ressemblait plus à Simon, fils de Jonas, qu'à *l'homme-rocher* — ce qu'il aurait dû être. Il était retombé dans ses propres voies naturelles ; car l'ardeur de la nature est constamment disposée à la réaction. Ce qui donnait tant de force aux remontrances de l'Apôtre, c'est que la chose eut lieu après cette solennelle conférence à Jérusalem, où Pierre prit une part active pour prouver la liberté que Dieu avait donnée aux Gentils ; où il montra que Dieu avait fait son choix parmi eux , afin que par sa bouche les Gentils entendissent la parole de l'Évangile et la crussent ; où il avait conclu sa déclaration par ces paroles remarquables , si blessantes pour l'orgueil d'un Juif, et si encourageantes pour les Gentils qui auraient pu être inquiets : « Mais par la grâce du Seigneur Jésus , nous croyons être sauvés de la même manière qu'eux aussi. » Il avait enseigné , même à la face des Juifs , non pas que les Gentils seraient sauvés de la même manière qu'eux aussi , mais que les croyants Juifs seraient sauvés de la même manière que les Gentils aussi. Ainsi rien ne pouvait être plus fort. Il n'avait nullement la pensée de traiter les Gentils comme s'ils étaient seulement bénis maintenant d'après quelque titre irrégulier et disputable de miséricorde ; car en vérité, s'il y avait quelque différence, Dieu présentait plus clairement encore le salut aux Gentils. « Par la grâce du Seigneur Jésus nous croyons être sauvés de la même manière qu'eux aussi. » Le salut présenté aux Gentils

était devenu le patron même de ceux qui seraient sauvés d'entre les Juifs. Et quelle chose douloureuse qu'après tout cela, Pierre sur ce chef même se soit égaré ! Et Barnabas lui-même, non le compagnon de Pierre, mais celui de Paul, — qui avait le premier discerné le prix et le dévouement de Paul et qui s'était réuni à lui dans tant de travaux parmi les Gentils, — qui avait été spécialement nommé comme l'un de ceux qui devaient monter à Jérusalem pour la décision définitive de cette grave question ; *lui* aussi fut entraîné par la dissimulation de Pierre et des autres. L'apôtre Paul ne fut pas en défaut dans cette occasion, et il discerna bientôt « qu'ils ne marchaient pas de droit pied, selon la vérité de l'Évangile. » Mais en quoi avaient-ils montré ce manque de droiture ? En cessant de manger avec ceux des nations. Ainsi la vérité de l'Évangile dépendait d'un repas. Le simple acte de manger ou de ne pas manger avec les Gentils trahit la pensée du cœur quant à la question de délivrance de la loi.

Ce point était tellement fatal si la chose était permise, que Paul dit « à Pierre devant tous : Si toi, qui es Juif, vis comme les nations, et non pas comme les Juifs, comment contrains-tu les nations à judaïser. » Qu'avait fait Pierre ? Il n'avait, en aucune façon, maintenu la loi comme une règle pour les croyants Juifs. Pourquoi donc avait-il cédé à un acte qui impliquait la chose parmi les Gentils ? S'il n'en était pas ainsi à Jérusalem, là où Dieu l'avait autrefois rendue obligatoire pour leurs consciences, quel abandon de la vérité, que celui qui connaissait sa délivrance, insistât pratiquement sur la chose à Antioche ! C'était là la sérieuse affaire pour laquelle Paul reprit Pierre. Et maintenant, il raisonne là dessus. « Nous ( qui

sommes) Juifs de nature et non point pécheurs d'entre les nations » ( il est nécessaire de remarquer la force du « nous » comme comparé avec le « vous, » dans cette épître et ailleurs , « sachant que l'homme n'est pas justifié sur le principe des œuvres de loi , mais seulement par (la) foi en Jésus-Christ , nous aussi , nous avons cru au Christ Jésus , afin que nous fussons justifiés sur le principe de la foi en Christ ; et non pas sur le principe des œuvres de la loi ; car sur le principe des œuvres de loi , nulle chair ne sera justifiée. » Rappelez-vous aussi que quand l'apôtre Paul appuie sur le principe de loi , il ne borne pas ses remarques à la loi donnée aux Juifs , mais il raisonne d'une manière abstraite. Il ne dit pas seulement , et il ne veut pas seulement dire que vous ne pouvez être justifiés par les œuvres de la loi mais par aucune loi , quelle qu'elle soit. S'il y avait une loi qui eût le pouvoir de justifier , c'était nécessairement la loi de Dieu divulguée par Moïse. Mais Paul va plus loin , et insiste sur ce point que « sur le principe des œuvres de loi » vous ne pouvez être justifiés. Le principe de loi est opposé à la justification , au lieu d'en être le moyen. Il prend le fait , que sur le principe de ces œuvres de loi , nulle chair ne peut être justifiée.

Puis il en vient à discuter le point , et il demande : « Or , si en cherchant à être justifiés en Christ , nous sommes nous-mêmes aussi trouvés pécheurs , Christ donc est ministre de péché. Qu'ainsi n'advienne ! » c'est-à-dire que , si vous faites profession d'avoir la foi dans le Seigneur Jésus et que vous retourniez à la loi , l'effet en est nécessairement de vous placer dans la position de pécheur. Vous avez dans le fait , le péché dans votre nature , et voici la conséquence : c'est que si vous avez en aucune façon à faire avec la loi ,

c'est là la condition même dans laquelle vous êtes après tout laissés comme pécheurs. La loi ne donne jamais la délivrance du péché ; comme l'Apôtre dit ailleurs : « La puissance du péché, c'est la loi. » De cette manière, si, en cherchant à être justifiés en Christ, vous êtes vous-mêmes trouvés pécheurs, « Christ donc est ministre de péché ! Voilà le résultat auquel la loi conduit nécessairement. Elle se saisit du péché. Et par conséquent, si après que vous avez trouvé Christ, vous ne vous trouvez après tout n'être que pécheurs par le moyen de la loi, vous faites de Christ, en réalité, un ministre de péché. Telle est la conséquence nécessaire, quand on introduit la loi après Christ. L'âme qui a à faire avec la loi, ne réalise jamais sa délivrance du péché ; au contraire, la loi, parce qu'elle ne fait que découvrir le mal, et qu'elle n'élève pas l'âme au dessus du mal, laisse l'homme sans puissance, et misérable, et condamné.

Il y a des gens qui parlent d'un *pécheur croyant*, ou du culte offert à Dieu par de *pauvres pécheurs*. Et même il y a beaucoup de cantiques qui n'amènent jamais l'âme au-delà de cette condition. Mais quand la parole de Dieu parle de pécheurs, elle veut désigner une âme qui est tout entièrement sans paix, une âme qui peut sentir peut-être qu'elle a besoin de Christ, ayant été vivifiée par l'Esprit, mais sans la connaissance de la rédemption. Il n'y a point de vérité à nier ce que sont les saints aux yeux de Dieu. Si j'ai failli en quelque chose, est-ce qu'en prenant la place d'un pauvre pécheur, je ferai que le péché sera moindre, ou que je le sentirai davantage ? Non ! si je suis un saint, béni avec Dieu en son Fils bien-aimé, fait un avec Christ, et ayant le Saint-Esprit qui m'a été donné pour demeurer en moi, alors je dis : Quelle honte si j'ai

failli, si j'ai succombé, et si j'ai déshonoré le Seigneur, et si j'ai été indifférent à sa gloire! Mais si je sens ma propre froideur et ma propre indifférence, je dois traiter un tel état comme une indignité, et je dois le haïr comme étant du péché. Tandis que si je prends la place d'un pauvre pécheur, c'est réellement, quoique je n'en aie pas l'intention, faire des excuses pour le mal. Laquelle de ces deux manières d'agir opèrerait le plus puissamment sur la conscience? Laquelle humilierait l'homme le plus, et exalterait le plus Dieu? Il est clair que plus vous réalisez ce que Dieu vous a donné, et ce que Dieu vous a fait être en Christ — si vous marchez d'une manière qui n'y répond pas, — plus vous sentirez et le péché et le déshonneur de votre train de vie. Tandis que si vous continuez de parler de vous-mêmes comme de pécheurs, cela pourra paraître humble à ceux qui sont superficiels, mais cela ne devient qu'une sorte de palliatif pour le mal qui est en vous; et, dans ce cas, ce mal n'humilie jamais aussi complètement que Dieu l'attend de l'enfant de la foi.

Prenez un autre exemple dans les formes de culte qui sont établies sur ce principe. Une première chose, que l'on trouve dans quelques-unes de ces formes, c'est qu'on y cite l'Écriture au sujet du méchant qui se détourne de sa méchanceté. Mais si chaque dimanche vous recommencez votre carrière comme chrétiens, et que vous ayez besoin encore de l'absolution sacerdotale ou de choses semblables, cela donne du large au cœur pour agir traitreusement envers le Seigneur tout le reste de la semaine, et en outre c'est une dénégation virtuelle de l'efficace de son œuvre. C'est là une chose bien sérieuse. La semaine de préparation pour le sacrement est une chose du même genre. C'est le méchant qui se détourne de sa méchanceté,

qui renouvelle ses vœux et qui tâche de se corriger. Même au troisième et au quatrième siècle, quand on parlait de la cène du Seigneur, on l'appelait *un terrible sacrifice*, etc. Tout cela montre une ignorance complète de la base même du christianisme, qui est celle-ci ; que « par une seule offrande il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. » Et dans ces mots : « Ceux qui sont sanctifiés, » je maintiens que le Saint-Esprit parle de tous les chrétiens, de cette mise à part qui est vraie de tous les croyants, qu'ils soient nationaux ou dissidents, ou de ceux qui abandonnant le terrain des dénominations, comprennent mieux, selon moi, ce qu'est la volonté de Dieu quant à son église. Ceci contribuera à montrer combien est sérieuse la question de la loi. Toujours et partout lorsqu'elle est maintenue, il n'y a point de délivrance de la condition de pécheur. Le culte chrétien est une impossibilité dans de telles circonstances. Si c'est là le cas, Christ devient ministre de péché ; parce que c'est supposer que nous sommes laissés par lui sous la servitude de notre péché, au lieu d'en être délivrés. « Car si je rebâtais ces mêmes choses que j'ai renversées, je me constitue moi-même un transgresseur. » C'est-à-dire qu'en allant à Christ, j'abandonne virtuellement la loi ; et si après tout cela, je retourne à la loi, alors je me constitue moi-même un transgresseur. Il est clair que si je suis dans le vrai maintenant, j'étais entièrement dans le faux auparavant. Qui est-ce qui m'a fait abandonner la loi ? C'est Christ. Ainsi donc, si je retourne à la loi, l'évangile de Christ est le moyen de constituer les personnes des transgresseurs, et non de les justifier. Les Galates n'avaient point pensé à cela. Mais le Saint-Esprit fait porter sur eux la lumière de sa propre vérité, et montre ce qu'impliquait la chose qu'ils faisaient. L'effet

d'imposer la loi, c'était virtuellement, faire devenir Christ ministre de péché; au lieu d'être celui qui en délivre.

« Mais il n'en est pas ainsi. « Car pour moi, par (la) loi, je suis mort à (la) loi afin que je vive à Dieu. » Il montre ici comment il se fait qu'il était mort à la loi. C'était *par le moyen de la loi*. Ce n'était pas seulement une chose opérée en dehors de sa propre âme. Il avait passé par la question au dedans, de la manière la plus complète. Il avait été sous la loi; et quand Dieu l'avait vivifié, et que sa conscience avait été réveillée sous la lumière divine, il réalisa ce à quoi il n'avait pas songé auparavant sa propre et complète impuissance. « Car pour moi; par (la) loi, je suis mort à (la) loi. » Il avait vraiment senti sa position comme pécheur, et il reconnaît la puissance de la loi pour tuer, et non pour vivifier. Mais alors, il s'agissait en ceci de grâce maintenant, et non de jugement plus tard. Dès lors, dit l'Apôtre, si je suis mort *par* la loi, je suis mort à la loi, et je suis complètement en dehors de son atteinte. Je *suis* mort, et je n'ai plus besoin de mourir par elle; « je suis mort à (la) loi, afin que je vive à Dieu. Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi. » Ainsi, dans l'âme de l'Apôtre, nous voyons la loi maintenue dans toute sa force, et pourtant lui-même affranchi en Christ, et en dehors de la loi en grâce. De même en Christ nous trouvons la même chose, à la fin de Rom. III. « Annulons-nous donc (la) loi par la foi? Qu'ainsi n'advienne! Au contraire, nous établissons (la) loi. » Comment est-elle maintenue? *La mort de Christ* fut la sanction la plus forte et la plus divine que la loi ait jamais reçue. C'était la loi se saisissant de la Caution, et recevant sa pleine exécution, dans la

personne de Christ ; de sorte que son autorité, comme la foi le sait , a été parfaitement maintenue en lui. Elle a été pleinement exécutée, et infiniment plus encore, dans la mort de Christ. Mais si vous appliquez ce passage pour prouver que la loi doit être imposée aux Chrétiens comme leur règle de vie, la chose dénote autant d'ignorance que d'erreur. La loi est la règle de mort, et non de vie : et c'est ce que prouve l'expérience de Paul. « Pour moi, par (la) loi, je suis mort à (la) loi, afin que je vive à Dieu. » Comment *vivait-il* à Dieu ? Ce n'était pas dans cette vieille vie, à laquelle seule la loi s'applique, car il dit qu'il était crucifié avec Christ, qui avait souffert à sa place. Mais si Christ est mort, il est ressuscité aussi, et ressuscité, afin que Paul vive — que moi je vive — à Dieu : non plus moi, il est vrai, « mais Christ vit en moi. » — c'est une vie tout entièrement nouvelle. La loi touche à l'ancienne vie, et n'a aucune autorité au de là de cette vie. Du moment que je crois, je vis ; et la vie, c'est Christ, et elle est fondée sur la croix. Et en outre, il dit : « Et ce que je vis maintenant en (la) chair, je le vis dans (la) foi, la (foi) du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. » Sans doute j'ai ma vie naturelle ici-bas, mais celle dans laquelle je vis maintenant en la chair, je la vis dans la foi du Fils de Dieu. Le croyant vit donc, mais c'est en regardant, non pas à la loi, mais à Christ. Ainsi donc, il ne peut rien y avoir qui mette plus définitivement la loi de côté, en quelque manière et sous quelque forme que ce soit. Le croyant est introduit dans un état d'existence tout entièrement nouveau, — une vie entretenue par le « Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. » C'est Christ, non-seulement comme caractérisant la nou-



velle créature, mais comme une personne, qui vit et qui aime, placée devant l'âme. C'est pourquoi il peut dire : « Je n'annule pas la grâce de Dieu. » Mais ceux-là l'annulaient, qui maintenaient la loi, en quelque façon que ce soit, dans la pensée que la justice vient par elle. « Car si la justice est par (la) loi, Christ est donc mort pour rien. » L'effet de la loi, même sur le croyant, c'est qu'il ne s'élève jamais par sa propre confession au dessus des sentiments et des expériences d'un pécheur. Il est toujours dans cette condition — s'écriant toujours : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort » ? Tandis que, lorsqu'il entre dans la place glorieuse qu'il a en Christ, il est rendu capable de dire : « La loi de l'Esprit de vie dans (le) Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. » Il devrait dire : Oh ! que je suis heureux ! Christ m'a délivré ! « Il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans (le) Christ Jésus. » Telle est la place, la vraie place, la place assurée du Chrétien. En vérité, dans un tel cas, Christ n'est pas mort pour rien.

---

## MÉDITATIONS

### SUR DES SUJETS INTÉRESSANTS.

---

#### 4. — LA VÉRITÉ DISPENSATIONNELLE.

Abandonner la vérité présente, c'est se confier sans boussole à l'océan des sentiments et des questions. Si la vérité présente n'est pas la révélation actuelle de

Dieu — qu'est-elle ? Et si elle l'est, — puis-je espérer de marcher selon sa pensée dans tout ce qui se passe présentement, sans la lumière à laquelle il est pourvu pour moi ? L'homme ne connaît rien de Dieu, si ce n'est par révélation ; quelle inconséquence n'est-ce donc pas chez un enfant de Dieu d'admettre qu'il ne peut voir la nécessité d'adhérer à ce qui est la révélation pour ce temps-ci ! Car en qualité de chrétien, il doit reconnaître que n'était la révélation, il serait resté enseveli dans d'éternelles ténèbres ; et il n'a pas le droit de rejeter, ou de regarder comme indifférente une partie de la révélation, parce qu'elle ne porte pas directement sur la question de son salut.

La révélation de Dieu, dans sa pleine signification et en y comprenant toutes les dispensations qu'il a successivement déroulées sur la terre est un édifice à plusieurs étages, si je puis m'exprimer ainsi. Tous les étages ne furent pas éclairés à la fois ; mais selon le besoin de ceux qui voulaient faire usage de la lumière. A une époque il pouvait être suffisant d'éclairer un étage, mais comme les ténèbres croissaient (car nonobstant ce que les rationalistes disent, les hommes s'éloignent tous les jours davantage de Dieu dans l'esprit de leurs pensées), il y eut de toute nécessité, besoin d'un accroissement de lumière que, dans sa grâce, Dieu daigna accorder pour l'utilité de ceux qui voudraient s'en servir. La prophétie contenait une provision bien appropriée et inépuisable de la lumière dont on avait besoin ; mais cette lumière ne pouvait agir utilement sur quiconque ne saisissait pas l'ordre des conseils de Dieu sur la terre. Une personne telle n'occupait pas l'étage convenable, et ne recherchait pas non plus, (faute de comprendre sa vocation) ni ne recevait de Dieu cette connaissance qui, non seule-

ment lui eut fait connaître sa place propre devant Dieu, mais lui aurait aussi communiqué grâce et puissance pour agir en elle d'une manière agréable à Dieu. Comment Dieu peut-il donner à une âme de la lumière pour voir l'avenir de ses desseins, si elle en ignore le présent ou y est indifférente? Celui qui connaît imparfaitement la vérité *dispensationnelle*, la vérité présente, ne peut jamais connaître comme il faut la vérité prophétique. Si je suis insouciant du caractère des arrangements pris par le Seigneur — insouciant de la position dans laquelle sont aujourd'hui les siens, selon sa pensée — comment puis-je m'attendre à ce qu'il me révèle des choses plus éloignées? « A celui qui a il sera encore donné. » Dire que l'Eglise est en ruines, n'est point une excuse; car si je m'intéressais au conseil de Dieu dans l'Eglise, plus je trouverais que les matériaux répondent peu à ce conseil, et plus je chercherais à le maintenir.

Dieu ne veut pas s'écarter de son propre conseil; et sûrement c'est une merveilleuse grâce qu'il nous permette de l'apprendre; et plus encore, que selon que nous le connaissons, et que nous nous y soumettons, il nous confie d'autres desseins de son cœur. Plus les temps deviennent difficiles, plus j'ai besoin de la vérité *dispensationnelle*. Quelle autre charte ai-je? Puis-je résoudre quelque-une des anomalies, des contradictions qui m'entourent, ou découvrir un fil pour bien diriger ma marche au milieu d'elles, si je ne connais pas l'ordre et l'intention de Dieu et comment la méchanceté de l'homme les a traversés et troublés? Au moyen du plus petit reste de l'Eglise, je dois être capable de reconstituer ce que l'Eglise devrait être selon les conseils de Dieu; et en conséquence la servir selon ses pensées et son amour. Dans

cette relation-là avec elle, je devrais estimer très-exactement quel dommage elle a souffert et d'où lui est venu le dommage.

## 2. — DIEU POUR GUIDE.

Une des plus grandes preuves de tout ce que gagnèrent les Israélites à quitter l'Égypte, fut que Dieu leur montrait leur chemin et les guidait toujours. A sa parole (dont la nuée était l'expression), ils se mettaient en marche, et à sa parole ils campaient. Les deux grands traits caractéristiques du voyage dans le désert, furent : la conduite et la manne. De fait, nous sommes maintenant dans le désert ; et si nous jouissons de la manne, nous pouvons sûrement conclure que nous avons droit de jouir du privilège d'être conduits. Peu de saints nieraient leur droit à ce grand privilège ; mais beaucoup qui affirmeraient qu'ils reçoivent et prennent la nourriture spirituelle, hésiteraient à dire avec quelque confiance, qu'ils sont conduits, aussi distinctement et positivement que les Israélites l'étaient dans le désert.

Or, il n'en devrait pas être ainsi ; l'une de ces bénédictions repose sur le même fondement que l'autre ; la nuée accompagnait la marche à travers le désert, autant que le faisait la manne. Il est vrai que pour Israël, elles étaient toutes deux visibles à l'œil de la chair, tandis que maintenant elles sont toutes deux d'une nature spirituelle ; mais elles ne sont pas plus difficiles à réaliser pour l'homme spirituel ; et si je puis assurer solennellement avec actions de grâces que je suis divinement nourri jour après jour, et si je ne puis savoir cela que d'une manière spirituelle, ne dois-je pas avec une égale certitude avoir conscience

dans la pensée spirituelle que je suis conduit ? Si j'ai droit à l'un, je l'ai également à l'autre ; ils sont rattachés tous les deux au désert : preuve bénie du soin de Dieu pour les siens ainsi rejetés sur lui-même.

Pourquoi donc l'une de ces bénédictions spirituelles est-elle admise et reconnue, tandis que l'autre, quoique appréciée, est peu connue et l'objet de plus ou moins de doute dans le sentiment avec lequel on l'attend ? Le sentiment des Israélites dans le désert était, qu'ils ne connaissaient pas leur chemin, qu'ils n'en avaient aucune idée ; et ils s'abandonnaient aussi complètement à Dieu pour leur direction, parce qu'il n'y en avait aucun autre qui pût les conduire ; et, béni soit son nom, Il n'avait pas non plus d'autre pensée que de les conduire lui-même.

Le premier sentiment de mon âme, pour être conduit, doit donc être que je suis dans un vaste désert, et que je dois m'en remettre à Dieu, et à Dieu seul, du soin de me diriger. Mais de quelle manière ? Par les circonstances ? *Jamais*. Il ne conduisait point Israël au moyen de circonstances improvisées pour l'occasion, mais par une colonne de jour, et de nuit par une colonne de feu. C'étaient là *ses propres moyens arrêtés*. Quelque chose d'inférieur à cela n'est pas proprement sa conduite. Il est vrai que, dans sa miséricorde, notre Dieu qui, en dépit de nous-mêmes et de notre manque de dépendance, ne veut pas nous laisser perdre notre chemin, se sert souvent des circonstances pour nous châtier et nous ramener dans le sentier de la foi ; et quand nous sommes *dans* le sentier, il peut les admettre comme aides à notre faiblesse, mais elles ne montrent pas le chemin, elles ne sont jamais destinées à nous guider ; et je crois que la préoccupation des circonstances, comme indi-

cations du chemin, est ce qui empêche bien des âmes sincères de jouir de ce privilège, qui est leur réel et légitime privilège dans la traversée du désert.

Le Psaume xxxii nous montre comment le Seigneur accomplit sa grâce envers nous quant à ce précieux privilège : « *Je t'enseignerai le chemin dans lequel tu dois marcher.* » « *Je te guiderai de mon œil.* » C'est là son moyen arrêté, aussi distinctement que la nuée et la colonne de feu l'étaient pour Israël. Mais de quelle manière dois-je discerner son œil ? Il faut que j'aie mes regards sur lui. Si je le fais, je le verrai sûrement ; si je ne le fais pas, je ne saurais être guidé par lui. Je dois regarder là où regarde l'œil de Dieu. A moins que mon âme ne se tienne près de lui, à moins que je ne sois spirituel, il n'en saurait être ainsi ; je ne regarderai pas où il regarde, et si je regarde à quelque autre chose pour me guider, je n'apercevrai pas son œil ; mais cet œil n'est jamais caché à l'âme qui tient ses regards sur lui. Le « mors et le frein » sont les *alternatives* de Dieu pour l'âme qui ne veut pas dépendre de lui et être conduite par son œil ; mais l'œil est là, éclairant le sentier du désert pour qui veut le discerner et en faire usage.

L'Esprit maintenant est venu pour nous conduire dans toute la vérité ; l'homme spirituel discerne toutes choses. L'âme devrait s'attendre à Dieu, incapable d'avancer sans lui, comptant qu'il l'instruira, et ne faisant dépendre son instruction de rien autre que du sentiment spirituel de la direction de son propre regard.

Si je le fais, j'aurai la certitude, où que j'aille, que l'œil de mon Seigneur est dans cette direction ; que tel est le lieu particulier découvert par lui pour moi dans le désert. Le Seigneur nous conduit afin

d'exercer davantage nos âmes dans cette intimité et cette dépendance bénies.

### 3. — LE SENTIER ASSIGNÉ.

L'effet de la présence du Seigneur sur ses disciples fut toujours de les retenir dans la pensée de Dieu, de sorte qu'il put dire : « Quand j'étais avec eux dans le monde, je les gardais en son nom. » Merveilleux est l'effet d'une présence qui commande notre vénération tout en nous gouvernant en communion avec elle-même. Si nous n'avons pas de l'affection, ou que nous ne nous sentions pas de l'attrait pour elle, nous nous en retirons bientôt, car nous ne pouvons pas endurer une contrainte entièrement étrangère à nos goûts. Le goût peut ne pas être assez fort pour nous conduire dans la même direction dans laquelle la présence de quelqu'un souverainement puissant aura l'influence de nous entraîner s'il y a dans le cœur un goût véritable pour elle.

En Jean XI, nous voyons Marthe, dès que son entretien avec le Seigneur est fini, s'en échapper aussitôt. Il n'en est pas de même de Marie : plus l'entretien devient intime, plus elle est dominée par Sa présence qui commande à tout, et elle marche selon Dieu, côte à côte avec son Seigneur, — accomplissant tout devoir sur son chemin. Sa douleur de la mort de son frère n'était pas moindre, non plus que sa joie de le voir ressuscité, et néanmoins son âme fut tout le temps occupée à recueillir ce parfum de nard pur qui devait être répandu au moment convenable. Elle était aimable dans le train ordinaire de la vie; et apprenant ici le cœur de son Seigneur, et là marchant avec lui, elle pouvait lui dire quand il entra dans Sa propre

maison : « Tandis que le Roi a été assis à table, mon aspic a rendu son odeur. » Elle était belle et utile dans toutes les positions; elle demeurait dans le Seigneur, et en conséquence portait beaucoup de fruit.

C'est une occupation bien fatigante et sans profit de perdre le temps à se demander « Que dois-je faire maintenant ? » Si j'étais près du Seigneur, j'eusse vu en un moment ce qu'il n'aurait pas voulu que je négligeasse ; et la chose à faire ensuite est toujours là sous la porte ; car la chose la plus petite mène souvent aux plus grands résultats , et c'est par la négligence de ces petites choses que sont arrivés les plus grands malheurs. Rien n'est négligé par Dieu.

Si quelquefois je suis embarrassé pour connaître mon véritable chemin , je le déterminerai mieux en m'approchant du Seigneur qu'en réfléchissant aux divers aspects des circonstances. Je puis pêcher très-laborieusement toute la nuit sans rien prendre ; mais si le Seigneur est avec moi , je verrai sûrement les difficultés s'évanouir.

Tant qu'il est avec les disciples , ils ne manqueront de rien ; il fut à la fois pour eux une bourse et une épée ; mais lorsqu'il se trouve sur le point de les quitter, il leur dit : Que celui qui a une bourse la prenne ; et que celui qui n'a pas d'épée vende sa robe et achète une épée. » Il allait les quitter pour cette œuvre si absorbante de l'expiation des péchés, et ils ne devaient pas compter sur ses soins pour le temps actuel. Impossible de tracer un tableau plus fidèle de leur désolation.

La présence du Seigneur donne intelligence et force pour faire les choses. Elle ne me donne pas seulement la puissance, mais la possession de la puissance me pousse à en faire usage comme fait la vigueur dans



un homme fait ; je sens qu'il me vaut mieux qu'une bourse ou qu'une épée, et qu'il me secourra toujours si je suis mon véritable sentier : car c'est là seulement que se trouvent les difficultés propres à la foi qu'il me donne, ou plutôt les exercices convenables pour cette foi. Si je me détourne de mon sentier, je me détourne de la foi qui y convient ; et il faut que je renonce à la présence du Seigneur qui ne saurait m'accompagner que pendant que je marche selon la volonté de Dieu. Abraham chercha à marcher avec Dieu, et de cette manière il entra dans ses joies et ses bénédictions. Lot chercha à se faire lui-même un sentier, et il alla toujours d'une souffrance à une autre, cherchant à échapper au mal, au lieu de marcher avec Dieu, au-dessus de lui. Il n'y a aucun profit à essayer d'améliorer un mal ou une erreur ; il nous faut comme Pierre abandonner la nacelle et nous jeter dans les bras du Seigneur ; et le sentier nous sera de nouveau manifeste, et nous aurons de la grâce pour y marcher.

#### 4. — LA LUMIÈRE EST UNE ARMURE.

La grande puissance et le trait caractéristique de la lumière consistent en ceci : qu'elle repousse l'entrée des ténèbres sur tous les points. Quelque petite que soit la lumière, on ne saurait l'atteindre d'aucun côté. Elle est isolée de tout sauf d'elle-même, quoiqu'elle s'unisse tellement avec elle-même que vous ne sauriez distinguer dans l'unité qu'elles forment la lumière fournie par la lampe la plus grande, de celle que fournit le plus petit lumignon.

Elle est exclusive, c'est-à-dire qu'elle ne veut pas

admettre de mélange ; mais plus elle est accrue, plus elle affirme son isolement ; quoique, en même temps, à chaque accroissement nouveau elle offrira et procurera un avantage à quiconque a besoin d'elle, de telle sorte que c'est lorsqu'elle est le plus distincte de tout, qu'elle est moralement le plus propre à offrir et à rendre d'une manière délicate et discrète les services les plus précieux. En Rom. xiii. 12, nous sommes exhortés à « revêtir les armes de la lumière » — les moyens de défense aussi bien que d'attaque. La lumière n'est pas une armure seulement, mais une arme ; car « la lumière est ce qui manifeste ; chose pénible nécessairement pour ce qui est manifesté et dévoilé, mais préservatrice pour ce en faveur de quoi elle agit. »

Repoussant tout mélange, toute association avec quoi que ce soit sauf elle-même, elle coopérera cependant, et s'unira avec la plus petite fraction de lumière qui ne fera que la rendre plus forte dans ses propres qualités intrinsèques. Si je marche dans la lumière, j'aide sans m'en apercevoir son plus faible rayon dans mes associés. Quelle qu'en soit la mesure en moi ou en eux, arrivant en contact il faut nécessairement que les deux lumières s'unissent et coopèrent délicatement : de sorte qu'il y a un avantage réciproque, souvent ignoré ou peu défini, sauf dans le sentiment d'être préservés des œuvres de ténèbres. La nature est tenue en échec, mais tellement tenue en échec de toute part, qu'elle est plus soumise et moins irritée, que si, comme une guerre de guérillas, elle était attaquée tantôt d'un côté, et tantôt d'un autre. Souvent lorsque nous tâchons de nous bien comporter dans des circonstances données et que nous arrangeons la manière dont nous agissons, nous trouverons combien

nos plans ont été vains. La nature, quoique irritée, n'est point subjuguée par nos arrangements pris à l'avance ; tandis que si nous marchons dans le plus faible degré de lumière connu de nous, nous nous préserverons efficacement nous-mêmes, et en même temps nous offrirons et nous rendrons (s'ils sont acceptables) les meilleurs services à ceux qui nous entourent. Plus haut nous nous tenons, et plus aussi nous nous sentons environnés et en possession des « armes de la lumière. » Et plus nous saurons ce qu'est la lumière, plus aussi nous estimerons à sa véritable valeur tout ce qui lui est opposé.

##### 5. — L'EFFET D'UNE ASSOCIATION MONDAINE.

Avez-vous jamais réfléchi à l'effet de l'association ? Je crois que nous sommes affectés ou changés en quelque manière par toute association avec un membre quelconque de la famille humaine. Le Nazaréen perdait les cheveux de sa séparation par le fait du contact d'un corps mort, même subitement ; et je doute qu'il les perdît de quelque autre manière. Je suis convaincu que nous n'entrons jamais en rapport avec l'humanité sans en retirer du dommage ou du profit.

Or, ce qui ne peut nous être utile doit nous causer du préjudice, *si nous nous y associons*. Je sais qu'on peut garder vis-à-vis d'un autre une position élevée ; mais alors il est clair que je ne lui suis pas uni. Je suis, au contraire, dans une position sensiblement distincte, qui pour moi-même est une épreuve, et à laquelle je me sou mets seulement à cause du témoignage, et pour le bien de celui qui m'est inférieur. Du moment que je m'unis à lui, du moment que nous sommes sur le pied de l'égalité dans quelque direction que ce soit

c'en est fait de ma position distincte, et aussi de mon influence. Puis-je espérer jamais d'aider quelqu'un à sortir d'un borbier en y entrant moi-même. N'emploierai-je pas d'autant mieux toute ma force, que je mettrai tous les soins en mon pouvoir à l'appliquer de la *terra firma* d'une base solide? En refusant de m'unir intimement, je ne refuse pas d'aider; car, de fait je perds ma puissance pour porter moralement secours, du moment que j'entre en intimité; le témoignage même à ma puissance morale propre étant que je me garde moi-même du borbier ou de son *voisinage*. Si je me place sur la même ligne je manque à faire voir que je suis doué du pouvoir de porter secours, ou je veux dire que c'est un cas qui n'a pas besoin d'être secouru. Si je touche le corps mort, si je perds ma chevelure, ma puissance morale, à quoi puis-je servir?

Une personne d'une vraie vigueur morale et d'une intelligence spirituelle doit trouver la compagnie d'un incrédule ou du monde très fatigante en toute manière, car il faut qu'il soit tout le temps serré à la hauteur du témoignage et qu'il se garde de tout relâchement qui le dépouillerait de sa haute position. Si j'ai raison avec un homme pareil je ne dois pas me mêler avec lui; si je faillis à l'élever à des vues plus hautes, il ne faut pas que je descende à son niveau; car si je le fais j'ai perdu ma position de témoignage vis-à-vis de lui, et par conséquent, je suis déchu de ma puissance morale; il m'a causé du dommage, il a nourri mon *vieil* homme que j'ai laissé s'élever et agir au détriment du *nouveau*; et même, quoique mon intention de lui être utile fût sincère, je l'ai fait échouer.

Rien n'est aussi propre à convaincre quelqu'un de ma puissance comme d'en voir l'effet sur moi-même.

Quand Isaac (Gen. xxvi) se fut complètement retiré du pays des Philistins, ALORS sa supériorité fut reconnue par le roi. Il en est toujours ainsi. Si je vous vois capable d'abandonner tout le monde et tous ses raffinements, je dois sentir dans ma conscience qu'il y a là quelque chose de puissant.

Faisons cela au nom du Seigneur ! Conservons-Lui inviolablement notre amour et notre fidélité, et à mesure que nos âmes jouiront de la sainteté de sa voie, nous verrons plus clairement comment de pareilles associations nous font du mal, et comment nous rendons vaines nos intentions les meilleures en donnant satisfaction au *moi*.

#### 6. — LA RESPONSABILITÉ DE LA QUALITÉ DE MEMBRE.

Si nous disons croire que les membres du corps de Christ sont un avec Christ, et que le Saint-Esprit est descendu ici-bas pour former un corps en Christ; en un mot, si nous tenons les grandes vérités qui caractérisent l'église de Dieu, il est évident que quoique ma place individuelle avec Christ reste la même pour moi si je suis personnellement fidèle (voyez Jean xiv, 21-24), néanmoins ma place dans le corps ici-bas, dans lequel je suis tenu par le Saint-Esprit, souffre ou gagne selon la fidélité de tous les autres membres, aussi bien que selon la mienne propre.

L'action ou l'inaction de mes co-membres affectent mon témoignage, mon service, mon culte en communion avec les saints; par conséquent, où que ce soit qu'ils se trouvent leur conduite est pour moi d'un important intérêt, indépendamment de la considération que je puis avoir pour les intérêts de mon Sei-

gneur en eux ; et chercher à les améliorer ou à les conserver dans un bon état, est la seule méthode que j'aie pour me délivrer de l'embarras qu'ils me causent.

Si la parole ou le jugement de mon Seigneur exclut quelqu'un d'entre eux pour cause de chute radicale d'une union soutenue, alors je suis soulagé (puis-je dire ?) de cet embarras corporel ; *autrement*, je n'ai pas d'autre remède que les procédés d'une constitution saine et vigoureuse pour les rallier et les amender. Si une réunion devient morte et formaliste, et si par le moyen de la grâce et de la discipline mon âme est demeurée vivante et vigoureuse, je ne crois pas que je fisse quelque chose d'utile ni pour moi-même ni pour eux, ni qui fût agréable à l'Esprit de Dieu en cherchant une autre enceinte où je pourrais rassembler plus d'âmes pareilles.

*Aussi longtemps* que je puis reconnaître l'assemblée comme se réunissant sur des principes divins, je suis *obligé* de maintenir intacte ma qualité de membre et de l'utiliser dans son sein. S'ils manquent comme membres, *je ne manque pas*. Ma mesure de puissance sera reconnue où il y a de la vie. Comme toutes les diverses mesures de lumière se confondent et se répandent quand elles sont placées ensemble, ainsi font toutes les mesures diverses de lumière spirituelle lorsqu'elles agissent selon la pensée et l'ordre de Dieu. Dois-je lier mon bras parce que la plus grande partie de mon corps est paralysée ? Ne dois-je pas plutôt développer la force de vie par le membre qui reste en santé.

Je suis convaincu qu'un membre fidèle, remplissant son devoir, et prouvant sa vitalité au milieu d'une constitution affaiblie, rallierait et ranimerait en définitive tout ce qui est sincère. Toute l'histoire de l'E-

criture appuie cette manière de voir. L'impatience ou la précipitation prouvent toujours le défaut de puissance. Si j'ai de la puissance, je n'ai son emploi que là où elle fait défaut, et ce n'est pas la quantité de puissance qui est précieuse, mais son fidèle et énergique emploi. Semblable à Phinéas, je n'abandonne pas l'assemblée de l'Éternel, si elle l'est; mais le fait qu'elle a besoin d'autant, ne fait que donner un caractère plus impératif à ce qu'elle réclame de moi, de maintenir la vérité au milieu d'elle, selon la puissance que Dieu peut me donner.

La preuve la plus simple et la plus complète d'une puissance divine, c'est la capacité d'appliquer la propre qualité de bien convenable à l'existence affaiblie d'un corps malade. Ce n'est pas le tourbillon, ce n'est pas le feu, c'est la parole douce et insinuante qui se fait elle-même une place dans l'âme, parce que l'âme réveillée sent que c'est juste ce qu'il lui faut. Christ présenté selon la nature du besoin était la nature du ministère prescrit pour les églises en déclin de l'Apocalypse. Je crois que si nous avions de la grâce, nous serions comme Elie envers les prophètes de Bahal, ou quelqu'un comme eux; nous laisserions ces derniers faire tout ce qu'ils voudraient, et puis au nom de l'Éternel nous établirions sa grâce pour les âmes qu'il aime.

#### 7. — PRÉPARATION POUR LA GLOIRE.

Ce n'est qu'à mesure que nous entrons ici-bas dans les souffrances de Christ que nous pouvons soit désirer, saisir sa gloire, soit être préparé pour elle. Tout ce qui se rattache au vieil homme est contraire à Christ, car c'est en raison de cela qu'il est mort. Si je

veux entrer dans la gloire de Christ, il faut nécessairement que je meure ici à tout ce qui lui est contraire. Sa vie me conduit dans sa gloire; mais si elle fait cela, elle me place aussi moralement dans le sentiment de la mort par rapport à tout ce qui lui est opposé. De sorte que c'est dans la proportion que je suis capable de marcher ici dans les souffrances dont sa vie fut accablée, que je désire et saisis d'autant plus sa gloire. Si je fais l'expérience que tout ici est en antagonisme avec moi, comme il le sentit, la gloire est ma ressource. En sorte que j'ai le sentiment que comme je souffre avec lui, je dois aussi être glorifié avec lui; et que cette légère affliction qui ne fait que passer opère pour moi dans une surabondante mesure un poids de gloire éternel. La beauté et l'éclat de la gloire elle-même ne touchent pas ceux qui ne souffrent pas ici avec Christ; et cette considération explique comment il se fait que bien des personnes qui sentent leur besoin de Christ et usent de Lui à un haut degré n'ont que de très-faibles désirs pour cette gloire et ne la saisissent que bien peu. Si je jouis de ce dont Christ ne peut jouir, comment puis-je jouir de ce dont il jouit? Et en conséquence l'école où l'université pour la gloire, c'est de souffrir avec lui. C'est là qu'il faut que j'étudie, c'est là qu'il faut que je prenne mes grades. Ce n'est que suivant que je prends ma croix chaque jour et que je suis Christ, que je puis soit désirer de monter avec lui sur la Sainte Montagne, soit être prêt à le faire.

La mort vient sur nous ici de bien des manières; il n'en est pas deux parmi nous qui meurent moralement de la même manière. C'est en suivant Christ que nous sera toujours révélée la nature de la mort dont nous avons à mourir. La mort est l'abandon de tout ce en



qu'oi j'aimerais de vivre, et en quoi je pourrais vivre humainement ; mais comme je suis Christ, je trouve que je dois en faire l'abandon ; et alors, dans la mesure que je meurs à cela, en le suivant, l'accompagnant pour ainsi dire, je trouve que mon âme a grandi dans son désir, sa conception de la gloire, et dans sa préparation pour elle. Je sens que ce à quoi j'ai à mourir est opposé au Seigneur ; mais que la gloire dans laquelle il se trouve est la joie et la ressource de mon cœur. Lorsque Moïse eut le sentiment de la rébellion et de l'état désespéré d'Israël, son œil se porta sur quelque chose au-delà de l'homme, et sa prière fut « Fais-moi voir ta gloire. » Lorsque Étienne eut atteint les limites du témoignage qui devait être rendu à Israël comme nation, la gloire lui fut présentée comme sa demeure. Il en fut de même pour Paul en prison à Rome, et pour Jean à Patmos. Suivant que chacun avait participé aux souffrances de Christ, il put se réjouir de ce que lors de la révélation de sa gloire, il aurait en partage les transports d'une immense allégresse.

#### 8. — L'USAGE ET L'ABUS DE L'OEIL.

Le premier grand point à établir en vue de s'assurer de l'erreur de quelque chose, c'est d'obtenir une parfaite connaissance de ce qui est véritable et juste. Ce qui est bon doit être unique, tandis que les contrefaçons peuvent varier à l'infini. Un banquier disait un jour comme on lui demandait à quoi il reconnaissait un faux billet : « je n'examine jamais si un billet est faux, je m'assure qu'il est bon. » Si je connais ce qui est bien, c'est chose très-facile et très-simple pour moi de rejeter ce qui n'y répond point. Plusieurs se

fatiguent sans profit en examinant les personnes suspectes, à rechercher s'il y a des fondements au soupçon; tandis que s'ils s'étaient attachés simplement à ce qu'ils savaient être bien, ils auraient sur le champ discerné et rejeté la fausse prétention, lors même qu'ils n'auraient pas été capables de dire exactement les motifs d'après lesquels ils la rejetaient. Je puis ajouter qu'après avoir rejeté quelque prétention fausse, je puis alors, afin de convaincre les autres, examiner les imperfections qui prouvent son manque de sincérité; mais la première occupation de mon œil, s'il s'agit de choix ou de discernement, ne devrait pas avoir pour objet l'imperfection ou le mal.

A quoi donc l'œil doit-il être occupé? Si je ne suis pas capable de déterminer cela, il ne me sera pas très-facile de déterminer à quoi il ne doit pas l'être; tandis que si je puis décider quelle est la bonne occupation pour mon œil, je puis aisément déterminer ce qui ne l'est pas.

Voici la cause de tant d'indécision et de tant d'inconséquence. On n'a pas déterminé pour soi-même ce qui est bien; et par suite on tâche de juger de tout ce qui se présente d'après ses mérites propres, au lieu d'en juger d'après les mérites d'un modèle assuré. Or, la juste occupation de l'œil doit être déterminée par rapport à la *puissance qui a droit de le gouverner*. Si le Seigneur a ce droit, alors son occupation doit être en accord avec la pensée du Seigneur et ce qu'il a établi ici-bas, pendant que nous sommes dans le corps. L'emploi d'un organe quelconque tire son caractère du pouvoir qui a autorité sur lui. Si le Seigneur a autorité sur mon œil, il est occupé de ce qui l'intéresse. Si c'est ma propre volonté qui le contrôle, il recevra son caractère de mes goûts et de mes pen-

chants charnels ; et c'est un agent très-actif à fournir au cœur naturel ample provision pour son inimitié contre Dieu. Eve vit que le fruit défendu était agréable à la vue , et cela encouragea dans son cœur une inclination à agir dans l'indépendance de Dieu. C'est merveilleux comme le jugement de l'œil nous affecte à l'égard de tout, et combien ce jugement est le fruit de notre propre état d'âme.

Deux personnes peuvent voir la même chose avec des impressions totalement différentes ; mais l'impression communiquée à chacun est en rapport avec son propre état particulier avant que son œil ait ainsi agi. L'un admire, pendant que l'autre se détourne peiné de voir précisément la même scène. Le corps est au Seigneur , et l'œil est au Seigneur ; soit que l'Esprit de Dieu emploie mon œil à embrasser et contempler tout ce qu'il est important pour moi de voir dans ma carrière, soit que le cœur naturel l'emploie à lui fournir des matériaux pour son propre entretien : aussi la « convoitise des yeux » est-elle classée avec la « convoitise de la chair », quoique aucun *homme* n'ait jamais pensé qu'elles pussent être placées ensemble comme moralement égales. Elles nous rattachent toutes deux au monde qui n'est point du Père, et la « convoitise des yeux » est même la plus dangereuse des deux, parce qu'elle est la moins redoutée ou la moins combattue quoique l'Écriture abonde en avertissements touchant les dangers dont l'œil est la source. Souvenez-vous que l'œil transmet à l'âme un message correspondant à la puissance qui l'emploie. Si c'est le Seigneur qui l'emploie, alors ce sont des matériaux pour l'accomplissement de sa volonté que l'impression qu'elle en reçoit, fournit à l'âme. Si c'est mon propre cœur qui l'a employé, l'impression

fournira au contraire des matériaux pour son propre encouragement, ce qui pour le chrétien constitue une double perte : car non-seulement elle le prive de ce qu'il aurait pu gagner pour le Seigneur ; mais elle lui procure ce qui empêche et exclut son sentiment de l'amour du Père. Combien peu nos cœurs pèsent ces choses, et les prennent à cœur !

---

## LES TROIS ATTITUDES DE DAVID.

---

Durant le cours de l'histoire si accidentée et si profondément instructive de David, nous le voyons présenté par l'écrivain sacré dans trois attitudes très-remarquables, c'est-à-dire prosterné comme un pénitent, assis comme un adorateur, et debout comme un serviteur. Mais nous faisons plus que de le voir dans ces positions, nous entendons le langage qu'il y tient et nous pouvons dire avec vérité que ce qui s'offre à notre vue comme à notre ouïe, est profondément instructif pour nos âmes. Veuille le Saint-Esprit nous rendre capables d'en profiter ; et qu'Il dirige Lui-même nos pensées à mesure que nous contemplerons et que nous entendrons le roi David comme pénitent, comme adorateur et comme serviteur.

Nous le trouvons d'abord :

**PROSTERNÉ COMME UN PÉNITENT.** « Et David jeûna et il passa la nuit couché sur la terre. » (2 Sam. xii, 16.) Ici nous trouvons David couché sur la terre dans l'attitude d'un véritable pénitent. La flèche avait trans-

percé sa conscience et ces paroles pénétrantes de Nathan : « *Tu es cet homme-là* » étaient tombées avec une puissance divine sur son cœur ; aussi se jeta-t-il dans la poussière accusé par sa conscience et humilié devant Dieu.

Telle est l'attitude. Prêtons maintenant l'oreille au langage. Nous le trouvons contenu dans le 1<sup>re</sup> psaume ; mais, oh ! quel langage. Combien il répond pleinement à l'attitude ! « O Dieu, aie pitié de moi selon ta gratuité ; selon la grandeur de tes compassions efface mes iniquités. » C'est là une œuvre réelle. Le pénitent place ses péchés justement à côté de la gratuité et des compassions de Dieu, et c'est incontestablement ce qu'il a de mieux à faire. La meilleure place pour une conscience convaincue de péché est en présence de la miséricorde divine. Lorsqu'un pécheur connaît son état et rencontre l'amour divin, la question du péché est promptement réglée. Dieu trouve sa joie dans le pardon des péchés. Il prend ses délices dans l'exercice de sa miséricorde et le jugement est pour Lui une œuvre étrange. Il veut nous faire sentir la culpabilité du péché — nous le faire juger et haïr. Il ne peut s'écrier qu'il y a la paix, là où elle n'existe pas. Il lance la flèche de manière à ce qu'elle atteigne le but ; mais que Son Nom en soit béni, la flèche qui sort de son carquois est toujours suivie de la tendresse de son cœur, et la blessure que l'arme a occasionnée est toujours guérie par le précieux baumé que son amour applique. C'est là l'ordre de Dieu : « *Tu es cet homme là.* » — « *J'ai péché contre l'Éternel.* » — « *L'Éternel a fait passer ton péché.* »

Oui, lecteur bien-aimé, le péché doit être jugé dans la conscience, et plus le jugement sera complet, mieux

cela vaudra. Nous redoutons beaucoup un travail superficiel de la conscience ou une fausse paix ; nous nous plaisons à voir la conscience profondément exercée sous l'action de la Parole et de l'Esprit de Dieu, et nous aimons que la grande question du péché et de la justification soit pleinement débattue, puis réglée dans le cœur. Rappelons-nous que Satan se déguise en ange de lumière et cela dans un caractère fort dangereux ; il cherche souvent à procurer aux âmes une paix et un bonheur faux, parce qu'ils ne sont pas basés sur la croix, unique lieu où peut se trouver la provision divine préparée pour les besoins si pressants du pécheur. Les instructions si importantes que nous fournit la parabole du semeur méritent d'être sérieusement pesées. « Et celui qui a été semé sur les lieux rocailleux, c'est celui qui entend la parole et qui la reçoit aussitôt avec joie ; mais il n'a pas de racine en lui-même et n'est que pour un temps ; et quand l'affliction ou la persécution survient à cause de la parole, il est aussitôt scandalisé. » (Math. xiii, 20-24.)

Remarquez ces paroles : « Qui la reçoit aussitôt avec joie. » Il n'y a là aucun travail profond de la conscience, aucun jugement moral de soi-même ou du péché, et comme conséquence, aucune profondeur de racine — aucune puissance permanente. Ceci est tout particulièrement solennel et digne de notre sérieuse attention maintenant. Nous ne pouvons méditer trop soigneusement le rapport qui existe entre ces expressions : « aussitôt avec joie » « pas de racine » et « n'est que pour un temps. » Le grand danger est de recevoir par l'intelligence le plan du salut en dehors de tout travail spirituel dans la conscience. Et dans ce cas l'évangile est souvent reçu avec de joyeu-

ses émotions. Les sentiments naturels ont éprouvé quelque impression, mais la vérité n'a pas atteint le cœur; aucun sillon n'a été tracé par l'action de la parole et, en conséquence, lorsque les épreuves surviennent, il n'y a aucune puissance pour persévérer. Il est manifesté que l'œuvre est toute superficielle et qu'elle ne peut supporter les rayons brûlants du soleil,

Mais nous ne désirons pas cependant que le lecteur suppose que nous attachons au travail de la conscience pour la conversion une importance plus grande qu'il ne doit avoir. Nous sommes pleinement persuadés que c'est le Christ auquel nous parvenons, et non la manière dont nous arrivons à Lui, qui sauve nos âmes; de plus, le sûr fondement de la paix de l'âme n'est pas une suite d'exercices quelconques du cœur, de la conscience ou de l'intelligence. Rien autre que le sacrifice divinement efficace du Fils de Dieu ne purifie la conscience et ne procure la paix à l'âme convaincue de péché. C'est l'assurance que la question importante du péché a été réglée une fois et pour toujours sur la croix, assurance reçue sur l'autorité de Dieu et par la grâce du Saint-Esprit, qui affranchit l'âme et procure une paix que rien ne peut troubler.

Cela est tellement simple que si quelqu'un nous disait : « J'ai la paix parce que j'ai traversé de profonds exercices de conscience » nous répondrions sans hésiter à une telle personne qu'elle s'abuse elle-même. Ce n'est jamais le travail de la conscience qui a satisfait aux droits de Dieu; et, par conséquent, ce ne sera jamais cela non plus qui répondra aux besoins d'une âme qui sent son état de ruine. Christ est tout, et quand nous le possédons rien ne nous manque. Nous

estimons que c'est une complète erreur, pour qui que ce soit, de se reposer sur la manière dont il a été converti. De fait, c'est accorder à l'ennemi un avantage dont il ne manquera pas de faire usage pour ébranler la confiance. Le fondement de la paix du croyant n'est pas d'avoir été converti de telle ou telle manière, ou d'avoir éprouvé telle ou telle chose, ou bien d'avoir pleuré beaucoup ou combattu avec énergie ou prié avec ferveur : toutes ces choses ont leur place et leur importance. Nous ne supposons pas que Paul oublia ou même oubliera jamais le moment qu'il passa sur la route de Jérusalem à Damas ; mais nous sommes parfaitement assurés que jamais il ne fonda sa paix sur les circonstances si merveilleuses de sa conversion. Jamais Luther ne put oublier ses deux années de cloître ; mais jamais aussi il ne fit reposer sa paix sur les profondes angoisses qu'il traversa alors. Le bourbier du découragement ne s'effaça pas de la mémoire de Bunyan ; mais les souffrances morales qu'il y endura ne devinrent pas la base de sa confiance.

Sans nul doute, les exercices d'âme que subirent ces trois hommes remarquables, exercèrent une importante influence sur leur marche entière et sur leur caractère de chrétiens et de serviteurs ; mais le terrain de leur paix ne fut pas quoi que ce soit qu'ils eussent éprouvé ou traversé, mais simplement ce que Christ a accompli pour eux sur la croix. Il doit en être ainsi toujours. Christ est tout et en tous. Ce n'est pas Christ suivi de certaines impressions, mais Christ seul. Que les âmes se souviennent constamment de cela, et qu'elles comprennent que, si nous insistons beaucoup vis-à-vis de nos lecteurs sur l'immense importance d'un travail profond et réel dans la cons-



ciencia, nous ne voulons pas dire que c'est sur cela qu'ils doivent se reposer, mais bien sur l'œuvre de Christ accomplie sur la croix. C'est l'œuvre faite *pour nous* et non pas l'œuvre produite *en nous* qui sauve nos âmes. Il est vrai qu'elles se lient étroitement l'une à l'autre, et ne doivent par conséquent pas être séparées, quoique demeurant très-distinctes et ne devant pas être confondues. Nous ne savons rien de l'œuvre accomplie pour nous avant que l'œuvre soit accomplie en nous; mais c'est précisément en proportion de la profondeur et de l'intensité de l'œuvre produite en nous, que nous jouirons d'un repos assuré et complet dans l'œuvre faite pour nous.

Mais il est un autre point au sujet duquel nous sommes également très-désireux que toute confusion soit évitée. Certaines personnes pourraient supposer que le but de nos remarques sur David comme pénitent, est de prouver, qu'à moins d'être passés par les mêmes exercices, nous n'avons aucun fondement pour croire que nous avons vraiment été régénérés. Ce serait une grave méprise, car en premier lieu, David était un enfant de Dieu longtemps avant d'être arrivé au moment solennel sur lequel s'est arrêtée notre méditation (4). De plus nous croyons que David trouva un baume consolant, non dans des exercices intérieurs, mais dans des communications qui lui furent faites, savoir : dans l'assurance et les promesses précieuses que Dieu donna à son âme. Il ne s'arrêta pas au fait que la flèche avait pénétré son

(4) Le lecteur se rappellera qu'en parlant des trois attitudes de David, nous ne les présentons pas dans leur ordre historique, mais simplement comme servant à illustrer trois grands points de l'histoire des saints de Dieu.

cœur par ces paroles : « Tu es cet homme-là », ni au cri par lequel il avait répondu : « J'ai péché contre l'Éternel. » Non, mais il s'arrêta à la précieuse vérité qui lui fut apportée par ces mots : « Le Seigneur a fait passer ton péché. »

Finalement nous souhaitons qu'aucune âme ne soit troublée par la pensée que les premiers instants de sa vie spirituelle ne furent pas signalés par de profonds sentiments de deuil et de tristesse, mais plutôt par des émotions paisibles et heureuses. Il est impossible que « la bonne nouvelle » du salut fasse autre chose que réjouir l'âme croyante. Il y avait une grande joie dans Samarie lorsque Philippe y prêchait Christ, et l'eunuque continua son chemin tout joyeux lorsqu'il eut appris que Jésus était mort pour ses péchés. Comment pourrait-il en être autrement? Comment quelqu'un pourrait-il croire au pardon des péchés et ne pas être rendu heureux par la foi? Impossible. « Un grand sujet de joie ne peut que réjouir nos pauvres cœurs.

« Ineffable transport, quand j'appris par la foi  
Que ton salut, ta paix, ton ciel étaient à moi. »

Assurément telle a été notre expérience. Mais ce fait détruit-il en aucune manière la valeur d'une œuvre profonde de l'Esprit de Dieu dans la conscience? Ah! nullement. Un homme affamé apprécie le pain, et quoiqu'il ne pense pas à se nourrir des douleurs que la faim lui occasionne, cependant ces douleurs mêmes lui font d'autant plus apprécier le pain. Il en est ainsi de l'âme, elle n'est pas sauvée par ses souffrances; mais plus les exercices qu'elle aura traversés seront profonds, plus elle se saisira joyeusement de Christ et plus son christianisme sera affermi et vivant.

Voici ce qu'il en est, lecteur bien-aimé : c'est que de nos jours nous apercevons, dans la chrétienté de nom, une effrayante audace et un sang-froid que nous redoutons excessivement. Nous rencontrons une foule de gens qui ont atteint une fausse paix sans passer par des exercices de conscience et sans que la puissance de la croix ait été appliquée à la nature et à ses penchants. C'est là un terrain pierreux ; aussi la semence n'y a-t-elle aucune racine — aucune profondeur — aucune puissance — aucune stabilité. De telles personnes se séduisent elles-mêmes, et, par le caractère de leur christianisme, contribuent puissamment à la formation du canal dans lequel le courant de l'infidélité fera bientôt couler ses eaux empoisonnées et désastreuses. Nous croyons que cette orthodoxie froide et inefficace et cette profession sans vie, préparent ce débordement de mal qui va prochainement s'étendre sur le monde civilisé tout entier.

C'est là une pensée vraiment solennelle sous l'impression de laquelle nous nous trouvons, aussi ne pouvons-nous la cacher à nos lecteurs. Il nous tarde de voir un témoignage plus décidé pour Christ — une marche plus fervente — un plus grand abandon de cœur et une consécration complète au Nom et à la cause de Christ. Nous soupirons et prions pour cela ; mais nous ne nous attendons pas à trouver la réalisation de ces choses chez ceux qui ne connaissent pas ce que c'est que d'avoir la conscience exercée et qui n'ont pas expérimenté la puissance de la croix de Christ.

Cependant n'anticipons pas sur ce qui se présentera à nous avant d'arriver au terme de notre sujet. Dieu voulant, notre méditation s'arrêtera un peu sur le dévouement personnel et si magnifique de David. Pour

le moment, contemplons-le dans la seconde de ses attitudes remarquables, c'est-à-dire :

ASSIS COMME UN ADORATEUR. En ouvrant le septième chapitre du second Livre de Samuel, nous trouvons David assis dans sa maison de cèdres, et envisageant les diverses gratuités dont la main de Jéhova l'avait entouré. « Or, il arriva qu'après que le roi fut assis en sa maison, et que l'Éternel lui eut donné la paix avec tous ses ennemis d'alentour, il dit à Nathan le prophète : Regarde, maintenant j'habite dans des maisons de cèdres, et l'arche de Dieu habite dans des courtines. Et Nathan dit au roi : Va, fais tout ce qui est en ton cœur ; car l'Éternel est avec toi. »

En un mot, le désir de David était de bâtir une maison pour Dieu. Mais il n'était pas l'homme pour cela et le temps n'était pas non plus venu. Nathan est aussitôt envoyé pour corriger son erreur. L'intention était bonne, mais cela ne suffisait pas ; il fallait aussi que le temps convint. David avait répandu beaucoup de sang et il y avait encore des ennemis et du mal à réprimer. Et David devait aussi apprendre de plus profondes leçons de la grâce. Sûrement Dieu avait beaucoup fait pour lui, cependant tout cela s'effaçait pour ainsi dire devant les promesses qu'Il lui donnait encore. Si une maison de cèdres était glorieuse, une maison et un royaume éternels l'étaient davantage. L'Éternel tefait savoir qu' « Il te bâtera une maison. » Dieu renversait les choses. Ses voies passées étaient pleines de grâce — Ses voies futures pleines de gloire. La main d'amour qui avait élu David l'avait retiré d'auprès des brebris pour le placer sur le trône. « Et encore cela t'a semblé être peu de chose, ô Seigneur Éternel, car tu as même parlé de la maison de ton ser-

viteur pour un long temps. » Le passé et l'avenir sont placés devant David dans toute leur merveilleuse grandeur, aussi n'a-t-il qu'à s'incliner et à adorer. « Alors le roi David entra et s'assit (vers. angl.) devant l'Eternel et dit : *Qui suis-je ?* ô Seigneur Eternel? » C'est ici que nous avons la seconde attitude de David. Au lieu de sortir pour bâtir un temple à l'Eternel, il entra et s'assit devant Lui. Il y a en cela une grande beauté morale et une extrême puissance. Pour un œil dépourvu d'intelligence, l'attitude de David peut sembler être celle de l'oisiveté; mais il n'en est rien et nous pouvons être assurés que nul ne peut se tenir debout comme serviteur à moins d'avoir, premièrement, été assis comme adorateur. Montrez-nous un homme qui a vraiment occupé la place d'un adorateur et nous vous en montrerons un qui, lorsqu'il s'est levé, a été un vrai serviteur.

Et, remarquez-le, être *assis* devant le Seigneur, c'est tout autre chose que d'être assis devant *notre* travail — *notre* service — *nos* prédications — *nos* circonstances, etc. Il arrive souvent que nous sommes tentés de nous asseoir et d'arrêter nos regards sur nos exploits, lors même que ces exploits sont l'œuvre du Seigneur. Mais de telles dispositions ne manqueront pas de produire la faiblesse. Etre occupé de soi, c'est ce qu'il peut y avoir de plus misérable. Il est bon et juste d'éprouver de la reconnaissance lorsque le Seigneur a daigné se servir de nous dans son œuvre, mais oh! puissions-nous être gardés de fixer nos regards sur le moi, quelle que soit la forme sous laquelle il se présente. Ne soyons pas trouvés étudiant complaisamment les diverses choses dans lesquelles nous avons pu être occupés ou les différentes sphères d'action auxquelles nous avons pu prendre part. Tout

cela ne fait qu'enfler notre nature tandis que l'âme en est rendue pauvre et stérile.

Notez la différence. « Alors le roi David entra et s'assit devant l'Éternel et dit : *Qui suis-je ?* » *Le moi* est toujours sûr de tomber dans l'obscurité et dans l'oubli lorsque nous sommes assis devant le Seigneur. Vraiment nous ne savons trop ce que nous pouvons admirer le plus, l'attitude et le langage. *Il s'assit* et dit : « *Qui suis-je ?* » Tous deux sont admirables — tous deux d'un ordre moral vraiment exquis. Oh ! apprenons à connaître beaucoup plus leur profonde signification et leur puissance pratique. Puissions-nous éprouver ce que c'est qu'être assis dans la présence divine et y oublier le moi et tout ce qui lui appartient !

Nous n'essaierons pas de développer le LI<sup>me</sup> psaume qui, nous l'avons dit, est le langage de David comme pénitent, ni le VII<sup>e</sup> chap. de 2 Sam : qui rapporte son langage comme adorateur ; nous n'avons fait que présenter ces précieux chapitres à l'attention du lecteur et nous poursuivons notre étude, en envisageant David,

#### DEBOUT COMME UN SERVITEUR

« Puis le roi David se leva sur ses pieds. » (1 Chr. xxviii, 2). Voilà qui complète le tableau de ce magnifique caractère. Nous l'avons vu couché sur la terre, ayant la conscience atteinte et le châtimeut suspendu sur sa tête. Nous l'avons vu assis dans le sanctuaire envisageant les effets de la grâce derrière lui, et anticipant les brillants rayons de gloire qui l'attendaient. Et nous le voyons maintenant se lever dans l'esprit d'un vrai serviteur, pour se placer lui et tout ce qu'il peut avoir aux pieds de Jéhova. Tout ce que nous

avons vu porte le cachet de la réalité. Le cri du pénitent — les aspirations de l'adorateur et les paroles de dévouement et de consécration — tout est simple, fervent et profond. « J'ai préparé *de toutes mes forces* pour la maison de mon Dieu. » Et outre cela parce que *j'ai une grande affection* pour la maison de mon Dieu. » Quel oubli de soi et quel dévouement ! David ne devait pas avoir l'honneur de bâtir la maison, mais qu'était cela pour quelqu'un qui avait trouvé sa place dans le sanctuaire et avait appris à dire « Que suis-je ? » Il importait peu à David qui bâtit la maison. C'était la maison de son Dieu et cela lui suffisait. La force de son bras, l'amour de son cœur, et les richesses de son trésor sont joyeusement consacrés pour un tel objet.

Nous voudrions nous arrêter ici pour approfondir ces choses, mais il faut que nous terminions. Veuille le Saint-Esprit appliquer ces choses à nos cœurs. Lecteur chrétien, ne soupire-tu pas après un dévouement plus entier à ton précieux Maître ? Ne désires-tu pas te consacrer plus complètement, avec tout ce que tu possèdes, à Christ et à son témoignage sur la terre. Oh ! alors tiens-toi plus près de Lui. Recherche davantage sa présence. Tu as été relevé de l'attitude de pénitent, va maintenant et t'assieds pour contempler et adorer, et alors, lorsque l'occasion se présentera, tu seras prêt à occuper la place d'un véritable serviteur.

---

## 2 CHRON. XVIII.

Durant les jours de déclin de la maison de David, l'Esprit de Dieu ne laisse pas de visiter occasionnellement le peuple, comme nous le voyons dans le second Livre des Chroniques. Le Seigneur envoie ses prophètes « se levant de bon matin et les envoyant ; » et ces prophètes avertissaient, menaçaient, et conseillaient « jusqu'à ce qu'il n'y eut plus de remède, » et que Juda fut emmené en captivité.

La même chose se voit, dans une certaine mesure, dans l'histoire des Dix tribus, ou le royaume d'Israël, ainsi que nous le montrent les deux livres des Rois. Maintes et maintes fois les prophètes avertirent le peuple, jusqu'à ce qu'Israël fut transporté en Assyrie.

Mais ces visites ou ces énergies de l'Esprit en Israël, se distinguèrent, à ce qu'il me semble, de ce qu'elles étaient en Juda. On ne voit pas que jamais elles apportassent consolation ou encouragement. C'est qu'en effet, Israël dès l'origine s'était révolté contre Dieu aussi bien que contre David ; — et le train qu'inaugura la maison de Jéroboam, toutes les familles qui régnèrent successivement sur Israël, celle de Bahasa, celle de Homri, celle de Jéhu, le suivirent. Aussi quand il agit en Israël, l'Esprit semble toujours agir en *étranger*. C'est ainsi qu'au tout



premier commencement, l'homme de Dieu, envoyé contre l'autel à Béthel, reçut défense d'y manger, d'y boire, de s'y arrêter, ou même de retourner par le même chemin par lequel il était allé. Nous trouvons quelque chose de pareil dans l'instruction donnée au jeune homme qui fut envoyé pour oindre Jéhu, sur la manière dont il devait se conduire. Elie et Elisée suscités par l'Esprit dans le royaume des Dix tribus, y apparaissent comme des étrangers, tout le long de leur ministère. Leur marche n'a rien de suivi ni de régulier. Ils ne reconnaissent pas de maison de Dieu dans le pays, et chacun d'eux fournit au Seigneur Jésus, dans son enseignement contenu en Luc IV, des exemples de la manière dont Dieu agit en grâce en dehors des frontières du peuple élu. Je parle, on le comprend, des allusions qu'il fait dans ce passage à la veuve de Sarepta, et à Naaman, le Syrien.

En Juda, au contraire, l'Esprit était *chez lui*, et avait une œuvre *variée* à poursuivre. A la fin des jours de décadence de Juda, le Seigneur reconnaît sa maison parmi eux (voir 2 Chron. XXXVI). Et quoiqu'il fasse généralement entendre par ses prophètes un langage d'avertissement et de reproche, il ne laisse pas pourtant aussi parfois de donner des conseils, des consolations, et des encouragements.

Ainsi Roboam est averti de ne pas aller contre les tribus révoltées avec l'espérance de les ramener, parce que cette révolte avait été le jugement de Dieu contre la maison de David. Cet avertissement était donc un miséricordieux conseil.

Aux jours de Josaphat et d'Amatsia, l'Esprit fit avertir par divers prophètes, les rois de la maison

de Juda, de se garder de toute alliance avec la maison d'Israël. C'était un acte de bonté.

Asa et Ezéchias, et les jours de Joas, dans la personne de Jéhojadah, rendent témoignage de quelle manière puissante et bénie l'Esprit pouvait parfois venir à l'aide de Juda.

L'époque de Josias nous présente même une action de la grâce de Dieu par son Esprit, d'une forme toute particulière. On trouve le livre de Dieu, et alors l'Esprit, par la bouche de Hulda, la prophétesse, interprète les circonstances du moment à la lumière du Livre.

Or, toute cette énergie diverse de l'Esprit de Dieu, dans les jours de décadence du royaume de Juda, renferme un enseignement pour nous aujourd'hui. Mais entre tous les exemples de l'action et de l'énergie de l'Esprit à cette époque là, celui que notre chapitre (2 chron. xviii) nous présente est l'un des plus solennels et des plus saisissants.

Toute la scène est extrêmement importante et sérieuse : il y a là les deux esprits, l'esprit impur et l'Esprit de Dieu, l'esprit qui sort *de par* le Seigneur, et l'Esprit *du* Seigneur.

Le monde, ou l'apostat, s'y trouve dans la personne d'Achab.

Le saint enlacé, souillé, s'y trouve aussi dans la personne de Josaphat.

L'homme séparé, le témoin de Christ, se voit dans Michée.

Et en outre, nous avons la destinée diverse, pour ainsi dire, ou l'histoire des différents acteurs dans cette scène solennelle, et, à la fin de tout cela, le roi de Juda et le roi d'Israël.

L'esprit de séduction, l'esprit impur, est ici, pour-

suivant l'œuvre de l'endurcissement et de l'aveuglement de l'apostat Achab avant que sa destruction arrive — car maintenant la mesure de ses iniquités était venue à son comble. Mais l'Esprit de Dieu s'y trouve aussi dans le prophète Michée, fidèle, et en conséquence, affligé et *souffrant* — affligé sans nul doute, de la triste, impure liaison entre les saints et le monde, que ce moment là manifestait dans la réunion de Josaphat et d'Achab assis l'un à côté de l'autre, souffrant même jusqu'aux liens et à la prison, comme de la part du monde, de la main d'Achab.

Les énergies qui se montrent ici à l'œuvre sont certes d'une nature bien frappante. L'esprit d'erreur encourage le roi d'Israël à aller en avant avec tous ses projets, lui promettant qu'il ne trouvera sur son chemin que victoire et prospérité. Tsidkija, un des faux prophètes, va même jusqu'à se faire des cornes de fer comme symbole de la force avec laquelle Achab heurtera ses ennemis jusqu'à les détruire. Tsidkija ne tenait pas compte de l'état moral où tout se trouvait alors, soit Achab personnellement, soit son royaume. Cela n'était rien pour lui : quelle importance peut y attacher un faux prophète? Mais Tsidkija fait et dit tout ce qu'il peut pour presser Achab d'aller son chemin et de poursuivre la réalisation de tous les desseins et de tous les désirs de son cœur, l'assurant de tout l'honneur et des richesses qui l'attendaient.

N'ai-je pas le droit de dire que c'est un aspect tout à fait semblable que présentent les jours actuels? On ne fait pas entrer en ligne de compte la condition morale du monde, son caractère aux yeux de Dieu. Il s'encourage à aller en avant. « Le progrès! » telle est la devise écrite maintenant sur son drapeau. « Excelsior » voilà son mot d'ordre! plus haut, plus haut encore

dans les entreprises et les conquêtes de l'habileté et de la capacité humaine ! Qui se préoccupe d'un Seigneur rejeté ? Qui y songe même ? Il se peut bien que le sang de Jésus ait autrefois souillé la terre, mais la terre est encore fertile. L'homme s'est séparé de Dieu, mais il est habile et possède d'amples ressources pour bâtir une ville et une tour. Si jamais il fut un temps où l'homme ait été encouragé à aller en avant, c'est sans contredit le moment actuel. On ne tient aucun compte du caractère de la condition des choses devant Dieu ; plus d'un Tsidkija se fait des cornes de fer ; plus d'un cœur séduit, plus d'une main exercée, prophétisent le sûr progrès du monde et en esquissent le tableau.

De son côté, la religion du jour fait aussi entendre au monde des paroles flatteuses relativement à toutes ses aspirations et ses espérances, entièrement ignorante du caractère qu'il a devant Dieu. Mais c'est dans la bouche de Michée, organe qu'il était de l'Esprit de Dieu, que se trouve le langage de la vérité.

Michée annonce au roi d'Israël que Ramoth de Galaad sera témoin de sa chute et de la dispersion de ce troupeau que, comme berger en Israël, il était maintenant occupé à rassembler en ce lieu. Ce n'est point de progrès et de triomphe qu'il parle, mais de jugement.

Certainement, c'est là une parole pour nous, car c'est un tableau tout pareil que présente aujourd'hui la chrétienté, en sorte que ce chapitre rend abondamment témoignage de tout ce qui se peut voir autour de nous en caractères plus saillants encore : une élection fidèle, affligée, en quelques lieux dans la souffrance — des saints souillés par des alliances mauvaises — le monde avec ses espérances et ses progrès

d'une importance toujours croissante — et *un esprit* de mensonge et d'impureté encourageant le monde parfaitement insouciant de son caractère devant Dieu. N'est-ce pas là ce que nous lisons dans ce chapitre, et ce que nous pouvons lire aussi clairement dans ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux ?

Qu'il me soit permis de faire remarquer encore qu'il y a quelque chose de tout cela en Luc XIX.

La multitude est tout entière à la marche du Seigneur vers Jérusalem. On pense que le royaume de Dieu va paraître à *l'instant* : il ne faut plus, juge-t-on, qu'un tout petit « progrès. » Le Seigneur se dirigeait vers la cité royale ; et il n'avait qu'à l'atteindre, selon qu'on semble l'avoir imaginé, pour que la gloire apparût, et que se levât le jour de la puissance du royaume, Hélas ! On ne pesait pas dans les balances de Dieu l'état présent d'Israël — on ne l'appréciait pas dans ses rapports avec Dieu, qui donnent seuls aux choses leur véritable caractère.

La parabole de l'Homme Noble qui s'en alla dans un pays éloigné, est alors mise en avant par le Seigneur dans le but de rectifier cette pensée de la multitude — et peu après il fait dans la ville son entrée officielle mais uniquement pour qu'il fut manifesté que les choses étaient là dans une condition telle, dans un tel état *moral*, que certainement Dieu ne saurait y déployer sa gloire ; et, en conséquence, au lieu de faire apparaître à l'instant le royaume, Jésus se retire dans le jugement : il faut pour la gloire un vaisseau net.

Tout cela est plein de signification — et, de même que notre chapitre, a une voix pour nos jours. Si, en effet, la génération actuelle, au sein de la chrétienté a besoin d'être avertie, c'est à coup sûr à l'égard de

ceci, qu'il faut estimer les choses à la lumière de Dieu, en rapport avec ce fait d'une portée immense pour le monde, que Jésus le Christ de Dieu a été rejeté. Il n'y a pas d'autre manière divine de les apprécier. Mais cette génération ne possède pas ce secret — pas plus que ne le possédaient la multitude de Luc XIX qui ne considérait pas la condition morale de Jérusalem mais attendait la réalisation immédiate du royaume, ou les prophètes qui permettaient au roi d'Israël, progrès, prospérité et triomphe, en dépit de l'état d'apostasie où toute chose était alors en Israël.

Que les saints de Dieu se souviennent, je le répète, qu'il faut pour la gloire un vaisseau net. L'Esprit de feu et de jugement doit faire son œuvre dans la nuée de jour, avant que la splendeur de feu flamboyant de nuit repose sur toute l'étendue du Mont de Sion et sur ses assemblées, comme s'exprime le prophète (Es. iv, 4, 5). Les anges du Fils de l'Homme doivent cueillir de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, avant que les justes puissent briller dans le royaume, comme le dit le Seigneur des prophètes, Lui (Matt. xiii, 41-43).

Et certainement les ministres du jugement trouvent ce qui est réservé pour le jugement. A la fin Josaphat est préservé, et Achab tombe, quoique tout tendit à amener le résultat contraire. Le roi s'était déguisé; et l'ordre du roi de Syrie avait désigné pour l'épée, le personnage qui se présenterait sous l'aspect sous lequel précisément se montrait Josaphat. Mais c'était Dieu qui était le juge; il tenait en ses mains l'issue; et les *aigles* qu'il envoie savent sur le *cadavre* de qui ils doivent fondre (Luc xvii). « Où sera-ce Seigneur? » demandèrent les apôtres étonnés : « Là où est le corps » répondit leur Maître, « là aussi s'assembleront les

aigles. » Je le dis encore : les ministres du jugement savent découvrir ce qui doit être fait par le jugement. Le Juge de toute la terre fera justice. La flèche du Tout-Puissant atteindra sûrement son but, comme elle le fait ici, et Achab, l'apostat, le représentant du monde révolté, tombe pour toujours.

---

MA GRACE TE SUFFIT :

CAR MA PUISSANCE S'ACCOMPLIT DANS L'INFIRMITÉ

ii Cor. xii, 9.

Ces paroles de Dieu qui s'adressèrent directement à Paul : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité, » sont littéralement connues et assez généralement répétées par tout ce qui, dans la Chrétienté, donne quelque signe de vie religieuse. Mais bien heureux ceux qui en ont l'esprit, vu la position réelle et effective qu'elles leur font dans ce dernier cas.

Par grâce, mot devenu vulgaire, mais qui n'a aucun sens bien précis, bien déterminé ou vivant, dans un langage presque tout de routine, dans une langue à la mode, il faut entendre dans l'Écriture la faveur de Dieu; grâce signifie *faveur*, un bien offert et non mérité; comparez, I Jean 14, 17 — Rom. iii, 24. — Eph. ii, 8 — 2 Cor. iv, 14, 15. — Dans les choses humaines, dans la vie commune, l'on demandera, un tel occupe-t-il cet emploi ou cette place en

récompense de ses services ? — Et souvent la réponse sera négative dans un sens, positive dans l'autre ; — non, dira-t-on, c'est par faveur, par protection qu'il en jouit. — C'est ainsi que ce qui provient de Christ est tout par faveur, tout de protection, ou en pur don, Jésus lui-même, la source de tout bien, étant, ni plus ni moins, *le don de Dieu*. Personne, je pense, ne se glorifiera d'avoir mérité que Jésus-Christ vint au monde. Les Corinthiens étaient charnels ; quoique enfants de Dieu ils étaient des enfants en Christ ; l'Apôtre n'avait pu leur parler comme à des hommes spirituels, mais seulement comme à des hommes charnels qui se glorifiaient dans les hommes ; de plus, il y avait parmi eux des professants, et plusieurs, qui se glorifiaient selon la chair. — 1 Cor. III ; II Cor. XI. Tout cela était la manifestation de quelque levain qui causait de graves désordres à Corinthe. Et cela ne pouvait que porter atteinte à la gloire de Dieu ; mais de plus, c'était de nature à légitimer des craintes dans le cœur de Paul au sujet des Corinthiens : « Je crains que comme le serpent séduisit Eve par sa ruse, de même vos pensées ne soient corrompues et (détournées) de la simplicité envers le Christ. » — Le serpent séduisit Eve par l'appât de l'élévation ; pour remettre à sa vraie place ce qui s'élevait ou s'enflait parmi les Corinthiens, l'Apôtre se vit contraint de se glorifier, quoiqu'il ne fût pas insensé, « comme un insensé, » dit-il ; puisqu'il y a toujours de la folie à s'occuper de soi pour s'enfer, même à l'occasion des bénédictions les plus réelles. — Paul se sentit forcé de donner aux Corinthiens quelque aperçu de ce qui aurait pu être pour lui un sujet de gloire incontestablement, s'il avait cru devoir se faire valoir lui-même à l'occasion de ce qu'il avait reçu du Seigneur. — « Il ne m'est pas



convenable en effet de me glorifier, car j'en viendrais à des visions et à des révélations du Seigneur, etc... Quand je voudrais me glorifier je ne serais pas insensé, car, je dirais la vérité; mais je m'en abstiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au dessus de ce qu'il me voit être ou de ce qu'il a pu entendre dire de moi. » Toujours est-il qu'il avait été ravi jusqu'au troisième ciel, dans le paradis, et qu'il avait entendu des paroles ineffables, etc. — Au dessus donc de tout ce que ceux qui se vantent ont à dire d'eux-mêmes, il ne faut pas oublier ce qui se dit dans le troisième ciel, dans le paradis, « paroles ineffables, qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer. » Et Paul les avait ouïes.

En un mot c'étaient des révélations extraordinaires que l'Apôtre avait eues quatorze ans auparavant; il n'en avait rien dit jusqu'ici, et maintenant il ne les mentionnait qu'avec une mesure extrême; à la suite de ces révélations, il avait été mis à l'épreuve de l'écharde et de l'ange de Satan, afin qu'il en fût souffleté, ou humilié, et qu'il ne s'élevât point. La disposition à s'élever est qualifiée dans l'Écriture *d'orgueil de la vie* (1 Jean II). Une écharde est un bois qui s'enfonce dans les chairs, symbole ici de quelque épreuve ou affliction vivement sentie, comme ce que l'on ne peut qu'éprouver, quand on est comme le résidu d'Israël exposé à la malice païenne des Sidoniens, ses voisins (Ezéch. xxviii, 24) ou comme Job à des adversités, ouvrage de Satan. L'Apôtre avait prié trois fois le Seigneur, afin que cette écharde se retirât de lui; la réponse à sa supplication avait été: « Ma grâce te suffit, etc. » De quel prix en effet ne doit pas être la grâce, la faveur ou l'amitié, qu'on nous permette ce mot, l'amitié toute puissante de Celui qui, par la mort, a détruit dans sa résurrection celui qui

avait l'empire de la mort, à savoir le diable! La disposition de tout homme, et c'était celle de Paul selon sa nature, c'est de jouir de sa portion en l'absence de toute difficulté ou dans l'éloignement de la difficulté qui est survenue: chacun aimerait vivre sans tracas. Mais il est une position plus riche et plus digne de Dieu que cela: c'est celle de pouvoir jouir d'un bonheur inaltérable, à côté de la difficulté, avec et malgré la difficulté; c'est de pouvoir essayer l'orage sans effroi, dans le calme du cœur, au milieu d'un désert où il faut à chaque instant s'attendre à l'orage; c'est de pouvoir passer par la fournaise du feu ardent, sans sentir l'odeur du feu, ou sans en éprouver l'action, que dans ce qu'il est à désirer qui soit consumé comme des liens. Et pour ceci, il faut ce que le Seigneur assure à l'Apôtre: « Ma grâce te suffit, j'accomplis ma force dans l'infirmité. » L'on peut dire que dans le sens le plus élevé et le meilleur, la supplication de Paul était exaucée, car une difficulté vaincue par un prompt secours est près d'être détruite; ainsi Paul, éprouvant dans son infirmité la force et la vertu du Seigneur qui le mettaient au-dessus de la difficulté, qui l'en faisaient triompher, était exaucé au-delà de son souhait; il faisait l'expérience des ressources de la grâce pour le soulagement du juste dans ses maux qui sont en grand nombre. Mais de là, remontant à la source de ces secours, qu'y trouvait-il? la faveur, la grâce, un cœur d'amour, une bienveillance divine, la face sereine et cordiale d'une Majesté dont le regard était sur lui, en affection, en sympathie pour toute chose. — Et c'est cela qui fortifie et qui délivre. — Que de choses n'aurait-on pas pu dire à Paul pour relever son courage ébranlé par tout ce qui s'opposait à ses intentions généreuses. L'on aurait

pu insister sur ses dons, sur les fruits de son travail, sur le nombre de ses amis ; mais tout cela, quoique vrai, n'était rien comparativement à un regard du Seigneur lui exprimant son amour ; comparativement à cette nouvelle garantie sur le résultat de tout, à cette parole immuable de la bouche de Dieu : tu es en grâce, tu es en faveur auprès de ton Seigneur ; ma faveur te suffit, tu es par ma force plus que vainqueur. — L'Apôtre poursuit :

« Je me glorifierai donc très-volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance de Christ repose sur moi. — C'est pourquoi je prends plaisir dans les infirmités, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les difficultés pour Christ, car, quand je suis faible, alors je suis fort. — D'après ce qui a été remarqué plus haut, ceci me paraît bien simple : « Je me glorifierai donc plutôt, » etc. Ma pensée sera occupée plutôt de mes infirmités et difficultés pour Christ, afin que, aussi, ne perdant pas de vue la puissance de Christ, je la savoure, à l'occasion même de ces infirmités, que je la sente reposant sur moi. C'est pourquoi je prends plaisir dans les infirmités, dans les outrages, etc. Il m'est avantageux, il m'est doux au-dessus de toute expression, quoique sur l'heure le sujet de tristesse cause de la tristesse, et que l'écharde soit l'écharde, d'être ramené à la jouissance de ce que Christ est, à la jouissance de ses consolations, de ses secours, de sa vertu, mais principalement du plus excellent des privilèges provenant de sa faveur, à celui de contempler sa face d'autant plus ravissante de beauté qu'elle est pleine de grâce et de vertu, et en cette présence de sentir mon pénible moi s'effacer et tout mon être se revêtir de ce qui est agréable à Dieu, de la sainte

image de Christ, de gloire en gloire. Qu'au moment où quelque objet désagréable vient se produire à ma vue, un autre objet par son aspect infiniment plus digne d'attention vienne captiver mes esprits, et hors de toute proportion vienne verser joie sur joie dans mon âme que la vue du premier attristait et remplissait d'amertume; que la présence de l'un par l'esprit du mal, m'ait occasionné la présence du dernier accouru à mon secours: voilà ce qui, certes, me rendra les difficultés acceptables, ce qui me fera même prendre plaisir dans les difficultés, mais il ne faut pas l'oublier, dans les difficultés pour Christ, parce que c'est dans celles-ci que j'ai Christ et non dans celles que je me crée par ma faute, quoique les compassions de Dieu soient, du reste, par-dessus tout. Voilà donc ta portion en Christ, cher enfant de Dieu, c'est que ton écharde qui salutairement t'humilie, c'est que le démon qui te harcèle, sous un déguisement de lumière en perfection peut-être, après tout te font mieux apprécier Christ, ce qui est ta délivrance et leur destruction. Que toutes tes peines, tes amertumes, tes épreuves aient donc pour effet constant de te faire fixer le regard sur cette face radieuse de faveur comme l'étoile du matin, sur cette fraîcheur d'aurore nouvelle qui va se lever sur toi pour t'introduire là où, à tes côtés, devant toi, au-dessus de toi, tu ne verras, tu ne goûteras que gloire de Christ, douceur et joie en Christ.

Le vieillard Siméon dans le temple, en présence de la Parole faite chair venue pleine de grâce et de vérité, dit à Marie la mère du petit enfant Jésus, entre autres choses: Une épée te transpercera l'âme, prédiction qui s'accomplit en Golgotha; mais là même, cette mère, transpercée par la douleur, eut un touchant

témoignage comme quoi elle n'était nullement oubliée par Celui qui l'avait prise en sa faveur — Il dit à Jean : « Voilà ta mère, et aussitôt le disciple la prit chez lui. » Peu après on la voit, et pour la dernière fois, après la résurrection et la glorification anticipée de Christ, à genoux avec les disciples (Act. 1), priant et attendant la promesse du Saint-Esprit. Cet Esprit de gloire repose sur vous, enfants de Dieu, souvenez-vous-en dans la douleur qui vous est causée par l'écharde ; ne l'oubliez pas, vous en êtes scellés pour le jour de la rédemption ; ne l'attristez donc pas, mais dans vos infirmités et difficultés pour Christ, recevez-en les communications et les consolations, espérant patiemment la promesse qui vous concerne. Que Dieu le fasse. Amen.

*N. B.* — Ce qu'il faut entendre par infirmités ici s'explique au vers. 10 ; « car quand *je suis faible*, etc. » — il n'y est pas question de péchés commis, mais plutôt de faiblesses senties ou éprouvées en présence de la grandeur de l'œuvre de Christ et de l'opposition qui lui est faite.

---

## L'ESPRIT DU CHRIST.

---

Les saints perdent beaucoup de bénédiction en ne voyant pas la différence de force qu'il y a entre l'expression : « l'Esprit de Dieu, » et l'expression : « l'Esprit de l'homme-Oint » (c'est-à-dire du Christ).

Non pas, cela va sans dire, qu'il y ait deux Saint-Esprit; mais le Saint-Esprit (comme l'homme appelle la troisième personne de la Sainte-Trinité) agit dans un temps, en rapport avec une partie de la vérité, et à une autre époque en rapport avec une autre partie; et il sait parfaitement, Lui, pouvoir vivifiant et principe de toute vérité, de quelle manière présenter la vérité pour que tous ses aspects bénis apparaissent et soient le mieux saisis et reflétés par nous.

C'est l'Esprit de Dieu (Gen. 1, 2) qui, lors de la création, se mouvait sur le dessus des eaux. C'est l'Esprit de Dieu (Ex. xxx, 2) qui donna science et adresse à ceux qui firent le tabernacle. De même « Dieu a oint de l'Esprit-Saint et de puissance Jésus de Nazareth, qui a passé de lieu en lieu, faisant du bien et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance, car Dieu était avec lui. » (Act. x, 58), etc.

Dans tous ces cas, la bénédiction procède directement de Dieu et manifeste sa puissance, sa sagesse et sa bonté. Mais la puissance, en tant que découlant de l'être divin, de Dieu lui-même, ne s'adresse pas quand je pense à elle, à mon cœur et à mon esprit régénérés, avec la même perfection que ce qui me vient de l'Homme-Oint.

Comme repos pour le cœur et l'esprit d'un croyant, l'énoncé de Act. I, 8, diffère de beaucoup de celui d'Act. II, 34-55. Dans l'un c'est la sûre promesse: « Vous recevrez de la puissance, le Saint-Esprit venant sur vous »; dans l'autre, c'est la déclaration que la puissance (à laquelle il avait fait ainsi allusion, et qui maintenant était donnée) était une puissance que Jésus le Nazaréen, avait reçue du Père en résurrection comme l'Homme-Oint reconnu dans le ciel; et que, en conséquence, il répandait lui-même ce qu'ils

voyaient et entendaient. Le premier passage me montre Dieu, savoir le Père, envoyant le Saint-Esprit : dans le dernier, mon cœur et mon esprit trouvent beaucoup plus ; car c'est le Nazaréen, un homme dans le ciel, qui a passé par la mort, qui est la source, au sein de la gloire divine, d'où cela coule jusqu'à moi.

Le fait que l'on a à faire directement avec Dieu, et que Dieu a à faire directement avec nous dans tous les temps, devrait avoir pour résultat un état d'esprit particulièrement sérieux et solennel. C'est une vérité fort solennelle. Sans vouloir en affaiblir la force, je puis dire cependant ce que je crois être vrai, savoir : que si dans la révélation qui nous a été donnée, il se fût agi seulement d'une communication de l'Esprit de Dieu, et du fait que nous sommes sous la main de Dieu, nous nous fussions alors *nécessairement* trouvés et nous aurions été retenus dans cet état embrouillé qui est le partage aujourd'hui de la plupart des chrétiens, précisément parce qu'au lieu de connaître l'Esprit tel qu'il a été révélé comme l'Esprit de l'Homme-Oint qui est dans la gloire divine, ils ne le connaissent que comme l'Esprit de Dieu. Il a plu à Dieu de se révéler pleinement, et rien que pleinement comme le Dieu et Père de Notre Seigneur Jésus-Christ. Si je le connais un peu, c'est en Jésus-Christ ; et la mesure dans laquelle ma connaissance de Dieu est vraie, exacte, complète, est selon la mesure de la connaissance que j'ai de Jésus-Christ.

Or, lorsque le Saint-Esprit agit en vue du salut, que fait-il ? si ce n'est qu'il révèle à l'âme, l'Homme-Oint, Jésus le Seigneur. Et c'est juste de la même manière qu'il agit quant il s'occupe de nous enseigner, de nous instruire et de nous conduire. Il nous révèle « la vérité » dans l'Homme-Oint, Jésus le Seigneur. Si je

suis conduit par l'Esprit de Dieu, mon cœur, mon esprit, tout mon être, a à faire avec ce que mon cœur et mon esprit renouvelés peuvent fort bien saisir — l'Homme-Oint, Jésus le Seigneur, maintenant sur le trône de Dieu et du Père.

Si, au lieu d'être tourné vers Lui, parce que je sais que c'est son Esprit à Lui (l'Oint, quoique maintenant l'Homme divinement glorifié) qui m'enseigne — me façonne, me guide au moyen de ce qui m'est montré en Lui (auquel cas je penserai à lui et parlerai de lui comme Esprit de Christ), j'y pense et j'en parle comme Esprit de Dieu (ce que certainement il est, et certes, il est Dieu l'Esprit), j'en ressentirai l'effet sur mon esprit, sur mon âme et sur ma vie, par un certain manque de clarté en toute chose.

Ce sujet est de toute importance, car il est inséparable, soit de la manière dont il a plu à Dieu de se révéler, soit de la manière dont il nous a rachetés pour lui-même.

Si on fait attention à cela, on verra une nouvelle mesure de vérité bénie jaillir du chap. vin de l'Épître aux Romains.

---

## FRAGMENTS ET PENSÉES.

---

Le témoignage de Paul prend l'homme comme entièrement ruiné dans sa nature, et révèle un homme céleste et une création nouvelle. Il présente ceux qui sont appelés durant la rejection du véritable Homme céleste comme associés avec Lui dans le ciel; de sorte



qu'ils sont célestes. Christ est le Seigneur (venu) du ciel : eux , en tant qu'appartenant à la nouvelle création, ont part avec Lui, et deviennent son corps et son épouse, ses cohéritiers à Lui, le premier-né entre plusieurs frères. Mais le courant de la promesse continue aussi en rapport avec la promesse primitive faite à Abraham. Les branches juives ont été retranchées, et nous avons été greffés sur le tronc de l'olivier. Ainsi la chaîne de la promesse n'a pas été rompue, bien qu'il se trouve dans le mystère de l'union avec Christ des bénédictions qui dépassent la promesse. L'Eglise est associée avec Christ pour toujours ; et lorsque le temps de la manifestation de la bénédiction sera arrivé, elle jouira et servira comme ainsi unie à Christ et cohéritière avec Lui, et cela de la manière la plus heureuse, quoique sa joie la plus riche soit Lui-même.

---

La visibilité d'une compagnie de chrétiens réunie *dans le nom du Seigneur*, ( « où deux ou trois sont assemblés en Mon nom, Je suis là au milieu d'eux » ) ne contredit en aucune manière l'Unité et la Catholicité du corps. L'Unité et la Catholicité existaient *par l'Esprit*. Si les deux ou trois marchent comme dans la dépendance du Seigneur et avec l'Esprit présent, l'Esprit de l'Unité et de la Catholicité *du corps* sera en eux et sur eux.

Mais il y a aussi une Unité et une Catholicité dans l'erreur, — tirant leur source de l'observance de formes, du fait qu'on vit comme les hommes et qu'on a ses pensées et ses affections aux choses terrestres et de la conformité avec ce monde — choses dont une petite compagnie semblable sera affranchie, parce que

ceux qui la composent auront leurs pensées et leurs affections aux choses du ciel.

---

En quelle perte se change le gain lorsque, en avançant dans la *connaissance*, nous perdons la *simplicité* et l'*amour* ! J'aimerais de les voir (à...) dans leur simplicité, et être rafraîchi par leur foi. Pussions-nous seulement soupirer de plus en plus après le temps de la perfection ! Les morceaux *seront sûrement* ramassés à la fin. Il n'en sera pas perdu un seul — pas un brin de la joie de l'Esprit ne sera perdu ; mais les scènes brillantes de l'âme seront fixées là dans leur pleine beauté pour toujours, quoique maintenant elles semblent par fois disparaître.

---

La relation du Seigneur avec le monde fut d'une dignité morale parfaite. Il y fut un *Vainqueur*, Il y *souffrit*, et Il y *fit le bien*. Un pareil ensemble est certainement merveilleux et parfait.

Il fut toujours occupé à faire du bien à ce monde, du train et de la souillure duquel il fut Vainqueur ; dont l'iniquité et la contradiction firent de Lui un Homme de douleurs. Il ne fut jamais surmonté par le mal, mais toujours surmonta le mal par le bien.

---

*La patrie* — « Je m'étonne si je vous reverrai jamais ! Dans mes pensées, je demeure avec vous ; dans mes rêves, je foule les vertes campagnes de la *patrie*, et cueille ces fleurs qui se fanent trop vite dans nos mains ; — car je me réveille et je me trouve sur une terre étrangère.

---

La croix et la couronne vont ensemble : et plus que cela, la croix et la communion vont ensemble. La croix touche à ma volonté naturelle, et en conséquence, elle renverse et emporte ce qui empêche la communion. C'est quand Pierre repoussait la pensée de la croix que Jésus dit : « Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale. » C'est avec un Sauveur rejeté que nous avons à marcher. Tout le système du monde est une pierre d'achoppement pour détourner notre cœur de Dieu, toilette, train de maison, confort, aises de la vie : même les choses les plus communes, qui tendent à élever la nature. Tout ce qui nous met dans la position de l'homme riche est une pierre d'achoppement. C'est à un Christ rejeté que le ciel est ouvert. Souvenez-vous de cela. Le cœur de Dieu est occupé à conduire ses saints par cette route-ci à sa gloire. Il veut que nous marchions par la foi et non par la vue. Tout ce qui tend en moi à exalter le monde qui a rejeté Christ, est une pierre d'achoppement pour d'autres, en un mot, tout ce qui affaiblit la perception de l'excellence de Christ dans le saint le plus faible.

---

2 Cor. V, 9, 10. Paul s'efforçait d'être agréable à Christ, quelle que fût la catégorie dans laquelle il se trouverait à la venue du Seigneur ; que ce fût parmi ceux qui s'étaient endormis avant, ou parmi ceux qui seront encore restant, vivant sur la terre quand Il viendra.

---

C'est souvent après un grand effort de la foi, que la chute arrive. Voyez le cas de Gédéon.

## CANTIQUE.

AIR : *Je la connais, cette joie excellente.*

Tu viens, Seigneur, car ta parole est sûre ;  
Nous l'attendons en marchant vers les cieux :  
Oh! que selon ta divine mesure  
Nous renonçons aux choses de ces lieux.

Quand c'est, Jésus, ta Personne bénie  
Qui nous attache à ton prochain retour,  
Il est bien doux de n'avoir dans la vie  
Qu'un seul désir en attendant le jour.

Et ce désir, c'est celui de te plaire,  
De t'honorer, Objet de notre foi,  
De te servir sans nous laisser distraire,  
Et d'être en tout manifestés à toi.

A ce désert nous préférons ta vue :  
Quoi de plus beau que de te ressembler?  
Nous crions donc : Ravis-nous dans la nue!  
Oui, viens, Seigneur, à toi nous rassembler.

P. C.

## RÉFLEXIONS PRATIQUES SUR LES PSAUMES.

Ps. xxxvi.

Le psaume xxxvi se rapportant à une très-grande épreuve, est, pour cette raison même, rempli de consolation. L'épreuve consiste en ce que les voies des méchants montrent au serviteur de Dieu qu'il n'y a en eux, ni conscience pour les retenir, ni crainte de Dieu pour réprimer leur malice, ni aucune chose sur laquelle on puisse compter. Content de soi-même et se plaisant à l'iniquité, le méchant cherche à exercer sa haine. Combien souvent, hélas ! le saint peut voir cela, lorsqu'il se trouve en conflit avec la puissance de l'ennemi. Il est dur de croire à cette absence totale de conscience, à cette malice préméditée; et cependant elles existent, notre cœur le sait bien, et la Parole les désigne comme traits caractéristiques du méchant. Mais la consolation n'en est que plus grande et plus bénie, parce que l'âme s'abandonne alors entièrement à un Dieu fidèle et plein de miséricorde, qui est au-dessus de tous les plans des hommes; ainsi nous pouvons être parfaitement tranquilles.

« Eternel, ton amour est dans les cieux. » Que peut alors le méchant ? Ses desseins ne sauraient atteindre aussi haut, ni déjouer les plans et le gouvernement célestes ; comment les empêche-

rait-il de se réaliser en faveur de l'âme qu'il persécute? La miséricorde est hors de l'atteinte des ennemis; mais il existe encore en Dieu une autre qualité, il est fidèle. La miséricorde est la source de ses actions, elle les dispose. Mais je puis aussi compter sur sa fidélité; elle s'élève bien haut au-dessus de toutes les machinations des iniques. Le principe immuable du gouvernement de Dieu en miséricorde et en fidélité, la justice de ses actes, est aussi ferme et inébranlable que les montagnes; ses jugements et ses actes sont aussi profonds que l'immense abîme. Impossible à nous d'en sonder d'avance le comment et le pourquoi. L'Éternel opère au-dessus de la puissance du mal; mais aussi hors de l'atteinte de notre compréhension mesquine, de sorte qu'il peut faire réussir, par la malice des hommes, ses desseins de bénédiction. « Il conserve les hommes et les bêtes. » Du moment que nous introduisons dans nos circonstances le Seigneur connu de cette manière, la malice des hommes, toute libre qu'elle soit du frein de la conscience de Dieu dans leurs cœurs, fait que nous plaçons notre confiance en Dieu, et non pas dans l'homme; c'est là son unique effet. L'épreuve est réelle, mais la paix est parfaite. L'on se détache de l'homme étranger à Dieu, pour s'attacher à Dieu même, en se confiant à Dieu de tout son cœur. L'effet moral est immense (v. 7-8): « Qu'il est précieux ton amour, ô Dieu. » On ne trouve plus seulement une

défense contre la malice, mais on jouit de la bonté même de celui qui en délivre. Les fils des hommes se réfugient à l'ombre des ailes de l'Eternel, parce que son amour est précieux. Telle est la condition juste et convenable de la créature; mais elle suppose qu'il y ait du mal à souffrir et le besoin de recourir à cette bonté de Dieu.

Mais il y a plus encore. Cette bonté qui l'a protégé et abrité, devient la portion du saint. Voilà l'effet béni de s'être remis à Dieu et complètement détaché de l'homme. Amenés à l'ombre des ailes de l'Eternel, « ils se restaurent abondamment de la graisse de ta maison, et tu les abreuves du fleuve de tes délices. » Il y a des joies et des plaisirs qui appartiennent à la maison de Dieu, à Dieu lui-même. C'est là ce qui caractérise la joie des saints, et ne peut être notre partage que si nous sommes rendus participants de la nature divine, car celle-ci trouve nécessairement sa joie là où Dieu a la sienne. Telle est la bénédiction spéciale des saints; Dieu nous l'accorde abondamment. Il nous donne sa présence, Il nous donne Christ. Quelle riche bénédiction, de recevoir une nature capable de jouir des joies divines, ayant sous tous les rapports des choses divines pour objet, car nous devons en jouir sous tous les rapports. Regardant en haut, notre vocation est d'être saints et sans blâme devant lui en amour, de jouir de Dieu et d'être ses délices, selon la nature divine qui nous

est communiquée et quant à notre relation avec lui, d'être ses enfants adoptés. Le lieu de notre héritage c'est la maison de Dieu, notre demeure, et comme héritiers de Dieu, co-héritiers avec Christ, tout ce qui lui est assujetti. Ceci forme la partie inférieure de notre joie; mais comme nous l'avons en tant que rachetés et rendus parfaitement heureux en Christ, cette joie n'en est pas moins divine. Nous l'avons aussi en communion les uns avec les autres. Le chrétien jouit de tout cela de la manière la plus élevée, parce que Christ est devenu sa vie, dans la relation la plus élevée et la plus intime avec le Père. Ainsi donc, par la puissance du Saint-Esprit nous avons communion avec le Père et avec son fils Jésus-Christ. Notre joie est complète. Tout cela, quoique j'en aie parlé par rapport aux chrétiens, est établi en principe, dans ce psaume; or, en principe, cela est vrai de tous les saints; mais non pas au même degré, - Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous. » Notre psaume continue: « C'est chez toi qu'est la source de la vie, c'est en ta lumière que nous verrons la lumière. » Jusqu'ici il a plutôt mentionné ce que Dieu est pour nous, considéré comme notre protection, notre asile, notre ressource, en un mot. Mais nous ayant amenés à la grasse de la maison de l'Eternel et aux fleuves de ses délices, ce psaume indique ce que Dieu est, sous le rapport de la bénédic-



tion, considéré intrinsèquement, c'est-à-dire en Lui-même; toutefois plutôt ce qu'il est *pour* nous que *en* nous, ceci est, par le Saint-Esprit, le privilège des chrétiens.

Ce qui est en nous, est vu ici en Dieu, comme sa source. Le psaume dit : « c'est chez toi ; » tandis que le Seigneur dit, en parlant du chrétien : « ce sera en lui. » Cependant Dieu est bien tel qu'il est révélé et connu dans ce psaume. C'est chez lui qu'est la source de la vie. La grande portée de cette parole n'a jamais été pleinement révélée avant la venue de Christ. En lui était la vie. Il y avait un arbre de vie duquel l'homme n'a jamais mangé, et qui était un moyen de vivre. Au temps des patriarches, la chose principale n'est pas la vie; mais ce que l'Eternel est pour ceux qu'il aime et qu'il bénit. La loi en promettant la vie, la mettait en rapport avec les œuvres des hommes et l'arbre de la science du bien et du mal, qui devait être en même temps l'arbre de vie. La vie est un rapport vivant avec la source de la bénédiction, ou, du moins, une jouissance vivante de la faveur de Dieu; elle n'est pas nécessairement le ciel. Aucune loi, au monde, n'était la vie ni ne pouvait la donner. Dieu la promettait à celui qui accomplirait la loi. Lui-même en est la source; mais la loi donnée à un pécheur, sur la base de sa propre responsabilité, loin d'être un moyen de vie ne pouvait mener qu'à la mort et à la condamnation. Elle parlait de la vie, et la désignait comme une

promesse faite à l'obéissance, mais, de fait, il se trouva que la loi était pour la mort.

Les psaumes, quoiqu'ils parlent aussi de choses célestes, mettent en évidence la liaison du cœur du Résidu avec Dieu, nous font connaître ses larmes et ses supplications dans la nécessité et sentir tout ce que Dieu est pour lui. Tout cela a lieu selon l'opération de l'Esprit de Christ, quoique la délivrance temporelle soit le désir principal du Résidu. La vie et la résurrection, comme l'espérance de la foi, ont aussi nécessairement leur place dans les pensées du Résidu, quoique seulement en dernier lieu; elles répondront au besoin de ceux qui devront passer par la mort. Mais nous ne trouvons point ici la vie et l'incorruptibilité mises en lumière par l'Évangile, la vie dans un homme, le Fils de Dieu, comme Esprit vivifiant, la vie en nous, parce qu'il devient notre vie. Toutefois, comme l'Esprit de Christ parle dans les psaumes, lui qui avait la vie était sûr du sentier de la vie en ce monde, et ce sentier conduisant par la mort, selon le but pour lequel Il venait dans le monde, Il était sûr aussi de la résurrection, c'est-à-dire que son âme ne serait pas laissée dans le Hadès et que sa chair ne verrait pas la corruption, mais cela dans la dépendance de Dieu, comme étant homme. Ainsi aussi, lorsque le cœur du saint est séparé de l'homme comme entièrement étranger même à la crainte de Dieu, non-seulement il cherche la protection et la bonté de

Dieu, mais il voit que c'est chez Dieu qu'est la source de la vie (v. 9).

11 Nous savons que la mort est vaincue, son pouvoir annulé (Κατηργουμένη). Nous savons que la vie éternelle qui était auprès du Père, est descendue du ciel, qu'elle nous est communiquée, que Christ est notre vie, qu'ayant le Fils nous avons aussi la vie, que nous sommes vivifiés selon l'excellente grandeur de sa puissance, selon l'opération de la puissance de sa force dans laquelle il a ressuscité Christ d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes; de sorte que la vie pour nous et en nous, Christ étant notre vie, est le triomphe final sur la mort et atteint les lieux célestes. Voilà ce que l'Évangile a révélé. Jean annonce la vie descendue et manifestée en Christ sur la terre, puis communiquée à nous. Paul montre la vie dans la plénitude de son résultat céleste, suivant les conseils de Dieu en gloire. Evidemment les psaumes ne parlent pas de tout cela; il ne pouvait en être question avant la résurrection de Christ; il n'aurait pas même pu y avoir de justice dans cette vie ainsi représentée. Qui est-ce qui avait droit aux lieux célestes avant que Christ n'y fût entré? En qui la vie pouvait elle être manifestée en gloire, avant que la Tête n'y fût entrée de cette manière? Toutefois, le principe, la source de la vie est vue et révélée dans ce psaume.

12 Les psaumes ne sont pas la loi, quoique la

loi y soit reconnue. Mais ils expriment l'opération de l'Esprit de Christ et de vie en ceux qui sont sous la loi ou en Christ lui-même, et en ceux aussi qui ont à confesser qu'ils sont pécheurs sous la loi, et qui par conséquent, ne peuvent espérer d'avoir la vie par son moyen, mais dont les yeux se dirigent sur la miséricorde, le pardon, la grâce, sinon sur le ciel, sauf dans le sentiment de la joie de la présence de Dieu, lorsque la vie est exprimée de la manière la plus complète, comme au psaume XVI. Ainsi le Résidu et ceux qui parlent dans ce psaume voient la source de la vie, lorsque tout est mort et condamnation sous la loi. Ils ne peuvent pas dire : « la vie a été manifestée et nous l'avons vue, » encore moins : « *notre vie* est cachée avec Christ en Dieu ; » mais ils peuvent dire, ils sont enseignés à dire : « c'est chez toi qu'est la source de la vie. »

Aussi s'abreuvent-ils du fleuve de ses délices. Car cette vie, où serait-elle satisfaite ? les besoins du cœur animé par elle, même à son insu, où pourraient-ils être contentés, sinon à ce fleuve des délices de la maison de Dieu ? Nous qui sommes venus à Christ et avons bu de l'eau qu'il donne, nous avons en nous-mêmes une source d'eau découlant jusque dans la vie éternelle ; et même, par l'Esprit, des fleuves découlent de nous, ils découlent de la conscience intime de notre bénédiction ; mais ceci, c'est la puissance de vie dans l'Esprit. Cependant il est

également précieux de savoir que la nature de cette vie est divine. J'ai fait remarquer autre part que ce qui est présenté dans les Colossiens comme la vie et la nature, est appliqué, dans les Ephésiens, au Saint-Esprit. Ici, dans ce psaume, nous voyons que c'est Dieu qui est la source de la vie. Quelle bénédiction de savoir que la source est Dieu lui-même! Le Père a la vie en soi; cela est vrai de Christ comme homme; ainsi nous qui avons le Fils, nous avons la vie.

Dieu étant la source de la vie, nos cœurs doivent s'appliquer à sentir et à connaître ce qu'est la vie, quelle joie divine elle est, et que, puisque nous possédons une vie divine, elle est capable de se réjouir. Sa nature est de se réjouir en ce qui est divin. En effet, elle ne peut jouir d'autre chose, sauf de la bonté et de la vérité qui en sont l'expression; elle trouve sa joie dans ces fleuves intarissables découlant de l'amour divin et dans lesquels nous nous abreuvons de la bénédiction qui est en la nature de Dieu, possédant une nature qui, étant spirituellement la même que celle de Dieu, doit et peut en jouir selon la perfection de cette nature elle-même. Nous nous réjouissons en Dieu. Mais il y a encore autre chose : « En ta lumière nous voyons la lumière. » Dieu n'est pas seulement une source, mais aussi une lumière qui luit. De même qu'il a la vie en Lui-même, et qu'il en est la source, de même aussi il est la lumière, et il la produit, il la communique. En Christ

aussi était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Enfin, quant à nous, Christ est notre vie et nous sommes lumière dans le Seigneur.

Ici, dans ce psaume, on cherche la lumière plutôt comme consolation au milieu des ténèbres de l'épreuve, lorsque l'homme, sous la puissance de Satan, est manifesté comme étant réellement l'obscurité la plus complète; mais cela fait découvrir ce que Dieu est Lui-même (v. 9). En principe et d'une manière abstraite, rien, dans les psaumes, ne nous fait autant approcher de ce qui a été accompli en Christ. Seulement ici la lumière est vue en Jéhova comme sa source et celui en qui elle se manifeste. Cela même lui donne sa perfection divine. « C'est en toi qu'est la source de la vie, c'est en ta lumière que nous voyons la lumière. » Confiance, au milieu des ténèbres et de l'angoisse, que Jéhova en grâce, est une source de vie, et que dans sa lumière on voit la lumière. En Christ nous trouvons, de toute manière, des vérités plus profondes, car, lorsque la lumière des hommes, non pas simplement comme délivrance extérieure, mais brillant dans l'obscurité morale de ce monde, l'obscurité resta, et ne comprit pas la lumière. Aussi longtemps qu'il fut dans le monde, Christ était la lumière du monde. Les hommes préférèrent les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.

La fin du psaume revient de nouveau à l'es-

pérance de la délivrance par le gouvernement de Dieu et à l'assurance qu'elle arrivera. La connaissance de Jéhova et la droiture de cœur caractérisent ici les justes, tandis que les méchants se distinguent par leur orgueil et leur malice. La foi du juste les voit d'avance terrassés (v. 12).

---

## COMMUNION AVEC CHRIST.

### V<sup>me</sup> PARTIE.

#### DE « LA VIE AVEC LUI. »

Dans le dernier article sur ce sujet (p. 29) nous considérâmes quelques-uns des témoignages fournis par le Saint-Esprit dans l'Écriture, sur la vérité, que le croyant a été *vivifié ensemble avec Christ*. Les passages que nous citâmes alors nous conduisirent plus spécialement à considérer l'acte par lequel Christ reprit sa vie, et le moment où il le fit, comme l'acte et le moment dans lesquels *le lieu de naissance* (pour ainsi dire) de cette vie que nous, croyants, possédons en Christ, et tenons de Lui, est marqué pour nous. A la vérité, la teneur de ces passages limite dans une certaine mesure les pensées de l'Esprit à l'acte de *prendre la vie*. Mais il y a d'autres passages qui se rapportent à cette même vie, et dans lesquels la pensée n'est pas limitée

à sa *réception*, sa *communication*, mais dans lesquels il s'agit plutôt de la possession de la vie elle-même.

Ce que je veux dire sera compris tout de suite par les esprits les plus simples, si on fait attention à la différence qu'il y a entre les deux verbes grecs  $\zetaωοποιεω$  et  $\zωωω$  qui sont exactement rendus en français par leurs équivalents « vivifier (ou rendre vivant) avec » et « vivre avec. »

Dieu nous a vivifiés (ou nous a rendus vivants) ensemble avec Christ, est ce que nous avons vu en Ephés. II, 5 et Col. II, 13; c'est Dieu dans sa grâce qui a agi, et son Christ est celui en qui cette œuvre de notre vivification a été formellement effectuée pour nous, quand Il a repris sa vie. Voilà ce qu'enseignait notre dernier article. Que déjà nous possédons la vie en Christ — et que nous serons bientôt manifestés comme possédant nous mêmes cette vie lorsqu'Il sera manifesté en vie, tel est l'enseignement contenu dans les passages auxquels nous arrivons maintenant. Ils nous font voir non-seulement que nous avons été vivifiés avec Lui, mais aussi que nous participons d'une manière si manifeste à sa vie maintenant, que nous savons que, lorsqu'Il sera manifesté dans la vie à tous et qu'Il régnera sur tous, nous serons alors *manifestés* aussi avec Lui *dans la vie* (car nous participons déjà à sa vie, et nous le savons) et nous régnerons avec Lui. C'est à ces passages-là, d'une portée plus



étendue que ceux de notre dernier article, que nous en venons maintenant. Ce sont :

Rom. VI, 8. « Or, si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec Lui. » Et

2 Tim. II, 11. « Cette parole est certaine, car si nous sommes morts avec Lui, nous vivrons aussi avec Lui. »

---

ROM. VI, 8. « Or, si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec Lui. »

La doctrine du baptême, du baptême chrétien, c'est que Dieu a pourvu à un lieu de sépulture pour notre vieil homme ; il peut tenir le *vieil homme* de ceux qui croient, pour crucifié, mort et enseveli avec Christ. Le baptême chrétien est l'acte par lequel le croyant met son propre sceau à la vérité de cette divine doctrine — sa déclaration qu'il tient, par grâce, que la sépulture que Dieu propose, suffit parfaitement ; car le croyant peut se confier en Dieu, qui, après avoir ressuscité son Fils, lui a donné la gloire, pour que notre foi et notre espérance fussent en Dieu. C'est pourquoi il tient ou compte qu'il est enseveli avec Christ par le baptême, pour la mort (Rom. VI, 1-11). Mais si la foi peut compter que le vieil homme mourut avec Christ, parce que Dieu déclare qu'Il le compte ainsi, la foi

est aussi occupée d'une autre vie. — « Nous croyons que nous vivons aussi avec Lui. » Le premier grand point à remarquer ici est, qu'il y a une autre vie que la vie du premier Adam. Si tout ce que nous étions ou avons de nous-mêmes, du chef du premier Adam, est tenu pour être mort avec Christ — nous ne sommes pas sans vie — car, *secondement*, la vie de Christ prise par lui en résurrection, nous est donnée, richement donnée, comme tout le chapitre (Rom. vi) le montre. Remarquez qu'il ne s'agit pas simplement de notre existence future dans un autre monde que celui-ci — chose qui est, certes, véritable, mais qui n'est pas le grand point ici — mais plutôt de notre possession actuelle d'une vie, maintenant ensemble avec Christ — de la vie qu'Il prit, quand il ressuscita du tombeau, vie sur la possession certaine de laquelle actuellement par nous, l'Apôtre pouvait faire reposer notre obligation de vivre pour Dieu : tel est le sujet qu'il traite. Et que le lecteur remarque ici, en troisième lieu, quelques-uns des traits caractéristiques essentiels de cette vie, selon que ce contexte la présente. C'est une « vie éternelle » (chap. v, 21) ; elle est ce par quoi nous pouvons « marcher en nouveauté de vie » (chap. vi, 4) ; elle nous assure « la ressemblance de sa résurrection » (vers. 5) ; c'est la vie « avec Christ » (vers. 8) ; une vie sur laquelle « la mort n'a plus d'empire » (vers. 9) ; une vie par laquelle nous sommes « vivants à Dieu dans le Christ Jésus »

(vers. 14); « vivants d'entre les morts, » et nos « membres à Dieu comme instruments de justice » (vers. 13); « sous la grâce » (vers. 14).

Nous voyons donc, premièrement, que si la grâce porte et exécute sa sentence sur la vie de la nature en nous, sur la vie du premier Adam, elle nous donne aussitôt une autre naissance; secondement, que cette nouvelle vie en nous est la vie de Christ, le Christ qui ressuscita du tombeau; et, en troisième lieu, qu'il faut juger de cette vie et l'apprécier conformément à son origine et à sa source — le Christ qui est en Dieu. C'est la vie éternelle — elle a une voie nouvelle qui lui est propre, — en harmonie avec la gloire du Ressuscité, — car c'est une vie de communion avec Lui — une vie au-delà de la puissance de la mort — une vie pour Dieu — d'entre les morts; une vie de piété pratique sous la grâce.

Qu'on fasse bien attention qu'il y a trois déclarations distinctes quant à cette vie : 1° la vie était dans le Fils en tant que la Parole (Jean 1, 4); 2° le Prince de la vie qui fut mis à mort (Act. m, 15) avait la vie éternelle en Lui-même (comp. Jean v, 26, 27); et, 3° la vie éternelle nous est donnée dans le Fils (1 Jean v, 11, 12).

Le premier de ces passages rapporte la gloire de la vie qui doit nous être donnée, au Fils, en tant que la Parole; et son contexte rapporte toute autre gloire de Dieu, qui ait jamais été déployée, au Fils en tant que la Parole de Dieu. Le second affirme que cette vie était dans l'homme Jésus

qui a été crucifié. Le troisième nous signale un Christ ressuscité et monté dans le ciel, Fils de l'Homme et Fils de Dieu, actuellement dans la gloire, comme Celui en qui cette vie nous est maintenant présentée.

Cette distinction est importante à faire pour plusieurs motifs. Ainsi, par exemple, en la faisant, nous sommes gardés, d'un côté, de supposer que notre communion est une association avec le Fils de Dieu dans son caractère de la Parole; de la folie de s'attendre à s'asseoir sur le trône de Dieu, à être revêtu de la divinité, à connaître toutes choses, à être présent partout; et absurdités pareilles. Secondement, nous sommes gardés de la pensée que notre association avec Christ est selon ce qu'il était pendant qu'il se trouvait sur les principes juifs et n'avait pas encore accompli l'expiation, chose qui mène à l'esclavage de l'esprit et au légalisme; et troisièmement, retenus à la vérité que notre association est avec un homme ressuscité et monté *dans le ciel*, qui est dans le ciel et non sur la terre, est assis comme Fils de l'Homme sur le trône du Père, et est assis là comme Celui qui est hors du jugement qu'il a porté à cause de nous, et n'est pas seulement Tête de son corps, l'Eglise, mais est aussi Celui en qui est notre vie. Tant que ce point n'est pas nettement saisi, je ne pense pas que le chrétien soit affranchi de ce dont il doit être affranchi, ni libre pour ce pour quoi il doit être libre. Je m'y arrêterai donc un peu, et j'attirerai

l'attention sur lui en citant quelques versets qui font voir quelle est la position et la place de notre Seigneur Jésus-Christ, lorsque l'Écriture parle de lui comme *notre vie*.

1° La doctrine telle qu'elle est enseignée par le Seigneur :

51 Jean XIV, 19, 20. « Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus ; mais vous me verrez : parce que je vis, vous aussi vous vivrez ; en ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et *moi en vous*. »

2° La réalisation de cela par les Apôtres et les premiers chrétiens :

Col. III, 1-4. « Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut et non pas à celles qui sont sur la terre ; car vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi vous serez manifestés avec Lui en gloire. »

L'épître aux Ephésiens tout entière envisage aussi l'Église comme étant en Christ, et ayant sa vie là, en Lui, dans le ciel (lisez les chap. I, II, III).

3° Nous pouvons remarquer la même chose dans les passages où l'Esprit de Dieu argumente touchant la manière dont Dieu bénit, c'est-à-dire seulement en Christ et par Christ, en Rom. V et VI. Prenez par exemple, ces versets :

Chap. V, 10. « Car si, étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, beaucoup plutôt, ayant été réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie » ; et (vers. 17) « régneront en vie par un seul, Jésus-Christ. »

Chap. VI, 4. « Nous avons donc été ensevelis avec Lui (Christ) par le baptême, pour la mort, afin que comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi nous marchions en nouveauté de vie. »  
Vers. 23. « Les gages du péché, c'est la mort ; mais le don de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus notre Seigneur. »

Chap. VIII, 2, 6, 10, rendent le même témoignage. Ici le sujet est ce que la vie du chrétien ici-bas devrait être, une vie découlant du salut que l'Apôtre venait précisément de montrer consister dans l'amour, dans la vie avec le Christ qui avait passé par la mort.

Prenez, encore, la forme *même* de l'évangile tel qu'il fut révélé à Saul — de Christ, comme le Sauveur et le salut de Paul.

Nous pouvons bien en vérité citer la parole : « J'ai été trouvé de ceux qui ne me cherchaient point » (Rom. X, 20). C'est le Christ monté en haut et glorifié qui dit, « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu, etc. » (Act. ix) et nous trouvons indiquée en (1 Tim. I, 16) l'une des fins de cette révélation « Mais miséricorde m'a été faite à cause de ceci, savoir, afin qu'en moi, le premier, Jésus-Christ montrât toute sa patience,

afin que je fusse un exemple de ceux qui viendront à croire en lui pour la vie éternelle. »

Prenez encore l'Évangile tel qu'il est formulé par Paul : « Et si notre évangile est voilé, il est voilé pour ceux qui périssent, chez lesquels le dieu de ce siècle a aveuglé les pensées des incrédules, pour que la lumière de l'évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu, ne leur resplendit pas. Car nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais nous prêchons le Christ Jésus comme Seigneur, et nous-mêmes comme vos esclaves pour l'amour de Jésus. Car c'est le Dieu qui a dit à la lumière de resplendir des ténèbres qui a relui dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus-Christ. » (2 Cor. iv, 3-6).

C'est à cette position de Christ évidemment qu'il faut rattacher 2 Tim. i, 4 et 10, ainsi que 1 Jean i, 2; v, 11, 12; et non pas à sa position sur la terre avant qu'il souffrît.

J'en viens maintenant à mon deuxième texte.

2 TIM. II, 11. « Cette parole est certaine, car si nous sommes morts avec Lui, nous vivrons aussi avec Lui. »

Nous avons signalé plus haut, comme on les trouve en Rom. V et VI, quelques-uns des caractères essentiels de la vie que nous avons de Christ et avec Lui. Elle est « éternelle, » donne puissance pour « marcher avec Dieu », nous assure la ressemblance de la résurrection de

Christ, est une vie sur laquelle la mort n'a pas d'empire, est la vie avec Christ; une vie pour Dieu d'entre les morts, etc. Dans la portion où elle se trouve dans l'épître aux Romains, le sujet dont l'apôtre traite, c'est *le comment* nous sommes sauvés. Dans l'épître à Timothée, le sujet est plutôt la marche qui convient ici-bas à une telle vie. Et en conséquence, voici quelle est, à ce qu'il me semble, la force du passage que nous considérons à présent : il faut vous décider, si la vie de Christ est véritablement votre portion, à avoir ici-bas des expériences semblables à celles qu'il eut. Paul s'efforçait, à ce qu'il me semble, de resserrer un peu la ceinture de Timothée à l'égard de la patience dans la souffrance. « Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus » (vers. 4); « Endure les souffrances comme un bon soldat de Jésus-Christ, » (vers. 3). Nul homme qui va à la guerre, ne s'embarrasse dans les affaires de la vie. » Ces expressions « un bon soldat » (vers. 4); « combattre dans la lice... combattre selon les lois » (vers. 5) indiquent toutes la position et la portion de *serviteur*. Puis il ajoute, « Considère ce que je dis, et que le Seigneur te donne de l'intelligence en toutes choses. Souviens-toi de Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts (et) de la semence de David selon mon évangile, pour lequel j'endure des souffrances jusqu'à être mis dans les chaînes comme un malfaiteur; cependant la Parole de Dieu n'est pas liée. C'est pourquoi j'endure tout pour



l'amour des élus, afin qu'eux aussi obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus avec la gloire éternelle. Cette parole est certaine; car si nous sommes morts avec Lui, nous vivrons aussi avec Lui. Si nous souffrons, nous régnerons aussi avec Lui; si nous le renions, Lui aussi nous reniera. Si nous sommes incrédules, Lui demeure fidèle, car il ne peut se renier lui-même « (vers. 7-13).

Si Christ était ressuscité *d'entre les morts*. Si Paul prêchait aussi l'Évangile de Christ *ressuscité D'ENTRE LES MORTS* (c'est-à-dire, d'un Christ qui avait souffert jusqu'à la mort), qu'avait Timothée, qu'avons-nous à attendre ici-bas, si nous sommes devenus un avec Christ (Lui, la Tête, et nous les membres, et devant être manifestés plus tard comme tels, vivant et régnant avec Lui), qu'avons-nous, dis-je, à attendre dans le monde et de sa part, si ce n'est la souffrance?

Telle est, je le suppose, la pensée de l'apôtre. Evidemment, nous qui, par grâce, mourûmes avec Christ, nous avons *déjà* une vie en Lui, et de Lui. La manifestation de cette vie aura lieu plus tard dans la gloire; car dans le ciel et devant Dieu, qu'est-ce qui brillera si ce n'est ce qui est de Christ? Et quel brillant éclat jettera alors *tout ce qui sera* l'expression de sa vie! Mais à présent, cette même vie, qui, plus tard; dans la présence de Dieu, se produira en une brillante gloire, à présent, en présence d'un monde impie, et devant la chair et Satan,

se traduit, comme fit celle de Christ, dans la souffrance.

Je ne parle pas des souffrances de Christ sur la croix, quand il fit propitiation pour nous, mais de ses souffrances comme le Fils et le Serviteur de Dieu dans sa vie sur la terre. Pour un Etre tel que le Christ de Dieu, il ne pouvait résulter que douleur et souffrance de sa lutte avec Satan, de son opposition au monde, de son train de sainte vie, de son témoignage pour Dieu, de sa sympathie pour ses disciples, et de sa compassion pour un monde mort dans les offenses et les péchés. La vie que nous avons, nous l'avons en Lui et de Lui; et, par conséquent, dans quelque mesure que sa vie soit développée et manifestée en nous, cette vie qui doit être pleinement déployée en nous quand nous régnerons avec Lui, dans la même proportion, il y aura, sans aucun effort de notre part, rapprochement et expérience de la portion de Celui qui fut « l'Homme de douleurs, et sachant ce que c'est la langueur » dans tout le cours de sa vie, de la crèche à la croix; cette croix où il fut entièrement seul, où nul ne fut avec Lui: la douleur fut sa portion — la douleur parfaite — la douleur à un degré tel qu'il n'y en a pas qu'on puisse lui comparer. Dans notre mesure (oh, combien elle est petite! toutefois, dans notre mesure, parce que nous avons sa vie, et que nous sommes dans le même monde où Il était, monde *déclaré* aussi main-

tenant être inimitié contre Dieu) nous avons la douleur et la souffrance. Puissions-nous ceindre les reins de notre entendement et être sobres, endurant jusqu'à la fin !

La vie dans le Fils en tant que la Parole ; vie vécue par Lui sur la terre même où nous sommes ; vie donnée en rançon pour nous , et maintenant reprise par Lui, et se déployant en Lui pour la foi ; devenue nôtre pour notre entière liberté, notre privilège, notre service, dès à présent, et comme la puissance de la communion avec Lui dans toutes ses souffrances (sauf celles de l'expiation, dans lesquelles il souffrit seul, et nous sommes faits gratuitement participants de ce qu'il fit pour nous) : c'est ce que nous venons précisément de considérer d'une manière rapide. Puissent les saints peser ces choses ! Nous aurons plus tard à considérer cette vie telle qu'elle doit être déployée dans la gloire ; mais les deux pensées sur lesquelles nous nous sommes arrêtés plus particulièrement ici, constituent les qualités essentielles de la vie de Christ, comme sienne et (par grâce) nôtre, et sa conséquence nécessaire, pendant que nous sommes sur la terre, la souffrance.

L'importance qui s'attache à cette partie de notre sujet, ressortira à mesure que nous avancerons. Mais, évidemment, si notre *évangile* est l'évangile de la vie, de la vie éternelle dans le Fils, la vie dont nous avons parlé est d'un

intérêt devant lequel tout autre s'efface. Pareillement, aussi, en traitant le sujet de la « Communion avec Christ, » quelle place immense nous devons donner à *la vie* à laquelle nous participons ! vie qui est, en nous, la puissance de notre communion avec Lui-même d'abord, et ensuite avec Lui dans la portion dans laquelle, par grâce, Il nous introduit. Pour un cœur simple, cela suffirait ; mais ( nous sommes si peu simples lorsque nous sommes occupés des choses de Dieu et du ciel et non des choses de nous-mêmes et de la terre, que ) je m'aventurerai à présenter une ou deux pensées qui puissent aider quelques esprits.

D'abord, regardez en arrière aux temps que Gen. I, 1 nous révèle, et voyez le Dieu infini à l'œuvre, appelant à l'existence ce qu'Il veut avec un pouvoir tout-puissant, avec sagesse et bonté. Regardez ensuite, en Eden, tel qu'il est révélé en Gen. II : les circonstances — l'Être, et les attributs et les actions du Dieu infini. Combien cela est différent des circonstances — l'être, les attributs, et les actions de la créature finie, dans le chap. II ! L'aptitude à jouir de la possession d'Eden, supposait la possession d'un être, d'un cœur et d'un esprit tels que ceux d'Adam. De sorte que lorsque pour la première fois il regarda autour de lui en Eden, il vit qu'il n'y avait pas d'aide qui lui fût semblable. Eve fut le complément d'Adam sous ce

rapport; son complément à lui-même pour lui-même, et pour la sphère d'alors de bénédiction: et remarquez aussi quelle distance infinie il y avait entre le Dieu infini et ses créatures. Selon ce que je puis savoir, depuis l'ange de l'ordre le plus élevé jusqu'à la plus humble créature, il peut y avoir une longue série régulière de degrés. Il semble qu'entre l'homme, seigneur de la création, et la plus humble créature il a existé une suite de créatures d'une puissance graduellement décroissante; et, dans cette chaîne aux nombreux chaînons, pas de lacune aussi énorme que celle qui apparaît entre la raison humaine, avec sa capacité de reconnaître Dieu comme le Donateur, et l'instinct le plus humble, ou (plus bas encore) la plus faible preuve de vie dans un sens quelconque. Toutefois cette lacune n'est pas infinie. Mais la distance entre l'infini et le fini est une distance infinie; ou bien le Dieu infini ne serait pas infini, et l'homme ne serait pas fini. Maintenant remarquez l'étonnante perspective qui est devant nous: le Fils de Dieu est l'héritier de toutes choses; mais c'est comme Fils de l'Homme qu'il doit prendre l'héritage (Héb. 1, 2, et 11, 8). Or, si je pense au Fils de l'Homme, possédant, de la part de Dieu, le ciel et la terre, et si je le vois dans la nouvelle Jérusalem en haut, dans le ciel, avec l'Eglise, son épouse, je puis voir quelque peu du genre de *vie*, d'esprit, de cœur, d'habitudes que doivent avoir ceux qui doivent jouir réellement

d'une telle position et d'une scène pareille avec Lui, pour Lui et pour sa gloire. La vie de Dieu n'eût pas été appropriée à Adam dans le jardin d'Eden; il avait été fait pour remplir une scène appropriée à une âme vivante; la vie d'Adam ne ferait pas pour la nouvelle Jérusalem. La capacité d'avoir communion avec Christ, d'être là sa joie, aussi bien que de trouver là toute notre joie en Dieu et en l'Agneau, suppose que nous avons part, communion, avec Lui, conformément à *la vie* qu'Il veut alors déployer là et en gloire; et (remarquez-le) ce n'est pas une gloire de création, mais de rédemption, dans le ciel et non sur la terre. Le Dieu infiniment bienheureux, Père, Fils, et Saint-Esprit; le ciel (aussi bien que la terre) réorganisé et organisé selon un ordre nouveau; et le Fils de l'Homme, *comme fils de l'homme*, centre de toute la sphère de gloire, l'Eglise avec Lui, objet de son amour, participante de la gloire alors, comme elle l'est même déjà de la vie de sa Tête glorifiée, et, par conséquent, de sa souffrance maintenant.

Une vie d'âme vivante, de la plus belle sphère de la création, ne rendrait pas capable d'avoir part à la sphère plus élevée du Tout-Puissant vivificateur, divine et céleste qu'elle est, de sa gloire de rédemption. Aussi, le second Adam est-il un Esprit vivifiant; et nous avons la vie éternelle en Lui, et nous la tirons de Lui, afin d'être capables de goûter les cours célestes en

haut, d'y avoir part, d'en jouir, et de leur faire honneur (1).

(1) « Vous êtes dans nos cœurs à mourir ensemble et à vivre ensemble. » (2 Cor. vii, 3). Telles furent les énergiques paroles de Paul lorsqu'il fit part aux Corinthiens de son empressement à se regarder complètement comme leur serviteur. S'ils vivaient, il voulait vivre avec eux ; s'ils mouraient, il voulait mourir avec eux. Car s'ils étaient un seul esprit avec le Seigneur, il en était de même de lui aussi ; et de cette manière, aussi, il était un seul esprit avec eux ; et prêt, par conséquent, à tenir la vie ou la mort de son corps comme étant tout à fait à leur service. Uni à eux par le lien le plus élevé, savoir, celui qui était de Dieu et en Dieu, il pouvait regarder sa vie ou sa mort quant au corps comme un rien en comparaison de son association avec eux. La grâce avait opéré cela en Paul. Pierre et les douze avaient vécu avec Christ, et déclaré qu'ils étaient prêts à mourir avec Lui ; mais à l'heure de l'épreuve, lorsque le Berger fut frappé, les brebis furent dispersées.

« Chacun donnera peau pour peau, et tout ce qu'il a pour sa vie » (Job ii, 4) : telle est l'idée que Satan se faisait de l'homme ; et plus encore, car il y ajoute ce trait : « mais étends maintenant ta main, et frappe ses os et sa chair, et tu verras s'il ne te blasphème point en face. » L'homme, par ses propres forces, ne peut demeurer ferme — la volonté de l'homme n'ira que fort peu de chemin à la suite de Christ. « Tu laisseras ta vie pour moi ! En vérité, en vérité, je te dis, le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois. » (Jean xiii, 38.) Mais la force de Paul n'était pas dans la chair, mais dans l'Esprit ; et la puissance sur laquelle il comptait, quand il écrivait ainsi, était celle dont notre Seigneur parlait à Pierre. « En vérité, en vérité, je te dis, quand tu étais jeune, tu te ceignais et tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et un autre

Napoléon 1<sup>er</sup> passa sa vie à renverser ce qui ne lui appartenait pas, et à le relever pour lui-même. La carrière publique de Wellington, comme soldat, ne fut pas caractérisée ainsi par l'injustice et l'égoïsme, mais par une fidélité de serviteur du roi sous lequel la providence de Dieu l'avait placé. Il travailla, comme serviteur, à contre-carrer les ennemis de son roi et de son pays. A leur service, il eut toujours

te ceindra et te conduira où tu ne veux pas. Or, il dit cela pour indiquer de quelle mort il glorifierait Dieu. Et quand il eut dit ces choses, Il lui dit : Sujs-moi. » (Jean XXI, 18-19.)

Toutefois, le point que je désirais plus spécialement signaler, était la différence entre la bonne volonté de Paul de mourir et de vivre avec les Corinthiens quant à la vie de son corps, et le fait qu'il était mort avec Christ, et vivait avec Lui quant à l'esprit. Dans le premier cas, il avait une vie qu'il était disposé et prêt à laisser, à répandre pour en faire une libation à Dieu, si la vie que les disciples avaient le demandait en quelque manière. Son désir était que sa vie fût conservée ou sacrifiée, selon que la conservation ou le sacrifice de sa vie semblerait plus utile. Dans le second cas, Christ était mort sous le jugement, avait subi la peine de la mort, parce que lui, Paul, était moralement mort : il était tenu pour mort, il se tenait lui-même pour tel : mais il avait la vie en commun avec Christ qui était ressuscité du tombeau ; et cette vie était la vie éternelle, une vie que lui, Paul, ne pouvait jamais laisser, qui ne pouvait jamais voir la mort ; et dont la puissance et la valeur ne feraient que ressortir avec plus d'éclat, s'il était appelé à laisser sa vie corporelle, et à être absent du corps, et présent avec le Seigneur.



à la main sa vie mortelle, prêt à la sacrifier pour leur bien. Paul, dans la puissance d'une vie nouvelle, éternelle, qui lui avait été donnée, tenait sa vie mortelle toujours prête à être laissée, si le Christ, qu'il servait, pouvait par là être servi, même dans les besoins et les nécessités de ses plus faibles membres ici-bas. Mais la vie nouvelle était le moyen par lequel son objet était vu et recherché. Jésus, en haut dans le ciel, Seigneur de tout, Lui-même, le centre et la fin de tous les conseils divins, était Celui en qui l'Esprit avait révélé à Paul ce qui était la source de sa nouvelle vie. Chrétien ! vous avez à vivre ici-bas, comme étant déjà vous-même partie intégrante de cette gloire qui a encore à être révélée aux yeux mortels, quoique connue maintenant à la foi : comme étant déjà vous-même associé, et vous sachant vous-même associé, avec ce même Jésus, Seigneur de tous, qui est assis dans le ciel, centre et fin de tous les conseils, de toutes les pensées, de tous les désirs, de tous les plans de Dieu. Avez-vous réalisé cela ? Vivez-vous en ce temps-ci dans la puissance d'une telle vie ? La vie éternelle qui sera plus tard déployée en gloire, est maintenant rattachée, se rattache maintenant elle-même, à Jésus, assis comme Seigneur à la droite du Père, et, à proprement parler, n'a pas de rapport avec quoi que ce soit envisagé comme à part de Lui et qui ne soit pas pour Lui un sujet d'intérêt.

## COMMENTAIRE SUR DES TEXTES.

### III.

#### VIVRE ENSEMBLE AVEC CHRIST.

#### N° 1.

#### TROISIÈME TEXTE.

« Or, si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui. » (Rom. vi, 8).

Cette proposition, dans les parties qui la composent peut se prendre ainsi : il y a d'abord, « *la mort avec Christ* ; » qui est mise en avant, non pas sous une forme déclarant qu'elle s'attache à celui-ci ou à celui-là, à telles personnes ou à telles autres, mais présentée avec une hypothèse qui est le second point à signaler — un *si* : — « Si la mort avec Christ est vraie de nous. » Vient ensuite, en troisième lieu, la conséquence certaine de ce fait, « que nous vivrons aussi avec Lui. »

Ou, si vous l'aimez mieux, vous pouvez rendre la proposition qui nous occupe de cette manière : — Voici l'affirmation assurée de la foi, « nous vivrons avec Christ, si nous sommes morts avec Lui. »

Jusque-là je pense, tout est parfaitement clair. Mais quelques-uns laissent de côté le *temps* dans lequel *la conséquence* (du fait d'être mort avec Christ) est mise, savoir, « nous vivrons aussi avec Lui ; » « car, » disent-ils, « nous savons, et croyons fermement que nous vivons déjà avec Lui ; pourquoi, donc, est-ce le futur (nous vivrons) et non le présent (nous vivons), qui est employé ? »

Il est parfaitement vrai, que nous qui croyons

avons déjà la vie, et savons que nous l'avons avec Christ; car il est écrit, comme de ce qui est une vérité et est véritable aujourd'hui pour le croyant : « Encore un peu (de temps) et le monde ne me verra plus : mais vous me verrez; parce que je vis, vous aussi vous vivrez. En ce jour là vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous » (Jean XIV, 19, 20). Or c'est là une vérité, dont, nous qui croyons, nous recevons la bénédiction *maintenant* — parce qu'Il vit, nous aussi nous vivons; et la même chose peut se dire aussi des vers. 16-18. Car le Père nous a donné un gardien pour remplacer Christ — et Il demeure éternellement avec nous, savoir l'Esprit de vérité — qui est en nous. Et encore, nous ne sommes pas sans consolation (vers. 18). Car Christ se manifeste lui-même à nous (vers. 21-29). Et encore : « Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est en son Fils. Celui qui a le Fils, a la vie » (non pas l'*aura*, mais l'*a.*)

Notre première remarque est donc, qu'ils ont parfaitement raison, ceux qui disent, « le croyant a déjà la vie, et sait qu'il l'a. » On pourrait multiplier les textes pour prouver la vérité de cela, mais le contexte du verset que nous étudions suffit pleinement, car tout l'ensemble des chap. vi, vii et viii suppose que la vie se trouve déjà dans les croyants, et est connue par eux comme y étant, bien qu'ils aient besoin que l'apôtre les instruisse, 1° sur bien des choses en rapport avec elle, s'ils devaient comprendre leurs privilèges, et, 2° sur beaucoup d'autres choses relatives à eux-mêmes s'ils devaient être des ouvriers qui n'avaient pas à avoir honte, capables de marcher en liberté, et de se tenir à l'écart du monde, de la chair, et du diable.

Oui, le croyant a déjà la vie, et il sait qu'il l'a. Mais remarquez la différence qu'il y a entre prendre un fragment de vérité, jugeant ainsi d'elle (comme fait le chercheur de difficultés) conformément à sa propre bénie et heureuse expérience dans la foi, et la manière dont l'apôtre manie la même portion de vérité; en rapport avec le mode de Dieu, dans la théorie et dans la pratique, d'interposer son Christ — premièrement, en ce qu'Il souffrit comme substitut, entre le croyant et ses péchés avec leurs justes conséquences; et, secondement, en ce qu'Il est comme la fontaine et la source de nouvelles et, jusques alors, inouïes bénédictions.

Qu'on pèse le verset lui-même aux balances de la raison et de la simple intelligence humaine, et on sentira mieux la vaste plénitude du sujet. « Si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec Lui. » « Trop de savoir t'a mis hors de sens, » serait le premier commentaire de *la nature*; et peut-être son second, « Pourquoi, comment, un homme mort peut-il parler de ce qui doit être? » Hélas! Le jour d'aujourd'hui a ses propres corrupteurs de la Parole, dont l'insoumission insensée aux Ecritures montre que la chair ne profite de rien. Etre familiarisé avec un sujet n'est pas la même chose que le connaître. Mais ce serait une œuvre vaine et ingrate que d'entreprendre même de montrer de quelle manière l'esprit humain, quand il s'est trouvé dans le lieu de la lumière et sous la responsabilité de la possession de la Parole écrite de Dieu, a corrompu les doctrines de la grâce touchant la substitution de Christ aux pécheurs, et le fait qu'Il est la source de nouvelles bénédictions pour le croyant. Je reviens à notre passage.

Nous pouvons signaler les points suivants comme ayant été considérés par Paul dans la partie antérieure de l'épître. D'abord, que l'homme laissé à lui-même en raison du péché, avait fait beaucoup de dieux, d'après sa propre convoitise corrompue (chap. i); 2° que ceux qui avaient de la connaissance (comme le Juif) par le moyen d'une loi, ou d'une règle de bien et de mal, qui leur avait été donnée pour voir et juger cela, agirent aussi mal, eux-mêmes, et furent cause par leur conduite, que la première classe désignée blasphéma le nom de Dieu (chap. ii); 3° que la loi demandant la perfection dans la partie qu'elle bénissait, avait déclaré tous les hommes, sans exception, sous la malédiction (chap. iii, 1-20); 4° que cela avait uniquement pour but de rendre manifeste le don gratuit de la justice de Dieu qui était par la foi en Jésus-Christ — non sur le principe des œuvres, et accessible au Juif et au Gentil également (chap. iii, 20-21); qu'il avait été rendu témoignage à cela par Abraham, et par David, chacun à sa manière (chap. iv, 1-16). Mais ces quatre points pourraient être considérés (non pas de cette manière seulement, quant à ce qu'ils montrent de l'homme, mais de l'autre côté aussi) au point de vue de ce qu'ils montrent de Dieu. Ainsi : 1° lorsque l'homme eut péché, et ne voulut pas rechercher Dieu, Dieu se montra lui-même un Dieu de patience et de bonté envers le Gentil; et, 2°, après avoir attendu que le temps convenable fût venu pour Lui d'agir pleinement, il eut ses voies envers le Juif, le laissant se servir de la règle du bien et du mal placée en ses mains, comme d'un moyen de faire voir ce que c'était réellement que l'homme déchu avait en Lui; 3° il fut manifesté où l'homme en était réellement, et à quoi il était réduit comme créature; et,

4<sup>o</sup> ce qu'Il pensait, Lui, le Dieu vivant, qu'il fallait à l'homme, s'il devait être béni, et comment Il se savait lui seul suffisant comme source d'une telle bénédiction, et savait son Fils seul capable de l'accomplir.

Observez que la loi ne va pas plus loin que d'énumérer ce qu'un homme dans des circonstances données, doit faire; ce que doit être la récompense, s'il agit comme il doit, et ce qu'est la malédiction s'il manque en un seul point.

L'évangile fut le remède de Dieu pour des êtres qui avaient failli incontestablement — son plan et sa manière de se glorifier en entreprenant la guérison et la bénédiction de ceux que la loi avait justement maudits. Ceci m'amène au cinquième point. Si Dieu avait laissé l'homme essayer ce qu'il pouvait faire — Dieu avait-il quelque plan à Lui? Evidemment, Il en avait un, et c'était celui-ci — s'introduire lui-même dans la scène de ruine, comme le Dieu de résurrection qui pouvait ressusciter d'entre les morts, comme le Dieu-Rédempteur qui pouvait dire à l'ennemi le plus terrible, « donne, » et pouvait reprendre à Lui dans une sphère plus élevée et meilleure ceux qu'Il avait ainsi retirés de leur état de chute. Et observez aussi, que le temps qu'Il choisit pour cela c'est lorsque l'homme, laissé à lui-même, avait corrompu l'idée même de Dieu, et quand, placé sous la lumière, il s'était servi de cette lumière, pour enfler son cœur devant Dieu.

Et ici, remarquez, en sixième lieu, ce qui était nécessaire selon les pensées de Dieu :

1<sup>o</sup> Il fallait une justice, car tous étaient sous la condamnation (chap. III, 21, 22);

2<sup>o</sup> Ce devait être d'une manière qui supposât qu'i

ne se trouvait pas de *force* dans la partie bénie — ce fut, donc, par la foi (1) (vers. 22).

5° Ce devait être « gratuitement par grâce » (vers. 24).

Or, ceci, 4°, suppose l'introduction de Son Fils, le Seigneur Jésus-Christ (vers. 22-26). Quel autre que Lui, en vérité, quel autre que le Fils pouvait dégager l'honneur et la gloire de Dieu en effectuant le salut?

5° Il fallait que ce fût de la *promesse* (chap. iv, 13, 14), donnée longtemps avant que l'accomplissement de la bénédiction (Rom. iv, 3, 17-21) montrât comment Dieu ferait reconnaître son conseil, et comme Il entendait le faire se justifier lui-même, et montrer aussi sa fidélité et sa puissance en laissant toutes les eaux du fleuve du temps et toutes ses circonstances, rouler et prouver leur impuissance à changer sa promesse. Et, 6°, cette *promesse* supposait qu'il se trouvait en Lui, le Dieu vivant, certaines choses qui étaient indispensables si l'homme ruiné devait obtenir une bénédiction. Il fallait qu'Il fût le Dieu qui, premièrement, *fait vivre les morts*; et, 2°, qui appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient. Et dans ces pensées, Dieu sépara dans le temps des personnes pour Lui-même, leur donna les promesses — elles crurent qu'Il était puissant pour les accomplir — « et en conséquence cela leur a été compté pour justice. » (vers. 22).

Ceci nous amène à la grande difficulté.

[1] La loi suppose qu'il y a de la force, car aussitôt qu'un homme peut dire « Je ne puis pas faire *cela*, — le commandement ne sert qu'à le condamner. Le salut par la foi, suppose que Dieu, qui a commandé à la lumière de resplendir des ténèbres, peut faire resplendir dans nos cœurs ténébreux la lumière de sa grâce et de sa gloire.

« Or que cela lui a été compté n'a pas été écrit pour lui seulement, mais aussi pour nous à qui il sera compté, (à nous) qui croyons en celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus, notre Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification. » (Rom. iv, 23-25).

Paul parle ici, remarquez-le, non pas comme vous et moi nous pourrions parler, de son expérience dans la jouissance de sa portion, mais de la manière (théorie et pratique) dont Dieu avait opéré le salut. Il y avait un certain Jésus — de la mort et de la résurrection duquel les avantages appartiennent à ceux qui croient en Celui qui l'a ressuscité d'entre les morts.

Il y a ici une certaine manière abstraite de rendre cela qui constitue précisément la différence entre manier la chose comme étant la vérité de Dieu, et en parler comme affaire de jouissance.

Il en est précisément de même, dans notre texte. « Or, si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec Lui. » (Rom. vi, 8). Mais il y a à remarquer une autre chose qui se rattache avec cela, qui est la difficulté réelle quand on arrive à considérer attentivement le remède qui est en Christ pour l'homme, et la plénitude de salut qui est en Christ, et qui sera trouvée, à mesure que nous poursuivrons, justifier pleinement le temps *futur*, au lieu du présent.

Si quelqu'un veut peser ce qu'était Paul avant que Christ l'appelât ; ce que l'appel de Christ fut pour lui ; ce que fut le changement qui s'opéra dans l'esprit, le cœur, la pensée et la vie extérieure de Paul ; la lutte qu'il eut à soutenir avec lui-même, avec Satan, et avec toutes ses circonstances, tout le temps qu'il fut dans le corps ; l'éducation morale que Christ fit de son



âme ; son état depuis le temps de sa mort jusqu'à celui où Christ ressuscitera son corps en gloire — si, dis-je, quelqu'un peut, quelque imparfaitement que ce soit, parcourir ces choses, il verra quelle est la grandeur de ce sujet : et il verra aussi, comment, *la vie éternelle dans la gloire céleste* étant la chose en vue de laquelle Paul fut appelé, il y a évidemment une grande convenance à ce qu'il soit parlé de la vie dans son plus parfait déploiement *futur* (« Nous vivrons aussi avec Lui »), et non pas selon sa demeure actuelle en nous. En nous elle est une source d'eaux vives jaillissant jusque dans la vie éternelle très-assurément. Elle et son véritable éternel caractère nous sont connus maintenant ; mais si nous voulons voir le privilège réel de sa possession, c'est dans son éclat *futur* et son déploiement sans obstacle dans le ciel que nous devons envisager la vie éternelle.

La vérité de Dieu agit sur nous par le moyen de la foi et par l'Esprit ; et où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. Mais cette liberté dans l'Esprit, est une chose très-réelle et très-vraie, et, dans un sens elle est plus élevée que l'affection et l'intelligence, car elle est divine — l'Esprit de Dieu rendant témoignage avec nos esprits (renouvelés). Mais la rédemption n'est pas seulement divine quant à sa source, et divine en elle-même comme remède de Dieu : elle est destinée à l'homme ; — l'homme doit être racheté ; et, en conséquence, Dieu ne donne pas seulement son Esprit et des instincts spirituels, mais il forme aussi d'une manière divine dans nos cœurs, comme hommes, des affections pour Lui-même et pour son Fils, et en même temps nous donne une intelligence afin que nous *connaissons*, et soyons capables de saisir et de comprendre le *pourquoi* et le *c'est pourquoi* de la vérité, ainsi que Ses voies avec nous.

Le témoignage de l'Esprit lui-même, les instincts spirituels, les affections formées dans le cœur, la connaissance détaillée de l'intelligence, peuvent souvent être séparés les uns des autres (1). Mais comme ils se trouvent tous nécessairement dans le salut commun à chaque âme ainsi que dans l'Eglise, ils ne peuvent pas toujours être nettement distingués les uns des autres, par nous qui sommes les sujets de ce salut. Nous verrons cela, et aussi la merveilleuse étendue (sa grandeur et sa largeur); du salut que Dieu a fait nôtre en Christ, si nous allons à Rom. v.

« Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. » (vers. 1).

[Non-seulement le Seigneur est celui qui est la paix, en qui seul il y a la paix, mais nous avons la paix; Il est notre Seigneur.]

« Par lequel nous avons eu accès aussi, par la foi, à cette faveur dans laquelle nous sommes, et nous nous

(1) Par exemple, en Rom. viii, nous trouvons l'Esprit, de Dieu habitant dans un homme, possédé par un homme (vers. 9-11), conduisant et dirigeant des personnes (vers. 14) devant plus tard vivifier les corps mortels (vers. 14); de même nous avons l'instinct spirituel de l'Esprit d'adoption qui crie Abba (vers. 15), notre esprit (vers. 16); nous avons encore le cœur avec ses affections, l'amour de Dieu répandu en lui (nommé chap. v, 5) mais trouvé ici, comme dans les vers. 18, 19, 39, et aussi le « nous savons » comme dans les vers. 22, 26, 28. Cette parole nous savons est tellement distinctive de la religion de Christ, la caractérise tellement, qu'elle pourrait passer pour la devise d'un homme céleste divinement enseigné; seulement cette connaissance est divine et céleste.

glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu » (vers. 2).

[Quelle position et quelle perspective incommensurablement bénies ! l'Esprit, la nouvelle nature, le cœur et l'intelligence ont tous encore ici leur place.]

Ensuite « et non-seulement cela, mais nous nous glorifions aussi dans les tribulations, sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance. Et l'espérance ne rend point honteux, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné » (Rom. v, 3-5).

Remarquez-le; non-seulement la paix au-dedans (vers. 1), et une position assurée de faveur (vers. 2) où nous pouvons nous réjouir, et l'espérance de la gloire de Dieu — mais nous trouvons en outre ici deux autres choses signalées; 1<sup>o</sup> de pouvoir concourir volontairement, d'un zèle cordial, avec Dieu, dans l'éducation qu'Il fait de nous-mêmes, quoique ce soit par la souffrance et la patience; et, 2<sup>o</sup>, l'amour de Dieu répandu dans le cœur, comme onction, par le Saint-Esprit donné à nous. Quels êtres nous sommes!

Puis vient notre état, comme Dieu le voyait et en jugeait, et ce qu'Il a fait. Oh! quelle différence avec la loi de Moïse! « Lorsque nous étions encore sans force — des impies — Christ est mort pour nous » (vers. 6).

La loi nous disait, en tant que créatures, Fais la volonté de Dieu, et vis par là; ou bien sois maudit: « Mais Dieu a constaté son amour, son amour à Lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (vers. 8).

Et alors, voyez ce qui suit — cette divine argumentation, discussion de choses — le sang a arrêté tous les droits de la justice divine contre nous — la mort de Christ a eu lieu en substitution pour nous — mais, si

en nous sauvant de la colère à venir, elle nous a réconciliés, il y a encore *davantage* pour nous : nous serons *sauvés par sa vie*. « Beaucoup plus tôt donc ayant été maintenant justifiés par son sang, serons-nous sauvés de la colère par Lui. Car si étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, beaucoup plus tôt, ayant été réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie » (vers. 9, 10).

Ceci (comme le vers. 11 nous le montre) nous donne lieu de nous réjouir en Dieu lui-même. Non pas seulement de nous réjouir dans l'espérance de sa gloire (comme au vers. 2), ni de nous glorifier dans les tribulations (comme au vers. 3), mais en Dieu lui-même. Car le croyant est amené à Dieu pour trouver sa joie en Lui. « Et non-seulement cela, mais nous nous glorifions même en Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation » (vers. 11).

Puis (remarquez-le bien) Paul met en contraste les deux Adams, et leurs œuvres, et leurs fruits.

#### LE PREMIER ADAM.

Par lui le péché est entré dans le monde — et la mort par le péché; — une mort qui a passé à tous, car tous étaient pécheurs.

L'offense d'un seul a conduit, par le jugement, à une condamnation, régnant sur tous, qui, hélas! était en harmonie avec l'état de péché de tous.

#### CELUI QUI DEVAIT VENIR.

Par lui est venue la grâce de Dieu, et le don gratuit de la grâce, savoir par Jésus-Christ.

La justice a conduit, par le don de la grâce, à une justification *vie* qui était envers tous, mais sur ceux qui croient; et elle abonde pour ceux qui croient, afin qu'ainsi la grâce régnât par la justice en *vie éternelle*, par Jésus-Christ notre Seigneur.

C'est merveilleux de voir de quelle manière le Dieu Sauveur et Rédempteur montre dans cette portion de sa Parole, comment il a condescendu à pourvoir à une mesure de bénédiction en contraste parfait avec toute la ruine causée par l'homme dans l'œuvre de la création.

Remarquez encore ici que la bénédiction consiste, non pas simplement dans la justification de vie, mais dans le règne de la grâce, par la justice, en vie ÉTERNELLE par Jésus-Christ notre Seigneur. Or, si nous voulons voir ce que cela est, dans sa pleine signification, il faut nous transporter, de la jouissance que nous en avons à présent dans notre condition dans le temps (1), au temps et dans la condition où la vie éternelle par Jésus-Christ notre Seigneur sera manifestée et vue plus tard dans sa propre sphère et dans ses scènes propres. C'est ainsi que nous apercevons un *pourquoi*, et un *c'est pourquoi*, de ce qu'il est dit dans notre texte, non pas « Or, si nous sommes morts avec Christ, nous savons que nous vivons aussi avec Lui », mais bien « Or, si nous sommes morts avec Christ nous croyons que nous *vivrons* aussi avec Lui.

Nous avons donc considéré les antécédents du chapitre où se trouve notre verset; et nous avons vu, d'un côté, cette chétive créature, l'homme, dans le plus extrême degré de toute sa petitesse, quand il est dans le péché; et, d'un autre côté, Dieu dans toute

(1) Dans lequel, avec toute sa bénédiction, elle est nécessairement accompagnée du combat et de la lutte, et même nous y conduit, conformément à ce que nous sommes, nous et nos circonstances; tout autant, et aussi sûrement qu'elle nous mène à la joie et à l'allégresse, conformément à ce que sont à notre égard Dieu et ses plans, ses voies, et ses conseils.

la grandeur de sa patience et de son long support et dans la magnificence de sa miséricorde. L'homme a été montré comme en marche sur la terre, — le Gentil et le Juif (Chap. 1, II, III); et après cela, l'homme comme chef de race, amenant la ruine dans laquelle sa famille avait été trouvée (Chap. V). Pareillement, Dieu est apparu d'abord dans sa grandeur comme Créateur, et comme le Dieu de patience et de long support, et ensuite dans toute cette plus sublime grandeur incommensurable dans laquelle Il s'est manifesté, quand Il a agi contre la ruine dans laquelle l'homme avait été plongé, et en contraste avec elle. Son conseil, ses plans, ses voies, proclament toujours et partout qu'il est Dieu, lui seul; pas une des exigences de sa propre gloire infinie n'a été oubliée; et elle s'est toute si pleinement répandue dans le don de son Fils et la présence du Saint-Esprit, que le témoignage de grâce et de miséricorde répandu partout laisse toutes les âmes sans excuse; elles ne peuvent être perdues que par le mépris de la miséricorde. Dieu n'a pas seulement fait une œuvre par laquelle se glorifier Lui-même dans le salut de ceux qui croient; mais c'est une œuvre qui laisse l'homme, l'homme coupable, incrédule, plus condamné que ne faisait la loi enfreinte. Qui ne déclarera en effet sans excuse, condamné par lui-même, et condamnable par qui que ce soit, le coupable pécheur condamné — le coupable qui, ayant encouru la perte de la vie en vertu de la loi violée, méprise le pardon gratuit et la miséricorde d'un Dieu pardonnant le péché (4) ?

(4) Quel vaste champ la grâce divine ouvre devant nous ! Quel contraste elle fait avec les étroites limites de la loi ! Et quelle différence dans l'atmosphère et le climat !

Vers la fin de la portion déjà considérée — après que l'homme a été révélé dans tout son pitoyable état, et qu'il nous a été présenté ce qui était nécessaire, selon l'estime de Dieu, si l'homme devait être béni d'une manière divine — nous trouvons la grande pensée de « La grâce régnant par la justice, en *vie éternelle*, par Jésus-Christ notre Seigneur. »

Il y a, pour ainsi dire, cinq chapitres sur ce sujet : 1<sup>o</sup>, le chap. vi dans lequel est montrée — et montrée dans les diverses parties du sujet — l'association d'un pauvre pécheur avec le Christ, par Dieu, mais par le moyen de la foi dans le pécheur ; 2<sup>o</sup>, (Chap. vii) sont expliquées certaines choses qui pouvaient paraître à l'homme d'insurmontables difficultés dans l'accomplissement de quelques parties du plan ; 3<sup>o</sup> (Chap. viii) l'association entière, et réalisée de cette manière et *actuellement*, du croyant avec Dieu ; — nonobstant toutes les difficultés, aucune condamnation ne saurait atteindre ce qui est en Christ, non plus qu'aucune séparation d'avec Dieu ; 4<sup>o</sup>, (Chap. ix-xi) la connexion de cela, goûté maintenant peut-être dans l'expérience individuelle seulement, avec le but de toutes les voies de Dieu sur la terre, à travers toutes les dispensations qui continuent de se dérouler jusqu'à ce que la miséricorde remplisse les lieux célestes et les lieux terres-

l'une et de l'autre ! Et cependant l'homme préfère « la loi » à « l'évangile » ; et ce n'est pas seulement l'homme en tant qu'homme, qui agit ainsi, mais combien de chers enfants de Dieu préfèrent retourner de nouveau à la loi et à sa prison, et à son esprit de servitude, au lieu de poursuivre dans la pleine liberté de cette grâce et du cœur d'amour du Père, et dans l'esprit d'adoption et de liberté qui conduit à l'obéissance.

tres; et 5<sup>o</sup>, (Chap. XII, jusqu'à la fin de l'épître) l'entière association actuellement, pour la marche et pour le caractère, des saints de Dieu avec Christ — rejeté sur la terre et honoré dans le ciel.

Il se peut que leur expérience présente soit, comme fut celle de Christ, depuis la terre — et qu'elle se fasse sentir à eux par des coups et des souffrances qui ne font qu'attirer et exciter ses sympathies (car béni soit Dieu, Il est sûrement abrité et personnellement au-dessus de tous les flots et de toutes les vagues du monde méchant dans lequel nous sommes), mais nous tenons sa position comme rejeté sur la terre, position dans laquelle Il fut pleinement, jusqu'à sa croix — Il avait une mission de la part de Dieu pour les Juifs, et guérissait sur la terre les maladies, etc.

Quelque précieux que ce pût être de méditer chacun de ces cinq chapitres, je dois me borner plus particulièrement, ici, au premier, c'est-à-dire à Rom. vi dans lequel, à mon avis, nous trouvons une explication plus complète et plus détaillée qu'à l'ordinaire du salut en Christ, pour autant qu'il s'agit de l'application que Dieu en fait au croyant.

La complexité des circonstances de ceux à qui le salut doit être appliqué, ainsi que le caractère complexe du mal intérieur seront bientôt évidents. L'esclave-né de Satan est dans un monde (1) de l'arran-

(1) Satan a *usurpé* le pouvoir sur la terre, aussi bien que dans les lieux célestes; — mais le monde, comme j'en parle ici, est un système organisé par l'homme sous la direction de Satan (comme en Gen. iv, 16-22.) Il est sur la terre, à la vérité, et largement formé de matériaux qui se rattachent à la terre — toutefois ce n'est pas la terre — mais un système de mal sur la terre.



gement de Satan, et a un corps prêt de toute manière à s'identifier avec le mal existant de toute part. Ensuite, quant à ce qui en est « du patient » quand la grâce le trouve, la maladie est aussi très-complexe : d'abord, il y a une ignorance complète de Dieu tel qu'Il est réellement, et une confiance entière dans la fausse idée que le pécheur, dans sa déception, se fait de Dieu ; secondement, il y a une présomptueuse bonne opinion de lui-même — par suite de laquelle l'homme tient complaisamment pour certain qu'il ne peut pas avoir *un mensonge dans sa main droite*, et comme résultat, une suffisance comme si par sa propre sagesse et ses propres forces il était en état de tout régler pour Dieu et pour lui-même d'une manière meilleure que la plus excellente ; — un cœur fait pour ne trouver sa satisfaction qu'en Dieu seul, mais qui s'est détourné de Lui, toujours plein de vanité et de mécontentement répandant le flot de ses propres convoitises ; et outre tout cela, une volonté inconstante comme une girouette, mais obstinée et inflexible comme une barre d'airain. Or, comment un tel être sera-t-il rendu propre à être heureux et à se trouver chez lui dans la maison du Père dans le ciel, propre à être un canal par lequel le fleuve de la bonté divine pourra s'épancher en célestes et divines bénédictions dégagées de tout égoïsme ? Dieu opérera cela, en lui faisant lui-même l'application, par le moyen de la foi et par l'Esprit, du riche salut qui se trouve dans le Christ Jésus. Mais ici se présente une considération

L'homme peut trouver en lui les plaisirs du péché qui ne sont que pour un temps, et la satisfaction de ses passions et de ses convoitises ; il est en dehors de la présence du Seigneur.

qui ne fait qu'accroître la difficulté pour l'esprit de l'homme. En même temps que la pensée et le cœur de Dieu se sont engagés, envers chaque croyant, à faire de tout le salut parfait de Christ celui de l'individu — le salut individuel fait partie d'un témoignage actuel, et d'une gloire à venir qui se répandra dans toute l'étendue du champ immense où est connu l'amour rédempteur. Rendez cela, d'une manière tranchée, en ces termes, et la difficulté apparaîtra : Je dois être sauvé — mais mon salut a rapport avec les voies de Dieu durant ces dernières cinq mille et quelques années, et plus spécialement avec son témoignage durant ces derniers dix-huit cent soixante-cinq ans, et aboutit à une gloire qui doit remplir les cieux et remplir la terre au matin de la résurrection. Ceci, tout en donnant à mon salut cette part relative d'importance qu'une pierre édifiée dans un mur a, comme partie d'une maison, au-dessus d'une pierre qui git au bord de la route, me réduit en même temps à ma juste proportion. Le temple ne serait pas un temple parfait sans cette pierre; elle est dès à présent une partie intégrante du temple du Seigneur — quelque petite qu'elle était et qu'elle est, envisagée en elle-même.

Le sixième chapitre de l'Épître aux Romains s'ouvre par une proposition que l'on rencontre assez communément parmi les hommes d'un esprit pervers et ignorant, quand ils discourent de la vérité de Dieu. Seulement, ce qu'ils posent comme un axiôme évident par lui-même d'un résultat certain, selon leurs raisonnements logiques — Paul, ou l'Esprit de Dieu par Paul, le tient pour une chose insensée et absurde qu'il faut dénoncer aussitôt. La doctrine du pardon gratuit des péchés est, pour l'homme, synonyme et in-

séparable de la liberté de continuer de pécher (1). Que dirons-nous donc? Demeurerons-nous dans « le péché, afin que la grâce abonde? » [Paul dit une fois et deux fois: « Je parle selon l'homme; » mais remarquez qu'il ne s'arrête pas à le dire *ici*.] Il pose la question. Sa réponse est double. D'abord une expression d'horreur. Qu'ainsi n'advienne! [ou bien loin (une telle pensée).] Puis, il fait ressortir la folie de cette idée. « Nous qui sommes morts au péché, comment y vivrons-nous encore? » (vers. 2). Trois choses étaient vraies de moi individuellement: d'abord, j'avais le péché en moi; ensuite cela me plaçait nécessairement sous le jugement de Dieu contre le péché; premièrement, dans la mort, et en second lieu, dans le jugement à venir. Le péché, la mort et le jugement étaient à moi. J'étais moralement mort dans les péchés; et comme tel ma perspective était la mort, et ensuite le jugement. Christ, qui était saint, innocent, séparé des pécheurs, en qui Satan n'avait rien — et qui n'était pas de ce monde — mourut comme Fils de l'Homme, sous le jugement de la colère de Dieu, qui

(1) Quelle confession de sa propre folie et de la méchanceté de l'homme, fait, cependant, l'adversaire de l'Évangile, quand il parle ainsi! Prenant l'homme sur son propre terrain, j'ai maintes fois répondu à des personnes pareilles: « Je suppose donc que vous pensez que tout l'amour qui fait pardonner à des enfants, à d'anciens amis, n'est propre qu'à entretenir l'esprit de rébellion dans leur cœur: et que plus ma femme, mes enfants, savent combien je les aime, plus je suis certain de ne pas être aimé et honoré. » Quelle stupide ignorance de la nature humaine! Mais, en même temps, quel aveu de l'horrible égoïsme et de la volonté propre de l'homme, renferme la manière de voir de l'adversaire de l'Évangile!

m'était dû. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » tel fut son cri. Il porta la peine pour moi qui étais moralement mort. Dieu a révélé sa propre grâce et sa miséricorde en procurant une telle voie pour les pauvres pécheurs. Si d'autres n'admettent pas la mort de Christ en tant que Substitut pour la grâce, moi je l'admets. C'est une éternelle réalité, et je sais qu'elle existe comme telle, indépendamment de ma foi ou de mon manque de foi en elle. Dieu m'a donné cette foi et son Saint-Esprit afin que je puisse recevoir sa vérité, et, par mon acte propre, mettre mon sceau à sa vérité. « Je le sais, » serait ma réponse à la question de Paul : « Ne savez-vous pas que nous tous qui avons été baptisés pour le Christ Jésus, avons été baptisés pour sa mort ? » (vers. 3). Oui ; béni soit Dieu pour sa grâce, puis-je dire, et ajouter aussi : « Nous avons donc été ensevelis (1) avec Lui, par le baptême, pour la mort. »

Moralement mort, j'avais devant moi pour avenir la mort et le jugement. Christ a porté ce jugement dans sa propre mort. Le Christ de Dieu a fait cela. Il était envoyé de Dieu pour régler cette affaire. Certainement Dieu n'a pas la pensée que son Christ a failli, ou que son œuvre a failli en cette affaire. Ils sont, eux,

(1) Un cœur d'homme sain reconnaîtrait certainement (comme l'adversaire de l'Évangile le nie) qu'un bienfait pareil attirera sûrement à Dieu le cœur le plus froid et le plus indifférent. *Il doit* (mais c'est là la loi sous une autre forme) : mais il n'y a pas pouvoir en l'homme, en tant que simple créature, une fois tombé, de faire ce qu'il *doit*. La grâce lui donne une nature nouvelle — une nature qui aime Dieu, et prend davantage ses délices, comme elle le doit ; si elle est divine, dans l'amour de Dieu pour nous, que dans le nôtre pour Lui.

les parties les plus compétentes, plus encore, ils sont les seuls compétents pour prononcer un jugement sur cela : et le jugement qu'ils ont prononcé, c'est que « c'est accompli. » Par grâce, j'ai mis mon Amen à ce à quoi l'Amen de Dieu avait été mis longtemps avant le mien. Mon Amen a peu de valeur en comparaison du Sien, mais il n'est pas sans valeur ; car, d'abord, il est la preuve d'un acte nouveau et présent de sa grâce — savoir, qu'Il a fait de sa pensée à l'égard de Christ une brillante lumière pour mon âme — et cela, en second lieu, signale une action nouvelle et présente du Saint-Esprit, qui n'a pas seulement rendu témoignage à Christ au commencement, et écrit les épîtres de jadis, mais a imprimé maintenant, à une date toute récente, ce témoignage en mon âme. De son côté, la grâce, en Dieu, attache un haut prix, dans le ciel, à l'Amen d'un pauvre pécheur sur terre à la valeur de la miséricorde par le moyen de Christ par l'Esprit. Pour la personne du pauvre pécheur, le prix dépasse toute mesure — c'est une mesure d'amour éternel, céleste, divin. Mais ensuite, quoi, si j'en ai fini avec mon héritage Adamique ruiné, et que je n'aie rien d'autre ? L'héritage d'Adam en Eden est perdu, je ne saurais retourner là, pourrait dire un pauvre pécheur qui, ayant découvert que le péché, la mort, et le jugement étaient son lot, comme descendant d'Adam, viendrait d'apprendre que Dieu le regardait comme mort et enseveli avec Christ. Bien ; mais ce fait d'être mort et enseveli avec Christ, n'est que la première bénédiction. La seconde est celle-ci :

« Afin que comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi marchions en nouveauté de vie. Car si nous avons été identifiés avec

Lui dans la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi dans la ressemblance de sa résurrection; sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec Lui, afin que le corps du péché, soit annulé pour que nous ne servions point le péché. Car celui qui est mort, est quitte du péché. Or si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec Lui, sachant que Christ étant ressuscité d'entre les morts ne meurt plus; la mort n'a plus d'empire sur Lui. Car en ce qu'Il est mort, Il est mort une fois pour toutes au péché, mais en ce qu'Il vit, Il vit à Dieu. Vous aussi tout de même, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. Que le péché donc ne règne point dans votre corps mortel pour lui obéir dans les convoitises de celui-ci; et ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité, mais livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants, — et vos membres à Dieu comme instruments de justice » (Rom. VI, 4-13).

Remarquez-le bien, nous sommes des êtres qui *ont été faits vivants d'entre les morts*; rien ne saurait être plus clair. Et certainement personne ne peut lire le passage que nous venons de citer, sans voir comme cela est tranquillement posé dans tout son contenu. Il est posé que depuis mon identification avec Christ par le moyen de la foi j'ai complètement pouvoir sur moi-même : ce n'était certainement pas le cas lorsque j'étais dans le péché. Bien loin d'être plus grand que moi-même et que mes membres, j'étais mené captif par eux, et ils étaient trainés ça et là au moyen de la convoitise, par des circonstances fortuites du dehors, dans ce qui était autour de moi, dirigées par Satan. Ce n'est pas, remarquez-le, essayant de se vaincre lui et son mal, afin de pouvoir être associé avec Dieu, ou afin que Dieu puisse l'honorer; mais c'est un homme

reconnaissant qu'il est, en grâce, associé avec Christ par Dieu, et associé de telle sorte que la mort pénale de Christ roule dans son âme à la fois comme jugement moral sur tout ce qu'il était lui, pécheur, et au même moment comme délivrance complète de toutes ses conséquences; non pas seulement de son juste jugement — ce nuage a passé de dessus le pécheur, et est vu avoir éclaté violemment une fois pour toutes sur Jésus quand Il était sur la croix, et n'avait pas le pouvoir de jamais fondre sur le croyant, — mais de plus, la puissance de la loi du péché est brisée. Avec la nouvelle vie qui nous est donnée en Christ, il nous est donné aussi la certitude que lorsqu'Il sera manifesté dans la vie, nous serons manifestés dans la même vie avec Lui. Quand Il aura changé ces corps vils, et les aura rendus conformes au corps de sa gloire, il y aura alors certainement une parfaite *mar-*  
*che en nouveauté de vie*; alors nous serons aussi pleinement dans la ressemblance de sa résurrection; nous ne servirons jamais le péché, mais nous en serons délivrés pour toujours; nous vivrons aussi avec Lui; avec Lui qui ne meurt plus, sur lequel la mort n'a plus d'empire: mais tout en reconnaissant que c'est là une vérité bénie, le chrétien antidote, dans sa conduite ici-bas, par la foi, l'accomplissement de cette bienheureuse espérance. C'est là la TROISIÈME vérité sur laquelle Paul insiste ici, savoir: que si, PREMIÈREMENT, vous avez été délivré de la position d'Adam avec son péché, sa mort, et son jugement, en vertu de ce que Dieu vous tient par grâce pour un avec Christ qui mourut et fut enseveli; et si, EN SECOND LIEU, vous avez été associés dans la vie avec le Christ qui ne meurt plus, sur lequel la mort n'a plus d'empire, qui vit à Dieu; eh bien! il y a, EN TROISIÈME LIEU,

il y a une activité à déployer actuellement par vous en conséquence de ce que vous êtes tenu de Dieu pour libre du péché, et de la communication qui vous a été faite de cette vie avec Christ, savoir : une vie ici-bas, selon la vie de Christ lui-même — comme Paul a dit : pour moi *vivre c'est Christ* — et selon la vie cachée avec Christ en Dieu, laquelle, quand elle apparaîtra, brillera seule en nous, sans empêchement ni obstacle, et brillera pleinement. Ayant déjà insisté ailleurs sur la force de ce fait de nous tenir nous-mêmes pour morts au péché, je ne m'y arrête pas ici, mon sujet étant, « Si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec Lui » (vers. 8).

Je voudrais, toutefois, signaler quelques points :

1° La proposition positive sans restriction du vers. 15 : les aiguilles de l'horloge doivent donner le temps véritable ; une vie chrétienne doit être manifeste à tous ; non pas simplement des affections convenables, d'heureuses pensées ; mais une vie, une vie extérieure qui parlera pour Dieu.

2° La déclaration positive du vers. 14 : « Car le péché n'aura pas d'empire sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi mais sous la grâce. » Avec la juste déduction que l'âme sous la grâce est plus séparée du péché et liée aux bonnes œuvres que l'âme sous la loi.

Nous ne servons pas Adam	Mais nous servons Christ
avec la loi	avec sa grâce
le péché et	son obéissance et
la mort.	sa justice.

La sainteté, et la capacité de porter du fruit, et la vie éternelle, sont à nous : « Qui se glorifie de ce que quoique le salaire du péché c'est la mort, — le don



de Dieu est la vie éternelle par Jésus-Christ notre Seigneur ? » Je ne puis entrer ici dans les chapitres vii et viii ; ils appartiennent à peine à mon sujet quoiqu'ils soient d'un profond intérêt, et qu'ils jettent une immense lumière sur ce avec quoi cette vie de Christ en nous *n'est point* rattachée, et sur ce avec quoi elle *l'est* ; ainsi que sur la manière dont elle opère au milieu de toutes les difficultés qui se trouvent en nous et autour de nous ; difficultés de Satan, et du monde dans les voies passées et présentes de Dieu à l'égard de ses dispensations sur la terre ; et aussi sur la manière dont cette vie a son champ et sa sphère propre en Christ, qui est assis sur un trône sous lequel roulent tous les conseils de Dieu pour l'éternité et le ciel, et tous les plans et toutes les alliances de Dieu pour la terre et le temps. Oui ; notre vie est en Celui qui est en Dieu ; et tous les conseils, tous les plans de Dieu, roulent, en Lui étant assujettis, autour de Celui en qui est notre vie, qui est Lui-même notre vie (heureux peuple, peuple béni que nous sommes). Il est l'objet d'eux tous. Oh ! que le Seigneur notre Dieu daigne élargir nos cœurs pour comprendre sa louange, et pour goûter la douceur de cette place de *Confidante* qu'Il a assignée à l'Eglise !

! Comme conclusion, je voudrais faire remarquer qu'il y a quelque chose d'ineffablement béni, mais en même temps solennel, dans la pensée d'être un vase, un membre, dans lequel *la vie de Christ est déployée*. Est-ce là ma vocation et mon œuvre présente, de déployer, ici-bas, la vie qui est en Christ, comme la vie dont Christ est la source, et dont moi-même je ne suis qu'un canal ? Et que faire, si Satan et le monde font obstacle, et si le corps doit être tenu pour mort ? Me bornerai-je à me consoler moi-même par

la pensée que bientôt dans la maison du Père, en haut (l'Esprit pénétrant tout), cette vie aura (dans peu, si peu de temps) son libre cours, son cours plein et parfait? Non. J'ai plus que cela; je puis jouir et me réjouir, non-seulement en ce que sera la vie dans le cours célestes, mais, en un sens, d'une manière plus pure et plus désintéressée, et de la manière la plus divine, la manière de Christ: je puis me réjouir, dis-je, dans toutes ces souffrances et toutes ces luttes du désert que la vie m'amène avec elle. C'est la communion avec la personne même de Christ; c'est la réalisation de la partie la meilleure de la bénédiction, à part les circonstances de la joie.

## N° 2.

## QUATRIÈME TEXTE.

« Cette parole est certaine, car si nous sommes morts avec Lui, nous vivrons aussi avec Lui » (2 Tim. II, 11).

Une si grande partie de ce que nous venons de dire sur le troisième texte s'applique à celui-ci, qu'il reste peu de chose à ajouter. Dans l'Épître aux Romains l'Apôtre posait la théorie, les bases de la doctrine de la foi chrétienne. En écrivant à Timothée, il prend la pratique, l'édifice construit sur le fondement d'une vie pareille; et comme c'étaient des temps fâcheux il l'encourage à endurer les souffrances comme un bon soldat de Jésus-Christ. Nous avons Sa vie; nous nous attendons à vivre et à régner avec Lui quand nous arriverons à la maison auprès de Lui: jusqu'à ce moment-là, le monde, sous l'autorité de Satan, et les lieux célestes occupés les premiers par les ennemis nous assurent la souffrance si nous marchons comme Celui, dont nous avons la vie, marchait ici-bas.

Cette expression, *SU UN, KAKOPATHËSON, toi, donc,*

*dure les souffrances*, est presque la tonique de cette lettre, chap. i, 8, 12; ii, 5, 9; iv, 5; et cela découle du fait que la vie de Christ est possédée maintenant dans des circonstances, et au milieu de pouvoirs singulièrement en contraste et en opposition avec elle. Les circonstances et les pouvoirs qui nous entourent sont contraires à la vie; mais la vie de Jésus-Christ est déjà en nous, et celui qui l'a, peut dire dans la puissance qu'elle donne, Je choisis plutôt d'être affligé avec le peuple de Dieu et de Christ, que de jouir pour un temps des délices du péché. Puissions-nous, donc, endurer les souffrances comme les bons soldats de Jésus-Christ, pendant le peu qui reste de ce « encore très-peu de temps! Amen. Viens, Seigneur Jésus.

Si ce que l'Esprit affirme par Paul, est que « nous fûmes *vivifiés ENSEMBLE AVEC CHRIST* » (Eph. ii, 5; Col. ii, 13), alors, évidemment, nous avons une même vie en commun avec Lui. *Non pas*, qu'il possédait une espèce de vie, reçue d'une certaine manière; et nous une autre espèce de vie reçue d'une autre manière; *mais* une seule et même vie possédée d'une seule et même manière : car nous fûmes *vivifiés ensemble avec Lui-même*

C'était une vie prise par Lui-même — sur la terre, dans le tombeau — prise par, avec, et dans une puissance divine parfaite : une vie non sujette à la mort (Rom. vi, 9; Apoc. i, 18), ni en nous à la corruption (i Pierre i, 23). Il est vrai que, jusqu'ici, elle a été comparativement peu déployée par Lui-même et en Lui-même, depuis qu'Il l'a prise; son principal déploiement en Lui, a été dans le ciel. Toutefois n'importe : on l'a vue en action en Lui parmi ses disciples, pendant qu'Il était sur la terre (Jean xx et xxi : Act. i, etc.).

Maintenant qu'Il a quitté la terre et qu'Il demeure le « peu de temps » dans le ciel, Il est là comme Fils de l'Homme, et intéressé dans ce qui se passe ici-bas. Il l'a fait voir au martyr d'Etienne, souvent en rapport avec Paul, et agit ainsi constamment, comme nous le voyons à la fin d'Héb. iv, envers les plus faibles de ses disciples. Il reviendra sur la terre pour manifester sa vie de nouveau ici, dans des circonstances plus restreintes, qui doivent être plus limitées que celles de sa position actuelle — plus restreintes à la terre.

En nous, elle n'est jamais séparée de Lui-même. C'est ici-bas qu'elle agit en nous, mais elle nous tourne vers le ciel où Il est : elle agit en nous pour nous faire connaître à nous-mêmes comme membres d'un corps dont la Tête est dans le ciel ; agit en nous, pauvres canaux de bénédiction, qu'elle remplit comme elle-même découlant sans cesse de Lui-même la seule et unique source. Qu'Il est *Dieu au-dessus de toutes choses béni éternellement*, ne doit jamais être oublié ; toutefois nous possédons une vie en commun avec Lui comme Fils de l'Homme, Lui ayant repris sa vie comme homme, dans des circonstances et dans des relations différentes de celles dans lesquelles Il l'avait d'abord.

Et ce qui nous est le plus particulier, c'est, non pas que la délivrance de toute condamnation qui lui appartient, doive nous appartenir ; ni que nous devions être des objets de faveur en Lui le bien-aimé ; ni que nous ayons des expériences et des perspectives en commun avec Lui ; mais que les objets et les motifs qui L'influençaient dans ses actes les plus élevés, sont les objets et les motifs qui influencent cette vie en nous. Ainsi que Paul le montre très-abondamment.

ment en Phil. II : « Qu'il y ait en vous cette pensée qui a été dans le Christ Jésus, etc. » « Car c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire selon son bon plaisir, etc. »

---

## PENSÉES SUR APOCALYPSE, I.

---

Outre le témoignage direct et béni de l'amour de Dieu et du salut individuel, il y a deux sujets que l'Écriture nous présente intimément unis l'un à l'autre : le gouvernement de ce monde, et l'Église. C'est à l'Église que le Saint-Esprit confie maintenant les vérités divines; c'est elle qui en est dépositaire (1). La portion de l'Église est d'une nature exclusivement céleste. Être dans les cieux en esprit

(1) C'est à ceux qui en sont membres qu'est confié le soin de les répandre. L'Église n'enseigne pas. Les Apôtres et les Prophètes enseignaient; après eux, ce sont les Docteurs et les Évangélistes dans leurs positions respectives qui ont mission de le faire. L'Église, elle, reçoit, tient ferme et professe la vérité. Sans doute elle peut tomber au point d'abandonner le maintien et la profession de la vérité, à la fidélité des individus; mais son devoir, dans l'état normal, est d'être la colonne et l'appui de la vérité.

maintenant ; et , quand la plénitude des temps aura amené l'accomplissement des desseins de Dieu , y être , en réalité , associée à Christ dans le gouvernement de la terre : telle est essentiellement la portion de l'Eglise. Sa condition propre est d'être l'Epouse et le Corps de Christ. Mais elle a aussi une existence extérieure et une responsabilité ici-bas. Elle doit être l'épître de Christ , connue et lue de tous les hommes ; et présenter ainsi devant le monde le caractère de Dieu. Sous ce rapport , elle est considérée comme une dispensation responsable dans le monde , comme le labourage de Dieu , comme l'édifice de Dieu où les hommes peuvent mal construire , bien que le fondement ait été bien posé. Christ , de son côté , poursuivra sa propre construction à Lui , à travers toutes les phases de l'existence de l'Eglise , et aura à la fin , comme sa maison dont Il sera la lumière et la gloire , l'Eglise parfaite en gloire. Contre cette œuvre sur la terre ou ses résultats dans les cieux , nul pouvoir de celui qui tient l'empire de la mort ne saurait prévaloir. Mais en tant que confiée au service et à la responsabilité de l'homme sur la terre , l'Eglise se trouve dans la condition d'une économie ; elle doit être rejetée et mise de côté si elle ne reste pas fidèle et ne manifeste pas la gloire qui lui a été confiée. Dans ce cas Dieu agit à son égard , comme il a toujours agi dans ses rapports , avec l'homme ; comme il agit au commencement en lui donnant

une innocence parfaite; comme dans la suite il fit en lui confiant successivement les promesses, la loi, la sacrificature, la royauté juive placée sous l'obéissance de la loi, la suprématie des Gentils indépendante de tout. Sous toutes ces dispensations l'homme a failli; elles seront rétablies en grâce en Christ ou sous Christ: on verra là, le second Adam dont le premier n'était qu'une image, les promesses accomplies, la loi écrite dans le cœur, la sacrificature réalisée dans sa splendeur imposante, la royauté juive dans le Fils de David, la suprématie sur les Gentils en Celui qui se lèvera pour régner sur eux.

Bien que l'Eglise ne soit pas comprise là dedans, cependant, en tant que sphère de la manifestation de la gloire céleste de Christ par la fidélité de l'homme ici-bas, et en tant que maison de Dieu par le Saint-Esprit, elle est sujette à la même loi de responsabilité de l'homme, de chute, et d'accomplissement divin en grâce et en puissance. De même pour les assemblées locales, — les chandeliers. Dans leur état normal, elles représentent, chacune en petit, l'état normal de l'Eglise, ce qui est manifesté du Corps de Christ sur la terre; mais, comme elle aussi, elles peuvent devenir tellement corrompues que leur chandelier leur soit ôté. Seulement, tandis que l'enlèvement du chandelier laisse l'assemblée subsister tout de même sur la terre, elle cesse d'y demeurer, comme scène

de l'action de Dieu, dès l'instant que sa responsabilité prend fin. C'est ce qui fait, nous en sommes convaincu, que ceci ne saurait avoir lieu jusqu'à ce que soit venu le temps pour l'Épouse et le Corps de Christ d'avoir une place meilleure dans les cieux.

L'Apocalypse nous présente Christ, comme Fils de Dieu ou l'Ancien des jours, dans son divin titre de Juge; elle met sous les yeux le jugement de l'Assemblée et celui du monde, celui du dernier pouvoir apostat en particulier. Si nous ne l'étudions pas sous ce point de vue, nous ne la comprendrons jamais. De là, le caractère prophétique des communications. On y chercherait en vain les relations du Père avec ses enfants, de Christ avec sa fiancée et son Corps, bien qu'à la fin il soit parlé de l'Épouse dans le but d'identifier la cité avec elle. Les saints aussi, tout en ayant conscience de la grâce dont ils sont l'objet, comme aussi l'Église, à la fin, de sa propre relation, loin d'être en aucune manière le sujet du livre, en demeurent nettement séparés. Le livre est prophétique parce qu'il s'occupe du gouvernement et du monde; l'assemblée elle-même y est envisagée dans sa responsabilité sur la terre, caractère qui doit à la fin occasionner son rejet, et non comme corps de Christ uni à la Tête dans les cieux. Il est de toute importance, non-seulement par rapport à l'Apocalypse, mais pour la vérité en général, d'entrer clairement dans cette distinction, sinon



l'on ne saura jamais ce que c'est que l'Eglise ; comme au reste dès qu'on le sait, elle s'impose, pour ainsi dire, immédiatement à l'esprit. Dans l'Ancien-Testament on trouve tout ce qui appartient à Christ, sauf ses relations avec l'Eglise. Tout ce qui Le concernait était ouvertement révélé ; l'Eglise ne pouvait l'être : car tandis que son existence dépendait de la rupture du mur mitoyen, c'était de la conservation de ce mur que dépendait le maintien d'Israël et de la loi, et véritablement sans cela la responsabilité du premier homme n'aurait pas été pleinement mise à l'épreuve. C'est sur le fait, que cette responsabilité a pris fin par suite de notre état de complète perdition, que reposent l'Eglise et nos relations avec Dieu et qu'une place nouvelle est prise par le second Adam ressuscité des morts, après l'acceptation de son œuvre, sa propre acceptation, à Lui, et sa glorification en suite de cette œuvre, et la nôtre, par Lui et en Lui.

Notre responsabilité est également d'une autre nature. Elle ne consiste pas à nous conduire comme Adam aurait dû le faire, ou comme la loi le requérait, mais à marcher comme Jésus a marché, à manifester dans notre corps mortel cette vie de Jésus comme étant morts au péché, au monde et à la loi, et comme vivants de cette vie qui est descendue du ciel dans la personne du Fils venu du ciel. Je dois ajouter ici toutefois, qu'il ne faut pas chercher dans l'Ancien Testament la révélation du Père par le Fils comme habitant

éternellement dans son sein. Cette pensée ne lui est sans doute pas étrangère puisqu'on y trouve la relation de Fils; mais elle est employée d'une manière conventionnelle (je ne veux pas signifier par là qu'elle ne soit pas vraie), ou envisagée dans le temps, et non pas comme ayant son fondement dans la nature de sa Personne, dans la Divinité : elle y est comme une relation formée sur la terre : « Il me sera Fils et je raconterai l'ordonnance : Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré. » Cela se passe dans le temps; sur la terre; c'est le glorieux et véritable titre du Messie, son vrai caractère sur la terre. De même encore dans ce passage : « Je lui serai Père et il me sera Fils. Je l'établirai l'ainé, plus élevé qu'Agag et souverain sur les rois de la terre. » Mais dans le Nouveau Testament, le Fils nous apparaît ouvertement dans sa relation propre avec le Père : « Nul homme n'a jamais vu Dieu (1); le Fils unique qui est au sein du Père, lui, l'a fait connaître. » Il a révélé le nom du Père, déjà même alors qu'il était sur la terre. Il est venu envoyé de la part du Père. Par le Fils, Dieu a créé toutes choses. Il ne nous place dans cette relation d'enfants et de Fils, adoptés, il est vrai, qu'en devenant notre vie. Aussi n'est-il jamais dit que cette vie est en nous, bien que nous l'ayons et soyons dits l'avoir; mais

(1) Comparez 1 Jean iv, 12, pour voir l'ineffable privilège des chrétiens.

Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est en son Fils. Celui qui a le Fils, a la vie ; Celui qui n'a pas le Fils de Dieu, n'a pas la vie. Ceci me conduit à examiner de plus près la nature et le caractère de l'Apocalypse, parce que c'est Jean surtout qui met en avant ce dernier point de vue, en parlant des vérités qui ont trait à notre salut, spécialement de la présence du Saint-Esprit, et, dans l'épître, de la propitiation. Dans son Evangile on trouve le Fils venu comme vie, la vie étant la lumière des hommes. Dans l'Épître, c'est la vie qui est prise pour base, pour sujet principal, mais elle est montrée comme communiquée à l'homme, et son existence éprouvée par son vrai caractère, pour nous garder contre les séducteurs.

Il est à remarquer que, sauf dans quelques rares et courts passages destinés à compléter çà et là la vérité, Jean ne voit jamais cette vie poussée à son dernier résultat dans le plan de Dieu, mais manifestée dans ce monde, soit en Christ lui-même, soit en nous. Le fait que nous monterons au ciel, à la maison du Père, est établi d'une manière bénie au commencement du chap. XIV, et demandé à la fin du chap. XVII; mais nulle part ce n'est le sujet général. Paul, qui était né comme un avorton entre la première et la seconde venue de Christ ; qui ne connut Christ que dans la gloire dans laquelle il se trouvait dans le ciel, homme glorifié, dans la jouissance auprès de Dieu et avec Dieu des fruits de son

œuvre accomplie ; Paul, qui ne devait pas connaître Christ selon la chair, qui était spécialement apôtre de l'Eglise, ministre de l'Eglise pour compléter la Parole de Dieu, qui avait été converti par la révélation de la gloire céleste de Christ et de l'union des saints glorifiés avec Lui (1) ; Paul nous place, parfaitement acceptés dans la gloire en Christ, et voit cette vie en Celui qui a été ressuscité et glorifié, et en nous crucifiés avec Lui, mais vivants ; « ce n'est pas toutefois nous qui vivons, mais Christ vit en nous. » Mais Jean, — et c'est ce qui donne cette inexprimable douceur aux écrits que, par la bénédiction du Saint-Esprit, il a laissés —, nous présente la personne divine du Fils dans la vie

(1) Bien que cette doctrine se rencontre en différents endroits des écrits de Paul, il peut être intéressant de remarquer que, quoique dans les plans de Dieu (Rom. viii) il nous voie glorifiés et Christ intercédant dans les cieux — quand il s'agit de doctrine il nous présente dans son épître aux Romains l'homme comme pécheur et Christ ressuscité dans le seul but de justifier les individus — l'Eglise ne s'y trouve pas, sauf dans les devoirs relatifs. Dans l'épître aux Ephésiens, au contraire, il ne montre pas Christ vivant sur la terre, ni nous vivant dans le péché, excepté quand il fait allusion au passé, quand il parle de pratique. Christ y est considéré d'abord comme mort, mais Dieu l'a ressuscité et l'a établi au dessus de toutes choses ; nous, nous y sommes vus comme morts dans nos fautes, mais Dieu nous a ressuscités avec Lui. De là, une *création toute nouvelle* et des relations absolues selon cette création ; de là enfin, l'Eglise, et notre place devant Dieu, comme celle où Christ est maintenant assis.

(et cela en grâce, dans la chair, l'amour divin se déployant lui-même et nous manifestant le Père), dans sa supériorité bénie sur le mal, et s'adaptant, comme fait l'amour divin, aux besoins et aux afflictions qui L'entourent, à toutes les nécessités du cœur humain, et en même temps, répandant partout la lumière. Nous ne trouvons pas en Jean l'homme dans les cieux, pour nous exprimer ainsi, mais nous y trouvons Dieu Lui-même, en grâce, le Fils révélant le Père ici-bas. Son Evangile et son Epître nous révèlent cette vie en elle-même ou en nous; mais tandis que l'Epître nous la montre seulement dans l'espace qui sépare le départ du retour du Seigneur, l'Evangile nous laisse entrevoir qu'à la fin l'Apôtre est privilégié d'un témoignage à la venue de Christ : « Jésus ne lui avait pas dit qu'il ne mourrait pas, mais simplement : si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne. » Paul pouvait bâtir l'Eglise, ou en jeter les fondements comme un sage architecte; Pierre enseigner au pèlerin à suivre Celui qui était ressuscité et qui l'avait régénéré pour une espérance vivante, à suivre son Maître à travers le désert où, après tout, Dieu gouvernait encore. Ces deux apôtres et les autres pouvaient aussi mettre en garde contre les maux à venir. Mais il y en avait un personnellement rapproché du Christ, Juif dans ses relations et plein d'elles, mais aux yeux duquel, en même temps, en tant qu'enseigné de Dieu, ce Christ était une personne qui se trouvait en

Lui-même au dessus de toute relation, si ce n'est avec le Père, et qui avait pris une place où il pouvait être dans le sein du Père et marcher au même temps sur la terre avec le titre de Fils et comme manifestation du Fils sur la terre — et qui avait en même temps par la grâce une place dans le cœur de ce disciple, place qui l'attachait à Sa Personne, et dans laquelle il trouvait sa vie — un tel homme (et tel était Jean le disciple que Jésus aimait) pouvait veiller sur les gloires de l'Eglise sur la terre, prêtes à s'éteindre selon l'énergie d'une vie qui ne pouvait faillir en le faisant, et passer plus loin, par une vision prophétique, pour établir sur la terre les droits de cette même Personne (comme venant toute fois du ciel et faisant valoir des droits célestes — droits dont l'établissement apporterait la paix sur la terre, mettrait de côté tout mal et ferait valoir ces droits là même où le prophète lui-même les avait vus méprisés dans la personne de Celui qu'il avait tant aimé lorsqu'il avait été manifesté ici-bas), et lier l'excellence de Celui qui avait souffert, mais qui maintenant était revêtu de gloire, avec la bénédiction d'un monde affranchi du joug du mal, d'un monde que la grâce pouvait bénir par Lui quoiqu'il l'eût jadis rejeté.

Les moyens par lesquels Dieu amène ceci — l'histoire préalable de l'Eglise déchuë, voilà ce qui nous est offert dans l'Apoçalypse avec une personne de Christ connue d'une manière particulière.

phétique, et sa gloire se rattachant d'abord à l'assemblée responsable sur la terre, quoique elle soit alors en jugement, et se rattachant ensuite à la terre elle-même.

Dès l'entrée du livre, la révélation prend le caractère d'une prophétie. Dieu la donne à Christ pour montrer les choses qui doivent arriver bientôt. Les assemblées ne sont mises en scène que comme une espèce d'introduction nécessaire, car Christ ne pouvait prendre en main le gouvernement du monde qu'après les avoir rejetées elles quant à leur témoignage sur la terre, témoignage qui était encore le sujet de la prophétie et de solennels avertissements. Christ envoie la révélation par son ange, non pas précisément un ange, mais un personnage qui Le représentait particulièrement Lui-même, à son esclave Jean. Il porte le message : et ce message, c'est la Parole de Dieu et le témoignage de Jésus-Christ, et une vision (1). Cette déclaration est importante sans doute, c'est ce qui caractérise, sauf que c'est une vision, toute l'Écriture ; mais nous y trouvons le fait que cette prophétie est le témoignage de Jésus, et que les souffrances qu'elle prédit et qui arrivent à l'époque à laquelle elle s'applique, sont pour la Parole de Dieu et le témoignage de Jésus. Il en ressort

(1) Apoc. i, 2. On sait qu'il ne faut pas lire : « et toutes les choses » mais simplement : « toutes les choses qu'il a vues. »

en outre, ce qui est au reste de toute évidence et ne saurait être autrement, mais c'en est une preuve de plus, que la prophétie n'est pas adressée au peuple de Dieu ou aux saints en tant que dans leur état normal, comme le sont les épîtres, mais est une révélation adressée à un autre à leur sujet. De même que les Prophètes portaient directement au peuple de la part de Dieu les avertissements que Dieu lui adressait immédiatement, nous voyons dans les Epîtres, quoique d'une manière différente, le Saint-Esprit entrer en rapports immédiats avec les saints pour leur bien et leur instruction. Daniel au contraire parle pour le peuple, mais non pas au peuple; Zacharie, et, dans une certaine mesure, Habacuc suivent son exemple; cela se reproduit dans l'Apocalypse. Jean reçoit la révélation pour la transmettre à l'Eglise; elle est pour l'Eglise comme du reste tout le Nouveau-Testament, mais elle n'est pas communiquée directement à l'Eglise dans son propre état naturel. L'Eglise sur la terre est elle-même envisagée comme le sujet d'un avertissement prophétique, et comme en relation, non avec le Père, mais avec le Dieu de la Prophétie qui gouverne le monde. Le Fils de l'homme, qui est Juge, marche au milieu des assemblées. La grâce et la paix sont souhaitées de la part de Celui qui est, qui était et qui vient, de la part des sept Esprits dans lesquels est développée la plénitude de ses attributs gouvernementaux, et de la part de Christ en rapport



avec la terre, bien que ressuscité. Cette salutation n'embrasse pas le temps de l'Eglise comme telle, c'est-à-dire laisse en dehors le caractère de Christ en ce temps-là. Christ demeure le témoin fidèle qu'il était ici-bas ; il est premier né d'entre les morts ; Il est ressuscité (cela, aussi, sur la terre, — non pas monté en haut) — puis prince des rois de la terre, ce qu'il est maintenant, en droit, mais titre que cependant ce passage néglige depuis la résurrection jusqu'au moment de son retour où il revendique ses droits de gouvernement (4). Il n'y a pas ici sa relation avec l'Eglise, mais on y trouve tout ce qu'il était, a été et sera vis-à-vis de la terre, et ce qui lui donne son droit dans le royaume établi en justice et en puissance sur la terre.

Je ne doute pas que les sept églises ne fussent dans l'état auquel il est fait allusion ; et dans le langage dont on se sert, ceci ne doit pas être perdu de vue. Mais il me semble qu'avec ce nombre sept, le caractère des discours, et les détails d'expressions, il est impossible de ne pas reconnaître qu'une plus vaste sphère de pensées se déroule devant l'œil prophétique de l'Apôtre.

(4) Il est à remarquer qu'en Jean I, où les noms et titres de Christ sont si admirablement énumérés, on ne trouve précisément pas ceux qui appartiennent à sa place dans les cieux et à ses relations présentes avec l'Eglise exclusivement. Il n'y paraît ni comme chef de l'Eglise, ni comme sacrificateur. Dans les écrits de Jean, cela est significatif.

Mais des sujets dont l'Apôtre a préalablement parlé, attirent d'abord notre attention. L'Apocalypse nous présente Christ dans trois positions, où caractères distincts : comme marchant au milieu des chandeliers vêtu d'une robe qui allait jusqu'aux pieds, comme l'Agneau au milieu du trône, enfin comme venant sur le cheval blanc, sans parler de la description de la cité dont il est la lumière.

Le caractère que Dieu revêt dans ce livre, est celui de Jéhovah, l'Ancien des jours, Celui qui était, qui est et qui vient. C'est, de fait, sous ce même caractère qu'il s'est révélé comme Celui qui doit être un grand Roi sur la terre. Le Dieu qui, pour Abraham, était le Tout-Puissant, sera Souverain au-dessus de tout ce qui existe. Mais Jéhovah est son nom personnel, le nom sous lequel il prend le gouvernement, comme Celui qui avait arrêté des conseils, des desseins, et les accomplirait par sa propre puissance, et qui en a donné la révélation.

C'est ainsi que nous lisons Ps. LXXXIII, 18, « Afin qu'on connaisse que toi seul, qui as nom l'Eternel, es Souverain sur toute la terre. » De même dans les Ps. LXXXVII et XCI où ces trois noms sont présentés ensemble d'une manière si belle et si frappante; lorsque la promesse étant faite de la puissance du Tout-Puissant pour garantir celui qui se tenait dans la demeure du Souverain, il est répondu (par le Messie) Je prendrai le Dieu des Juifs : « Je

dirai à Jéhovah : « Tu es ma forteresse, » la suite du psaume célébrant, par la bouche du Juif pieux, la justesse de cette réponse, et Jéhovah lui-même y apposant le sceau de son approbation : « Puisqu'il m'aime avec affection je le délivrerai. »

C'est en ce nom-là que la bénédiction est désirée ici aux « sept églises qui sont en Asie. »

Nous voyons ensuite qu'elle leur est désirée de la part des « sept esprits qui sont devant son trône. » Ce dernier mot est à remarquer. Nous sommes là en présence d'un trône sur lequel est Jéhovah, et devant lequel se trouvent sept esprits. La bénédiction n'est point présentée comme procédant du Père, et du Fils, dans leur communion, non plus que de la nature divine, dans sa béatitude propre, mais comme procédant de Jéhovah, le Gouverneur Suprême, sur son trône, les esprits, comme les lampes dans le tabernacle, étant tous devant le trône. L'Esprit lui-même a sa place en tant que développement parfait de la puissance gouvernementale, en exercice de la part de Dieu. Les esprits en sont la manifestation et le déploiement devant le trône.

Les caractères que Christ revêt sont ici pareillement d'une grande importance. J'ai dit déjà qu'ils sont en rapport avec la terre ; mais il y a quelque chose de plus. Ils expriment tout ce qui était nécessaire pour donner la place du gouvernement sur la terre, gouvernement avec

lequel Il est en rapport ici. Il est, mais bien plus Il était, le témoin fidèle de Dieu sur la terre. Il disait ce qu'il connaissait; il rendait témoignage de ce qu'il avait vu. Il déclarait la justice dans la grande assemblée, il ne retenait point ses lèvres: Jéhovah le savait. Quoiqu'il dût en résulter pour lui-même, il rendait témoignage à ce que Dieu était, en justifiait le témoignage devant les hommes. C'était là un service immense. Il réalisait le parfait témoignage de la lumière dans le monde. « Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde; et Dieu est lumière. » Et il rendait ce témoignage, nonobstant la haine et l'opposition qu'il lui attirait. De sorte qu'on put dire: « c'est ici le message que nous avons entendu de lui, que Dieu est lumière et qu'il n'y a en lui nulles ténèbres. » Et ce qu'il annonçait, il en était lui-même la manifestation, il l'était dans tous les sens — un Témoin fidèle. Interrogé sur ce qu'il était, il pouvait répondre « en nature et en principe ce que je vous ai dit, *tên archên hô, tî lalô humin* (Jean VIII, 25). Ses paroles étaient le témoignage et l'expression de ce qu'il était; et c'est là précisément, avec sa rejection, ce qui fait le sujet de ce chapitre VIII de Jean, et est la preuve du péché de l'homme: ils aimaient les ténèbres. Sans doute il rendait aussi témoignage de la vie qu'il avait en lui-même, car la vie était la lumière de l'homme; mais cela fut passé sous silence, pour ainsi dire, pour ce qui est de s-

révélation à nous, et de la part que nous pouvions y avoir, jusqu'après sa mort (1) où nous avons l'Esprit, le sang et l'eau (qui découlèrent de son côté après qu'il eut expiré) comme témoins que Dieu nous a donné la vie éternelle, et que cette vie est en son Fils. La vie était la lumière, et la lumière des hommes, proprement des hommes comme tels; mais à moins que le grain de froment ne tombât en terre et ne mourût, il demeurerait seul. Aussi était-il à l'étroit jusqu'à ce que ce baptême fût accompli. Il ne fut rendu témoignage de tout cela que postérieurement à sa mort, témoignage rendu à son sujet plutôt que par lui. En conséquence, ce n'est pas du témoignage, que la vie éternelle nous est donnée dans le Fils, que je parle (cela découle de la mort, et quant à tous ceux qui sont tels, ses serviteurs sont, avec l'Esprit, ses témoins), mais de Christ lui-même comme le Témoin fidèle. Il y a toujours nécessairement cette différence: pour ce qui concerne la réconciliation, en 2 Cor. v, Dieu était en Christ réconciliant; ensuite, Christ étant rejeté, un ministère est confié à Paul et autres, Christ ayant été fait péché pour nous.

Christ a donc justifié son titre comme contre le monde pour Dieu et comme de Dieu, en

(1) Au chap. X, au sujet des brebis, le Seigneur parle de vie éternelle; mais il dit aussi qu'il met sa vie pour les brebis. Cela est postérieur aux chap. VIII et IX, c'est-à-dire, à la rejection de sa parole et de ses œuvres.

tant que le Témoin fidèle. C'est, quand nous avons des yeux pour voir (chap. ix de Jean) une immense bénédiction pour nous. La lumière est venue dans le monde, bien plus; le voile a été déchiré, et nous avons la lumière de Dieu lui-même, oui, la révélation comme lumière (et nous sommes aussi lumière dans le Seigneur lui étant notre vie), de manière à marcher dans la lumière comme il est dans la lumière. Oh puisse cette lumière nous pénétrer entièrement de telle sorte que tout soit lumière en communion avec lui. Mais c'est là beaucoup dire, c'est la perfection du chrétien, non pas, peut-être, atteinte, mais vue et, dans la nature qui nous est donnée, poursuivie.

Mais il y avait davantage. Christ était un homme fidèle; mais il y avait un adversaire qui avait sur l'homme la puissance de la mort, gouvernait le monde, et pouvait soulever le monde contre ce témoignage comme ayant la puissance de la mort. Sans doute, il n'avait rien en Christ en tant que le Témoin fidèle, mais alors, si Christ ne s'était pas assujéti à la mort, il serait demeuré seul, ainsi que nous l'avons vu; il serait allé au ciel avec douze légions d'anges, dans le droit de sa propre perfection, mais il nous en aurait laissés dehors et aurait laissé le monde sous la puissance de Satan. Mais telles n'étaient point ses pensées, non plus que le conseil de Dieu; et cela n'était point convenu à sa gloire. Les Écritures avaient

né différemment, et, expression de la pensée de Dieu, il *fallait* qu'elles fussent accomplies; qu'est-ce qui pouvait leur donner plus d'autorité que cette allusion que leur fit le Seigneur: «Comment donc seraient accomplies les Ecritures qui disent qu'il faut que cela arrive ainsi?» Christ lui-même, le Fils de Dieu, devait mourir; les Ecritures, témoignage de la pensée de Dieu, la vérité, l'avaient déclaré, et il se donna lui-même, et but, dans une obéissance venue à son Père et par amour pour lui, la coupe qu'il lui avait donnée à boire.

Mais ce que nous avons à considérer ici, est spécialement ce qui concernait sa puissance sur son titre sur le monde, et sa victoire sur le prince du monde.

Satan se confiait entièrement dans l'exercice de cette puissance de mort et de domination sur le monde; mais c'était tout ce qu'il possédait. Il était le prince de ce monde, et c'était l'heure des ténèbres. De son côté, Christ se soumet dans l'esprit d'obéissance, à ce dernier et suprême déploiement de toute la puissance de Satan sur les hommes, et exercée en mort, puissance soutenue aussi par le jugement positif de Dieu: mais c'est de la première de ces deux choses qu'il est question ici; quoiqu'elle n'eût rien sans cette dernière. Le résultat fut que le prince de ce monde était jugé. Par la mort, Christ mit à néant le pouvoir de celui qui avait la puissance de la mort; et dans la résurrection, il

s'élève à cette puissance de vie qui ne laisse derrière aucun vestige de la puissance de Satan. Conformément à sa confiance en Jéhovah, la corruption ne passa point sur lui, non plus que la plus passagère trace de quoi que ce soit qui ne fût pas de l'efficace du Saint-Esprit. Il se livra lui-même à la mort, il remit son esprit à son Père et ne sentit jamais la corruption. En lui, la résurrection et la transmutation furent unies, pour ainsi dire. Dans la résurrection il revêtit, conformément à la justice divine, la condition laquelle la puissance appartenait en grâce. Il mourut et ressuscita afin d'être le Seigneur tant des morts que des vivants, et d'avoir droit à la possession de toute autorité dans le ciel et sur la terre. Le passage qui nous occupe passe sous silence son ascension, et le présente seulement sortant de tout l'effet du pouvoir que Satan obtenu par le péché, au moyen de l'œuvre que lui a donné la position et l'autorité de l'homme dans le nouvel état dans lequel la puissance de Dieu voulait le placer. Il est le premier-né d'entre les morts, l'Homme qui a maintenu, dans cette dernière et décisive lutte, le droit de Dieu en dépit du péché et contre le péché, et qui a déjoué tous les succès apparents de Satan, de sorte que Dieu est parfaitement glorifié relativement à ce en quoi l'homme l'avait déshonoré et en quoi, pour ainsi dire, aux yeux de la créature, tout ce que Dieu était, toute sa gloire morale, était mis en question. De cette manière



Christ a pris la place que Dieu avait préparée pour l'homme, la tête de l'humanité selon Dieu, toute la question du bien et du mal ayant été résolue par son assujettissement à toute la puissance du mal dans la mort (dans la vie, il l'avait toujours tenue à distance, par la puissance du Saint-Esprit); et le jugement divin ayant été pleinement glorifié, il a rendu possible, bien plus, nécessaire, que Dieu l'élevât (et, béni soit Dieu, nous tous en lui) à la place parfaite de la bénédiction, où la bonté divine pouvait avoir son cours absolu, et tout à fait selon la justice — oui comme due à Christ, et par là à d'autres en tant que rachetés. Mais ici, c'est comme la position d'autorité et de droit dans l'homme, conformément aux conseils de Dieu, que nous la considérons. Le Chef de tout homme, c'est le Christ, et il retirera tous les hommes de dessous la puissance de la mort, et de dessous la puissance de Satan, quoique pour ce qui concerne les méchants, ce doive être pour le jugement. Il est le premier-né d'entre les morts.

Notre livre traite du trône, et du gouvernement du monde. Aussi le troisième titre de Christ s'applique-t-il à cela. Il est le Prince des rois de la terre. Ce titre est tellement clair que je ne m'étends pas à son sujet; et le principal sujet de l'Apocalypse, après les lettres aux églises, c'est de le justifier, d'en amener la réalisation, d'abord par la puissance de Dieu s'exerçant en des voies préparatoires, et ensuite par l'exer-

cice de la propre puissance de Christ lorsqu'il vient. Une chose que nous pouvons remarquer c'est que le gouvernement constitue si entièrement le sujet de ce livre, que lorsque l'Épouse elle-même est mentionnée et manifestée en gloire, c'est comme une grande cité, la capitale pour ainsi dire, du royaume de Dieu.

Mais ici l'Église intervient tout à coup : dès qu'il est fait mention de Jésus, il ne saurait en être autrement. Pareille chose se voit à la fin du livre (xxii, 17 : et dans l'un et l'autre cas elle intervient nécessairement avec la conscience et le sentiment de la position et des bénédictions qui lui sont propres, conformément à sa relation avec lui. Si la femme et l'enfant d'un général victorieux assistaient à son entrée triomphale, si la femme et l'enfant d'un illustre magistrat l'entendaient célébrer comme le premier de toute sa race par sa sagesse, les sentiments dont leurs cœurs seraient remplis n'éclateraient pas aussitôt par ces paroles : — « C'est mon mari ! — C'est mon père ! » Tel est nécessairement l'effet des sentiments que produit la conscience de la relation, et c'est de toute beauté. — « A lui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang ! » Il peut être le plus grand au dessus de tous les princes de la terre, mais voilà ce qu'il a fait pour nous : Son propre sang nous a lavés ; il peut être grand, mais il nous aime ; il peut être grand, mais il veut nous avoir grands avec lui et près de lui. « Il nous a faits un royaume

de sacrificateurs pour son Dieu et Père. » Ces dernières paroles disent notre association avec Christ dans la position royale qu'il possède en connexion avec la terre. Il ne s'agit pas de notre privilège d'enfants, de fils, d'épouse, mais de notre caractère de rois, et de sacrificateurs. C'est une position royale et très-rapprochée, sous Dieu, d'une position gouvernementale divine; la plus rapprochée de lui, quand le monde est en relation avec Dieu. Ce n'est point la position d'enfants se sentant chez eux dans la maison. C'est une gloire officielle, quoique dans son caractère le plus élevé et semblable à la propre gloire de Christ; car il est Roi et Sacrificateur. Littéralement l'original dit « un royaume » sacrificateurs, » comme l'Hébreu en Ex. xix. Cela ne fait que confirmer le caractère sous lequel tout apparaît ici. Les saints attribuent à Christ la gloire et la force à toujours. Remarquez que c'est Jean lui-même, l'Esprit parlant au nom des Saints qui sont sur la terre, que nous trouvons ici: A lui qui nous aime. Dans le verset suivant l'Esprit annonce la venue de Christ pour le monde lorsque tout œil le verra venant dans les nuées du ciel — et pour les Juifs aussi — et que toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. Tout cela est clos, je pense, par l'Amen de Dieu lui-même comme le premier et le dernier, — Jéhovah, Elohim, Schaddai. (1) Ce sont là les

(1) Il faut lire ainsi le verset: « Moi, je suis l'Alpha et

trois noms que j'ai déjà fait remarquer, sont les noms bien connus sous lesquels s'est révélé dans l'Ancien Testament (1) Celui qui s'est fait connaître à Abraham, par son nom de Dieu tout-puissant (El Schaddaï) — à Moïse à Israël comme Jéhovah. Seulement Celui qui parle affirme ici, comme dans les prophéties que de même qu'il était au commencement l'Alpha de tout le reste, ainsi il est l'Oméga, que tout est achevé par sa puissance, subsistant par lui-même, et embrassant toute chose et tout embrassé par rien. Cela termine l'introduction, et la révélation que le livre lui-même contient commence dans ce qui suit.

Dans la manière dont Jean se présente nous trouvons le même caractère de relations et le même ordre de pensées que ce que nous avons vu. Il ne se présente point comme apôtre, et pas non plus, celui qui est de Dieu nous écoute. C'est un frère et un co-participant à l'affliction au règne, et à la patience de Jésus-Christ. L'esprit contemple le royaume et Christ veut pour l'établir. Christ est assis à la droite de Dieu attendant que ses ennemis soient faits son chepied. Ses saints sont à présent dans l'attente. La persécution que Jean endurait

l'Oméga, dit le Seigneur Dieu qui est, et qui vient, le Tout-puissant. »

(1) Comparez l'emploi de ces noms en 2 Cor. 13, 14, où Celui qui les porte prend la place et le nom de Dieu par rapport à nous.

pour cause ce que nous trouvons dans le livre de la Parole de Dieu et le témoignage de Jésus-Christ. Toute la parole est telle, mais elle prend ce caractère lorsqu'elle se présente sous l'aspect prophétique. Il ne dit pas pour l'Évangile, quoiqu'il soit naturellement la Parole de Dieu et le témoignage de Jésus-Christ; mais ce n'était nullement ici le lieu de le mentionner, car il n'enseigne pas parmi les saints mais il est tout seul voyant des visions dans l'Esprit. L'expression « dans la journée du Seigneur » a un sens tout à fait différent, selon moi, de celui que plusieurs lui attribuent. C'est *Κυριακή ημέρα*, non *ημέρα του Κυρίου*, le jour de la semaine nommé jour du Seigneur, la position dans laquelle le Christianisme nous place en tant que ressuscités. Et ainsi, quoique le témoignage de l'Apôtre fût un témoignage prophétique, c'était comme se tenant personnellement dans sa position de ressuscité qu'il le rendait. Cela est constamment vrai. Aucun prophète ne peut cesser maintenant d'être un chrétien. Quand il sort de la position chrétienne, c'est une fausse prophétie. Sa prophétie peut avoir le caractère qui appartient au sujet de la prophétie, c'est-à-dire au gouvernement de ce monde par Dieu, mais il est personnellement dans le jour du Seigneur. Je ne dis pas cela eu égard à des prophéties qui seraient données de nos jours, comme s'il pouvait en exister de telles, à moins que ce ne soit de fausses prophéties, mais relativement à la position

qu'aurait nécessairement celui qui a été, ou prétendait être, prophète dans les temps chrétiens. Non pas que le prophète fut dans le jour du Seigneur, le dix-neuvième chapitre tout au plus est dans ce cas; mais il fut dans le jour du Seigneur, dans l'Esprit. Il reçoit alors sa commission. Il entend une voix comme d'une trompette, mais qui parle maintenant sur la terre. (1) En ce moment là il n'a devant lui aucune vision, mais il entend une voix derrière lui.

La voix (2) lui dit d'écrire dans un livre ce qu'il a vu et de l'envoyer aux sept assemblées qui sont en Asie. Il se tourne pour voir celui qui lui parle, et voit premièrement sept chandeliers d'or. C'était là l'objet propre de la vision; mais c'est sur un autre objet que son attention est attirée. Il voit se tenir au milieu des sept chandeliers quelqu'un de semblable au Fils de l'Homme. Nous avons là le vaisseau responsable de la lu-

(1) Je suis fortement disposé à penser que cela donne à entendre que sa position prophétique envisage réellement le gouvernement du monde tel qu'il était alors immédiatement devant lui. L'Eglise était passée; et, en tant que prophète, il se trouvait dans des temps ultérieurs, mais il faut qu'il se retourne et fasse un récit rapide et général du cours de l'Eglise jusqu'à ce jour-là. La prophétie saute toujours par dessus le présent à la fin, et surtout ne connaît pas l'Eglise; mais ici il était nécessaire de donner le cours de l'Eglise sur la terre.

(2) Les éditions critiques rejettent la première partie du verset 11 des versions ordinaires.

mière sur la terre, correspondant au déploiement de la puissance en gouvernement en haut. Les sept esprits étaient devant le trône ; et plus tard nous les trouvons sous la figure de sept yeux aux cornes de l'Agneau. Nous avons ici sept chandeliers qui devraient donner de la lumière sur la terre par un seul et même esprit. Il ne s'agit point de l'unité du corps de Christ : ceci est parfait et appartient au ciel. Ce qui nous est présenté, c'est le vase de la lumière sur la terre dans sa responsabilité, et de l'état duquel, comme nous le verrons, Christ juge. C'est là que se trouve la clé pour l'intelligence de cette partie de la révélation. Le trône de Dieu dirige tout secrètement et, dans le temps de ce livre, d'une manière et avec une puissance qui y sont révélés, conformément à la septuple excellence de l'Esprit. Il y a aussi Christ, comme prenant le royaume. Les chandeliers sont des vases de lumière. La font-ils rayonner ? Nous n'avons point ici non plus Christ intercédant pour la faiblesse des saints individuellement ici-bas, ni les représentant devant Dieu ou devant le Père. Il n'est pas vêtu comme pour le service (il est vêtu d'une robe qui va jusqu'aux pieds), mais il prend connaissance de leur état. Puis, quoique les détails soient fort importants, il est l'Ancien des jours. C'est remarquable comme nous sommes toujours conduits dans les choses, les pensées en rapport avec le millénium, avec le royaume, je ne dis pas dans les temps du millénium. Nous

y arrivons seulement à la fin — et Daniel, avec la prophétie duquel ceci nous rattache si étroitement, ne nous introduit jamais dans ce temps là, mais il est toujours occupé de ce qui s'y rapporte, seulement dans les temps des Gentils qui le précèdent — puis vient le jugement. Ce que nous avons ici c'est le caractère de Christ, et non sa marche, son action, parmi les chandeliers. Il se tient là; c'est sa place, et son caractère est tel et tel. Le prophète voit quelqu'un qui répond à l'idée de Fils de l'Homme. Il ne s'agit pas de quelque chose qui eût trait à la connaissance personnelle que Jean avait eue du Seigneur, mais il voit quelqu'un dans le caractère de Fils de l'Homme; et, comme je l'ai fait remarquer, il n'apparaît pas dans l'attitude du service ayant les reins ceints, mais vêtu d'une robe qui descend jusqu'aux pieds. Il est à l'aise avec puissance pour juger, et ceint de la justice divine. Nous trouvons ensuite, précisément comme en Daniel VII, qu'il est l'Ancien des jours. Mais de plus, ses yeux sont la puissance pénétrante du jugement qui voit toute chose : ses pieds, la fermeté et la perfection du jugement divin en tant qu'appliqué aux hommes conformément à la gloire de Dieu ; sa voix, comme une voix d'une majesté redoutable en dehors des atteintes du pouvoir de l'homme. Il tenait dans sa main toutes les autorités subalternes qui le représentaient en lumière dans l'Eglise, et sa parole jugeait les cœurs et les intentions des hommes : son visage disait la gloire de l'autorité suprême.



Le caractère et la dignité de Christ sont exprimés ici d'une triple manière. D'abord, son vêtement, sa ceinture et les cheveux de sa tête s'appliquent à sa personne et à son état personnel; secondement, ses yeux, ses pieds et sa voix expriment ce qu'il est en jugement et en majesté divine à l'égard de l'homme; les étoiles, l'épée qui sort de sa bouche, et son visage comme le soleil disent, en troisième lieu, son autorité officielle et sa gloire en tant qu'homme.

Que le lecteur remarque ce caractère et cette diverse gloire de Christ présentés ici. L'Apôtre — et cela aussi caractérise l'homme dans la chair en présence de la gloire, trait caractéristique de la prophétie par voie de vision — tombe à ses pieds comme mort. La réponse est le témoignage fortifiant — non pas d'un ange envoyé comme messenger, comme c'est le cas en Daniel — mais du Seigneur et Sauveur bien connu du prophète, force pour ceux qui sont siens, en lui qui a vaincu. Il mit sa main droite sur lui, disant, « Ne crains point. » Ce n'est point de la paix qu'il s'agit dans cette parole; elle a trait simplement à l'homme sur la terre, comme lorsque Jésus était ici-bas, seulement il possède aujourd'hui la domination. « Je suis le premier et le dernier. » C'est encore le Jéhovah de l'Ancien-Testament mais de plus, Le vivant. Mais ce n'est pas tout. Il a la victoire sur le prince du mal et de la faiblesse. « J'ai été mort, et voici, je suis vivant aux siècles des siècles. » C'est Jéhovah; mais

c'est l'homme victorieux de tout le mal et de la mort elle-même dans lesquels l'homme est tombé; et c'est à jamais qu'il est vainqueur. Il n'est pas seulement dans sa personne victorieux qu'il l'était, mais il tenait le pouvoir sur ce qui avait été la sphère de la puissance de l'ennemi — la Mort et le Hadès. Un ange n'aurait pu tenir ce langage à Daniel. La puissance — puissance qui avait opéré la délivrance — était la puissance supérieure à tout ce que l'ennemi pouvait faire, et puissance que Jean connaissait dont il expérimentait maintenant les effets comme le soutenant et assurant la bénédiction qu'il était dans le dessein de Dieu d'introduire, avant que les maux, les souffrances, et les épreuves des saints fussent présentés à son esprit.

Le prophète reçoit ensuite sa commission. Il a trois classes de choses qu'il doit écrire. « Les choses que tu as vues » — « les choses qui sont »; — et « les choses qui doivent arriver après celles-ci: » mais les deux premières classes sont étroitement unies ensemble. « Les choses que tu as vues », et « les choses qui sont; » puis ce qui doit arriver après cela. Il avait vu Christ tenant au milieu des chandeliers. « Ce n'était point là les choses qui sont »; mais l'état des chandeliers dans son développement, et le jugement de Christ comme marchant au milieu d'eux, voilà ce qui les constitue; de sorte que la connexion entre ces choses est très-étroite. En outre, cela se rattachait à Christ tel que le

avait vu maintenant, et tel qu'il le connaissait  
lui-même. Ce n'était pas la connaissance la plus  
élevée qu'on pût avoir de lui, mais celle qu'on  
avait actuellement — l'Eglise étant sur la  
terre. Ce n'était pas proprement une connaissance  
prophétique, c'est-à-dire, entrant dans le gouver-  
nement moral du monde, quoiqu'elle pût, comme  
menace morale, prédire bien des choses relati-  
vement à l'Eglise. Néanmoins, tout ici était  
« les choses qui sont » et appartenait à la période  
de l'Eglise et à son état, quoique bien entendu  
à sa forme extérieure. On a remarqué que  
l'expression « les choses qui sont » est au plu-  
riel ; et que l'expression « les choses qui doivent  
arriver après celle-ci, » est au singulier. Cela  
est parfaitement à sa place ici, « les choses qui  
sont » passant en détail devant l'esprit du pro-  
phète, et l'avenir, encore éloigné, lui apparais-  
sant comme un tout rapide.

Il peut être bon de remarquer ici l'usage fait  
des divers caractères, sous lesquels Christ se  
présente dans les épîtres aux Eglises, comme en  
confirmant l'interprétation. Les deux premiers  
présentent l'état dans lequel il était comme Fils  
de l'Homme d'une manière générale ; le second  
montre qu'il est l'Ancien des jours. Ils ne sont  
employés ni l'un ni l'autre d'une façon spéciale,  
non plus que la voix de grosses eaux, symbole  
aussi de la grandeur et de la majesté personnelle,  
ni son visage dans cet aspect solennel qui fait  
voir dans sa force l'immense grandeur de sa ma-

jesté divine au-delà de l'atteinte et du contrôle de l'homme, et sa suprématie personnelle contre l'homme. Ceux dont il est fait une application particulière sont, ses yeux comme une flamme de feu, ses pieds semblables à de l'airain très dur, l'épée aiguë sortant de sa bouche, les sept étoiles dans sa main droite, et sa réponse à Jean quand il tomba à ses pieds : tous exprimant des qualités relatives pour ainsi dire, principalement en jugement, mais aussi en puissance pour soutenir. Nous verrons que tous ces caractères sont employés dans les quatre premières églises, et qu'il ne s'en trouve aucun dans les trois dernières, sauf son droit sur les sept étoiles. (4)

Les anges sont là comme les représentants moraux des églises. Ils sont ceux auxquels il est parlé dans les lettres — et non les messagers par lesquels les lettres sont envoyées — et ils sont reconnus de Christ. Ce sont des étoiles (c'est-à-dire une autorité subalterne, mais dans un caractère de lumière céleste et d'ordre dans

(4) Il est très-possible que Jean eût été visité par des messagers, *angéloï*, des sept églises, quoique, naturellement, comme ce n'est pas révélé, je n'en parle que comme d'une circonstance dont l'idée est suggérée par le terme *angéloï* et comme il écrivait réellement à ces églises. Fût-il réellement ainsi, le dessein de l'Esprit n'était pas d'envoyer une épître ordinaire aux églises, mais de profiter de cette occasion pour présenter prophétiquement un tableau de toute la scène des voies de Dieu telles qu'elles déroulaient aux yeux de Dieu.

les ténèbres) dans la main de Christ ; de sorte qu'il nous faut voir en eux quelque chose qui soit comme un représentant de l'autorité devant Christ, et dans sa main. Mais c'est l'Eglise qui est jugée, et, comme un autre l'a remarqué, partout où il y a menace du jugement (1) ce n'est

(1) Au moins dans les quatre premiers.

Une étude plus attentive des Eglises nous amènera à voir que dans les quatre premières, où le Seigneur signale des choses qui encourent son blâme (il n'y a rien de pareil dans l'épître à Smyrne) et menace du jugement, la menace doit être exécutée non pas sur l'ange mais sur le chandelier à Ephèse—ou bien sur les parties coupables, comme à Pergame et à Thyatire. Mais dans les trois dernières il n'en est pas ainsi. Il n'est pas adressé de reproche à Philadelphie ; et, de même que dans Smyrne, l'Ange et l'Eglise n'y sont pas, dans l'Épître elle-même, distingués l'un de l'autre ; mais pour ce qui est de Sardes et de Laodicée les menaces y sont continuées comme faisant partie intégrante de l'épître, et s'adressant à l'ange lui-même. Cela se rattache, je pense, à la distinction déjà faite entre ces deux classes d'églises. Les quatre premières sont d'une manière bien précise dans une position d'église, et l'ange, cette portion qui aux yeux de Dieu représentait réellement l'Eglise, est constamment reconnu, dans tous les cas, et c'est sur la portion inconséquente, ou ce qui faussait le témoignage, que doit tomber le jugement. Mais, quand nous arrivons à Sardes nous revenons en arrière (car Thyatire va jusqu'à la fin) ; quand il est parlé de la masse, la partie la meilleure et qui rend témoignage ressort comme témoin, témoin contre Jésabel ; si on n'est pas témoin, on n'est rien du tout. La constitution en corps est nulle ici. En conséquence, s'il y a manquement, c'est la chose tout entière qui manque et qui est jugée avec le monde, et les quelques fidèles deviennent distinc-

pas sur l'ange, c'est, en réalité, sur l'Eglise ou sur une portion coupable de l'Eglise. Les anges sont donc là comme les représentants acceptés des églises. Tant eux que les églises sont les objets de la pensée de Christ et de Dieu. Les étoiles sont dans la main droite de Christ, et les chandeliers sont d'or. Le chandelier peut être ôté de sa place; mais, dans la pensée de Dieu, c'est d'un chandelier d'or qu'il s'agit.

L'étoile est donc ce qui possède l'autorité de Christ dans l'Eglise, et se tient devant lui comme la représentant, mais ne saurait être séparé, en idée, de l'Eglise elle-même. Je dis cela, à cause que je trouve : « Tu as abandonné ton premier amour. » Qui? l'ange : c'est dit ainsi, mais sûrement c'est bien l'Eglise comme telle. Néanmoins c'est « ton chandelier »; c'est son état publiquement reconnu devant le monde, comme porte-lumière. De sorte que ce que l'oreille qui peut ouïr doit entendre, est ce qui est dit aux églises, mais tout est dit à l'ange. Ainsi à Smyrne, « Ne crains rien des choses que tu vas souffrir; le diable va jeter quelques-uns de vous » etc. Pareilles choses se trouvent en Thyatire. De même en Pergame, « Antipas a été mis à mort parmi vous. » Il est certes impossible de lire les épîtres aux églises, sans voir que l'ange et les églises sont identifiés; seulement l'ange est en-

tivement un résidu béni, parce que un fidèle témoignage est tout. Aussi, lorsque c'est Christ qui doit devenir cela, l'Eglise ainsi ruinée doit-elle être vomie de sa bouche.

visagé d'une manière abstraite dans son caractère représentatif, et les églises sont traitées selon leur état actuel, et comme se composant d'individus. Tout le corps est responsable, et c'est de lui qu'il s'agit dans le détail du jugement; mais Christ envisage le personnage idéal responsable — pensée qui sera réalisée de fait par quiconque entend ses paroles. Un individu peut être dans cette position, s'il est le vaisseau intelligent de la pensée de Christ, au milieu d'une assemblée; pareillement, tous ceux qui sont tels; mais l'assemblée est responsable, ainsi que tous ceux qui entendent l'avertissement de Christ.

L'histoire qui nous est donnée ici c'est l'état moral de l'église, et peut s'appliquer à toute assemblée, et même à tout chrétien dans tous les temps selon la sagesse spirituelle avec laquelle est faite l'application. Je me référerai à cet état, et comme conséquence, nous aurons son application historique, dans la succession des églises. La première a abandonné son premier amour, la dernière doit être vomie de la bouche de Christ. Voici dans quel ordre elles se suivent :

1. *Ephèse* : L'Eglise a abandonné son premier amour, et à moins qu'elle ne se repente elle sera ôtée de son lieu. 2. *Smyrne* : elle est persécutée. Ceux qui prétendent être l'ancien peuple de Dieu sont particulièrement en vue. 3. *Pergame* : Le martyre a continué, et l'église se trouve là où est le trône de Satan — le monde qui a persécuté. Mais la corruption de la doc-

trine et de la pratique commence au-dedans particulièrement dans le monde.

4. *Thyatire* : Ici nous trouvons dévouement et travail; mais en outre, d'un autre côté, en même temps que cela, un triste état de choses — Jésabel, qui non-seulement séduit, comme Balaam, pour mêler le monde avec le christianisme, mais commet adultère et engendre des enfants. Le mal est actif et fertile à sa manière. Ceci va jusqu'à la fin; et la venue du Seigneur est la ressource de la foi. Le jugement sera spécial et terrible.

5. En *Sardes*, nous trouvons un nom de vivre mais la mort; et, si la repentance n'intervient point, son jugement sera le même précisément que celui du monde extérieur.

6. En *Philadelphie*, peu de force, mais fidélité à la parole et dans la patience de Christ. Ceux-là sont encouragés par la prompte venue de Christ, et échapperont à l'heure de la tentation qui vient sur toute la terre. 7. *Laodicée*, doit être vomie de la bouche de Christ, comme objet de dégoût, n'étant ni froide, ni bouillante, toutefois un avertissement lui est donné.

Voilà les choses qui sont. Je n'ai aucun doute que, tandis que la prophétie proprement dite envisage la fin, le temps où Dieu commence de nouveau à intervenir directement dans le gouvernement de la terre, ou du moins à préparer la voie pour cette intervention, l'Esprit de Dieu envisage dans l'Apocalypse, comme dans toute



la prophétie du Nouveau-Testament les choses spirituelles analogues pour en faire le sujet de ses instructions et de ses avertissements. Il y a Babylone, et ce qui a, sans qu'on puisse s'y méprendre, le caractère babylonien, avant qu'elle soit pleinement révélée. Il y a l'Antichrist; et toutefois plusieurs antichrists, le το του αντιχριστου (l'esprit de l'antichrist) dont nous avons entendu parler; et comme Jude nous le montre, la manifestation, dans les jours apostoliques, de ceux dont Enoc a parlé, qui doivent être jugés à la venue de Christ. Les barrières qui faisaient obstacle à la manifestation publique du méchant, seraient ôtées plus tard; mais déjà le mystère d'iniquité était à l'œuvre, et combien il a mûri depuis lors! C'est là un principe incontestablement scripturaire, et je n'ai aucun doute qu'il s'applique à l'Apocalypse. Nous pouvons voir dans les sept églises l'état d'alors de la province d'Asie, un tableau de l'état général — des spécimens, des exemples de toutes les églises — et l'histoire que Dieu nous trace du monde de ce moment-là jusqu'à la fin; ou bien nous pouvons les prendre dans leur signification littérale et voir dans la partie prophétique l'histoire de l'action de Dieu à la fin des choses.

---

# NOTES

## SUR L'ÉPÎTRE AUX GALATES

### CHAP. III.

La première section du chapitre est consacrée au contrasté entre les principes de la loi et ceux de la foi — de la foi, dis-je, et non précisément de la promesse. La partie suivante prend le sujet de la promesse et montre les rapports mutuels de la loi et de la promesse; mais les premiers versets sont consacrés à un champ plus étendu. Car, il faut nous rappeler que la foi a une variété de sphère et d'opération, outre la promesse de Dieu. Sans aucun doute, les promesses appartiennent à la foi; mais alors la foi peut embrasser, et cela pour son profit, beaucoup plus que ce qui fut — non pas révélé, mais — promis. Car quand nous parlons de promesses, il ne s'agit pas seulement des bénédictions dont Dieu parle, comme sa grâce envers des pécheurs coupables; mais de certains privilèges définis, qui furent assignés d'avance à Abraham, à l'égard desquels « le oui » et « l'amén » sont en Christ quant à toute leur force spirituelle — de promesses qui seront accomplies dans un temps à venir, dans la lettre aussi bien que dans l'esprit, lorsqu'il plaira à Dieu de convertir son ancien peuple. Alors il y aura le merveilleux déploiement de toute bénédiction céleste et terrestre, accomplie par le moyen de la

même glorieuse personne, qui en est entièrement la source et le centre — le Seigneur Jésus-Christ. Mais dans la partie du chapitre qui nous occupe, il n'est pas tant question de promesse, que de la manière dont il faut nécessairement que la bénédiction soit obtenue.

Les Galates avaient été amenés depuis peu, sous l'immense privilège de la prédication de l'Apôtre, à jouir de la puissance et de la bénédiction du christianisme ; et maintenant (chose triste à dire) ils étaient en danger de se détourner, et ils avaient perdu le sentiment de la grâce en leur âme. Par quel moyen avaient-ils, dans l'origine, reçu de Dieu la bénédiction ? Cette question est soulevée par le dernier verset du chapitre précédent. En effet, l'apôtre y insiste fortement sur le grand point que le Saint-Esprit explique dans cette épître, savoir que ce n'est pas la loi, mais la grâce de Dieu en Christ, qui donne gratuitement toute la bénédiction dont le chrétien jouit. Il nous avait déjà conduits jusqu'ici, savoir, que « par (la) loi je suis mort à (la) loi, afin que je vive à Dieu. » Il a montré comment la chose s'était passée dans son propre cas, pour lui qui était Juif, et qui, par conséquent, était nécessairement sous la loi de Dieu, d'une manière dont aucun Gentil, comme tel, ne pouvait l'être ; comment il se faisait qu'il en avait été délivré et qu'il pouvait maintenant adopter un langage si différent. Il dit : « Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi. » Ainsi donc, sous un point de vue, il parle de lui-même comme étant mort, et sous un autre, comme étant vivant, mais cette vie en laquelle il vivait maintenant, c'était Christ en lui. Quant au vieux *moi*, il le traite comme une chose morte. Tout ce qui constituait son caractère naturel,

le vieux *moi* qui était sujet à la loi, il le traite comme crucifié. La raison en est évidente. Quelle est la source de l'énergie d'un homme? et quel est le but de toutes choses en ce monde? Qu'est-ce qui se mêle à toutes les pensées et à tous les désirs, et qui les corrompt, c'est le *moi*. Que vous considériez le courage ou la générosité ou la sollicitude pour sa famille, pour son pays et pour sa religion — toutes ces choses s'étaient trouvées en Paul avant sa conversion; mais il y avait une chose qui avait une racine plus profonde que tout le reste, et c'était le *moi*. Néanmoins tout ceci avait été mis à mort en la croix de Christ, qui jugeait tout son être moral comme étant fondé sur ce qui était corrompu, c'est-à-dire sur lui-même. Le caractère moral de Paul avait été atteint, jusques dans ses dernières profondeurs. Désormais il part du principe qu'il en a un autre pour sa vie, savoir Christ lui-même; et tandis qu'il se trouvait entrer dans son amour, et accomplir sa volonté, c'était Christ, comme un objet devant lui, qui était, par le Saint-Esprit, la puissance de la vie en lui.

Or, ce n'est pas là une chose particulière à quelques-uns; au contraire, Christ est la vie de tout chrétien; mais il se peut qu'elle ne soit pas toujours manifestée. Vous pouvez trouver le vieil homme qui se manifeste dans l'orgueil, la vanité, la recherche de ses aises, ou la force de vieilles habitudes. Quand c'est là le cas, c'est sans doute qu'on a permis à la vieille nature de se montrer de nouveau, parce que l'âme n'a point été occupée de Christ, ni exercée dans le jugement de soi-même.

Il ne saurait y avoir une telle chose que Christ mort en nous, pour ainsi dire; mais lorsque pratiquement nous ne vivons pas de Christ, la nature qui amène

Christ à la croix, éclate bientôt, et se trahit dans nos voies. Voici le point auquel l'Apôtre était arrivé : c'était Christ qui vivait en lui, non la loi. « Pour moi, par (la) loi, je suis mort à (la) loi ; afin que je vive à Dieu. » Tout ce que la loi pouvait faire, c'était d'introduire sa puissance pour tuer, sur tous ceux qui étaient sous elle. Il n'y avait pas, comme nous le voyons souvent de nos jours, des efforts pour garder la loi d'une manière spirituelle, maintenant qu'il était converti ; mais « pour moi, par (la) loi, je suis mort à (la) loi, afin que je vive à Dieu. » Cette expression : « que je vive à Dieu » est bien sérieuse et pleine de beauté. La loi n'a jamais produit la vie dans une seule âme : elle tue. Ici, au contraire, vous voyez Paul mort à la loi, mais vivant à Dieu sur un principe totalement différent. La question était : Comment cette vie est-elle venue ? Si tout ce que la loi fit, fut d'apporter en son âme la mort et la conscience de la mort (ce qui se rapporte à la manière dont il passa par le sentiment de sa condamnation devant Dieu), quelle est la source de la nouvelle vie ? Non pas la loi, mais Christ. Il en a fini avec la loi, en Christ, et il demeure libre, et même il a la vie en lui, afin de vivre à Dieu. Dès lors il dit : « Je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi. » Nous voyons donc ici, non-seulement la source et le caractère de la nouvelle vie ; mais qu'elle est entièrement soutenue, par la chose même qui lui a donné l'existence. Comme ce fut la foi de Christ qui produisit la vie, de même, c'est la foi de Christ qui en est la puissance. Une personne peut admirer ce qui est bon et aimable ; mais c'est autre chose que de l'être soi-même. Et qu'est-ce qui donne la puissance ? C'est de regarder à Christ ; c'est que l'âme se nourrisse avec délices de Christ. Le moyen, objectivement, c'est

Christ. « Ce que je vis maintenant en (la) chair, je vis dans (la) foi, la (foi) du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi, je n'annule pas la grâce de Dieu, » (c'est ce qu'ils faisaient), « car si (la) justice est par (la) loi, Christ est donc mort pour rien. C'était leur principe que la justice était par la loi, et non pas uniquement en Christ mort et ressuscité. Alors, dit-il, s'il en est ainsi, « Christ est donc mort pour rien. » S'il était seulement question de la loi, tout ce qui aurait été nécessaire, c'est que Christ vécût, et qu'il nous fortifiât pour garder la loi. Mais il est mort. Il insiste sur ceci, c'est que l'effet de leur doctrine est que Christ serait mort pour rien; tandis qu'en réalité, c'est la chose essentielle, la voie même, et la seule voie, par laquelle la grâce de Dieu arrive jusqu'à l'âme.

Ayant touché cette grande vérité; il ne peut retenir un reproche brusque et saisissant; car il sentait, par le contraste, combien grande était la perte qu'ils faisaient. « O Galates insensés, qui vous a ensorcelés. » Dans le texte reçu, il est ajouté: « pour ne pas obéir à la vérité. » Mais cette clause a été empruntée au chap. v, verset 7. « Vous couriez bien, qui est-ce donc qui vous a empêchés d'obéir à la vérité. » Là elle est incontestablement insérée, et à juste titre; mais ici, les meilleures copies de l'épître l'omettent. Je ne fonde rien là-dessus, mais je constate seulement le fait en passant, parce qu'il est bon de le faire quand une occasion convenable se présente. Une des principales manières dont on a touché à l'Écriture, consiste dans la translation, de quelque autre partie de l'Écriture, d'un texte ou d'une phrase qui est parfaitement vraie à la place qui lui appartient. « O Galates insensés, qui vous a ensorcelés, (vous

aux yeux de qui Jésus-Christ a été dépeint, crucifié au milieu de vous » ? Il est clair qu'il appelle particulièrement l'attention sur la croix de Christ — non pas simplement sur son sang, ou sur sa mort, mais sur sa croix. Et si vous examinez la Parole de Dieu, vous remarquerez que la forme particulière dans laquelle la mort de Christ est présentée par le Saint-Esprit, est invariablement en connexion avec l'emploi qui en doit être fait pratiquement. Dans toute l'épître aux Hébreux, le point dont il s'agit, sauf une petite mais importante exception, n'est pas la croix, mais le sang de Christ ; tandis que dans celle aux Romains, c'est surtout sa mort ; souvent c'est le sang, mais la mort forme la grande base de l'argument. Pourquoi le Saint-Esprit dit-il ici, non pas simplement qu'il a versé son sang (et c'est la chose sur laquelle appuierait un chrétien heureux dans la conscience d'être pardonné), mais, « crucifié au milieu de vous » ? Il n'y a rien d'inutile dans l'Écriture ; il n'y a rien qui soit mis en saillie, sans qu'il y ait pour cela une raison divine. La crucifixion, plus que toute autre chose, couvre de honte l'homme et la chair. L'effet de la mort de Christ, simplement, ne me présente pas l'homme comme étant tenu pour rien, ni l'entière indignité de la nature humaine vue devant Dieu. Quand l'apôtre veut montrer la séparation absolue du chrétien d'avec le monde, il dit : « Mais qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, si non en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde. » Or il est clair que c'est là une manière bien plus grave et bien plus forte de poser la question. Il n'y avait rien que le monde regardât autant comme une folie, que la croix. Les philosophes méprisèrent l'idée qu'une personne divine pût mourir

ainsi; c'était quelque chose qui semblait si faible et objet. Ils n'avaient aucun sentiment juste de l'horreur du péché, ni de l'inimitié positive de l'homme contre Dieu, ni du jugement solennel et éternel de Dieu. La croix est le moyen pour faire tout ressortir. Mais il y a plus encore : la croix ne montre pas simplement qu'est la chair, et ce qu'est le monde; mais elle prouve aussi que c'est une chose vaine de regarder à la croix pour amener la bénédiction, sinon d'une manière négative. C'est une chose réelle que la puissance de la croix pour tuer; mais elle n'a pas celle de vivifier : Christ seul fait cela.

L'apôtre en appelle à leurs propres souvenirs, à leur propre expérience, et leur demande de quel côté, de quelle manière l'Esprit avait été reçu, comment des miracles avaient été opérés et comment ils avaient reçu de Dieu la bénédiction. Était-ce sur un principe de loi? Les païens avaient été des païens, se prosternant devant la pierre et le bois, et c'était hors de cet état qu'ils avaient été tirés, non par la loi, mais par la connaissance de Christ. Cela présente la chose sous une forme au moins aussi forte qu'efficace. Si Dieu avait trouvé bon d'employer la loi comme moyen, ne se serait-il pas servi de l'apôtre Paul pour les lier par elle? Mais il n'en est rien. Dieu avait placé Dieu devant eux, dans son saint amour, dans son amour qui sauve. Dans son discours aux Athéniens, au milieu de l'Aréopage, il avait démontré la folie de leur idolâtrie; il avait montré qu'il était le contraire, même à leur propre raison, dont ils se vantaient, d'adorer ce qu'ils avaient fait. Il y avait au-dessus d'eux et autour d'eux, tous les jours et partout, ce qui indiquait le doigt de Celui qui les avait créés. Et même un de leurs propres poètes avait dit qu'ils étaient sa race, ne parlant pas de Dieu comme d'un



notre race, et encore moins comme étant l'œuvre de la main des hommes; et c'est justement ce que fait l'idolâtrie. L'apôtre s'adresse toujours à la conscience des hommes, et montre la manière évidente dont le diable avait troublé leurs esprits, et les avait détournés des faits patents autour d'eux, qui auraient dû leur montrer un Dieu au-dessus d'eux, et leur fournir les preuves de sa bienfaisante bonté. Puis il présente la solennelle vérité, que Dieu appelle tous les hommes, en tous lieux, à se repentir, à s'incliner devant lui en reconnaissant leur péché (ce qui n'est qu'une autre manière d'exprimer la repentance), sur le fondement « qu'il a établi un jour auquel il doit juger en justice » (non d'après la loi, mais entièrement en justice) « le monde habitable par l'homme qu'il a destiné pour cela de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts. » C'est Christ qui est mis devant eux, et non la loi. C'était là la vérité habituellement présentée par l'apôtre. De même dans le cas de ces Galates. Il leur rappelle la manière dont ils avaient reçu la bénédiction: « Je voudrais seulement apprendre ceci de vous: avez-vous reçu l'Esprit sur le principe des œuvres de loi, ou de l'ouïe de la foi » ? C'est un pas important au delà du chapitre précédent, qui parle seulement de la vie; mais le Chap. III introduit le Saint-Esprit. Jusqu'à la fin du verset 15, vous verrez que, de même qu'il commence par l'Esprit, comme la preuve que Dieu répand sa bénédiction sur les hommes, il termine aussi par l'Esprit. Le but de l'argument est de prouver que la connexion du Saint-Esprit est avec la foi, et non avec la loi qui n'a qu'une malédiction pour l'homme coupable. Christ est notre vie, et il donne l'Esprit.

Il est important de distinguer entre la vie et l'Esprit.

En effet, lorsqu'une âme reçoit l'évangile, quoiqu'elle ait ordinairement, au même moment, la réception de la vie et du Saint-Esprit; toutefois nous ne devons pas oublier que les deux choses sont tout à fait distinctes. La nouvelle vie que le chrétien reçoit en Christ, n'est pas Dieu, quoiqu'elle vienne de Dieu; mais le Saint-Esprit est vrai Dieu. La vie du chrétien est une nouvelle créature, ou création, tandis que le Saint-Esprit est le créateur. Ce n'est pas parce que nous avons la nouvelle vie, que nos corps sont faits le temple de Dieu, mais parce que le Saint-Esprit y habite. Aussi quand les chrétiens ne distinguent pas convenablement ces choses, il est possible qu'ils se servent de cette vie même comme d'une chose propre à nous rassurer et à nous mettre à l'aise, nous conduisant à dire: Je sais que je serai sauvé; et alors tous les exercices spirituels peuvent se terminer là. Comme souvent les âmes se contentent du repos qu'elles trouvent dans la satisfaction d'avoir la vie, ou ne réalisent l'exercice de cette vie que par le désir d'amener d'autres âmes à Christ! Mais quelque bénédiction qu'il y ait dans un tel zèle, c'est une chose bien inférieure à l'amour pour Christ; et de même l'amour pour Christ est une chose inférieure à la jouissance de son amour envers nous; et je crois que c'est là l'ordre véritable de ces choses dans les âmes des saints de Dieu. La grande chose que Dieu me demande, c'est d'admirer son amour de Christ, d'y trouver mes délices, et de vouloir prendre de plus en plus à connaître cet amour. Qu'en est l'effet? L'amour pour Christ est produit en nous dans la proportion même que je connais son amour envers moi. Qu'est-ce qui conduit à juger le moi; et à le tenir en bride? Qu'est-ce qui élève une personne au-dessus d'une marche et d'un but bas et terrestre? C'est

rer dans la bénédiction de son amour. Etant remplis du sentiment de cet amour, nous aimons les âmes d'une manière différente, parce que nous les voyons dans sa lumière à lui, et que nous les envisageons d'après ses affections, et non pas simplement comme étant liées de quelque manière avec nous-mêmes. C'est le vrai secret de toute puissance spirituelle, du moins dans ses formes les plus élevées.

Voyez encore quelques légères souffrances que nous endurons à cause de Christ, quelque œuvre entreprise pour lui, — toutes les choses auxquelles Dieu peut nous appeler : dans toutes ces choses, la vraie bénédiction pour le chrétien, c'est de ne les pas séparer de Christ, mais d'avoir Christ lui-même comme la source et le patron et la mesure de tout notre service, en sorte que tout notre service puisse découler de notre jouissance de Christ. D'une manière le culte est une chose qui implique une plus grande proximité à l'égard de Dieu, et devrait être une chose plus chère à l'enfant de Dieu, que le service même; tandis que ce n'est pas une chose rare que de trouver des serviteurs zélés qui connaissent bien peu du véritable culte. Je dis cela, non pour que nous servions Christ moins, mais pour que nous jouissions de lui plus, et le servions dans l'esprit qui vient de la jouissance de ce qu'il est, indépendamment de toute circonstance. Quelle est la base de cette mesure de jouissance? C'est une paix absolue et un entier repos de notre cœur en lui et en son œuvre. Nous voyons de quelle manière complète, en Christ, tous nos péchés ont été ôtés, et tous les besoins de nos âmes remplis. Nous sommes placés comme enfants en la présence d'un père; on sait qu'un père emploie toutes ses ressources pour le bien de son enfant. Dans le pauvre pécheur il y a le sentiment du besoin, et il faut

que l'âme passe par là d'abord. Dans l'expérience de presque toute âme régénérée, il y a un état dans lequel la vie se trouve, mais au milieu peut-être de la plus grande ignorance; toutefois avec un profond sentiment du péché. Ce n'est pas là, à proprement parler, l'état chrétien; ce dernier, quand il est bien saisi, suppose le repos trouvé en Christ, avec la conscience que tout m'est donné de Dieu en lui. J'ai reçu l'Esprit d'adoption et non l'esprit de servitude. Ce n'est pas seulement que mon âme soit réveillée pour sentir le péché, mais le Saint-Esprit habite en moi; et le résultat de l'habitation du Saint-Esprit, c'est que je sais que j'ai reçu de Dieu cette plénitude de bénédiction.

Dans le chap. II., comme nous l'avons remarqué, il est question de la vie; mais maintenant au commencement du chap. III., il parle de la réception de l'Esprit. Ce n'était pas simplement une affaire de jouissance; mais elle était aussi accompagnée de pouvoirs miraculeux. Lorsque à cette époque le Saint-Esprit était donné, il y avait des démonstrations extérieures dans lesquelles il se manifestait mais qui ne furent pas maintenues dans l'Église. Il réunit ici les deux choses. « Avez-vous reçu l'Esprit sur le principe des œuvres de loi, ou de l'ouïe de la foi? Êtes-vous si insensés? Ayant commencé par l'Esprit, achèveriez-vous maintenant par la chair? ou bien: « Êtes-vous en voie d'achever par la chair? » C'était un procédé par lequel ils espéraient d'être rendus parfaits: parce que la chair peut aisément être satisfaite d'elle-même. « Avez-vous tant souffert en vain, si toutefois c'est en vain? » Il ne veut pas les abandonner; il ne veut pas supposer que l'ennemi va remporter sur eux une telle victoire, qu'ils ne puissent pas être ramenés d'un tel état. « Celui donc qui vous fournit l'Esprit et qui

opère des miracles au milieu de vous , le (fait-il) sur le principe des œuvres de loi ou de l'ouïe de (la) foi » ? Ceci se rapporte à Paul lui-même. C'était Dieu qui avait donné l'Esprit ; mais il opérait par des moyens : par ceux qui avait été employés à la prédication de l'Évangile, ils avaient reçu le Saint-Esprit. C'est l'ouïe de la foi qui est suivie du don de l'Esprit , après que nous avons reçu Christ ; mais il y a toujours une distinction entre les deux choses. Vous trouverez dans l'Écriture que la réception de l'Esprit était , au moins quelquefois, après qu'on avait cru en Christ. Prenez l'exemple des Samaritains. L'Esprit ne leur fut-il pas communiqué quelque temps après leur conversion ? Et , pour ne pas parler de Corneille, il en était de même des disciples à Ephèse dans Actes XIX.

Ainsi nous voyons bien des personnes qui sont remplies de joie en entendant l'évangile, mais elle passe ; et peut-être auront-elles à passer plus tard par de pénibles exercices , parce qu'elles n'ont pas réellement compris l'application de l'œuvre de Christ à leur âme. Elles ont tout simplement saisi la réalité d'une personne bénie et divine , qui est remplie d'amour , savoir le Seigneur Jésus ; mais alors , après qu'elles ont reçu cela , le sentiment de leurs manquements arrive , et elles passent par bien des expériences où leur cœur est brisé et labouré. Je ne pourrais pas dire des personnes qui sont dans cet état, qu'elles ont reçu l'Esprit de Dieu comme celui qui habite personnellement en elles , comme le sceau de la bénédiction qu'elles ont trouvée en Christ. Mais quand elles ont été amenées à se reposer en lui , dans le sentiment complet de leur péché et de ce qu'elles sont , et pourtant , malgré tout cela , à se reposer en la rédemption qui est en Christ , en sorte qu'en face de tout , sachant ce

que Dieu est, ce que Satan est, ce qu'elles sont elles-mêmes, ce qu'est la loi de Dieu, — toutefois, ayant été justifiées par la foi elles ont la paix avec Dieu, — notre Seigneur Jésus-Christ, — de telles personnes ont reçu le Saint-Esprit; elles n'ont pas seulement la vie, mais elles ont l'Esprit de Dieu. Dans les premiers temps, cette distinction était bien clairement présentée; mais le même principe est, nécessairement, vrai maintenant. Il n'y a pas une seule âme, qui a regardé à Christ, à laquelle Dieu ne donnera l'Esprit d'adoption, et elle sera ainsi introduite dans la plénitude de la bénédiction. Mais cela peut souvent avoir lieu sur un lit de mort, ce qui ne devrait pas être le cas d'un chrétien.

Il y a de nos jours une si faible mesure de vérité prêchée même parmi de vrais chrétiens, que les âmes n'ont pas la conscience de leur relation, ni de la perfection de la rédemption. D'où il résulte qu'ils peuvent demeurer bien longtemps privés de la consolation et de la jouissance qui leur sont propres. Il n'en était pas ainsi de ces Galates; et l'Apôtre fait allusion à leur pleine bénédiction. Ils avaient été aussitôt introduits dans la possession du Saint-Esprit. Ils l'avaient reçu sur le principe de l'ouïe de la foi: et je comprends que cela signifie la réception de l'Esprit en toute manière; non-seulement en vue des miracles et des manifestations de puissance, mais plus encore le Saint-Esprit comme celui qui habitait au-dedans d'eux. Lorsque des âmes n'étaient pas nées de Dieu, mais avaient fait une profession purement extérieure du christianisme, elles pouvaient recevoir l'Esprit pour des dons de puissance, mais non en connexion avec la communion avec Dieu. Ainsi, dans Hébr. VI, vous trouvez des personnes qui avaient été une fois éclairées

et qui avaient goûté du don céleste, et qui étaient devenues participantes de l'Esprit-Saint, et qui avaient goûté la bonne parole de Dieu, et les miracles du siècle à venir, et qui pourtant étaient tombées. Il n'est dit nulle part qu'elles avaient été vivifiées, ni qu'elles eussent la vie; mais elles avaient été éclairées et avaient goûté du don céleste; elles avaient été baptisées et avaient les miracles du siècle à venir: toutes ces choses étaient vraies à leur sujet, et pourtant elles étaient tombées — elles avaient abandonné Christ; elles l'avaient laissé pour retourner au Judaïsme, afin de tranquilliser leur conscience à l'égard de Dieu. Lorsque le cas était tel, l'Apôtre dit: « Il est impossible qu'ils soient renouvelés encore à la repentance. » Ils sont des apostats et c'est là le point en question. Car, sur une grande échelle, ce sera par un moyen semblable que sera amenée la sentence la plus terrible qui doit inévitablement suivre le reniement du christianisme. Et il en est nécessairement ainsi, car Dieu n'a rien de meilleur à introduire — rien au moyen de quoi il puisse agir sur l'homme, alors qu'il rejette la révélation chrétienne et la grâce de Christ. Ces Galates étaient convaincus par cela même. Ils savaient qu'ils n'avaient pas entendu quelque chose touchant la loi, et pourtant ils avaient reçu l'Esprit personnellement. Ils devaient considérer ce qu'implique la réception du Saint-Esprit — que ce n'est pas seulement une manifestation de puissance, mais la bénédiction plus profonde qui demeure maintenant. Et quelle bonté de Dieu qu'il en soit ainsi — qu'il n'ait pas retiré la source de la jouissance de Christ! Nous aurions pu penser que, vu la profondeur de la chute, s'il était probable que quelque chose fût retiré, ce serait cette jouissance de Christ.

Lors de la Pentecôte les saints étaient tous, ou pour la plupart, dans tous les cas, de petits enfants. C'est moralement, ne pas comprendre ce jour-là, ni l'état antérieur des disciples, que de supposer que le merveilleux déploiement de puissance qui eut lieu alors montrait qu'il avait été accordé à cette époque en ce lieu, une plus profonde jouissance de Christ, qu'à d'autres lieux plus tard. Et de même, on voit maintenant qu'il y a le danger que les personnes s'imaginent que le temps de la plus riche moisson possible de paix et de joie est au moment de la conversion; tandis qu'au plus c'est la jouissance qu'a un petit enfant. Il y a un profond sentiment de délivrance; mais le sentiment de la délivrance n'est pas nécessairement Christ, ni la manière la plus douce de goûter Christ. Cela est lié avec *notre* sentiment de l'amour de Christ; et c'est là ce dont il est assurément notre privilège de jouir; mais il y a une connaissance de Christ lui-même et une joie trouvée en lui-même, qui est une chose plus profonde encore, et elle est basée sur une connaissance croissante de sa gloire personnelle et de son amour à lui, aussi bien que de son œuvre.

Ces Galates en venaient à se placer sous la loi, et l'Apôtre met devant eux la folie de tout cela. Ils cherchaient à se rendre parfaits par la chair. C'est là simplement la nature, qui s'occupe activement de ce qui concerne le moi, et non du développement de la connaissance de Christ. Il y avait, selon leur pensée, certaines choses qu'il leur était tout à fait nécessaire de faire. Eh bien! leur réplique-t-il, c'est la chair. « Avez-vous tant souffert en vain? » Puis il montre que tout avait été sur le principe de l'ouïe de la foi, et il remonte à Abraham lui-même. « Comme Abraham a cru Dieu, et cela lui a été conté pour justice. » Il y



une grande force dans cette allusion à Abraham ; car tout Juif en appellerait à lui , comme étant la racine de la circoncision ; et la manière dont la loi avait été introduite parmi les Galates , c'était d'attacher une grande importance au rite de la circoncision. Voici , semble-t-il , l'argument de ces hommes qui judaïsaient : — Vous ne pouvez avoir la bénédiction intérieure de la circoncision , sans passer par sa forme extérieure. L'Apôtre en appelle à Abraham pour prouver le contraire. Dans le cas d'Abraham , c'était une question de foi , et non de loi ; ni de circoncision. Quand est-ce qu'Abraham crut Dieu et que cela lui fut compté pour justice ? *Avant que* la circoncision fût introduite ; car ce rite , comme il est évident d'après l'histoire , fut enjoint , selon qu'il nous est particulièrement déclaré , après qu'Abraham eût cru Dieu , et que Dieu le lui eût compté pour justice.

« Sachez donc , » continue-t-il , « que ceux qui sont sur le principe de (la) foi , ceux-là sont fils d'Abraham. » Telle est la déduction qu'il en tire. Si Abraham fut introduit par le moyen de la foi , dans cette position de bénédiction , toute sa semence est bénie d'une manière semblable. Il commence par la semence naturelle , le Juif ; mais il introduit aussi les Gentils. « Or l'Écriture , prévoyant que Dieu justifierait les nations sur le principe de (la) foi , a annoncé d'avance la bonne nouvelle à Abraham (disant) : Toutes les nations seront bénies en toi. De sorte que ceux qui sont sur le principe de (la) foi , sont bénis avec le croyant Abraham. » Nous verrons plus tard qu'il ne raisonne pas d'après la promesse faite à Abraham lui-même seulement , mais d'après celle faite à sa semence ; mais il omet ici à dessein la semence. Il fait allusion à la première promesse faite à Abraham , parce que , quand

celle-là fut faite, il n'y avait aucune pensée de circoncision. Il dit : « Or l'Écriture, prévoyant que Dieu justifierait les nations sur le principe de (la) foi, a annoncé la bonne nouvelle à Abraham, (disant) : Toutes les nations seront bénies en toi. » Cela montrait qu'ils seraient bénis comme Gentils — et non en devenant virtuellement Juifs; car la bénédiction leur parviendrait comme Gentils. « De sorte que ceux qui sont sur le principe de (la) foi, sont bénis avec le croyant Abraham. » Il termine ici cette partie du sujet, prouvant que la bénédiction dépendait de la foi, et non des œuvres de loi, ni de la circoncision. Abraham fut béni sur le principe de la foi, et Dieu lui avait promis : « *Toutes les familles* de la terre seront bénies en toi. » — Non pas dans la circoncision, mais en Abraham, de sorte que nous voyons que dans le cas d'Abraham le principe d'une promesse est introduit. De fait, Abraham était un idolâtre à l'époque où Dieu se révéla à lui comme nous l'apprenons par Josué XXIV, et la véritable bénédiction est toujours l'effet de cette révélation que Dieu fait de lui-même à l'âme. L'effet de cette révélation à Abraham c'est qu'il quitte son pays et la maison de son père, et qu'il part, obéissant à la parole de Dieu, « ne sachant où il allait. » Il comptait sur la bonté de Dieu envers son âme. Il reçoit de Dieu la promesse de bénédiction, et de bénédiction pour d'autres aussi; comme il fut dit : « *Toutes les familles* de la terre seront bénies en toi. » Et voici comment la chose a lieu : « De sorte que ceux qui sont sur le principe de (la) foi, sont bénis avec le croyant Abraham. » Et il raisonne ainsi : « Comme la bénédiction dans ce cas dépendait de la foi; il en est de même de la vôtre. »

Puis, dans une sentence bien solennelle et absolue

qui porte sur elle le cachet même de Dieu, il ajoute : « Car tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi, sont sous malédiction; car il est écrit : « Maudit (est) quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire. » Oh! si ceux qui veulent être docteurs de la loi, comprennent seulement une parole comme celle-là! Il n'est pas dit que tous ceux qui ont violé la loi, sont sous malédiction; mais toutes les personnes qui prennent leur position sur un terrain légal : quiconque essaie de plaire à Dieu sur ce principe-là est tombé sous malédiction. Et pourquoi? Parce qu'il y a une telle chose que le péché. Et si l'homme avec le péché, sur lui, ou en lui, essaie de rendre sa cause meilleure par la loi, pour ce qui regarde l'application du principe, il est sous la malédiction de la loi. Nous n'avons pas besoin d'attendre la preuve, comme fournie par des faits; celui qui prend cette place est condamné. Si Dieu en agissait avec les hommes comme ils en agissent avec Dieu, ils devraient subir la sentence de mort, et il ne pourrait y avoir pour eux ni secours, ni délivrance. La régénération ne délivre pas, et ne saurait être alléguée en atténuation. S'ils sont gouvernés par la loi comme leur règle, elle condamne nécessairement ceux qui la violent. Rien ne peut être plus concluant : « Tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi, sont sous malédiction, » etc. Ainsi donc, si je me place sur ce terrain, il n'y a pas le moindre remède présenté pour les manquements, à moins que je ne plaide aussi les sacrifices et les offrandes pour le péché. Si je ne persévère pas en toutes choses, selon qu'il en est écrit dans le livre de la loi, si je ne réussis pas à les observer toutes sans faire de faute, je suis maudit. Une telle position peut-elle

jamais convenir à un chrétien? Impossible; et sur cette raison, tout est inconséquence chez ceux qui parlent ainsi; car en réalité après tout ils se reposent sur Christ. Mais que dit Paul? « Or que par (la) loi aucune personne ne soit justifié devant Dieu, (cela est) évident parce que, comme l'annonce un autre passage de l'Écriture : « Le juste vivra de la foi. » C'est une erreur complète que de supposer que c'est par la loi, comme en étant la source, ou la puissance, ou la mesure. « Mais la loi n'est pas sur le principe de la foi, mais celui qui aura fait ces choses, vivra par elles. »

Au verset 15, l'Apôtre termine cette partie du sujet et montre que notre position comme chrétiens est entièrement différente. Il commence par le fait que Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous (car il est écrit : « Maudit (est) quiconque est pendu au bois), afin que, etc. Il y a une grande bénédiction à voir que de même qu'il est dit dans 2 Cor. V, 21, que Christ a été fait péché pour nous, de même il est dit ici qu'il est « devenu malédiction pour nous. » Dans l'épître aux Corinthiens, Paul se met simplement avec les croyants — il n'établit pas un contraste entre nous et le Juif; par conséquent le « nous » dans 2 Cor. V, 21, comprend tous. Mais ici le « nous » signifie la partie juive des croyants, car il parle ensuite des Gentils d'une manière particulière et distincte. « Afin que la bénédiction d'Abraham parvienne aux nations dans Christ Jésus. » Puis il les met tous ensemble : — « Afin que nous recevions par la foi (l'accomplissement de la promesse de l'Esprit. » Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous. » Le « nous » ici est emphatique; tandis que

dans le verset 44 le mot *nous* ne l'est pas du tout, mais est employé d'une manière générale pour désigner tous les croyants, soit Juifs soit Gentils. Ainsi donc, ce point là est très-clair. D'abord, s'il s'agissait de Juifs, il dirait : nous avons également besoin de Christ, parce que nous n'avons pas persévéré « dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire » et Christ est venu, et « nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous. » Puis il peut dire aux Gentils : Quant à vous, Gentils, — vous qui n'avez eu rien à faire avec la loi, cherchez-vous à être bénis sur le terrain même où nous ne pouvons attendre que malédiction? L'Apôtre cite un passage de Deut. XXVII, où nous trouvons une révélation bien frappante, comme un autre l'a très-bien remarqué. Une moitié des tribus devait se tenir sur une certaine montagne pour bénir, et l'autre moitié sur une autre montagne pour maudire. Mais quand, immédiatement après, la disposition finale est proclamée, les malédictions seules sont mentionnées, et il n'y a aucune bénédiction! Pourquoi? « Tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi, sont sous malédiction. » Dieu avait parlé de la division des tribus pour bénir et pour maudire; mais quand vous en venez aux faits, les malédictions seules paraissent, et non les bénédictions. Quelle grande et solennelle confirmation de la vérité que nous venons de considérer! Dieu ne proclame positivement aucune disposition pour qu'aucun d'eux obtienne ainsi la bénédiction. Aussi certainement qu'ils s'étaient placés sur un terrain légal, ils ne pouvaient obtenir qu'une malédiction; et en conséquence les malédictions seules sont entendues.

L'Apôtre termine donc d'une manière triomphante

cette partie du sujet. Le croyant, après qu'il en est venu à accepter pleinement la malédiction de la loi cause du péché, peut alors dire, par la grâce de Dieu : « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous. » Ce n'est pas seulement qu'il est devenu *maudit* pour nous, mais « malédiction. » Qu'est-ce qui pouvait montrer avec plus de force combien il s'est pleinement identifié avec cette condition vue comme un tout ? La conséquence est, que ceux qu'il a représentés en grâce, en sont complètement délivrés ; bien plus, la bénédiction, du moment qu'elle prend son cours, déborde bien au-delà des anciennes limites. Il dit donc : Car il est écrit : « Maudit (est) quiconque est pendu au bois, » afin que la bénédiction d'Abraham parvienne aux nations dans (le) Christ Jésus. » Avant tout, il fallait que Dieu ôtât entièrement la malédiction ; et quand cela fut accompli, selon la sainteté divine, pour ces Juifs croyants, la même croix de Christ fit déborder la miséricorde envers les Gentils. Christ avait accompli l'œuvre de la rédemption ; et quoique son application primitive fût faite au Juif, toutefois son efficace et sa gloire ne pouvaient assurément pas demeurer cachés. La bénédiction d'Abraham parvient aux Gentils dans le Christ Jésus — « afin que nous recevions par la foi (l'accomplissement de) la promesse de l'Esprit. »

Telle est la conclusion de l'argument basé sur la promesse de l'Esprit ; et voici les points qui sont déduits : la loi n'a jamais procuré une bénédiction à ceux qui étaient sous elle, encore qu'ils fussent la semence d'Abraham, et cela, parce qu'ils étaient pécheurs : et elle ne fut jamais le moyen pour eux de recevoir le Saint-Esprit comme la puissance pour jouir de Christ. D'un autre côté, l'œuvre de la foi, comme

pour Abraham lui-même, est l'unique et simple moyen que le Saint-Esprit emploie pour toute paix et bénédiction réelle; et cela est efficace par le moyen de la rédemption, non-seulement pour le Juif orgueilleux, mais maudit, mais même pour le pauvre Gentil maintenant expressément envisagé dans la bénédiction, et cela, dans sa plus riche partie, la promesse de l'Esprit.

Dans la partie précédente du chapitre, nous avons vu le contraste entre la portion de la foi et celle de la loi. Nous avons vu que la loi amenait toujours une malédiction; non pas que la loi soit mauvaise; mais parce que les hommes — parce qu'Israël — étaient pécheurs. La loi donc, précisément parce qu'elle est sainte et juste, et bonne, devait condamner ceux qui n'étaient pas bons, mais mauvais. Pour de tels, par conséquent, la conclusion de la loi était une malédiction. C'était la loi de Dieu; mais tout ce que sa loi pouvait ou devait procurer aux pécheurs, c'était condamnation et malédiction. D'un autre côté, Dieu aime à bénir. Comment ces choses peuvent-elles être? Comment était-il possible que Dieu introduisit une bénédiction pour l'homme — pauvre pécheur perdu? La réponse est que ceux qui sont sur le principe de la foi, sont bénis avec le croyant Abraham. Abraham eut une bénédiction, et non une malédiction; et cela à cause de la foi, et non par la loi. L'apôtre prouve d'après cela que, puisque la loi, quelque bonne d'ailleurs qu'elle soit en elle-même, ne peut qu'amener une malédiction sur toute âme qui prend ce terrain dans ses rapports avec Dieu, « tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi sont sous malédiction. » Bien ne pouvait être plus universel, ni plus concluant. La loi n'implique que malédiction sur tout enfant d'Adam,

qui essaie de se placer sur ce terrain comme un moyen de relation avec Dieu. Est-ce que je cherche à obéir à Dieu, et que je promets de le faire, afin d'obtenir de lui une bénédiction? Je ne puis gagner qu'une malédiction. Je devrais obéir; mais comme je ne suis, moi qu'un pécheur, l'effet de la loi est de manifester mon péché et de me maudire. D'un autre côté, la foi m'introduit dans une bénédiction, et même dans toute bénédiction, par le moyen de la grâce de Dieu.

Nous arrivons maintenant à la question de la promesse, et c'est une chose très-différente. La foi dans tous les cas implique la condition de l'âme dans la personne qui croit; la promesse regarde aux voies de Dieu; et bien que nous ayons vu que ceux qui ont la foi sont les seuls qui reçoivent la bénédiction, et non ceux qui essaient d'accomplir la loi, nous avons maintenant à considérer le fait que Dieu donna des promesses, aussi bien que le don d'une loi. « Frères, je parle selon l'homme : personne n'annule une alliance, même (celle) d'un homme (qui est) confirmée, ni n'y ajoute. Or (c'est) à Abraham que les promesses ont été faites, et à sa semence; » — ce n'est pas la loi qui fut donnée : Abraham ne savait rien de la loi, et il en fut de même de sa semence (ou de son fils); et pourtant on ne pouvait nier qu'Abraham eût obtenu la bénédiction; ainsi donc il est placé ici sur un nouveau terrain. Ce n'est pas seulement que des âmes qui ont la foi, recevront la bénédiction; mais pourquoi ne s'agit-il pas d'avoir foi en la loi? La dernière partie du chapitre traite cette question, et montre que Dieu a donné des promesses; et la question est : Comment réconcilier la loi de Dieu avec ses promesses? Dans quel but a-t-il donné ces deux choses? Étaient-elles destinées à produire le même résultat? Étaient-elles



sur le même principe ? Le Saint-Esprit décide ces questions. « Or (c'est) à Abraham que les promesses ont été faites et à sa semence. Il ne dit pas : « et aux semences » comme (parlant) de plusieurs ; mais comme (parlant) d'un seul, — « et à ta semence, qui est Christ. » Il est clair qu'il est fait allusion ici à deux occasions distinctes et signalées dans l'histoire d'Abraham. Dans la première de ces deux occasions, il s'agissait d'Abraham seul (Gen. xii) ; dans la seconde, la promesse est à Isaac, ou plutôt dans Isaac seul (Gen. xxii). Dans ce dernier chapitre, il est question et de la nombreuse semence et de l'unique semence. Dieu rattache à la nombreuse semence la possession de la porte de ses ennemis, c'est-à-dire, la suprématie juive. Mais ce n'est pas là ce que l'on obtient comme chrétien. Je ne désire pas que mes ennemis soient renversés, mais plutôt qu'ils soient amenés à Christ. Mais les Juifs, comme tels, auront bientôt non-seulement les bénédictions par le moyen de Christ, mais leurs ennemis assujettis. Israël sera élevé sur la terre que Dieu n'a jamais promis aux Gentils. Dans Gen. xxii, les deux choses sont tout-à-fait distinctes. Lorsqu'il est parlé de la semence sans allusion au nombre, la bénédiction des Gentils a sa place ; mais quand il est dit qu'elle sera multipliée comme les étoiles et comme le sable, alors ce qui caractérise la bénédiction, c'est la préséance juive. Tel est, je crois l'argument de l'Apôtre. Lorsqu'il s'agit de Christ, sous le type d'Isaac, c'est simplement « ta semence, » sans un mot de la semence innombrable comme les étoiles ou le sable. « Or (c'est) à Abraham que les promesses ont été faites, et à sa semence, » savoir, celles de la bénédiction des Gentils, et non pas simplement de l'assujettissement des Gentils. Les promesses furent

d'abord faites à Abraham, et puis confirmées à sa sè-  
mence. « Il ne dit pas : *et aux semences* comme (par-  
lant) de plusieurs ; mais comme (parlant) d'un sè-  
— *et à ta semence*, qui est Christ. » Il prend Christ  
comme étant celui qui était désigné par Isaac.

Permettez-moi de rappeler les circonstances dans  
lesquelles Dieu fit la promesse en Isaac, comme type  
de Christ. Dans Gen. xxii, Isaac est sur le point d'être  
offert comme sacrifice, et Abraham ignorait jusqu'au  
dernier moment que son fils ne devait pas mourir.  
Pendant trois jours, Isaac fut, pour ainsi dire, sous  
la sentence de mort. Abraham avait confiance en Dieu,  
qui avait promis qu'en Isaac il posséderait la terre ; et  
il était par conséquent certain qu'en ce même Isaac la  
promesse devait nécessairement être accomplie. Il  
n'était pas question que Sara aurait un autre fils, mais  
de ce fils-là, de son fils unique. Il était donc parfaite-  
ment assuré que Dieu le ressusciterait et le lui ren-  
drait, pour être le chef de la famille juive. Nous avons  
ici un type magnifique de ce que Dieu fit, quand il  
n'épargna pas son propre fils. C'était tout comme si  
Abraham avait offert son fils, et non-seulement Dieu  
rendit Isaac, mais alors même et en ce lieu même, il  
donna la promesse : « Toutes les nations de la terre  
seront bénies en ta semence. » C'est ainsi qu'en Christ  
ressuscité d'entre les morts, la bénédiction parvient à  
nous. Christ, mort et ressuscité, est parfaitement libre  
de bénir les Gentils. Tout le temps qu'il fut simple-  
ment vivant sur la terre, il dit : « Je ne suis envoyé  
qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël ; » mais  
après qu'il est ressuscité, tout est changé. En consé-  
quence, il donne commission à ses disciples : « Allez  
donc, faites disciples toutes les nations. » Et de même  
il prédit que l'évangile serait « prêché dans toutes les

nations. » L'apôtre appelle l'attention sur le fait, que cette prédiction ancienne ne rattache pas à la nombreuse semence ce que Dieu dit, quand il parle de bénir les Gentils, mais à l'unique semence, savoir, Isaac comme type de Christ, et de Christ après qu'il avait passé par la mort et qu'il était parvenu à la résurrection. L'importance de cela est immense, parce que, pendant que Christ était sur la terre, il était lui-même sous la loi. Ressuscité d'entre les morts, qu'avait-il à faire avec la loi? La loi ne touche pas un homme quand il est mort. L'argument de l'apôtre, c'est que le chrétien appartient à Christ en résurrection. Quand quelqu'un est baptisé pour Christ, voici ce qu'il confesse : — J'appartiens à Christ mort et ressuscité, ayant été tiré hors de mon ancienne position de Juif ou de Gentil. Les Juifs avaient à faire à un Messie qui devait régner sur eux sur la terre; les Gentils, en ce jour-là, seront la queue et non la tête, et les rois seront les nourriciers de Sion, et les reines ses nourrices, se prosternant devant elle le visage contre terre, et léchant la poudre des pieds d'Israël; mais nous, chrétiens, nous commençons par la mort et la résurrection de Christ. Toutes nos bénédictions sont en Christ ressuscité d'entre les morts.

« Or, je dis ceci, (c'est que) la loi qui est venue quatre cent trente ans après, n'annule point une alliance auparavant confirmée par Dieu à Christ » (non *en Christ*, comme le portent plusieurs traductions) « de manière à rendre la promesse sans effet. » Dieu eut soin qu'entre la promesse donnée à Abraham et à Isaac, et la loi, il s'écoula une période de plus de quatre siècles. S'il avait donné la loi bien peu de temps après, ils auraient pu dire que tout n'était qu'une seule et même chose. Mais comment avoir

cette pensée, vu que quatre cent trente ans s'étaient intervenus? La promesse a son objet propre et spécifique et la loi a aussi son but; et nous ne devons pas mélanger ces deux choses ensemble. Ce n'est pas que nous ayons l'intention de les mettre de côté, soit l'une, soit l'autre. Au contraire, je maintiens que nul homme n'a une juste appréciation des promesses de Dieu, qui pourrait mépriser sa loi. Je reconnais la grande valeur de la promesse, mais quel est son objet? Nous trouvons la réponse dans l'Écriture et nous ne sommes pas laissés à nos propres conjectures. L'alliance de la loi qui intervint quatre cent trente ans après que la promesse fut donnée à Abraham, ne peut annuler ce que Dieu avait dit auparavant. Si un homme en présentant une récompense, annexe une condition, rien de mieux. Mais supposons que vous disiez à un autre: J'ai l'intention de vous laisser ma maison avec le jardin, sans ajouter aucune condition; si, après un an ou deux, vous disiez à cet homme: il faut que vous me payiez vingt-cinq mille francs pour la maison et le jardin, il pourrait leur répondre: Que voulez-vous dire? Vous repentez-vous de votre promesse? Vous m'avez donné la propriété sans condition, et maintenant vous m'appellez à payer! Il y avait la promesse absolue de Dieu à Abraham; elle doit toujours demeurer intacte. Mais quatre cent trente ans après, des conditions interviennent. « Maintenant donc si vous obéissez exactement à ma voix... vous serez aussi » etc. (Ex. 16: 5, 6. Ce fut alors que Dieu fit dépendre la bénédiction de l'obéissance. Est-ce donc que Dieu établit un principe en opposition à un autre? En aucune façon. Il permit ce laps de temps, entre autres choses, pour montrer que les deux choses sont parfaitement distinctes, comme aussi leur objet. Ainsi donc, selon

raisonnement de l'apôtre ici, le principe de conditions, qui fut introduit avec la loi, ne peut pas annuler celui de la grâce, qui fut introduit avec la promesse. Quand Dieu dit à Abraham : « Je te donnerai, et à ta postérité après toi... tout le pays de Canaan, en possession perpétuelle, il n'ajouta point : Si vous faites ceci ou cela. L'Éternel devait lui donner, en ce pays-là, certaines bénédictions, lesquelles dépendaient entièrement de la bonté de Dieu, et de sa faveur non méritée. C'est ainsi que Dieu agit dans les promesses; mais dans la loi, tout dépendait de l'observation de la loi par celui qui était placé sous elle. La voix de la loi est pour le juste une bénédiction, et pour le coupable une malédiction. « Celui qui aura fait ces choses vivra par elles. » « Maudit (est) quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire. »

L'apôtre prouve ensuite que « si l'héritage est sur le principe de loi, il n'est plus sur le principe de promesse. » Si un homme possède une chose moyennant ce qu'il a donné ou fait pour l'avoir, ce n'est plus sur le principe de promesse, mais sur le pied de ce qu'il mérite. C'est comme une personne qui fait tant d'ouvrage pour tant de salaire. Sans doute, si un maître fait un présent à son serviteur, l'homme en est reconnaissant; mais quand il s'agit uniquement d'un équivalent pour de l'ouvrage positivement accompli, c'est clairement une affaire de dette, et non de don. La loi est le principe de ce qui est *dû*, s'il pouvait se trouver une telle chose parmi les hommes; mais tout ce qui fut mérité, c'est une malédiction, parce que l'homme est pécheur. « Mais Dieu a fait le don à Abraham par promesse, » et non sur le principe de loi. Alors vient la question : A quoi bon la loi? Si Dieu

voulait donner l'héritage par promesse, pourquoi introduire la loi? Comme c'est là une question des plus importantes, je désire y appeler particulièrement l'attention. Si vous examinez les voies de Dieu avec son peuple dans les premiers temps, vous verrez que Dieu leur promet une bénédiction, et qu'ils la prennent de la main de Dieu, sans regarder à eux-mêmes pour voir s'ils la méritaient ou non. Cette confiance qui ne met rien en question, est sans doute une chose bien bénie: mais ce n'est pas pour le bien de l'homme de ne pas connaître ce qu'il est. Il est d'une grande importance que j'apprenne quel est réellement mon état. Or, l'objet de la loi fut de manifester la vraie condition d'âme du pécheur, nullement de l'introduire dans la bénédiction, mais de manifester la terrible ruine dans laquelle l'homme est tombé par le péché. La loi n'était pas destinée à être la règle de vie; et même, elle est plutôt la règle de mort. Si l'homme n'avait pas une telle chose que le péché, elle pourrait être la règle de vie; mais, puisqu'il est pécheur, il est absurde d'appeler la loi la règle de vie, et c'est lui donner un faux nom.

« Pourquoi donc la loi? Elle a été établie à cause des transgressions. » Il n'est pas dit : à cause des péchés. Dieu n'aurait jamais voulu faire aucune chose pour rendre l'homme pécheur, — « mais elle a été établie à cause des transgressions. » Quelle est la différence? Le péché est dans tout enfant d'Adam; le péché était dans l'homme avant la loi, autant qu'après. Quand le monde entier se fut corrompu — quand toute chair fut devenue si pleine de violence — que Dieu fut obligé de la juger par le déluge, il n'est que trop clair qu'ils étaient tous pécheurs. Après que Dieu eut donné la loi à Israël, ils n'étaient plus sim-

plement des pécheurs, mais ils devinrent des transgresseurs. Rebelles contre l'autorité de Dieu, ils devinrent de fait des violateurs de sa loi. « (La) loi n'est pas donnée pour le juste, mais pour les iniques et pour ceux qui ne se soumettent pas. » Et qui jamais fut rendu juste par la loi? Est-il un honnête homme, celui qui ne s'abstient de prendre votre montre que par la crainte de la peine? La seule personne réellement honnête, c'est celle qui a la crainte de Dieu devant les yeux. La loi a pour effet de punir ceux qui la violent; mais elle n'est pas ce qui rend un homme honnête, même dans un sens humain, encore moins dans le sens divin. Par la foi de Christ, on devient un nouvel homme, le possesseur d'une nouvelle nature qui est dépendante et obéissante, aimant à faire la volonté de Dieu, parce qu'il le désire, et non pas simplement par la crainte d'aller en enfer. Il est bien juste que nous ayons la conscience de mériter l'enfer; mais si c'était là la source du motif pour obéir, pourrait-on dire qu'une telle personne fût réellement convertie?

Ici donc nous avons l'objet de la loi : c'était de prouver que les hommes étaient pécheurs, en manifestant le fait, que ceux qui étaient sous la loi, la violaient et méritaient sa malédiction. « Or, (la) loi est intervenue afin que l'offense abondât » — non pas précisément, afin que le péché abondât, Dieu ne pouvait jamais faire cela. Mais les hommes étant déjà pécheurs, la loi par sa sainteté même, provoqua le péché, de manière à le rendre manifeste pour eux et pour tous. Les enfants d'Israël étaient pécheurs comme tous les autres; mais ils ne voulaient pas reconnaître leur péché, et en conséquence Dieu introduisit la loi par Moïse. Avant les dix commandements, ils auraient

pu dire : Nous ne voyons pas le mal de se prosterner devant des images taillées, ou de ne pas observer le jour du sabbat. La loi suffisait pour laisser un Israélite sans excuse. Ainsi donc (et c'est sur quoi l'apôtre insiste) « (la) loi n'est pas donnée pour le juste; » bien que ce soit ainsi qu'on l'applique de nos jours, c'est-à-dire en en faisant une règle de vie. Mais alors, outre la justification qu'il procure au croyant, Christ est le moyen de le rendre juste, et de le garder ainsi, ou bien de rétablir l'âme; il n'y a aucune autre manière efficace. Tout comme Christ est la vie et la vérité, il est aussi le chemin. Il n'y a ni sentier ni puissance de justice et de sainteté, sinon Christ révélé par le Saint-Esprit. Si vous prenez la loi en même temps que Christ, vous devenez au moins à moitié Juif. Nous sommes appelés à regarder à Christ, et à Christ seul (2 Cor. III), comme à Celui qui crée, et façonne, et constitue chaque particule de justice que le chrétien possède. Ainsi l'apôtre prie pour les Philippiens afin qu'ils fussent de plus en plus « remplis du fruit de la justice » etc. L'homme naturel consentirait à reconnaître la nécessité des œuvres de justice qui sont exigées par la loi; mais il ne sait rien de ce « fruit de la justice qui est par Jésus-Christ à (la) gloire et à (la) louange de Dieu. » La loi fut la règle de mort pour un pécheur; Christ est la règle de vie pour un saint. « Pourquoi donc la loi? » Chacun devrait admettre et la fin et les limites ici présentées. « La loi a été établie à cause des transgressions jusqu'à ce que vint la semence, » c'est-à-dire Christ) « à qui la promesse est faite. » Il plut à Dieu d'employer ce moyen négativement, du moins pour un temps; mais maintenant la semence est venue, et tout cela a disparu pour le chrétien. La loi est de toute importance pour convaincre le pécheur.



elle est le modèle de ce qu'un homme pécheur devrait faire pour Dieu ; mais elle n'est ni le reflet de Dieu , ni le modèle pour les saints : Christ est l'un et l'autre, et Christ seul.

En outre, « elle a été ordonnée par des anges par (la main d'un médiateur. » Ceci est pour montrer le contraste avec la promesse, qui était directe et immédiate entre Dieu et l'homme, sans l'intervention des anges, ni d'aucune simple créature comme médiateur. Dans le cas de la loi, la médiation par le moyen d'une créature est une chose saillante. De là l'immense supériorité des promesses, comme comparées avec la loi. Tout montrait une distance entre Dieu et le peuple. Mais dans les promesses, Dieu vient, parle, agit personnellement et dans l'amour. Il a aussi directement affaire à toute âme convertie aujourd'hui, qu'il l'eut avec Abraham : bien plus, maintenant que la rédemption a été effectuée et que Christ est ressuscité, nous avons à faire à Dieu d'une manière qui montre une proximité encore plus grande.

Puis il ajoute : « Or un médiateur n'est pas (médiateur) d'un seul, mais Dieu est un (seul). » Sous la loi, vous avez Dieu et l'homme comme les deux parties contractantes, et vous avez aussi un médiateur entre les deux. Moïse se tenait ainsi entre Dieu et des hommes, et quel fut le résultat ? Du côté de Dieu, tout était ferme et sûr ; mais l'homme succomba. Et la chose fut ainsi, et elle est ainsi, et doit l'être nécessairement ; et cela ne vient pas de quelque défaut dans la loi, mais de la culpabilité de l'homme et du mal qui est en lui. La loi est comme un pont qui peut avoir toute la force qu'on peut désirer, *mais qui d'un bout ne repose sur aucune fondation*. Il ne peut y avoir qu'un résultat. Il en est de même de l'épreuve

de l'homme sous la loi. La loi ne dépend pas de Dieu seul, sinon en tant qu'il exige; mais, grâces soient rendues à Dieu, la promesse dépend de lui seul. Sous la loi, l'homme est, dans un sens, le principal auteur. C'est lui qui rend à Dieu, et non Dieu à l'homme. Au contraire, lorsque Dieu promit la terre à Abraham, il ne dit pas: Il faut que cela dépende de ce que vous ferez. C'était son propre don — gratuit et absolu. Dans la loi, il y a deux parties et la chose entière vient en ruine, parce que l'homme est celui dont tout dépend pratiquement; et « quel cas mérite-t-il qu'on en fasse »? Dans la promesse il n'y a qu'une seule partie, et rien n'y peut porter atteinte, parce que Dieu ne peut ni faillir, ni mentir. Sa promesse devra nécessairement s'accomplir. Voici donc le raisonnement concluant de l'Apôtre. « Or un médiateur n'est pas (médiateur) d'un seul, mais Dieu est un (seul), c'est-à-dire, lorsqu'une médiation légale est requise, il doit nécessairement y avoir deux parties, dont l'une est le pécheur; et ainsi tout est perdu. Mais Dieu est un (seul). Tel est le caractère et la force de la promesse. Dieu demeure seul; il amène l'accomplissement de tout ce qu'il dit, et le croyant a uniquement à rendre grâces, à jouir de la bénédiction, et à chercher à marcher d'une manière qui en soit digne et qui y réponde.

« La loi est-elle donc contre les promesses de Dieu? Qu'ainsi n'advienne! Car s'il avait été donné une loi qui eût le pouvoir de vivifier, en réalité la justice aurait sur le principe de (la) loi. Mais l'Écriture a fermé toutes choses sous le péché. » C'est là que étaient les enfants d'Israël, et la loi les avait tous fermés ensemble sous le péché. Et cela, « afin que la promesse sur le principe de (la) foi en Jésus-Christ fût donnée aux croyants » — non pas aux Juifs comme

tels, mais « aux croyants. » « Or avant que la foi vint, nous étions gardés sous (la) loi, étant renfermés pour la foi qui devait être réservée : de sorte que la loi a été notre conducteur *jusqu'à Christ*. » Il n'y a rien qui autorise la traduction de la plupart des versions : pour nous amener à Christ ! Le sens du passage est que la loi était un conducteur auquel ces Juifs avaient à faire, jusqu'à ce que Christ vint ; comme il avait été dit auparavant : « Elle a été établie à cause des transgressions, *jusqu'à ce que vint la semence* à laquelle la promesse est faite. » Il ne s'agit pas d'amener maintenant des personnes à Christ : l'effet de la loi est plutôt d'amener la mort et la condamnation, comme cela nous est si clairement dit ailleurs. Dieu peut permettre que des personnes viennent ainsi sous la sentence de mort, et ensuite, par Christ, les en retirer ; mais nul ne peut dire qu'une puissance qui tue, soit en elle-même le moyen d'amener des âmes à Christ. « La loi a été notre conducteur. » Elle fit l'office de l'esclave qui avait la charge des enfants en bas âge. Elle en agissait sévèrement avec ceux qui étaient sous elle jusqu'à ce que Christ vint. Les Galates étaient des Gentils qui n'avaient jamais été sous la loi, auxquels Paul décrit la manière dont Dieu en avait agi avec les Juifs, qui étaient sous la loi. En parlant de ces derniers, il dit. « La loi a été *notre* » — non pas *votre* — « conducteur jusqu'à Christ. » Lorsque Christ vint, il y eut un nouvel objet manifesté, et le système négatif de la discipline légale fut mis de côté, « afin que nous fussions justifiés sur le principe de la foi. » La loi faisait sentir aux âmes leur état ; mais Dieu ouvrait leurs yeux, pendant qu'ils étaient dans cet état, pour voir que la seule espérance de justice était en Christ. « Mais la foi étant venu, nous ne sommes plus sous

(un) conducteur. » Pas même les Juifs qui avaient n'étaient encore sous la loi ! Du moment que Christ leur avait été révélé, ils cessaient d'être sous l'empire de la loi et c'était à Christ qu'ils devaient leur nouvelle soumission. Christ est le Maître et le Seigneur du chrétien. Le Juif avait eu la loi pour son précepteur. Après avoir reçu Christ, l'office de la loi était terminé et il entrait dans une sphère tout entièrement nouvelle.

Considérez le changement remarquable depuis le verset 26. Ce n'est plus « nous », mais « vous. » « Or vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans (le) Christ Jésus. » Maintenant il s'adresse aux Galates qui, sans doute, avaient été « pécheurs d'entre les nations » et pourtant ils jouissaient de la proximité de fils de Dieu. Voici ce qu'implique son langage : Vous êtes introduits dans cette haute relation par la foi dans le Christ Jésus, sans l'intervention de la loi, laquelle après tout s'occupe de gens qui sont esclaves, ou traite tout au moins ceux qui lui sont sujets, comme s'ils étaient esclaves. Paul ne prêchait pas la loi d'abord et ensuite Christ, mais plutôt « Jésus et la résurrection. » C'était là la somme et la substance de sa prédication ; et c'est ainsi que ces Galates l'avaient d'abord reçu, Ils étaient tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus — Gentils aussi bien que Juifs.

« Car vous tous qui avez été baptisés pour Christ, vous avez revêtu Christ. » Le grand point de tout l'argument, c'était que la semence était ressuscitée, la semence Isaac, après qu'il avait été désigné pour mourir et qu'il avait été réellement sous le coup de la mort, mais maintenant il était ressuscité des morts en figure — pour montrer que c'est là la condition dans laquelle nous sommes admis, nous Gentils, comme

ayant à faire à Christ. Christ était-il sous la loi quand il ressuscita d'entre les morts ? Il n'en était rien. Il en est de même, dit l'Apôtre, de nous chrétiens maintenant. Nous n'avons rien à faire avec le conducteur juif. La foi est venue à la fois pour nous Juifs, et pour vous Gentils, vous êtes devenus fils de Dieu sans passer du tout sous la loi. « Car vous tous qui avez été baptisés pour Christ, vous avez revêtu Christ. » Savez-vous ce que signifiait votre baptême ? Qu'est-ce qu'un homme confesse quand il est baptisé ? Qu'il appartient à un Sauveur qui est mort et ressuscité. L'Apôtre dit ailleurs : « Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés pour (le) Christ Jésus, avons été baptisés *pour sa mort* ? » Et la mort de Christ est ce qui brise pour toujours même la connexion d'un Juif avec la loi. Jusqu'à la mort, la loi avait un juste droit sur le Juif, mais du moment qu'il a confessé Jésus mort et ressuscité, le Juif même en est aussitôt délivré, et est passé dans une condition tout entièrement nouvelle. Ayant un Sauveur qui est ressuscité d'entre les morts, pour sa vie et son Seigneur, son affaire est de marcher comme un homme qui lui est uni : la connexion avec l'ancien mari est brisée, et il est à un autre. S'il essayait après cela d'avoir à la fois Christ et la loi, ce serait comme une femme qui aurait deux maris, c'est-à-dire un adultère spirituel. L'effet aussi en est bien palpable. Qui n'a pas trouvé des chrétiens un jour joyeux, le lendemain très-abattus dans leur esprit, incertains s'ils ont la vie éternelle ou non, tremblants à la pensée de la venue du Seigneur ? et pourtant ces mêmes personnes admirent Christ, et l'aiment, et l'adorent ! D'où vient cela ? Elles ne savent ce que c'est que d'être morts à la loi. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elles soient dans un si misérable état. La loi les accable

mortellement, et ils ne connaissent Christ que tout justement assez pour garder leur tête au-dessus de l'eau, mais avec la tendance continuelle à être submergés. Qu'il est bon pour leur âme d'apprendre que Dieu a brisé par la mort de Christ tous les liens de cette nature ! Mon baptême même est la confession que, quand même j'aurais été un Juif, je suis mort à la loi — comme il est écrit : « étant morts (dans ce) en quoi nous étions tenus. » « C'est pourquoi mes frères, vous aussi vous êtes morts à la loi par le corps de Christ, pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts. » Sans doute ce serait un état bien malheureux, si nous sommes morts à la loi, de ne pas être à un autre. Combien grand serait le danger de penser qu'on a la liberté pour faire ce qu'on aime ! Mais si j'appartiens à Christ, alors viennent les nouveaux sentiments propres à une âme amenée ainsi près de lui. Or maintenant, j'appartiens à Christ, et je suis appelé à faire ce qu'il aime, notre mari nous donne la liberté pour faire sa volonté et non pour faire notre volonté — « afin que nous portions du fruit pour Dieu. » C'est là ce que le baptême présente dans un chrétien ; c'est la confession de la mort et de la résurrection de Christ. Le croyant devrait donc savoir qu'il en a fini avec la loi, et qu'il est appelé à vivre à Dieu, « Car vous tous qui avez été baptisés pour Christ, vous avez revêtu Christ » — non pas la loi : mais Christ.

L'objet de tout cela, c'est de montrer que, quelque importante que fût la loi pour mettre les transgressions des personnes clairement devant elles, le chrétien néanmoins, maintenant qu'il a Christ, a déjà confessé ses péchés, et qu'il a à faire entièrement avec un tout autre état de choses. « Il n'y a ni Juif »

Grec; il n'y a ni esclave; ni libre; il n'y a ni mâle, ni femelle. » Paul considère les grandes distinctions naturelles entre les hommes, et il montre que ces choses ne les caractérisaient pas comme chrétiens. La seule chose qui me marque d'une manière distinctive comme tel, c'est que j'ai Christ, et que j'ai revêtu Christ. « Car vous tous, vous êtes un dans (le) Christ-Jésus. Or si vous êtes de Christ, vous êtes donc (la) semence d'Abraham, et héritiers selon la promesse. » Ce qui veut dire qu'ils n'avaient pas à passer par la circoncision, ou par aucun autre rite de la loi, afin d'obtenir les promesses. Le Saint-Esprit introduit dans les promesses par la possession de Christ. Si vous vous efforcez de les gagner sur le principe de la loi, vous les perdez; si vous recevez Christ, elles sont assurément à vous. Il est, *lui*, la vraie semence d'Abraham, et si j'ai Christ, j'ai toutes les promesses de Dieu. « Car tout autant qu'il y a de promesses de Dieu, en lui est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu, par nous. » Ainsi, vous voyez, il donne la dernière touche au grand argument du Saint-Esprit dans tout ce passage : savoir, que le croyant d'entre les nations n'a rien du tout à faire avec la loi comme moyen de bénédiction de la part de Dieu; qu'il peut user de la loi comme d'une arme contre les impies, mais qu'en Christ il en a fini de la question de loi — qu'il est sorti d'une manière bien définie de tout cela, et que maintenant il est en Christ. Et si je suis là, j'ai tout ce que Christ peut donner. Ce dont il s'agit, c'est de donner toute la gloire à Christ. La force du passage doit frapper toute âme qui réfléchit, en considérant tout ce qui se passe autour d'elle dans le temps présent. Le mal contre lequel Paul les mettait en garde, est devenu maintenant un mal qui déborde.

Sous une forme ou sous une autre, la loi est mêlée avec Christ ; et dans cet état de choses ; vous voyez de pauvres chrétiens qui tâchent de garder les deux maris en même-temps. Ce n'est pas quelque chose que nous dépeignons simplement par rapport à autrui, mais la plupart d'entre nous la connaissent par expérience. Nous en avons éprouvé la misère, mais aussi la bénédiction d'en être délivrés. Et qu'il plaise à Dieu d'accorder la même délivrance à tous ceux de ses enfants qui n'ont jusqu'à présent goûté que la misère et non la délivrance !

---

## ESSAI

### SUR LA PORTÉE MORALE ET L'APPLICATION DES CITATIONS DE L'ANCIEN-TESTAMENT.

DANS LA 1<sup>re</sup> AUX CORINTHIENS.

La première citation que nous rencontrons au verset 19 du chapitre 1<sup>er</sup> de cette épître est tirée du chapitre XXIX, 14 d'Esaië. Dans ce chapitre le prophète s'occupe des Juifs, — de Jérusalem qui est devenue « *Ariel*, » c'est-à-dire comme un lion à Dieu ; leur incrédulité bien qu'elle ne fût pas publiquement avouée (v. 13), n'empêchait pas que savants et ignorants rejetassent le parole de l'Eternel. [Eh bien, dit Dieu, malgré cela : « je continuerai de faire à l'égard de ce peuple-ci, des merveilles et des prodiges étranges ; c'est que la sagesse de ses sages périra, et l'intelligence de ses hommes savants disparaîtra. » L'Esprit



s'arrête là sans annoncer le temps, ni dire par quelles choses cette prophétie aurait son accomplissement. Or Paul, écrivant aux saints à Corinthe, cite ce passage d'Esaië, et il montre que c'était en son temps, et par l'évangile, que Dieu accomplissait la prédiction du prophète. En effet les choses que Dieu accomplissait, comme celles aussi qu'il révélait par le ministère de l'Apôtre, étaient d'un caractère si particulier, et Il sortait tellement de l'ordre ordinaire des choses, que tous, savants et intelligents, étaient incapables de suivre Dieu dans le développement de ses propres voies au milieu des hommes; leur propre science même n'aurait jamais choisi *la croix* comme moyen unique de salut pour l'homme et seul fondement de réconciliation avec Dieu; la foi pouvait seule en donner l'intelligence et en faire comprendre la nécessité, et ainsi amener à une pleine bénédiction ceux dans lesquels la grâce souveraine de Dieu était merveilleusement mise en relief. Ainsi, les choses que Dieu opérait par la prédication de la croix, celles que la croix découvrait à l'âme, le voile étant déchiré, éclipsaient d'une manière si radicale tout ce que l'homme par sa sagesse aurait pu concevoir et produire, qu'il était de fait anéanti, la sagesse qui le mettait en relief dans ce monde étant détruite. Il en résultait donc que le propre témoignage de Dieu pouvait seul mettre l'âme en rapport avec Dieu, et ainsi l'élever à la hauteur de la bénédiction qui découlait de la croix. C'était donc là ce que Paul prêchait et que les Corinthiens aussi avaient cru. Paul était l'instrument dont l'Esprit se servait, pour détruire les raisonnements et toute hauteur qui s'élevait contre la connaissance de Dieu, amenant toute pensée captive à l'obéissance de Christ; 2 Cor. X, 5.

La 2<sup>e</sup> citation forme le vers. 31 du chap. 4<sup>er</sup> et est tirée du prophète Jérémie ch. IX, 24 ; et corroborée par Esa. XLV, 25. — Jérémie annonce le jugement de Dieu sur Jérusalem, jugement dont les hommes sages n'ont pas su la garantir. En vue de ce jugement le prophète dit . . . « que le sage ne se glorifie pas dans sa sagesse, que le fort ne se glorifie pas dans sa force et que le riche ne se glorifie point en ses richesses, » car cela n'était point un abri contre le jugement ; « mais que celui qui se glorifie, se glorifie en ce qu'il a de l'intelligence et qu'il me connaît, car je suis l'Eternel qui fait miséricorde, » etc. voilà de quoi le peuple avait besoin et de cela seul. Au reste, se glorifier en des choses qui ne garantissaient pas du jugement, n'était-ce pas une pure vanité ? Si au contraire on connaissait le Dieu de miséricorde quand tout autre moyen de salut manquait, ne pouvait-on pas se glorifier de ce Dieu là ? Quand le jugement est à la porte, le secret de la foi consiste à chercher la délivrance, dans la miséricorde qui la procure. Au temps de l'Apôtre LA CROIX, source du salut pour le coupable, était ce en quoi seul on pouvait se glorifier, mais c'était là le secret de la foi et non celui de la sagesse de l'homme.

Le verset d'Esaïe, auquel la citation du verset 31 se relie, est pris d'un chapitre où le prophète continue le sujet du chapitre précédent (XLIV), dans lequel il fait voir à Israël la folie de l'idolâtrie et de ceux qui s'y livrent ; toutefois, ce peuple aimé de Dieu sera pardonné, fait qui donne au prophète l'occasion d'insister sur la délivrance finale d'Israël. Or cette délivrance viendra, non des idoles, mais de l'Eternel Dieu de Jacob, dont le salut s'étendra même jusqu'au bout de la terre (22), car il n'y a point de Dieu

fort et qui sauve, que lui. En lui seul donc est le sujet de se glorifier, Esaïe XLV, 26.

La portée et l'application de ces deux citations dans le sujet qui nous occupe est évidente. La croix montrait le jugement de Dieu sur l'homme : sagesse, force, richesses, etc., tout avait là trouvé son jugement ; inutile donc de se glorifier de telles choses vu qu'elles ne pouvaient être en salut à ceux qui s'en glorifiaient. Ainsi, tout sujet était ôté à l'homme de se glorifier en lui-même, car la croix était la démonstration de sa ruine totale. Où donc était le sujet de se glorifier ? En celui qui avait porté sur la croix, la peine et le jugement du péché. Christ, dans son anéantissement même, devient pour quiconque croit en lui, « sagesse de la part de Dieu, justice, sanctification et rédemption, afin que, comme il est écrit : » Celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur, » — et en rien autre.

## CHAPITRE II.

La citation qui forme le verset 9, est tirée d'Esaïe LXIV, 4. En lisant ce chapitre et celui qui le précède, on verra que la foi saisit à travers toutes les circonstances extérieures que le peuple de Dieu a rencontrées, le lien qui existe entre le peuple et Dieu, en sorte que malgré tout, Dieu prépare aux siens, des choses qui ne se seraient jamais présentées à la pensée de l'homme, savoir le glorieux avenir de son peuple. Il en est de même pour l'Eglise. Les choses que Dieu a préordonnées pour sa gloire, ne seraient jamais venues à la pensée de l'homme ; mais par son Esprit il les révèle « à ceux qui l'aiment, » — à ceux avec lesquels existe, par l'Évangile, le lien qui unit l'âme à

Christ glorifié, car selon le plan de sa souveraine sagesse, il les couronnera et les élèvera en gloire à sa présence; et tout cela, en dépit des circonstances extérieures qu'ils auront à rencontrer ici-bas — des constances à travers lesquelles la foi aura du sang pour l'avenir glorieux de l'Eglise, ainsi que le lien qui les attache à Dieu.

La deuxième citation que nous lisons au verset 14 est tirée du chap. XL, 13, 14 — d'Esaië. Cette citation et les versets qui la suivent, jusqu'au verset 20, mettent en contraste la gloire divine de la majesté de l'Eternel, avec les idoles; ainsi peut-il revendiquer le droit d'occuper au milieu de son peuple la place qui lui appartient comme Dieu d'Israël. Mais hélas! Israël avait fait pis que les nations: elles au moins n'avaient pas changé de Dieu, mais Israël l'avait fait; cependant, lui seul est la source et la force de son peuple, et seul il peut en être la bénédiction. Combien cela se trouvera merveilleusement confirmé, lorsque régnera *personnellement* au milieu de son peuple; Celui qui est « la Racine et la Postérité de David ». Tel sera effectivement à l'égard d'Israël le résultat des desseins et des voies de Dieu; mais en ces choses, qui a dirigé son Esprit? Qui l'a enseigné touchant ses propres voies, et qui même peut les comprendre? C'est donc ici que se relie le sujet d'Esaië avec celui que traite l'Apôtre, quand il parle de la gloire et des nouvelles communications de Dieu concernant l'Eglise. Par l'Esprit Esaië prophétisait de la gloire à venir d'Israël; Paul, par l'Esprit, communiquait aux saints les choses qui leur étaient données de Dieu.

La 1<sup>re</sup> citation donc, découvre le plan de Dieu pour ceux qui l'aiment; car Dieu a pensé à eux — à leur gloire, et la croix est le premier échelon pour leur

amener. A cet égard Dieu n'a pu prendre conseil de personne et personne ne lui a non plus rien enseigné : tout ce qui concerne l'état et l'avenir de l'Eglise a pris naissance en lui-même — il est la source de tout. La 2<sup>e</sup> citation est comme l'affirmation de ce fait, établissant que, pour comprendre les pensées du Seigneur et avoir le discernement de ses voies, il fallait l'Esprit de Dieu. Or l'homme qui n'a que l'âme, en qui l'Esprit n'habite pas, ne comprend rien à tout cela. Ainsi l'incrédule rencontre toujours la même difficulté, qu'il s'agisse d'Israël ou de l'Eglise : il ne comprend pas les choses qui sont de Dieu, « il ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit, elles lui sont folie, parce qu'elles se discernent spirituellement. » Que pouvaient donc faire l'homme avec sa sagesse, en présence des choses de Dieu ? Que feraient les Corinthiens eux-mêmes, s'ils voulaient comprendre les choses de Dieu autrement que par l'Esprit de Dieu ? Dans l'économie actuelle le privilège du croyant est que l'Esprit de Dieu lui est donné ; et ainsi il possède l'intelligence des choses qui lui sont données de Dieu : « il les discerne spirituellement, » et non pas charnellement comme l'aurait pu faire un Juif, au sujet des bénédictions du système auquel il se rattachait. Le chrétien a « la pensée de Christ ; » il est co-héritier avec lui des choses célestes, il les discerne selon Dieu, et la pensée que l'Esprit forme en son cœur à l'égard de ces choses, est celle de Christ lui-même : « il prend ce qui est à Christ » et l'annonce à ceux qui sont à Lui ; Jean XVI.

### CHAPITRE III.

La 4<sup>e</sup> citation que nous lisons au vers. 19, se trouve au livre de Job, chap. V, 45 ; elle est tirée du

discours d'Eliphaz Témánite. Quant à Job, la présence et les discours de ses amis ont été le moyen de manifester ce qui était en son cœur, car il faisait servir la grâce de Dieu à se trouver beau à ses propres yeux. Or ses amis insistaient auprès de lui sur l'existence du gouvernement terrestre de Dieu; et ils faisaient à Job l'application des principes qui caractérisent ce gouvernement-là. Quant à eux, leur discernement de l'état moral de Job, de même que leurs principes, étaient faux, ensorte que l'application qu'ils lui faisaient de ces principes, était entièrement déplacée. Au milieu des Corinthiens, les dons de Dieu devenaient, comme dans le cas de Job, une tentation pour leurs cœurs, car il y avait chez eux tendance à faire parade de leurs dons, et certes, l'occasion était des plus favorables, car ils ne manquaient d'aucun don; en sorte que, ce qui dans les choses spirituelles était propre à mettre l'homme en scène, à lui donner du relief, ils le possédaient; cependant, ce n'était pas en vue de cela que Dieu les avait ainsi enrichis, et c'était là le point sur lequel l'Apôtre désirait fixer leur attention.

En tout cela évidemment, la chair ne restait pas oisive, et la sagesse humaine pouvait bien élever ses prétentions à prendre part à l'œuvre de Dieu. Peut-être même y en avait-il qui prétendaient faire mieux que Paul en ce qui avait rapport à l'édification de la maison de Dieu ici-bas : on pouvait raisonner sur la valeur de tel ou tel système religieux, ou même faire valoir le sien propre; mais à tout cela, l'Apôtre répond : Que chacun considère comment il édifie sur le fondement que, moi, j'ai posé. Effectivement la chose était importante, puisque le feu mettrait à l'épreuve le travail de chacun; en attendant, on pou-

avait se donner beaucoup d'activité, et en définitive voir *sa propre œuvre* consumée, et soi-même être sauvé « comme à travers du feu. » Il importe donc que l'œuvre à laquelle on travaille soit celle de Dieu et non la sienne propre. Dieu dit autrefois à Moïse : « Prends garde de faire toutes choses selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne » (Exod. xxv, 40). Or le tabernacle terrestre était l'ombre du céleste, de l'Eglise considérée comme habitation de Dieu. En suivant le modèle divin Moïse accomplissait l'œuvre de Dieu. Or si une attention si scrupuleuse devait présider à la confection du tabernacle terrestre, à plus forte raison en devait-il être ainsi pour l'édification du céleste; c'est pourquoi la vraie sagesse consiste à prendre garde au principe selon lequel l'Eglise est le tabernacle de Dieu. Selon ce principe, l'Eglise ne devait pas être le résultat produit d'un rassemblement ou d'une agglomération d'œuvres de formes diverses, car ce serait là le travail de l'homme et non celui de Dieu.

Le but de Dieu, dans la mort de Christ, a été de « rassembler en un les enfants de Dieu dispersés », tous étant édifiés sur le fondement unique que Paul avait posé. Or la tendance des Corinthiens à s'établir des chefs de secte, dans la personne même des instruments dont Dieu se servait, n'allait rien moins qu'à corrompre l'édifice de Dieu : *l'unité de toutes ses parties* était méconnue et la division était ainsi, en principe, établie au milieu d'eux. — Or si chacun avait *son parti*, que devenait l'unité du corps ? car le corps est un. Il y a bien plusieurs membres, mais ces membres sont ceux de ce corps qui est un ; et ils ne désignent nullement la diversité des sectes de la chrétienté, lesquelles se sont produites à mesure que

l'idée de l'unité du corps s'est perdue. Toutefois, « quelque'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira, car le temple de Dieu est saint, » etc.; malheur donc à celui qui, s'abusant par ses propres raisonnements, introduit dans son travail des éléments subversifs à l'ordre et du plan de Dieu relatif à l'unité de l'Eglise sur la terre. Telle était la disposition des esprits, et l'état des cœurs à Corinthe; etc'est à propos d'un pareil état de chose que l'Apôtre cite les paroles d'Eliphaz, lesquelles bien que déplacées dans l'application qu'il en faisait à Job, n'en étaient pas moins pour cela la vérité: « Il prend, » dit-il, « les sages dans leurs ruses: » Job V, 15. Puis, pressant sur la disposition des sages Corinthiens, il ajoute une seconde citation tirée du Ps. XCIV, 44 — « le Seigneur connaît les raisonnements des sages et il sait qu'ils sont vains. »

En examinant ce psaume XCIV dans son ensemble, on peut très-bien saisir le rapport qu'il y a entre le sujet qui y est présenté, et l'état des Corinthiens. Il nous donne donc une requête des fidèles en Israël, Israël s'adressant à Jéhovah comme « Dieu des vengeances, » la conduite des méchants envers le peuple de Dieu est exposée devant lui, (vers. : 2-7). Ensuite (vers. 8 à 11), ils s'adressent aux Juifs incrédules, leur montrant la folie d'une telle conduite: maltraiter le peuple de Dieu, puis dire: « l'Eternel ne le verra point, le Dieu de Jacob n'en entendra rien, » n'est-ce pas là un vain raisonnement? Celui qui a fait l'œil ne verra-t-il pas? Celui qui a fait l'oreille n'entendra-t-il pas? Celui qui a dit à ses bien-aimés: « Celui qui vous touche, touche la prunelle de son œil, » pourrait-il être indifférent à leurs souffrances? Ainsi en était-il à l'égard de ce qui se passait à Corinthe. C



sages Corinthiens pouvaient être satisfaits de leur œuvre, n'en discernant pas la nature et n'en appréciant pas les résultats ; ils pouvaient sans doute se persuader à eux-mêmes qu'il était indifférent à Dieu que ses rachetés se rattachassent à un système ecclésiastique plutôt qu'à un autre — vain raisonnement ! car si cela amenait la ruine du temple de Dieu, Dieu pouvait-il y être indifférent ? « Celui qui détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira. » Or agir ainsi, cela ne pouvait provenir que d'un manque d'affection pour les vrais intérêts de l'Église et pour la gloire de Christ qui s'y rattachait ; car il faut que ce qui est édifié sur le seul fondement, soit de la même nature que le fondement lui-même, sinon c'est son œuvre à soi que l'on fait et non l'œuvre de Dieu ; et au jour de l'épreuve les faux matériaux seront consumés et celui qui les aura fait entrer dans la structure de l'édifice divin en fera la perte, mais lui il sera sauvé comme à travers le feu. En ce jour là, à qui, et à quoi profiteront-ils ces raisonnements spécieux qu'on aura employés à étayer son propre ouvrage ? De combien de maux n'auront-ils pas été la source dans l'Église, et de combien d'amertume n'auront-ils pas abreuvé les saints, les bien-aimés de Dieu et de Christ ? Dieu est-il indifférent à ces souffrances ? Et si Dieu n'y est pas indifférent, ne jugera-t-il pas ? « Que personne donc ne se glorifie dans les hommes, » car toutes choses sont données à celui qui croit ; lui même « est à Christ, et Christ à Dieu. » Telle est sur ce sujet la portée et l'application de ces deux passages, à l'état moral des Corinthiens.

## CHAPITRE VI, 16.

Dans ce chapitre, nous ne rencontrons qu'une seule citation, (Genèse II, 24) ; mais son caractère et sa portée sont très-sérieux. L'Apôtre, à propos de différends qui s'élevaient entre eux pour des choses d'intérêts matériels, fait remarquer aux Corinthiens qu'ils devaient être le caractère et la dignité qu'ils devaient montrer en face des misérables et corruptibles choses de ce monde ; et qu'ils ne devaient être, quant au jugement et à l'arbitrage des difficultés qu'elles engendraient, ni moins capables, ni moins élevés que lorsqu'ils seraient appelés à juger le monde et les anges. Cette question-là offrait cependant aux yeux de Paul moins de difficulté que celle concernant la fornication : celle-ci étant plus naturelle à l'homme, son cœur y avait une tendance plus directe et plus forte, et il était par conséquent plus difficile à l'homme de la juger et de s'en garder. L'Apôtre y revient donc, et il en fait ressortir les déplorables résultats.

D'abord, les Corinthiens ne devaient pas ignorer que « leurs corps étaient les membres de Christ ; » ne savez-vous pas, dit-il ? Ce fait à lui seul suffisait pour qu'ils comprissent de quelle dignité leurs propres corps, si faibles, si infirmes qu'ils fussent, étaient revêtus aux yeux de Dieu. Ils avaient une telle dignité, que, si quelqu'un commettait fornication, « il péchait contre son propre corps, » en l'humiliant et ne le maintenant pas dans l'honneur qu'il méritait en l'employant à un si ignoble usage. Mais il y avait plus que cela encore. On était uni à Christ dans la puissance de l'Esprit ; l'Esprit produisait dans l'âme des pensées, des désirs et des affections d'une nouvelle nature, en sorte qu'il existait, en réalité et

en esprit avec le Seigneur, un commerce spirituel intime : on est ainsi « un seul esprit avec lui. » Eve, par son union à Adam, entra dans la position de son chef et participait à sa gloire : elle était de lui et pour lui ; il y avait ainsi une vie commune intime, d'intérêts, de bonheur et de gloire ; il en était de même pour l'Eglise ; et pour chacun de ses membres en particulier. C'est là ce que la citation précitée devait faire comprendre aux Corinthiens.

Outre cela, et comme résultat moral, celui qui commet fornication, rompt le lien moral qui l'unit au Seigneur ; la vie intime avec le Seigneur cesse pratiquement, les pensées et les affections du cœur étant occupées d'un autre objet : d'un objet avec lequel on est, ce qu'on n'est plus avec Christ ! — Dès lors le ressort de la vie pratique et morale est cassé : on n'a plus la force ni l'énergie pour refuser au cœur ce que réclament ses convoitises, bien que l'on sache ce qu'elles peuvent produire. L'histoire de Samson nous apprend que la force disparaît avant la lumière pour le discernement du mal. Une remarque pratique est présentée par l'Apôtre en connexion avec le sujet, c'est qu'il faut « fuir la fornication. » Il y a des péchés que l'on peut attaquer résolument et les vaincre, mais il n'en est pas ainsi de la fornication, ni de l'idolâtrie : il n'y a pas de sécurité dans le voisinage de choses de cette nature. La victoire sans doute, n'est pas en ce cas, l'effet du combat, mais de cette vigilance active qui nous tient séparé de ce qui, dans sa nature, a tant de puissance pour attirer le cœur. Au reste, Dieu nous dit, « fuyez ! » — il n'y a donc de salut que dans la fuite (Genè: : XXXIX, 42).

## CHAPITRE IX.

Le sujet dont l'Apôtre s'occupe dans ce chapitre est ce qui a trait à la position des frères à l'œuvre sous le rapport matériel, en même temps qu'il répond à certaines accusations qui insinuaient, l'idée que, dans ses travaux, l'Apôtre avait un but intéressé non avoué. Cela lui fournit l'occasion de montrer aux Corinthiens, qu'encore qu'il n'eût pas usé de son droit dans l'Évangile, c'était néanmoins une règle établie par le Seigneur. Ainsi, sous l'évangile aussi bien que sous la loi, le principe consacré par le Seigneur était celui-ci : « Tu n'emmuselleras pas le bœuf qui foule le grain. » Dieu s'occupait-il des bœufs ou bien des hommes ? Sans doute que, comme Créateur, il prend soin de toutes ses créatures ; mais ici il s'agissait de savoir quelle était la portée morale et l'application à faire de ce principe, dans l'économie actuelle ? L'Apôtre répond : c'est écrit pour nous ; — pour ceux qui annoncent l'Évangile, — « car le Seigneur a ordonné que ceux qui annoncent l'Évangile, vivent de l'Évangile. » Paul, aussi bien que les autres apôtres, avait donc le droit d'être à la charge des chrétiens au milieu desquels il exerçait son ministère. Sans doute, ni lui, ni Barnabas, n'avaient usé de ce droit au milieu des Corinthiens ; mais de même que les autres ouvriers du Seigneur, ils pouvaient jouir du droit de ne pas travailler (vers. 6), afin de se consacrer uniquement à l'œuvre. Au reste, le Seigneur n'avait pas établi un principe différent pour eux que pour les autres, car s'ils s'étaient livrés à un travail manuel, ils l'avaient fait par des raisons particulières. Aussi voyons-nous l'état spirituel des Corinthiens, être assez triste, même assez bas, pour qu'une influence

étrangère, et opposée au ministère de Paul, eût libre carrière au milieu d'eux. Il y en avait qui cherchaient des occasions pour nuire à l'apôtre dans ses travaux ; lui ne voulait pas leur en fournir ; il prévoyait que la jouissance pure et simple du droit qu'il avait dans l'évangile, leur en fournirait une, et il travaillait pour ne leur en point fournir. Paul a aussi travaillé en d'autres lieux, mais pour des motifs différents. Par exemple, à Ephèse, c'était, paraît-il, pour les exciter au travail, *afin qu'ils eussent de quoi donner*, et par cela soulager les faibles (Act. xx, 35). A Thessalonique, un autre motif l'y engageait (Ch. iv, 11, 12) ; l'amour du travail, ce semble, n'était pas dans leurs habitudes ordinaires, de sorte que Paul combattant leur paresse prêchait non-seulement de parole, mais aussi d'exemple (2 Thessal. iii, 8-11). A Ephèse, ce n'était pas pour combattre un tel vice, mais afin qu'ils eussent plus que pour eux par le fruit de leur travail. Ce n'est pas que je veuille par ces quelques exemples, limiter ou même dire d'une manière absolue que les motifs indiqués fussent les seuls que l'apôtre eût alors, mais du moins ce sont ceux que lui-même indique. En tout cas, on ne voit pas qu'en agissant ainsi, Paul eût le moins du monde la pensée de se donner en exemple aux autres frères qui travaillaient avec lui à l'œuvre, pour qu'ils fissent de même ; bien loin de là, car par son travail, Paul pourvoyait aux besoins de ceux qui l'accompagnaient (Act. xx, 34).

En général, on remarque toujours quelà où se déploie la vie de Dieu, — dans une âme ou dans une assemblée, l'esprit missionnaire s'y déploie aussi ; on s'intéresse aux âmes, on tient à ce que la vérité leur parvienne afin qu'un plus grand nombre soit sauvés ; aussi est-on poussé au dévouement, on s'associe à l'œuvre parce

que c'est l'œuvre de Dieu, et l'intérêt que l'on y porte se montre par la manière dont on s'identifie avec ceux qui s'y emploient exclusivement. Ainsi en agissaient les Philippiens qui pourvoyaient aux besoins matériels de Paul, lorsqu'il évangélisait à Thessalonique (Phil. iv, 16); ils appréciaient assez l'œuvre de Dieu pour qu'ils eussent à cœur que d'autres aussi l'entendissent. Or, en soutenant de leurs biens l'apôtre, ils s'employaient à l'œuvre de Dieu; ils participaient avec Paul à la grâce de travailler à une telle œuvre, (Philip. i, 5-8); cette bonne œuvre qui serait poursuivie dans ce monde, jusqu'à la journée de Christ.

L'apôtre se sert donc de la citation de Deutéronome ch. XXV, 4, pour montrer quelle est la position et le droit des frères employés au service du Seigneur, bien que pour lui il ne profitât pas toujours de ce droit; c'était là une exception que les circonstances de l'œuvre, ou l'état spirituel des chrétiens rendaient nécessaire en certains cas. De semblables exceptions peuvent encore se reproduire, bien qu'il soit heureux de demander qu'il en soit différemment au milieu des saints en nos jours, nous souvenant que la règle que le Seigneur a établie est: « que ceux qui annoncent l'évangile, vivent de l'évangile. »

I Cor. X, 7. — Pour saisir l'application que l'apôtre Paul fait aux Corinthiens de la citation d'Exode XXXII, 6, il faut remarquer que, dans ce chapitre, l'apôtre parle des voies de Dieu envers Israël dans le désert, voies pleines d'instruction pour nous donner l'intelligence de ses voies envers nous. Les choses survenues à Israël sont des types pour nous, « afin que nous ne convoitions pas des choses mauvaises, comme eux en convoitèrent. Or, dans leurs circonstances respectives, les chrétiens de Corinthe manquaient, ou

du moins étaient exposés à manquer de scrupules à l'égard de choses d'une nature compromettante pour leur témoignage chrétien, et dont l'accomplissement pouvait entraîner des frères, dont la conscience était faible, à manger des choses sacrifiées aux idoles. Il s'agissait donc de savoir quel degré de culpabilité il y avait à manger des choses sacrifiées aux idoles, et c'est en réponse à cette question que l'apôtre cite la fin du verset 6, d'Exode XXXII. Remarquons bien les paroles citées ici, « le peuple s'est assis pour manger et pour boire, et ils se sont levés pour danser, » parce qu'elles font ressortir la leçon que l'Esprit veut donner à cette occasion. On remarquera donc que les paroles qui précèdent celles que nous venons de citer, rapportent le fait que des sacrifices ont été offerts au veau d'or; c'était, comme on pourrait dire, l'acte grossier de la circonstance, l'acte idolâtre; tandis que : manger, boire et danser, alors que la cérémonie proprement idolâtre était passée, paraissait l'être moins. C'était probablement ainsi que le pensaient les Corinthiens pour ce qui les concernait; mais c'est en cela même que consistait leur erreur. Et c'était pour les éclairer là-dessus que l'apôtre cite les dernières paroles du verset 6, plutôt que celles qui le commencent, montrant ainsi que s'asseoir au temple des idoles, c'était co-participer à l'acte qui rendait idolâtre; car offrir aux idoles ou bien manger dans le temple des idoles ce qui leur avait été offert, était tout un. La manière dont l'apôtre applique les paroles qu'il cite, le montre clairement; aussi exhorte-t-il les Corinthiens à ne pas devenir idolâtres comme ceux d'Israël. S'asseoir au temple des idoles et y manger, était la publique démonstration que l'on faisait cause commune (au moins cela en avait l'air), avec ceux qui avaient

préalablement offert la viande qui était mangée. Il ne s'agissait donc pas en cela d'une simple jouissance ; aux yeux de Dieu c'était un cas grave, car leur témoignage aussi bien que leur propre moralité, étaient par là gravement compromis.

L'instruction que nous pouvons tirer de ce qui vient d'occuper l'apôtre, est, paraît-il, celle-ci : lors même que, dans les fêtes du monde, nous ne participions pas à ce qu'il y peut avoir de grossier, il suffit pour être coupables de participer à ce qui le paraîtrait le moins à nos yeux. Aux yeux de Dieu tout se lie. Souvent on entend dire par des chrétiens, à l'égard de certaines choses de ce genre, je ne vois pas qu'il y ait du mal en cela, et toutefois ils n'oseraient pas affirmer que cela est bien ; néanmoins en maintes circonstances on passe outre, acceptant pour un moment, sans trop de difficultés, hélas ! d'être les disciples de celui dont le catéchisme enseigne qu'il y a *des œuvres indifférentes*. Est-ce indifférent à Dieu si de ma fenêtre je regarde passer une procession religieuse ? Il peut être sans doute agréable à mes yeux de voir et à mes oreilles d'entendre, mais c'est précisément par ces sens qu'en bien des cas notre cœur participe aux choses dans lesquelles le monde prend plaisir. La question ne devrait donc pas être : quel mal y a-t-il en cela ? mais est-ce pour Christ que je fais ceci ou cela ? « Ne provoquons pas le Seigneur à la jalousie, » car sommes-nous plus forts que lui, en sorte que nous l'obligions même à admettre comme bonne, une chose mauvaise ? Il est vrai que la grâce sort du mal celui qui croit, et que par la prière il peut même sanctifier les aliments qu'il prend ; mais, même à ce point de vue et tout en faisant abstraction du péché qui a souillé le monde, en sorte qu'il puisse dire : « La terre est au Seigneur et



« tout ce qu'elle contient » néanmoins, toutes choses ne sont pas avantageuses, — « toutes choses n'édifient pas. » Sans doute que malgré tout le mal que le péché a amené à sa suite, le Seigneur est le maître souverain de toutes choses; c'est ce que la foi reconnaît, grâces à Dieu; toutefois ce ne sera qu'au temps où sa seigneurie sera établie sur la terre, que ses droits et son autorité y seront publiquement reconnus, que l'on pourra jouir sans réserve aucune, n'y ayant d'achoppement pour personne, de toutes choses devant Lui et pour Lui.

Voilà, me semble-t-il, ce que l'apôtre donne à entendre par l'emploi de la citation empruntée au Ps. XXIV, 4, et rapportée ici. Si donc quelqu'un était libre il devait user de sa liberté de manière à n'être en achoppement à aucun de ses frères; agir différemment c'était s'exposer à pécher contre Christ lui-même.

1 Cor. XIV, 21. — Le bien de l'Eglise et l'édification des saints, tel était le but constant de l'apôtre. Il en devrait être de même de tous ceux auxquels des dons pour l'édification ont été confiés. Si quelqu'un agissait dans un but autre que celui-là, l'effet que l'exercice de son don devait produire manquait totalement. C'est ce qui avait lieu à propos des langues au milieu des frères Corinthiens : ceux qui possédaient ce don-là ne comprenaient pas que, s'ils n'avaient pas l'intelligence de ce qu'ils disaient ou s'il n'y avait personne dans l'assemblée capable d'interpréter, ils devaient se taire et parler à eux-mêmes et à Dieu. L'apôtre donc fixe l'attention des Corinthiens sur l'importance et la nécessité de travailler pour l'édification, au lieu de chercher à briller par un don exercé au milieu d'une assemblée où il ne serait pas compris. C'est à propos de cela que l'apôtre cite les paroles tirées

du chap. XXVIII, 11-12 d'Esaië ; afin que ceux qui possédaient le don de parler en langue, comprissent bien que l'exercice de ce don, partout où celui qui l'exerçait n'était pas assisté d'un interprète, cessait d'être une bénédiction de Dieu ; car dans ce cas n'étant pas compris, ils étaient barbares à ceux qui les entendaient, vu qu'ils n'en retiraient aucun fruit. Or, exercer ce don là de cette manière présentait, quant à son effet, le caractère du jugement sous lequel Dieu avait placé Israël. Aussi, bien que par l'exercice de ce don, ils montrassent la puissance de l'Esprit, ils étaient pour les croyants, tout aussi *barbares*, que l'étaient pour le peuple de Dieu, pour Israël, les étrangers entre les mains desquels il était livré et desquels il ne comprenait pas le langage (Esaië ch. xxxiii, 49). Il n'en devait donc pas être ainsi dans l'assemblée ; c'est pourquoi mieux valait se taire que d'être barbare à ses frères et d'agir sans avoir l'espoir d'être utile à quelqu'un. Les versets 27 et 28 sont donnés pour régler l'exercice de ce don, afin qu'il n'y eût dans l'assemblée ni confusion, ni même apparence de folie, afin que les incrédules ne pussent pas conclure défavorablement du témoignage de la puissance de l'Esprit qui se déployait par eux.

I Cor. XV. En lisant ce chapitre, il faut remarquer que les citations de l'Ancien-Testament qui s'y trouvent, ont rapport à Christ et non aux Corinthiens eux-mêmes. Dans les chapitres précédents, elles ont trait à l'état moral, aux misères des frères de Corinthe ; tandis qu'ici, elles ont trait à Christ lui-même, *homme ressuscité*.

Ici, un autre mal se manifestait au sein de ce troupeau : quelques-uns disaient qu'il n'y avait pas de résurrection des morts ! — La négation de la résur-

rection du corps avait pour la foi les plus graves conséquences ; et c'est ce que l'apôtre fait voir en posant l'argument que, « s'il n'y a pas de résurrection des morts, Christ n'est pas ressuscité non plus, et si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, et votre foi aussi est vaine et vous êtes encore dans vos péchés. » En réponse à un tel mensonge, l'apôtre s'attache à constater la résurrection de Christ par des témoignages complets et positifs, y compris le sien propre, car il avait vu le Seigneur lui-même, vraiment ressuscité, (vers. 7, 11). Tous étaient donc unanimes à l'égard du fait réel de la résurrection de Christ, car il était véritablement ressuscité d'entre les morts ; et cette vérité était le vrai fondement du salut, de la joie et de l'espérance du chrétien. Ainsi, outre la vérité générale que les morts ressuscitent, il y a ce fait particulier et spécial : que Christ est ressuscité par la puissance de Dieu intervenue pour le relever *d'entre les morts*. Ce glorieux fait établissait donc d'une manière bénie que les croyants aussi, objet de la faveur de Dieu, sortiront d'entre les morts par la puissance de Dieu, lorsque le Seigneur Jésus reviendra. La citation du Ps. VIII, 6, que nous lisons au v. 27, introduit l'idée du royaume, en rapport avec la domination universelle du Fils de l'Homme ressuscité, sous les pieds duquel Dieu assujettira toutes choses. Alors Christ prendra sa grande puissance et agira en roi souverain ; car en vertu de sa résurrection d'entre les morts, il a le droit et le pouvoir « d'abolir toute principauté et toute autorité et toute puissance ; après quoi il remettra la royauté à Dieu le Père. Cette citation est donc un témoignage divin en faveur de Christ, lui homme ressuscité, et héritier légitime et universel de tous les droits de Dieu,

Au vers. 29, l'apôtre reprend le fil de son raisonnement, interrompu par la parenthèse que forment les versets 20 à 28; alors vient la citation d'Ésaïe XXII, 13, qui reproduit les paroles par lesquelles étaient exprimés les sentiments impies des Juifs qui, niant la résurrection, lâchaient la bride à la chair. En effet, s'il n'y avait pas de résurrection des morts, quelle raison y avait-il de brider la chair? « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. » Pour les impies, cette conséquence est logique; mais pour les fidèles, de telles personnes étaient selon le jugement de l'Esprit de Dieu, « de mauvaises compagnies, » et uniquement propres à corrompre les bonnes mœurs partout où elles se rencontraient. Les Corinthiens donc devaient se réveiller et tendre à élever leur niveau moral, vivant justement et ne péchant pas.

Au verset 45, l'Apôtre emploie la citation de Genèse II, 7, pour faire ressortir le contraste qui existe entre le premier et le dernier Adam. Le premier Adam n'avait pas de force vivifiante en lui : il était simplement un homme, devenu par la création « âme vivante. » Il n'en était pas ainsi du second Adam, de Christ, car tout en étant homme sur la terre, Il avait la vie en lui-même; aussi vivifie-t-il qui Il veut. La puissance d'une vie par laquelle Il pouvait communiquer la vie à d'autres, Il la possédait, (Jean v, 26).

Maintenant, après avoir parlé (vers. 51-55), du changement subit accompli à l'égard de l'Église, par la puissance de Dieu, l'apôtre cite Ésaïe XXV, 8, constatant le fait que « la mort a été engloutie en victoire; » toutefois, cette démonstration du triomphe de la puissance de Dieu sur la mort, sera vue ailleurs aussi, car les paroles citées, font partie d'un cantique par lequel est célébrée l'intervention de Dieu à l'égard

de son peuple et des nations qui y participeront en bénédiction (vers. 6-7), « car l'Éternel engloutira la mort pour jamais; » les larmes aussi seront essuyées de dessus tous les visages, et l'opprobre d'Israël sera ôté. La résurrection des fidèles, à quelque économie qu'ils aient appartenus, aura donc lieu en bénédiction par la puissance de Dieu qui a ressuscité Jésus. Quant à Israël, ce que Dieu n'avait pu être pour lui autrefois, à cause de son impénitence (Osée XIII, 14), Il le sera au jour où Dieu montrera son triomphe complet sur la mort; alors on s'écriera : « O mort où est ton aiguillon? O Hadès, où est ta victoire? » Or, grâce à Dieu, déjà le terrible aiguillon de la mort a été ôté par la mort de Christ, car il l'a subie lui-même, sous le double caractère de puissance de Satan et de jugement de Dieu. Loué soit son saint nom! Pour celui qui croit, tout est changé : sa position présente est en rapport avec l'état dans lequel Christ est entré par sa résurrection d'entre les morts.

---

### FRAGMENTS.

La croix et la couronne vont ensemble : et plus que cela, la croix et la communion vont ensemble. La croix touche à ma volonté naturelle, et en conséquence elle renverse et emporte ce qui empêche la communion. C'est quand Pierre repoussait la pensée de la croix que Jésus dit : « Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale. » C'est avec un Sauveur rejeté que nous avons à marcher. Tout le système du monde est une pierre d'achoppement pour détourner notre cœur de Dieu, toilette, train de maison, confort, aises de la vie, même les choses les plus communes, qui ten-

dent à élever la nature. Tout ce qui nous met dans la position de l'homme riche est une pierre d'achoppement. C'est à un Christ rejeté que le ciel est ouvert. Souvenez-vous de cela. Le cœur de Dieu est occupé à conduire ses saints par cette route-ci à la gloire. Il veut que nous marchions par la foi et non par la vue. Tout ce qui tend en moi à exalter le monde qui a rejeté Christ est une pierre d'achoppement pour d'autres : en un mot tout ce qui affaiblit la perception de l'excellence de Christ dans le saint le plus faible.

---

2 Cor. V, 9, 10. Paul s'efforçait d'être agréable à Christ, quelle que fût la catégorie dans laquelle il se trouverait à la venue du Seigneur, que ce fût parmi ceux qui s'étaient endormis avant, ou parmi ceux qui qui seront encore restant, vivant sur la terre, quand il viendra.

---

C'est souvent après un grand effort de la foi, que la chute arrive. Voyez le cas de Gédéon.

---

Christ est la justice, et elle nous est imputée, car elle n'est pas notre acte propre. Mais le point qu'on évite toujours, c'est que l'expression, imputer la justice, imputer à justice, signifie dans l'Écriture tenir un homme pour juste, et nullement l'imputation de quelque chose fait par quelqu'un. Il se peut que ce soit de cette manière ou non, mais l'expression ne dit pas cela, ce n'est pas dans sa signification. Elle ne dit pas que la justice de quelqu'autre personne m'est imputée, mais que moi je suis tenu pour juste. La déclaration que plusieurs ont été constitués pécheurs par la

désobéissance d'un seul homme, ne dit point que le péché de l'individu leur fut imputé, mais que par lui ils entrèrent et se tinrent tous dans cette *position devant Dieu*, dans laquelle il s'était mis par ce seul péché. Ils sont tous envisagés comme dans ses reins, et comme aliénés de Dieu, et dans le péché, devant Dieu. C'est réellement tout le contraire de l'imputation d'un acte particulier pour ce qui concerne la portée de ce passage.

---

Prétendre qu'il est impossible qu'un Dieu saint, juste, bon et parfait puisse donner plus d'une règle, c'est dire une chose en opposition avec les faits et les déclarations manifestes de l'Écriture. Dieu en a donné une qu'il a abrogée parce qu'elle n'amenait rien à la perfection, et il y a introduction d'une meilleure espérance, par laquelle nous approchons de Dieu.

---

Il y en a qui ont peur du mot « commandements » comme s'il affaiblissait l'amour et l'idée d'une nouvelle création; l'Écriture n'en a pas peur. L'obéissance et l'observation des commandements de Celui que nous aimons, sont la preuve de cet amour et les délices de la nouvelle créature. Eussé-je tout bien fait, si je ne l'ai pas fait par obéissance, je n'ai rien fait de bien, parce que j'ai laissé de côté ma véritable relation et ma relation de cœur avec Dieu.

---

Gal II, 2. — « De peur qu'en quelque sorte je ne courusse ou n'eusse couru *en vain*. »

Par la sagesse de Dieu — la conférence de Jérusalem (Act. xv) fut l'alliance, *par les apôtres Juifs*, de la doctrine de Paul avec les quatre lois de Noé — *la loi de Moïse* étant laissée de côté.

Dieu aura soin des circonstances que vous traversez. Prenez-vous garde à *la manière* dont vous les traversez ?

Combien la sympathie du Seigneur à l'égard de nos souffrances est différente de celle de l'homme — oui de la meilleure sympathie de l'homme — en proportion parfaite, comme la sienne doit toujours être, avec l'étendue et la profondeur de la souffrance elle-même; et aussi avec le SENTIMENT variable que nous en avons, dans tous ses hauts et ses bas, affecté qu'il est par chaque vent qui souffle.

Je puis avoir la pensée que votre fardeau est petit comparé au mien, ou *vice versé*. Mais peu importe le poids du fardeau; le grand point c'est l'esprit dans lequel on le porte, et la force nécessaire pour le porter.

Dieu cherche à nous édifier à la ressemblance de Christ, et rien ne le caractérisa plus que la patience et la longanimité.

---

### PENSÉE :

Elle n'est pas morte, elle dort !  
Loin des écueils de cette vie  
Son âme a vu déjà le port  
Où, pour toujours, elle est bénie.

Morte ! laissons ce triste mot  
A qui s'en va sans espérance ;  
Nous qui gardons le bon dépôt  
Disons en paix, en assurance :

Enfants, vous n'êtes séparés  
De ceux qui pleurent votre absence  
Que par des jours déjà comptés,  
Doût le terme est la délivrance.

Dormez ! laissez-nous le labeur  
Jusqu'au radieux jour de gloire,  
Où la mort, au cri du Sauveur,  
Disparaîtra dans la victoire !

*Souvenir de sympathique amitié à.....*

P. C.



# COMMUNION AVEC LE CHRIST

## VI<sup>e</sup> PARTIE

### RESSUSCITÉS ENSEMBLE AVEC LUI.

Eph. II, 6; Col. II, 12; III, 1.

Le verbe grec *εγείρω* n'implique pas nécessairement l'idée de la résurrection. La première idée que ce mot suggère, est celle de *faire surgir, faire lever*, et en lui-même, il s'applique parfaitement à une foule de circonstances diverses. C'est ainsi que les auteurs classiques s'en servent quand ils veulent dire, « *réveiller des dormeurs*; » « *éveiller l'esprit* » « *animer le combat*; » « *exciter la flamme, le chant*; » « *se relever d'un lit de maladie*; » « *élever un bâtiment*, » etc.; et dans le sens passif, *s'éveiller du sommeil*, « *se réveiller*, » (être réveillé de manière à) « *veiller*. »

La *résurrection* est une idée, une vérité, essentiellement biblique et évangélique, que nous ne saurions nous attendre à la trouver jamais dans les historiens et les poètes grecs. D'un autre côté, c'est une doctrine de l'Évangile si fondamentale, que nous ne sommes pas surpris de trouver que les cœurs des chrétiens (comme gens qui savent que le Seigneur est ressuscité et que toute leur bénédiction dépend de Lui et dans la résurrection) sont inconsciemment enclins à tordre tous les passages qui peuvent être

tordus ainsi, et à les faire rapporter à la résurrection. Plusieurs des passages dans lesquels ce mot se trouve, ont, à mon avis, été tordus de cette manière; car, quoiqu'il soit employé dans le Nouveau Testament pour exprimer la résurrection, ce n'est pas là son sens principal. Nous le trouvons diversement traduit; par exemple en

Matth. II, 45. *Lève-toi*, et prends le petit enfant.

III, 9. *Susciter* des enfants à Abraham.

VII, 45. Elle *se leva* (de son lit de maladie) et les servit.

25. Le *réveillèrent* disant: Seigneur sauve-nous.

XI, 44. Il n'en a été *suscité* aucun plus grand que Jean.

XII, 44. Ne la prenne et ne la *relève*.

XXIV, 7. Nation s'*élèvera* contre nation.

44. Plusieurs faux prophètes s'*élèveront*.

Luc I, 69. Nous a *suscité* une corne de délivrance (1).

(1) Je ne connais pas d'exemple, sauf dans le Nouveau-Testament, de l'emploi de ce mot en rapport avec la résurrection finale du corps. Dans les Septante, on peut le trouver rattaché au rétablissement de cette vie-ci dans un mort (comme en 2 Rois IV, 31, et (dans une figure); Es. XXVI, 49). En tout il peut se rencontrer dans le Nouveau-Testament environ 143 fois, sur lesquelles en 70 cas il a trait à la résurrection du corps.

Quel changement il se fait en toute chose aussitôt que d'une manière ou d'autre elle se rattache à Dieu! Quel changement s'opère même dans la langue grecque lorsqu'elle fut adoptée pour celle dans laquelle le Nouveau-Testament devait être écrit. Les philosophes grecs n'avaient aucune idée de la *Résurrection*; et lorsque Paul parla de Jésus et d'elle, ils pensèrent que « Jésus » et « la Résurrection » étaient deux nouveaux dieux (Act. XVII).

Trois passages dont le sens me semble avoir été forcé à tort pour leur faire parler de la résurrection, sont Act. V, 30 et XIII, 23; et Col. III, 4. Act. V, 30 : « Le Dieu de nos pères *ἠγείρεν* a ressuscité Jésus que vous avez fait mourir, le pendant au bois. C'est lui que Dieu a exalté par sa droite pour être Prince et Sauveur, afin de donner la repentance à Israël, et la rémission des péchés (v. 31). »

L'expression *ἠγείρεν* a trait ici, je crois, à l'humiliation du Seigneur, et ainsi fait ressortir ce que fut le péché des Juifs. Jésus avait été suscité comme « une corne de délivrance » (Luc 1, 69) (1), vous l'avez fait mourir; Dieu l'a relevé d'entre les morts : exposé concis mais expressif de l'ensemble des faits; et comme exposé, beaucoup plus naturel, aussi bien que beaucoup plus complet, que si, au lieu de voir dans le relèvement du Seigneur l'intervention de Dieu le faisant apparaître, on y voit tout simplement sa résurrection.

Quant au passage, Act. XIII, 23, je le lis comme ayant le même sens que le verset précédent (le 22) : « Il leur suscita David pour roi »..... (vers. 23). « De la semence de cet homme, Dieu, selon sa promesse, a suscité à Israël, Jésus pour Sauveur, Jean ayant déjà prêché » etc. Et je pense que quiconque lira

(1) Ici (c'est-à-dire en Luc 1, 69) c'est évidemment de l'incarnation qu'il s'agit, et non de la *résurrection*.

attentivement les versets 24-30, reconnaitra combien cela est raisonnable. D'abord, un Sauveur *suscité*; puis, immédiatement avant son arrivée, la prédication et la carrière de Jean; ensuite l'allusion à la conduite des habitants de Jérusalem; puis la mort et la sépulture du Seigneur (vers. 29), et enfin (vers. 30) sa résurrection, « mais Dieu l'a relevé d'entre les morts. »

Coloss. III, ne se rapporte ni au fait que le Seigneur a été *suscité* comme « une corne de délivrance, » ni au fait qu'il a été *relevé* « d'entre les morts; » mais à celui que nous avons été élevés de la terre au ciel avec Lui — « Si donc vous êtes *συνημερωθητε* avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu. » Nous allons maintenant considérer cela d'une manière plus détaillée; mais, et il est nécessaire qu'on le remarque bien, le terme *εγειρω* convient au Seigneur, en tant que Sauveur, manifesté soit dans son incarnation soit dans sa résurrection, ou dans son ascension (1).

Il peut être utile d'appeler ici l'attention sur la différence qu'il y a dans les diverses manières dont se déploie le pouvoir de résurrection. Quelques-uns ont été relevés d'entre les morts pour

(1) Si tout cela semble à quelques-uns une digression de mon sujet, j'en suis fâché: mais un passage dégagé d'une interprétation erronée et restitué à son véritable sens, est toujours une chose importante pour le lecteur de la Bible.

posséder de nouveau la même vie qu'ils avaient antérieurement à leur mort : Lazare (1) par exemple, le fils de la veuve de Naïn ; puis il y a la première résurrection (au commencement du millénium, ou juste au moment qui précède son établissement) de ceux qui doivent vivre et régner avec Christ mille ans ; et enfin la résurrection *générale*, où tous ceux qui n'auront pas été antérieurement ressuscités d'entre les morts, seront ressuscités. Mais toutes ces opérations, tous ces déploiements du pouvoir de résurrection (2) se rattachent au Seigneur Jésus, comme

(1) Nous ne trouvons que trois récits, au sujet de trois personnes rendues à la vie par notre Seigneur : une jeune fille (Mat. ix, 25), le fils de la veuve de Naïn (Luc vii, 14), et Lazare (Jean xi). Toutefois, les termes dans lesquels il avait donné leur mission à ses disciples (Mat. x, 8) « ressuscitez les morts », et sa parole aux disciples de Jean (xi, 5) « les morts sont ressuscités » conduiraient à supposer qu'il y a eu d'autres cas de résurrection, et pas en petit nombre.

(2) On dit souvent que le printemps est l'époque de la résurrection dans le règne végétal. C'est là une de ces notions fausses qui neutralisent parmi les hommes la puissance de la vérité. Un arbre, une plante qui possède la vie, se revêt de nouveau de feuilles au retour du printemps, et devient ainsi une expression de la puissance de Dieu, conformément à une loi de la création. Mais la résurrection est une tout autre chose. Dieu seul peut ressusciter les morts ; et le déploiement de sa puissance, dans un acte par l'effet duquel l'âme est ramenée avec Christ pour être revêtue d'un corps rendu conforme au corps glorieux du Seigneur Jésus-Christ, quoique ce corps

le seul qui pouvait dire : « Je suis la Résurrection » (Jean xi). L'Écriture déclarant que les gages du péché, c'est la mort, et en outre, que celui qui a la puissance de la mort, c'est le diable (Héb. ii), il est évident qu'il n'y a que Dieu, Lui qui a fixé la mort comme gages du péché, et qui est plus fort, plus puissant que celui qui a en tant qu'exécuteur (4) la puissance de la mort — qui puisse renverser la puissance de la mort; et c'est en Christ, comme étant « la résurrection », que réside le pouvoir de le faire. Mais, béni soit Dieu! le même passage nous signale une autre gloire rattachée à ce titre de résurrection! celle d'être « la Vie » — « Je suis la Résurrection et la Vie. » La puissance de Résurrection nous fait remonter hors du tombeau, conformément à ce que nous étions essentiellement et devant Dieu, quand nous y sommes descendus. Et ceux qui y descendent sans avoir été jamais faits participants de la bénédiction d'être vivifiés ensemble avec Christ, seront ressuscités dans le même état dans lequel ils se trouvaient quand ils descendirent dans le sépulcre. De cette manière, il y a une connexion manifeste entre la gloire personnelle du Fils de Dieu, parce qu'il est Fils de l'Homme, et tous les hommes.

ait pu être réduit en une poussière dispersée aux quatre vents, est une chose tout autre que le retour de la végétation au printemps.

(4) Je crois que c'est là un point de grande importance pour les saints dans plus d'un combat encore à venir.

« Je suis la Résurrection et la Vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. »

Cette parole en (Jean xi) donne la connexion faite entre la résurrection et la vie en Christ pour le croyant (c'est à Marthe, un vrai disciple qu'elle était adressée) et le croyant; mais elle laisse l'incrédule entièrement de côté. D'un autre côté, voici comment le Seigneur s'exprime en parlant aux Juifs rebelles (chap. v, 19-30).

« Comme le Père réveille les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut. Car aussi le Père ne juge personne, mais il a donné tout jugement au Fils. » Remarquez-le : le Père réveille les morts et les vivifie, et le Fils pareillement vivifie ceux qu'il veut; et *tout jugement* est remis en sa main.

Ce jugement il semble l'exercer de différente manière. C'est ainsi, d'abord, qu'il met les hommes à l'épreuve par sa parole, et là où l'efficacité vivifiante de sa parole est rendue manifeste, la ruine de la créature est jugée et mise de côté;

— « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne viendra pas en jugement; mais il est passé de la mort à la vie. »

« En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et elle est *maintenant*, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et l'ayant entendue, ils vivront. Car comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au

Fils d'avoir la vie en lui-même » (vers. 24-26).  
Quand Dieu veut bénir un homme quelconque, il faut absolument qu'il ne tienne aucun compte de ce que l'homme est; il le transfère de la manière la plus complète possible, à Christ pour une partie intégrante de sa gloire. Les *droits* d'un homme se trouvent dans l'enfer, s'il est un esclave de Satan; les droits de Dieu et la valeur de Christ peuvent seuls expliquer *ma* présence dans le ciel. En s'en allant en son propre lieu, un Judas trouvera d'une manière terrible la juste sentence de Dieu contre son propre goût pour la compagnie de Satan! Sûrement il le trouvera là lui-même et il en sera aussi reconnu. Car l'homme a perdu par le péché son héritage propre : et le lac de feu et de soufre fut préparé non pas pour l'homme, mais pour le diable et ses anges (Matth. xxv, 41). D'un autre côté, c'est pour le Christ de Dieu qu'est préparée la gloire dans les cieux. Dans l'un de ces lieux comme dans l'autre nous ne devons avoir qu'une importance *secondaire*; mais je n'ai pas besoin de dire combien il en est plus encore ainsi dans le ciel que dans l'enfer. Mais ce sur quoi je voulais insister c'est le fait que la rédemption, en tant que nous ayant été communiquée, est trouvée par nous, être, non pas seulement l'expression de l'estime que Dieu fait de la valeur et de la puissance de Christ, mais le jugement le plus complet de tout ce que nous étions; et d'autant plus ainsi, qu'une âme ne se séparera



jamais réellement d'elle-même, ne sera jamais capable de se juger, de se prendre en dégoût, si ce n'est par la connaissance de la rédemption qui est dans le Christ Jésus. Je désirerais que nous connussions tous un peu plus de ce dégoût de soi-même (1). Puis après avoir ainsi montré que toutes les sources du pauvre pécheur perdu étaient en Lui, le Sauveur, notre Seigneur continua en parlant des méchants. Il a « autorité aussi de juger, parce qu'il est Fils de l'Homme. Ne vous étonnez pas de cela; car, l'heure vient en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix, et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie; et ceux qui auront mal fait en résurrection de jugement. » Qui est-ce qui s'appuiera sur ses propres œuvres et sera sauvé? Et, qu'on le remarque, c'est là un résultat du fait qu'il est *Fils de l'Homme*. Tous les hommes se relèveront, donc, du tombeau: quelques-uns, d'abord, pour parler des vertus vivifiantes trouvées en Lui, le Fils, et par grâce, goûtées par eux-mêmes — eux-mêmes assujettis à ces vertus; — ressuscités pour déclarer qu'ils avaient connu ce que c'était qu'être vivifiés avec Lui du tombeau; et leurs œuvres rendront témoignage et obtiendront aussi une récompense en la résurrection. En-

(1) Voici comment avait coutume de prier quelqu'un qui est à présent avec le Seigneur: « Seigneur, donne-nous de la patience envers nous-mêmes », tant il sentait profondément le mal intérieur.

suite, à la fin, tous seront ressuscités; et ceux-là aussi moissonneront la récompense de la racine sur laquelle ils ont crû, et de leur séparation d'avec Celui qui seul donne à l'âme la nouvelle vie (la vie de Dieu); mais leurs œuvres ne pourront point soutenir le jugement. La racine, l'arbre et le fruit vont ensemble, qu'il s'agisse d'Adam ou de Christ. Puissions-nous nous en bien souvenir.

Il est un sujet que nous devons signaler ici en quelques mots, la transmutation des saints qui sont vivants quand le Seigneur vient: leur changement à sa venue sans qu'ils passent par la mort. On peut voir cela en 1 Thess. IV, 15-17, et Philip. III, 20. « Notre conversation est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur; qui transformera le corps de notre abaissement afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire, selon l'opération de cette puissance par laquelle il peut même s'assujettir toutes choses. » C'est une pensée ineffablement précieuse que, du moment où nous qui restons, verrons Christ lui-même, il sortira de Lui une vertu pour changer ces corps d'humiliation et les transformer à la ressemblance de son propre corps en gloire.

J'ai à peine besoin de dire que la différence parfaite qu'il y a entre Celui qui ressuscite et ceux qui sont ressuscités (ou changés), ne doit jamais être oubliée. Toute la vertu et toute la puissance sont de Christ et de Christ seul, mais elles

peuvent se déployer, par grâce, envers nous. Néanmoins, c'est une chose trop douce pour mon cœur pour que je néglige de rappeler qu'il n'y en a *qu'UN SEUL* (notre Seigneur et notre Dieu) dont il peut être dit qu'Il est « la Résurrection et la Vie; » *qu'UN SEUL* qui avait le pouvoir de laisser lui-même sa vie, et de la reprendre lui-même; *qu'UN SEUL* dont il pût être dit qu'il a été déterminé Fils de Dieu en puissance par la résurrection des morts; *qu'UN SEUL* qui puisse vivifier maintenant ceux qu'il veut, et à la voix duquel tous ceux qui sont dans les sépulchres en sortiront plus tard. Sa gloire et son honneur sont notre bénédiction la plus élevée; et il est doux pour ceux qui l'ont connu comme leur Ami Éternel de penser à la gloire qui les attend, — non pas comme ce qui servira pleinement et parfaitement à leur propre jouissance, mais comme ce que *son* amour opérera en eux : — expression à la fois de sa propre gloire native, du choix que Dieu a fait d'eux dans sa grâce souveraine, et de son désir de les avoir rendus parfaitement propres pour sa compagnie et pour la présence de Dieu. Oh! combien peu nos pauvres âmes — bénies, toutefois, richement bénies — savent penser à Christ et à son amour! Et malgré tout, pourtant, nous sommes aimés par Lui, et il nous fait connaître le caractère divin de son amour qui met sa joie à donner, à donner abondamment, à ceux sur lesquels il repose.

J'en viens maintenant à mes textes.

Eph. II, 6.— « *Nous a ressuscités ensemble.* »  
Lisons d'abord le contexte. « Nous étions par nature des enfants de colère comme les autres. Mais Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce, et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, dans le Christ Jésus. » (vers. 3-6).

Quelques-uns ont signalé l'union dans l'Eglise de ceux qui avaient été distingués sur la terre en Juifs et Gentils, comme la raison de l'expression *ensemble* (*ressuscités ensemble*). Or, c'est un fait incontestable que le corps céleste, l'Eglise, renferme ceux qui étaient autrefois Gentils, aussi bien que ceux qui étaient autrefois Juifs. Mais ce n'est point là du tout ce que veut dire l'apôtre. Qu'on n'oublie pas en effet, que les gens ne sont pas ensemble, *dans l'Eglise*, comme Juifs et Gentils : comme tels ils étaient séparés les uns des autres par Dieu lui-même; mais ceux qui étaient tels sont ensemble dans l'Eglise, comme membres du corps de Christ. Mais assurément, le fait que je suis de compagnie avec un Paul dans le ciel n'est point la merveille étonnante (quoique véritablement avoir une place là, et être là, et dans une heureuse association avec d'autres hommes, ce soit une chose très-précieuse); mais *la* merveille, dans

ce passage, est le privilège béni qui se trouve dans l'entrée même de toute âme dans la condition et la position de cette communion les uns avec les autres, c'est-à-dire, la communion personnelle et individuelle avec Christ la Tête (1). Je suis un membre de Christ; Il a dépouillé tout ce qui selon la nature reposait en moi et sur moi lorsque cela lui a été imputé. En conséquence Il a été crucifié, est mort, et a été enseveli; et je suis tenu, et je me tiens moi-même, par la foi, pour quitte de tout cela, en tant que tenu par Dieu pour crucifié, mort et enseveli ensemble avec Lui. Mais Il m'a aussi rendu un seul et même esprit avec lui-même; et, par une grâce divine qui est infiniment grande, je partage (2) certaines choses *ensemble avec* lui-même. La Parole me ramène au fait qu'il a repris la vie, comme le Fils de l'homme, dans le sépulcre, afin que je

(1) On ne doit pas oublier qu'outre l'Eglise, il se trouvera dans le ciel d'autres classes de personnes avec lesquelles Christ n'aura pas la relation d'une Tête avec un corps qui a des membres.

(2) Je ne partage pas seulement sa gloire qui lui est *donnée*, et plusieurs de ses positions les plus bénies dans la gloire, mais j'y ai part comme une conséquence (oh! la merveilleuse grâce!) du fait que je partage sa vie. Un croyant est si indissolublement un avec Lui, quant à la vie (Christ est notre vie), que Dieu lui-même ne pourrait pas me faire plus un avec Christ qu'Il n'a fait déjà. Un seul et même esprit avec le Seigneur — pas de ce monde, de même que Lui n'est pas de ce monde.

comprene comment, ayant été vivifié — rendu vivant — ensemble avec Lui, je suis libre parmi les morts. Et la vie que j'ai, est une vie ensemble avec Lui. Lui la Tête et moi rien que comme un membre. Il est vrai que la bénédiction que je possède en Lui, je la possède en commun avec tous les autres membres de son corps ; mais la puissance qui me rend capable d'être étroitement lié de cœur avec un Paul, se trouve dans le privilège connu et dont je suis conscient que je possède des bénédictions ensemble avec Christ. Oui, certainement ; et c'est parce qu'il trouve son intérêt dans tous ses membres, que le nôtre peut aussi s'épancher librement sur eux. Car la conscience de la communauté de bénédiction entre les membres, ne suffit pas pour donner puissance à un membre individuel quelconque d'agir d'une manière conséquente avec cette communauté de bénédiction ; il a besoin de l'amour de Christ répandu dans son cœur par le Saint-Esprit qui lui a été donné, et de la communion avec le cœur du Seigneur Jésus.

J'admets pleinement, d'abord, que les voies de Dieu relatives à la terre avaient séparé (depuis les jours d'Abraham, sinon même depuis les jours des fils de Noé) le Juif du Gentil ; et secondement que c'est là un ordre de choses qui non seulement a existé pendant que les choses étaient laissées entre les mains de l'homme pour son épreuve et sa manifestation, comme c'a été le

cas de Noé à Christ, mais qui existera lorsque le Fils de l'homme viendra du ciel pour bénir l'homme et prendre en ses propres mains le gouvernement de la terre; car les Juifs, les Gentils et les nations extérieures auront encore alors respectivement des bénédictions particulières et distinctes. Et, en troisième lieu, j'admets pleinement aussi que l'Eglise, comme n'étant pas pour la terre mais pour les cieux — faisant partie, non pas des voies gouvernementales de Dieu à l'égard de la terre, mais de son *conseil de grâce* et pour le ciel — met de *côté* (ainsi que le font aussi les autres conseils pour le ciel) *cette* distinction de classes, quoiqu'elle puisse sanctionner une autre classification. Je dis que j'admets tout cela; mais je nie que ce soit là *la* grande merveille du « nous a ressuscités ensemble » du passage qui nous occupe. Pour le Juif inconverti c'était un scandale que la pensée même d'une association avec un chien de Gentil; pour le Gentil inconverti l'étroite bigoterie du Juif était une méprisable folie; et pour l'homme converti Gentil ou Juif était ouverte une nouvelle et merveilleuse scène — le ciel. Et la vérité proposée était merveilleuse au-delà de toutes les autres: que Dieu a fait celui qui croit être véritablement un avec Jésus de Nazareth rejeté sur la terre et méprisé de l'homme, mais reconnu dans le ciel et honoré de Dieu. La séparation du Juif d'avec le Gentil était, est, et sera pour la terre: mais ni Juif ni Gentil n'attendaient le

ciel. La merveille étonnante pour un Paul n'était pas qu'un homme jadis adorateur de Diane, la grande déesse des Ephésiens, fût estimé une compagnie convenable pour lui, Pharisien, qui avait pensé rendre service à Dieu (non seulement en s'efforçant d'effacer de la terre le nom de Jésus de Nazareth, mais aussi) en cherchant à détruire l'Eglise, le conseil de Dieu le plus cher à son cœur concernant Christ. Mais voici quelle était la merveille : qu'il y eût union vitale, communion de vie entre lui et ce même Christ Jésus qu'il avait persécuté, et cela, aussi, dans le ciel où Christ est assis à la droite de la Majesté dans les lieux très-hauts; bénédiction aussi accessible au Gentil qu'au Juif, dans sa teneur et dans sa place, et si entièrement divine et en dehors de l'homme, si entièrement céleste et en dehors de la terre, que nul n'était capable de communiquer même une pensée juste à son sujet, si ce n'est Dieu le Saint-Esprit (1).

Puisse le croyant en Christ ne jamais oublier

(1) J'ai vu bien des articles sur l'Épître aux Ephésiens, qui s'étendent si immodérément sur la merveille de la réunion en un du Juif et du Gentil qu'on est conduit à supposer que la religion de leurs auteurs est une religion purement pour la terre, et qu'ils ne voient pas que ce qui est prêché maintenant ce sont les merveilles du ciel ouvert et de l'union vitale avec Christ. J'accorde la vérité des merveilles du contraste qu'il y a entre les conseils de Dieu pour le ciel et ses voies pour la terre : elles envisagent la matière simplement comme parmi les hommes et laissent entièrement de côté l'union vitale.



que le ciel est sa patrie, son lieu natal; et qu'il en est ainsi, précisément, parce qu'il est un seul et même esprit avec le Seigneur Jésus le Christ, participant de la nature divine comme fait un avec le Christ céleste, et, en conséquence, devant partager toutes choses ensemble avec Lui en tant que le Christ.

Mais continuons. Nous avons déjà considéré (dans l'art. iv) 1<sup>o</sup> le privilège *d'être vivifiés ensemble avec le Christ*. Celui qui avait laissé sa vie comme une rançon et pour faire propitiation, reprit sa vie comme Fils de l'homme dans le sépulcre. Et le sujet de prières de l'apôtre est encore un bon sujet de prières; afin que nous sachions « quelle est l'excellente grandeur de sa puissance (*sa* se rapporte ici au Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ) envers nous qui croyons selon l'opération de la puissance de sa force: qu'il a opérée dans le Christ en le ressuscitant d'entre les morts, et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes » Eph. I, 19, 20). Toutes choses placées sous Lui, et Lui donné pour être Tête sur toutes choses à l'Eglise, qui est son corps et la plénitude de Celui qui remplit tout en tous.

Et, 2<sup>o</sup> nous avons vu que la vie ainsi donnée est la vie de Christ lui-même — vie qui, si elle nous identifie maintenant avec Dieu d'une manière consciente, et nous met ici-bas en lutte avec tout ce qui, en dedans de nous et autour de nous, est en lutte avec Dieu, se déploiera

néanmoins, sous peu, librement en nous dans sa sphère propre, dans le ciel, et sera l'efficace de notre association désormais en gloire avec Christ. A présent nous avons à examiner quelle est la force de l'expression de Eph. II, 6 qui dit que nous *sommes ressuscités ensemble avec Christ*. D'abord, elle a trait évidemment à quelque chose qui se place naturellement, pour autant qu'il s'agit du Christ, entre l'acte par lequel Il reprend sa vie pendant que son corps est encore dans le sépulcre, et celui par lequel Il s'assied dans les lieux célestes. Il intervient ici nécessairement, peut-être, deux actes de sa part : l'un, par lequel il laisse la tombe et manifeste sa résurrection d'entre les morts ; l'autre, son ascension. Je n'ai pas même besoin de dire *peut-être*, car il est tant insisté avec force sur sa résurrection indépendamment de son ascension, et l'Écriture rattache à ces deux actes du Seigneur des passages et des vérités d'un caractère si entièrement différents, qu'il est parfaitement clair que Dieu entendait nous signaler leur différence. Il a été dit, par exemple — « Il faut donc que.... quelqu'un d'entre eux soit témoin avec nous de sa résurrection. » Ainsi parle Pierre (Acte I., 22.) Et cela est confirmé par Paul là où il dit (1 Cor. XV, 3-7) — « Car avant toutes choses je vous ai communiqué ce que j'ai aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures, et qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures, et qu'il a été vu de

Céphas, puis des douze. Ensuite il a été vu en une seule fois de plus de cinq cents frères, dont la plupart sont demeurés en vie jusqu'à présent, mais quelques-uns aussi se sont endormis. Ensuite il a été vu de Jacques, puis de tous les apôtres. » L'importance de cette démonstration de la résurrection du Seigneur est ensuite signalée, — « Si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, et votre foi aussi est vaine. Et si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine et vous êtes encore dans vos péchés » (vers. 14, 17). La doctrine même du pardon des péchés — du pardon des péchés pour qui que ce soit, où que ce soit — dépend de la réalité de la résurrection de Christ. A nous aussi la justice « sera imputée si nous croyons en Celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses, et a été ressuscité pour notre justification » (Rom. iv, 24, 25). « L'engagement envers Dieu d'une bonne conscience par la résurrection de Jésus-Christ » (1 Pier. iii, 21). Il est évident que sans elle il ne saurait y avoir de bénédiction dans la présence de Dieu pour qui que ce soit, non plus que rien de tel qu'une bonne conscience, qu'il s'agisse de la conscience dans un chrétien, dans les membres des résidus d'entre les Juifs et d'entre les Gentils qui entrent dans le ciel sans y faire partie de l'Eglise, ou de la conscience dans le Juif, le Gentil ou l'adorateur extérieur. La mort et la résurrection du

Seigneur Jésus-Christ ont été et sont la voie par laquelle Dieu se montre juste tout en justifiant un pécheur d'une classe quelconque, et fait à tout croyant une bonne conscience. Le péché était contre Dieu. Si Dieu a établi que les conséquences du péché de l'homme vinssent sur son Fils comme Fils de l'homme — il faut qu'Il meure. Il est mort, et s'est relevé, et a repris vie de nouveau. Désormais la voie était ouverte à Dieu pour rencontrer l'homme en grâce et en bénédiction où Il lui plairait et de la manière qu'il lui plairait, mais, (comme Il l'entendait) le rencontrer ainsi seul et en tant que pécheur accepté — où que lui soit assignée la place pour rencontrer ainsi Dieu, quel que soit le trait particulier de bénédiction que la grâce puisse lui assigner quand il rencontre ainsi Dieu — c'est là, dis-je, ce que trouvera tout pécheur accepté. Un Christ ressuscité peut seul être le canal par lequel Dieu atteint la conscience d'un pécheur ainsi que la véritable réponse de la conscience; et cela simplement par la raison que la conscience trouve seulement dans ce Christ ainsi considéré, de même que la réponse de Dieu à ses besoins, la réponse même que Dieu a préparée pour elle aux exigences de son propre caractère à Lui. Ce qui a satisfait Dieu, peut bien me satisfaire aussi.

Mais c'est avec intention que j'ai passé sous silence la citation que Paul fait de lui-même comme un des témoins de la résurrection.

« Et après tous, il a été vu de moi aussi, comme d'un avorton. » Or, lorsque Christ fut vu de Paul, ce ne fut pas simplement dans son caractère de ressuscité. Quand il fut sorti du tombeau, son évangile dut commencer par Jérusalem; après que Jérusalem eut refusé de le recevoir, il retentit par la Judée et la Samarie; et lorsque Etienne fut lapidé, les cieux s'ouvrirent sur lui, et il y eut, entre Jésus se tenant à la droite de Dieu, et le martyr, des rapports précieux. Mais Saul, l'arc-boutant de la persécution contre l'Eglise, ne vit rien alors, n'entendit et ne comprit rien. Mais à un moment un peu plus avancé dans l'histoire, Jésus ressuscité et monté en haut, l'appelle par son nom: « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » etc. Or, la gloire de l'ascension prit évidemment dans l'esprit de Paul une place tout à fait distinctive, et en garda dans son ministère une toute particulière. Voyez, par exemple, pour la place qu'elle eut dans son esprit, comment il la fait ressortir et insiste sur elle, Act. XXII, 6-11, dans son discours au peuple en langue hébraïque, et encore au chap. XXVI, 12-18, quand il parle en présence d'Agrippa. Ces passages, comparés avec le récit de sa conversion au chap. IX, 3-9, sont d'un grand intérêt. Et pour voir la place que l'ascension occupait dans sa doctrine, on n'a qu'à se reporter, pour en être pleinement persuadé, à ce qu'il dit de son évangile en 2 Cor. IV, 3-6, au commencement de sa lettre aux Galates, ch. I,

44-46, et à toute la teneur de ses lettres aux Éphésiens et aux Colossiens.

Mais, en outre, toute la position distinctive de l'Église, toute la doctrine selon laquelle tout particulièrement chaque croyant a aujourd'hui à diriger sa conduite individuelle, se trouvent dans l'ascension du Seigneur Jésus-Christ. Un pauvre pécheur peut aujourd'hui penser à la miséricorde qu'il y a en Dieu, d'une manière qui eût été assez exacte aux jours des patriarches (c'est-à-dire la miséricorde sans explication à l'égard du mode de sa manifestation); mais la miséricorde de Dieu qui est mise maintenant sous nos yeux, c'est cette miséricorde et cette compassion de Dieu qui, ayant substitué le Christ, Le Juste, à la place de plusieurs injustes, déclare qu'elle prend ses délices à couler avec toutes ses bénédictions par un Christ qui est maintenant assis sur le trône de la Majesté dans les lieux très-hauts. Nous ne pouvons rencontrer Dieu que dans le lieu où Christ nous est présenté comme nous rencontrant; pour nous ce lieu de rencontre est le lieu très-saint en dedans du voile; pour le Juif ce sera dans le pays; et le caractère de la conscience est conforme au lieu où nous le rencontrons. La lumière est plus parfaite en dedans du voile, et la conscience est d'un caractère plus élevé, c'est-à-dire, selon que la vérité qui nous est présentée est plus manifeste dans son expression, et selon que la puissance donnée est d'un ordre plus

élevé! Car la conscience a besoin pour rencontrer Dieu de ce dont Dieu a besoin pour la rencontrer elle; et il faut à la conscience un pouvoir en conséquence. Il n'existe qu'un seul sang d'expiation; il n'existe qu'un seul Esprit pour l'appliquer: cela est de toute évidence. Mais si quelqu'un voulait conclure de là que, parce que, pour ce qui est de lui et relativement à lui tout homme qui est sauvé est sauvé par l'Esprit et uniquement par le moyen du sang, il en résulte que, pour ce qui est de Dieu, relativement à Dieu, tout pécheur sauvé doit être aussi rapproché qu'un autre, il se tromperait complètement. La miséricorde et la compassion n'appartenaient qu'à Dieu; il leur donne cours comme il veut; elles s'appliquent à qui il veut; elles établissent aussi des classes diverses, et placent une âme dans une classe et une autre âme dans une classe différente, suivant que Dieu a trouvé convenable dès avant la fondation du monde. Un saint a plus besoin pour être dans la nouvelle Jérusalem, pour faire partie de l'Épouse de Christ, d'une conscience et d'une puissance spirituelles, que n'en avait besoin un saint qui avait à faire partie du royaume d'Israël — du peuple de l'Éternel sur la terre. Or une âme qui ne connaît pas un Seigneur *monté en haut*, ne saura jamais ce que c'est qu'être échappé à la ruine dans laquelle sont toutes choses autour de nous. Une telle âme est étrangère à cette forme de vérité qui caractérise notre économie, et ne

saurait avoir cette intelligence et ce pouvoir dont on a besoin pour marcher comme quelqu'un qui est ressuscité avec Christ, et qui, par conséquent, sa bourgeoisie étant dans le ciel, a à rechercher les choses qui sont dans le ciel et à s'y affectionner. Mais nous parlerons plus en détail de cela un peu plus loin.

A laquelle donc des deux choses qui se sont passées entre la vivification de Christ dans le tombeau et sa séance dans les lieux célestes (c'est-à-dire sa sortie du tombeau et son ascension dans le ciel), l'expression « nous a élevés ensemble » (Eph. II, 6, (*version angl.*) s'applique-t-elle?

Je puis en réponse à cette question dire 1° que pour ce qui concerne *la vérité*, je ne vois pas qu'il s'attache quelque importance à la manière de rendre cette expression; car quelle que soit celle des deux que l'on adopte, il s'agit toujours d'un des deux faits qui se placent entre notre bénédiction d'être « vivifiés ensemble avec Christ » et celle d'être « assis ensemble avec Lui dans les lieux célestes; » et 2° que la manière la plus commune de la rendre, et par conséquent, peut-être, la plus naturelle, c'est comme se rapportant au premier de ces deux faits. Remarquez-le bien, entre la communication de la vie, et le fait d'être assis dans le ciel, deux choses sont supposées : d'abord, l'acte de remonter du tombeau (dans lequel sa vie fut reçue) au milieu des hommes; et en deuxième lieu, l'acte de monter d'entre les hommes dans le ciel.



J'admets que la première de ces choses se rattache, en réalité, au fait précédent, et, si vous voulez, que la résurrection implique deux choses : la communication nouvelle de la vie, et la manifestation de la vie, s'il s'agit de quelqu'un qui vient de mourir et qui n'a pas été enseveli, ou le fait par lequel la personne remonte hors du tombeau, si après avoir expiré elle a été aussi ensevelie. Toutefois elles ne constituent pas réellement une seule et même chose; et, dans le cas de notre Seigneur bien-aimé, ce sont deux faits, deux actes parfaitement distincts, que celui par lequel il reprend sa vie dans le tombeau; dans toute la vérité que ce fait implique relativement à Dieu et relativement à Lui-même, à l'Esprit, et aussi au monde spirituel — et celui par lequel il est vu et connu parmi les hommes comme ressuscité, et s'arrêtant parmi ses disciples un certain temps avant de monter dans le ciel. Cette distinction peut être d'une grande utilité dans l'action à exercer à l'égard des âmes individuellement à une époque nébuleuse et sombre; le récit de la conversion de Paul en Act. ix autorise à la faire, et on peut en suivre la trace au point de vue dispensationnel (selon l'analogie de la foi) dans l'entrée de l'Église dans la gloire et la bénédiction à venir de la terre. Paul fut vivifié avant qu'il prît sa place avec les disciples — avant qu'il pût montrer rien de ce qui leur prouverait qu'il vivait à Dieu.

Je n'insiste pas sur l'argument tiré de l'anal-

gie de la foi, bien que, selon moi, il ait de l'importance pour confirmer la vérité (si on a reçu de Dieu capacité pour saisir des analogies); mais il est bien certain que l'Eglise sera dans la gloire avant d'être manifestée en gloire, et que les résidu Juif et le résidu Gentil auront la vie l'un et l'autre avant que l'homme les voie en possession de la vie; pareillement la nation juive possédera la vie, avant que cette vie se soit manifestée extérieurement de manière à amener les résultats précieux qu'elle doit amener pour la nation en bénédiction extérieure.

Je voudrais toutefois, pour ce qui concerne le croyant individuellement, insister sur cette pensée, que, si « la vie de Dieu » (comme Paul s'exprime en Eph. iv, 48) appartient à ceux qui ont connu Christ, ou plutôt qui ont été connus de Lui, elle se montre en ceux qui l'ont entendu et qui ont été instruits en Lui « selon que la vérité est en Jésus. » Si notre évangile dans lequel nous nous glorifions est l'évangile de la vie — de la vie éternelle, en et par Jésus-Christ, notre Seigneur, il s'ensuit que notre témoignage est pareillement le témoignage de la vie — de la vie éternelle. Si nous sommes cachés en Christ en Dieu, Christ doit être manifesté en nous dans le monde. Paul ne connaissait pas seulement Christ comme vie — sa vie, et ne savait pas seulement que lui, Paul, avait sa vie éternelle en Christ, mais il marchait aussi ici-bas de manière à ce qu'il pouvait dire: « Nous sommes mani-

festés à Dieu, et j'espère aussi que nous sommes manifestés dans vos consciences » (2 Cor. v, 11). Et il explique quel était le mode de cette manifestation. C'était non-seulement dans une manifestation extérieure, mais dans le cœur; mais alors ce n'était pas seulement quelque chose dans le cœur, mais il y avait aussi une manifestation extérieure. Sa vie avait des motifs, des fins, et des objets : une manière de voir aussi particulière, qui lui était propre, qui lui donnait son caractère devant Dieu, et menait à un témoignage tel que les Corinthiens pouvaient le lire. Le moi n'était ni sa fin, ni son point de départ, ni la source de son énergie, comme, hélas! c'est si souvent le cas avec les chrétiens de profession d'aujourd'hui. Moi, moi, moi, moi, moi, moi — un nombre parfait en égoïsme — est une triste chose chez un chrétien. Telle n'était point la vie chrétienne de Paul. « Car si nous sommes hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu; si nous sommes de sens rassis c'est pour vous (vers. 13). C'est pour Dieu seul qu'il vivait; mais Dieu avait ici-bas des objets de son affection, et, par suite, l'homme que l'Esprit de Dieu conduisait, avait à chercher les intérêts de ceux dont Dieu, qui les menait captifs dans ses cordeaux d'amour, poursuivait Lui-même les intérêts. Nous apprenons ensuite quelle était la chose qui agissait avec tant de force sur son cœur et sur son esprit (heureux homme qu'il était!) « Car l'amour de Christ nous étreint, en ce que nous avons

jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux, » (vers. 14, 15 etc). Quel contraste entre ce genre de vie et le genre de vie d'un si grand nombre : « faire ceci, et faire cela ; » « ne pas faire ceci, et ne pas faire cela ! » Les actions de l'homme du monde sont la manifestation de ce qui règne au dedans de lui, et si les actions du chrétien sont aussi la manifestation de ce qui règne au dedans de lui, alors la vie de l'homme du monde et la vie du chrétien doivent être fort différentes l'une de l'autre.

Le moi, cette vie-ci, la terre, les circonstances et Satan, remplissent l'intérieur de la vie du mondain; Christ, l'éternité, le ciel, l'amour rédempteur, et le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont tout ce que connaît la vie intérieure du chrétien. Est-ce que les chrétiens, ceux qui sont réellement chrétiens, sentent cela suffisamment? Qu'est-ce que c'est que l'excellence du travail, des matériaux, dans une montre, si elle n'a pas d'aiguilles pour indiquer le temps qu'elle marque. Lecteur, pour quelle fin es-tu laissé ici-bas sur la terre? Tu possèdes une rédemption éternelle et un salut parfait, et pour garantie de ta sécurité tu as été empreint d'un tel sceau que personne ne peut te ravir ta bénédiction. A quelle fin es-tu donc laissé ici-bas? Assurément, c'est pour y être un témoin pour le Seigneur Jésus,

dans la puissance de ta vie, aussi bien que de tes lèvres, et si par là nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec Lui.

C'est une chose touchante de voir comment, aussitôt que Christ fut redevenu vivant d'entre les morts, il ne descendit pas seulement vers lui des anges pour le saluer, mais son propre cœur et son esprit furent occupés du besoin de se présenter devant son Père comme le Fils de l'Homme, et remplis de pensées d'amour et de sollicitude pour chacun des siens. Il peut à l'égard de chacun d'eux, prendre une manière différente de se présenter à lui; mais les disciples qu'il avait laissés comme des brebis qui étaient dispersées (parce que Lui, le Berger, il avait été frappé) devaient être rassemblés de nouveau — c'étaient les brebis de son Père; et en conséquence il monte dans le ciel pour devenir lui-même, dans une nouvelle position, le sujet du témoignage de ses disciples, garantir en même temps les plus chers intérêts de ses disciples, leur envoyer aussi le Saint-Esprit, et, pendant qu'il reste là et prend soin des siens qui sont dans le monde, les former, les diriger et les aider dans leur service, Lui-même étant le sujet de leur prédication aussi bien que la joie de leurs cœurs. Oh! comme nous vivons peu dans la puissance de la vocation céleste et de la communion du mystère de Christ et de l'Eglise! Que le Seigneur nous regarde pour renouveler en nous l'efficace de ces choses! Puissions-nous

bien remarquer que Christ, après être redevenu vivant, eut à accomplir des choses propres à cette vie, en tant qu'ainsi reprise par lui, et qu'il nous soit donné d'aller et de faire de même.

2. Notre deuxième verset est Col. II, 42. « Ensevelis avec lui dans le baptême dans lequel aussi vous avez été ressuscités (*angl. risen*) ensemble par la foi dans l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts. » Bien des expressions dans ce passage, aussi bien que sa portée générale, tendent à prouver que c'est de la résurrection qu'il parle. La dernière clause, par exemple, en est une preuve décisive. « Dieu qui l'a relevé (Christ) d'entre les morts. » Le grand sujet dont l'apôtre s'occupe ici est — non pas le Christ montant de la terre dans le ciel; ni la présentation de Christ tel qu'il est dans le ciel — mais la résurrection de Christ d'entre les morts. « Dieu l'a relevé d'entre les morts. » Il s'agit de son relèvement du sein du tombeau où il avait été enseveli après avoir laissé sa vie pour nos péchés; de sa sortie de ce tombeau pour être vu de ses disciples et être le sujet de leur prédication à ses ennemis; et ce n'est pas seulement le sujet principal du verset, mais c'est celui qui le donne tout entier, car ce qui est déclaré dans la dernière clause, avoir été effectué en Christ, en ce qu'il fut comme homme ressuscité d'une façon manifeste d'entre les morts, est affirmé être vrai de nous qui croyons

en lui : Dieu nous envisageant et jugeant selon l'Esprit de Christ qu'il nous a donné, juge de nous qu'étant un même esprit avec le Seigneur, nous sommes ressuscités avec lui. Cela est vrai de tous ceux qui croient en Celui qui a ressuscité d'entre les morts Christ, qui a été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification.

Les corps des croyants, s'ils sont retournés en poudre, ressusciteront comme ressuscita le corps de Christ; ils ressusciteront à sa venue et seront ressuscités par son pouvoir à lui-même présent alors pour faire cela. Mais ces corps seront ressuscités parce qu'ils appartiennent à des âmes qui ont été vivifiées, qui, si elles sont absentes du corps, sont présentes avec le Seigneur. L'esprit d'Etienne, l'esprit de Paul, celui de Pierre, sont avec le Seigneur; leurs corps sont dans la poussière. Dans son conseil et dans sa pensée, Dieu unit la poussière de ces corps — de ces vases de terre, avec les âmes que son Fils vivifia, et, plus tard, les corps ressusciteront en preuve de cela. Mais, lorsqu'ils étaient vivants sur la terre, ces hommes, Etienne, Paul, Pierre, etc., ayant cru en Christ avaient été vivifiés par Lui, comme Celui qui s'était relevé du tombeau, et étaient considérés par Dieu comme vitalement un avec son Christ; et Il pouvait leur dire (non pas toutefois de leurs corps, mais d'eux-mêmes.) — Vous êtes ressuscités avec Celui que j'ai ressuscité d'entre les

morts. Que Christ était ressuscité d'entre les morts, c'était un fait manifeste quand Paul écrivit aux Colossiens : pareillement c'était, en cette même époque, un fait aussi manifeste, que Paul et ces Colossiens avaient reçu l'Esprit de Christ, et que Dieu les considérait (non pas comme si leur position devant Lui était selon la chair et la nature en tant que reçues du premier Adam et dont il fallût les dégager — toutes les conséquences de cette position avaient été imputées à Christ, et, en conséquence, Il avait été crucifié, était mort, et avait été enseveli ; ils devaient tenir tout cela comme vrai d'eux-mêmes, car c'est ainsi que Dieu faisait réellement — mais) comme ayant devant Lui une position selon l'Esprit et la grâce. Cet Esprit était abondamment découlé de Christ quand Il avait de nouveau repris sa vie — leur avait été abondamment donné. Son point de départ était le Christ Jésus reprenant vie dans le tombeau ; mais c'était la vie éternelle, la vie divine quoique dans l'homme ; et elle était envisagée par Dieu, telle qu'elle se trouvait en eux, non pas comme quelque chose qui resterait encore couché dans le tombeau, mais comme quelque chose qui se manifesterait comme ayant été ressuscité du tombeau et d'entre les morts. Et nous pouvons remarquer ici comment le verset qui précède est à l'unisson avec cette pensée. Nous sommes « circoncis d'une circoncision faite sans main, dans le dépouillement du corps de



la chair » (vers. 14) ; circoncision (c'est la seule circoncision que nous connaissions comme ce que Christ est pour nous) qui est ainsi expliquée (Phil. III, 3), « Car nous sommes la circoncision, nous qui servons Dieu en esprit, et qui nous glorifions dans le Christ Jésus et n'avons aucune confiance dans la chair. »

Le contexte du verset qui nous occupe, me semble renfermer, premièrement, la doctrine du dégagement du nouvel homme de la coquille, de l'enveloppe, du vieil homme ; et en second lieu, l'édification de l'homme nouveau : les deux choses effectuant ensemble le résultat dont parle le verset 10, savoir le fait que nous sommes « accomplis en lui qui est le chef de toute principauté et autorité. »

Je voudrais, en outre, faire remarquer, quant à la première partie, de quelle manière positive et nette, notre délivrance, le Christ mort comme subissant la peine du péché mais ressuscité, et nous-mêmes autrefois moralement morts, sommes présentés ensemble (Christ et nous) dans les versets 12 et 13. « Ressuscités ensemble » — « Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts, » « Vous qui étiez morts dans vos offenses..... vous a vivifiés ensemble avec lui, nous ayant pardonné toutes nos offenses ; » et puis il ajoute comme ayant en vue le Juif, et toutes les ordonnances clouées « à la croix » (vers. 14).

Jusqu'à quel point éprouvons-nous notre vie et notre marche ici-bas, en nous demandant si

elles sont en harmonie avec la vie que nous avons en commun avec le Christ relevé d'entre les morts ? Il est le même avant la mort et après, mais sa position est différente. Lorsqu'il était sur la terre il était le serviteur de Dieu au milieu d'Israël sur la terre — peuple reconnu de Dieu et qui doit être béni sur la terre ; et sa vie extérieure se donnait carrière, non seulement en zèle pour Dieu, mais en zèle pour sa Maison sur la terre, et aussi pour son peuple sur la terre. Il honorait le Temple dans la mesure dans laquelle Il y avait accès ; la maison du roi Lui était fermée et contraire, un autre la possédait. Toutefois Il était Berger d'Israël, et ses sympathies se manifestaient en sa faveur. Tel n'est pas le cas maintenant. Il a été mis à mort, et depuis sa résurrection Il a été rejeté de nouveau par Israël ; et à présent Il ne s'identifie avec rien d'autre qu'une compagnie de personnes qui gardent le caractère de pèlerins et d'étrangers, tout le peu de temps qu'ils restent sur la terre en attendant qu'il revienne une seconde fois.

Quelle merveilleuse vocation que d'être appelé sur la terre à une marche qui soit en harmonie avec cette vérité, que Dieu nous considère et juge de nous comme des hommes qu'Il a fait être un même Esprit avec son Fils qui est ressuscité d'entre les morts ! C'est la liberté devant Dieu ; délivrance de tous les éléments de la religion naturelle aussi bien que de la religion terrestre ; liberté pour Dieu ; liberté pour souffrir et pour

faire Sa volonté, quoique dans un corps de péché et de mort — dans un monde méchant, tout ce qui nous entoure étant sous la puissance de Satan, jusqu'à ce que la gloire vienne.

3. Nous arrivons maintenant à notre troisième et dernier passage sur ce très-intéressant sujet.

« Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu » (Col. iii, 1). « Pensez aux choses qui sont en haut et non pas à celles qui sont sur la terre; car vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec Lui en gloire » (vers. 2-4).

Ici le Christ est envisagé, non-seulement comme ressuscité du tombeau, mais comme monté de la terre au ciel. « Il fut élevé au ciel » (comme nous lisons en Luc xxiv, 51). « Et... comme ils regardaient, une nuée le reçut et l'emporta de devant leurs yeux. Et comme ils regardaient fixement vers le ciel, tandis qu'il s'en allait, voici, deux hommes en vêtements blancs, se tinrent là à côté d'eux, qui aussi dirent: Hommes Galiléens, pourquoi vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel? Ce Jésus qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vus'en allant au ciel. » (Act. i, 10, 11). Telle est la doctrine de l'Écriture. La grâce par laquelle Il se montra vivant à ses disciples sur la terre — « étant vu par eux durant quarante

jours, et parlant des choses qui regardent le royaume de Dieu » (Act. 1, 3) ne doit pas être oubliée, non plus que la parfaite distinction qui existe entre l'ascension, en tant que doctrine, et la doctrine de la résurrection du Seigneur. Dans notre verset actuel il est signalé comme assis à la droite de Dieu — après être monté. Et l'exhortation qui nous est adressée est de penser « aux choses qui sont en haut (c'est-à-dire dans le ciel), et non pas à celles qui sont sur la terre : conséquence assez naturelle, si nous réalisons en effet que nous sommes ressuscités ensemble avec Lui; car la place dans laquelle nous sommes ressuscités est celle où se trouveront les objets de notre intérêt, nos circonstances propres pour ainsi dire. Ensuite, comme pour donner du poids à ce qu'il vient de leur dire, il leur rappelle leur position, « car vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » Telle est notre bénédiction actuelle. « Nous sommes morts » et « notre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » La sûreté dans laquelle était gardée au dedans de l'arche, où elle était enfermée par Dieu, la manne contenue dans la cruche d'or, n'est qu'une faible image de la sécurité qui est notre partage si notre vie est cachée avec Christ en Dieu. C'est la vie, la vie éternelle; c'est la vie inséparable de Christ; et Christ; non seulement occupe un siège de puissance dans le ciel, mais est en Dieu. Nous avons à chercher les choses qui sont en haut. Voilà

pour le moment notre occupation convenable; et c'est une occupation à laquelle le Saint-Esprit veut avoir des gens occupés sur la terre jusqu'à ce temps-là. Quand le Christ qui est notre vie, sera manifesté, alors nous aussi nous serons manifestés avec lui en gloire. C'est la foi qui le reconnaît comme « notre vie: » l'œil ne voit pas cela; bientôt Il prendra la place dans laquelle nous le verrons pour nous-mêmes, et alors que nous adviendra-t-il sinon d'être vus ensemble avec lui en gloire?

Je puis faire remarquer précisément ici que l'emploi que l'apôtre fait ici du petit mot « si » (vers. 4), « Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ » n'implique pas, ne doit pas être pris comme impliquant, la moindre incertitude quelconque, comme si Paul doutait, comme s'il sanctionnait un doute de leur part, comme si même il supposait qu'ils doutassent s'ils étaient ou n'étaient pas en Christ, et ressuscités avec Lui. Toute l'argumentation de l'apôtre se fonde sur le fait qu'il n'y avait pas un doute quelconque à cet égard — pour la foi la chose était claire et sûre. Il avait quitté le Judaïsme en raison de cela; il cherchait à prouver que ces Colossiens étaient exposés au danger de Judaïser, parce qu'ils ne retenaient pas ce fait devant eux; et dans les chap. II et III il expose devant eux cette précieuse grâce de Dieu afin qu'ils puissent trouver la force de chercher les choses qui sont en haut.

« Mais, » diront quelques-uns, « nous sommes ici-bas. » « nos corps sont sur la terre : » — Eh bien ! après ? Dieu ne peut-il pas nous envisager, non pas selon ce que nous sommes dans la chair, mais selon ce que nous sommes dans l'esprit, comme participants d'une vie nouvelle en Christ, vie qui nous rend capables de savoir que Dieu nous identifie avec Celui qui est assis à sa droite et nous considère comme un même esprit avec lui ? Ou, Dieu ne peut-il pas, après avoir effectué cela pour un Paul, pour de pauvres Colossiens, les exhorter à marcher par la foi en cette bénédiction ? Certainement il l'a fait ; et la foi, en nous, aussi certainement qu'elle sait ce qu'il a fait, saisit sa parole, sa pensée, et la tient pour vraie et pour n'être que l'expression de quelque chose qui renferme plus de vérité positive et de réalité éternelle que tout ce que Satan et la chair de l'homme peuvent alléguer de contraire. C'est une chose profondément triste de voir les chrétiens mettre en avant l'expérience et le sentiment de ce qu'ils sont en eux-mêmes, de ce qu'est le monde qui les entoure, et de la puissance que Satan a sur eux, et refuser de se saisir de l'appréciation que Dieu fait du monde, de la chair, et de Satan ; et par suite ne pas trouver un refuge pratique en Christ pour eux-mêmes, ni en lui, aussi, cette nouvelle vie, nouvelle dans sa nature — une vie en Christ, vie de Christ ressuscité du tombeau, et après monté dans le ciel.

Je voudrais ajouter quelques mots sur l'expression, « Cherchez les choses qui sont en haut. » Et d'abord, quant à la détermination précise du lieu dont l'Esprit parle ici ; rien ne saurait être plus marqué ; « les choses qui sont *en haut*. » Où ? « Où le Christ est assis à la droite de Dieu. » Or, pour beaucoup d'esprits, tout cela est dans les nuages, très vague en vérité. Du moins, c'est ainsi qu'ont parlé plusieurs. Mais remarquons précisément dans cette même épître, comment Paul, marchant par la foi, tel qu'un homme ressuscité avec Christ, vit en Christ gloire sur gloire, par quoi il put répondre (avec une perfection divine dans son cas, comme quelqu'un d'inspiré pendant qu'il écrivait ainsi) à tous les sophismes et à toutes les vaines déceptions de l'adversaire. A la lumière de Christ il vit la lumière, et il vit gloire sur gloire dans le Christ. Il vit aussi en lui des offices et des relations d'où non-seulement jaillissait une lumière dans laquelle il put marcher comme homme vivant, de manière à éviter les fosses, les pièges et les embûches dans lesquelles d'autres tomberaient, mais qui aussi donnèrent à son âme nourriture et force, et lui fournirent un sujet salutaire d'occupation dont quelques-uns de ces Colossiens avaient un pressant besoin. Oh ! si les chrétiens d'aujourd'hui avaient les yeux de leur entendement rivés sur le Christ de Dieu — sur Celui qui ne doit pas être maintenant uniquement vu par la foi couronné d'honneur et de gloire

(comme l'épître aux Hébreux et l'Apocalypse le présentent), mais dans lequel est en jeu là toute cette vivacité d'affection pour les enfants adoptifs de son Père, ainsi que des milliers de grâces et de gloires brillantes et magnifiques — quel changement dans la vie et dans le témoignage de plusieurs ! La religion naturelle apportera ses enfilades de grains de chapelet pour y compter ses prières : est-ce que la religion spirituelle ne trouve rien en Christ pour répondre à cela ? Oui certainement ; Il fournit tout un enchaînement de gloires sur gloires et de grâces sur grâces que nous devons dérouler en louanges devant Dieu. Et quelle auréole de lumière brillante, mais douce et belle, est vue autour de Lui par ceux qui Le connaissent dans le ciel ! Que Dieu daigne raviver et restaurer le cœur des siens pour le culte spirituel, céleste ! Si le silence nous convient pour nous-mêmes, sûrement il y a beaucoup à dire pour notre précieux Seigneur Jésus et à son sujet.

L'exhortation est double : d'abord, « cherchez-les, » ces choses qui sont en haut, et, ensuite, secondement, « pensez-y, » aux choses d'en haut.

Il y a quelque chose digne d'être remarqué dans la manière pleine de grâce dont est introduite la vérité exprimée par les vers. 3. « Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » Cela répond au besoin de l'homme quant à la double manière dont la petitesse de la



foi, ou l'état charnel, ou le penchant mondain du cœur pourraient objecter. « Comment puis-je faire cela ? » La réponse est, « Vous êtes morts. » Et, de l'autre côté, la conscience que l'on peut avoir de sa faiblesse et de sa petitesse est attiré et amorcé par la contre-partie de la déclaration qui doit être à jamais précieuse à tout saint, « Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » Combien cette parole fait face à toute disposition qui peut se trouver dans l'âme ! « Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu.

Pour terminer, il est évident que la communion avec Christ en vie ne renferme pas tout ce que Dieu nous a donné, ni tout ce à l'égard de quoi Dieu a voulu engager notre responsabilité. Et la vie ne serait pas assez non plus, tout en étant la vie de Christ en tant que ressuscité des morts — car comme tel il régnera sur les Juifs et aura les Gentils sous son pouvoir ; et même la connaissance de la gloire du Seigneur couvrira la terre, comme les eaux couvrent la mer, sous la puissance de Christ, comme ayant la vie en lui-même, et comme étant dans une position d'où il peut la communiquer — et donner communion avec lui-même à de pauvres pécheurs — lui étant ressuscité du tombeau. Ce n'est que lorsque nous arrivons à son ascension, et à la place qu'il a prise dans les lieux célestes, que nous trouvons ce qui, comme rattaché à la vie reprise par le Seigneur, caractérise la position distinctive du croyant, pendant qu'il est assis comme Fils de l'Homme à la droite du Père. Il n'y a pas de

vie dégagée des choses terrestres, pas de vie séparée de toute mondanité, comme celle qui découle d'affections formées et développées pour la gloire divine et céleste du Fils de l'Homme, affections nourries par la communion avec Celui dont les pensées étaient les premières en toutes ces choses. Le mécontentement d'un mauvais caractère qui n'est satisfait de rien, peut nous porter à nous plaindre du désert; les souffrances endurées pendant que nous le traversons peuvent nous faire gémir; et aussi les châtimens de Dieu pour nos inconséquences pratiques peuvent produire un effet pareil; mais aucune de ces choses ne produira des gémissemens pareils à ceux que poussera une âme qui a le mal du pays, un cœur tout rempli du ciel, une âme qui est trop occupée de Christ en Dieu, et de la gloire à venir pour avoir beaucoup de temps ou de pensées à donner soit à elle-même, soit aux expériences du désert. Christ sentit le désert et les épreuves qui l'assailirent sous ce rapport de la part de l'homme aussi bien que de celle de Satan, car son âme était heureusement remplie de la gloire d'où Il était venu, du Père dont les regards étaient toujours sur Lui, et de la maison et du royaume de gloire de ce Père qu'Il devait nous ouvrir. Pussions-nous connaître ces choses, *les chercher et y penser!*

S V I T E

C'est le même conseil divin qui a placé le Christ sur le trône du Père, et qui a tout disposé en vue de sa gloire qui a déterminé aussi *lesquels* de nous seront vivants ce jour-là sur la terre pour L'attendre, et *lesquels* de nous aussi, il ramènera ici-bas comme ayant été auparavant absents du corps et présents avec lui-même.

CE QUE C'EST QUE L'EGLISE, COMME ELLE ÉTAIT  
AU COMMENCEMENT, ET QUEL EST SON ÉTAT  
ACTUEL.

On peut considérer l'Eglise sous deux aspects ; premièrement, elle est l'incorporation des enfants de Dieu en un seul corps uni à Jésus-Christ, monté au ciel, homme glorifié ; et cela, par la puissance du Saint-Esprit. En second lieu, elle est la maison ou l'habitation de Dieu en Esprit. Le Sauveur s'est donné lui-même, non-seulement pour sauver parfaitement tous ceux qui croient en lui, mais aussi pour réunir en un les enfants de Dieu dispersés. Christ a parfaitement accompli l'œuvre de la rédemption ; ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, il s'est assis à la droite de Dieu.... Car par une seule offrande il a pour toujours et parfaitement purifiés ceux qui sont sanctifiés. Et encore par le Saint-Esprit Dieu dit : Je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités. L'amour de Dieu nous a donné Jésus, la justice de Dieu est pleinement satisfaite par son sacrifice, et il est assis à la droite de Dieu comme témoignage continu de l'accomplissement de l'œuvre de la rédemption, de notre acceptation en lui, et de la possession de la gloire à laquelle nous sommes appelés. Du ciel, selon sa promesse, Jésus a envoyé le Saint-Esprit, le Consolateur, lequel demeure en ceux qui croient en Jésus,

et par lui ils sont scellés pour le jour de la rédemption, c'est-à-dire, de la glorification de nos corps. Le même Esprit est encore l'arrhe de notre héritage.

Mais tout cela serait toujours vrai quand même il n'y aurait pas une Eglise sur la terre : c'est-à-dire, autre chose est qu'il y ait des individus sauvés, enfants de Dieu, et héritiers de la gloire dans le ciel — et autre chose est leur union avec Christ, de manière qu'ils sont membres de son corps, de sa chair, et de ses os — et autre chose encore est d'être l'habitation de Dieu par l'Esprit. Nous parlerons de ces derniers points.

Il n'y a rien de plus clair dans la Sainte Ecriture que cette vérité, que l'Eglise est le corps de Christ. Non-seulement par Christ nous avons le salut, mais nous sommes en Christ, et Christ est en nous. Le vrai chrétien qui jouit de ses privilèges, sait que par le moyen du Saint-Esprit, il est en Christ, et Christ en lui. « Dans ce jour là, dit le Seigneur, vous saurez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. » En ce jour-là, c'est-à-dire, en celui dans lequel nous aurions reçu le Saint-Esprit envoyé du ciel. « Celui qui est uni au Seigneur, est un même Esprit avec lui : ainsi nous sommes en Christ, et membres de son corps. Cette doctrine est largement exposée dans l'épître aux Ephésiens 1-III. Qu'y a-t-il de plus clair que cette parole-ci : « L'ayant donné pour Chef sur toutes choses à l'Eglise, laquelle est son corps. »

Faites attention que ce fait merveilleux a commencé à se trouver exister aussitôt que Christ a été glorifié dans les cieux, quand même tout ce qui est contenu dans ces versets ne soit pas encore accompli. « Dieu, dit l'apôtre, nous a ressuscités avec lui, et nous a fait asseoir dans les lieux célestes en lui. » Pas encore « avec lui, » mais « en lui. » Et dans le chapitre troisième ; « Lequel (mystère) ne fut pas donné à connaître aux générations précédentes, aux fils des hommes, comme maintenant il a été révélé aux saints apôtres et prophètes par l'Esprit ; savoir que les Gentils sont co-héritiers et d'un même corps et participants de sa promesse en Christ par l'Évangile...., afin que dans le temps présent soit donné à connaître aux principautés et aux puissances dans les lieux célestes, par l'Église, la sagesse de Dieu qui est infiniment diverse.

Voilà donc l'Église formée sur la terre par le Saint-Esprit descendu du ciel après la glorification de Christ ; elle est unie à son chef céleste, Christ, et tous les vrais croyants sont ses membres, par le moyen du même Esprit. Cette précieuse vérité est confirmée dans d'autres passages par exemple, dans l'épître aux Romains ch. xii :

« Comme dans un même corps nous avons plusieurs membres, et tous les membres n'ont qu'une même opération ; de la même manière, nous, qui sommes plusieurs, nous sommes un seul corps en Christ, et chacun de nous membres l'un de l'autre. » Il ne sera pas nécessaire de citer d'au-

tres passages, nous appellerons seulement l'attention du lecteur sur le chap. xii de la 1<sup>re</sup> aux Corinthiens. Il est clair comme la lumière du jour, qu'ici l'apôtre parle de l'Église sur la terre; non pas d'une Église future qui sera accomplie dans le ciel, et pas même des églises dispersées dans le monde; mais de l'Église tout entière, représentée toutefois par l'église de Corinthe. C'est pourquoi il est dit, en tête de l'épître « A l'Église de Dieu qui est à Corinthe, aux sanctifiés en Jésus-Christ, saints appelés, avec tous ceux qui, en quelque lieu que ce soit, invoquent le nom de Jésus-Christ, Seigneur d'eux et de nous. » On voit clairement la totalité de l'Église dans les paroles : « Et Dieu en a constitué dans l'Église les uns pour être apôtres.... les dons de guérisons.... » Il est évident que les apôtres n'étaient pas dans une église particulière, et que les dons de guérisons ne pouvaient s'exercer dans le ciel. Voilà l'Église universelle sur la terre, cette Église est le corps de Christ, et les vrais croyants sont ses membres. Elle est une par le baptême du Saint-Esprit. « Car comme le corps est un seul corps, et il a plusieurs membres, et tous les membres de ce corps qui est un seul, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps; il en est de même de Christ » (vers. 12.) Ensuite, après avoir dit que tous ces plusieurs membres opèrent chacun dans sa propre opération dans le corps, il ajoute (vers. 27) : « Or, vous êtes le corps de Christ, et ses membres, chacun pour sa part. »

Rappelez-vous que ceci est arrivé par le baptême du Saint-Esprit, descendu du ciel; en conséquence, ce corps existe sur la terre, et embrasse tous les chrétiens, où qu'ils soient, qui ont reçu le Saint-Esprit, par lequel ils sont membres de Christ, et membres les uns des autres. Oh! comme elle était belle cette unité! « Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui; et si un membre est honoré, tous les membres s'en réjouissent ensemble. »

Ici la Parole nous enseigne, de plus, que les dons sont des membres de tout le corps, et qu'ils appartiennent à tout le corps entier. Les apôtres; les prophètes, les docteurs, sont dans l'Église et non dans une Église particulière; en conséquence, ces dons donnés par le Saint-Esprit s'exercent dans toute l'Église où le membre se trouve, par la raison qu'il est membre du corps. Si Apollos enseignait à Ephèse, il enseigne aussi quand il est à Corinthe, et dans quelque localité qu'il soit. L'Église est donc le corps de Christ, uni à Lui Tête dans le ciel, et on est membre par l'Esprit qui habite en nous, et tous les chrétiens sont membres les uns des autres. Cette Église, qui sera plus tard accomplie dans le ciel, est présentement formée sur la terre par le Saint-Esprit envoyé du ciel, lequel demeure avec nous, et par lui tous les vrais croyants sont baptisés pour être un seul corps. Les dons, ensuite, sont exercés comme membres de cet unique corps, dans l'Église entière.

Il y a, comme nous avons dit, un autre caractère de l'Église sur la terre. C'est-à-dire, elle est l'habitation de Dieu sur la terre. Il est intéressant de voir que ceci n'eut pas lieu avant la rédemption; Dieu n'a pas habité avec Adam, pendant même qu'il était innocent, ni avec Abraham; quoiqu'il ait visité avec beaucoup de condescendance, tant le premier dans le Paradis, que le père des croyants. Néanmoins, Il n'a jamais habité avec eux. Mais aussitôt qu'Israël est racheté d'Égypte, Dieu va pour habiter au milieu de son peuple; aussitôt que la construction du Tabernacle fut révélée et réglée, Dieu dit: « J'habiterai au milieu d'Israël, et je serai leur Dieu, et ils connaîtront que je suis le Seigneur, leur Dieu, qui les ai tirés hors du pays d'Égypte, pour habiter au milieu d'eux. » (Exode xxix. 42, 46.) Ainsi l'habitation de Dieu au milieu du peuple était le but de la délivrance; la présence de Dieu au milieu de Son peuple est le plus grand privilège de Son peuple.

La présence du Saint-Esprit est ce qui caractérise les vrais croyants, le christianisme. « Nos corps sont les temples du Saint-Esprit » (1. Cor. vi. 19.) « Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il n'est point à Lui. » Les chrétiens pris ensemble sont aussi le temple de Dieu, et l'Esprit de Dieu habite en eux. (1. Cor. iii. 16.)

Pour ne pas parler davantage de l'individu chrétien, je dirai donc que l'Église est l'habi-



tation de Dieu sur la terre, par l'Esprit. Privilège fort précieux ! La présence de Dieu lui-même, source de joie, de force et de sagesse pour son peuple ! Mais en même temps, il y a une très-grande responsabilité à l'égard de la manière dont on traite un tel hôte. Je citerai quelques passages pour démontrer cette vérité. Eph. II : « Vous (Gentils) n'êtes plus étrangers ni forains, mais concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu ; étant édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ Lui-même étant la maîtresse pierre du coin ; en qui tout l'édifice posé et ajusté ensemble, s'élève pour être un temple saint au Seigneur, en qui vous êtes édifiés ensemble pour être un tabernacle de Dieu en Esprit. » Ici on voit que, quoique cet édifice soit déjà commencé sur la terre, le dessein de Dieu est d'avoir un temple accompli, composé de tous les croyants, après que Dieu eut défait la paroi qui excluait les Gentils, et que cet édifice croît jusqu'à ce que tous les chrétiens soient réunis dans la gloire. Mais, en attendant, les croyants sur la terre forment un tabernacle de Dieu, son habitation par l'Esprit, lequel demeure au milieu de l'Église. Dans 1 Tim. III, l'apôtre dit : « Je t'écris ces choses espérant de venir bientôt vers toi ; mais si je tarde, afin que tu saches comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'Église du Dieu vivant, colonne et appui de la vérité. » Par ces paroles on voit que l'Église

sur la terre est la maison du Dieu vivant, et que cette épître enseigne à Timothée comment il faut se conduire dans cette maison. On voit aussi que l'Eglise est responsable de maintenir la vérité dans le monde. L'Eglise n'enseigne pas, mais les apôtres enseignaient. Les docteurs enseignent, mais l'Eglise maintient la vérité en y étant fidèle. Elle est son témoin dans le monde. Ceux qui cherchent la vérité, ne la cherchent pas parmi les païens ni parmi les Juifs ou chez les Mahométans, mais dans l'Eglise chrétienne. Elle n'est pas l'autorité pour la vérité, mais c'est la Parole qui est son autorité. L'Eglise est le vase qui la contient, et là où il n'y a pas la vérité, il n'y a pas d'Eglise. Telle est l'Eglise, corps de Christ, lequel est son Chef céleste ; (1) telle est la maison de Dieu par l'Esprit sur la terre. Quand l'Eglise sera accomplie, alors elle sera unie à Christ dans le ciel, revêtue de la même gloire que son Epoux.

Or, il est nécessaire, avant de parler de l'état de l'Eglise, comme elle était au commencement, d'indiquer une différence qui se trouve dans la Parole de Dieu, quant à la maison. Le Seigneur a dit : « Sur ce rocher je bâtirai mon Eglise. »

(1) Ceci est une preuve incontestable que le Pape ne peut pas être le Chef de l'Eglise, parce que si Christ est le Chef, un seul corps ne peut pas avoir deux têtes.

C'est Christ lui-même qui bâtit Son Eglise, et par conséquent, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle (1). Ici ce n'est pas l'homme qui édifie, mais Christ. C'est pourquoi l'apôtre Pierre, parlant de la maison spirituelle, ne dit rien des ouvriers: « Duquel vous approchant comme de la pierre vive.... Vous aussi, comme des pierres vives, êtes édifiés pour être une maison spirituelle, une sacrificature sainte » (1. Pier. II). Celle-ci est l'œuvre de la grâce dans le cœur de l'individu, par laquelle l'homme s'approche de Christ. Ainsi, encore, dans les Actes il est dit, que « le Seigneur ajoutait à l'Eglise, chaque jour, ceux qui devaient être sauvés. » Cette œuvre ne pouvait pas manquer étant de Dieu, efficace pour l'éternité et manifestée en son temps. Nous lisons encore dans l'Epître aux Ephésiens, II « Etant édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, en ce que tout l'édifice bien composé croît pour être un temple saint au Seigneur. » Cet édifice qui croît peut se manifester devant les yeux des hommes; mais si l'effet de la grâce efficace ne se manifeste pas dans son unité extérieure devant les hommes, Dieu ne laissera pas pour

(1) Qu'on observe qu'il n'y a point de clefs pour l'Eglise. On n'édifie pas avec des clefs, mais les clefs sont pour le royaume.

cela de faire son œuvre, recueillant ses enfants pour la vie éternelle. Les âmes s'approchent de Christ, et sont édifiées sur Lui.

Les apôtres Jean et Paul, et plus particulièrement ce dernier, parlent d'une unité manifestée devant les hommes, en témoignage aux hommes de la puissance du Saint-Esprit. Dans le chapitre xvii de Jean nous lisons : « Or, je ne prie pas seulement pour ceux-ci, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole ; afin qu'ils soient un, comme Toi, Père, es en moi, et moi en Toi, afin que ceux-ci soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé. » Ici, l'unité des enfants de Dieu est un témoignage rendu au monde, que Dieu a envoyé Jésus afin que le monde croie. Maintenir cette unité, est, par conséquent, le devoir évident des enfants de Dieu. Tous savent comment l'état de choses opposé à cette unité est une arme dans les mains des ennemis de la vérité.

Le caractère de la maison et la doctrine de la responsabilité des hommes sont encore plus clairement enseignés dans la Parole de Dieu. Paul dit : « Vous êtes l'édifice de Dieu ; moi, selon la grâce de Dieu qui m'a été donnée, comme sage architecte, j'ai posé le fondement, d'autres édifient dessus. Or, que chacun examine comment il édifie dessus. » Ici ce sont les hommes qui bâtissent. La maison de Dieu est manifestée sur

la terre. L'Eglise est l'édifice de Dieu ; mais on y trouve , non seulement l'œuvre de Dieu, c'est-à-dire, ceux qui s'approchent de Dieu par le Saint-Esprit : mais on y trouve aussi l'effet de l'œuvre des hommes , lesquels ont souvent édifié avec du bois , du foin et de la paille. Les hommes ont confondu ensemble la maison extérieure, édiflée par les hommes, et l'œuvre de Christ, laquelle peut bien être identique avec l'œuvre des hommes, mais qui peut aussi en différer beaucoup. Les faux docteurs ont attribué tous les privilèges du corps de Christ, à la grande maison composée de toute sorte d'iniquités et d'hommes corrompus. Mais cette erreur fatale ne détruit pas la responsabilité des chrétiens relativement à la maison de Dieu , Son habitation par l'Esprit ; de même elle ne la détruit pas non plus à l'égard de la manifestation de l'unité de l'Esprit en un seul corps sur la terre.

J'ai pensé qu'il était important de faire remarquer cette différence , parce qu'elle jette beaucoup de lumière sur les questions d'aujourd'hui. Maintenant poursuivons notre sujet. Quel était l'état de l'Eglise au commencement, quand elle a commencé à Jérusalem ? Nous trouvons que la puissance de l'Esprit de Dieu se manifestait merveilleusement ; « Et tous ceux qui croyaient étaient ensemble et avaient toutes choses communes ; ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et les distribuaient à tous selon que chacun en avait besoin ; et ils persévéraient d'un commun

« consentement à être tous les jours dans le temple, et rompant le pain dans la maison, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur; louant Dieu et étant agréables à tout le peuple; et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Église les sauvés. » (Actes II) Et dans le chapitre IV: « Et il y avait une grande grâce sur eux tous. Car il n'y avait personne parmi eux qui fût dans l'indigence; parce que tous ceux qui possédaient des fonds de terre, ou des maisons, les vendaient et apportaient le prix de ce qu'ils avaient vendu. Ils le mettaient aux pieds des apôtres; et on le distribuait à chacun selon qu'il en avait besoin. » Quel beau tableau de l'effet de la puissance de l'Esprit dans les cœurs, effet qui a dû trop tôt disparaître pour toujours; mais les chrétiens devraient chercher à le réaliser autant qu'il leur est possible.

Le mal du cœur de l'homme a paru bientôt, et le cas d'Ananias et Saphira; comme aussi le murmure à cause des veuves, a manifesté que le péché du cœur de l'homme, joint à l'œuvre du diable, travaillait encore au sein de l'Église; mais en même temps le Saint-Esprit était et agissait dans l'Église; et était suffisant pour éloigner le mal et le changer en bien. L'Église était cependant *une*, comme du monde, et on pouvait dire, que les apôtres ayant été renvoyés vinrent vers les leurs. Une unique Église, remplie du Saint-Esprit, rendait témoignage au salut de Dieu et à Sa présence sur la terre; et à cette

Eglise Dieu ajoutait tous ceux qui devaient être sauvés. Cette Eglise se dispersa à cause de la persécution, sauf les apôtres qui restèrent à Jérusalem. Alors Dieu suscita Paul pour être son messager auprès des Gentils. Il commence à édifier l'Eglise parmi les Gentils, et il enseigne qu'en elle il n'y a ni Gentil ni Juif, mais que tous sont d'un seul et même corps en Christ. Non seulement l'existence de l'Eglise parmi les Juifs est constatée, mais de plus la doctrine de l'Eglise, de son unité, de l'union des Juifs avec les Gentils en un corps, est proclamée et mise à exécution. Elle était l'objet des conseils de Dieu déjà avant la fondation du monde, mais cachée en Dieu : « mystère qui avait été caché des siècles en Dieu, afin que dans le temps présent (de l'apôtre) soit donnée à connaître aux principautés et aux puissances dans les lieux célestes, par l'Eglise, la sagesse infiniment variée de Dieu. Lequel mystère ne fut pas donné à connaître dans les siècles aux fils des hommes, comme il a été maintenant révélé aux saints apôtres et prophètes (1) par l'Esprit. Eph. iii. Comme aussi aux Colos. i. 26. « Le mystère qui a été caché des les âges et des siècles, et qui a été manifesté maintenant à ses saints. »

Tous les chrétiens étaient connus, tous admis publiquement dans l'Eglise, tant Gentils que Juifs.

(1) L'on observera que l'apôtre parle seulement des prophètes du Nouveau-Testament.

L'unité était manifestée : tous les saints étaient membres d'un seul corps, celui de Christ ; l'unité de ce corps était reconnue, et c'était une vérité fondamentale du Christianisme ; dans chaque localité il y avait la manifestation de cette unité de l'Eglise de Dieu sur la terre. De manière que, une épître de Paul adressée à l'Eglise de Dieu à Corinthe parvenait à une assemblée unique ; et l'apôtre pouvait encore y ajouter tous ceux qui, en quelque lieu que ce soit, invoquent le nom de Jésus, Seigneur d'eux et de nous. Cependant si on parle spécialement de ceux de Corinthe, il dit : « Vous êtes le corps de Christ, et membres les uns des autres. » Si un chrétien, membre du corps de Christ, fût allé d'Ephèse à Corinthe, il aurait été également et nécessairement aussi membre du corps de Christ dans cette dernière assemblée. Les chrétiens ne sont pas membres d'une Eglise, mais de Christ. L'œil, l'oreille, le pied, ou quelque autre membre qui fût à Corinthe, était tel également à Ephèse. Dans la Parole on ne trouve pas l'idée qu'on est membre d'une Eglise, mais bien de Christ.

Le ministère, comme il est présenté dans la Parole, est de même une preuve de cette même vérité. Les dons, source du ministère, donnés par le Saint-Esprit, étaient dans l'Eglise. 1. Cor. xii, 8-12, 28. Ceux qui les possédaient étaient membres du corps. Si Apollos était docteur à Corinthe, il était aussi docteur à Ephèse. Qu'il fût œil, oreille, ou un autre membre quelconque



du corps du Christ à Ephèse, il était aussi tel à Corinthe. Pour ce sujet il n'y a rien de plus clair que le ch. xii de la 1<sup>re</sup> aux Corinthiens : un corps, plusieurs membres ; l'Église une, dans laquelle se trouvaient les dons que le Saint-Esprit avait donnés, dons qui s'exerçaient dans quelque localité que ce fût, où se trouvait celui qui les possédait. Au chapitre iv. aux Ephésiens on trouve exposée la même vérité : « Christ étant monté en haut, a donné des dons aux hommes... les uns pour être apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs pour la perfection des saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps de Christ, afin que nous croissions en toutes choses dans Celui qui est le Chef, savoir, Christ ; duquel tout le corps bien proportionné, et bien joint par la liaison de ses parties, qui communiquent les unes aux autres, tire son accroissement selon la force qu'il distribue dans chaque membre, afin qu'ils soient édifiés dans la charité. »

Cette unité et la libre activité des membres, se trouvaient réalisées au temps des apôtres. Chaque don était pleinement reconnu efficace pour accomplir l'œuvre du Seigneur, et était exercé librement. Les apôtres travaillaient comme apôtres, et de même ceux qui avaient été dispersés à l'occasion de la première persécution, travaillaient dans l'œuvre selon la mesure de leurs dons. C'est ainsi qu'enseignaient les apôtres.

1. Pier. iv. 10, 11; 1. Cor. xiv, 26, 29. Et c'est ainsi que faisaient les chrétiens. Le diable chercha à détruire cette unité, mais il ne put pas réussir, aussi longtemps que les apôtres vécutrent. Il employa à cette œuvre le Judaïsme, mais le Saint-Esprit conserva l'unité, comme nous lisons dans les Actes xv. Il chercha à y créer des sectes par le moyen de la philosophie (1. Cor. ii.) et de l'un et de l'autre ensemble. (Coloss. ii.) Mais tous ces efforts furent vains. Le Saint-Esprit agissait au milieu de l'Église, et la sagesse donnée aux apôtres a maintenu l'unité et la vérité de l'Église contre la puissance de l'ennemi. Plus on lit les Actes des Apôtres, plus on voit cette unité et cette vérité. L'union de ces deux choses ne peut s'effectuer que par l'action du Saint-Esprit. La liberté de l'individu n'est pas l'union, et l'union des hommes ne laisse pas à l'individu sa pleine liberté. Mais le Saint-Esprit, quand il gouverne, unit nécessairement les frères ensemble, et agit en chacun selon le but qu'il s'est proposé en les réunissant, c'est-à-dire, selon son propre but. Ainsi la présence du Saint-Esprit réunit dans un seul corps tous les saints, et opère en chacun selon sa volonté, les conduisant dans son service pour la gloire de Dieu et l'édification du corps.

Telle était l'Église. Comment est-elle maintenant, et où existe-t-elle? Elle sera accomplie dans le ciel. Bien. Mais où se trouve-t-elle main-

tenant sur la terre? Les membres du corps de Christ sont dispersés; plusieurs cachés dans le monde, d'autres au milieu de la corruption religieuse; ou les uns dans une secte, les autres dans une autre; se faisant concurrence les uns aux autres pour s'approprier les sauvés. Beaucoup, grâces à Dieu, cherchent l'unité; mais qui est-ce qui l'a trouvée? Il ne suffit pas de dire que par le même Esprit nous nous aimons les uns les autres; car « Nous avons été baptisés d'un seul Esprit pour être tous un seul corps; » « afin qu'ils soient un, dit le Seigneur, pour que le monde croie. » Mais nous ne sommes pas un; l'unité du corps n'est pas manifestée; au commencement elle était clairement manifestée, et dans chaque ville cette unité était évidente à tout le monde; tous les chrétiens marchaient partout comme une seule Eglise. Celui qui était membre de Christ dans une localité, l'était aussi dans une autre; et celui qui avait une lettre de recommandation était reçu partout, parce qu'il n'existait qu'une seule société.

La Cène était le signe extérieur de cette unité: « Nous sommes tous un même corps, parce que nous participons tous à un même pain. » (Cor. xii 13.) Le témoignage que donne l'Eglise maintenant est plutôt celui de proclamer, que le Saint-Esprit, avec sa puissance et avec sa grâce, est impuissant pour surmonter les causes de division. La plus grande partie de ce qui s'appelle Eglise, est le siège de la plus grande corruption,

et la plupart de ceux qui se glorifient de sa lumière, sont incrédules. Grecs, Romains, Luthériens, Réformés, ne peuvent prendre la Cène ensemble ; ils se condamnent les uns les autres. La lumière des enfants de Dieu, qui se trouvent dans les sectes, est cachée sous le boisseau ; et ceux qui sont séparés de ces corporations, à cause qu'ils ne peuvent pas en supporter la corruption, sont divisés en centaines de parties, lesquelles ne veulent pas prendre la Cène ensemble. Ni les uns ni les autres ne prétendent être l'Église de Dieu, et ils disent qu'elle est devenue invisible ; mais quelle est la valeur d'une lumière invisible ? Néanmoins, il n'y a pas d'humiliation ni de confession ; en voyant la lumière devenue invisible. L'unité par rapport à sa manifestation est détruite sur la terre. L'Église, jadis belle, une, céleste, a maintenant perdu son caractère, est cachée dans le monde ; et les chrétiens eux-mêmes sont mondains, avares, avides des richesses, des honneurs, du pouvoir, comme les enfants du siècle : c'est une épître, sur laquelle on ne peut plus lire un seul mot de Christ (1). La plus grande partie de ce qui porte le nom de chrétien, est le siège de l'ennemi, ou incrédule ; et les vrais chrétiens sont perdus au milieu de la multitude. Où trouver un seul pain, signe d'un seul corps ? Où est la puissance de l'Esprit, qui unit les chré-

(1) Il n'est pas dit que nous devrions être l'Épître de Christ ; mais « Vous êtes l'épître de Christ. »

tiens en un seul corps? Qui peut nier que les chrétiens fussent ainsi unis? et ne sont-ils pas coupables de n'être plus ce qu'ils étaient? Où, appellerons-nous un bien que d'être dans un état totalement différent de celui dans lequel l'Église était au commencement, et de celui que la Parole exige de nous? Nous devrions plutôt être profondément peines d'un tel état de l'Église dans le monde, parce qu'il ne répond nullement au cœur et à l'amour de Christ. Pourrions-nous nous contenter d'être assurés de notre salut éternel!

Cherchons ce que dit la Parole sur ce point? Voici ce que nous y lisons d'une manière générale, pour ce qui a rapport à toute l'économie ou dispensation, et aux voies de Dieu envers les Juifs et envers les branches d'entre les Gentils, qui furent substituées aux Juifs. (Rom. xi.) « Sur ceux qui sont tombés, la sévérité, et la bonté envers toi, si tu persévères dans cette bonté; autrement tu seras aussi retranché. » N'est-ce pas une chose sérieuse quand le peuple de Dieu sur la terre est retranché? Certainement les fidèles sont et seront gardés, Dieu ne pouvant pas manquer à sa fidélité; mais tout le système dans lequel Dieu se glorifie sur la terre, peut être jugé et retranché. La gloire de Dieu, sa vraie présence visible, était autrefois à Jérusalem, son trône était sur les chérubins; mais depuis la captivité de Babylone, sa présence a abandonné Jérusalem, et sa gloire ainsi que sa

présence ne furent plus dans le temple, au milieu du peuple. Et quoique sa grande patience l'ait supporté jusqu'à ce que Christ fut rejeté, cependant Dieu l'a retranché quant à cette alliance-là. Le résidu est devenu chrétien, mais tout ce système-là fut terminé par le jugement. Il en sera de même du système chrétien, s'il ne persévère pas dans la bonté de Dieu. Mais il n'a pas persévéré dans la bonté de Dieu ; c'est pour-quoi, quoique je croie fermement que tous les vrais chrétiens seront conservés et ravis dans le ciel, cependant, pour ce qui regarde le témoignage de l'Église sur la terre, la maison de Dieu par le Saint-Esprit, elle n'existera plus. Pierre avait déjà dit : « Le temps est veu que le jugement doit commencer par la maison de Dieu ! » Et déjà, au temps de Paul, le mystère d'iniquité agissait et devait continuer jusqu'à ce qu'apparaîtrait l'homme de péché. Déjà du temps de l'apôtre, tous cherchaient leurs propres intérêts et non celui du Christ ; et l'apôtre nous dit que, après son départ, il entrerait parmi les chrétiens, dans l'Église, des loups ravissants qui n'épargneront pas le troupeau, et que dans les derniers jours il surviendrait des temps difficiles, avec l'apparence de la piété sans la force ; que les hommes méchants et trompeurs iront de mal en pire, séduisants et étant séduits ; et que finalement il y aura une apostasie. Et est-ce là persévérer dans la bonté de Dieu ? Et cette infidélité, est-ce une chose inconnue

dans l'histoire de l'homme ? Dieu a toujours commencé par placer sa créature dans le bien , mais celle-ci a toujours abandonné la position dans laquelle Dieu l'a mise , y étant devenue infidèle. Et Dieu , après un long support , ne l'a jamais rétablie dans la position de laquelle elle était déchue. Ce n'est pas dans ses voies de raccommo-der une chose gâtée , mais plutôt Il la retranche pour introduire ensuite une chose tout-à-fait nouvelle et bien meilleure que la précédente. Adam est tombé , et Dieu veut avoir le second Adam , le Seigneur du ciel. Dieu a donné la loi à Israël ; mais celui-ci a fait le veau d'or avant que Moïse soit descendu de la montagne , et Dieu écrira la loi dans le cœur de son peuple. Dieu a ordonné la sacrificature d'Aaron ; mais ses enfants , dès le premier jour , ont offert du feu étranger ; et de ce moment Aaron ne peut plus entrer dans le lieu très-saint avec ses vêtements de gloire et d'honneur. Dieu a fait asséoir sur le trône du Seigneur , le Fils de David ; mais celui-ci ayant introduit l'idolâtrie , le royaume fut partagé. Dieu donna le trône du monde à Nébucadnetsar ; mais il fait une grande idole d'or , et fait brûler les fidèles dans la fournaise. Dans tous les cas , l'homme a été infidèle ; et Dieu , après l'avoir supporté longtemps , intervient avec le jugement , et substitue un système meilleur.

Il est intéressant d'observer que toutes les choses dans lesquelles l'homme a manqué , sont rétablies d'une manière plus excellente dans le

second homme. L'homme sera exalté en Christ, la loi sera écrite dans le cœur des Juifs, la sacrificature exercée par Jésus-Christ. Il est le fils de David qui régnera sur la maison d'Israël, et qui gouvernera les Gentils. Pareillement pour ce qui regarde l'Eglise. Elle a été infidèle, elle n'a pas maintenu la gloire de Dieu qui lui avait été confiée : c'est pourquoi elle sera retranchée comme système sur la terre, l'ordre de choses établi de Dieu sera terminé par le jugement, les fidèles monteront dans le ciel dans un état bien meilleur pour être conformes à l'image du Fils de Dieu, et le royaume du Sauveur sera établi sur la terre. Tout cela sera un témoignage admirable de la fidélité de Dieu, qui accomplira tous ses conseils malgré l'infidélité de l'homme. Mais ceci ôte-t-il la responsabilité des hommes? Comment Dieu pourrait-il alors, comme dit l'apôtre, juger le monde? Nos cœurs, ne devraient-ils pas sentir que nous avons jeté dans la poussière la gloire du Seigneur? L'iniquité a commencé au temps des apôtres, chacun y a ajouté la sienne, et l'iniquité des siècles est accumulée sur nous, et bientôt la maison de Dieu sera jugée. Le sang de tous les justes a été redemandé à la nation judaïque par Jésus, comme aussi Babylone sera trouvée coupable du sang de tous les justes.

Il est vrai que nous serons ravis dans le ciel; mais avec cela, ne devrions-nous pas mener deuil sur la ruine de la maison de Dieu — jadis une, magnifique témoignage de la gloire



de son Chef par la puissance du Saint-Esprit, unie, fidèle, de manière que le monde a pu reconnaître l'effet de la puissance du Saint-Esprit, qui mit les hommes au-dessus de tous les motifs humains, et faisant disparaître les distinctions et les diversités parmi eux, a fait des croyants de tous les pays et de toutes les classes, une famille, un corps, une Eglise, témoignage puissant de la présence de Dieu sur la terre, au milieu des hommes.

Mais on objecte, que nous ne sommes pas responsables des péchés de ceux qui nous ont précédés. Ne sommes-nous pas responsables de l'état dans lequel nous nous trouvons? Les Néhémies, les Daniels, hommes de Dieu, s'excusaient-ils du péché de leur peuple? Ou plutôt ne menaient-ils pas deuil de la misère du peuple de Dieu, comme lui appartenant? Si nous n'étions pas responsables, pourquoi Dieu mettrait-il de côté, jugerait-il et détruirait-il tout ce système? Pourquoi dit-il: « Je viendrai bientôt vers toi, et j'ôterai ton chandelier, si tu ne te repens pas? » Pourquoi juge-t-il Thyatire, la remplaçant par le royaume? Pourquoi dit-Il: « Je te vomirai hors de ma bouche? » Je crois que les sept Eglises nous fournissent l'histoire de l'Eglise depuis le commencement jusqu'à la fin; en tout cas, nous y avons la responsabilité des chrétiens quant à l'état de l'Eglise. On dira, peut-être, qu'il n'y a que les Eglises locales qui soient responsables, et non pas l'Eglise universelle. Ce qui est sûr

c'est que Dieu retranchera l'Église comme système établi sur la terre.

Et pour démontrer davantage la responsabilité continuelle depuis le commencement jusqu'à la fin, lisons en Jude : « Quelques-uns se sont glissés, qui dès longtemps sont écrits pour ce jugement. » Ils s'étaient déjà glissés. « Or, Enoch, septième homme après Adam a prophétisé de ceux-ci en disant : Voici le Seigneur, est venu avec ces saints qui sont par milliers, pour les juger tous. » Ainsi, ceux qui au temps de Jude s'étaient déjà glissés, feraient venir les jugements sur les profanes qui professent le christianisme. Dans cette épître nous avons les trois classes de l'iniquité et leur progrès. En Cain, il y a la pure iniquité humaine ; en Balaam, l'iniquité ecclésiastique ; et en Coré la rébellion ; alors ils périrent. Dans le champ où le Seigneur avait semé le bon grain, pendant que les hommes dormaient l'ennemi y a semé l'ivraie ; il est bien vrai que le bon grain a été ramassé dans le grenier, mais la négligence des serviteurs a laissé à l'ennemi l'occasion de gâter l'œuvre du Maître. Serons-nous indifférents à l'état de l'Église bien-aimée du Seigneur, indifférents aux divisions que le Seigneur a interdites ? Non ; (1) humilions-nous, chers frères, recon-

(1) Dans la première épître à Timothée, nous avons l'ordre de l'Église, maison de Dieu, dans la seconde, la règle à suivre quand l'Église est en désordre ; car notre Dieu a pourvu à toutes les difficultés, afin que nous fussions fidèles, et que nous nous éloignassions de toute iniquité.

raisons notre péché et quittons-le. Marchons fidèlement chacun de son côté, et efforçons-nous de retrouver l'unité de l'Eglise et le témoignage de Dieu. Purifions-nous de tout mal et de toute iniquité. S'il nous est possible de nous réunir au nom du Seigneur, ce serait une grande bénédiction; mais il faut que cela se fasse dans l'unité de l'Eglise de Dieu et dans la vraie liberté de l'Esprit.

Si la maison de Dieu est encore sur la terre, et que l'Esprit-Saint demeure en nous, nos cœurs ne seraient-ils pas affligés, humiliés, pour le déshonneur fait à Christ, et pour la destruction du témoignage que le Saint-Esprit est descendu du ciel pour rendre dans l'unité de l'Eglise de Dieu. Celui qui comparera l'état de l'Eglise tel qu'il nous est décrit dans le Nouveau-Testament avec son état actuel, sentira son cœur profondément affligé en voyant la gloire de l'Eglise traînée dans la poussière, et l'ennemi triomphant dans la confusion du peuple de Dieu.

Enfin, Christ a confié sa gloire sur la terre à l'Eglise. Elle était le dépositaire de cette gloire; le monde eût dû la voir la manifestée par la puissance du Saint-Esprit, témoignage de la victoire de Christ sur Satan, la mort, et tous les ennemis qu'il a menés captifs, triomphant d'eux par la croix. L'Eglise a-t-elle conservé ce dépôt et maintenu la gloire de Christ sur la terre? Si elle ne l'a pas fait, dis-moi, chrétien, si elle

n'en est pas responsable. Le serviteur, auquel le Seigneur a confié le soin de sa maison (Matthieu xxiv), était-il responsable ou non, de l'état de la maison de son maître? On dira peut-être, le méchant serviteur est l'Église extérieure qui est corrompue et n'est pas vraiment l'Église; moi je ne suis pas membre de celle-là. Mais je te répondrai que dans la parabole, le serviteur est un seul, et la question est, si cet unique serviteur est fidèle ou infidèle. Il est peut-être vrai que tu t'es séparé de l'iniquité qui remplit la maison de Dieu, et tu as bien fait; mais ton cœur n'est-il pas affligé de l'état de cette maison? Le Seigneur a versé des larmes de douleur sur Jérusalem; et nous, n'en verserons-nous pas sur ce qui est encore plus cher à son cœur? Ici la gloire du Seigneur a été foulée aux pieds; dirons-nous que nous n'en sommes pas responsables? Son unique serviteur est tenu pour responsable. Quand même, conduit par la parole, je me sois éloigné individuellement de toute l'iniquité qui corrompt la maison de Dieu, cependant, comme serviteur de Christ, je dois m'identifier avec la gloire de Christ et avec sa manifestation dans le monde. C'est en cela que se montre la foi; non pas à croire que Dieu et Christ possèdent la gloire; mais en identifiant cette gloire avec son peuple (Exode xxxii, 11, 12; Nombres xiv, 13-19; 2-Cor. I, 20). Premièrement Dieu confie sa gloire à l'homme, et celui-ci est responsable de se maintenir dans sa position et d'y être fidèle, de ne pas abandonner

son premier état; ensuite Dieu établira sa propre gloire selon ses conseils. Mais d'abord, l'homme est responsable là où Dieu l'a placé. Nous fûmes placés dans l'Église, dans sa maison, habitation de sa gloire sur la terre : — où est-elle?

*(Traduit de l'italien de  
J.-N. DARBY.)*

## NOTES SUR L'ÉPÎTRE AUX GALATES

### CHAP. IV.

Nous avons déjà passé en revue l'admirable contraste donné par le Saint-Esprit, dans la dernière partie du chapitre précédent, entre les promesses et la loi, montrant qu'elles sont entièrement distinctes, non-seulement dans leur date et leurs circonstances, mais encore dans leur principe, leur caractère, et leur dessein. En ce point, sans doute, elles se rapportent, c'est qu'elles sont également venues de Dieu. Mais alors, l'objet pour lequel Dieu les donna, était aussi différent que possible. Ses promesses étaient le fruit de son propre amour — de son dessein de bénir, de sa joie en bénissant, et cela, non-seulement à l'égard des Juifs, mais aussi à l'égard des Gentils. Et nous avons vu que l'Apôtre attache une importance spéciale à ces promesses qui furent faites d'abord à Abraham, puis à Isaac, et qui étaient formelles sur ce point, que les Gentils seraient bénis de Dieu. Le fait remarquable que le Saint-Esprit fait ressortir, c'est que, partout où il y a une promesse absolue de bénédiction pour les Gentils, il n'y a aucune allusion à la nombreuse pos-

térité d'Abraham si fréquemment mentionnée dans l'Écriture; mais lorsqu'il est parlé de la postérité multipliée comme les étoiles des cieux et le sable de la mer, il est question des Juifs. Et si nous examinons la chose de plus près encore, nous verrons que le moment où « la semence » unique nous est présentée, est après que le type de la mort et de la résurrection a été pleinement donné en la personne d'Isaac (Gen. xxii) : emblème de Christ qui, étant ressuscité, fait entrer les Gentils dans la pleine bénédiction de Dieu, à part toute question de la loi. Et je suis persuadé que ce point est si peu compris qu'il ne sera pas inutile de le considérer brièvement en passant, outre ce qui a déjà passé sous nos yeux. Il n'y a pas une seule portion des vérités fondamentales, qui ait été plus faiblement comprise par les chrétiens en général, que la position dans laquelle la résurrection de Christ place le croyant. C'est la mort de Christ qui met fin à toutes nos questions. Si c'était notre propre mort, il y aurait le jugement, et par conséquent notre ruine; mais la mort de Christ a précisément une efficacité tout aussi grande, et même infiniment plus grande, sous le rapport de la grâce. Et comme Christ étant ressuscité est entré dans une condition nouvelle, où il ne peut y avoir aucune condamnation, le croyant passe devant Dieu dans la même sphère. La puissance de Dieu en la mort de Christ ôte le mal; la puissance de la résurrection de Christ nous introduit dans la sphère du bien dont il est le centre et la tête. Dans ce quatrième chapitre, l'apôtre prend un autre sujet. Si la loi et les promesses étaient opposées en leur nature — non pas contradictoires, mais totalement différentes dans leur portée et leur objet, — quel était donc l'état du croyant sous l'Ancien-Testament? La réponse

se trouve au commencement du chapitre IV, et cela particulièrement en vue de la condition dans laquelle tous les croyants Juifs avaient été, et de ce qu'est leur relation actuelle avec Dieu en vertu de la rédemption.

« Or je dis qu'aussi longtemps que l'héritier est en bas âge, il ne diffère en rien d'un esclave, quoiqu'il soit seigneur de tout. » C'est là un principe vrai à l'égard des croyants sous ce que nous pouvons appeler l'ancienne alliance. Ils étaient héritiers, sans doute, et la bénédiction doit être leur portion; mais l'héritier n'est pas plus que le serviteur ou l'esclave aussi longtemps qu'il est en bas âge, » car c'est là la force du mot; — c'est le mot qu'on employait chez les anciens, comme le terme de loi encore aujourd'hui, pour désigner une personne qui n'est pas arrivée à l'âge fixé par la loi et qui est incapable d'entrer dans des contrats ou des engagements, en un mot d'agir pour elle-même. C'était précisément la position des anciens sous la loi, ils n'étaient pas arrivés à l'âge voulu, ils étaient réellement héritiers, destinés à s'asseoir avec Abraham, Isaac et Jacob. Il n'y avait pas de différence quant à cela. La conversion et la régénération sont les mêmes dans tous les temps et dans toutes les économies. Il peut y avoir aujourd'hui un plus grand degré de plénitude, de simplicité et de joie; mais quant à la substance de la chose, même depuis la chute, avant le déluge et après, soit sous une loi, soit sans loi, l'héritier était en vérité seigneur de tout. Il doit réellement avoir part dans le royaume de Christ et régner avec Christ; mais si nous cherchons quelle est sa condition pendant qu'il est en ce monde, nous la trouvons décrite ici comme celle d'un esclave. Le dessein de Dieu est que, lorsque la gloire arrive, il ait une place

glorieuse et bénie ; mais pendant qu'il était en ce monde , il était « en bas âge , » « sous des tuteurs et des curateurs jusqu'au temps déterminé par le père. » La première expression se rapportant , je le suppose , à la personne , la seconde à ses possessions. Il est sous cela , « jusqu'au temps déterminé par le père. » « Ainsi aussi nous , lorsque nous étions en bas âge , » — il l'applique particulièrement à ce qu'ils avaient été comme croyants Juifs — « nous étions asservis sous les éléments du monde ; mais quand l'accomplissement du temps est venu , Dieu a envoyé son Fils , né de femme , né sous (la) loi , afin qu'il rachetât ceux (qui étaient) sous (la) loi , afin que nous reçussions l'adoption. »

Rien ne saurait être plus clair que cela. Tout est ajusté avec une perspicacité et une force divines. La bénédiction d'un saint sous l'Ancien-Testament est présentée , ou celle de quelqu'un qui avait connu Christ « durant les jours de sa chair , » parce qu'il n'y avait point entr'eux de différence essentielle : Pierre , Jacques et Jean , tous étaient alors « en bas âge. » Il est vrai que Christ était présent en personne et qu'il y avait un immense surcroît de bénédiction ; leurs yeux voyaient et leurs oreilles entendaient , ce que des prophètes et des rois avaient désiré de voir et d'entendre. Néanmoins , ils étaient encore « en bas âge ; » ils n'étaient pas délivrés de la loi , ils étaient encore tenus liés sous elle , par ses injonctions et ses ordonnances , et la terreur qui en résultait les gardait toujours dans une certaine mesure d'incertitude et de ténèbres et c'est ce qui devait être. Un homme sous la loi n'avait pas le droit d'être totalement heureux. Si en quelque manière que ce soit j'ai affaire à la loi , je dois sentir l'effet de la loi : si j'ai la conscience d'avoir manqué



sous la loi, je dois sentir sur mon esprit la pression de sa condamnation. Il en était ainsi des saints sous l'ancienne alliance. Ils étaient asservis, parce qu'ils étaient sous des tuteurs et des curateurs. « Mais quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous (la) loi, afin qu'il rachetât ceux (qui étaient) sous (la) loi, afin que nous reçussions l'adoption. » Il était tout à fait nécessaire que Christ fût homme, et qu'il fût Juif. S'il n'avait pas été homme, il ne pouvait y avoir aucune base pour venir à la rencontre d'aucun enfant d'Adam, quelles que fussent les circonstances; et s'il n'avait pas été Juif, où auraient été également soit la loi, soit les promesses? Mais comme il fut l'un et l'autre, une chose infiniment plus grande est introduite maintenant — la rédemption. Il vint comme un homme et sous la loi, mais le but était : « Afin qu'il rachetât ceux (qui étaient) sous (la) loi. » Dieu avait trouvé bon de mettre le Juif dans une place spéciale, dans des buts particuliers; et l'issue de cette épreuve fut que les Juifs amenèrent un plus grand déshonneur sur le nom de Dieu, que même les « pécheurs d'entre les nations. » Nous savons que si jamais il y eut un peuple déterminé à se détruire, et à abandonner ce qu'ils tenaient de la miséricorde divine, ce fut Israël. S'il y avait une idole parmi les nations, ils en prenaient le modèle; et le roi Achaz en vint même jusqu'à commander que toutes les oblations fussent offertes sur l'autel qu'il avait imaginé d'après le modèle de l'autel païen qu'il avait vu à Damas, insultant ainsi l'autel de Dieu. Le grand crime pour lequel Israël avait été transporté à Babel, c'est qu'ils avaient dressé les veaux d'or. A Jérusalem dans le temple, les Juifs renouvelèrent le péché d'autrefois, pour lequel Dieu les avait frappés au

désert. Ils ne furent pas fidèles à Dieu, mais ils s'attachèrent à l'idolâtrie comme à un héritage trop précieux pour être abandonné. Les Juifs qui avaient été appelés d'entre les nations pour être un témoignage spécial pour Dieu contre le culte des images, ne se contentèrent pas de suivre leurs propres idoles, mais ils voulurent adopter celles de leurs voisins — des païens qui les entouraient — et Dieu les balaya. C'est ainsi qu'il nous est parlé dans le livre des Rois et des Chroniques, du péché de Jéroboam, par lequel il avait fait pécher Israël. Ce fut la chose spéciale dont Dieu gardait le souvenir. Toutes sortes de nouvelles dynasties s'élevèrent continuellement; mais il importe peu ce qu'elles étaient; ne fut-ce qu'un homme qui régnât pour un mois, c'était toujours ce même péché uniforme, le péché de Jéroboam, dont Dieu se souvenait, et cette idolâtrie — la plus insultante de toutes — le veau d'or. C'était un péché déterminé devant sa face : « Ce sont ici tes dieux, ô Israël, qui t'ont fait monter du pays d'Égypte. » Jusque là nous voyons ce que fut Israël; et si nous regardons la prophétie de Jérémie, nous verrons que Dieu fait ce reproche à Juda, qu'Israël la revêche s'était justifiée en la présence de Juda; parce que Juda était beaucoup plus coupable.

Mais nous ne devons pas limiter à Israël cette triste histoire du mal; il nous faut lire la Bible comme une leçon quant au cœur; la leçon de ce qu'est l'homme à l'égard de Dieu. Et ce qu'elle nous apprend d'Israël et de Juda, appliquons-le à nous-mêmes. C'est là ce que Dieu me montre que je suis; c'est là la sorte d'étoffe dont mon cœur est composé; c'est là ce que fait la nature humaine quand Dieu la met à l'épreuve. L'idolâtrie régnait donc; et, comme nous le savons, calamité sur calamité, fondit sur le peuple. Ils furent

transportés en captivité jusqu'à Babylone, et plus tard le résidu fut ramené de la captivité pour recevoir le Fils de Dieu. Quand il vint du ciel, ce fut dans la plénitude de la grâce. Le péché était entré par la femme, et ici nous avons le Sauveur. Et la loi ayant introduit ce qui était écrasant pour les espérances d'un pécheur, Christ vint « né de femme, né sous (la) loi; » mais c'était pour racheter ceux qui étaient sous la loi. La simple observation de la loi n'aurait pu racheter personne; il était essentiel pour le maintien des droits et du caractère de Dieu; que le Seigneur montrât qu'il était parfait comme israélite, parfait comme Fils de Dieu au-dessus de la loi — parfait en toutes choses. Mais, quelle que fût sa gloire, et quelle que fût la place dans laquelle il descendit, le but de tout c'était la rédemption — de racheter par lui ceux qui étaient sous la loi. Dieu attendait pour les introduire dans la place qu'il voulait que son peuple occupât. Dieu ne prenait pas plaisir à voir son peuple trembler. Il attendait le moment béni où la mort de Christ donnerait un juste titre pour délivrer son peuple hors de cette condition, pour l'introduire dans un nouvel état de choses après que le lien de la loi serait brisé pour toujours par la mort de Jésus, du Fils de Dieu. Et il en fut ainsi. Il racheta donc ceux qui étaient sous la loi.

Maintenant vient une autre chose. Dieu ne peut jamais se contenter d'une simple délivrance négative. C'était « afin qu'il rachetât ceux (qui étaient) sous (la) loi, afin que nous reçussions l'option. » Mais même cela ne le satisfait pas; car il aurait pu y avoir encore la pensée que cette option comme enfants n'était que pour les croyants en Israël — que c'était ici la position dans laquelle ils étaient introduits maintenant. Mais l'Apôtre se retourne vers les Gentils, et

dit : « Et parce que *vous* êtes fils, » changeant la personne du verbe ; et s'adressant aux Galates de la manière la plus marquée. « Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, criant : *Alba, Père.* » Ici nous apprenons bien clairement que le Juif, par la loi, n'avait fait qu'entrer dans une position d'asservissement : c'est tout ce que la loi pouvait faire pour lui. Il était impossible qu'il en fût autrement. La loi pouvait condamner ce qui était mal, et rien de plus. Mais maintenant Christ vint ; et en Christ il y a puissance pour délivrer ; et c'est ce dont l'homme ruiné a besoin. Il y a une puissance qui délivre, et Dieu l'introduit, en Christ. « Quand l'accomplissement du temps est venu, *Dieu* a envoyé son Fils. » C'est Dieu lui-même qui introduisait cette œuvre bénie, et même c'est en cela qu'il prend plaisir. Quand la loi fut introduite, quoiqu'elle fût donnée de Dieu, il dit pourtant simplement qu'elle « a été ordonnée par des anges. » Il emploie simplement des serviteurs pour l'œuvre, des serviteurs qui sont comparativement à distance, qui n'eurent jamais le lien que nous avons, celui de la vie et de l'Esprit, le lien de Christ lui-même. Les anges peuvent être saints, mais un ange ne s'élève jamais hors de la condition de serviteur ; ils sont même serviteurs des saints, « envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut. » Mais maintenant quand il nous est parlé de rédemption, c'est Dieu qui est montré bien évidemment et complètement comme en étant la source. « Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous (la) loi, afin qu'il rachetât ceux (qui étaient) sous (la) loi, afin que nous reçussions l'adoption. Et parce que vous êtes fils (vous Gentils) etc. Sans doute, il n'est parlé que de Gentils qui croient, mais sans un mot qui annonce

que nous soyons mis sous la loi, sans la moindre pensée de nous soumettre aux voies de discipline que les Juifs avaient connues.

Le croyant Juif avait été dans la condition de quelqu'un « en bas âge, » d'un esclave sous la loi; le Gentil ne le fut jamais. Il est vrai qu'il était esclave, mais sous un caractère totalement différent. C'est à l'idolâtrie qu'il était asservi; le Juif était asservi à la loi. Ce dernier, donc, était asservi à une chose qui en elle-même était intrinsèquement bonne, mais destructrice pour lui; l'autre était asservi à ce qui était de Satan, et n'avait rien qui l'unit à Dieu. Plus le Gentil était religieux, plus complètement il était l'esclave de Satan. Nous verrons bientôt la force de cela. Dans le cas des Juifs ils avaient été sous ce système de tuteurs et curateurs; quoiqu'ils fussent réellement des croyants, ils avaient su ce que c'était que d'être uniquement à distance, loin de Dieu, incapables de s'approcher de Dieu et d'épancher leurs cœurs devant lui comme enfants. Ils pouvaient crier à lui, faire monter à lui leurs gémissements: c'est ce que vous avez dans les Psaumes, qui sont remplis de cette confiance bénie en Dieu; mais c'est la confiance de serviteurs qui comptent sur Dieu pour intervenir en leur faveur, qui espèrent en Dieu, mais qui ne sont pas encore capables de le louer — ils ne sont pas amenés près de lui. Même dans quelques-uns des Psaumes les plus élevés, ils prient que la colère de Dieu ne soit pas enflammée contre eux à jamais. Ils n'ont pas la conscience qu'elle soit entièrement détournée pour eux. D'un autre côté, dans les pensées de Dieu, en jugement, à l'égard de ses ennemis, ils attendent le moment comme si c'était un privilège de soumettre les ennemis de Dieu, et ils lui demandent de les rendre comme le chaume chassé

par le vent — de se servir de son peuple et de leurs chiens, en sorte qu'ils s'abreuvent du sang des ennemis — pensée remplie pour nous de la plus pénible association d'idées qui répugneraient à tout chrétien. Il y a même bien des personnes qui sont en danger de condamner la Parole de Dieu, parce que de tels désirs s'y trouvent. Le langage est parfaitement adapté à des âmes sous la loi; mais maintenant, nous sommes sous la grâce, et nous ne sommes pas sous la loi, et nous prions pour les personnes qui nous font du tort et qui nous persécutent; tandis que tout le ton des Psaumes, quand ils parlent du bonheur de froisser les petits enfants de Babylone contre la pierre, est tout autre chose que de rendre le bien pour le mal: c'est le mal qui trouve sa juste sentence. Je maintiens que toutes les expressions dans les Psaumes sont de Dieu — que toutes ces imprécations sont divines. Chaque malédiction, menace et avertissement, toute cette sympathie avec la rétribution divine, est autant de Dieu que l'intercession du chrétien maintenant pour ses ennemis; mais elles ne s'adaptent ni au même temps ni aux mêmes personnes, et Dieu n'y accomplit pas le même but. Tant que Dieu prolonge le jour de la grâce, toutes ces choses sont entièrement inapplicables. Elles ne sont pas ce que Dieu manifeste maintenant. Elles demeurent à toujours vraies; chacune, en elle-même, est toujours une chose juste. Mais le fait est que Dieu a maintenant, en Christ, introduit la grâce, pleine et souveraine; et par conséquent Dieu met ceux qui appartiennent à Christ dans la position où ils puissent manifester, non une justice terrestre, mais la grâce céleste. Le règne selon la justice est une chose réservée, et qui doit être un jour accomplie à la lettre; et Dieu emploiera son peuple

Israël comme l'instrument spécial pour exécuter ces jugements divins.

Considérons l'Apocalypse. Les voies de justice se présentent après que l'Eglise a été enlevée au ciel — après que les vingt-quatre anciens ont été intronisés et couronnés devant le trône, représentant les rachetés célestes que Dieu appelle maintenant d'entre Juifs et Gentils. Dieu commence alors à agir sur son ancien peuple, Israël, qui le comprend, et crie à Dieu, et lui demande : « Jusques à quand, ô Maître Souverain, saint et véritable, ne juges-tu pas, et ne venges-tu pas notre sang de ceux qui habitent sur la terre ? » N'est-ce pas là quelque chose qui correspond au ton des Psaumes, et pourtant ce sont des saints de Dieu. Mais faites attention aux conséquences quand on confond maintenant ces économies. La Bible demande qu'on l'expose « justement. » Si vous prenez des paroles de l'Ecriture et que vous les appliquez mal, d'une manière ou d'une autre, vous serez un ouvrier qui aura certainement « à avoir honte. » Hélas ! comme les hommes pervertissent le Sermon sur la Montagne ! Ils trouvent certaines expressions prononcées par le Seigneur pour ses disciples ; ils le trouvent insistant sur le précepte de ne pas résister au mal, de ne pas rendre coup pour coup, de n'employer aucun moyen terrestre pour revendiquer leurs droits ou les défendre contre les violences personnelles, le dépouillement de ce qui leur appartenait, etc. ; les choses mêmes dont les hommes se ressentent comme étant une violation de leurs droits. Si un chrétien rédigeait aujourd'hui après ces principes un code pour tous les hommes, ne pourrait-il y avoir de plus contraire à la pensée de Dieu ? ce serait essayer de gouverner le monde après les principes de la grâce. Si vous en faisiez

l'expérience sur les hommes tels qu'ils sont, le monde deviendrait une scène de brutalité plus terrible encore que dans le temps de la grande rébellion en Angleterre, quand ils essayèrent d'agir sur le principe de la rétribution que présentent les Psaumes. Alors, on plaçait les chrétiens sous l'esprit et le principe de la loi ; mais essayer de placer le monde sous ce qui est destiné à diriger les enfants de Dieu, produirait une confusion encore pire. On pardonnerait au fripon et au coquin, et on les caresserait, on permettrait au voleur de s'appropriier plus, au gré de ses désirs. Il est évident que de tels principes ne pourraient jamais faire pour le monde, et en effet ils ne furent pas destinés pour le monde. Des hommes mal instruits peuvent s'écrier que c'est là ôter la Bible ou une grande partie de la Bible ; mais c'est tout entièrement une fausse alarme ! C'est seulement un effort pour les amener à comprendre la Bible, et leur enseigner la signification réelle de ses diverses parties.

Voici le point pratique, c'est que les Gentils, tels que nous-mêmes, ont été complètement arrachés à toute la condition dans laquelle nous étions. Nous n'étions pas sous la loi, mais nous étions sous le péché — dans une insubordination totale quant à Dieu — sous toute sorte de mal. Il se peut que ce ne fût pas nécessairement un mal ouvert, un mal moral ; mais nous vivions pour le mal, nous vivions sans Dieu ; et c'est là une manière bien douce de décrire la condition dans laquelle nous avons tous été. Ces Galates avaient été sous les formes les plus grossières de l'ignorance et de l'idolâtrie ; mais tel est l'esprit de grâce, qu'ils avaient été complètement retirés de tout cela, et, par la foi en Christ, ils avaient été faits fils de Dieu, sans passer par aucun degré intermédiaire.



ils s'étaient repentis ; ils avaient reçu l'évangile ; ils étaient devenus enfants de Dieu. « Et parce que vous êtes fils , Dieu vous a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs, criant : Abba , Père » — l'expression même que lui, le Christ béni , en pleine communion avec son Père, avait proférée. Pensez dans quelle place nous avons été amenés ! Que celui qui , seulement le jour auparavant, était un misérable Gentil, souillé et idolâtre, soit autorisé par le Saint-Esprit à prononcer la même douce expression de relation — Père ! Quelle place Dieu a donnée à ses enfants maintenant ! Et la chose est présentée, non en parlant des Juifs, dont il était expressément dit qu'ils avaient été rachetés de leur condition sous sa loi, et introduits dans la relation de fils ; mais le Saint-Esprit s'épanche quand il parle concernant les Gentils. Il aurait pu y avoir l'idée que le Gentil, comme il n'avait rien connu touchant la loi, ne pouvait pas être introduit tout d'un coup, dans une place si bénie, comme le Juif croyant. Mais il n'en est rien : le Juif avait du être retiré, non-seulement du péché, mais de dessous la loi. Le Gentil n'avait que son péché dont il doit être retiré ; et à cause de cela l'œuvre s'opérait en lui, si je puis le dire, beaucoup plus simplement. Le Juif avait à désapprendre, le Gentil n'avait qu'à apprendre. Tout ce que le Gentil avait, c'était la nature corrompue uniquement, jusqu'à ce qu'il fût converti, et alors il était aussitôt amené en la lumière de la grâce de Dieu ; tandis que le Juif devait être amené hors de la sphère de la loi, et il était gêné — ou entravé peut-être, par les restes du système légal qui s'attachaient encore à lui.

Rappelez-vous que celui qui comprend la grâce n'affaiblit jamais la loi ; c'est un bien grand péché que de le faire. La doctrine de la foi établit la loi. Si vous pensez que

le chrétien soit sous la loi, et qu'il puisse néanmoins être sauvé et heureux, vous détruisez en réalité l'autorité de la loi. Les croyants Juifs, sous la loi, n'eurent jamais la pleine paix ni la pleine joie que l'Évangile apporte maintenant; et partout où vous avez maintenant des âmes sous la loi, en leur esprit, il se peut qu'elles soient sauvées, mais elles n'ont jamais ce plein repos auquel l'œuvre de Christ donne droit. La raison est bien simple. Quoiqu'elles aient reçu Christ, elles ne font pas l'application de son œuvre. Si elles le faisaient, elles verraient qu'un des effets de la rédemption, c'est de délivrer une personne—non pas de la soumission à Christ—mais de la rendre plus que jamais soumise à la volonté de Dieu, et pourtant sans être placée sous la loi. C'est pourquoi l'apôtre montre que la place en laquelle ils avaient été amenés, était celle de fils. Or, la position de fils est une soumission intelligente à son Père: le Saint-Esprit, l'Esprit de son Fils, enseigne à crier: « Abba, Père; » mais nullement à dire: « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » C'est là le cri arraché au cœur de quelqu'un qui est sous la loi, qui s'écrie dans l'angoisse de son esprit, ayant toujours le sentiment qu'il y a quelque chose dont il a à être délivré; un peu consolé parfois, puis abattu sous la pression de la loi. Au contraire, quand l'âme connaît la plénitude de bénédiction que Dieu nous a donnée en Christ, le cœur est conduit par le Saint-Esprit à crier: « Abba, Père. » C'en est fait de la chair aux yeux de Dieu, et nous avons le droit de dire que nous en avons fini avec elle nous-mêmes. Dieu ne peut se fier à moi; et je ne puis me fier à moi-même; mais je sais que je puis me fier à Dieu en son Fils bien-aimé, qui a aboli le péché par le sacrifice de lui-même, en sorte qu'il y a un parfait

repos pour le cœur. Le cri de l'Esprit est : « Abba , Père ; » c'est ainsi que l'enfant de Dieu est conduit à employer le langage propre à sa relation avec Dieu. D'autres peuvent admirer la création de Dieu, peuvent appuyer sur les merveilles des cieux et de la terre ; mais le cri de l'Esprit est : « Abba, Père ; » et vous pouvez le sentir beaucoup mieux que vous ne pouvez l'exprimer. Qu'est-ce que le plaisir d'appuyer sur les attributs de Dieu, ou sur les effets extérieurs de sa puissance, comparé à la joie du cœur qui sent la relation divine ? C'est ainsi que nous voyons l'apôtre rappeler aux saints de la Galatie leur relation avec Dieu ; c'était le cri que le Saint-Esprit formait, le cri adapté à la relation, à la conscience de laquelle ils avaient été amenés, ayant été retirés de leur idolâtrie. Car tout dépend de ceci—de la simplicité avec laquelle mon âme reçoit cette grande vérité que, quant à tout ce que je suis, tout a été jugé sur la croix ; et maintenant il y a un nouvel homme devant Dieu, et un nouvel homme devant moi—Christ ressuscité dentre les morts ; et j'ai le droit de dire : C'est là celui dans lequel je suis placé devant Dieu. Pouvons-nous avoir un autre cri que celui-là : « Abba , Père ? »

Mais ensuite il y a un avertissement aussi bien qu'une conclusion. La conclusion est : « De sorte que tu n'es plus esclave, mais fils ; et si fils, héritier aussi de Dieu par Christ. » Tout comme dans le chapitre vi, où il dit : « Frères, quand même un homme s'est laissé surprendre par quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez un tel homme dans un esprit de douceur. » Le Saint-Esprit adresse ensuite un avertissement à l'âme de chacun individuellement :— « Prenant garde à toi-même, de peur que tu ne sois aussi tenté. » Ainsi, si Dieu donne un avertissement

qui soit individuel, il donne une consolation, et il la donne avant l'avertissement. » De sorte que, est-il dit, comme le résultat de tous les raisonnements, « tu n'es plus esclave, mais fils; et si fils, héritier aussi de Dieu par Christ. » Remarquez le bien; ce n'est pas ce qu'ils seront; ce n'est pas qu'ils sont toujours « en bas âge » dans ce monde, et qu'ils auront leur bénédiction dans le ciel; mais : « *Tu n'es plus esclave, mais fils.* » Si vous étiez Juif, vous seriez l'esclave de la loi. Mais maintenant, peu importe ce que vous étiez; si vous aviez été un idolâtre, vous avez, en recevant Christ, passé dans la plénitude de la bénédiction qui est due de la part de Dieu à son Fils bien-aimé. Dieu n'a pas de bénédiction qui soit trop grande pour le cœur qui s'incline devant lui : — « Si fils, héritier aussi de Dieu par Christ. » Il élargit la sphère: ce n'est pas seulement héritier de ceci ou de cela, mais « héritier... de Dieu. » Ce que Dieu possède, ce que Dieu aura dans le jour béni qui va venir, il le partagera avec ses enfants. Et c'est là ce que signifie la dernière clause dans Ephés. 1. 18. Voyez aussi Rom. vii. Telle est la place à laquelle Dieu nous destine — rien de moins; il n'a pas la pensée de rien retenir. Comme la grâce a été, ainsi la gloire sera, la réponse de Dieu à l'insinuation de Satan dans le jardin d'Eden.

Maintenant vient l'avertissement : « Mais alors, ne connaissant pas Dieu, vous étiez asservis à ceux qui de (leur) nature ne sont pas dieux; mais maintenant, ayant connu Dieu, mais plutôt ayant été connus de Dieu. » etc. Il est clair qu'il veut parler des Gentils; il ne dit pas : quand nous ne connaissions pas Dieu, parce que les Juifs avaient une certaine connaissance de Dieu sous la loi; mais : « Ne connaissant pas Dieu

*vous étiez* » etc. — ce qui concerne évidemment les païens. « Comment retournez-vous de nouveau aux faibles et misérables éléments auxquels vous voulez encore derechef être asservis ? » Pesez bien ces expressions. Il ne peut y avoir une déclaration plus solennelle pour ce qui regarde l'état actuel de la chrétienté. Que veut-il dire en écrivant à ces saints de la Galatie, qu'ils retournaient *de nouveau* aux faibles et misérables éléments auxquels ils voulaient *encore derechef* être asservis ? Ils devaient être complètement choqués. Retourner de nouveau à l'idolâtrie ! Comment cela pouvait-il être ? Ils pouvaient dire : Nous ne faisons que prendre le principe de la loi ; appelez-vous cela les faibles et misérables éléments ? Eh bien ! dit l'apôtre, quand vous étiez inconvertis, vous adoriez de faux dieux — des idoles ; mais si vous, chrétiens, vous allez chercher des principes juifs, même ces jours de fête, ou d'autres principes de la loi, vous êtes en principe des idolâtres, retournant de nouveau à cette idolâtrie de laquelle Dieu vous délivra. Comment cela ? La raison est claire. Ce n'est pas que la loi en elle-même peut être idolâtre, ni que Dieu n'usât pas de patience envers les préjugés de ceux qui avaient été juifs. Mais voici des croyants d'entre les Gentils, qui recouraient à ces éléments légaux. Qui leur en avait parlé ? Ces choses avaient perdu toute leur signification, et un Gentil n'avait rien à faire avec elles ; elles avaient leur valeur comme ombres de Christ, avant que Christ vint ; mais perdre de vue Christ ressuscité d'entre les morts pour retourner à ce qui n'était qu'une ombre, c'était aux yeux de Dieu retourner à l'idolâtrie. Toutes les fois que la chrétienté professante prend la loi avec ses cérémonies extérieures et ses ombres (quoique, cela fût très-bien sous la loi), et

les adopte comme culte chrétien, elle est, sans le savoir, mais réellement, tombée dans l'idolâtrie.

Supposez qu'une personne dise : Je me trouve bien froid en adorant Dieu, et j'ai besoin de quelque chose pour réveiller mon âme ; quoi de plus convenable que d'avoir un portrait de mon Sauveur, afin que, comme je le contemple avec sa couronne d'épines, je sente plus profondément son amour, et que les affections de mon cœur deviennent plus attirées à lui ? C'est là de l'idolâtrie maintenant, lors-même qu'il n'en serait pas ainsi dans tous les temps. Mais il y avait certaines choses semblables, permises sous le système légal à cause de la dureté de leurs cœurs ; ils avaient des sacrifices de bétail et une sacrificature terrestre ; mais pour un Gentil, en venir à ces choses, c'est, aux yeux de Dieu, retourner à l'idolâtrie. Le Saint-Esprit insiste là-dessus avec les croyants de la Galatie, car le mal n'était encore qu'en germe. Si c'est là la vérité, quel péché de prendre part à ce qui est idolâtrie au jugement de Dieu, de l'appuyer ou de le sanctionner, d'aucune manière ! Le mal augmente bien rapidement. Il n'est pas maintenant limité au papisme ; mais les pas qu'on a faits dans ces dernières années vers les principes catholiques, sont la même chose. S'il renferme quelque élément religieux, c'est un élément idolâtre qui emploie certains sentiments de crainte dans notre nature déchu, pour amener les gens à éprouver plus de révérence dans le culte. C'est précisément la chose qui est opposée à la foi. L'essence de notre bénédiction consiste en ce que l'âme jouit de Christ par la parole de Dieu — le Saint-Esprit donnant cette jouissance de Christ, à part tout ce qui agit sur l'œil ou l'esprit naturel. Car c'est précisément cet abus même que l'apôtre dénonce ici si fortement, et qu'il appelle l'élément faible et misé-

nable. Ce que Dieu estime dans le culte serait maintenant, en général, considéré comme maigre et pauvre; car cela suppose l'absence de décorations extérieures et de toute excitation, afin que ce soit la puissance réelle du Saint-Esprit agissant parmi les saints.

« Vous observez des jours, et des mois, et des temps, et des années. » *Ne pas faire cela*, c'est la merveille aujourd'hui. Hélas ! le mal qui existait chez les Galates est regardé comme une preuve de religion. Paul flétrit cette observance, non-seulement comme une erreur, mais comme une preuve d'idolâtrie. Dans le paganisme on faisait grand cas de ces fêtes, et Dieu les permettait dans le Judaïsme, parce que les Juifs avaient des moyens de religion adaptés à leur état et à un sanctuaire terrestre. Mais maintenant, tout est complètement changé, et l'observance de fêtes et de saisons spéciales, comme un moyen de plaire à Dieu, est réprimé avec autorité par le Saint-Esprit. « Je crains pour vous que peut-être je n'aie travaillé en vain pour vous. » N'est-ce pas une chose bien solennelle que, quel qu'eût été le mal chez les Corinthiens, l'apôtre ne dit jamais à leur sujet : « Je crains pour vous ? » — Si nous avions connu une assemblée ayant en son sein autant de mal moral, et de mal flagrant, — où quelques-uns même cherchaient à renverser la résurrection, n'aurions-nous pas dit qu'il n'y eut jamais rien de si pitoyable que leur état ? Mais l'apôtre leur écrit dans la confiance qu'ils seraient retirés de ce mal. Non pas qu'il ne le sentit profondément ; et il met devant eux leur condition critique ; mais il écrit dans l'assurance que Dieu toucherait leurs cœurs. « Dieu par qui vous avez été appelés à la communion de son Fils Jésus-Christ notre Seigneur, est fidèle. Puis il commence à s'occuper de leur conduite après qu'il a touché cette

grande corde dans leurs cœurs. Mais quand il écrit aux Galates, il n'y a pas de telles expressions. Plus tard, le Saint-Esprit lui donne de la consolation à leur égard, mais c'est bien loin de ce qu'il sent en écrivant aux Corinthiens. Le légalisme est une chose insidieuse, parce qu'il a une belle apparence. Lorsque le cas est tel, les hommes s'imaginent qu'ils deviennent plus saints pratiquement; mais le fait est que c'est le contraire. Ce qui produit la vraie sainteté, c'est que ce n'est pas seulement le nom d'un jour, ou d'une heure, ou d'une saison, ou d'un lieu, mais c'est Dieu opérant dans l'âme « et le vouloir et le faire, selon son bon plaisir; » et cela, parce qu'elle est sanctifiée « par l'offrande de Jésus-Christ (faite) une fois pour toutes. » Dieu introduit le croyant dans sa propre présence, et l'y place comme un enfant.

Des personnes peuvent, en réalité, se trouver respirer le souffle vital du papisme, tandis qu'elles pensent en avoir la frayeur la plus salutaire. Cherchons et voyons, pour nos propres âmes. Nous pouvons toujours regarder à Dieu, nous attendre à lui, et compter sur la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ. Que Satan déploie comme il voudra sa rage; quoiqu'il en soit, Dieu sera toujours Dieu, — et sera toujours fidèle à sa propre Parole et à son Esprit.

L'apôtre en vient maintenant à ses propres rapports avec les saints de la Galatie; et il se sert du reproche même auquel les docteurs légaux les avait poussés contre lui, comme d'un argument de plus pour la vérité. Ils avaient, par leurs représentations, excité les Galates, en sorte qu'ils se sentirent fâchés contre l'apôtre, parce qu'il avait, pour ainsi dire, cessé d'être Juif, avouant qu'il en avait complètement fini avec la



loi. C'est à cela qu'il répond maintenant. Il est important de comprendre comment on en a ainsi fini avec la loi. Ce n'est pas que l'apôtre n'en usât point ; mais alors le point est , comme il le dit à Timothée , qu'un homme doit en user légitimement , pour parler aux impies et aux iniques , etc. Mais ils le blâmaient parce qu'il ne défendait pas ses privilèges juifs. Il pouvait se servir de la loi de Dieu , et il s'en servait , en effet , pour des principes moraux et en ayant à faire aux hommes ; mais non comme d'un titre , ni comme d'une règle pour lui-même. C'eût été abaisser le fondement et le caractère de sa bénédiction , s'il avait condescendu à parler d'aucune chose qui lui appartenait selon la chair. La grâce l'avait introduit dans une place bien meilleure. Dans l'homme , la loi et la chair sont toujours ensemble. La loi de Christ fut la fin de l'une et de l'autre aux yeux de Dieu. La chair y fut jugée et condamnée : elle fut traitée comme une chose morte devant Dieu—morte et ensevelie : et nous sommes morts à la loi qui s'occupe de la chair. Nous avons passé en dehors de l'une et de l'autre ; nous ne sommes pas dans la chair , et nous ne sommes plus sous la loi. La chair étant la chose en nous contre laquelle la loi lutte , et la chair étant maintenant par la foi tenue pour une chose morte , il n'y a plus rien dont la loi puisse se saisir. Nous passons hors de sa province dans un autre pays et dans une autre atmosphère.

L'apôtre s'empare donc de ce reproche même , et le change en un argument inattendu pour l'évangile. « Soyez comme moi , » dit-il ; c'est-à-dire , soyez affranchis de la loi comme étant morts à la loi , en Christ ; prenez votre place avec hardiesse et fermeté , avec la certitude que c'est la volonté de Dieu , que

vous n'avez aucune relation directe avec elle. « Soyez comme moi. » Je suis affranchi de sa condamnation et de ses obligations. Ils disent que je ne mets pas en avant mes droits légaux comme Juif : je le sais et je le proclame. Vous étiez Gentils selon la chair ; vous ne fûtes jamais, en aucune façon, dans une position juive : ne la cherchez pas maintenant que vous en avez une meilleure, par grâce et dans sa grâce. « Soyez comme moi, car moi aussi (je suis) comme vous, frères, je vous en prie. » Vous êtes Gentils, et vous n'avez jamais été, et vous n'êtes pas sous la loi du tout ; et je suis comme vous êtes. » Si seulement vous compreniez votre position d'affranchissement de la loi, comment pourriez-vous désirer de passer sous son joug ? Il présente la chose sous une forme concise et très-elliptique ; mais je crois qu'on doit la comprendre, quand on la prend en connexion avec ce qui précède et ce qui suit. « Vous ne m'avez fait aucun tort. » Ils craignaient apparemment qu'en laissant voir à l'apôtre qu'il renonçait à la place qui lui appartenait en propre, ils ne fissent quelque chose pour blesser ses sentiments. Pas du tout, dit-il : « Vous ne m'avez fait aucun tort. » Je reconnais pleinement que, quoi que je fusse comme homme dans la chair, j'ai entièrement abandonné ce terrain. Comme descendant direct d'Abraham en supposant l'absence de toute chose et une observation parfaite de la loi, je ne serais pas aussi béni que je le suis en Christ. Puis, se rappelant ce qu'il avait dit au ch. III. vers. 10 (« tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi sont sous malédiction ») nous voyons que tout ce qui pourrait être gagné en prenant un terrain légal, c'est une malédiction. Eh bien, donc ! (et l'apôtre pouvait insister d'une manière triomphante.) « Soyez

comme moi, car moi, aussi (je suis) comme vous, frères; je vous en prie.» Vous n'étiez que des Gentils, et vous n'aviez rien à faire avec la loi; et maintenant je suis amené dans une position en dehors de la loi, tout autant que vous — non pas, sans doute, en devenant un Gentil; mais en étant délivré de la loi en Christ, et par le moyen de Christ. Telle est la bénédiction de la position chrétienne. Ce n'est pas simplement absence de loi, mais le fait d'avoir été introduit dans l'union avec Christ, ce qui nous élève au-dessus de la loi, et en même temps assure l'obéissance et réveille l'amour envers Dieu et envers l'homme, comme jamais la loi ne pouvait le faire. Ainsi, ce que la loi avait en vue est accompli (Rom. viii. 3. 4.), et cela beaucoup plus pleinement qu'il aurait jamais pu l'être autrement, par le moyen de l'amour de Christ qui étirent l'âme. Et cela est fait, non par le procédé purgatif négatif de dire à un homme qu'il n'a pas la loi pour sa règle, mais en le plaçant sous Christ, c'est-à-dire sous sa grâce. C'est là ce que la foi fait pour l'âme.

1. « Vous savez comment au commencement je vous ai évangélisé dans l'infirmité de la chair; et vous ne m'avez point méprisé, ni rejeté avec dégoût et méfiance (qui était) en ma chair; mais vous m'avez reçu comme un ange de Dieu, comme (le) Christ Jésus. » Rien loin de venir avec quelque chose qui sentit la confiance charnelle, il vint comme un homme qui souffrait. Il fait seulement allusion à la chose ici, mais elle est plus particulièrement présentée en 2 Corinth. xii. Et il est bien doux de considérer comment il arriva, et quand il arriva, que l'apôtre reçut cette humiliante marque en sa chair. Il ne nous est pas dit ce qu'elle était. Ce pouvait être quelque parti-

cularité dans sa parole, ou son regard, etc. Nous savons que c'était quelque chose en rapport avec son état corporel; c'était *en sa chair*. Mais il est tout-à-fait clair, et bien touchant en même temps de le savoir, que plus l'apôtre était conduit de Dieu et béni en sa course, les marques qu'il portait de souffrance, de faiblesse, et de honte en sa personne, n'en étaient que plus profondes. L'écharde dans la chair suivit le fait de son ravissement jusqu'au troisième ciel. L'ange de Satan le souffleta, et Dieu en fit résulter un avantage précieux, afin que l'apôtre fût tenu dans l'abaissement à ses propres yeux et même à ceux d'autrui. Il fut ainsi rendu manifeste que ce qui opérait de telles merveilles dans Paul, c'était la puissance du Saint-Esprit, en dépit de ce que la sentence de mort était passée sur toute l'énergie de la nature. Le jour viendra où Dieu rétablira les Juifs, où il les mettra dans la position de « la tête, » et les Gentils dans celle de « la queue, » — et alors tout sera établi dans l'ordre convenable selon la pensée de Dieu. Mais maintenant il n'en est nullement ainsi. Tel est, pour ainsi dire, le langage de Paul. Etre Juif, ce n'est rien. Tout a disparu. Je suis venu ici comme quelqu'un qui souffre et qui est méprisé, et ne revenant en rien ce que je suis comme enfant d'Abraham. Je suis mort à tout cela. Et comme preuve, il fait allusion aux circonstances bien connues de sa première prédication parmi eux. Ne se rappelaient-ils pas que lorsqu'il vint à eux, ce ne fut pas avec puissance ou éclat, mais profondément éprouvé? Au lieu d'attraits extérieurs attachés à sa personne, il y avait ce qui ne pouvait être qu'une pénible épreuve pour lui-même et pour eux. Mais qu'en pensaient-ils alors? Ils étaient si pleins de l'évangile, si heureux de

voir que la grâce et la bénédiction de la vérité étaient prêchées, qu'ils regardaient Paul comme on aurait regardé un ange. « Vous ne m'avez pas méprisé.... Mais vous m'avez reçu comme un ange de Dieu, comme (le) Christ Jésus. »

« Quel était donc le bonheur dont vous vous vantiez? Car je vous rends témoignage que s'il eût été possible, vous eussiez arraché vos yeux et vous me les eussiez donnés. » Leurs affections avaient été complètement aliénées : c'est toujours l'effet produit, lorsque de fausses doctrines agissent sur les esprits. L'inimitié s'accroît et toutes les circonstances tendent à la grossir. L'apôtre présente la chose vivement et fortement à leur conscience. « Je suis donc devenu votre ennemi, en vous disant la vérité? Ils sont zélés à votre égard, mais non pas comme il faut; au contraire, ils veulent vous exclure — « ou nous exclure » comme d'autres lisent; car en réalité c'était exclure l'apôtre de toute communication avec les saints — élevant une barrière entre lui et eux. « Ils veulent nous exclure, afin que vous soyez zélés à leur égard : c'est-à-dire, afin que ce fût une affaire de flatterie les uns à l'égard des autres; car la loi est invariablement pervertie pour enfler la chair, quand on n'en use pas selon le dessein de Dieu. « Mais il est bon d'être toujours zélé pour le bien, et de ne pas l'être seulement quand je suis présent avec vous. » L'expérience de Paul avec les Galates était exactement l'opposé de tout ce qui se trouvait à Philippes. Vous pouvez vous rappeler un passage bien connu dans Philip. II, où l'apôtre parle d'eux comme ayant « toujours obéi, non-seulement comme en ma présence, mais beaucoup plus maintenant en mon absence. » Ils étaient remarquables pour leur esprit d'obéissance quand il était

présent ; et c'est toujours l'esprit de grâce qui produit cela, comme la loi engendre la servilité et la crainte. Quand nous sommes heureux dans la présence de Dieu, nous sommes unis en un seul objet commun, et cet objet c'est Christ. Il y a ainsi un motif qui gouverne toutes les affections et toutes les actions ; et le bonheur, la paix, et la soumission sont les effets propres et naturels de la grâce quand elle opère parmi les enfants de Dieu. A Philippes donc, ils avaient toujours obéi, non-seulement quand Paul était là, mais beaucoup plus en son absence. Ils travaillaient à leur propre salut avec crainte et tremblement, ayant la conscience du grand combat dans lequel ils étaient engagés. Ils répudiaient ce vain rêve, que, parce qu'ils étaient chrétiens, toute la difficulté était passée ; mais au contraire, ayant été amenés à Christ, ils se trouvaient néanmoins en présence d'un puissant ennemi, et dès lors ils ne voyaient aucun refuge qu'en Dieu. L'apôtre était parti, mais au lieu d'être abattus par là, cela les fit regarder à Dieu de plus en plus ; non pas avec quelque orgueil dans le cœur, mais en sentant la nécessité de dépendre de lui. Le même sentiment qui les portait à reconnaître Dieu en toutes choses, les aurait conduits à se servir de l'apôtre et à l'apprécier quand il était là ; lorsqu'il n'y était pas, cela les amenait à dépendre directement et immédiatement de Dieu. Tandis que l'orgueil du cœur qui aurait méprisé l'apôtre, exposerait les âmes à devenir idolâtres d'elles-mêmes, à ceux qui flattent le moi, et ainsi à toutes les tromperies de Satan. Le grand point pour les Philippiens, c'était que Dieu opérait en eux. Pourquoi être abattus, comme s'ils n'avaient pas la confiance que celui qui les aimait le mieux, opérait en eux, et qu'il aurait soin d'eux d'autant plus parce qu'ils étaient engagés dans une lutte si meurtrière.

Chez les Galates, il n'en était pas ainsi. Prenant avantage de l'absence de l'apôtre, ils étaient bientôt tombés dans un emploi charnel de la loi, et avec des docteurs qui s'en entretenaient dans cette voie, ils perdaient rapidement toute affection réelle pour lui, ainsi que le bonheur dont ils avaient autrefois joui. Bien qu'il eût été mieux qu'ils eussent regardé à Dieu — s'attendant à lui, et qu'ils eussent trouvé la force de se tenir de son côté, quand ils étaient laissés seuls, toutefois, en considérant l'état dans lequel ils étaient, il aurait pu désirer d'être avec eux. Leur foi avait été ébranlée, et ils avaient été en voie de se détourner de Christ, pour rendre les choses plus sûres par des ordonnances; et comme l'apôtre avait traversé une grande épreuve à leur sujet lorsqu'ils vinrent d'abord à la connaissance de Christ, — qu'il avait connue, — comme il l'exprime lui-même, de pénibles et profondes angoisses à cet égard, ainsi il passait de nouveau en son esprit par tout cela. « Mes petits enfants, pour l'enfancement de quels je travaille de nouveau jusqu'à ce que Christ soit formé en vous. » Le légalisme avait tellement défiguré la vérité dans leurs âmes, qu'ils avaient besoin d'être enracinés et fondés tout de nouveau dans les premiers éléments de la grâce. Ils avaient cessé de retenir fermement la croix, et l'apôtre était en perplexité à leur sujet. Extérieurement, ils pouvaient être bien zélés; mais quant à ce qui concernait le témoignage pour Christ, et la jouissance de Christ en leur âme, tout avait disparu. L'apôtre désirait que l'œuvre fût renouvelée dans leur âme, depuis l'origine même. « Je voudrais être maintenant avec vous et changer de langage; car je suis en perplexité à votre sujet. » Il veut dire qu'il désirait agir à leur égard, selon ce qu'il voyait que leur état demandait. Un effet

pourrait être produit, et il leur parlerait avec douceur; ou bien ils pourraient être légers, orgueilleux et durs; et alors il lui faudrait agir avec sévérité: il voudrait « changer de langage, » comme il dit aux Corinthiens: « Que voulez-vous? L'ai-je vers vous avec la verge, ou avec amour et un esprit de douceur? » Ici l'apôtre était en perplexité à leur sujet.

« Dites-moi vous qui voulez être sous (la) loi, n'écoutez-vous pas la loi? » Il emploie le mot « loi » en deux sens différents dans ce verset. Vous qui désirez être sous le principe de loi, n'écoutez-vous pas ce que disent les livres de la loi? Il veut parler des premiers écrits de la Bible. Le mot « loi » est employé quelquefois pour désigner la Parole de Dieu en général, telle qu'elle était alors révélée; comme dans Ps. xix: « La loi de l'Éternel est parfaite, restaurant l'âme. » Mais quand il en est parlé comme de la chose sous laquelle le chrétien n'est pas placé, c'est le principe par lequel la conscience est soumise à certaines obligations, afin d'acquiescer une position avec Dieu. C'est cette fausse doctrine que Paul met à nu. C'est pourquoi il dit: « Vous qui voulez être sous (la) loi, n'écoutez-vous pas la loi? car il est écrit qu'Abraham a eu deux fils; l'un de la servante, et l'autre de la femme libre. Mais celui (qui naquit) de la servante (naquit) selon la chair, et celui (qui naquit) de la femme libre (naquit) par la promesse. » Vous voyez ici la connexion entre la chair et la loi, entre la promesse et la grâce: L'Esprit à l'affaire à la promesse; la loi, à la chair. Il explique cela d'après la Genèse:

Le Saint-Esprit a pris un soin particulier des emparier de certains faits dans l'Ancien-Testament, que nous n'aurions jamais supposés applicables, pour faire ressortir des vérités liées dans le Nouveau-Testament.



Qui aurait discerné la différence entre la loi et la promesse dans la lutte d'Agar et d'Ismaël avec Sara et Isaac? Non-seulement l'Esprit de Dieu la voyait, mais Il voulait que la relation inspirée des circonstances présentât d'avance la magnifique figure des deux alliances : celle de la loi qui n'a qu'un enfant de la chair; et celle de la promesse, laquelle, au contraire, enfante, dans le temps convenable, l'enfant de l'Esprit. L'apôtre ne nous laisse pas à nos propres imaginations. Il montre qu'Agar « correspond à la Jérusalem de maintenant » — la cité des Scribes et des Pharisiens, la pauvre, orgueilleuse, et misérable Jérusalem, qui n'avait aucune liberté envers Dieu, gémissant sous la servitude romaine, et sous la servitude plus amère encore du péché. L'apôtre applique cela à ce qui se passait parmi les Galates. Qu'ils prissent garde de devenir virtuellement les enfants d'Agar. Ne prenaient-ils pas la place d'être zélés pour la loi? Et pourtant, après tout, ils ne comprenaient pas sa voix; « voulant être docteurs de la loi, mais n'entendant, ni ce qu'ils disent, ni ce sur quoi ils insistent. » La loi était complètement contre eux. Elle montrait clairement que Dieu attachait la promesse, non à ce qui était simplement la postérité de la lettre, mais aux enfants de l'Esprit.

Tout système religieux qui s'établit sur le pied de la loi, prend invariablement un caractère judaïque. Nous n'avons pas besoin de regarder bien loin autour de nous, soit pour comprendre ceci, soit pour l'appliquer. D'où vient que les hommes ont des édifices magnifiques, ou la splendeur d'un rituel dans le service de Dieu? Sur quel modèle tout cela est-il fondé? Certainement ils ne ressemblent pas à ceux qui étaient rassemblés autrefois dans la chambre haute. Le temple est évidemment leur type, et il leur faut avec cela

une classe de personnes spéciale et sacrée, le principe d'un clergé étant fondé sur l'idée de la sacrificature Judaïque. Lorsque le cas est tel, il faut que le service dépende de ce qui peut avoir de l'attrait pour les sens — déploiement d'ornements, musique, cérémonies imposantes, tout ce qui est de nature à frapper l'esprit de l'homme, ou à attirer une multitude, non par la vérité, mais par quelque chose qu'on peut voir ou entendre, et qui plaît à la nature. C'est l'ordre de ce que la Parole de Dieu appelle le « sanctuaire terrestre. » Ce n'est pas que le tabernacle ou le temple n'eussent une importante signification avant que Christ vint; mais après cela leur caractère figuratif devint apparent, et leur valeur temporaire prit fin, et la plénitude de la grâce et de la vérité de Dieu fut manifestée en la personne de celui qui vint du ciel. Quand Christ fut rejeté de la terre et retourna au ciel, tout fut changé, et la soumission de cœur de la part des enfants de Dieu, est transférée au ciel. Pour nous le vrai sanctuaire c'est le nom de Christ. Ce que l'Ancien-Testament rattachait au temple pour un peuple terrestre, le Nouveau-Testament le rattache à Jésus. « Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux. » Quelque faible que fût le nombre des âmes fidèles à cela, ils en recueilleraient la bénédiction. Il est d'une grande importance de retracer les choses jusqu'à leur principe. Quand l'apôtre écrivait aux Galates, les germes seulement se montraient; ils n'en étaient pas venus si loin que d'avoir des édifices consacrés et des castes d'hommes, avec toute la pompe et toutes les circonstances d'un culte religieux adapté au monde, comme nous le voyons autour de nous maintenant — le résultat des invasions graduelles de l'erreur dans le corps qui professe le christianisme. Mais pour

tant il y avait le commencement du mal, l'effort pour introduire les principes de la loi pour les imposer aux chrétiens. Et quel en est l'effet? Vous ne faites que quitter la position d'Isaac pour tomber dans celle d'Ismaël; c'est renoncer aux promesses et devenir simplement un enfant de la servante. Tel est l'argument dont l'apôtre se sert pour reprendre les Galates, qui se flattaient qu'ils avaient fait un progrès immense; mais en réalité c'était sortir de la liberté et glisser dans la servitude.

« Mais la Jérusalem d'en haut, est la femme libre qui est notre mère. » Le texte reçu lit: « la mère de nous tous, » ajoutant le mot « tous. » Nous avons donné le vrai texte qui finit par « de nous. » Et le sens est évidemment plus complet et meilleur sans l'addition. Il est probable que le mot « tous » fut ajouté par ceux qui pensaient rendre ainsi plus forte la connexion de tous les enfants de la Jérusalem d'en bas; mais nous appartenons à la Jérusalem d'en haut. Quant à la Jérusalem terrestre, elle n'a aucun droit sur nous maintenant; nous appartenons à Christ, et par conséquent à la Jérusalem céleste. « Car il est écrit » — et maintenant il fait allusion à un passage dans les prophètes: « Réjouis-toi, stérile qui n'enfantas point, éclate (de joie) et pousse des cris, toi qui n'es pas en travail d'enfant, car les enfants de la délaissée sont plus nombreux que (les enfants) de celle qui a un mari. » Le sens peut paraître un peu obscur au premier abord, mais lorsqu'il est compris, il ajoute beaucoup à la force de ce sur quoi l'apôtre insiste. Il est lié, non pas tant avec Agar et Sara, qu'avec l'allusion à Jérusalem. Voyez Ésaïe, chap. liv, où Jérusalem dans un jour à venir jette un regard en arrière sur ses épreuves passées, et Dieu compte tout

selon sa grâce d'une manière bien remarquable. Il parle du temps où elle fut longtemps désolée, de la saison actuelle de ses épreuves, quand elle est privée de ses anciens privilèges ; mais il dit de ce temps-là même, qu'elle a plus d'enfants qu'alors même que l'Éternel était son mari. Dans Osée, il est parlé d'Israël comme étant très-coupable, et l'Éternel est sur le point de la répudier. Puis elle est la désolée ; l'Éternel l'a abandonnée à cause de son péché ; mais dans le temps convenable, avant qu'il y ait aucune délivrance extérieure de la captivité chez les Gentils et de l'oppression sous lesquelles elle gémit, la grâce commence à opérer, et tous ceux qui sont amenés sous Christ maintenant, sont comptés sous un certain rapport, comme étant ses enfants. Mais tout est lié avec Jérusalem telle qu'elle sera un jour — Jérusalem qui aura pris le terrain de la grâce. En sorte que, quand elle considère les chrétiens qui seront alors dans la place céleste qui leur est propre, le Seigneur les comptera comme enfants de la femme désolée. Il dira : « Réjouis-toi, stérile qui n'engendres point, éclate (de joie) et pousse des cris, toi qui n'es point en travail d'enfant, car les enfants de la délaissée sont plus nombreux que (les enfants) de celle qui a un mari. » C'est une comparaison de son état pendant le temps de sa désolation, avec son état quand elle avait un mari. Ce dernier temps était celui où elle était reconnue dans sa position terrestre, et elle n'avait alors que peu d'enfants ; mais maintenant, pendant sa désolation, il y a une puissante effusion de la grâce de Dieu, et une abondante moisson d'âmes rassemblées, qui, par grâce, sont comptés comme ses enfants.

L'épître aux Galates ne traite jamais de ce qui est à

proprement parler la position de l'Eglise, car elle ne va pas au-delà de l'héritage de la promesse. Il y a des privilèges que nous partageons en commun avec tous les saints : « Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté pour justice. » Nous aussi, nous croyons, et nous sommes justifiés. En substance, dans ces limites-là, la foi a dans tous les temps les mêmes bénédictions. Nous sommes enfants de promesse, entrant dans la portion de la foi, comme l'ont fait avant nous les saints des temps passés ; et c'est là ce que nous trouvons dans l'épître aux Galates, bien qu'il y ait en même temps un certain progrès de bénédiction pour nous. Mais si vous regardez l'épître aux Ephésiens, le grand point là c'est que Dieu fait connaître des privilèges entièrement nouveaux et célestes. Ce n'est là sous aucun rapport ce qui est traité dans l'épître aux Galates. Là nous sommes sur le terrain commun des promesses. « Or si vous êtes de Christ, vous êtes donc (la) semence d'Abraham et héritiers selon la promesse. » Mais dans celle aux Ephésiens, il y a certains privilèges distincts et donnés en surcroît, auxquels Abraham ne pensa jamais et dont il n'entendit jamais parler : je veux dire la formation de l'Eglise de Dieu, le corps de Christ — la vérité que Juifs et Gentils seraient tirés de leurs positions terrestres et faits un avec Christ dans le ciel. C'était là le mystère par rapport à Christ et l'Eglise, mystère « caché dès les siècles et dès les générations, » mais maintenant révélé par le Saint-Esprit. Ainsi donc pour avoir une vue juste de la pleine bénédiction du chrétien, il faut prendre ensemble la bénédiction présentée dans l'épître aux Ephésiens et celle présentée dans l'épître aux Galates. Le temps spécial, c'est pendant que Christ est à la droite de Dieu. Même par rapport aux saints du millénium, croyez-

vous qu'ils jouiront de tout ce que nous avons maintenant? Bien loin de là. Ils posséderont bien des choses que nous ne possédons pas, telles que la gloire manifestée de Christ, l'exemption de l'affliction et des souffrances, etc. Mais notre vocation est totalement différente et d'un contraste complet. C'est d'aimer celui que nous n'avons pas vu; de nous réjouir au milieu de la tribulation et de la honte. Si un homme ne formait ses pensées à l'égard du christianisme que d'après l'épître aux Galates, il pourrait confondre les saints d'aujourd'hui avec ceux de l'Ancien-Testament, en se rappelant toutefois la différence que nous trouvons ici, « qu'aussi longtemps que l'héritier est en bas âge, il ne diffère en rien d'un esclave, » tandis que nous sommes introduits dans la pleine possession de nos privilèges. Mais il y a dans l'épître aux Ephésiens, d'autres choses, et des choses plus élevées, qui sont appelées le conseil de Dieu, ou qui au moins découlent de ce conseil. En sorte qu'il est bon de distinguer cette double vérité — la communauté de bénédiction dans toutes les économies, et la spécialité de privilèges qui s'attache à ceux qui sont appelés maintenant par le Saint-Esprit envoyé du ciel.

« Or nous, frères, nous sommes enfants de promesse comme Isaac. Mais comme alors celui qui était né selon (la) chair, persécutait celui (qui était né) selon (l')Esprit, (il en est) de même aussi maintenant. » Il montre là les fruits pratiques; néanmoins, il ajoute : « Que dit l'Écriture? Chasse la servante et son fils, car le fils de la servante n'héritera point avec le fils de la femme libre. » Quel coup de mort pour ceux qui soutiennent que l'enfant de Dieu a quelque chose à faire avec la loi, comme étant ce qui détermine sa propre relation avec Dieu? La loi est une arme puissante

pour sonder les impies ; mais dans notre propre position nous en avons fini avec elle. « Ainsi donc, frères, nous ne sommes pas enfants de la servante, mais de la femme libre. » Telle est la conclusion de l'argument de l'apôtre. Et que peut-il y avoir de plus concluant ? D'après la loi elle-même, il contredit toutes les choses pour lesquelles ils se servaient de la loi ; et avant que la loi fût donnée à Sinaï, nous trouvons présentée dans ce type remarquable, la vraie position du chrétien en contraste avec le légaliste. Le Juif répond à l'enfant de la servante, et il était alors aussi dans la servitude. L'apôtre montre que telle est l'inévitable portion du Gentil aussi qui désire prendre cette place, et qui doit même souffrir encore plus des conséquences de sa folie en cette position qu'il a choisie. Il abandonne la condition de liberté, pour être un esclave. « Mais que dit l'Écriture ? Chasse la servante et son fils, car le fils de la servante n'hériterait point avec le fils de la femme libre. » Nous voyons donc ici, de la manière la plus claire possible, comment Dieu combat tous ces efforts pour introduire subrepticement la loi parmi les enfants de la femme libre. Au contraire, quant à l'enfant de la femme libre, les promesses lui sont assurées par Dieu lui-même en Christ ressuscité.

Ainsi donc, il est de la plus grande importance que nous saisissons clairement notre position, et que nous comprenions ce que c'est que Dieu nous a donné. Il nous a appelés, quand même nous aurions été des Juifs, dans une tout autre condition que celle de sujétion à la loi. Il nous a fait devenir enfants de la femme libre et nous a introduits dans la liberté.

---

# RÉFLEXIONS PRATIQUES SUR LES PSAUMES.

## Ps. xxxvii-xl.

Le Psaume XXXVII est en rapport évident avec la manifestation du gouvernement direct de Dieu dans ce monde, telle qu'elle aura lieu quand les débonnaires hériteront la terre, et que les méchants seront retranchés. Nous avons déjà vu que les épîtres de Pierre contiennent tout particulièrement l'application de ce gouvernement de Dieu à la condition chrétienne, pour autant qu'il la concerne. Nous trouvons aussi, au commencement de Matth. V, mais avec un caractère beaucoup plus évangélique, quoique sans aller au-delà du royaume des cieux, l'application de ce gouvernement en forme de promesse. Ce Psaume contient des exhortations intéressantes et instructives quant à l'esprit dans lequel le croyant doit marcher et quant au caractère de sa confiance en Dieu, au milieu du mal qui l'entoure. Car quoique le temps de la manifestation directe du gouvernement de Dieu ne soit pas arrivé et que, sans aucun doute, à la veille d'être détruite, la puissance du mal grandira plus que jamais, toutefois maintenant déjà le mal existe et c'est le temps de la patience. Jusqu'à ce que Christ arrive, nous sommes, en principe, dans les mauvais jours; la patience et le règne de Jésus-Christ sont dans nos cœurs; mais son règne en gloire est à venir. Toutes ces exhortations sont fondées sur la certitude que Jéhova est au-dessus de tout le mal, qu'il aime la justice, qu'il n'oublie pas les justes, ceux qui se confient en lui, et qu'en fin de compte, c'est la voie de Jéhova qui prospérera. En attendant, la foi est exercée et toute propre volonté



jugée qui nuit au caractère spirituel et empêcherait la confiance dans le Seigneur qui conviennent au saint. La première exhortation est d'être paisible. « Ne t'irrite pas. » Elle concerne la disposition d'esprit en général. Lorsque la propre volonté se mêle à l'amour de la justice, lorsqu'on désire la justice en partie à cause de la crainte qu'inspire la puissance du mal et pour satisfaire à son intérêt personnel, on est enclin à s'irriter, en voyant les méchants réussir. C'est là, au fond, le même esprit d'incrédulité que celui des méchants; quoiqu'avec d'autres désirs, c'est de l'incrédulité et de l'égoïsme. La colère de l'homme n'opère pas la justice de Dieu. Nous ne devons pas nous irriter, c'est de la méfiance; ni être envieux, c'est de l'égoïsme. Voici maintenant l'instruction positive touchant l'esprit dans lequel nous devons marcher, la ressource contre la puissance du mal : « Confie-toi en l'Eternel et pratique le bien, fais de l'Eternel tes délices et il t'accordera les désirs de ton cœur. » De saints désirs qui ont Dieu pour objet seront satisfaits; on rencontrera peut-être l'opposition, la honte, la calomnie : « Remets ta voie à l'Eternel et repose-toi sur lui. » C'est lui qui a toujours, comme on dit, le dernier mot, pourvu que nous ayons la foi d'attendre. Il accomplira les désirs du cœur juste, et en rendra évidente la justice. Mais la confiance véritable consiste à attendre patiemment le secours de l'Eternel. Que les circonstances la harcèlent, la tourmentent, l'âme attend patiemment qu'il plaise à l'Eternel d'intervenir.

Que les méchants prospèrent, l'Eternel a son heure déterminée qui vient toujours à propos et met tout en ordre. Soit qu'il nous châtie pour notre avantage, soit qu'il patiente avec les méchants et fasse mûrir ses

desseins, c'est pour en faire sortir d'autant mieux sa gloire, notre joie éternelle. Ainsi point de colère, point d'irritation, ni d'inquiétude; car en laissant agir notre propre volonté pour combattre le mal, nous ne ferions qu'y tomber nous-mêmes; telle n'est point la patience et la foi des saints. Les méchants seront retranchés et les saints ne doivent pas être de ce nombre. Ceux qui s'attendent à l'Éternel hériteront la terre, de même aussi les humbles et ceux qui sont bénis de Dieu. Tout cela, sans doute, concerne les Juifs; mais, nous l'avons vu, le gouvernement de Dieu s'exerce encore, quoique sans être manifesté publiquement; et quand l'âme s'est attendue à lui patiemment, elle trouve sa bénédiction même ici-bas.

La dernière partie du Psaume déclare soigneusement que ce gouvernement de la terre sera manifesté publiquement en rapport avec les Juifs; et quoiqu'il agisse plus secrètement pendant le temps de la grâce céleste, son existence n'en est pas moins réelle. Il y a ici quelques passages que je voudrais faire remarquer: « Les pas de l'homme de bien sont affermis de par l'Éternel. » C'est une grande et précieuse bénédiction de penser qu'en ce désert, où il n'y a point de route au milieu de la confusion et de l'iniquité, notre Père dirige chacun de nos pas. De jeunes chrétiens, pleins d'un zèle constant, peuvent bien ne pas apprécier la juste valeur de ce passage; mais combien d'expériences ne feront-ils pas? Pour qui a vu le monde, qui en connaît les pièges, qui a fait l'expérience de ce labyrinthe d'iniquité, pour celui-là, il est infiniment précieux de savoir que Dieu dirige ses pas. Le jeune chrétien, lui aussi, est dirigé, par la grâce, s'il s'attend au Seigneur, quoiqu'il n'en comprenne que plus tard le privilège immense et ne saisisse point

encore la sagesse et la miséricorde de Dieu. Mais cela n'est pas tout. Lorsqu'on est ainsi dirigé, le sentier est droit et divin ; il n'y en a pas d'autre et le cœur y marche ; car le chrétien est conduit par l'Esprit de Dieu, son cœur est dans les voies de Dieu, comme dit Moïse : « Montre-moi *ton* chemin (non pas *un* chemin), afin que je te connaisse. » Si je connais les voies d'une personne, je connais aussi la personne. Dieu conduit par son Esprit qui agit sur l'homme intérieur et en lui, et la parole sanctifie. Alors Il prend son plaisir à la voie du saint, Il se délecte en voyant les pas d'un homme sur le sentier divin qui traverse ce monde d'iniquité. Christ a suivi ce sentier d'une manière parfaite, et Dieu y a pris ses délices. Autant que nous suivons Christ, notre voie fait aussi les délices de Dieu, elle est selon son cœur.

Remarquons bien qu'il n'y a pas d'autre chemin que Christ. Adam n'avait pas besoin d'un chemin, il devait rester où il était, en jouissant de la bonté de Dieu. Dans un monde de péché, il n'y a point de chemin ; tout y est péché, confusion. Mais Christ lui-même, manifesta, selon Dieu, en ce monde, la vie divine et le sentier de cette vie à travers le monde auquel elle n'appartenait pas. Ces choses, toutes nouvelles, sont manifestées, en partie, dans chaque saint pendant sa marche de foi ici-bas ; mais elles le furent en Christ d'une manière parfaite et elles existaient en Lui. Tel est notre sentier. Nous avons à suivre les pas de Christ, il est le chemin qui mène au Père et c'est vers lui que nous allons. Privilège immense de savoir que nos pas sont dirigés par le Seigneur, que nous sommes ainsi gardés du mal et qu'il prend plaisir à notre voie. Quel chemin au milieu de ce monde pervers ! Comme nous devons soigneuse-

ment nous y tenir, sans dévier d'un côté ni de l'autre. Coloss. III. et Eph. IV, V renferment les préceptes bénis qui s'y rapportent.

Remarquons encore une autre grâce : Dieu veille sur le saint ; s'il tombe, c'est-à-dire dans l'épreuve (v. 2 Cor. iv, 9, etc.), il n'est pas entièrement abattu ; car l'Éternel le soutient par la main. Il peut entrer dans les vues de Dieu, dans le gouvernement de Dieu à son égard, que le saint soit abattu, qu'il tombe, mais c'est la main de l'Éternel qui est là, elle ne l'abandonne pas, elle le soutient. Le vase peut être brisé ou déshonoré par les hommes, mais ceux-ci ne sont que des instruments, la puissance est à Dieu. Il y a une raison morale pour les voies de Dieu. Il aime la justice ; outre cela, nous avons l'assurance de son amour souverain, il aime ses saints, ils sont gardés éternellement.

Puis, en rapport avec les voies de cette justice, nous trouvons ici quelques-uns des traits qui distinguent le juste : « Sa bouche exprime la sagesse », c'est-à-dire la pensée de Dieu, « et sa langue parle selon sa justice, » c'est-à-dire selon la droiture des voies divines ; au point de vue de Dieu, selon la manière dont Dieu juge du bien ou du mal ; « la loi de Dieu est dans son cœur, ses pas ne sont pas chancelants. »

Nous devons donc nous attendre à l'Éternel et garder sa voie. La fin des justes et de ceux qui sont droits de cœur, c'est la paix. En pratique, cette vérité concerne aussi le chrétien. Il peut être aussi châtié pour des fautes particulières ; car les voies de Dieu sont, à travers la grâce, justes et immuables ; mais s'il marche ici-bas d'un cœur droit, durant les jours de sa vie, elle se terminera, non seulement en gloire dans l'autre monde, mais en paix dans celui-ci.

Craindre Dieu et marcher en sa présence sont un grand moyen d'avoir la paix. Je ne parle pas de la paix, acquise pour la conscience d'un pécheur, par le sang précieux de Christ, mais de la paix qui remplit le cœur lorsqu'on lui remet toutes choses.

Enfin, le Seigneur est le rempart des justes, au temps de la détresse (v. 30.) Il les secourt et les délivre de leurs ennemis, parce qu'ils se réfugient *en Lui*. Cela est toujours vrai.

Le Psaume XXXVIII nous présente un état d'âme particulier. La relation du cœur avec Dieu est connue et appréciée, même avec confiance : « C'est à toi, Eternel que je m'attends ; toi, tu me répondras, Seigneur mon Dieu. » Toutefois l'âme est au comble de l'affliction et de la détresse qu'elle envisage comme un châtiment de Dieu. Souffrante, elle crie miséricorde. Au milieu de l'angoisse et de la maladie, abandonnée de ses amis, dans un état semblable à celui de Job, l'âme regarde à Jéhova. Le cœur attribue au péché cette immense affliction, mais tout d'abord il se tourne vers l'Eternel et fixe son regard sur lui. Voilà ce qui montre de la foi et un esprit juste. A cet égard, l'ordre des pensées qui se suivent ici est remarquable. Le jugement de Jéhova, le péché qui en est la cause, la misère personnelle, l'abandon des amis, les attaques et les complots des adversaires, puis, résultant de tout cela, la confiance du cœur en celui qui le frappe. Enfin le fond du cœur se découvre, c'est l'espoir en Jéhova, la conscience de lui appartenir si intimement que le triomphe des adversaires de la foi est impossible, mais le sentiment de la nécessité de son intervention, parce que la pauvre âme pécheresse n'a aucune force en elle-même. Tout cela conduit à l'expression d'une vraie intégrité de cœur. Non-seulement

le péché est reconnu comme étant la cause du jugement, mais il est aussi confessé; on se juge soi-même devant un Dieu en qui l'on se confie et alors on est libre de lui demander son secours. L'âme, en jugeant son péché, et s'en dégageant de cette façon, par la grâce, peut séparer, pour ainsi dire, ses ennemis du jugement de Dieu. Alors, les envisageant seulement dans leur propre malice, leur hostilité contre le serviteur de Jéhova et leur haine de ce qui est juste, elle peut, à ce point de vue, demander à Jéhova de la débarrasser de ses adversaires. Car le croyant, quoique ayant gravement péché et subi le juste châtement qui lui était dû, poursuivait cependant le bien, dans sa marche ici bas; et quoique l'Éternel se servit de la malice des méchants comme d'une verge, ce n'était certes pas les péchés du saint qui attireraient leur haine, mais bien au contraire ses rapports avec celui qu'il reconnaissait pour son Dieu. Néanmoins le jugement était juste. Telle sera l'histoire véritable du Résidu lorsque, sous les coups terribles du châtement de l'Éternel, il se tournera ardemment vers la justice. Mais aussi quelle instruction pour nous-mêmes, lorsque nous subissons un châtement mérité par quelque péché! Celui qui est mentionné dans ce Psaume, se rapporte, peut-être, à un cas particulièrement grave.

Qu'il est précieux pour nous, lorsque nous sommes sous la discipline, de savoir vers qui diriger nos regards. Il peut y avoir le sentiment d'une punition, de la colère méritée de Dieu; mais si le cœur regarde à l'amour fidèle du Seigneur en rapport avec nous, nous crierons à Lui, pour être délivrés de l'ardeur de sa colère.

Il y a un gouvernement de Dieu en rapport avec sa nature; et quoique ses châtements ne détruisent ni

notre foi ni la connaissance de notre relation avec lui (avec le Père), ni la certitude qu'il ne saurait y avoir de péché imputé au croyant, toutefois l'âme qui se sent sous le poids du gouvernement de Dieu, ne se tranquillise pas avec ces pensées. Elles sont, à coup sûr, d'une immense importance, elles sont la base de notre confiance, elles soutiennent et dirigent l'âme d'une manière très-réelle; mais elles ne sont pas l'objet direct des pensées. L'âme a plutôt devant elle la sainte nature de Dieu à laquelle nous participons et ce qu'il est nécessairement par rapport au péché. Le gouvernement de Dieu est selon cette nature, qui a été, il est vrai, glorifiée par l'œuvre de la rédemption, quant à l'imputation du péché; mais quoique l'âme ne mette pas en doute la rédemption, elle a néanmoins, avec raison, le sentiment que Dieu, suivant sa propre nature et comme Seigneur dans son gouvernement, voit le péché avec colère. C'est parce que nous avons une nature qui connaît Dieu, une conscience réveillée, que nous sentons cela à l'égard de nous-mêmes, de nos propres péchés, et la bonté de Dieu rend encore plus terrible le jugement que nous portons sur nous-mêmes. Ce n'est pas qu'il y ait de désespoir, de doute quant à la justification; mais l'âme ne se cache pas derrière la connaissance de sa justification, pour échapper au sentiment qu'elle éprouve de l'horreur du péché aux yeux de Dieu. C'est parce qu'elle connaît le Seigneur que l'âme le supplie d'arrêter la colère méritée par son péché, c'est parce qu'elle le connaît, qu'elle s'attend à celui qui l'a châtiée justement. Dans l'épreuve, on regarde à la main et aux pensées de celui qui l'inflige; l'on interprète les voix de Dieu, parce que tout vient de sa main, et l'on cherche quelle est sa pensée. Par conséquent,

la relation avec Dieu étant présente à la conscience, le cœur saisit la valeur et la puissance de l'épreuve plutôt comme moyen de purification que seulement comme exercice de la colère divine. Il peut dire : « Seigneur, *tout mon désir* est devant toi et mon gémissement ne t'est point caché. » Cette manière d'introduire le Seigneur dans les châtiments qu'il inflige, de l'introduire conformément à son amour et à sa relation avec nous, est de toute beauté. Il devient ainsi, pour le cœur, la clef de ses propres voies. Alors, comme nous le voyons à la fin du psaume, le cœur reprend son équilibre; il a la conscience que Dieu est pour lui, sa ressource contre l'épreuve qui l'accable et à l'égard de laquelle, dans le sentiment du péché qui en avait été la cause, il suppliait Dieu de détourner sa colère. Tel est l'effet de regarder droit à Dieu et de confesser simplement, du fond de l'âme, le mal qu'on a commis, comme ayant péché contre Lui. De cette manière on règle avec Dieu tout ce qui concerne le cœur à l'égard des adversaires. En toute occasion, le secret consiste à regarder directement à Dieu lui-même, tel qu'Il est dans sa relation avec nous, en confessant sincèrement le péché et se remettant tout entier entre les mains de Dieu.

La confiance en Jéhova est le mobile de toutes les pensées contenues dans ces psaumes. La relation de Père, que Dieu a prise vis-à-vis de nous, chrétiens, et réalisée par la foi, modifie, en quelque mesure, le sentiment de nos cœurs. En regardant à Dieu, nous avons ainsi un sentiment plus profond de la tendresse et de l'affection de ses pensées à notre égard, de sa compassion et de son amour. Mais, en principe, notre sentiment est le même que celui qui est exprimé dans ce Psaume; Dieu n'en reste pas moins devant notre



conscience comme un Dieu qui exerce le gouvernement d'une manière conforme à sa sainte nature, quoique nous nous confions en son amour. On remarquera que l'âme, tout en exprimant à Dieu son désir, est entièrement soumise et se tait sur les injustices de ses ennemis, parce qu'elle se confie en Dieu, lui ayant remis toutes choses en confessant son péché, et qu'elle envisage l'épreuve comme venant de sa main. Autrement l'âme n'aurait pas mis le Seigneur entr'elle et ses ennemis (v. 13-14).

Le Psaume XXXIX exprime le néant de l'homme en présence du mal, ainsi que les prétentions des méchants et le pouvoir qu'ils s'arrogent, tandis que le saint s'en remet à l'Eternel. En présence des méchants, il est resté muet, de peur qu'il ne parlât follement ou qu'il ne se défendit en s'appuyant aussi sur sa propre force, tandis que l'homme n'est qu'un souffle. Dans ce que son cœur éprouve, le saint voit la main de Dieu, il a recours à lui afin d'être délivré et aussitôt, pour ainsi dire, toutes les prétentions des méchants s'évanouissent. L'Eternel le corrigeait pour une faute commise. Le croyant est étranger en ce monde, y séjournant avec Dieu qui seul connaît la durée de ce pèlerinage. Il ne dépend pas de l'arrogance ni du succès des méchants, il ne doit pas non plus s'en inquiéter; autrement il agirait comme étant de ce monde dont il n'a rien à réclamer. (Vivons-nous toujours ainsi? Aux v. 12-15, le saint prend cette place d'Abraham, de David et de tous ceux qui ont marché par la foi, quoique, parlant commé un juif, il demande à Dieu de le délivrer et de l'épargner ici-bas. Nous pouvons adresser à Dieu la même requête lorsqu'il nous frappe, mais dans le sens que ce soit Lui qui nous épargne et, pour ainsi dire, que nous soyons délivrés de Lui.

(v. 9, 10.) Pour ce qui concerne le gouvernement et les voies de Dieu, ce désir est dans l'esprit du Nouveau-Testament.

Dans tous ces Psaumes, nous avons vu le saint en chute (le Résidu), regardant à un Dieu connu par sa relation personnelle et par sa grâce, immuables malgré tous les manquements de l'homme. Au Psaume XL, nous trouvons Christ dans la patience, mais sans chute et devenant ainsi un motif de confiance pour ceux mêmes qui ont péché, puisqu'il prend sa place avec eux dans leurs afflictions et dans le sentier de l'intégrité sur la terre (car ils sont au fond les saints, les excellents de la terre.) Aussi Christ ne manque-t-il pas de se placer lui-même sous le poids du mal et des péchés sous lequel Israël s'est mis par sa propre faute. Quoique ceci soit vrai sous tous les rapports, quant à la rédemption d'Israël, nous connaissons cependant cette vérité d'une manière plus profonde, comme glorification de Dieu en conséquence de laquelle une place est donnée dans le ciel.

Mais telle n'est pas la pensée de ce Psaume. La manière dont Christ s'identifie ici avec Israël, quoique selon l'intégrité du Résidu fidèle, est profondément instructive et nous fait entrevoir d'une façon admirable un côté particulier de ses souffrances. La mort de Christ et ses angoisses ne sont pas considérées ici comme propitiation, sous le poids de la colère, mais comme des souffrances dans l'épreuve. En buvant la coupe de la colère, Christ ne souffre pas avec son peuple, mais pour son peuple. Ici, au contraire, Dieu est envisagé comme secourant Christ lorsque, dans son affliction, il s'attend à l'Éternel. Cette affliction pèse sur le Résidu, comme conséquence de l'opposition d'Israël, de ses fautes, de son abandon de Dieu.

Christ qui a été fidèle à Dieu en toutes choses , comme il le dit dans ce Psaume , participe à cette affliction et y entre selon la grâce divine. Il ne s'agit nullement ici de ses relations personnelles avec Dieu , mais de sa participation aux relations du Résidu avec Dieu , comme faisant partie d'Israël. Les siennes ont été parfaites ; les leurs , quoique fondées sur la fidélité de Jéhova , d'un côté , sont actuellement (1) le fruit du péché ! Christ est ici à la fin de sa vie , terminée moralement déjà quant à son service. Pendant cette vie , il a accompli la volonté de Dieu , dans le corps qui lui avait été préparé , annonçant fidèlement la justice de Dieu dans la grande assemblée (v. 9) , c'est-à-dire , publiquement au milieu d'Israël. Maintenant , à cause de ce témoignage (9 , 10) , et quant à sa nature humaine , le mal tombe sur lui. La même chose arrivera aux Juifs du Résidu ; leurs épreuves seront la conséquence de leur fidélité et de leur témoignage ; mais avec cette différence qu'ils les auront méritées comme faisant partie d'Israël.

Nous savons que ce qui est dit ici de Christ , a eu lieu en réalité quand son heure fut venue , l'heure de ses ennemis , de la puissance des ténèbres.

Dans ce Psaume , puisqu'il n'est pas question de ses souffrances en propitiation , mais de son association avec le Résidu , nous ne trouvons pas les paroles : « Mon Dieu , mon Dieu , pourquoi m'as-tu abandonné ? » comme au Psaume XXII , qui contient le fondement de la grâce en justice. Ici , au contraire , il s'agit de la vie parfaite de Christ et de ses souffrances avant de la quitter , au milieu desquelles il s'en remet à la

(1) Sur la scène représentée d'avance par ce Psaume.

fidélité et à la bonté de Jéhova, instruisant ainsi son peuple à s'y confier à son tour, en lui fournissant un exemple de sa propre perfection : « Je me suis patiemment (fermement) attendu à Jéhova. » La patience avait là son œuvre parfaite, leçon importante pour nous. La chair peut attendre longtemps, mais jamais elle n'attend jusqu'à ce que le Seigneur intervienne, jamais avec une entière soumission.

Se confier en la puissance et en la fidélité seules de l'Éternel, telle était la perfection dans l'obéissance à sa volonté. Saül attendit près de sept ans, mais l'objet de sa confiance, son armée, diminuait ; les Philistins étaient là ; il n'attendit pas jusqu'à l'intervention de Dieu par le moyen de Samuel. Eût-il obéi, eût-il senti qu'il ne pouvait rien par lui-même et n'avait qu'à attendre ? alors il eût dit : « Je ne puis rien et je ne ferai rien jusqu'à ce que l'Éternel m'envoie Samuel. » Mais la chair s'appuyait sur sa propre sagesse et sur sa force, quoique sous des formes de piété, et tout fut perdu ; épreuve et défaite de la chair. Christ éprouvé, s'attendit patiemment à Jéhova. Il fut parfait et accompli dans toute la volonté de Dieu. Tel est notre sentier par la grâce.

Voilà l'importante instruction personnelle contenue dans ce Psaume, sauf que la propre perfection de Christ est toujours la plus grande de toutes les instructions. Ici il se présente comme modèle ; « Je me suis attendu patiemment à Jéhova. » c'est-à-dire, j'ai attendu jusqu'à ce que Jéhova lui-même intervint. La soumission de Christ, quoique mise à l'épreuve jusqu'au bout, ne s'est pas démentie un instant : c'est un point fort important quant à l'état du cœur.

Non-seulement Christ ne désire, dans son cœur, aucune autre délivrance que celle de Jéhova, mais il

sait qu'il n'y en a pas d'autre, que celle de Jéhova est parfaitement juste, lorsque sa volonté morale a été accomplie et que sa justice a été prouvée, s'il le fallait. Il y a la perfection connue de sa volonté, son seul titre, puis la perfection de soumission et le désir qui ne tend que vers lui. Comme il s'agit ici d'un modèle pour les saints, la mort n'est mentionnée qu'en tant qu'elle peut être une épreuve; la fosse meurtrière, le borbier fangeux sont des images de terreur et de danger, humainement parlant. La ressource, c'est de crier à Jéhova : « Il s'est penché vers moi et il a entendu mon cri. » Ici Christ parle pour lui-même, mais au v. 5, la délivrance le rend capable de s'adresser au Résidu : « Un nouveau cantique dans ma bouche, une louange à notre Dieu, » à cause de la délivrance des maux venus sur eux en conséquence de leurs péchés. « Un grand nombre le verra et en aura de la crainte et se confiera en Jéhova; » ceci ouvre la porte aux Gentils.

Dieu est intervenu pour délivrer des effets du mal : « Il a assuré mes pieds sur le roc, il a affermi mes pas. » Cette fidélité de la grâce, cette délivrance divine manifestée chez celui qui avait été plongé jusqu'au fond de l'épreuve, deviendrait un point d'appui pour la foi des autres, d'autant plus que Christ avait subi l'épreuve comme conséquence de l'état du peuple devant Dieu. Aussi la fidélité de Dieu et sa délivrance sont-elles appliquées à l'état de Résidu (v. 4) quoique applicables aussi à tout saint éprouvé par la méchanceté d'autrui et le puissance du mal, peut-être par sa propre faute. « Heureux l'homme qui fait de l'Eternel sa confiance et ne se tourne pas vers les gens audacieux (pleins de prétentions orgueilleuses et réussissant, en apparence, par leur méchanceté) qui se livrent au

mensonge » (abandonnant Dieu, pour se reposer sur des choses fausses et se réfugier dans l'infidélité).

Puis, comme homme, Christ raconte comment les preuves de la fidélité de Dieu pour son peuple ont été admirables : « tu as multiplié tes merveilles en *notre* faveur. » Il s'associe au peuple. Le verset 6 introduit sur la scène l'être glorieux, le Fils, la Parole qui était dès le commencement avec Dieu et qui était Dieu; selon ce qui était écrit de lui dans le rouleau du livre, il trouve préparée d'avance la place de l'obéissance (tu m'as percé les oreilles) et suivant les conseils divins et par amour pour nous, il s'assujettit volontairement à cette place d'obéissance. Une fois qu'il l'a prise et qu'il a revêtu la forme de serviteur, ses délices sont de faire la volonté de Dieu, la loi de Dieu est dans son cœur. Tel est Christ, comme homme, dans son obéissance volontaire, joyeuse et parfaite. Le v. 6 nous présente les pensées et les conseils de Dieu; le v. 7 l'arrivée de Christ pour faire la volonté de Dieu en les accomplissant. Mais n'oublions pas qu'il parle en sa qualité d'homme et que les versets 6, 7 sont une révélation de ce qui s'est passé dans le monde éternel (pensée merveilleuse!) nous disant comment Christ est devenu homme. Au v. 8 de même qu'au v. 5, Christ parle comme étant dans sa place terrestre : « Mon Dieu, je mets mon plaisir à faire ce que tu trouves bon et ta loi est au fond de mon cœur. » Telle est sa perfection comme homme. Aux v. 9, 10 nous trouvons la perfection de son service; il prêche la justice devant tout le peuple d'Israël; il ne la cache pas dans son cœur et ne s'en retire pas — c'est une leçon pour chacun de nous, mais il faut s'en servir sous la direction divine. Il a prêché la justice de Dieu, ses voies, sa nature, ses jugements, le jugement du mal et des

que Dieu jugeait dans le mal, puis sa fidélité, son salut (il y avait cela en Jéhova pour Israël), son amour, sa vérité. Il a prêché la justice à l'homme et cela d'une manière parfaite; il a ouvertement déclaré ce que Dieu était vis-à-vis d'Israël dans toute la perfection de sa nature et de son caractère. Tout cela est accompli. Mais alors celui qui avait pris volontairement sur lui ce service pour la gloire de Dieu vis-à-vis d'Israël, se trouve dans une position nouvelle (v. 14, etc.); il s'est attiré la haine du peuple, l'opposition de tous ceux qui aiment l'iniquité. Ce grand débat et la nécessité d'une délivrance font surgir la question de savoir quel est, aux yeux de Dieu, l'état de ceux qui ont besoin d'être délivrés. Or, quoique ce Psaume ne parle pas de propitiation, nous voyons ici que l'expression gouvernementale de la pensée de Dieu à l'égard du péché d'Israël pèse sur l'âme de Christ, pesera en effet plus tard, sur le Résidu; car celui-ci, impliqué dans le péché d'Israël, comme faisant partie de ce peuple, sentira s'appesantir sur lui les conséquences des transgressions d'Israël. Ainsi le Résidu sera sous le poids, non pas de la condamnation, car ce poids-là c'est Christ qui l'a porté pour lui en propitiation, mais des épreuves et de la détresse qui lui exprimeront le déplaisir de Dieu. Mais au milieu de tout cela, la foi vraie regardera vers l'Éternel (v. 14). Il y aura, dans la déclaration de la justice, comme un sentiment de témoignage contre le péché, au milieu de l'angoisse qui en sera la conséquence: position analogue à celle des frères de Joseph devant lui.

## LE CORDON DE COULEUR BLEUE »

(Version anglaise)

NOMB. xv, 37-39; COL. III, 4.

Je désire envisager un peu avec mes lecteurs l'importance du cordon de couleur bleue que le Seigneur ordonne aux Israélites de porter sur le pan de leurs vêtements. Nul chrétien ne saurait supposer que cette circonstance n'a pas de signification, ou que, si elle en possède une, notre affaire n'est pas de nous en enquêter et de chercher, en outre, à marcher en conséquence soutenus par la grâce de Dieu.

Quant à la signification générale du « bleu » que nous trouvons si souvent mentionné dans les Nombres, il ne peut y avoir de difficulté. C'est la couleur du ciel et l'image tout-à-fait convenable d'un caractère céleste. Le blanc est ordinairement employé pour symboliser la pureté, comme le cramoisi ou l'écarlate pour figurer la gloire du monde; et puisque le cordon de couleur bleue porte la couleur céleste, la pensée qui s'y rattache est des plus simples tout en étant de la plus haute importance pratique. Le Seigneur voudrait que, même dans les choses les plus ordinaires de la vie, ses saints eussent devant leurs yeux et présentassent aux yeux des autres un continuel témoignage de la position céleste qu'ils occupent. L'effet serait immense sur l'âme. Ce n'est point assez que nous nous abstenions seulement de ce qui est mal, ou même que nous cultivions la piété. Sûrement aucune personne née de Dieu ne pourrait mettre en doute ou nier que nous sommes tenus à la sainteté, et que les enfants de Dieu doivent s'abstenir même de l'apparence du mal. Mais en supposant que nous réalisions tout cela et que chacun porte son vêtement ainsi pur de toute tâche, pensez-



vous que ce serait-là le cordon de couleur bleue? Ne signifie-t-il pas que nos âmes se souviennent journellement de la place à laquelle nous appartenons? Le vêtement extérieur servait à représenter ce qui se déploie dans le monde—notre caractère et nos voies; et ce qui était, jecrois, l'intention de Dieu dans l'ordonnance relative au cordon de couleur bleue à porter sur le vêtement, c'était de nous rappeler constamment dans les détails les plus communs de notre vie journalière que nous sommes du ciel, et non pas simplement que nous y serons bientôt. Si nous laissons quelque peu le ciel de côté, l'envisageant uniquement comme une espérance dont la réalisation est plus ou moins éloignée, n'est-ce pas la même chose que l'absence du cordon de couleur bleue sur le vêtement de l'Israélite? Car si nous traitons ainsi le ciel, cela revient à dire: Nous pouvons être terrestres maintenant, lorsque nous habiterons le ciel nous serons célestes. Mais l'effet produit sur nos âmes par l'acceptation de la vérité que notre type nous présente, c'est que, tout en étant sur la terre environnés de difficultés, nos yeux et nos cœurs sont dirigés en haut. Si nous agissons autrement, nous serons constamment en danger d'agir simplement comme des hommes terrestres — pieux, je veux bien l'admettre, et même aimables et sincères, mais tout cela est loin d'atteindre à ce que Dieu veut de nous. Même, servir Christ, quelque bénie que soit une telle chose, ce n'est pas être céleste. Nous pouvons jusqu'à un certain point, faire toutes ces choses, et c'est souvent le cas chez les bien-aimés de Dieu, tandis que le cordon de couleur bleue est oublié.

Ce qui, dans le Nouveau-Testament, répond à ce type et nous présente la chose d'une manière bien plus parfaite selon la puissance du Nouveau-Testament qui

ne nous donne plus l'ombre mais bien la vraie image des choses , c'est la vérité contenue en Coloss. III.

Dans ce chapitre le Saint-Esprit s'adresse à nous comme à des êtres qui appartiennent au ciel, tout en étant nécessairement sur la terre , ce qui donne lieu à toutes les difficultés de la marche de la foi ; il n'y aura plus de difficulté pour nous à marcher droitement lorsque nous serons dans le ciel , mais maintenant c'est par la foi que nous avons à combattre et à vaincre. Nous sommes toujours enclins à juger des choses selon les sentiments de nos cœurs qui errent si aisément. Et qu'avons-nous qui soit propre à nous fortifier contre nous-mêmes ? Prêtons l'oreille à ce que dit ici le Seigneur : « Le cordon sera sur la bande, et en le voyant il vous souviendra de tous les commandements de l'Éternel, afin que vous les fassiez. » N'est-il pas remarquable que le Seigneur se serve du cordon pour exciter les siens à l'obéissance ? Commencer chaque jour notre marche avec un tel mémorial sous les yeux , n'est sûrement pas une chose de petite importance. Supposez que nous entrions par nos affaires, ou de toute autre manière , en contact avec les hommes , qu'est-ce qui sera pour nous un préservatif par la grâce de Dieu ? Quelle efficace d'encouragement aura pour nous le souvenir que nous sommes du ciel ! « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu. » Si une telle pensée était continuellement devant nous , il n'y aurait aucune chose , grande ou petite , que le chrétien ne pût accomplir selon Dieu ; il y aurait la conscience d'un lien nous unissant au ciel, et non pas seulement un sentiment de devoir ou d'obligation qui est un mobile au-dessous du chrétien. Il va sans dire qu'un chrétien sera honnête et

pieux; mais si c'est par devoir ou par respect de moi-même que j'agis de telle ou telle manière, je ne marche pas du tout comme un chrétien, mais comme marchent bien des hommes qui sont ennemis de Dieu et de son Fils. Agir par devoir n'élève pas au-dessus du moi et des choses présentes. Bien plus : supposé que je regardasse au Seigneur uniquement comme à Celui qui seul peut me fortifier dans l'accomplissement de mes devoirs de chaque jour, ce serait parfaitement vrai, sans doute, mais ce ne serait pas toute la vérité. Je puis rabaisser le Seigneur, si j'ose m'exprimer ainsi, en ne regardant à Lui que comme à un aide pour la terre : mais ce n'est pas là le cordon de couleur bleue. Mais si mes yeux sont élevés de la terre et fixés sur Christ dans le ciel — si je me rappelle à moi-même mon union actuelle avec Christ dans le ciel et la marche que Dieu attend de moi, marche digne de Christ auquel je suis uni quoique je me trouve encore ici-bas, j'ai là, ce me semble, la grande vérité que nous présente notre type. Le Seigneur associe cela avec le souvenir de ses commandements et avec une marche sainte qui y réponde. Il les avait tirés hors d'Égypte afin qu'ils marchassent selon Lui, et qu'ils fussent son peuple, et que Lui fût leur Dieu. Combien, hélas ! il arrive fréquemment que nous nous contentons de marcher « comme des hommes. » Mais si nous ne nous élevons pas au-dessus d'un tel niveau, nous ne nous conduisons pas selon le témoignage des choses célestes que Dieu présente dans le type à Israël. Nous découvrirons que notre puissance pour être célestes, répond à la mesure dans laquelle nos âmes vivent avec Christ dans le ciel. La question n'est pas de se corriger de ceci ou de cela, de commencer une chose ou bien une autre, mais d'être occupés des choses célestes en

Christ séparant nos cœurs de celles qui sont sur la terre. Si nous envisagions tout comme du ciel, et que nous agissions comme de là, ce qui est terrestre disparaîtrait bientôt à nos regards, et la louange d'une telle disparition reviendrait non à nous, mais à Christ. C'est ainsi que toute gloire doit lui revenir, quelles que soient les choses merveilleuses produites par le Saint-Esprit chez les enfants de Dieu.

---

## LES GÉNÉALOGIES DE JÉSUS-CHRIST

EN MATTHIEU ET EN LUC.

Ceux qui aiment la Parole de Dieu sont quelquefois exposés à rencontrer des incrédules qui prennent plaisir à attaquer les Saintes Ecritures, en mettant triomphalement en avant des objections spécieuses, qui sont de nature à embarrasser les âmes simples, peu versées dans les choses divines.

Ces objections n'ont, pour la plupart, rien de vraiment fondé; elles disparaissent promptement devant un examen consciencieux et attentif. Mais également elles ont pour effet d'arrêter un instant, de fatiguer peut-être le chrétien sincère, lors même qu'elles n'ébranlent pas sa foi.

Celui dont la conscience est engagée devant Dieu et qui a compris pour lui-même l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ, peut bien être embarrassé par des difficultés qu'il ne saurait résoudre pour le moment. Néanmoins, il va en avant; il apprécie ce que la grâce lui a communiqué; il jouit avec certitude de ce qu'il possède; tout ce qu'il peut désirer, c'est

de recevoir plus de lumières sur des points qu'il ne comprend pas bien encore.

Il peut donc être bon et convenable d'aborder directement ces objections, pour ne pas laisser subsister de petits accrocs, dont le moindre inconvénient est de tracasser l'esprit. On a le bonheur de voir comment la Parole sort victorieuse de ces critiques; le cœur est satisfait; la foi raffermie; et l'on peut continuer en paix l'étude biblique avec plus de calme et d'assurance.

Celle de ces objections que nous examinons aujourd'hui est tirée des deux généalogies de Jésus, présentées dans les Évangiles de Matthieu et de Luc. — Essayons d'en résoudre les difficultés.

Au premier abord, il saute aux yeux que ces deux généalogies ne s'accordent pas du tout; elles présentent même quelque chose de contradictoire qui étonne. — Qu'un père ait plusieurs fils, cela se comprend; mais qu'un *fils* puisse avoir *deux pères*, et par conséquent, *deux généalogies* complètement différentes, voilà qui est inintelligible d'après nos usages.

Mais l'explication de ce fait se présente aussitôt à l'esprit, quand on porte son attention sur un point particulier de la législation du peuple Hébreu.

Il s'agit de la loi de *Lévirat* (1) par laquelle, quand un homme mourait sans enfants, son frère était obligé de lui *susciter lignée*. Il devait épouser sa veuve; et le premier fils issu de ce mariage était censé être *le fils du défunt*; il en avait le nom et les droits; il était inscrit dans sa généalogie; et en cette qualité, il entrait en possession de l'héritage de son *père légal*. — Les autres enfants provenant de ce mariage appartenaient au père réel. — Ce règlement avait été établi

(1) Ce mot vient du latin *levir*, beau-frère.

pour maintenir les héritages des tribus et des familles dans leur état primitif, et pour empêcher que la mort n'opérât des bouleversements dans le partage du pays de Canaan. — On peut voir cette loi mentionnée dans plusieurs endroits des Écritures, surtout en Deut. xxv, 5-10:

Elle n'obligeait proprement que *le frère* du défunt; mais l'usage, en Israël, en avait étendu l'obligation *au plus proche parent*, à l'oncle, au cousin, etc.

On trouve un exemple remarquable de l'application de cette loi, dans l'histoire de Ruth. — Il y est fait aussi allusion dans la question captieuse des Sadducéens, (Matthieu xxii, 23 etc.) — Mais il paraît qu'elle a une origine beaucoup plus ancienne que Moïse, si l'on en juge par le récit de Genèse xxxviii, 8, 9, etc.

Donc, d'après cette loi, un homme pouvait avoir *deux pères*, l'un *réel*, l'autre *légal*; par conséquent, *deux généalogies* entièrement distinctes l'une de l'autre.

Remarquons qu'il ne s'agit pas maintenant du jugement que nous avons à porter sur cette loi, sur sa justice, sur sa convenance, etc.; mais seulement du *fait* en lui-même, tel qu'il existait dans cette nation, indépendamment de notre opinion là-dessus.

Les registres publics ou ceux des familles pouvaient ainsi présenter deux généalogies distinctes pour le même individu, et cela sans aucune anomalie.

Venons-en maintenant à nos deux généalogies de Jésus.

On a essayé de dire que l'une est celle de Joseph et l'autre celle de Marie. Mais il paraît que c'est une erreur. Les Juifs ne faisaient aucun cas de la généalogie d'une femme mariée. C'est le mari qui était le chef de la maison; son nom figurait seul dans les registres généalogiques.

Le but des Évangélistes était de prouver que cet Homme, qui se présentait comme le Messie, était, par son père légal, Joseph, inscrit sur les tables généalogiques comme descendant de David. — Dans les usages de cette nation, la preuve devait être faite d'après les ancêtres de Joseph, et nullement par ceux de Marie. — Marie avait été fiancée à Joseph; aux yeux de la loi, Joseph était son mari (Matth. I, 19) — et Jésus était censé le fils de Joseph, (Luc III, 23). — « N'est-ce pas ici Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère? » (Jean VI, 42; Luc IV, 22). — C'est donc bien de Joseph qu'il est question dans les deux endroits que nous examinons.

Qu'on prenne maintenant la peine de confronter ces deux généalogies, — ainsi que le petit tableau annexé à cet article, — et l'on verra qu'elles s'accordent depuis Abraham jusqu'à David. Depuis là, elles se bifurquent, l'une passant par Salomon, et l'autre par Nathan. Elles se nouent de nouveau en Salathiel et Zorobabel, pour se partager une seconde fois, l'une en Abiud, et l'autre, en Rhésa; et elles finissent par se rencontrer enfin, en Joseph, l'époux de Marie, le père légal de Jésus.

L'apparence de contradiction s'efface, si l'on considère que Salathiel a pu être le fils légal de Jéchonias, et le fils réel de Neri; — et que Zorobabel a pu figurer dans l'une des filiations, comme père d'Abiud, et dans l'autre comme père de Rhésa.

De même, les deux généalogies donnant pour père à Joseph, l'une Jacob, et l'autre Héli, il a pu être le fils de tous les deux; mais de l'un par la nature, et de l'autre par la loi.

Maintenant remarquons soigneusement que si Joseph était le père légal de Jésus, cependant les deux

généalogies séparent complètement Jésus de son père putatif. D'après Matthieu, Joseph n'est que l'époux de Marie, *de laquelle* (et non *duquel*) est né Jésus. D'après Luc, Joseph était le père, *comme on l'estimait*, de Jésus : — *ὅς ἐνομίζετο, ὡς ἔγε sancitum erat*, comme c'était une chose légalement reconnue.

Ces deux généalogies prouvent donc, non pas proprement que Jésus fût fils de David selon la nature, mais seulement que Joseph, le père légal de Jésus, descendait de ce prince.

Mais la descendance légale tenait lieu de la descendance réelle. C'est pourquoi jamais ce titre de *Fils de David* ne fut mis en doute parmi les Juifs, qui le reconnurent toujours comme tel, depuis Hérode le Grand, qui voulut faire périr, à sa naissance, ce rejeton de David, jusqu'à Pilate qui le crucifia comme roi des Juifs. Jamais, non plus, ces généalogies, qu'il était si facile de confronter avec les registres publics de la nation, ne furent contestées. On a disputé au Seigneur sa qualité de *Fils de Dieu*, de *Messie*, etc., mais jamais celle de *Fils de David*.

Quelques petites remarques encore, mais seulement en passant. — Matthieu, dans sa liste, saute quelques noms, dans le but de faire une série juste de trois fois quatorze générations, comme plus facile à retenir dans la mémoire, mais cela ne change en rien l'exactitude de la filiation.

Matthieu dans sa généalogie s'arrête à Abraham, tandis que Luc remonte jusqu'à Adam même. Cela tient au caractère particulier des deux Évangiles: L'un voulait montrer Jésus comme fils et héritier des promesses faites à David et Abraham, en faveur d'Israël; tandis que l'autre avait à cœur de le présenter comme Fils de l'Homme, venu en faveur de l'homme en géné-



ral, et comme héritier de la position glorieuse et bénie que Dieu avait destinée primitivement à l'homme, mais dont Adam avait été déchu par le péché.

Enfin, rappelons que s'il y a dans l'Écriture deux généalogies de Jésus, qui remontent, l'une jusqu'à Abraham, l'autre jusqu'à Adam, il y en a une *troisième*, la plus importante de toutes, si l'on peut parler ainsi, qui nous élève bien plus haut, qui nous conduit infiniment plus loin que les précédentes; une généalogie qui nous transporte en dehors des limites de toute Création, jusques dans l'éternité, dans le sein de Dieu lui-même, pour nous y faire contempler la *Parole éternelle et Divine*; cette Parole qui fut manifestée en chair dans le temps, venant nous apporter du ciel la *Grâce et la Vérité*; — C'est Jean 1.

Si l'on demande pourquoi il fallait que le Fils de Dieu, Jésus, naquit d'une manière si extraordinaire, — si contraire au cours de la nature; — pourquoi il devait être fils d'une femme, et cependant ne reconnaître aucun homme pour père? — Nous répondons que cela était nécessaire pour qu'il y eût une *Rédemption* efficace et réelle pour nous.

Si Jésus était né comme un homme quelconque, comme l'un de nous tous, enfants d'Adam, — alors, la tache, la souillure du péché aurait été sur Lui, comme elle est en nous tous; — Il aurait hérité, pour Lui-même, de la condamnation qui repose sur tout homme; et en mourant sur la croix, ce n'aurait été que pour ses propres péchés qu'il aurait subi le supplice de la mort, et non pour les nôtres. — Ainsi nous n'aurions point de *Sauveur*; nous serions perdus!

Pour nous racheter, il fallait qu'Il fût un *vrai homme*, afin de recevoir, dans notre nature même, la punition du péché;

il fallait qu'Il fût un homme *sans défaut et sans tache* aux yeux de Dieu, et par conséquent qu'Il ne fût pas descendant réel d'Adam, selon la nature pécheresse, afin de pouvoir prendre sur Lui-même le jugement des autres ;

il fallait, enfin, qu'il eût en Lui *la nature divine* ; qu'Il fût réellement *Dieu revêtu de notre chair*, pour pouvoir offrir, d'une manière infiniment valable, sa nature humaine entière en sacrifice devant Dieu, et communiquer, par ce moyen, une délivrance éternelle au pécheur croyant.

Voilà une chose admirable, qui était digne de Dieu — une chose que Dieu seul pouvait concevoir et accomplir ; — une Rédemption qui ne serait jamais montée au cœur de l'homme, et que nous comprenons, maintenant que Dieu nous l'a révélée par son Esprit !

Ou bien, nous n'avons point de Rédempteur, et nous sommes sans ressource contre le juste jugement ; — ou bien, il fallait que les choses se passassent ainsi. Et cela montre la sagesse infinie, comme la merveilleuse bonté de Dieu.

---

« Et la parole fut faite chair ; et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, gloire comme d'un Fils unique de la part du Père) pleine de grâce et de vérité... et de sa plénitude, nous tous nous avons reçu et grâce sur grâce ; car la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité vinrent par Jésus-Christ. »

« Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique qui est au sein du Père, Lui, l'a fait connaître. »

GÉNÉALOGIES DE JÉSUS-CHRIST  
(Selon Matthieu et Luc.)

ABRAHAM

Isaac.  
Jacob.  
Juda.  
Pharez.  
Esrom.  
Aram.  
Aminadab.  
Naasson.  
Salmon.  
Booz.  
Obed.  
Jessé.

*Matthieu.*

*Luc.*

DAVID

*Salomon.*  
Roboam.  
Abia.  
Asa.  
Josaphat.  
Joram.  
Hozias.  
Joatham.  
Achaz.  
Ezéchias.  
Manassé.  
Amon.  
Josias.  
Jakim.  
*Jéchonias.*

*Nathan.*  
Matthata.  
Maïnan.  
Melca.  
Eliakim.  
Jonan.  
Joseph.  
Juda.  
Siméon.  
Lévi.  
Matthat.  
Jorim.  
Eliézer.  
José.  
Er.  
Elmodam.  
Cosam.  
Addi.  
Melchi.  
*Néri.*

SALATHIEL

ZOROBABEL

*Abiud.*

*Eliakim.*

*Azor.*

*Sadoc.*

*Achim,*

*Eliud.*

*Eléazar.*

*Matthan.*

*Jacob.*

*Rhéza.*

*Johanna.*

*Juda.*

*Joseph.*

*Sémeï.*

*Matthatie.*

*Maath.*

*Naggé.*

*Héli.*

*Naham.*

*Amos.*

*Matthatie.*

*Joseph.*

*Janna.*

*Melchi.*

*Lévi.*

*Matthat.*

*Héli.*

JOSEPH

*l'époux de Marie de laquelle est né Jésus, appelé Christ.*

*père (comme on l'estimait) de Jésus.*

« Auxquels sont les pères, et desquels, selon la chair est descendu *le Christ*, qui est DIEU sur toutes choses béni éternellement. Amen. »

« Mais quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de la femme, né sous la loi, afin qu'Il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adoption. »

# COMMUNION AVEC LE CHRIST

## VII<sup>e</sup> PARTIE.

### ASSIS AVEC LUI DANS LES LIEUX CÉLESTES.

« Et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. » (Eph. II, 6).

Les mots *a fait asseoir ensemble* sont ici la traduction en français d'un verbe composé d'une préposition signifiant « ensemble avec », et d'un verbe qui signifie asseoir, placer, faire asseoir. Ce verbe, dans sa forme simple, est employé pour exprimer la position qu'occupe le Seigneur Jésus depuis son ascension dans le ciel. Voici quelques-uns des passages où il se rencontre.

D'abord : Eph. I, 20... « qu'Il (le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de gloire) a opérée dans le Christ en le ressuscitant d'entre les morts, et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté et autorité et puissance, et domination, et au-dessus de tout nom qui se nomme, non-seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir. Et il a assujéti toutes choses sous ses pieds, et l'a donné (pour être) chef sur toutes choses à l'église ; qui est son corps et la plénitude de celui qui remplit tout en tous » (20-23). L'idée dominante de ce passage est évidemment celle de la gloire dans

laquelle le Seigneur est reconnu. Il avait pris la place de serviteur : comme Fils de l'Homme, Il pouvait dire, « Mon Dieu » à Celui à qui par grâce nous disons, « Notre Dieu » (Jean xx, 17). Ici, c'est Dieu lui-même comme tel qui agit : le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ — le Père de gloire a agi à son égard de manière à signaler l'estime qu'Il fait de Lui, et nous l'a déclaré dans sa Parole, afin qu'ayant les yeux de notre cœur éclairés, et étant revêtus de l'esprit de sagesse et de révélation, dans sa connaissance, nous connaissions ces choses concernant le Christ.

Le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de gloire, a fait asseoir à sa droite dans le ciel, et a comblé là de titres d'honneur et de gloire Celui qui disait de lui-même quand il était sur la terre, « Les renards ont des tanières et les oiseaux des cieus ont des demeures, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête. » L'acte par lequel *Il le fait asseoir* à sa droite, est la constatation que Dieu reconnaît la dignité de Celui qui est ainsi placé — Lui confère l'honneur qui lui est dû. Il est vrai, comme nous le verrons bientôt par d'autres passages, que l'expression « s'asseoir » « faire asseoir » implique assez naturellement l'idée d'un repos personnel; mais elle est employée *ici* en rapport avec la pensée de la gloire, et dans ces autres passages elle l'est en rapport avec la prise d'une position qui supposait une certaine *œuvre* achevée, un certain service accompli. Et cela fait une différence importante.

En second lieu, le passage Hébr. 1, 3 qui sous quelques rapports ressemble beaucoup au premier : « Dieu..... à la fin de ces jours-là, nous a parlé dans le Fils qu'il a établi héritier de toutes choses, par lequel aussi il a fait les mondes, qui étant le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance et soutenant toutes choses par la parole de sa puissance, ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, *s'est assis* à la droite de la Majesté dans les hauts lieux. » (2, 3).

Une chose à remarquer, c'est qu'ici l'action est attribuée au Fils, Il s'assied lui-même ; non pas considéré dans ce genre de gloire qui lui est propre comme le Fils du Père, mais dans celle qu'il possède comme Fils de Dieu. Ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, Il s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux. C'est là que nous le voyons couronné de gloire et d'honneur. Il ne s'agit nullement dans ce passage de quelque office ou de quelque service de Christ ; ce qui nous y est présenté c'est uniquement la position de gloire et d'honneur qu'Il a prise lui-même, que Dieu reconnaît comme justement à lui, et que ceux qui ont la foi confessent avec bonheur lui appartenir. Il se repose dans la gloire ; gloire en contraste avec son humiliation qui a pris fin ; gloire dans la Majesté des hauts lieux, prise par Lui-même et reconnue de Dieu comme Lui appartenant en ce qu'Il l'a couronné de gloire et d'honneur : — mais s'il

est ainsi personnellement glorifié, Il attend là, au sein de la gloire qui lui est propre et que seul d'entre les hommes il pouvait posséder, jusqu'au moment où il pourra revêtir celle qu'il pourra partager avec les siens. Il est assis à cette droite de la Majesté jusqu'à ce que vienne le temps où il prendra le royaume. Sa position est envisagée dans les chap. 1 et 11, comme une position en gloire et ayant des gloires nombreuses rattachées à elle; mais ce n'est qu'au chapitre troisième qu'est introduite l'idée du vrai tabernacle que le Seigneur a dressé, et non pas l'homme. Il importe d'autant plus de remarquer cela, que, plus tard, nous retrouvons présenté de nouveau le même fait qu'Il s'est assis, après qu'Il a été traité de diverses fonctions se rattachant au culte (voir chap. x). Le gouvernement et le culte sont pour la pensée deux vérités inséparables lorsque Dieu, connu tel qu'il est maintenant, est révélé. Les chap. 1 et 11, contiennent maintes allusions au gouvernement quant à l'homme sous la direction de Dieu. La vérité relativement au culte commence d'être traitée au chap. III, et au chap. VIII, 4, nous trouvons la suprématie de Christ dans cette association d'idées.

Nous citerons maintenant ce passage : « Or la somme de ce qui a été dit, c'est que nous avons un tel souverain sacrificateur qui *s'est assis à la droite de la Majesté dans les cieux.* » L'un et l'autre de ces passages (1, 3 et VIII, 4) attribuent à Christ la place la plus élevée, mais le premier a



trait plutôt à la domination (1) et le dernier au culte. Ils disent tous deux la prééminence de sa gloire.

Dans un autre passage l'accent n'est pas mis sur la gloire dans laquelle Christ est assis, ni sur ce qui s'attache à celui qui est assis ; mais on y trouve signalé un contraste entre la position de se tenir debout et celle d'être assis. Sous la loi « tout sacrificateur se tient debout chaque jour faisant le service et offrant souvent les mêmes sacrifices qui ne peuvent jamais ôter les péchés ; mais celui-ci, ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis (et demeure assis) à perpétuité à la droite de Dieu. » (Héb. x, 11, 12).

Les nombreux sacrificateurs, et celui qui devait venir, et dont ils étaient tous le type ; le service de chaque jour et les offrandes répétées — le sacrifice offert une seule fois ; le fait aussi de se tenir debout pour faire l'œuvre — le fait d'être assis parce que l'œuvre était finie ; voilà les points qui sont mis en contraste. Le sacrificateur de l'ordre lévitique avait nécessairement à répéter le sacrifice, parce que le tabernacle était sur la terre et avait simplement pour but la gloire de Dieu comme Roi d'Israël, et les besoins

(1) La lecture des Psaumes et des passages cités dans le chap. 1 démontre abondamment cela : — la *domination* est leur principale pensée à tous ; pareillement les citations contenues dans les chap. VIII, IX et X font voir que dans ces chapitres le culte est la pensée dominante.

de ce peuple, et que tout le service était achevé dans un cycle limité à une année. C'est bien aussi sur la terre que Christ a répandu son sang, mais c'est dans le vrai tabernacle que le Seigneur a dressé et non pas l'homme, qu'il s'est présenté dans la puissance du sang; son œuvre a servi à glorifier Dieu, comme Dieu, pour l'éternité et à pourvoir aux besoins de tous ceux qui croient, qu'ils fassent partie des saints célestes ou des saints terrestres, et c'est dans la propre éternité de Dieu que Son œuvre a été faite. « S'est assis (et demeure assis) à perpétuité à la droite de Dieu » peut très-bien s'appliquer à l'œuvre dont il s'agit dans le passage — qui ne traite pas du lieu où doit se déployer la dernière gloire de Christ, ni de ce en quoi consiste son service actuel, mais de la valeur du sacrifice expiatoire offert en ce grand jour des propitiations auquel Il présidait : — l'œuvre était achevée, achevée pour toujours; et, quant à elle, Il s'est assis. Et il l'a fait avec d'autant plus de raison aussi, que, par cette seule offrande, il a rendu parfaits, à perpétuité, ceux qui sont sanctifiés » (Vers. 14). Or, si par la foi dans le sang je suis sanctifié, je suis, par cette seule offrande, rendu parfait à perpétuité : ma conscience a pour sa réponse devant Dieu ce que Dieu a fait pour se justifier lui-même, en agissant en miséricorde, comme sur le trône du ciel : Christ qui a la pleine intelligence de l'estime que Dieu fait des choses et de l'exactitude de cette estime, ne pou-

vait pas affirmer qu'il était encore besoin de sacrifice, sans dépriser sa propre œuvre et l'estimation que Dieu en fait ; et ainsi, l'estime que fait l'âme qu'elle n'a besoin de rien en fait de sacrifice, est prouvée être exacte et juste.

Dans les passages où il ne s'agit pas de la pleine suffisance et de la perfection du sacrifice de Christ offert une seule fois, mais des sympathies de Christ pour les souffrances de ses fidèles témoins (comme en Act. vii, 55, 56) ; le Seigneur Jésus est représenté, non pas comme assis, mais comme debout. « Mais lui (Etienne) étant plein de l'Esprit-Saint, et ayant les yeux attachés sur le ciel, vit la gloire de Dieu et Jésus se *tenant* à la droite de Dieu, et il dit : Voici, je vois les cieux ouverts et le Fils de l'Homme se *tenant* à la droite de Dieu. » D'un autre côté, dans les passages qui nous le présentent, non comme sympathisant avec les souffrances des siens encore dans le désert, mais comme en ayant fini (non pas avec son offrande sacerdotale, parce qu'il était lui-même la seule offrande qui pût être offerte, et qui l'a été et a été acceptée, mais) avec ses souffrances, comme l'Homme de Douleurs, nous trouvons le repos dans lequel il est entré à cet égard, signalé par le mot *s'asseoir*.

« Rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons avec patience la course qui nous est proposée, fixant les yeux sur Jésus, le Chef et le Consommateur de la foi,

lequel, à cause de la joie qui lui était proposée, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et s'est assis à la droite du trône de Dieu » (xii, 4, 2). Véritablement Il est dans la gloire, mais c'est une gloire dont le repos est mis en contraste avec le sentier de douleur qui l'y a conduit et que nous avons à fouler maintenant. Apoc. iii, 21, est un verset semblable sous quelques rapports. « Celui qui vaincra, je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme j'ai vaincu et je me suis assis avec mon Père sur son trône » (1). Un repos dans la gloire, voulu et préparé par l'amour, tel est le prix du vainqueur, ou l'un des prix nombreux par la pensée desquels notre Seigneur veut réjouir nos cœurs.

Dans le passage, Apoc. xx, 4 : « Je vis des trônes : et ils étaient assis dessus, » il semble que le mot emporte surtout l'idée d' « installation dans une charge. » Ils étaient rois et sacrificateurs avant — et ils l'avaient su ; ils avaient été les bienvenus en la présence de Christ ; la gloire avait déjà commencé. — Mais c'est à présent qu'ils commençaient à être assis sur les trônes et à régner avec lui.

On peut parfaitement recueillir de ces précieux passages, quelque juste idée de ce que sont les pensées de l'Esprit de Dieu en rapport avec la

(1) Ceci rappelle naturellement à la pensée Jean xvii, 5 ; une gloire très-précieuse dont nul autre que Lui ne pouvait porter le poids.

séance de Christ à la droite de Dieu. « Le Christ, » en tant qu'espérance juive sur la terre, devait être *roi et avoir des sujets*; mais le Seigneur Jésus, comme tel, fut rejeté, et nous trouvons, dans les écrits de Paul aux Ephésiens, ce qu'est « le Christ » que le ciel accueillit quand la terre l'eut rejeté. Il fut donné pour être Tête sur toutes choses à son Eglise, qui est (de même que le corps avec ses divers membres l'est pour la tête) nécessaire pour faire l'homme parfait. Le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de gloire, nous connaît comme membres de son corps, comme un seul Esprit avec le Seigneur. Et, en conséquence, non-seulement il ne peut exister de séparation entre la Tête et les membres, mais le membre est nécessairement et toujours considéré par Dieu comme un membre et vu comme un membre du corps dont Christ est la Tête. A-t-il repris sa vie? Nous avons été vivifiés avec lui. A-t-il quitté le tombeau et s'est-il montré de nouveau vivant? Nous avons la vie ensemble avec lui. Est-il monté en haut? Nous y sommes montés avec lui! Dieu l'a-t-il fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes? Dieu nous voit comme assis ou placés également avec lui dans les lieux célestes. Plus bénie, infiniment plus bénie que la gloire, que tous les privilèges, tout l'honneur possible, est cette grande vérité de notre identification, dans la pensée divine, avec la personne de Christ lui-même. Lui la Tête — nous, rien que les membres, il est vrai, mais quelle union, quelle com-

munion, est pareille à l'union, à la communion de la vie — une vie en commun ! Et, chose merveilleuse, nous avons une vie, sa propre vie, si complètement en communion, si inséparablement en union avec le Christ qui est assis en haut dans les lieux célestes, que Dieu parle de nous (faibles et toutefois riches) comme assis ensemble avec Christ dans les lieux célestes. C'est une chose tout à fait accidentelle que nos corps soient encore ici-bas : que seulement le Christ se lève du trône de son Père (son Père et le nôtre), et nous sommes aussitôt trouvés, corps, âme et esprit, là où nous sommes maintenant; c'est-à-dire, maintenant au moyen de la vie qui est dans le Christ qui est là-haut, et en nous qui sommes ici-bas. C'est pour un homme une anomalie, quelque chose d'anormal, d'avoir son corps sur la terre, et de posséder une vie divine et céleste, coulant par lui du ciel et revenant au ciel. Cette vie est une réalité éternelle ; son principe et sa source c'est Christ, et l'union vitale que nous avons avec Lui est une chose beaucoup plus réelle, efficace et importante, que le fait accidentel de la présence de nos corps ici bas. Il me semble que beaucoup méconnaissent l'unité de vie du Christ et de ses membres : ils peuvent penser qu'il y a une abondance de vie en Lui en Dieu pour eux; ils peuvent admettre qu'Il leur a donné la vie éternelle, que l'Esprit habite en eux pour nourrir une semence incorruptible, etc. ; mais quant à L'UNITÉ DE VIE entre eux-mêmes et le

*Christ* ils ne la voient pas ou ne la reconnaissent pas, et, en conséquence, ils ne peuvent pas agir selon elle et d'après elle. Tous ceux en qui l'Esprit de Dieu et de Christ habite, sont réellement et vitalement un avec le Christ qui est en haut. Cette union est dans l'Esprit, mais elle existe réellement et est connue de nous comme existant — et c'est une union qui exclut pour toujours toute idée de séparation entre la Tête et les membres. La voir et en jouir, et voir la grâce à laquelle nous en sommes redevables, donne intelligence à l'esprit et chaleur aux affections du croyant, comme rien autre ne saurait le faire : une intelligence et des affections telles qu'il les faut, pour leur marche céleste ici-bas, à des gens qui sont fils et filles du Seigneur Dieu Tout-puissant.

J'ai pensé plus d'une fois qu'entre tous les passages qui enseignent la doctrine de la communion du croyant avec Christ, aucun ne montre que c'est réellement une communion en vie avec autant de force que le passage qui nous occupe en ce moment, et d'autres semblables qui font voir que Dieu reconnaît notre union avec son Fils, comme le Christ, dans l'intervalle qui s'écoule entre la rejection de Christ par l'homme et sa prise de possession de la gloire qui doit encore lui échoir. Le Fils de Dieu « étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu » (Phil. II, 6). Comme Fils du Père, il est écrit de lui : « Personne ne vit jamais

Dieu ; le Fils unique qui est au sein du Père, lui, l'a fait connaître (Jean 1, 18). La gloire divine lui était propre personnellement. Il avait la gloire auprès du Père avant que le monde fût (xvii, 5). Lorsqu'il devint Fils de l'Homme, il devint en grâce et en miséricorde homme de douleurs et sachant ce que c'est que la longueur — de manière (car cela ne pouvait avoir lieu qu'ainsi) à pouvoir partager avec d'autres hommes les titres de gloire appartenant au Fils de l'Homme. Son œuvre sur la terre achevée, mais le peuple terrestre n'étant pas prêt à recevoir la bénédiction, et bien plus la rejetant — il s'en alla en haut et prit son siège sur le trône de la Majesté, dans les lieux très-hauts, glorifié comme Fils de l'Homme de la gloire qu'il avait comme Fils de Dieu auprès du Père avant que le monde fût.

Ce n'est point qu'il y ait plus d'une source, plus d'une *puissance* de bénédiction permanente, durable, pour les Juifs, les Gentils ou l'Eglise de Dieu. Mais ce qui, selon la sagesse divine, donne sa forme caractéristique et sa limite à l'action de cette puissance en ceux qui sont bénis — c'est la relation dans laquelle les parties diverses (toutes participantes de la source unique de bénédiction) sont avec Christ ; et cette relation est en rapport avec la place dans laquelle elles rencontrent Dieu et le Seigneur. C'est ainsi que l'a trouvé bon la sagesse divine. Pour *nous*, nous rencontrons Dieu en Christ sur le trône, et nous connaissons ce qu'il a plu à Dieu de révéler en la face sans voile



de son Fils, rejeté sur la terre, mais assis sur le trône de Dieu et dans la gloire qu'il avait auprès du Père, comme Fils de Dieu, avant que le monde fût. Mais il ne se trouve pas là sans que nous soyons reconnus comme y étant nous-mêmes ; oui, nous-mêmes là en Lui : assis ensemble avec Lui dans les lieux célestes. Ceci fait ressortir, au moins pour moi, combien est chère au cœur de Dieu et du Père la pensée — la vérité — de l'union vitale de Christ et de l'Eglise : car quand il signale la présence du Christ avec Lui-même pendant cette durée, de maintenant presque deux mille ans, de sa séance là-haut comme Fils de l'Homme, Dieu nous y fait asseoir ensemble en Lui. Il est plus facile à notre esprit de saisir la pensée d'être « crucifiés avec, » « morts avec, » « ensevelis avec, » parce que les premières pensées que de telles doctrines font naître en nous sont celles de notre délivrance de l'état de ruine ; ou bien, encore, la doctrine que nous sommes « vivifiés avec, » « ressuscités avec, » « montés avec, » tout en nous parlant de vie, comme les autres parlent de délivrance de la mort, peut nous présenter des actions se rattachant davantage avec l'activité et les opérations de Christ occupé à accomplir l'œuvre qui lui avait été donnée à faire (1).

Mais il y a quelque chose de très-particulier

(1) Il eût fallu qu'il mourût, qu'il ressuscitât et qu'il montât en haut — lors-même qu'Israël sur la terre eût dû seul être béni.

dans sa position actuelle que nous considérons maintenant : — c'est une position *ad interim*, en attendant — sa gloire personnelle la plus élevée est reconnue. Nul autre que Lui ne pouvait s'asseoir où il est assis ; pour participer à cette partie de la gloire de Dieu, ainsi qu'il le fait, il fallait qu'il fût Dieu ; et il se trouve là, en tant que Fils de l'Homme, en un certain sens d'une manière anormale, car le trône de Dieu et du Père n'est pas la sphère du déploiement de sa gloire comme Fils de l'Homme : toutefois c'est une chose très-précieuse et très-bénie qu'il soit là ; et le fait d'y avoir été si longtemps reconnu dans cette gloire de Fils de l'Homme, jettera un éclat particulier sur toute la gloire qui est encore à venir. Car Dieu s'associera lui-même avec le Fils de l'Homme dans sa gloire spéciale, de même qu'il a associé le Fils de l'Homme avec la plénitude de sa gloire comme Dieu et de sa gloire comme Père. Mais alors, quelle position merveilleuse c'est, qu'il reconnaisse l'unité de l'Eglise avec le Fils de l'Homme dans celle qu'expriment ces paroles — assis avec lui dans les lieux célestes ! La pensée, le plan, l'accomplissement de cette œuvre merveilleuse de l'Eglise, l'Epouse de Christ, tout est divin. Et, béni soit Dieu, il y a une puissance divine prête à nous la faire connaître, à nous en faire jouir — puissance suffisante pour ouvrir plein et libre accès à Dieu et à cette bénédiction même dans mon pauvre cœur ; — puissance et empressé-

ment pour faire que la coupe déborde de toute part de la bénédiction accordée.

Ce peut être ici le lieu d'introduire quelques passages de l'Écriture, dans lesquels les associations les plus intimes et les plus bénies sont présentées comme provenant pour le croyant de cette racine de toute sa bénédiction, savoir, de son association et de son union vitale avec le Christ de Dieu. Et j'introduis d'autant mieux ces passages ici, qu'ils font voir tout de suite les délices merveilleuses que Dieu prend dans l'Église, et, en conséquence de cela, les merveilleux privilèges que, de sa propre riche grâce illimitée, il avait préparés pour elle dès avant la fondation du monde.

Voici les passages que je désire faire remarquer :

1. I Cor. III, 9 : « Nous sommes *collaborateurs de Dieu*, vous êtes le labourage de Dieu, l'édifice de Dieu. »

Qui donc était Paul ? Qui était Apollos ? Des serviteurs par l'instrumentalité desquels était prêché l'Évangile que ces Corinthiens avaient cru. Mais Celui concernant lequel était l'Évangile, savoir, le Dieu de Miséricorde et de Compassion, qui avait placé toute sa gloire dans la croix du Christ, — était Celui, et c'était Lui seul, qui choisissait les messagers de son Évangile et allait avec eux « et comme le Seigneur donnait à chacun d'eux. » Et plus que cela ; car il n'allait pas seulement avec eux, mais il était l'auteur de

toute la bénédiction qui accompagnait leur service. Un Paul pouvait planter, un Apollos arroser; mais c'était Dieu seul qui donnait l'accroissement : « Ni celui qui plante, ni celui qui arrose ne sont rien; mais Dieu qui donne l'accroissement. » Il est tout. C'est tout une même chose que planter et arroser, et toutefois chacun recevra sa propre récompense selon son propre travail. « Car nous sommes *collaborateurs de Dieu*: vous êtes le labourage de Dieu, l'édifice de Dieu. » Quel honneur la grâce, la libre grâce, ne mettra-t-elle pas sur ses serviteurs? Dieu a un labourage — Dieu a un édifice. Dieu emploie-t-il quelque homme que ce soit en rapport avec son labourage, avec son édifice? Il ne s'en sert pas comme d'outils morts, mais comme de saints vivifiés, pleins de franche volonté au jour de sa puissance. Dans ce labourage, dans cet édifice, tout est de Dieu; et Dieu est le tout — pour la bénédiction. Toutefois, il met cet honneur sur ses serviteurs de les rendre capables de dire : « Nous sommes *collaborateurs de Dieu*. » Qu'est l'énergie d'un Alexandre, d'un César, d'un Napoléon, comparée à celle qui opérait en un Paul, un Apollos? Qu'est l'exaltation propre d'un moment que recherchaient les premiers, comparée à l'exaltation conduisant à « une félicité éternelle » que les derniers possédaient? La présence de Dieu, de Dieu en puissance d'opération, peut bien, doit même avoir pour effet que toute âme qui sait ce qu'elle est s'abatte devant elle :

mais si, d'un côté, elle renverse le moi d'un « il n'est rien » (vers. 7) ; de l'autre, comme elle exalte les serviteurs en leur donnant le pouvoir de dire : « Nous sommes collaborateurs de Dieu ! » Des choses pareilles ne furent jamais dites, si ce n'est de gens qui étaient un même esprit avec le Seigneur Jésus-Christ.

Le mot employé ici est le substantif *συνεργός*, ou *collaborateur* ; quelqu'un associé dans un travail avec un autre. C'est le même mot que celui qui se trouve en Rom. xvi, 3, 9, 21. Quand on examine un passage, on doit naturellement avoir toujours dans l'esprit le sujet principal du contexte : dans ceux que nous avons déjà considérés, Dieu est le Tout, bien qu'il Lui plaise dans sa grâce d'agir et de travailler par l'homme ; et parce que les affections, les pensées et l'énergie de l'homme qu'il emploie sont ainsi mues et dirigées par Dieu — ce que cet homme était en lui-même est tenu pour mort et enseveli — et lui pour vivant ; toutefois non pas lui, mais Christ qui vit en lui — c'est pourquoi Dieu parle de ceux qui sont tels comme d'*ouvriers avec Lui*. Dans les passages suivants, ils sont considérés comme collaborateurs les uns des autres. Ainsi :

Rom. xvi, 3 : « Saluez Prisca et Aquilas, mes *compagnons d'œuvre* dans le Christ Jésus. »

— 9 : « Saluez Urbain, notre *compagnon d'œuvre* en Christ. »

— 21 : Timothée, mon *compagnon d'œuvre*, et Lucius vous saluent ».

Puissent nos cœurs connaître non-seulement la communion avec un Paul, dans ses travaux et les souffrances qui s'y rattachent, mais aussi la communion de cette Toute-puissante grâce avec toute la bénédiction et la liberté qui s'y rattachent et qui formaient pour Paul la base et la racine même de sa vie, aussi bien que de tout ce qu'elle produisait!

2. Mon second passage est 2 Cor. vi, 1, « Or, travaillant ensemble avec Lui (vers. angl.), nous vous supplions que vous n'ayez pas reçu la grâce de Dieu en vain » (ou comme une chose vaine, légère, insignifiante).

Le mot employé ici est le verbe qui correspond au substantif employé dans les derniers passages cités. Les deux passages se ressemblent beaucoup, il y a cependant une différence. Dans celui que nous avons déjà examiné, le champ de travail est l'Eglise qui est sur la terre. Paul pouvait planter, poser, comme un sage architecte, le fondement des Eglises; Apollos pouvait les arroser. Ni Paul, ni Apollos n'étaient rien; mais Dieu était Celui qui bénissait. Toutefois, Celui qui bénissait appelait ceux par les travaux desquels il opérait, *ses compagnons d'œuvre*. Quelle grâce ineffable! Dans ce *passage-ci*, le Seigneur, devant le jugement duquel l'homme comparaitra (v, 10), a pourvu pour les hommes à un Evangile de bonnes nouvelles d'une grande joie. Cet Evangile avait fait que Paul était manifesté devant Dieu (vers. 11), et manifesté aussi devant ceux parmi

lesquels il travaillait. Et qu'est-ce qu'il avait rendu manifeste ? Que si Paul était hors lui-même c'était pour Dieu (vers. 13), et que s'il était de sens rassis c'était pour ceux parmi lesquels il travaillait. Car l'amour de Christ le menait captif dans son étroite bénie ; un amour qui déclarait que comme Christ était mort, de même tous ceux qui croyaient en Lui étaient morts ensemble avec Lui ; et que son but en faisant cela pour tous les siens était, que ceux qui vivent ne vécussent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui était mort et ressuscité pour eux. Ceci plaçait Paul dans un système de choses tout autre que celui de ce monde ; et, en conséquence, il ne connaissait personne selon la chair ; il avait connu Christ selon l'Esprit, et toutes choses prenaient leur place en harmonie avec cela. Si quelqu'un était en Christ, c'était une nouvelle création ; les vieilles choses étaient passées, un nouvel ordre de choses était introduit — non pas encore en gloire, mais toutefois dans le principe de toute véritable gloire et de toute vraie bénédiction, — toutes choses sont de Celui qui, d'abord, nous a réconciliés avec Lui-même, par Jésus-Christ notre Seigneur, et qui, là-dessus, nous a confié le ministère de la réconciliation. Tel était son amour. Non pas seulement de faire de nous de nouvelles créatures, mais de nous faire connaître que toutes choses sont de Celui qui nous a réconciliés avec Lui-même, et, après avoir fait cela, nous a identifiés avec l'œuvre dont, dans son amour,

il est occupé — œuvre que notre propre salut, notre position de bénédiction, notre nouvelle vie et nos privilèges nous ont rendue chère — c'est-à-dire l'annonce de son propre caractère et de son Évangile. Ce n'est pas simplement que nous sommes appelés à plaider avec les pauvres pécheurs, et à leur dire : « Pourquoi mourriez-vous ? » « Nous vous supplions que vous n'ayez pas reçu la grâce de Dieu en vain », etc., etc. (comme dans le chap. vi qui est notre texte) ; mais plus que cela, nous sommes associés par Dieu avec Lui-même comme Celui qui se révèle, qui a confié la parole de la réconciliation à nous qui l'avons goûtée, car nous connaissons nous-mêmes la miséricorde de Dieu ; l'œuvre par laquelle cette miséricorde ouvrait un chemin pour elle-même vers nous et pour nous vers elle ; nous avons goûté combien elle est convenable pour nous-mêmes et pour les pécheurs ; et nous savons aussi comment Dieu y prend plaisir (vers. 18-21), et comment s'il nous convie, s'il invite et *convie* ceux que nous pouvons rencontrer, il se tient là Lui-même pour bien accueillir ceux qui viennent. Car il dit : « Je t'ai exaucé au temps agréé et t'ai secouru dans un jour de salut ; voici maintenant le temps agréable, voici maintenant le jour du salut. » Le contexte est toujours la plus sûre lumière à laquelle il faut considérer un texte. Et tandis que ces deux textes sont fort semblables par leurs termes, la lumière des contextes respectifs fait voir entre eux une différence. Dans le



premier, l'auteur parle comme travaillant dans l'Eglise sur la terre ; dans le dernier, comme travaillant à la lumière du trône du Seigneur du jugement, et comme proclamant sa miséricorde et les bonnes nouvelles que « Celui qui n'a pas connu le péché (le Juge) avait été fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui. » Dans ce service, il était associé par grâce avec l'œuvre, et aussi avec toute l'affection de Dieu (4).

3. J'arrive maintenant à Eph. II, 19, où il est fait allusion à une autre genre d'association intime et bénie qui est aussi une des précieuses conséquences de notre communion avec Christ. « Ainsi donc, vous n'êtes plus étrangers, ni forains, mais *concitoyens* des saints et gens de la

(4) Le même mot que nous venons d'examiner se trouve aussi en Marc XVI, 20 ; Rom. VIII, 28, et Jacques II, 22.

Marc XVI, 20 : « Et eux étant partis prêchèrent partout, le Seigneur opérant avec eux, et confirmant la Parole par les signes qui l'accompagnaient. »

Rom. VIII, 28 : « Mais nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos arrêté. »

Jacques II, 22 : Tu vois que sa foi agissait avec ses œuvres. »

La foi était le pouvoir qui faisait travailler — les œuvres étaient le fruit de cette énergie. Tous ces passages donnent l'idée et le sentiment d'une co-opération, d'un travail en commun — dans toute la portée du sens que leurs sujets respectifs admettent ; et ainsi confirment ce qui vient d'être dit.

maison de Dieu. » Le « vous » s'adresse aux Ephésiens croyants, qui avaient été païens, et par conséquent, n'avaient pas eu, comme les Juifs, de position de relation avec Dieu dans le monde — *sans Dieu dans le monde*. Car cette expression ne signifie point qu'ils avaient été impies, athées, et plongés dans la méchanceté du monde en tant qu'individus — cela, hélas ! bien des Juifs l'étaient aussi — mais, que les Gentils, comme tels, n'avaient pas de relation désignée pour eux avec la seule chose qui fût reconnue devant Dieu, comme religieuse sur la terre, je veux dire, le peuple Juif. Voilà ce qu'ils avaient été. Ils n'avaient eu rien à faire avec le culte juif. Mais maintenant, depuis qu'ils croyaient dans le Christ ressuscité et monté en haut, ils avaient une relation très-particulière avec Dieu dans le ciel ; -- ils étaient parmi ses saints célestes, gens de sa maison ; comme nous l'avons vu, ils avaient trouvé cela par le moyen du Christ et en Lui, chacun l'avait trouvé pour lui-même, chacun avait été trouvé de Dieu — il y avait communion, dans le caractère de citoyens, de tous ceux qui étaient tels, qu'ils eussent été tirés du terrain juif ou du terrain gentil. Ils étaient *conci-toyens* des saints (du ciel) et membres de la famille de Dieu. « Notre conversation (1) est dans les cieux. » (Phil. III, 19).

(1) *Politeuma* (*conversation*) — notre train de vie, notre état civil et politique, si on peut parler ainsi : c'est là que nos noms sont inscrits (Luc x, 20) ; car c'est là que se trouvent le livre de vie de l'Agneau, et le livre des vivants (Phil. IV, 3).

Ce n'est que quand on pèse la portée de l'épître aux Ephésiens, et que l'on considère le caractère particulier de ses bénédictions dans leur contraste avec les bénédictions terrestres, que l'on voit la merveilleuse excellence de ce lot d'être *concitoyen* des saints du ciel, et de faire partie de la maison de Dieu. Mais ce rang, cette bénédiction, n'est pour chacun de nous qu'une des nombreuses bénédictions qui résultent de notre association en vie avec le Fils de l'Homme. Ceux qui sont ainsi associés au Christ ont, très-certainement, leur plus grande bénédiction dans l'association qu'ils ont avec Lui-même — c'est-à-dire, *dans la vie* et dans l'association, comme d'un membre avec la Tête, de tout ce qui est à Lui : elle les introduit, par la plus pure grâce, dans le privilège de certaines associations avec Dieu en fait de service; mais elle les place aussi tous, comme nous le voyons ici, en association très-précieuse les uns avec les autres, dans la liberté de la cité qui est dans le ciel, et aussi dans la liberté de la maison du Père. Et ces choses sont tellement liées et unies ensemble dans la pensée de l'Esprit, que l'Apôtre n'a pas plus tôt mentionné ce privilège d'être « concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu », qu'immédiatement il poursuit en disant qu'ils sont « édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, en qui tout l'édifice bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur..... édifiés

ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. »

4. Il y a un autre passage dans lequel il est fait allusion à une sorte de bénédiction quelque peu semblable ; nous l'examinerons maintenant :

C'est Eph. III, 6. « Que les nations seraient co-héritières et d'un même corps, et co-participantes de sa promesse dans le Christ par l'Évangile. » Tout est *en* Christ ; toutes nos bénédictions, de quelque nature qu'elles soient, ont leur racine et leur source en Lui. Rien de ce qui ne L'a pas, Lui, pour sa racine, n'est bénédiction, ou ne peut nous être donné par Dieu comme estimé par Lui propre à être une bénédiction pour nous.

La participation signalée dans ce verset a trait à trois choses : 1° Une place dans l'attente de l'héritage ; 2° Une place dans le corps ; et 3° Une place dans la bonne promesse — elles appartenaient toutes trois à autant de ces pauvres Ephésiens (tout Gentils qu'ils avaient été), qu'il y en avait qui croyaient, — position en commun avec ceux d'entre les Juifs aussi qui avaient cru, — mais la position était *en Christ* et en Lui seul ; et c'est « en Lui » qu'on avait participation, car l'héritage était sien, il était aussi la Tête de son corps l'Église, et c'est en lui seul que toute promesse pouvait être accomplie ; et elles étaient toutes oui et amen en Lui à la gloire de Dieu par nous. Celui qui avait été un pauvre Gentil idolâtre pouvait rencontrer en Christ celui qui avait été un Pharisien, fils de Phariséens — mais en Christ

la vieille histoire de chacun perdait sa place de prééminence. Une fois en Christ, vous vous trouvez là où tout est gouverné et s'arrange selon un ordre nouveau, c'est-à-dire selon les délices que Dieu prend en Christ qui est l'Héritier, la Tête du corps, l'Eglise, et à qui appartiennent toutes les promesses de Dieu. Quelques-uns, en traitant de ce verset, se sont tant préoccupés de l'union des croyants d'entre les Juifs et d'entre les Gentils, qu'ils ont négligé la question de savoir *en qui* et *en quoi* il y a union.

En Christ il n'y a ni Juif ni Grec ; ceux qui sont en Lui sont un peuple céleste ; ils sont, par grâce, tous co-héritiers, les uns avec les autres, dans cet héritage qui est dû à Celui en qui ils sont ; ils forment un corps ensemble, chacun d'eux étant, en particulier, un membre du corps (et ils sont ainsi unis les uns avec les autres) dont il est la Tête ; savoir, comme chacun d'eux participe, ainsi que tous les autres, dans la promesse. Quelque variés que soient les privilèges dans lesquels ils ont communion les uns avec les autres, ces privilèges sont tous en Christ, et Christ est la seule voie pour les posséder et en jouir.

Les passages suivants se rattachent naturellement à notre sujet, et montrent, d'une manière frappante, la nature du lien qui unit les membres ensemble, après les avoir d'abord unis à la Tête.

Eph. II, 20, 21 ; « Jésus-Christ étant Lui-même

la maîtresse pierre du coin, en qui tout l'édifice *bien ajusté ensemble*, croît pour être un temple saint dans le Seigneur. »

Eph. iv, 15, 16 : « Le Christ : duquel tout le corps *bien ajusté et lié ensemble*..... produit l'accroissement du corps. »

Dans l'un et l'autre de ces passages, le terme qui exprime le fait d'être *ajusté ensemble*, est συναρμολογουμενος (1).

Dans les passages des Ephésiens, cette intimité d'adaptation des parties les unes avec les autres, en vue d'accomplir une fin commune, est évidente. D'abord, dans l'édifice, Christ est la maîtresse pierre de l'angle, choisie et précieuse, d'un temple saint pour le Seigneur ; — et ensuite chaque pierre qui est en lui, est ajustée et soigneusement rendue propre à occuper la place qui lui est réservée et préparée en vue de l'accomplissement de cette fin commune. Secondement ; dans le corps, Christ est la Tête, chaque membre en particulier est un membre de Christ, et, comme tel, a une place qui lui est bien appropriée, dans le corps dans lequel il est en relation avec les autres mem-

(1) Ce verbe *sunarmologéō* n'est employé dans le N. T. que dans ces deux passages. Liddell et Scott disent dans leur Lexicon que sa force dans le N. T. est la même que celle de *sunarmozó* dans le grec classique ; et ils donnent comme exemples de la force de *sunarmozó* la *parfaite jointure des paupières* ; *s'unir en mariage* ; de deux mots *en faire un seul* ; *approprier deux choses l'une à l'autre, comme la flûte avec la harpe, etc , etc.*

bres. Mais aucun membre ne peut se dire membre d'un autre membre ; ce serait faire de cet autre membre la Tête, et déplacer Christ, comme faisaient quelques-uns à Corinthe. Le corps est le corps de Christ, et chacun en particulier est un membre ; et parce qu'il est en particulier un membre de ce corps dont Christ est la Tête, il a une responsabilité comme tel à l'égard des autres membres, et aussi il possède, ce qui est infiniment meilleur, le privilège d'être employé comme tel par la Tête pour la bénédiction des autres membres.

Être bien approprié à des places si près de Christ, quand il s'agit du temple (l'habitation de Dieu), et du corps de Christ, est un précieux privilège. Dans l'un et l'autre cas, ce n'est ni par armée, ni par force, mais par l'Esprit du Seigneur ; et cette appropriation unit — si elle est *à toujours* — pour des scènes dont Dieu et l'Agneau seront la gloire ; toutefois elle nous unit (les hommes qui croient en Christ durant les jours de sa rejection, en un faisceau de vie, dans lequel, non pas notre individualité, mais celle de Christ, comme homme — homme céleste — aura toute la prééminence.

Ensuite, nous avons encore le mot *συμβιβάζω* (1) employé par exemple en Eph. iv, 16, et Col. ii, 2, 19 :

(1) Littéralement : 1<sup>o</sup> réunir ; de là métaphoriquement, réconcilier, accorder ; 2<sup>o</sup> mettre ensemble, comparer ; de là, déduire, prouver, enseigner.

« Duquel tout le corps bien ajusté et *lié ensemble* par chaque jointure du fournissement, produit l'accroissement du corps pour l'édification de soi-même, en amour, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure (Eph. iv, 16).

« Car je veux que vous sachiez combien grand est le combat que j'ai pour vous..... et pour tous ceux qui n'ont point vu mon visage en la chair, afin que leurs cœurs soient consolés, *étant bien unis ensemble* dans l'amour et pour toutes les richesses d'une pleine certitude d'intelligence pour la connaissance du mystère de Dieu (Col. II, 1, 2). »

« Ne tenant pas ferme le « Chef, duquel tout le corps fourni et *bien uni ensemble* par des jointures et des liens, croît d'un accroissement de Dieu (Col. II, 19).

L'opération par laquelle on est *lié ensemble, bien uni ensemble*, a lieu dans chaque cas, par l'efficacité de la vie de ce corps, dont Christ est la Tête. Paul, envisagé comme un individu, n'était qu'un membre en particulier; de même Apollos, et de même Céphas. Mais la puissance de la Vie qui les unissait à la Tête, leur donnait toujours en subordination à Christ, une puissance de communion — quelque chose par suite de quoi ils étaient bien liés ensemble, faisaient un tout bien uni les uns avec les autres.

De nos jours, *l'union vitale avec le Christ* a été trop considérée comme une doctrine *avancée*, la doctrine des classes aînées dans l'école de Dieu.



Et, hélas ! là où elle a été recouverte comme la doctrine de la famille de Dieu comme telle, elle a été, en plus d'un cas, tellement corrompue que, tout en retenant la doctrine de la communion des membres, on ne l'a pas gardée dans sa subordination à la suprématie de Christ comme Tête. Et ainsi la vérité la plus précieuse a été tournée contre le Seigneur en tant que l'Auteur et le Donateur de cette union vitale.

Jusqu'ici nous avons vu trois grandes choses distinctes : 1° Dieu imputant ; 2° Dieu communiquant ; 3° la position en bénédiction (devant Dieu et dans la relation mutuelle des parties les unes avec les autres), de ce en quoi la bénédiction de Dieu s'est présentée dans ces derniers jours.

1° *Dieu imputant.* Il a imputé à Christ tout ce que nous étions comme hommes descendus d'Adam, et tout ce que nous avons fait ; Il a visité tout cela sur Lui, et a reçu comme une rançon sa vie, donnée par Lui comme Fils de l'Homme. Il tient ces trois choses être vraies de nous qui croyons, et nous commande de les tenir pour telles à l'égard de nous-mêmes et d'agir en conséquence.

2° *Dieu communiquant.* Le Fils de l'Homme reprenant la vie dans le tombeau est la fontaine d'où la vie divine découle pour nous ; mais si

c'est la vie divine, elle est toutefois la vie divine dérivée et appropriée à l'homme ; — c'est la vie avec le Christ, la vie dans laquelle il sortit du tombeau et, après s'être fait voir sur la terre, monta dans le ciel.

3° *La position en bénédiction* de ce en quoi la bénédiction de Dieu se présente maintenant. Dans le ciel nous sommes assis ensemble avec Christ, dans les lieux célestes. Sur la terre, nous sommes reconnus comme associés avec l'œuvre que Dieu fait ; comme entièrement identifiés avec la cité et la maison de Dieu, et avec le corps et les membres dont Christ est la Tête ; *entièrement* identifiés parce que nous sommes identifiés avec ces choses dans la puissance d'une vie qui est Christ — une vie qui est cachée avec Christ en Dieu, notre vie éternelle.

Dans ce qui va suivre, nous aurons à considérer, 4°, ce qui résulte de tout cela. Etant fait un avec le Christ, déjà un avec Lui, il s'en suit naturellement deux choses : 1° nous avons maintenant à souffrir avec lui ; et, 2°, il faut que nous soyons glorifiés ensemble plus tard. Nos souffrances peuvent être maintenant de diverses sortes, comme le furent les siennes ; la gloire peut aussi être envisagée, dans les différents passages de l'Écriture, sous des aspects différents, comme nous verrons qu'elle l'est. Mais il ne faut jamais oublier ceci : que, pour tout ce qui concerne notre pèlerinage et notre caractère d'étrangers ici-bas, avec toute l'immense variété de manières

dont nous pouvons être appelés à souffrir de la part du monde, de la chair et du diable; et pour tout ce qui tient à la vie de gloire et de puissance réservée pour nous plus tard, l'une et l'autre de ces choses sont pour nous des résultats — des résultats nécessaires et inséparables de notre union vitale avec le Christ de Dieu. Il a ôté de la voie tout ce que Dieu avait contre nous; il nous introduit dans cette position et ces choses en connexion avec nous, en vertu desquelles Dieu, non-seulement ne pouvait avoir rien à dire contre nous, mais pouvait prendre son plaisir en nous; et tout cela, dans la puissance de cette bénédiction qu'il avait donnée lui-même en Christ, pour entreprendre de nous conduire à sa propre maison, formant et façonnant nos cœurs, et nous enseignant ses voies en contraste avec les nôtres durant tout notre pèlerinage à travers le désert. Toute la colère qui nous était dûe est tombée sur le Christ — *et c'est accompli*. La croix a réglé toute la question de la colère de Dieu contre nous qui croyons — Christ l'a toute portée, et moi qui crois je n'en porterai point. En Christ a été aussi réglée toute la question de notre acceptation devant Dieu et de la nature de cette acceptation. — Il est ressuscité et monté: Dieu lui a confié toute la gloire qu'il avait à donner — la Lui a conférée comme à Jésus qui était mort, Le Juste pour les injustes; et ainsi la justice de Dieu en Christ est inséparable de la pleine acceptation du croyant. Le croyant est accepté (objet de faveur) dans le Bien-aimé.

Mais la même grâce qui nous a liés, rattachés à Dieu par et dans le Christ, a trouvé bon de nous lier aussi, de nous associer à la fortune de Christ tant dans ce monde que dans celui qui est à venir. Dans notre prochain article, nous aurons donc à considérer ces résultats de la vie dont nous jouissons ainsi déjà, savoir : « que si nous souffrons maintenant, plus tard nous serons glorifiés. »

SVITE année 1867 P. 64

---

## LA PALINGÉNÉSIE

---

La Palingénésie ou la Régénération, dont il est parlé en Math. XIX, 28, est un état auquel nous sommes déjà arrivés. Le lavage de la Palingénésie, ou de la Régénération, de Tite III, 5, désigne l'acte ou le moyen par lequel un nouvel état, une condition nouvelle est atteinte : cette opération spirituelle qui renouvelle, recrée ou régénère un pécheur.

Ce sont là les deux seuls passages de l'Écriture où le mot de Palingénésie se trouve. En Math., XIX, 28, c'est le titre par lequel est désignée la condition dans laquelle apparaîtront toutes

choses, ou la création elle-même, lorsque le Fils de l'Homme s'assiéra dans son royaume, sur le trône de sa gloire. Mais ce royaume est appelé de divers autres noms et est décrit de diverses autres manières dans l'Écriture. Il est appelé « le monde habitable à venir ; » il est décrit comme « les temps de rafraîchissement de devant la présence du Seigneur », ou « les temps du rétablissement de toutes choses. » Il est encore appelé tout simplement : « le royaume, » « le royaume du Dieu des cieux, » et « le royaume de votre Père. » C'est la création assujettie au Fils de l'Homme. Nous l'appelons familièrement, et pour abrégé, « le Millénium. » Le titre sous lequel le Seigneur le désigne dans le passage ci-dessus est celui de « la Palingénésie, ou la Régénération » — expression qui donne à entendre que ce sera une autre, une seconde Genèse — une création à nouveau dans une condition nouvelle.

C'est ainsi que la sagesse de Dieu nous apparaît dans l'Écriture, accomplissant un cercle qu'on dit la plus parfaite de toutes les figures ; car arrivée à la fin, elle revient au commencement ne perdant rien dans le cours qu'elle a suivi, mais retrouvant tout dans sa magnifique et merveilleuse marche, et réunissant tout à la fois dans des conditions plus riches et plus avancées. La vieille Création était sans gloire en comparaison de la gloire de la nouvelle, qui l'emporte ; et si celle qui a passé était glorieuse, celle qui demeure l'est bien davantage. L'histoire de la vieille se perd dans

l'histoire plus merveilleuse de la nouvelle. La vieille création avait son fondement dans la puissance de Dieu, la nouvelle a le sien dans le sacrifice de l'Agneau de Dieu (1). Et ce mystère, que l'Agneau de Dieu est le nouveau Créateur, l'Édificateur de la création nouvelle, Celui qui y arrange, y dispose tout, aussi bien que son Chef, nous est enseigné en 2 Cor. v, où l'Apôtre dit : « Si donc quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création » nous déclarant par là que notre caractère de nouvelle création est la même chose que le fait que nous sommes « en Christ » et dépend de cela. Ensuite il poursuit la même pensée, en disant : « les choses vieilles sont passées, voici toutes choses sont faites nouvelles ; et toutes sont de Dieu *qui nous a réconciliés avec lui-même.* »

Cela est clair et décisif. La nouvelle création est ce grand système qui subsiste en Dieu et sous Dieu en tant que Rédempteur et Réconciliateur. Telle est sa position, son caractère. Elle n'a pas

(1) Quand la rédemption fut sur le point d'être manifestée parmi les enfants d'Israël, le commencement de l'année fut changé — cette circonstance leur faisant connaître qu'un genre de vie entièrement nouveau commençait maintenant pour eux ; qu'ils entraient sur la scène d'une nouvelle création, parce qu'ils étaient entrés désormais en rapport avec la rédemption, avec le salut de Dieu, par le moyen du sang qui avait été répandu sur les poteaux de leurs maisons, les rachetant de la mort et du jugement (Ex. xii, 2).

d'être, pas d'existence, si ce n'est dans la réconciliation qu'a accomplie le sang de l'Agneau de Dieu. C'est une possession acquise et rachetée, et non une possession créée tout simplement.

Hébr. II nous enseigne aussi pareillement la même vérité. « Le monde habitable à venir » dont ce chapitre nous parle, est révélé comme une scène où toutes les œuvres de la main de Dieu doivent se trouver dans un état d'assujettissement au Fils de l'Homme. Mais il nous enseigne également, en rapport avec cela, que ce Fils de l'Homme, ce Seigneur du monde à venir, avait été fait auparavant un peu moindre que les anges, en vue qu'il souffrit la mort, qu'il goûtât la mort pour les pécheurs, afin qu'il pût, en tant que Chef de leur salut, qui avait été consommé par les souffrances, conduire des enfants à la gloire, ou des pécheurs avec lui-même dans « le monde habitable à venir. »

Et cela n'est pas seulement grand dans sa portée et son caractère, c'est encore quelque chose de tout à fait particulier et nouveau. Jamais le Bienheureux et seul Souverain avait-il fait quelque acquisition à pareil titre dans une région quelconque de sa création sans limites, ou s'était-il jamais rendu dans quelque province de son vaste empire par un semblable sentier? On peut bien l'appeler, avec raison, « le monde habitable à venir », ou une Palingénésie; car, non-seulement il est encore à venir, mais quand il sera révélé, on devra dire qu'il n'y a jamais eu auparavant

rien de pareil. Il est fondé sur l'expiation ; il repose sur les douleurs et les souffrances de son divin Seigneur, le Fils de l'Homme. Tout rayonnant de gloire et de bonheur qu'il sera devant les âges de l'éternité, il surgit à l'existence du sein de l'œuvre de réconciliation accomplie par la Croix et scellée par le couronnement de gloire et d'honneur dans le ciel de Celui qui y mourut.

Quelle grandeur, certes, dans ces voies de la grâce, de la sagesse et de la puissance de Dieu ! L'œuvre des mains se détruit elle-même dans la personne d'Adam, qui la représentait et à l'administration duquel elle avait été remise ; mais maintenant, dans la personne du Seigneur Jésus, Dieu lui-même est venu au milieu des ruines , sur la scène de l'immense catastrophe, et là, d'une manière qui le glorifie souverainement, il a opéré une parfaite délivrance de l'esclavage de la corruption, et transplanté sa création dans la liberté de la gloire.

D'autres passages de l'Écriture viennent encore nous dire à leur manière et dans leur mesure la même merveilleuse histoire. Les mots : « jusqu'à la rédemption de la possession acquise, » que nous lisons en Eph. 1, sont pleins de ce profond et précieux secret. Nous y trouvons exprimées trois pensées : 1° L'*acquisition* de la possession ; 2° sa *rédemption* ; 3° un *intervalle* entre cette acquisition et cette rédemption. Ces trois choses sont certainement renfermées dans ce passage.



Le Seigneur Jésus, le Fils et le Christ de Dieu, est à la fois l'Acquéreur et le Rédempteur, et la terre est la possession ou l'héritage dont il est question ici.

L'acquisition et la rédemption peuvent aussi s'appeler rédemption par deux voies différentes : c'est-à-dire par *sang* et par *puissance*.

Le Seigneur est un Rédempteur par *sang*, qui nous rachète nous et notre héritage, qui paie la rançon tout entière, de façon à satisfaire toutes les justes exigences du trône de Dieu. Il est un Rédempteur par *puissance*, qui nous retire, nous et notre héritage, de la main de l'ennemi et usurpateur, qui détruit celui qui avait la puissance de la mort, et jette dehors le prince de ce monde. De sorte que dans le monde à venir, dans la Palingénésie, où la rédemption de la possession acquise doit se déployer, les rachetés du Seigneur regarderont *avec gratitude* à Dieu, dont la grâce est la source de cette gloire et de cette félicité, et le sauront pleinement satisfait dans sa justice par notre Rédempteur ; et aussi ils regarderont *hardiment* au grand ennemi, et le verront vaincu par notre Rédempteur, et jeté par lui hors de son usurpation.

Certes ce sera là une condition élevée. Dans la vieille création, l'homme ne l'atteignit jamais, et ne pouvait jamais l'atteindre. Il était, ainsi que toute la scène autour de lui, dans un état conditionnel plein d'incertitude. Tout y était exposé à la déchéance et à la ruine, au lieu d'être établi en

victoire et en rédemption. La vieille création et l'homme à sa tête, n'auraient pu jamais regarder, soit à Dieu, soit au serpent, comme la nouvelle création et les saints auront le droit de le faire. « Acquis » et « racheté » telle sera la condition du « monde habitable à venir , » ou de « la possession , » de l'héritage dans la Palingénésie. Mais il n'a jamais rien existé de pareil à cela dans quelque autre partie que ce soit de la création de Dieu ; et les Anges dans leurs dignités, non plus qu'Adam dans son innocence, n'en sont, à aucun degré, une image — comme, certainement, je n'ai pas besoin de le dire.

A leur tour, l'Épître aux Colossiens et l'Épître aux Philippiens nous présentent, chacune dans un verset — la première, une vue de la rédemption par le *sang*, ou de l'achat ; et l'autre, une vue de la rédemption par la *puissance* (Col. 1, 20 ; Phil. in, 21). Le verset que je viens d'examiner dans l'Épître aux Ephésiens combine les deux sortes de rédemption, en nous présentant un tableau du mystère dans sa perfection, ou la *rédemption* de la possession *acquise*.

Mais nous trouvons, en outre, dans le cours de l'Écriture, des types, des *prophéties* et des *récits* de ce grand mystère, ou de la création de Dieu dans une condition d'acquisition et de rachat aussi bien que ces passages qui nous l'*enseignent*. Le monde sous Noé après le déluge — le pays d'Égypte en tant que constitué et gouverné par Joseph — le Jubilé, ou la cinquantième année en

Israël, en étaient des *types* ou des exemples ; le Psaume viii, Esaïe xi et xxxv, Ezéch. xxxvi, avec beaucoup d'autres passages semblables, en sont des *prophéties* ; et la scène que décrit Apoc. v, où toutes les créatures qui sont dans le ciel, dans les mers, sur la terre et sous la terre font retentir leur joie d'une manière diverse mais dans une harmonie parfaite, peut se lire comme en étant un récit.

Et je puis ajouter qu'il y a eu dans l'histoire d'Israël une grande exposition de ce mystère, une possession acquise et rachetée. Au pays d'Égypte, les enfants d'Israël eux-mêmes furent rachetés par le *sang*, ou acquis dans toute l'étendue du prix qu'elle pouvait exiger, des droits qu'avait sur eux la justice divine. Dieu lui-même, car nul autre ne pouvait le faire, satisfit ses propres demandes ; car il ordonna le sang qui détourna son épée de jugement. Et puis, au moment voulu, ce même peuple, l'Israël de Dieu, fut racheté par la *puissance* à la Mer Rouge, comme de la main de Pharaon, par le bras et la force de Jéhovah (Ex. xii et xv).

Et comme il en avait été des personnes, ainsi en fut-il de leur héritage. Le pays promis à leurs pères, le pays déjà à eux par don divin (à la suite de la déchéance du droit qu'y avaient ses possesseurs naturels qui avaient rempli la mesure de leurs péchés), est racheté par la force du bras, de la main des Cananéens, dans les jours de Josué. Et cela avait lieu sur le fondement et l'autorité

d'une acquisition antérieure, ou de la rédemption par le sang (Voir Ex. xv, 15, 16) (1).

Je pourrais bien prendre occasion de tout cela comme d'une multitude d'autres démonstrations du même fait, pour m'écrier : De quelle manière admirable l'Écriture conserve son unité — les Prophètes et les Apôtres, les Psaumes, les Epîtres, les Évangélistes et l'Apocalypse, les paroles des Patriarches et les paroles de Moïse révélant les mêmes mystères de Dieu, dans des harmonies aussi magnifiques que sacrées !

Et maintenant laissez-moi ajouter que rien dans le royaume qui vient, rien dans cette Palingénésie, ou monde habitable à venir dont nous parlons, ne sera perdu : tout ce que l'on a vu jadis dans la vieille création et dans le monde actuel, reparaitra de nouveau.

*La création elle-même*, l'œuvre de la main de Dieu s'étendra encore au loin, comme autrefois, dans tout l'ordre qui la distingue et toutes les provinces qui la constituent, avec ses cieux et sa terre dans leur arrangement et leurs ornements variés : mais rien ne sera plus exposé à la ruine ; tout sera assuré, réconcilié et glorifié. Au lieu d'être assujettie à la vanité, elle sera « affranchie de la servitude de la corruption pour (jouir de) la

(1) Précisément comme en Apoc. v. — Car nous voyons « l'Agneau qui a été immolé » être un avec « le Lion de la tribu de Juda » quand l'héritage va être racheté par la *puissance* — reconnaissant ainsi la vérité que la rédemption par le sang avait précédé.

liberté de la gloire des enfants de Dieu ; » elle subsistera dans la force et brillera dans la beauté du Seigneur ressuscité.

*Alors le monde végétal se réjouira.* La terre elle-même sera délivrée de la malédiction. Le sapin croîtra au lieu de l'épine, et le myrte au lieu de la ronce. Le désert fleurira comme la rose. La campagne tressaillera de joie avec tout ce qui est en elle , et les arbres de la forêt également ; et avec ces choses, la mer et tout ce qu'elle renferme, les rivières et les côteaux. C'est ce que disent dans leurs chants le Psalmiste et les Prophètes.

*Le bétail qui pâit dans les montagnes*, et les bêtes des forêts compteront parmi les sujets de cet empire universel, de cette souveraineté au loin et au large du Fils de l'Homme. Le lion mangera du fourrage comme le bœuf ; le loup et l'agneau paîtront ensemble ; le léopard gîtera avec le chevreau — le veau, le lionceau et le bétail qu'on engraisse seront ensemble ; l'enfant qui tette s'ébattrà sur le trou de l'aspic , et l'enfant qu'on sèvre mettra la main au trou du basilic.

*Les cieux* de ce monde seront là aussi dans toute la splendeur de leur beauté et dans leur service pour fertiliser et enrichir la terre. Ainsi que nous lisons dans l'Écriture comment le Seigneur de ces jours-là réjouira l'Orient et l'Occident ; comment il visitera la terre et l'arrosera comme avec le ruisseau de Dieu , bénissant le

le germe et la moisson, couronnant l'année de ses biens jusqu'à ce que les campagnes soient revêtues de troupeaux et que les vallées soient couvertes de froment, qu'elles en triomphent, et qu'elles en chantent (Ps. LXV). Alors on ne nuira et on ne fera aucun dommage à personne dans cette sainte montagne de l'Éternel ; et il répondra aux cieux et les cieux répondront à la terre ; et la terre répondra au froment, au bon vin et à l'huile ; et le froment, le bon vin et l'huile répondront à Jizréhel (Osée II).

Quels tableaux nous présentent là les visions des Prophètes !

Et pourtant nous en avons d'autres encore à admirer. Non-seulement tous les matériaux dont se compose l'ensemble de la création reparais-sent ainsi, mais les systèmes du monde ancien seront aussi reproduits : ce sera naturellement dans des conditions purifiées et parfaites de merveille, de joie et de gloire ; mais ce n'en sera pas moins la reproduction des systèmes de l'ancien monde aussi bien que des matériaux de la vieille création.

*Les nations* sur toute la terre, seront de nouveau établies dans leurs limites et leurs héritages respectifs. Elles serviront le Roi de Sion, tous les peuples l'appelant bienheureux, et la connaissance de sa gloire couvrant la terre comme les eaux couvrent le fond de la mer. On verra accourir là avec des présents la fille de Tyr, ainsi que les rois de Tarsis et des îles, et les rois de Schéba

et de Séba — et quelques-uns viendront de loin, quelques-uns du nord et de l'Occident et quelques-uns du pays des Siniens.

*Le Peuple d'Israël* sera établi de nouveau dans son propre pays et distingué encore parmi les nations comme jadis, à la tête et non à la queue ; et des hommes de toutes les langues des nations empoigneront et tiendront ferme le pan de la robe des Juifs, en disant : « Nous irons avec vous, car nous avons entendu que Dieu est avec vous. »

*Jérusalem* brillera de nouveau, comme en la présence de l'Éternel au jour de la gloire. Elle sera le trône et le sanctuaire du Dieu et Roi de ce monde à venir, le témoin du culte d'un monde, la demeure des enfants du royaume, le siège du gouvernement de justice et de paix, et le centre heureux et honoré de la terre aux jours de la Palingénésie.

Sûrement c'est là un grand et merveilleux spectacle à contempler, un thème ravissant et sublime d'entretiens et de méditations : et à mesure que nous le considérons, nous aurions bien sujet d'être ravis d'admiration et de nous répandre en actions de grâces. Mais je désire demander s'il n'y a pas aussi pour nous en tout cela un *avertissement moral* bien solennel ? Certainement il s'y en trouve un. Si l'expiation de la croix de Christ est le fondement assuré de ce « monde habitable à venir » et notre seul titre à ce monde, comment ne devrions-nous pas triom-

pher aujourd'hui dans cette expiation et en elle uniquement ! Et si cette même croix de Christ nous dit le caractère de ce « présent siècle mauvais » nous rappelant le rejet dont il s'est rendu coupable de ce bien-aimé Seigneur sur lequel toutes nos espérances reposent, comment ne devrions-nous pas lui être morts et garder fidèlement notre place de séparation morale de lui ! C'est bien cela certainement. Mais notre cœur connaît, hélas ! ses nombreux sujets d'humiliation — il sait avec quelle froideur il triomphe en la croix, avec quelle faiblesse il remporte ses victoires sur le monde.

Je ne voudrais pas clore cette méditation sans signaler une autre vérité. Il n'a pas été permis à la vieille création de disparaître jusqu'à ce que l'homme, œuvre de Dieu dans sa beauté et sa perfection première, fut pleinement vengé et justifié à la gloire du saint nom de Dieu. Cela a été fait dans la personne, le caractère et la vie du Seigneur Jésus. Il apparut au milieu de la vieille création comme un homme sans défaut et sans tache, orné de toute gloire morale aux yeux et pour les yeux et les délices de Dieu — le seul qui fut tel, mais tel sûrement — la parfaite image immaculée de l'homme selon Dieu. Mais après avoir réalisé, comme homme, cette perfection sans tache, après s'être ainsi tenu ferme au milieu de la ruine dans laquelle était plongé tout le reste, il mourut sous le *jugement* de cette chose corrompue, prenant sur lui sa condamna-



tion, et répondant *justement* pour elle en vertu de sa dignité personnelle, étant à la fois Dieu et homme dans un seul Christ et un seul sacrifice. Et après avoir accompli cette œuvre, il a posé, en tant que ressuscité d'entre les morts, comme le Christ triomphant, le fondement de cette création nouvelle dont nous parlons. Il est demeuré ferme là où Adam tomba ; il a été vainqueur là où Adam fut vaincu ; il a brisé les portes de l'enfer ; et, en lui-même et dans sa victoire, il a fondé un royaume qui ne peut être jamais ébranlé — une nouvelle création, une création rachetée. Voilà le secret. L'Éternel Dieu est le Fondement aussi bien que l'Édificateur de ce puissant et inexpugnable système. Au lieu d'un monde dont les destinées dépendaient de l'issue qu'aurait la mise à l'épreuve de l'obéissance de l'homme, c'est un monde soutenu dans un état de force inattaquable et d'inflétrissable gloire par la victoire remportée et célébrée du Seigneur de la vie et du salut.

« L'herbe est séchée, et la fleur est tombée ; mais la parole de notre Dieu demeure éternellement. »

---

Puis donc que toutes ces choses doivent se dissoudre, quelles (gens) devriez-vous être en sainte conversation et piété, attendant et hâtant le jour de Dieu, dans lesquelles cieux étant en feu seront dissous, et les éléments embrasés se fondront ?

Mais nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite.

C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache, et irréprochables devant lui, en paix.

---

### PRÉFIGURATIONS DU ROYAUME.

---

C'était la volonté de Dieu que l'homme eût l'autorité sur cette terre. En conséquence, Adam, la dernière des œuvres de Dieu dans la création, fut formé pour occuper la position de suprématie sur cette portion de l'univers. Le jardin d'Eden était le lieu de sa résidence, et il avait à le cultiver et le garder. La terre produisait pour sa nourriture « toute herbe portant semence qui est sur la terre, et tout arbre qui a en soi-même du fruit d'arbre portant semence. » Il lui fut donné de dominer sur tous les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre. et sur tout reptile qui rampe sur la terre. Tout cela reconnaissait son pouvoir. Sous la dépendance de Dieu, il était souverain sur la terre; il n'avait pas de rival: et la Parole nous apprend que pour mettre l'empreinte de son autorité sur la création animale, et manifester la volonté de Dieu à cet égard, l'Eternel fit venir vers Adam tous les animaux afin de voir comment il les nommerait et afin que le nom

qu'Adam donnerait à tout animal fût son nom. Quel tableau nous avons là du plaisir que Dieu prenait dans son ouvrage et dans cette dernière œuvre de ses mains — l'homme ! Sous quel magnifique aspect tout cela a-t-il dû apparaître aux yeux des anges promenant leurs regards sur ce monde sortant des mains de leur commun créateur, et sur l'homme, son seigneur, fait à l'image de Dieu. Les étoiles du matin avaient bien sujet de se réjouir ensemble, et tous les fils des hommes de chanter en triomphe (Job. xxxviii, 7) en contemplant une scène pareille. Mais celui dont la terre était la sphère de gouvernement, et dont l'empire s'étendait aussi loin que ses limites à elle, tomba et tout fut changé. La terre qui aurait rapporté son fruit pour lui, fut maudite, et en retour de son travail ne produisit que des ronces et des épines (Gen. iii, 18). Il n'eut plus ses fruits pour le rafraîchir ; et désormais, il est, lui, naguère seigneur de la création, un exilé de ce jardin de plaisir et de délices. Il faut qu'il mange son pain, qui ne se compose plus que de l'herbe des champs, à la sueur de son visage. Le péché était entré et avait souillé le paradis de Dieu ; et par le péché la mort était aussi venue. Adam créé sans tache, pur, innocent, n'est plus tel. L'image de Dieu à laquelle il avait été créé a été tristement gâtée. Les plans de Dieu ont été, selon toute apparence, complètement renversés. L'homme a cru un mensonge, s'est défié de la bonté de Dieu, a douté de son amour, a prêté l'oreille au tentateur, a péché contre celui qui l'a fait, et a fait entendre que Dieu était la cause de tout cela par l'aide semblable à lui qu'Il lui avait si gracieusement procuré.

Que va-t-il arriver maintenant ? Les plans du Créateur avaient-ils été traversés par la ruse et l'inimitié

d'une créature? Satan avait-il triomphé pour toujours? Enruinant l'homme avait-il détrôné Dieu pour toujours comme le Seigneur de toute la terre? Il semblait qu'il en était ainsi; mais Dieu promit Quelqu'un qui reconquerrait ce qu'Adam avait perdu, Adam avait failli et était tombé pour avoir prêté l'oreille aux suggestions que le Diable lui avait insinuées par l'intermédiaire d'Eve; mais la semence de la femme briserait la tête du serpent! Un autre Homme, le second Homme, le dernier Adam, fera bien plus que réparer la ruine attirée par le premier sur tous ses descendants et sur cette terre.

Ceci n'est jamais perdu de vue; et dans tout l'intervalle qui s'est écoulé depuis la chute Dieu n'a pas cessé de l'avoir présent à sa pensée. C'est ainsi que la proclamation de l'Évangile du royaume est appelé l'Évangile éternel (Apoc. xiv, 6). L'Évangile de la grâce de Dieu ne le remplace point. Il introduit les âmes dans le royaume. Du commencement à la fin, la Bible tient constamment devant nous ce sujet, et nous y voyons comment tout a travaillé et travaille, sous la direction de Dieu, pour que ce but soit atteint.

Le royaume est le royaume du Seigneur; et Il sera reconnu Gouverneur parmi les peuples. Nous ne voyons pas encore tout cela réalisé, mais nous voyons Celui qui a été fait un peu moindre que les anges, à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur. Et de temps en temps il brille, lisons-nous dans la Parole, assez de rayons de cette gloire qui vient, pour faire désirer au cœur et guetter aux yeux la pleine satisfaction des besoins de la créature, et des aspirations les plus élevées de la création dans l'accomplissement du royaume du Seigneur sur la terre.

Nous trouvons un de ces tableaux anticipés de

L'avenir dans la position de Noé après le déluge. Débarqué, pour ainsi dire, dans un nouveau monde, balayé par les eaux du déluge, l'homme est placé de nouveau sur la terre, et le gouvernement est remis en ses mains. Tous les animaux devaient le craindre et le redouter, et ils lui furent donnés pour nourriture. Les fruits de la terre dont l'usage lui avait été retiré, semblait-il, après la chute, lui sont permis de nouveau, aussi bien que l'herbe des champs. Mais la malédiction que la terre a encourue, quoique adoucie, n'est point retirée, et la peur que les animaux ont instinctivement de l'homme, ne le garantit pas des effets de leur colère. Le petit enfant ne peut pas, sans s'exposer à en souffrir, mettre sa main au trou du basilic, et le lion ne mange pas non plus encore du fourrage comme le bœuf — et même l'inimitié des bêtes sauvages pour l'homme est positivement signalée (Gen. ix, 5). Imparfaite, donc, comme l'était la position de l'homme comparée à celle qu'avait occupée Adam, nous voyons dans l'exemple de Noé que l'homme — tel qu'il existait alors, l'homme tombé, quoiqu'il pût être un homme juste et intègre en son temps, marchant avec Dieu et tel qu'était Noé, ainsi que Dieu en rendait témoignage, n'était pas celui qui briserait la tête du serpent et renverserait le dieu de ce monde. Noé fait bientôt voir que ce n'est pas lui qui est l'homme. Il planta la vigne, but du vin et s'enivra. Il ne put se gouverner lui-même, comment donc gouvernerait-il le monde? L'avenir, qui, après le déluge, semblait rempli de promesses, est vite obscurci. L'homme qu'on avait vu juste devant Dieu en son temps, a failli, et toute espérance de bénédiction prochaine s'évanouit devant le spectacle de Noé étendu dans sa tente, sans conscience de lui-même.

Maintenant, ce qui caractérise le monde, c'est la violence, l'idolâtrie et la passion des conquêtes. Les enfants de Dieu n'apparaissent plus comme distincts des enfants des hommes, jusqu'à ce que Dieu appelle Abraham à marcher avec lui, seul sur la terre. En lui toutes les familles de la terre seront bénies. Mais quand sera-ce qu'on jouira de cette bénédiction ? Lorsque le royal sacrificateur bénira Israël victorieux de ses ennemis. L'histoire d'Abraham nous présente une vue rapide de cette brillante époque. Il demeura comme étranger dans le pays promis à ses descendants. Un ennemi du dehors l'a envahi, et le patriarche s'avance avec ses serviteurs nés dans sa maison, et Haner, Escol et Mamré, et remporte la victoire. Comme il revient victorieux du combat, Melchisédec, sacrificateur de Dieu, le rencontre et le bénit. Est-ce là celui qui doit venir ? Est-ce le vrai roi à qui est promis le royaume ? Bien des années doivent s'écouler avant qu'il puisse apparaître. Abraham n'avait pas encore d'héritier direct, et quand celui-ci est né, comme le chapitre suivant nous le dit, il faut que sa postérité habite 400 ans sur une terre étrangère, avant qu'elle puisse appeler sien le pays sur lequel marchait Abraham. Cette scène, rayon de l'avenir, s'évanouit dans les ténèbres, avant la longue nuit de l'esclavage d'Egypte révélé dans le chapitre suivant.

Une autre scène qui dépeint le bonheur dont on jouira sur la terre, nous est fournie dans le songe de Jacob, où apparut une échelle dressée sur la terre et dont le bout touchait jusqu'aux cieux ; et « voici, les anges de Dieu montaient et descendaient par cette échelle. Et, voici, l'Éternel se tenait sur l'échelle. » Ce que l'homme, (Gen. xi) dans l'orgueil de son cœur et dans la puissance de sa force, avait vainement entre-

pris d'accomplir, c'est-à-dire, d'ouvrir une communication directe avec le ciel, le songe de Jacob l'a réellement effectué ; non certes par l'homme déchu , car la confusion des langues a été la réponse de Dieu à son entreprise, mais par Dieu lui-même qui se tenait sur l'échelle. Mais cela pouvait-il durer ? Jacob se réveilla au matin, et voilà, c'était un songe. Le pauvre pèlerin sans demeure dut servir dans un pays étranger, exposé à toutes les vicissitudes du climat et à l'injustice de son beau-père durant vingt longues années. Jamais , que nous sachions, dans tout le cours de sa longue vie, cette brillante vision ne revint de nouveau. Il revit encore Béthel, il s'y rencontra encore avec Dieu, et se vit renouveler par lui la promesse faite à Abraham et Isaac de donner ce pays à sa postérité, mais nous ne retrouvons plus aucune mention de l'échelle qui unissait la terre au ciel.

Les années s'écoulaient, ses descendants se sont multipliés ; mais néanmoins , lui et eux sont encore des étrangers dans le pays. La période des 400 ans assignés a atteint la moitié de son cours (v. Gen. xii, 4 ; xxi, 5 ; xxv, 20 ; xlvii, 9 ; Exode xii, 4) et une famine visite Canaan et force les enfants d'Israël d'aller en Egypte pour acheter du blé. Là ils trouvent Joseph, celui qu'ils ont haï, persécuté et tué dans le dessein de leur cœur, élevé par Dieu pour conserver la vie à la sémence élue. Celui qui s'était attiré leur haine, lorsque jadis il leur raconta les songes, présages de sa grandeur future, est celui devant lequel ils se prosternent et auquel ils s'adressent comme à leur Seigneur. Mais Joseph meurt, et ses frères aussi ; et leurs enfants sont maltraités par un roi qui ne l'avait point connu. Une délivrance fut bien opérée en faveur des enfants d'Israël, par celui qu'ils avaient rejeté en disant : « Règne-

rais-tu en effet sur nous ? et dominerais-tu en effet sur nous ? » mais ce n'est qu'une délivrance temporaire ; il meurt, et des afflictions plus grandes que jamais tombent sur la race élue.

Si la bénédiction est en réserve pour Israël, n'est-elle pas aussi en réserve pour les Gentils ? Le second Homme exercera son autorité sur toute la terre. Suit une scène qui décrit ce qui aura lieu à sa venue. Le peuple est dans le désert, sa rédemption de la servitude d'Égypte ayant été accomplie. Jéthro, le Madianite, beau-père de Moïse, est venu là à leur rencontre avec Séphora, sa femme, et Guerson et Eliézer ses deux fils. La délivrance que le Seigneur a opérée en faveur d'Israël est le sujet de leur conversation ; « Et Jéthro se réjouit de tout le bien que l'Éternel avait fait à Israël, parce qu'il les avait délivrés de la main des Égyptiens. » (Exo. xviii, 9). Ils offrent ensuite des sacrifices, et Jéthro le Gentil, Moïse, Aaron et les anciens d'Israël mangèrent ensemble du pain en la présence de Dieu. Ce n'est point le Juif et le Gentil prenant un nouveau fondement, commun à l'un et à l'autre, étant faits un seul homme nouveau comme dans l'Église, mais c'est le Juif et le Gentil, conservant leur distinction de familles, se réjouissant ensemble de la délivrance que l'Éternel a accordée à Israël de la main des Égyptiens. La nuit succède à cet heureux jour ; le lendemain arrive, mais nous ne lisons pas que la fête se soit répétée. Elle préfigure ce qui se passera plus tard sur la terre.

La vie du peuple dans le désert nous fournit un autre tableau bien différent de la gloire qui vient. Aaron et ses fils ont été consacrés comme sacrificateurs pour Dieu. Le tabernacle a été dressé ; le huitième jour de leur consécration est arrivé, et Aaron, vêtu des vêtements faits



pour gloire et pour ornement, élève ses mains d'auprès de l'autel et bénit le peuple. Il entre ensuite avec Moïse dans le tabernacle, et tous les deux, le roi et le sacrificeur, en sortant bénissent le peuple. Alors la gloire de l'Éternel apparut à toute la congrégation ; le feu sortit de devant l'Éternel et consuma l'holocauste et les graisses. Le peuple vit tout cela et ils s'écrièrent de joie et se prosternèrent le visage contre terre. Mais combien cela fut aussi de courte durée ! Nadab et Abihu offrent devant l'Éternel un feu étranger. Le deuil succède à la joie. Les vêtements qu'Aaron portait ce jour-là, il n'aurait plus l'occasion de les porter de nouveau. Les Israélites ne verraient plus jamais Moïse et Aaron sortant du tabernacle de l'Éternel pour les bénir.

Une autre période de plus de 400 ans s'écoule. Moïse et Aaron meurent, Josué meurt, les anciens qui ont survécu à Josué, meurent à leur tour, les juges disparaissent, et il y a un roi sur Israël. Salomon occupe le trône de David son père. David a vaincu ses ennemis ; il a soumis à sa puissance tous les rois qui se trouvaient sur le territoire de Canaan promis à Abraham, et Salomon, le roi de paix, est établi sur le royaume. Le tabernacle a été remplacé, le temple prend sa place, et tout Israël est appelé pour célébrer sa dédicace, et observer la fête des tabernacles. Jamais auparavant il n'y a eu dans Jérusalem une telle magnificence, de telles richesses, comme sous Salomon (2 Chron. ix, 23-28). La gloire de l'Éternel apparaît et remplit la maison, et le peuple célèbre la fête des tabernacles, type du repos millénial. Le règne de justice a-t-il réellement commencé ? Le second Homme a-t-il apparu pour s'asseoir sur le trône de David ? « Le roi Salomon aima plusieurs femmes étrangères, outre la fille de Pharaon, savoir : des Moabites, des

Hammonites, des Iduméennes, des Sidoniennes, et des Hétiennes, qui étaient d'entre les nations dont l'Éternel avait dit aux enfants d'Israël : Vous n'irez point vers elles et elles ne viendront point vers vous ; car, certainement elles feraient détourner votre cœur pour suivre leurs dieux. Salomon s'attacha à elles et les aima » (1, Rois xi, 4, 2). La gloire du royaume est obscurcie, son soleil s'est couché dans les ténèbres, et l'Éternel a annoncé le déchirement du royaume de Salomon en deux, et l'établissement de son ennemi comme roi sur dix des douze parties du pays. L'homme déchu est de nouveau montré impropre pour la place de souveraineté.

Suivent des temps bien sombres. Près de trois cents années s'écourent, et la nation est encouragée par une prophétie annonçant un roi qui régnera en justice, et des princes qui présideront avec équité. Le trône de David est occupé par un roi pieux. Le temple fermé sous le règne d'Achaz, a été ouvert de nouveau et purifié ; les lampes, qu'on avait laissé s'éteindre, ont été de nouveau allumées ; les sacrificateurs et les lévites ont été sanctifiés pour le service de la maison de l'Éternel ; la Pâque, en souvenir de la rédemption d'Égypte a été célébrée une fois de plus ; l'ennemi du peuple de Dieu, l'Assyrien, a été heureusement défait d'une manière signalée. Il ne reviendra jamais pour envahir le pays. Ajoutez à cela que le roi Ezéchias a été malade et est rétabli de sa maladie ; que le cadran d'Achaz a marqué le retour du soleil en arrière de dix degrés, et que le bruit du rétablissement d'Ezéchias a porté le roi de Babylone à lui envoyer des lettres et un présent. Dans ces derniers temps, Juda avait été plutôt accoutumé à voir venir de cette partie du monde des lettres lui enjoignant de se soumettre et une armée

ayant pour but de l'y contraindre, qu'un présent en signe d'amitié. Le roi qui devait venir avait-il peut-être apparu? Ici encore nous voyons comment l'homme déchu est incapable d'occuper la position qui est encore à remplir. Dans l'orgueil de son cœur, Ezéchias montre tous ses trésors aux ambassadeurs du roi de Babylone; il faillit, et la captivité est annoncée. Cela aussi n'est qu'un rayon passager de la gloire du royaume qu'un jour prochain verra établi.

Une autre série d'années s'écoule et *le Roi* apparaît sur la montagne de la Transfiguration. Les trois disciples contemplant sa gloire: « Son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière. » Deux hommes, Moïse et Elie, apparaissent avec lui en gloire. A coup sûr, maintenant, le royaume sera établi; maintenant a lui pour le monde fatigué le temps de la bénédiction promise. Voilà le roi, la postérité de la femme, l'héritier d'Abraham, et le fils de David. Ces deux hommes s'entretiennent avec lui, et n'est-ce pas de la gloire de son royaume, de la grandeur et de la majesté de son règne qu'ils parlent? Non, c'est un tout autre sujet qui les occupe: « Ils parlaient de la mort qu'il allait accomplir à Jérusalem. » Une nuée les couvrit tous de son ombre: quand elle se fut dissipée, la manifestation de sa majesté avait disparu. Certes, elle fut courte la vision qu'ils eurent de la gloire de Christ. Elle s'évanouit de devant leurs yeux, mais non de leur mémoire, aussi promptement que le songe de Jacob. Et au temps convenable, le sujet de la conversation qui avait eu lieu sur la montagne fut rendu clair pour ses disciples par sa mort. Le Roi était venu, et s'en était allé. Depuis qu'il avait été pendu à la croix, et que Pilate avait donné ordre d'en descendre son corps, le monde ne l'a-

avait plus vu. Était-ce là tout ce dont on devait jouir de la gloire du roi et du royaume? Rejeté par le monde, avait-il disparu à jamais? Le monde peut ignorer et ignore effectivement la vérité de son retour. Pour nous, nous l'attendons, et le royaume également. « Car il faut qu'il règne, jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. » (1 Cor. xv, 25.)

L'homme, le fils d'Adam, la postérité de la femme, aura la domination qu'Adam a perdue. Melchisédec, roi et sacrificateur, bénira encore Israël. L'échelle de communication entre la terre et le ciel sera manifestée un jour comme établie. Déjà les circonstances sous lesquelles elle peut être dressée ont commencé à se développer. (Voyez Jean 1, 51, *ἀπ' ἀπρι*, « désormais vous verrez, » etc.) Les Juifs et les Gentils se réjouiront ensemble devant le Seigneur. (Deut, xxxii, 45). Le trône sera établi dans la paix et le jugement s'unira à la justice. (Ps. xciv, 45). Tous ces avant-goût de félicité auront leur plein accomplissement dans la présence permanente et le règne de Celui qui seul est digne de recevoir et de retenir la souveraineté de la terre.

Mais comment un roi pouvait-il régner en justice aussi longtemps que le péché et l'iniquité abondaient? Comment le bonheur pouvait-il être la constante portion des saints de Dieu, et comment la terre pouvait-elle être dans l'allégresse et se réjouir avec eux, aussi longtemps que la souffrance, la maladie et la mort avaient la puissance de couper court à leur joie? Comment un homme pouvait-il régner sans rival sur ce monde, aussi longtemps que Satan qui en avait usurpé la souveraineté, et la proclamait en disant : « Je te donnerai toutes ces choses, » etc., conservait le titre de prince de ce monde? Il fallait que tout cela fût

vaincu. Il mourut, Lui, le Roi ; mais il ressuscita. Tout semblait perdu à sa mort. — A sa résurrection il fut manifesté que tout était gagné. Il abolit le péché par le sacrifice de Lui-même. Par sa mort, il a vaincu la mort et celui qui avait la puissance de la mort, c'est à dire le diable. ( Héb, ix, 26 ; 2 Tim. i, 10 ; Héb, ii, 14. )

Il ne lui reste plus rien à faire, qu'à prendre le royaume. Néanmoins il attend — nous savons pourquoi. Il attend le temps fixé par le Père. ( Ps. cx, 4 ). Il diffère pour le salut des âmes. ( 2 Pier. iii, 9, 15 ). Sa prochaine apparition au monde sur cette terre aura pour but de réclamer le royaume pour les siens. Alors sera vu l'homme en puissance, confessé par tous comme Seigneur, reconnu par Israël comme Roi.

Oh ! de quel intérêt sont remplies ces rapides perspectives de la gloire du royaume qui, tout en permettant aux saints de jadis de goûter pour un moment quelque chose de cette joie qui sera encore connue sur la terre, leur faisaient porter leurs regards en avant comme des gens dont les désirs et les aspirations n'étaient pas encore pleinement satisfaits ! Et certainement, tout en connaissant une position céleste, et nous réjouissant en elle, nous aussi nous devons prendre un intérêt profond à tout ce qui concerne la gloire de Christ sur cette terre, et l'entière délivrance de la création du pouvoir du dieu de ce monde par l'établissement de la puissance et de la souveraineté de la personne du second Homme, le Seigneur (venu) du ciel.

## LE DÉVOUEMENT CHRÉTIEN

S'il y a une chose qui ait une importance spéciale aujourd'hui, c'est le dévouement chrétien. Ce n'est pas que je le sépare de la doctrine chrétienne, mais je le fonde sur elle. Je ne le sépare pas non plus — assurément — de la présence ni de la puissance de l'Esprit, une des plus importantes de ces doctrines ; car il est produit par là. Mais je regarde le dévouement chrétien, fondé sur la vérité et produit par la puissance du Saint-Esprit, comme étant de la plus haute importance pour les saints eux-mêmes et pour le témoignage de Dieu. Je crois assurément que la doctrine est d'une profonde importance maintenant — la clarté quant à la rédemption, et la paix qui appartient au chrétien par le moyen de la justice divine ; la présence et la puissance vivante du Consolateur envoyé du ciel ; l'espérance sûre et bénie du retour de Christ pour nous prendre auprès de lui-même, afin que là où il est, lui, nous, nous y soyons aussi, afin que, le voyant comme il est, nous lui soyons semblables, et que si nous mourons, nous soyons présents avec lui ; la connaissance qu'étant ressuscités avec lui, nous serons bénis, non-seulement par le moyen de Christ, mais *avec* Christ ; l'identification profonde et pratique avec lui, par le moyen de notre union avec lui, par le Saint-Esprit : toutes ces choses, et bien des vérités qui s'y rattachent, étant retenues

par la puissance du Saint-Esprit, nous séparent du monde, protègent l'âme par la possession spirituelle de Christ glorifié, la conscience que nous possédons Christ, la protègent, dis-je, contre les attaques de l'incrédulité de nos jours, et donnent une force vivante à la joie et à l'espérance de toute la vie du chrétien. Mais l'expression de la puissance de ces choses dans le cœur, se manifestera par le dévouement.

Le christianisme a exercé une puissante influence sur le monde, même où il est ouvertement rejeté, aussi bien que dans les lieux où l'on fait profession de l'accepter. Le soin des pauvres et les efforts pour fournir à leurs besoins temporels, sont devenus des devoirs reconnus dans la société. Et là où la vérité est inconnue, et où le christianisme est corrompu, un zèle diligent à cet égard, sur la fausse base du mérite, est largement employé pour propager cette corruption. Et même où l'incrédulité domine, les habitudes de sentiment produites par le christianisme dominant; l'homme devient l'objet d'un soin diligent, quoique souvent perverti. Le témoignage du vrai chrétien ne devrait certainement pas manquer, là où le mensonge a imité les bons effets de la vérité. Mais il y a des motifs plus élevés que cela; et c'est du véritable caractère du dévouement que je désire parler.

J'accepte comme la règle générale, que, sauf un appel spécial de la part de Dieu, les chrétiens doivent demeurer dans l'état dans lequel ils ont été appelés. C'est là uniquement la sphère de leur marche; les motifs et le caractère de cette marche sont intérieurs. Ceux-ci se résument en un seul mot, — Christ. Il est à la fois la vie, et l'objet ou le motif de la vie, en nous, donnant ainsi à notre marche son caractère pro-

pre. « Pour moi, dit l'apôtre, vivre, c'est Christ. » Il y a deux grandes parties de la vie divine, dont l'une est le dévouement. Toutes deux sont pour nous des privilèges infinis et inexprimables ; toutes deux sont parfaitement réalisées par Christ, et manifestées en lui. L'une, Dieu lui-même ; l'autre, les actes et la manifestation de sa nature, en tant qu'amour, le témoignage divin de sa nature qui est amour. C'est ce qui fut vu en Christ. Sa communion avec son Père était parfaite, aussi bien que son désir de le glorifier. La vie pour lui était la vie « à cause du Père » (Jean vi. 57, *dia ton Patera*).

Mais il était aussi la manifestation (quoiqu'il lui en coûtât à lui-même) de l'amour divin envers les hommes. Ces choses ne pouvaient être séparées dans son âme. Son Père était continuellement ses délices et son objet ; l'expérience de l'amour de sa part et la manifestation de son Père, et par là de la nature divine, étaient constants et parfaits. Mais c'était là son dévouement. Il faut ajouter à cela un autre principe, pour compléter ceux qui gouvernaient sa marche, savoir : une obéissance entière à la volonté de son Père, le fait qu'il avait cette volonté pour son motif constant. L'amour pour le Père, et l'obéissance au Père donnaient la forme et le caractère à son amour pour nous. Et il en est de même de nous, sinon en ce qu'il devient *lui-même* pour nous plus immédiatement notre objet ; mais cela n'empêche en aucune manière la manifestation de la nature divine dans l'amour. « Soyez donc *imitateurs de Dieu* comme de bien-aimés enfants ; et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés, et s'est donné lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en odeur de bonne senteur. » Remarquez ici la plénitude de motif



et de caractère qui est montrée, et combien ce motif et ce caractère sont élevés et bénis. Nous sommes imitateurs de Dieu. Nous marchons dans l'amour comme le Christ nous a aimés. C'est l'exercice de l'amour divin, comme il a été manifesté en Christ. Cet amour n'a aucune limite. Il s'est donné lui-même, — rien de moins — lui-même tout entièrement; principe qui est souvent répété quant à Christ; c'est son amour pour nous; il s'est donné lui-même pour nous. Toutefois Dieu était l'objet et le motif qui en constituaient la perfection. Offrande et sacrifice à Dieu, en odeur de bonne senteur! C'est ainsi que nous sommes appelés à marcher, à imiter Dieu, à le suivre, selon qu'il s'est manifesté en Christ.

Si c'est une chose bénie que de nous glorifier en Dieu, qui est amour, c'est aussi une chose bénie de le suivre dans l'amour qu'il a exercé. Toutefois cet amour, en tant que manifesté en Christ comme homme, a Dieu lui-même pour son objet; et il en est de même de nous. Lorsque l'amour qui descend de Dieu agit dans l'homme, il tend toujours vers Dieu et s'élève à lui, comme ayant justement et nécessairement Dieu pour son objet. Il ne saurait rien avoir de moins élevé pour sa source, quels que soient ceux envers qui il s'exerce. Tout l'encens de l'offrande du gâteau était brûlé sur l'autel, quelque agréable qu'en fût l'odeur pour d'autres. C'est ce qui constitue, comme je l'ai dit, son caractère essentiel et son excellence; et sa vraie action en nous n'est pas au-dessous de son action en Christ. «Par ceci, dit Jean, nous avons connu l'amour, (c'est) que lui a laissé sa vie pour nous et nous devons laisser (nos) vies pour les frères.» Il n'est nullement question d'une coupe de colère pour nous. A cet égard Christ demeurerait nécessairement seul;

mais quant à tout sacrifice de soi-même manifesté en lui, nous sommes appelés à le manifester, comme ayant sa vie — *lui-même* — en nous.

Mais je désire considérer ce point un peu plus méthodiquement, avant d'y insister auprès de mes frères par voie d'exhortation.

Quant à la récompense, *comme motif*, ou quant au mérite, il est clair que toute pensée d'une telle nature détruit toute la vérité quant au dévouement, parce qu'il y a là absence complète d'amour. C'est le moi ; c'est chercher, comme « Jacques et Jean », à avoir une bonne place dans le royaume. Il est bien question de récompense dans l'Écriture, mais elle est présentée pour nous encourager dans les difficultés et les dangers dans lesquels nous conduisent des motifs plus élevés et plus vrais. Il en est ainsi de Christ lui-même, lequel, à cause de la joie qui lui était proposée, a enduré la croix, ayant méprisé la honte. Cependant nous savons bien que son motif, c'était l'amour. De même Moïse : « Il tint ferme comme voyant celui qui est invisible ! ». « Car il regardait à la rémunération ». Son motif était sa sollicitude pour ses frères. C'est ainsi que la récompense est présentée ; et de cette manière, c'est une grande bonté de Dieu. « Mais chacun recevra sa propre récompense selon son propre travail. »

L'origine est la source de tout vrai dévouement, c'est l'amour divin remplissant nos cœurs, et y opérant : comme le dit Paul : « L'amour du Christ nous étreint. » Sa forme et son caractère doivent être tirés des actes de Christ. Ainsi il faut d'abord connaître la grâce pour soi-même ; car c'est ainsi que je connais l'amour. C'est ainsi que cet amour « est répandu dans nos cœurs. » Nous apprenons l'amour divin dans la rédemption divine. Notez bien aussi que cette rédemption nous

place dans la justice divine devant Dieu. Dès lors toute question de mérite, de justice, est exclue, et tout ce qui tend à satisfaire le moi dans notre travail, est mis de côté. Nous avons appris que «la grâce règne par la justice en vie éternelle par Jésus-Christ.» L'amour infini et parfait de Dieu envers nous a opéré, et l'a fait lorsque nous n'étions que pécheurs; a pensé à nos besoins; nous a donné la vie éternelle en Christ; alors que nous étions morts dans nos péchés, nous a donné le pardon et la justice divine, quand nous étions coupables; nous donne maintenant de jouir de l'amour divin; de jouir de Dieu, parce que son Esprit habite en nous, et d'avoir toute assurance au jour du jugement,» parce que comme Christ—le juge—est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde. Je parle de tout cela maintenant en vue de l'amour qui y est manifesté. Il est vrai que cela ne pouvait être divinement sans la justice. Mais la chose a été glorieusement réalisée par Christ, et le cœur peut librement jouir de l'amour de Dieu, sans empêchement — amour manifesté envers les hommes dans l'homme. Car les anges mêmes apprennent «les richesses de sa grâce, par sa bonté envers nous dans (le) Christ Jésus.» Cela attache nos cœurs à Christ, nous amenant à Dieu en lui, et amenant Dieu, en lui, jusqu'à nous. Nous pouvons dire que rien ne nous sépare de cet amour. Le premier effet, c'est d'élever le cœur en haut, et ainsi, de le sanctifier; nous bénissons Dieu, nous adorons Dieu, qui nous est ainsi connu: nous avons nos délices en Jésus, nos délices mêlées d'adoration.

Mais parce que nous sommes ainsi près de Dieu, et en communion avec lui, que nous sommes non-seulement unis à Christ, mais unis à lui avec la conscience de l'être par le Saint-Esprit, l'amour divin se répand dans

nos cœurs et à travers nos cœurs. Nous sommes animés par cet amour, par le moyen de la jouissance que nous en avons. C'est ainsi qu'en réalité, « Dieu demeure en nous », comme l'exprime Jean, et que « l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs, » comme le dit Paul. Cet amour se répand ainsi, comme il le faisait en Christ. Ses objets et ses motifs sont les mêmes qu'en lui, si ce n'est qu'il intervient lui-même comme révélant cet amour. C'est l'amour de Dieu dans (le) Christ Jésus notre Seigneur ; ce n'en est pas moins Dieu, mais Dieu révélé en Christ, car c'est là que nous avons appris l'amour. Ainsi, dans tout vrai dévouement, Christ est le premier objet, et l'objet dominant ; puis il y a les siens qui sont dans le monde. Ensuite viennent les hommes — nos semblables : d'abord leurs âmes, puis leurs corps, et tous les besoins qu'ils ont. Sa vie en faisant du bien aux hommes, gouverne la nôtre, mais sa mort gouverne le cœur. « Par ceci nous avons connu l'amour, (c'est) que lui a laissé sa vie pour nous ». « L'amour de Christ nous éteint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. »

Il faut remarquer aussi que, comme la rédemption et la justice divine sont ce par quoi la grâce règne et que l'amour est connu en sorte que toute idée de mérite et de propre justice est complètement exclue, ainsi il s'agit d'une nouvelle vie en nous, qui jouit de Dieu, et à laquelle aussi son amour est précieux ; laquelle seule est capable (comme étant d'une même nature) de se réjouir dans la béatitude qui est en Dieu, et dans laquelle son amour divin opère envers d'autres. Ce n'est pas la bienveillance de la nature, mais l'acti-

tivité de l'amour divin dans le nouvel homme. Sa pureté est ainsi mise à l'épreuve, parce que Christ a nécessairement la première place dans cette nouvelle nature, et son activité est selon son appréciation du bien et du mal, que le nouvel homme seul possède et dont Christ est la mesure et le motif. « Non-(seulement) comme nous l'avions espéré, dit Paul en parlant de l'activité de l'amour (c'était plus que ce qu'il avait espéré), mais ils se sont donnés premièrement eux-mêmes au Seigneur, et puis à nous, par la volonté de Dieu. »

Mais c'est plus encore qu'une nouvelle nature. Nos corps sont les temples du Saint-Esprit ; et l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. Et de même qu'il jaillit comme une fontaine d'eau en nous jusque dans la vie éternelle, ainsi aussi des fleuves d'eau vive coulent de nous par le Saint-Esprit que nous avons reçu. Ainsi donc, tout vrai dévouement est l'action de l'amour divin dans les rachetés par le Saint-Esprit qui leur est donné.

Il peut y avoir un zèle qui parcourt la mer et la terre, mais qui est dans l'intérêt d'un préjugé, ou qui est l'œuvre de Satan. Il peut y avoir une bienveillance naturelle, revêtue d'un plus beau nom, et qui s'irrite, si elle n'est pas acceptée à cause d'elle-même. Il peut y avoir le sentiment de l'obligation et l'activité légale ; et cela, par la grâce, peut mener plus loin quoique ce soit la pression de la conscience, et non l'activité de l'amour. L'activité de l'amour ne détruit pas le sentiment de l'obligation dans le saint, mais cela change tout le caractère de son œuvre. « Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. » En Dieu l'amour est actif, mais souverain ; dans le saint, il est actif, mais c'est un devoir, à cause de la grâce. Il faut qu'il soit libre, pour avoir le caractère divin — pour être amour.

Toutefois nous devons tout cela, et plus que tout cela, à celui qui nous a aimés. L'Esprit de Dieu, qui demeure en nous, est un Esprit d'adoption, et par là même un Esprit de liberté avec Dieu ; mais il fixe le cœur sur l'amour de Dieu d'une manière qui étreint. Tout sentiment convenable dans une créature doit avoir un objet, et pour être dans le vrai, il faut que cet objet soit Dieu — et Dieu révélé en Christ comme le Père ; car de cette manière Dieu possède nos âmes. C'est pour cela que Paul, en parlant de lui-même, dit : « Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi ; et ce que je vis maintenant en (la) chair, je le vis dans (la) foi, la (foi) du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. » Sa vie était une vie divine. Christ vivait en lui, mais c'était une vie de foi, une vie qui subsistait entièrement par un objet, et cet objet était Christ ; et il le connaissait comme le Fils de Dieu qui l'avait aimé, et qui s'était livré lui-même pour lui. Nous trouvons ici le caractère pratique et le motif du dévouement chrétien — vivre à Christ. Nous vivons à cause de Christ : il est l'objet et la raison de notre vie (tout ce qui est en dehors est la sphère de la mort) ; mais cela dans la puissante étreinte qui vient du sentiment de son amour en se livrant lui-même pour nous. Ainsi, dans un passage déjà cité, nous lisons : « L'amour de Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. » Ils vivent à cela et pour cela, et rien d'autre. Cela peut être un motif pour bien des devoirs ; mais c'est le motif et le but de la vie. Nous ne sommes pas à nous-mêmes ; car nous avons

été achetés à prix, et nous sommes appelés à glorifier Dieu dans notre corps, qui lui appartient.

Ce qui est supposé ici, ce n'est pas une loi qui combat ou réprime une volonté recherchant son bon plaisir, mais le sentiment béni et reconnaissant que nous nous devons nous-mêmes au Fils béni de Dieu, en réponse à son amour, et un cœur qui entre dans cet amour et s'occupe de son objet par le moyen d'une vie qui découle de Christ, et de la puissance du Saint-Esprit. Dès lors c'est une loi de liberté. Dès lors aussi le cœur ne peut avoir que des objets de service tels que cette vie peut en avoir, et sur lesquels le Saint-Esprit peut fixer le cœur ; et ce service sera un service libre accompli avec joie. La chair pourra chercher à l'empêcher, mais ses objets ne peuvent être ceux que le nouvel homme et le Saint-Esprit recherchent. Le cœur se meut dans la même sphère que Christ. Il aime les frères, car Christ les aime ; il aime tous les saints, car Christ le fait. Il cherche tous ceux pour lesquels Christ est mort, sachant toutefois que pas un d'eux ne peut être amené que par la grâce seule ; et il « endure tout pour l'amour des élus, afin qu'eux aussi obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus avec la gloire éternelle. » Il cherche à présenter « tout homme parfait en Christ ; » à voir les saints croître « en toutes choses jusqu'à lui, qui est le Chef, » et « marcher d'une manière digne du Seigneur. Il cherche à voir l'Eglise présentée au « Christ (comme) une vierge chaste. » Il persévère dans son amour, bien qu'aimant beaucoup plus, il soit moins aimé. Il est prêt à endurer « les souffrances comme un bon soldat de Jésus-Christ. »

Le motif, qui nous gouverne, caractérise toute notre marche — tout est jugé par là — un homme adonné au plaisir jette l'argent ; il en est de même d'un hom-

me ambitieux. Ils jugent de la valeur des choses par le plaisir et le pouvoir. L'homme avare regarde leur marche comme une folie, et juge de toutes choses par leur tendance à enrichir. Le chrétien juge de tout par Christ. Si une chose empêche sa gloire, en lui-même ou en d'autres, il la rejette. Cela est jugé, non comme un sacrifice à faire, mais comme un empêchement qu'il faut jeter loin de soi. Toutes choses sont regardées comme une perte et comme des ordures, « à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus notre Seigneur. » Ce n'est pas un grand sacrifice, que de jeter loin de nous *des ordures*. Quelle bénédiction que le moi ait disparu ici ! « *Ce qui m'était un gain,* » s'évanouit. Quelle délivrance il y a là ! Précieux pour nous d'une manière inexprimable, et de nature à élever moralement nos âmes ! Christ s'est livré lui-même. Nous avons le privilège de nous oublier nous-mêmes et de vivre à Christ. Notre service (en grâce) sera récompensé ; mais l'amour a sa joie en servant dans l'amour. Le moi aime à être servi ; l'amour trouve sa joie à servir. C'est ce que nous voyons, en Christ, sur la terre, maintenant ; quand nous serons dans la gloire, il se ceindra, et nous servira. Et si nous avons ce privilège, ne serons-nous pas heureux de l'imiter, de le servir, de nous livrer à lui qui nous aime d'un tel amour ? Vivre à Dieu intérieurement, c'est le seul moyen possible de vivre à lui extérieurement. Toute activité extérieure, qui n'est pas mue et gouvernée par cela, est de la chair, et même un danger pour l'âme — tend à nous amener à nous passer de Christ, et introduit le moi. Ce n'est pas le dévouement, car le dévouement chrétien, c'est le dévouement à Christ, et pour qu'il existe il faut que nous soyons attentifs à être *avec lui*. Je redoute une grande activité, sans beaucoup



dé communion avec lui; mais je suis assuré que quand le cœur est avec Christ, il vivra à lui.

La forme du dévouement, de l'activité extérieure, sera gouvernée par la volonté de Dieu et la capacité qu'on a pour servir; car le dévouement est une chose humble et sainte, et il fait la volonté du Maître: mais l'esprit d'un service pour Christ, entier et sans partage; est la vraie part de *tout* croyant. Nous avons besoin de sagesse: Dieu la donne libéralement. Christ est notre vraie sagesse. Nous avons besoin de puissance: nous l'apprenons dans la dépendance de celui qui nous fortifie. Le dévouement est un esprit dépendant aussi bien qu'humble.

Il en était ainsi de Christ. Le dévouement sert son Seigneur. Il a courage et confiance dans le sentier de la volonté de Dieu, parce qu'il s'appuie sur la force divine en Christ. *Christ* peut faire toutes choses. Ainsi, le dévouement est patient et fait ce qu'il a à faire selon la volonté et la parole de Christ; car alors Christ peut agir, et c'est lui qui fait tout le bien qui est fait.

Il y a un autre aspect du dévouement que nous avons à considérer. Le simple fait d'un service sans partage dans l'amour, n'est que joie et bénédiction. Mais nous sommes dans un monde où ce service sera combattu et rejeté, et le cœur voudrait naturellement s'épargner soi-même. C'est là ce que Pierre mettait devant Christ, et Christ le traita comme Satan. Nous trouverons que la chair recule instinctivement devant le fait du dévouement à Christ et devant ses effets, parce que c'est renoncer à soi-même, et que cela attire sur nous l'opprobre, le mépris et l'opposition. Nous avons à prendre notre croix pour suivre Christ; non pas à retourner pour prendre congé de ceux qui sont

dans la maison. Si nous tenons ce langage, c'est qu'en effet, il s'agit toujours pour nous de notre maison, et nous serons tout au plus, comme « Jean, qui était surnommé Marc, » dans l'œuvre. Et alors on trouvera que c'est toujours : « Permits-moi *premièrement* ! » Si on admet quelque chose d'autre que Christ, elle sera avant Christ, et ce ne sera pas le dévouement à lui avec un œil simple. Mais voici ce qui est difficile pour le cœur : c'est qu'il n'y ait aucune satisfaction de soi, aucun ménagement de soi, aucune indulgence pour soi ! Et pourtant aucune de ces choses n'est le dévouement à Christ et à autrui, mais même l'opposé. Dès lors, si nous devons vivre à Christ, il nous faut nous tenir pour morts, « mais pour vivants à Dieu dans (le) Christ Jésus. » Et dans le fait, si, dans la pratique, on permet à la chair d'agir, elle est un empêchement continuel, et alors l'opprobre et l'opposition deviennent un fardeau et non une gloire. Nous avons, avec Paul, à porter « toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps, » et à avoir ainsi la sentence de mort réalisée en nous-mêmes. C'est ici qu'intervient le secours du Seigneur, au travers des épreuves et des difficultés. Mais « nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. » Rien ne nous sépare de cet amour. Mais si nous en venons au gouvernement de notre propre cœur, nous trouverons que de porter « toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus, » est la grande difficulté, et devient la pierre de touche de l'état intérieur de l'âme. Toutefois, il n'y a ni liberté de service, ni puissance, sinon dans la mesure que nous réalisons cette parole ; seulement, remarquez-le bien, nous avons cette puissance dans le sentiment de la grâce. C'est la puissance du

sentiment que nous avons qu'il est mort et qu'il s'est livré pour nous, qui, par la grâce, nous conduit à nous tenir nous-mêmes comme morts à tout, excepté à lui-même. Extérieurement, la chose peut être comparativement facile, et il en est de même du travail extérieur, lorsque l'opposition du moi et de Satan n'est pas sentie. Mais réaliser le fait de la mort de Christ, en face du *moi* — démasqué par la croix — suppose que Christ est tout dans les affections. La vraie puissance et la vraie qualité du service sont mesurées par cela — l'opération de l'Esprit de Dieu par nous. C'est là la seule voie de dévouement devant Dieu ; il y a la puissance de Dieu, et nous avons la pensée de Christ dans le service que nous accomplissons. Cela seul est la vie. Tout le reste de notre existence (pour ne pas parler de ce qui est perte ou jugement), *périt* quand notre souffle s'en va. Cela appartient au premier Adam et à la scène où il se meut, et non au dernier Adam. Il n'y a que la vie que nous vivons par Christ qui demeure la vie.

Ses motifs et son caractère sont doubles : la croix et Christ dans la gloire. A la croix l'amour de Christ nous étreint, et nous porte à nous livrer nous-mêmes tout entièrement à celui qui s'est livré *lui-même* entièrement pour nous. La pensée de gagner Christ et d'être semblables à lui dans la gloire, donne de l'énergie, et la source de la puissance de l'espérance pour notre sentier. Mais quelle puissance et quelle force dans le premier motif, si nous l'avons vraiment senti ! Toutefois combien il est humble ! Il nous conduit à faire peu de cas de nous-mêmes en la présence d'un tel amour. Nous voyons que nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais que nous avons été achetés à prix. Et ce n'est pas tout. Le sentiment de l'amour de Christ

prend possession du cœur et nous étreint. Nous désirons vivre à celui qui s'est livré lui-même pour nous. La perfection de l'offrande, la manière absolue et parfaite dont elle fut offerte, aussi bien que son amour pour nous en cette offrande, agissent avec puissance sur nos âmes. Christ « par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache. » Le sentiment que nous ne sommes pas à nous-mêmes donne plus de force à ses droits sur nos cœurs, mais ôte en même temps toute idée de mérite dans le dévouement, tant sont sages et sanctifiantes les voies de Dieu ! Combien aussi la pensée de gagner Christ nous fait estimer toutes choses autour de nous comme une perte et comme des ordures, à cause de l'excellence de la connaissance de lui-même ! Que sont toutes choses en comparaison de lui plaire, de le posséder et d'être semblable à lui pour toujours ! Cela lie la valeur de Christ, comme motif, avec tout ce que nous faisons. Cela conduit à une vraie largeur de cœur ; car tout ce qui lui est cher nous devient précieux ; mais en même temps, nous sommes gardés par là de tout dérèglement des sentiments naturels, car nous sommes exclusivement attachés à Christ. Ce qui n'est pas pour sa gloire est impossible. Ainsi le péché est pratiquement mis hors du cœur par la puissance d'affections divines, par le fait que le cœur est rempli de lui. Dans la pratique, la nouvelle nature vit uniquement comme ayant Christ pour son objet.

Remarquez aussi que cela s'applique à toutes choses parce que nous avons à plaire à Christ en toutes choses. La toilette, les manières mondaines, la mondanité sous toutes ses formes, disparaissent. Elles ne peuvent être conformes à Christ, ni agréables à Christ — à lui que le monde a rejeté parce qu'il rendit témoi-

gnage de lui que ses œuvres étaient mauvaises. Le ton de l'esprit n'est pas conforme au monde et ne se rapporte pas au monde, sinon pour lui faire du bien quand on peut. La place du chrétien c'est d'être l'épître de Christ. Lorsque Christ possède ainsi le cœur, il y a une puissance qui nous circonscrit. Les motifs, les pensées, les relations du monde n'entrent pas dans le cœur. Mais comme Christ agit sur tout au dedans, et que tout dans le cœur se rapporte à lui, un tel état manifeste dans le monde son propre caractère en Christ. On est gardé du mal, et il y a l'exercice actif du bien qui est en lui — l'amour de Dieu. Le cœur est exclusivement pour Dieu, mais toute la bénédiction de Dieu se déploie selon la mesure même dans laquelle le vase la contient. Cet amour est actif. Christ a purifié « pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres. » L'amour de Christ était actif; mais cet amour est gouverné par la pensée de Christ. Cet amour aime les frères, comme Christ le fit, c'est-à-dire qu'il a sa source en lui-même, et non dans son objet; mais il sent toutes leurs tristesses et toutes leurs infirmités, tandis qu'il est au-dessus de tout cela; en sorte qu'il peut supporter et pardonner, et y trouver l'occasion de sa sainte activité. Il est à la fois d'un esprit tendre, et ferme dans la conformité au sentier divin, car tel était l'amour de Christ. Il a encore un autre caractère: quels que soient son dévouement et son activité, il y a obéissance aussi. Il ne saurait avoir une volonté selon la justice dans une créature, parce que justice, dans une créature, c'est obéissance. Adam tomba, ayant une volonté indépendante de Dieu. Christ vint pour faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé; et dans son dévouement le plus élevé, son sentier était celui de l'obéissance.

« Le chef du monde vient ; et il n'a rien en moi : mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais. » Cela nous guide à la fois dans le dévouement, et nous garde tranquilles et humbles.

Voici donc notre conclusion : un dévouement à Christ, simple et sans partage ; Christ le seul objet, quels que soient les devoirs dans lesquels un tel motif peut nous conduire à être fidèles ; point de conformité au monde qui l'a rejeté ; une espérance vive et céleste, qui se lie avec Christ dans la gloire, avec Celui qui viendra pour nous prendre auprès de lui-même et nous rendre semblables à lui-même, en sorte que nous devrions être « semblables à des serviteurs » qui attendent leur Seigneur ; son amour nous étreignant, de sorte qu'en toutes choses nous ayons soin de ce dont il a soin ; Christ crucifié, Christ devant nous comme notre espérance : les centres autour desquels tourne notre vie entière.

Il y a un autre point que je ferai peut-être bien de remarquer, et qui établit la différence évidente entre le dévouement et la bonté naturelle. « Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux. » Le Seigneur ne leur dit pas de faire briller leurs bonnes œuvres devant les hommes ; ailleurs, il dit le contraire. Mais leur profession de Christ doit être tellement distincte, que les hommes puissent savoir à quoi attribuer leurs bonnes œuvres, et glorifier leur Père qui est aux cieux. Ce qui manque, ce qu'il faut désirer parmi les chrétiens, c'est que, par la grâce, ils soient des chrétiens dévoués, clairement dévoués, dans toutes leurs voies, dévoués de cœur et d'âme à Celui qui les a aimés et qui s'est livré lui-même pour eux.

# NOTES

## SUR L'ÉPITRE AUX GALATES

---

### CHAPITRE V.

---

Il est bon de remarquer la manière différente dont le Saint-Esprit présente la liberté dont le croyant jouit maintenant. Dans Jean VIII, 32 à 36, elle est attribuée au Fils, et au Fils de Dieu agissant par la vérité; et sous les deux points de vue en contraste avec la loi. Et même le chapitre entier est très-frappant à cet égard. Car nous avons le cas d'une femme surprise en adultère, sur le fait même; et l'homme ne se fait aucun scrupule de se servir de cela dans un but d'égoïsme: et remarquez-le bien, c'est l'homme *religieux*! Il se place, comme il pouvait le supposer, du côté de Dieu, pour juger la culpabilité la plus grave, la plus claire et la plus positive, et cela sans miséricorde et sans jugement de soi-même. Bien plus: il voudrait employer le cas du péché et de la honte de l'homme, et la loi de Dieu, non-seulement pour s'élever lui-même et prétendre à une justice qu'il n'a pas, mais pour déshonorer le Fils de Dieu. Or, c'est là la thèse du chapitre, et elle a fait ressortir d'une manière triomphante la gloire de Christ. Car il ne vint nullement pour ternir la loi. Mais alors il y avait une gloire qui l'emportait de beaucoup, et elle était venue —

une gloire devant laquelle la dignité de la loi devenait pâle; et Christ la manifestait bien clairement. Ce n'est pas qu'il ait proféré une seule parole pour rabaisser la loi; ce qui assurément n'aurait pu venir de Dieu. Mais néanmoins il démontra l'impuissance totale de la loi pour répondre à l'état du pécheur, sinon par le moyen d'une destruction qui va bien plus loin que ceux qui la citent ne s'y attendent. La loi détruit la main coupable qui la manie, aussi bien que celui contre qui elle est dirigée. Elle est à deux tranchants dans son caractère, quand Christ parle; et ceux qui en appelaient à la loi contre la pauvre femme adultère remplie de honte, furent forcés d'en sentir le plus vivement le tranchant. Ce furent eux, et non elle, qui se retirèrent couverts de confusion de la présence de Christ; mais, remarquez-le bien, il ne s'agit pas de Christ se servant de la loi, mais de Christ, comme lumière divine agissant sur la conscience. Néanmoins, il exposa de la manière la plus complète leur folie et leur péché de recourir à la loi. Il montra que celui-là seul qui serait sans péché pouvait justement jeter le premier la pierre. La loi n'avait jamais soulevé une telle question. Mais Christ fait paraître une puissance, et une étendue de portée, et un caractère scrutateur qui n'avaient jamais brillé auparavant: et qui ne peuvent maintenant être vus que dans lui et par lui. La loi disait simplement: tu ne feras pas cela; mais ce n'est pas là: « Que celui qui est *sans péché...* » Et qui était celui qui n'avait pas de péché? Celui-là seul qui n'était pas venu pour condamner. La loi pouvait dénoncer, mais il n'y avait personne pour l'exécuter. Car si sa sentence avait été exécutée, ils auraient tous été des hommes morts — tous également laissés sous la peine de la loi, quoi-



que pour des causes différentes. Ils se retirent dans une confusion sans espoir ; et la femme fut laissée en la présence du Fils, qui brille avec la parole de Dieu comme la lumière sur l'âme.

Dans tout le chapitre, ceux qui se tenaient sur le terrain de la loi, sont manifestés comme esclaves du péché. Ils pouvaient se vanter de ce qu'ils étaient enfants d'Abraham ; mais ils ne faisaient pas ses œuvres. Et certes Abraham, qui n'avait pas même connu cette loi dont ils se vantaient, avait connu *Jui*, le jour de Christ. Il avait vu la lumière de Dieu, et avait tressailli de joie de voir ce jour-là. Ici donc, lorsque l'homme, orgueilleux et coupable, est banni de la présence de Christ, il se présente à celle qui extérieurement était plus coupable, avec rien autre que la miséricorde. Ceci découle de ses droits divins comme Fils de Dieu ; employant la parole de Dieu et non la loi. La loi, au contraire, condamne toujours et tue, et ne peut que mettre l'âme dans la servitude. Mais c'est la prérogative de Christ, et de Christ seul, de donner la vraie liberté. C'est le Fils qui affranchit. La liberté que nous recevons découle de sa parole. Ainsi donc, c'est par la foi ; parce que « la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu. » Ces choses vont toujours ensemble — le Fils de Dieu opérant par la parole, et la parole reçue par la foi dans l'âme.

Mais il y a un autre point de vue qu'il appartenait spécialement à l'apôtre Paul de présenter ; c'est que Christ a accompli une œuvre en vertu de laquelle ceux-là mêmes qui étaient sous la loi sont amenés complètement hors de son domaine ; et quant à ceux qui précédemment n'étaient pas sous la loi, c'est-à-dire les Gentils, il est démontré qu'ils pèchent contre

la miséricorde qui leur est faite, si en aucune manière ils passent sous son joug. C'est à ce point qu'est arrivé l'apôtre Paul dans notre épître : « Tenez-vous donc fermes, » dit-il, « dans la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant, et ne soyez pas de nouveau retenus sous un joug de servitude. » Rappelez-vous aussi ceci, que parmi les Galates, le caractère de la servitude n'était pas tant ce qu'on appelle la loi morale que la cérémonielle. Je sais bien que beaucoup de personnes croiraient le dernier beaucoup plus sérieux que le premier. Mais au contraire, la sujétion du chrétien à la loi morale accuse un bien plus profond abandon de la vérité, que s'il s'agissait de la loi cérémonielle; parce que la loi cérémonielle, comme tout chrétien doit le sentir, tire toute sa signification et toute sa valeur de ce qu'elle est un type de Christ. Il n'en est pas ainsi des dix commandements; ils ne sont pas un type de Christ, mais ce que Dieu demande directement de la force et de la justice de l'homme, si l'homme en a. Et par conséquent, on peut comprendre qu'un chrétien vienne à s'embarrasser de types et d'ombres. Un esprit raisonneur peut se dire: Est-il possible de penser que la circoncision, sur laquelle Dieu a tant insisté avec Israël, doive être abandonnée maintenant? Si elle n'eut jamais aucune valeur, pourquoi fut-elle enjointe à la semence d'Abraham? Etsi elle était alors si significative et si obligatoire, pourquoi ne l'est-elle pas maintenant? D'ailleurs Christ n'enseigne-t-il point qu'elle n'était pas de Moïse, mais des pères?

Tout cela peut fournir un terrain plausible pour les sentiments et les arguments humains; mais l'Apôtre était conduit par le Saint-Esprit à traiter la question de l'introduction de la loi dans la mesure la plus

minime. Prenez la circoncision—le type de la mortification de notre nature : la chose est devenue vraie du chrétien en la mort de Christ. Mais les croyants auraient pu dire : Il doit y en avoir aussi une déclaration extérieure : pourquoi ne pas retenir le rite qui nous lie avec Abraham, Isaac et Jacob ? Nous sommes faibles et sujets à oublier ; pourquoi ne pas maintenant ce que « *les anciens* » estimaient si profondément, au même temps que nous jouissons de la bénédiction qui est nouvelle ? Mais l'Apôtre traite la chose d'une manière décisive dans cette épître. Quel que soit l'usage auquel Dieu ait appliqué la circoncision avant Christ, cela disparaît maintenant. « Tenez-vous donc fermes dans la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant, et ne soyez pas de nouveau retenus sous un joug de servitude. Voici, je vous dis, moi, Paul, que si vous êtes circoncis, Christ ne vous profitera de rien » — c'est-à-dire, si vous êtes circoncis après cela : il n'était pas question de ceux qui l'avaient déjà été. Mais s'ils le recherchaient encore comme chrétiens, « Christ ne vous profitera de rien. » Il ne veut pas dire que si quelqu'un avait fait la méprise grossière d'être circoncis, la chose ne pourrait pas lui être pardonnée ; mais que s'ils se soumettaient maintenant à cette ordonnance comme nécessaire à leur complète justification, l'efficace de Christ serait rendue nulle pour eux. Ainsi ce n'est pas seulement que Christ est un parfait Sauveur, mais il est Sauveur à l'exclusion de toute autre chose. Essayer d'ajouter à Christ, c'est au fond détruire le salut par Christ.

Ce principe est très-important ; parce que vous trouverez toujours que c'est constamment la ressource de l'ignorance que de dire : Eh bien ! nous recevons tous la même chose à un certain degré ; la seule diffé-

rence c'est que je crois quelque chose de plus que vous. Oui, mais ce quelque chose de plus, c'est éteindre la foi et annuler la valeur de Christ. Introduisez ce que vous voudrez, peu importe quoi, comme devant nécessairement être fait par vous — nécessaire comme moyen d'être « justifié devant Dieu, » l'avertissement de l'Apôtre s'applique : « Voici, je vous dis, ..... Christ ne vous profitera de rien. » Il y a plus : voyez la circoncision, que Dieu institua autrefois avec une solennité particulière, menaçant de mort ceux qui ne s'y soumettraient pas ; et voyez maintenant comment ce même Dieu, après avoir donné Christ, met fin à tout cela. La circoncision avait rempli son office ; et maintenant l'introduire de nouveau, ce serait obscurcir, déshonorer, et même détruire l'œuvre de Christ. Dieu avait par elle montré en figure, que le vieil homme devait être traité comme une chose vile et morte. Mais Christ est venu, et il n'y a pas maintenant un simple exercice de discipline sur le vieil homme, mais « une nouvelle création ; » et l'idée de mêler quelque chose qui serait fait au vieil homme, avec la nouvelle création, comme moyen de justification, offense à un haut degré l'Esprit de Dieu. « Voici, je vous dis, moi, Paul, que si vous êtes circoncis, Christ ne vous profitera de rien ; et je proteste de nouveau à tout homme circoncis, qu'il est dans l'obligation d'accomplir toute la loi. » Vous pouvez distinguer entre la partie cérémonielle, qui avait une signification si bénie, et la partie morale, par laquelle, comme vous l'avouez, l'homme ne peut être justifié ; mais vous ne savez pas ce que vous faites. Vous ne pouvez séparer la circoncision de la loi. Dieu a incorporé ce rite si formellement dans toute la structure de la loi, que,

quoiqu'elle eût existé auparavant, elle en devint ensuite une partie intégrante; et à partir de là elle s'amalgame si intimement avec elle, que vous ne pouvez séparer le rite du système entier. Si vous reconnaissez une partie quelconque du rituel comme ce à quoi vous êtes assujetti, [vous êtes responsable à l'égard de tout le système légal en général; vous êtes débiteur quant à tout ce qu'il demande. Et je désire appeler toute votre attention sur ce point : vous êtes dans l'obligation d'accomplir toute la loi.

Tout chrétien donc n'est-il pas sous cette obligation? Qu'ainsi n'advienne! c'est une fausse doctrine. S'il l'était, ce serait un homme perdu. Je sais bien qu'il y en a qui ne comprennent pas ceci; qui croient que Christ, outre qu'il a apporté le pardon, est simplement un moyen de les fortifier pour garder la loi. Mais c'est une ignorance triste et fondamentale du christianisme. Un chrétien a-t-il donc la liberté de violer la loi? Je m'écrie encore plus hautement : Qu'ainsi n'advienne! c'est une chose d'être dans l'obligation d'accomplir toute la loi, et une autre que Dieu puisse traiter légèrement aucune violation de la loi. Ne peut-il donc rien y avoir entre ces deux conditions — l'obligation d'accomplir la loi et la liberté de la violer? Ni l'une ni l'autre ne s'accordent avec la position du chrétien. Celui qui est libre de faire sa propre volonté est un homme méchant et sans loi. Celui qui est sous la loi pour l'accomplir, présente la condition propre du Juif et de nul autre. Le chrétien est placé sur un terrain entièrement différent. Il est sauvé par grâce et il est appelé à marcher dans la grâce; et le caractère de justice que Dieu demande en lui est d'une tout autre nature; ainsi qu'il est dit aux Philippiens : « Etant remplis du fruit de la justice qui est » — non

par la loi, mais — « par Jésus-Christ à (la) gloire et à (la) louange de Dieu » — par Christ sous la grâce et non sous la loi. Et ce n'est pas là seulement une question de justification. Je parle maintenant de la marche, de la responsabilité où est le Chrétien de faire la volonté de Dieu ; et je dis que c'est Christ, — et non la loi — qui est la mesure de la marche du chrétien ; ce qui fait toute la différence possible.

On dira peut-être : Christ n'était-il pas sous la loi ? Oui, assurément, mais il était en même temps au-dessus de la loi. Le chrétien — le Gentil — ne fut jamais sous la loi ; et maintenant qu'il croit, ayant été placé en Christ, il se trouve placé sur un terrain différent, auquel la loi ne s'applique point. Pour cette raison, tout chrétien (peu importe qui il était ou ce qu'il était) est regardé par Dieu comme d'entre les morts étant fait vivant, afin de porter du fruit pour Dieu. La loi n'a à faire à l'homme qu'aussi longtemps qu'il vit ; jamais après qu'il est mort. Mais « vous *êtes* morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu ? » Et il est à remarquer que ce n'est nullement là ce qui est dit de nous après une seconde bénédiction, l'extrême-onction, ou tout autre degré de perfection imaginaire. Nous commençons par là, et notre baptême le déclare. Ce que ce baptême annonce, c'est la mort de Christ et sa résurrection. Et s'il a pour moi quelque signification, il dit que je suis identifié avec Christ mort et ressuscité. Ce n'est plus la loi ayant à faire à moi, pour éprouver si elle peut tirer de moi quelque chose de bon. J'ai tout abandonné en recevant Christ, et je prends ma place en me fondant sur Christ, mort et ressuscité, et je suis baptisé pour son nom, comme d'entre les morts étant fait vivant, pour me livrer moi-même à Dieu.

Or ce n'est pas là quelque doctrine abstruse qui doit exiger une profonde connaissance de la Parole de Dieu. Elle n'est pas cachée sous quelque trope ou sous quelque figure dans un livre difficile, mais clairement présentée dans l'épître aux Romains, et c'est là la doctrine invariable. Ainsi donc, partout où vous jetez les yeux, c'est là la vérité qui fait la base du christianisme, c'est que Dieu a cessé d'avoir simplement à faire à l'homme dans la chair. Il a un autre homme, voire même un homme nouveau : Christ ressuscité d'entre les morts ; et c'est *lui* que le chrétien a reçu ; c'est là pratiquement ce que Dieu veut réaliser dans le cœur du chrétien. « Marchez en lui. » Un jeune chrétien peut se trouver abattu après avoir reçu Christ, par le sentiment du mal qu'il découvre en lui-même. Il s'étonne comment cela peut être. Il sait combien Christ mérite qu'on le serve, et il sent en lui-même combien peu il le sert comme il le devrait ; il est rempli de douleur à l'égard de lui-même, et il commence peut-être à douter s'il est vraiment un chrétien ou non. Il n'a pas encore appris sa leçon. Il ne connaît pas même à fond, ce que son baptême proclamait, la valeur de la possession d'un Sauveur qui est mort et ressuscité. Il est encore occupé de quelque chose qui est du vieil homme ; il le considère, et il s'attend à devenir meilleur, espérant que son cœur n'aura pas tant de mauvaises pensées, etc., qu'il avait autrefois ; tandis que la seule force du chrétien, c'est d'être rempli de Christ, de tout ce qui est précieux en lui devant Dieu. Dans la proportion que le saint jouit de Christ, il vit au-dessus de lui-même. Il y a l'exercice de ce en vertu de quoi il est dit que le chrétien est mort et ressuscité, — la nouvelle vie que le Saint-Esprit communique à tous ceux qui croient. Seulement le croyant sent ce qui

ne ressemble pas à Christ; mais il se repose sur ce que Christ est à l'égard de Dieu, et cela le rend heureux. Quand il devient tout occupé de ce qui se passe au-dedans de lui, il est abattu. Ce n'est pas qu'il ne doive se juger pour tout ce qui est contraire à Christ; mais il doit le traiter comme une chose vile et mauvaise, comme ce qui dérive de l'homme et non de Christ, et alors l'ayant confessé à Dieu, il doit s'en détourner résolument et s'attacher au Sauveur. Le croyant a acquis en Christ le droit de ne pas être abattu à cause de ce qu'il trouve au-dedans de lui; à ne pas être découragé parce qu'il n'habite point de bien en sa chair. N'est-ce pas là ce que la Parole révélée de Dieu lui dit si constamment? Et pourtant combien de personnes passent des mois et des années à attendre qu'il sorte quelque bien! Je ne veux pas dire sans doute qu'ils ne sont pas nés de Dieu; mais ils sont tellement sous l'effet de vieilles pensées et de vieilles notions, puisées dans des catéchismes, des livres de théologie et des sermons, qu'ils n'entrent pas dans la pleine liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant.

Rien ne peut être plus clair que la décision du Saint-Esprit sur ce sujet. Il montre que si vous insistez — le plus faiblement que ce soit — sur la loi, cela vous place sous l'obligation d'accomplir toute la loi, et s'il en est ainsi, où en êtes-vous devant Dieu? Vous êtes perdu et sans espoir, si vous avez une conscience. La question de la loi s'élève généralement maintenant comme liée à la sanctification. Dans le cas des Galates, elle fut soulevée avec insistance au sujet de la justification. Mais le chrétien n'a pas plus à faire avec elle sous une forme que sous une autre. Dans les versets 1 à 4, elle est liée à la justification. Dans la dernière



partie du chapitre, elle se lie à la sanctification ; et c'est la connexion — et la seule connexion — dans Rom. vi, où l'apôtre ne touche pas à la justification, mais seulement à la marche du croyant. A ce sujet, il n'est pas sous la loi, mais sous la grâce. Quelle chose bénie que d'être placés dans cette grâce de Dieu qui est la véritable. Si je considère mon salut, il vient tout entier de la grâce ; et si je me demande ce qui peut donner de la force à ma marche et à mon service, c'est absolument la même chose. La grâce est la source d'un bout à l'autre. Maintenant que Dieu a révélé la plénitude de la grâce en Christ, il ne change pas. Lancé dans cet océan, il n'en reviendra pas à ce qui tendait à démasquer et châtier le vieil homme, quelque nécessaire qu'en fût la tâche. N'est-ce pas une joie pour lui d'en avoir fini avec ce qui ne produisit jamais d'autre résultat, en tant qu'il s'agissait de l'homme, que d'écraser seulement ceux qui avaient une conscience, et de donner à ceux qui n'en avaient point une occasion d'établir un système de propre justice ; ceux qui étaient consciencieux, gémissant et devenant misérables, et ceux qui ne l'étaient pas, devenant remplis d'eux-mêmes et de leur bonté imaginaire ? Combien est donc triste l'abandon de la vérité dont nous sommes avertis ici ! « Vous avez rompu vos liens avec Christ, vous tous qui vous justifiez par (la) loi ; vous êtes déçus de la grâce. » Par ces dernières paroles, il ne veut pas dire qu'ils fussent tombés dans l'immoralité ou qu'ils eussent ouvertement quitté Christ. Mais ils avaient joint la loi à Christ comme moyen de justification ; et du moment que vous l'avez fait, vous avez laissé échapper le seul principe sur lequel Dieu puisse vous tenir pour justes. Car Dieu justifie *des pécheurs*. Quelle gloire de Dieu ! « A celui

qui ne fait pas des œuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi (lui) est comptée pour justice. »

Comment se fait-il donc, demandera-t-on peut-être, qu'il y ait encore des incrédules qui ne soient pas justifiés? Parce qu'ils ne croient pas que Dieu soit aussi bon qu'il l'est; parce que le don de Christ est trop grand pour eux; parce que leur confiance est en eux-mêmes; ou du moins ils n'ont point de confiance en Dieu. Et la raison pour laquelle ils n'en ont pas, c'est qu'ils ne croient pas ce que Christ est pour le pécheur: Lorsque je connais sa gloire et sa croix, lorsque je sais qu'il a mis tout cela dans la balance en faveur de la pauvre âme qui va à lui à cause de ses péchés, alors je vois qu'il est impossible que Dieu ne puisse sauver celui qui se place du même côté de la balance que Christ; et c'est là ce que fait l'âme qui croit en Christ. Le pécheur peut être aussi léger que la plume, mais ce n'est pas sur son propre poids qu'il se repose, mais sur ce que Christ est, sur ce qu'il a fait. Dieu a confiance dans l'œuvre de son Fils, et *le pécheur* y a confiance; c'est là la foi. Un homme est un croyant, lorsqu'il ne se confie plus en ses propres œuvres, ni en ses propres sentiments, mais dans l'estimation que fait Dieu de la croix de son Fils, Dieu étant non-seulement plein de grâce, mais juste en cette chose même. J'ai besoin de savoir que j'ai, par le moyen de Christ, ce par quoi Dieu est glorifié en me bénissant ainsi. Et c'est pour cela qu'il est ce qu'il est — juste en justifiant mon âme. Si j'ai Christ, Dieu est tout aussi juste en me justifiant, qu'il le serait en me condamnant si je n'avais pas Christ. La justice de Dieu qui condamnerait le pécheur, est la chose même qui, en Christ, justifie le pécheur; mais,

alors, elle maintient aussi la sainteté. Ce n'est pas seulement une robe jetée sur lui, mais il y a en même temps une nouvelle vie; et je reçois cette nouvelle vie en recevant Christ; en un mot, nous avons la justification de vie en lui. Et quel est le caractère de cette vie? Elle n'est pas la même que celle d'Adam. Cela ne ferait pas, parce qu'Adam tomba après qu'il eut reçu la vie. Mais Christ laissa sa vie afin qu'il la reprit en résurrection; et dès lors nous ne perdons jamais la vie qu'il nous a donnée — une vie qui porte l'empreinte de sa victoire sur le tombeau: de fait, notre vie *c'est* Christ ressuscité d'entre les morts. Il n'est donc pas étonnant qu'elle soit éternelle et que nous ne puissions jamais périr. Elle est la vie de Celui qui est ressuscité, sur lequel la mort n'a plus d'empire. Et telle est, en conséquence, la position du croyant. Sans doute, comme fait physique, il se peut qu'il passe par la mort; mais nous parlons ici de la vie devant Dieu, qui est communiquée à l'âme; et cette vie, c'est la vie éternelle de Christ après qu'il eut ôté nos péchés sur la croix.

D'après cela, l'Apôtre conclut ainsi le sujet entier : « Nous, par l'Esprit, sur le principe de (la) foi, nous attendons l'espérance de la justice. » Ce n'est pas que nous, par l'Esprit, nous attendons d'être justifiés; mais « nous, par l'Esprit, sur le principe de (la) foi, nous attendons l'espérance de la justice. » Et quelle est cette espérance? C'est la gloire de Christ. Nous *avons* la justice, mais nous n'avons pas encore l'espérance de la justice. Nous avons Christ lui-même, mais l'espérance de la justice, c'est l'espérance à laquelle la justice en Christ me donne droit. Nous sommes devenus justice de Dieu en Christ. Mais quelle est l'espérance de la justice? C'est l'espérance de la gloire de

Dieu, » comme il est dit dans Rom. v : « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel nous avons eu accès aussi, par la foi, à cette faveur, dans laquelle nous sommes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. » Dans le premier verset, c'est la justice ; à la fin du second, c'est « l'espérance de la justice. » Et qu'est-ce que cela ? C'est que je serai avec Christ dans la même gloire qu'il a. C'est là ce que le croyant attend. Et dans l'intervalle, il a l'Esprit de Dieu, non-seulement pour agir en son âme, mais afin que par lui nous attendions l'espérance de la justice. Nous n'avons pas encore cette espérance vue et possédée ; et par conséquent c'est entièrement une question de foi. Mais l'Esprit de Dieu qui habite nous, nous donne à connaître que, possédant la justice, ayant déjà été justifiés, nous aurons une espérance en accord avec cette justice. De même que nous avons la justice de Dieu, nous aurons la gloire de Dieu. En sorte que rien ne saurait être plus béni que la position dans laquelle le croyant est placé ici par l'apôtre. Les Galates espéraient d'être justifiés ; mais il dit : « Vous êtes déjà justifiés ; et si vous pensez rendre les choses plus sûres par la circoncision, vous perdez tout, et vous vous placez dans l'obligation d'accomplir ce qui ne peut vous assurer qu'une malédiction : tandis que nous par l'Esprit, sur le principe de (la) foi, nous attendons l'espérance de la justice. » Nous attendons la gloire — l'espérance de la justice.

« Car, dans (le) Christ Jésus, ni circoncision, ni incirconcision, n'ont d'efficacité, mais (la) foi opérante par (l') amour. » Maintenant il montre, en passant seulement, qu'il y a une bien grande réalité dans la

condition morale du croyant. Ce n'est pas seulement qu'il a la justification, et qu'il aura bientôt une espérance en harmonie avec cette justification ; mais cette foi même qui lui fait connaître qu'il est justifié, et lui donne aussi de regarder en avant, attendant la gloire à laquelle il est destiné, cette foi dans l'intervalle opère par l'amour, et non par la loi. C'est ici qu'il va nous amener à la question de la sanctification pratique ; et il montre que le croyant n'a pas besoin de se mettre sous la loi ; parce que, si sa foi opère par l'amour, elle accomplit ce que la loi cherchait, mais qu'elle ne pouvait jamais ni effectuer ni recevoir. L'Apôtre ne veut pas dire du tout que, quoique le croyant soit ainsi justifié et qu'il attende la gloire, il n'y a rien en attendant qui opère en son âme. C'est une chose puissante et efficace ; mais, alors, elle opère par l'amour. Son origine et son repos sont dans l'amour de Dieu ; elle connaît le salut découlant de cet amour. L'amour de Dieu, manifesté en Christ, remplit le cœur du croyant. Il a une espérance qui ne rend point honteux. Et pourquoi ? Parce que l'amour de Dieu est répandu dans son cœur. Et je prends cet amour de Dieu dans sa signification la plus étendue possible : d'abord, comme l'amour de Dieu envers nous ; et ensuite, comme notre amour envers lui. C'est la plénitude du sentiment de l'amour de Dieu en nous ; et l'effet en est de nous rendre capables d'aimer Dieu et tout le monde aussi. Si des personnes sont complètement heureuses elles-mêmes, elles ne peuvent s'empêcher d'aimer les autres.

Voilà donc le principe sur lequel le croyant est placé — il est déjà justifié ; il attend la gloire ; et dans l'intervalle, il y a la foi opérante par l'amour. Ainsi donc, il ne s'agit aucunement de circoncision. Nous

sommes chrétiens ; et par conséquent, toute la base de la loi et de toutes ces questions, a disparu. Comment cela se fait-il ? Par une raison bien bénie. « Car, dit l'Apôtre, dans (le) Christ Jésus, ni circoncision ni incirconcision, n'ont d'efficace, mais (la) foi opérante par l'amour. » La première servait beaucoup quant à la chair, et il y avait une importante leçon enseignée par elle. Mais il parle de ce qui est dans (le) Christ Jésus. « C'est là la position d'un chrétien. Il n'est pas dans la chair : il l'était autrefois. Et « quand nous étions dans la chair, les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort » — expression qui montre de la manière la plus forte possible que nous ne sommes pas dans la chair maintenant. Ne comprenez-vous pas cela ? Si vous dites à une personne que vous étiez autrefois à la campagne, cela suppose que vous n'y êtes pas maintenant. Ainsi quand l'Apôtre dit : « Quand nous étions dans la chair, » il veut dire qu'il était dans la chair avant de connaître Christ ; mais maintenant il n'est plus dans la chair, bien qu'il ait la chair en lui. Dieu nous envisage dans une autre condition. Nous avons la vieille nature, mais nous possédons une nouvelle nature, en vertu de laquelle Dieu dit : « Vous n'êtes *pas* dans la chair. » Quand nous *étions* dans la chair, nous n'étions pas délivrés : nous n'avions pas saisi Christ. Mais maintenant que nous sommes à lui, nous ne sommes plus dans la chair. Nous devrions tenir ferme cette vérité et nous réjouir en elle. Si une personne manque, c'est une raison de plus pour qu'elle ne cède pas aux nouvelles suggestions de l'ennemi. Nous devrions toujours tenir ferme cette vérité, que nous ne sommes pas dans la chair ; plus particulièrement encore, parce que ce

n'est pas pour notre propre louange. Au contraire, c'est la chose même qui aggrave notre péché, et qui nous fait avoir encore plus honte de nous-mêmes. Si vous êtes dans la chair, il n'est nullement étonnant que vous agissiez selon la chair. Mais si vous n'êtes pas dans la chair, alors ayez honte lorsque vous agissez comme si vous l'étiez. Dieu insiste sur cette bénédiction en nous la présentant, dans le but exprès de nous faire sentir plus profondément nos manquements si nous venons à manquer. Nous ne sommes pas dans la chair, et c'est pour cela que nous ne devrions jamais céder à la chair. Mais quand nous le faisons, nous devrions le sentir, et le confesser avec humiliation devant Dieu, mais en même temps ne pas cesser de tenir ferme Christ et sa vérité. Cela est vrai de tout chrétien, quoique je sache bien qu'il y a beaucoup de chrétiens qui diraient qu'ils ne peuvent pas en recevoir un seul mot — que tout cela est du mysticisme, etc. ; mais c'est une consolation de savoir que *tout* ce que Dieu dit à ce sujet les concerne. Il est possible qu'ils ne puissent s'en appliquer la consolation ; mais que c'est une chose bénie que les chrétiens aient à faire à Dieu et non à eux-mêmes ! C'est pour cette raison qu'ils ne sont pas consumés. Nous prouvons que nous sommes tout aussi faibles et insensés que le fut Jacob, cédant si souvent à la chair, et permettant aussi à notre propre esprit d'agir ; mais nous sommes *Israël*, et cela dans un sens encore plus élevé. Nous avons prévalu, à cause de Celui en qui nous sommes devant Dieu.

« Vous couriez bien, qui est-ce donc qui vous a empêchés d'obéir à la vérité ? La persuasion ne (*vient*) pas de celui qui vous appelle. » Il leur reproche d'avoir prêté l'oreille à ces faux docteurs, qui avaient insisté

sur la circoncision. « Un peu de levain fait lever toute la pâte. » N'est-il pas solennel de voir que l'expression même de « levain » qui est employée dans I Corinthiens pour décrire une horrible corruption morale, caractérise dans l'épître aux Galates l'introduction du système légal parmi les enfants de Dieu? Dieu la traite comme une chose des plus offensantes. De fait, le ton du Saint-Esprit en écrivant aux Galates est même plus sévère qu'en s'adressant aux Corinthiens. En effet, quoique les Corinthiens fussent coupables de ce qui était beaucoup plus blâmable aux yeux des hommes, les Galates étaient tombés dans une erreur qui sapait plus profondément les fondements de la grâce de Dieu; et un homme spirituel juge invariablement le péché, non d'après ce que l'homme en pense, mais d'après ce que le péché est aux yeux de Dieu. Après en avoir fait ressortir le caractère, il dit : « J'ai confiance à votre égard par le Seigneur, que vous n'aurez pas d'autre sentiment. » Il ne pouvait dire cela de chacun d'eux : il le dit d'une manière générale, et il ajoute : « Mais celui qui vous trouble, quel qu'il soit, en subira le jugement. » Il veut les séparer et donner un sentiment d'horreur à l'égard de ceux qui les avaient égarés. « (La) foi opérante par (l') amour » n'hésite pas à employer un langage fort, au sujet des corrupteurs de l'Eglise de Dieu — les dénonce de la manière la plus énergique, et comme un devoir envers Dieu et envers les hommes. « Je voudrais que ceux qui vous bouleversent se retranchassent même. » « Celui qui vous trouble, *quel qu'il soit*, en subira le jugement. » Il y en avait plusieurs qui s'occupaient à cette mauvaise œuvre. « Et pour moi, frères, si je prêche encore (la) circoncision, pourquoi suis-je encore persécuté? » Ils avaient fait de l'apôtre Paul une sorte de preuve en



leur faveur. Ils peuvent avoir tiré avantage du fait qu'il avait circoncis Timothée, afin d'exposer publiquement une prétendue contradiction entre ses actes et sa prédication. Mais Paul n'avait pas agi contrairement à ces principes lorsqu'il circoncisit Timothée. C'était l'élasticité d'un homme qui pouvait fermer la bouche aux objecteurs; et Paul, pour réduire au silence les calomnies juives, trancha cette question d'une manière fort peu juive — en circoncisant Timothée. Mais il ne voulut point le souffrir dans le cas de Tite (qui était Grec), qu'il prit avec lui à Jérusalem. Cela pouvait paraître capricieux, mais la grâce connaît le moment pour être ferme aussi bien que pour prier. Il semble y avoir ici une allusion à cela, dans son argument avec les défenseurs de la loi. La chose exige la sagesse de l'Esprit de Dieu — nous donnant à connaître quand nous pouvons user de notre liberté, ou quand c'est un devoir de demeurer ferme comme un roc; et Paul fit l'un et l'autre. Si Timothée avait été circoncis, c'était la grâce — arrêtant des questions purement charnelles — et non la loi, car son père était Grec. Mais quant à prêcher la circoncision, une telle chose était loin de son esprit. S'il avait jamais insisté sur la circoncision, il aurait joui de leur faveur et de leur appui dans tous les lieux qu'il visitait. Au contraire il était persécuté, parce qu'il ne voulait rien céder à la chair, ni reconnaître les droits de la circoncision.

La dernière portion du chapitre s'occupe de l'autre sujet, savoir la loi comme réglant la marche. Ce que nous avons vu jusqu'à présent, c'est la dénégation de la circoncision et de la loi, comme ayant une place quelconque dans la justification. Si vous en admettez le principe dans un seul détail, vous êtes dans l'obligation d'accomplir toute la loi.

Arrivé à cette division naturelle, l'Esprit de Dieu revient à la pensée de liberté par laquelle il avait ouvert le chapitre. Elle est présentée sous un double point de vue. Dans la première partie, nous avons eu la liberté comme liée à la question de justification ; maintenant nous avons la liberté, comme ce qui conduit à la sainteté pratique, et ce qui devrait toujours être lié avec elle. Car il faut nous rappeler que c'est ce qui forme le sujet du reste du chapitre. Or il y a bien des personnes qui comprennent plus ou moins que Christ nous a apporté la liberté en matière de justice, ou quant à la position d'hommes justifiés aux yeux de Dieu ; mais ils ne connaissent pas la liberté dans la marche avec Dieu chaque jour. Et quand je dis « bien des personnes, » je veux dire bien des chrétiens, beaucoup de ceux qui sont réellement des saints. Dans de tels cas, la sainteté pratique souffre invariablement. Lorsqu'avec cela, il y a beaucoup de conscience, la chose revêt nécessairement la forme légale d'ordonnances, de restrictions, ou quelque chose de semblable. Ou bien, quand les âmes n'ont point les mêmes exercices intérieurs, elle prend la forme de relâchement à un degré plus ou moins grand, c'est-à-dire qu'elles voient qu'elles sont délivrées par la grâce de Dieu, et elles se regardent comme libres d'user de ce monde et de laisser agir, dans une assez grande mesure, les inclinations de la nature ; parce que, comme ils disent, il y a du mal dans la nature, et ils supposent que Dieu, dans ses grandes compassions, y a égard. Or, ces deux choses sont totalement fausses. Une des causes de toute cette erreur se trouve dans le fait d'avoir mal saisi une vérité très-importante — l'effet de la présence du Saint-Esprit envoyé du ciel. Et pourtant dans les Actes et dans les Épîtres, toutes

les exhortations, la marche qui y est présentée, le culte que le Nouveau-Testament engendre, qui y est dépeint, et sur lequel il insiste, toute l'expérience des chrétiens, en un mot, — tout est fondé sur la présence du Saint-Esprit. Lorsqu'on n'entre pas dans ces choses, il en résulte nécessairement, ou que les enfants de Dieu supposent que Dieu leur permet une certaine latitude, ce qui n'est qu'un autre mot pour l'indifférence, ou qu'ils ont recours au juste frein que Dieu avait mis à notre nature, et ce n'est là qu'une autre expression pour la loi de Dieu. Or l'Évangile suppose que, quelque bonne et sainte et parfaite que soit la loi de Dieu, elle est entièrement sans puissance, soit pour justifier, soit pour sanctifier. Elle ne saurait en aucune façon améliorer la vieille nature; et elle n'est pas non plus la règle de la nouvelle nature. Le vieil homme ne s'y soumet pas, et le nouvel homme n'en a pas besoin. La nouvelle créature a devant elle un autre objet, et elle a une autre puissance qui agit sur elle, afin de produire ce qui est précieux et agréable aux yeux de Dieu — Christ étant l'objet, réalisé par la puissance du Saint-Esprit. Et quoique l'Esprit puisse sans doute employer chaque portion de la Parole (qu'il ne m'arrive point de dire que la juste loi de Dieu fût placée en dehors de la sphère des choses que l'Esprit peut mettre en usage!) je maintiens que la loi ne donne ni la forme, ni la mesure, ni le caractère, pas plus que la puissance de la sainteté chrétienne. C'est mal comprendre le dessein de Dieu en donnant la loi, et l'usage légitime qu'on peut en faire aujourd'hui, que de supposer qu'elle renferme le moule dans lequel Dieu façonne maintenant les âmes des saints.

C'est là le sujet que l'Apôtre prend en main et qu'il traite désormais dans notre épître. Nous avons vu la

question de la justification entièrement réglée ; nous avons maintenant la marche, ou la sainteté pratique. L'Apôtre insiste encore sur la liberté. Nous pourrions supposer qu'il en avait dit assez là-dessus, après les avoir sommés de se tenir fermes dans la liberté dans laquelle Christ les avait placés en les affranchissant, et de ne pas être de nouveau retenus sous un joug de servitude. Mais non. Dans le domaine de la sainteté, cette liberté est nécessaire, tout autant que pour la justification ; et par conséquent il dit : « Frères, vous avez été appelés à la liberté. » C'est-à-dire, cela caractérise notre appel. Seulement, dit-il, ce n'est pas la liberté comme une occasion pour la chair ; c'est-à-dire, vous ne pouvez pas vous livrer à la licence : « N' (usez pas) de la liberté comme d'une occasion pour la chair, mais servez-vous l'un l'autre avec amour. » Il avait montré plus haut qu'il a une foi opérante par l'amour (comme il le dit quelques versets auparavant ; ) de même maintenant il montre que l'objet de cet amour doit être de se servir l'un l'autre. Ce n'est pas dans le but de vous mettre sous la loi, mais afin que vous vous serviez l'un l'autre ; car toute la loi est accomplie dans cette seule parole, (savoir) en celle-ci : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Ne venaient-ils pas d'essayer la loi ? Et quel en avait été le résultat ? Il dit : Vous vous êtes mordus et vous vous êtes dévorés les uns les autres : ce n'est pas là accomplir la loi, mais les convoitises. Quand les personnes parlent de la loi, ou veulent être docteurs de loi, l'accomplissent-ils jamais ? Ils commencent par des paroles pleines d'assurance, et ils finissent sans action et sans vérité. Tandis qu'au contraire, quand Christ est l'objet de l'âme, bien que la loi n'occupe pas l'esprit, elle est pourtant accomplie.

Christ est la puissance de Dieu ; la loi est la puissance du péché. J'ai précisément la même parole de Dieu pour me parler de Christ et de la loi ; et les deux passages sont dans la même épître (1 Cor.) Mais il importe peu où le sujet est traité. Le grand point sur lequel le Saint-Esprit insiste, ce n'est pas que la loi n'était pas une bonne chose, mais que notre nature étant si horriblement mauvaise, aucun bien ne peut jamais être obtenu en appliquant l'action de la loi à notre mauvaise nature, sinon de la condamner. La question est : Qu'est-ce qui fortifiera mon âme pour ce qui est bon ? La réponse est : Non pas la loi, mais Christ. La loi est excellente, je l'admets. Mais vous venez de parler de la loi comme d'un moyen de bien marcher : quelle sorte de sainteté avez-vous donc produite ? Vous mordre et vous dévorer les uns les autres ! Ce n'est pas là de l'amour. Mais c'est l'effet de la loi dont vous vous vantez. « Mais si vous mordez et vous dévorez les uns les autres, prenez garde que vous ne soyez consumés l'un par l'autre. » Tel est le résultat. La loi est une puissance qui tue et détruit ; mais non parce qu'elle est mauvaise, mais parce que notre nature l'est. Et rappelez-vous que la loi porte sur notre nature. La loi fut donnée non au nouvel homme mais au vieil homme.

Nous voyons là la sagesse de Dieu. La loi fut donnée dans le but de provoquer le péché qui demeurait caché. Mais qu'est-ce qui devra donner de la force à la nouvelle vie, et mettre en jeu ses affections ? Qu'est-ce qui devra nourrir la nouvelle créature et l'amener à l'exercice de la vie ? Ce n'est pas la loi. Mais l'Apôtre nous dit plus. Il avait montré que l'amour était la somme et la substance de la loi. Si donc l'amour prévaut, la loi est accomplie ; mais

parmi vous, il y a, au contraire, des disputes et des querelles et toutes sortes de mauvaises œuvres. Quel coup porté à leur vanité engendrée par le légalisme ! Maintenant il va plus loin et leur adresse des paroles positives : « Mais je dis : Marchez par (l') Esprit, et et vous n'accomplirez pas la convoitise de (la) chair. » L'action du Saint-Esprit n'est pas seulement en ceci, qu'il convainc de péché, ni en sa puissance pour régénérer ; tous les chrétiens reconnaissent cela : quelque distance qui les sépare sur d'autres sujets, ils ne peuvent que reconnaître la même vérité fondamentale, que toute la puissance par laquelle une nouvelle nature nous est communiquée, est par le Saint-Esprit. Quelques-uns peuvent recevoir la vérité d'une manière plus intelligente et avec plus de soin, quant à la forme ; mais tous nécessairement reconnaissent le Saint-Esprit comme celui qui les convainc du mal qui est en eux, et leur donne cette nouvelle vie qui est de Dieu.

Mais ce n'est pas là la question discutée ici. Les Galates avaient la vie nouvelle ; mais quelle serait la puissance qui produirait la sainteté chrétienne ? Ils introduisaient la règle de la loi comme moyen de sainteté ; et l'Apôtre met la chose entièrement de côté. Il dit : « Marchez par (l') Esprit, et vous n'accomplirez pas la convoitise de (la) chair. » Nous avons là l'avertissement divin ; et même il y a plus ; ce n'est pas seulement une admonition contre tel ou tel mal, mais ce qui nous donnera une puissance réelle à l'égard de ce qui est bon. « Marchez par (l') Esprit. » Le Saint-Esprit a été envoyé ici-bas pour habiter dans le croyant. Ce n'est pas cette vérité que nous sommes « édifiés ensemble, pour (être) une habitation de Dieu, par l'Esprit, » comme dans l'épi-

tre aux Ephésiens, où nous trouvons présenté aussi le corps de Christ, les relations des enfants de Dieu comme membres de ce corps. L'épître aux Galates ne nous donne jamais ce qui a rapport au corps, mais toujours ce qui est individuel. Et comme la marche est une chose individuelle, ou ce qui concerne chaque âme, quand même il n'y en aurait aucune autre dans le monde, c'est là ce dont vous avez besoin. Il est dit: « Marchez par (l') Esprit; l'Apôtre ne dit pas: Marchez par la loi. Au contraire, il avait traité sévèrement les hommes qui étaient si zélés pour cette règle. « Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez pas la convoitise de la chair. » Vous avez besoin de puissance contre la convoitise de la chair: l'Esprit est cette puissance-là, et il n'y en a point d'autre. Car la chair convoite contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair; et ces choses sont opposées l'une à l'autre *afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez*. C'est là, je crois, ce que le Saint-Esprit a écrit et ce qu'il a voulu dire. Ce que nous lisons dans plus d'une version est positivement faux, comme plusieurs d'entre nous le savent depuis longtemps. Je ne veux pas omettre la chose, ni l'introduire d'une manière cachée: mais partout où il y a quelque chose qui est évidemment pernicieux, dans les versions, qui ne sont après tout qu'une œuvre humaine, c'est un devoir chrétien d'y appeler l'attention; et d'autant plus que je suis toujours prêt à maintenir l'excellence — en général — de la version anglaise qui est du nombre, et de la défendre contre les adversaires qui voudraient la déprécier. Mais ce n'est pas le rôle d'un ami que de justifier ce qui est réellement une erreur qui a pu s'y glisser par le moyen de la faiblesse humaine ou de quelque chose de pis.

C'est donc ici une des méprises les plus graves, pratiquement. Quand j'insiste là-dessus, c'est que ce n'est point une chose que je puisse admettre comme ouverte à la discussion ou sur laquelle il puisse rester le moindre doute. Aucune personne, ayant une connaissance tant soit peu intime de la langue dans laquelle le Saint-Esprit a écrit, ne pourrait hésiter, à moins d'être sous l'effet de préjugés invétérés. Je désire faire remarquer que les hommes les plus pieux, les savants les plus compétents, qui diffèrent peut-être de mes propres vues sur bien des choses que je juge importantes — même des personnes qui sont dignitaires dans l'Église même qui eut la principale part dans l'introduction de cette version — admettent franchement et d'un commun accord que la version que je viens de donner est seule véritable. Il n'y a aucun doute là-dessus dans l'esprit d'hommes qui ont les sentiments les plus opposés sur d'autres sujets, à l'égard du vrai sens de ce verset. Le Saint-Esprit dit donc : « Afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez. » C'est même là toute la force du verset. Il leur montrait pourquoi ils étaient appelés à marcher par l'Esprit, et quel était le meilleur préservatif contre la convoitise de la chair. Car ces deux choses sont totalement opposées : elles sont opposées l'une à l'autre en toute manière. Il n'est pas dit : Vous avez la loi afin que vous n'accomplissiez pas la convoitise de la chair ; mais : Comme vous avez une nature qui sera toujours encline à faire sa propre volonté, ce n'est pas que vous ayez simplement la loi pour la réprimer ; mais le Saint-Esprit est donné ; ce n'est pas comme la loi, une chose en dehors de nous, mais le Saint-Esprit est une puissance au-dedans ; il s'identifie avec les affec-



tions de l'âme, et il donne la force aux désirs qui recherchent ce qui est bon, et contre la convoitise naturelle, ou toutes les manières dans lesquelles la chair peut se montrer.

L'Apôtre admet entièrement qu'il y avait la chair à l'œuvre — l'orgueil, la vanité, tout ce qui est mauvais. Mais, comme chrétiens, vous avez le Saint-Esprit, et en marchant par l'Esprit, « vous n'accomplirez *pas* la convoitise de (la) chair. » Bien que la convoitise de la chair soit là, vous avez eu même temps le Saint-Esprit, afin que vous n'accomplissiez pas cette convoitise. Si ce qu'on trouve dans bien des versions : « Tellement que vous ne faites point les choses que vous voudriez, » était correct, ce serait comme souffler le chaud dans un verset et le froid dans l'autre. Il leur aurait dit, dans un verset, qu'ils doivent marcher par l'Esprit, et, dans le suivant, qu'après tout ils ne peuvent le faire. Une telle traduction porte évidemment en elle-même sa propre réfutation. J'insiste d'autant plus sur ce point, parce que c'est un point pratique pour les personnes chrétiennes. Sur des questions purement critiques, je ne songerais jamais à troubler l'esprit des personnes. Il y a tant de choses qui sont de la plus profonde importance pour nos âmes devant Dieu chaque jour, que moins nous nous occupons de points curieux et d'érudition, c'est le mieux. Mais lorsqu'on arrive à la question de corriger tout ce que l'homme érudit et chrétien a reconnu pour une erreur, il est évident que je serais coupable de maintenir une erreur grave, si je passais légèrement sur un point comme celui qui nous occupe.

Il y a une chose, je crois, qui a conduit à la confusion qui règne sur ce sujet; c'est que bien des

personnes ont tenu pour certain que la doctrine ici est la même que dans Rom. vii. Mais dans ce chapitre-là, après les six premiers versets, le Saint-Esprit nous donne l'expérience d'une personne troublée sous la loi. En conséquence nous ne voyons pas que l'Esprit de Dieu y soit du tout introduit. C'est là un fait remarquable qui explique la différence entre cette portion-là de l'Écriture et ce que nous avons ici. Là c'est un homme renouvelé — une âme réellement née de Dieu, mais un homme qui, tout en haïssant le péché comme nul homme inconverti ne le fait, aime la justice parce qu'elle est de Dieu, et a le mal en horreur; et pourtant, malgré tout, le mal qu'il ne veut pas, il le fait; et le bien qu'il désire ne se fait jamais. Il a appris le mal qui est dans le péché, et il voit le bien qui est dans la justice; mais il est entièrement impuissant. Quelle en est la cause? Le Saint-Esprit montre que c'est ici la raison — il n'a que la loi devant lui. C'est un homme converti, mais luttant sous la loi; et l'effet en est que l'homme est complètement abattu. Bien loin de lui donner du courage, et de faire ressortir ce qui est en Christ, la loi ne fait que le prendre sur le fait ici et là, d'un côté faisant pénétrer la sonde, et d'un autre le poignant; de sorte qu'il est tout troublé en découvrant en lui une somme de mal telle, qu'il n'aurait jamais pensé qu'elle pût exister dans le cœur d'une personne convertie. Nous en connaissons tous quelque chose. Il n'y a pas longtemps que nous suivons Christ, si nous n'avons pas connu quelques luttes amères. La conséquence est, que tout ce que cette pauvre âme peut dire, c'est: « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » Nous aurions pu penser qu'un chrétien aurait dit:

Il y a longtenps que j'ai été délivré. Mais remarquez bien ceci — qu'il ne se repose pas sur le Libérateur en tenant son œil fixé sur lui. Il est converti, mais il ne connaît pas la liberté. Il a la foi dans le Sauveur, mais il ne comprend pas l'application de la mort et de la résurrection de Christ à sa condition. Il ne sait pas qu'il n'est plus regardé comme étant dans la chair, mais dans l'Esprit — qu'il a le droit d'en avoir fini entièrement avec sa vieille nature et de se voir en Christ devant Dieu. Du moment qu'il arrive à cette découverte, que c'est une méprise d'appliquer la loi à son âme, il rend grâces. Avant cela, il s'écrie dans l'intensité de son agonie : « Misérable homme que je suis ! » Et pourtant, alors même se présente cette nouvelle pensée, venant de Dieu : « Qui me délivrera ? » J'y suis maintenant ; je vois que ce n'est pas ma propre lutte avec la loi pour vaincre le mal ; je vois qu'il y en a *un autre* — un libérateur. — En conséquence, il peut se retourner vers Dieu avec reconnaissance même le moment après, et dire : « (Je rends) grâces à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur. » A partir de là, il est heureux, parfaitement heureux, en dépit du sentiment qu'il y a, encore de la vieille nature au-dedans de lui. Qu'est-ce qui le rend heureux ? Il voit qu'il y a deux choses distinctes — la vieille nature, qui, si on lui permet d'agir, sert toujours la loi du péché, et la nouvelle nature qui cherche toujours la loi de Dieu, quelle qu'elle puisse être. Maintenant donc, il est à même d'entrer dans les grandes vérités du chap. VIII. « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans (le) Christ Jésus » ; et il le fait aussi d'une manière intelligente : « car la loi de l'Esprit de vie dans (le) Christ Jésus, m'a affranchi de la

loi du péché et de la mort. » Il ne se contente pas de cette manière vague d'exprimer la chose : « Nous a tous affranchis, » mais il dit : « *M'a affranchi.* » Ce n'est pas une confession de foi générale ; mais la vérité est appliquée de la manière la plus positive aux besoins personnels de l'âme qui luttait naguère. Il n'y a plus aucune servitude, maintenant qu'il voit que Christ est ressuscité. Pourquoi est-il ressuscité ? Comme le chef d'une famille, il est ressuscité pour me donner entièrement un nouveau nom et une nouvelle position. Il est descendu sous l'océan de mes péchés, et il est ressuscité au-dessus d'eux. Ce qui était de moi le fit descendre ; et s'il est ressuscité et remonté, c'est pour me ressusciter aussi avec lui. La résurrection de Christ n'avait pas pour objet de *lui* donner une position, mais de *nous* donner, de *mè* donner une position. La mort de Christ était pour nous, pour ôter notre péché ; la résurrection de Christ devait introduire une bénédiction que rien ne peut atteindre. L'effet de la première venue de Christ, c'est que nos âmes entrent dans cette bénédiction. L'effet de sa seconde venue sera que nos corps exempts de toute trace de péché, y entreront complètement, comme nos âmes le devraient maintenant, Si nous nous reposons sur lui, nous ne devons pas avoir un seul doute. Il n'est nullement question si je trouve de la chair en moi ; si je n'en trouvais pas, ce serait plutôt une preuve que je ne suis pas un chrétien. « Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est point en nous. » Et encore : « Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons menteur et sa parole n'est pas en nous. » C'est ici un cas plus grave, parce qu'il y a une déclaration claire et positive contre la chose.

Ainsi donc, ce qui distingue un chrétien, ce n'est point qu'il n'a pas le péché au-dedans de lui, mais qu'il a une nouvelle nature que nul ne possède, sinon celui qui croit en Jésus par le Saint-Esprit. En vertu de Christ, Dieu le regarde comme quelqu'un qui en a entièrement fini avec le péché, en tant qu'il est une cause du jugement de Dieu sur nous. Sous ce rapport, Dieu a entièrement terminé la question; mais non dans ses voies avec nous jour par jour. C'est là que la confession de nos manquements trouve sa place; et de cette manière, c'est une chose juste et bonne pour le chrétien de juger le mal qui est en lui et de le confesser. De ce que Dieu a entièrement pardonné à un homme toutes ses offenses, cela n'ôte ni la nécessité, ni le devoir, ni le privilège de confesser à Dieu, jour par jour, la vérité à l'égard de nous-mêmes. C'est une chose bien bénie que nous puissions le faire dans la confiance que Dieu s'intéresse à nous — que Dieu aime que nous allions à lui à l'égard de toutes choses. Nous devrions compter assez sur son propre amour pour déclarer tous nos manquements et les confesser devant lui.

La loi disait : « Tiens-toi loin. Et si même une pauvre bête touchait la montagne, elle était lapidée ou percée d'une flèche. Ce que la loi disait à un, elle le disait à tous. Elle ne disait pas : S'il en est parmi vous qui soient des croyants, ils peuvent s'approcher. La loi n'établit point de distinction entre croyants et non croyants. Elle ne fait pas la part de l'infirmité humaine. Les hommes sont-ils pécheurs? S'ils le sont, alors ils sont maudits. Voilà la sentence de la loi. Elle ne rendit jamais l'homme juste, pas plus qu'une loi humaine ne produit l'honnêteté. Depuis le commencement du monde il en est ainsi : jamais

homme ne fut rendu honnête par un acte du parlement. Ce qui amène les personnes à obéir, c'est *Christ*, entièrement au-dessus de la loi. La juste terreur de la colère divine peut réveiller, mais elle ne donne aucune puissance. De même, dans les choses terrestres, il faut qu'il y ait un principe au-dessus de la crainte d'être envoyé à la maison de correction. S'il n'y a que cette terreur qui empêche un homme de voler, il est un fripon. Il en est précisément ainsi du croyant. Ce qui fait de l'homme un chrétien, le fait marcher habituellement comme un chrétien. C'est la puissance de l'Esprit de Dieu, révélant *Christ*. Allez-vous retourner à la loi pour maintenir votre âme dans le devoir ?

Il aurait bien mieux valu que vous fussiez rempli de *Christ*, marchant par l'Esprit. Car, que fait l'Esprit ? Il glorifie *Christ*. C'est toujours là la vraie pierre de touche. La puissance d'une chose n'en est pas la pierre de touche. Si un homme paraît beaucoup de l'Esprit, et qu'en même temps il servit le péché, et non *Christ*, qui aurait confiance en la chose ? Il a pu se faire illusion. Un homme peut élever les prétentions les plus exorbitantes et dire qu'il a la puissance du Saint-Esprit — agissant en lui ou dans le corps ; mais comment puis-je savoir si la chose est réelle ? Considérons les épîtres de Jean, qui nous dit d'éprouver les esprits. Le grand critérium est justement ceci — le Saint-Esprit, invariablement, glorifie *Christ*. Son objet n'est pas d'agrandir l'Eglise ou un ministre. Toutes ces choses découlent du mauvais usage que l'homme a fait des choses de Dieu. Je ne nie pas ici que l'Eglise ait une place bien importante, mais c'est parce qu'elle est le vase de l'Esprit de Dieu, à qui elle est assujettie — la scène où le Saint-Esprit présente *Christ*. Si les prétentions humaines sont tolérées, ou que le monde soit

caressé, ce n'est pas l'Eglise de Dieu conduite par l'Esprit. Ce peut être l'Eglise de l'homme, ou l'Eglise-monde, mais ce n'est pas l'Eglise du Dieu. Ce qui caractérise l'Eglise, c'est la vérité de la présence du Saint-Esprit confessée, reconnue et mise en pratique.

Il peut y avoir des manquements, comme il y en a dans un chrétien individuellement, qui peut montrer de l'humeur, de l'orgueil ou de la vanité; toutefois il le sentira, après avoir été ramené à lui-même, quoique le Seigneur puisse quelquefois juger nécessaire de briser un homme entièrement, comme Job, pour lui faire connaître ce qu'il est. La véritable action du Saint-Esprit, soit dans l'individu, soit dans le corps, c'est d'exalter Christ. Et qu'il s'agisse des manquements individuels, ou de ceux de l'Eglise, cela revient au même. Dieu ne permettra jamais qu'une assemblée qu'il avoue persévère dans le mal. Il sait comment châtier une assemblée chrétienne aussi bien qu'une personne chrétienne. Il agira à leur égard s'ils sont droits. Nous ne devrions nous inquiéter de rien, mais en toutes choses « exposer nos requêtes à Dieu, par des prières et des supplications. » Nous n'avons pas besoin d'être inquiets et éprouvés touchant ceci ou cela. Nous sommes souvent en faute en pensant à ce que *nous* pouvons faire en parlant aux personnes, tandis que, si nous parlions beaucoup plus à Dieu, et moins à l'homme, les autres n'y perdraient rien, et nous y gagnerions, et Dieu en serait beaucoup plus glorifié.

Quoiqu'il en soit, ce que nous trouvons ici, c'est que l'Esprit de vérité est la puissance de la sainteté — que c'est l'Esprit de Dieu qui rend un chrétien capable de bien marcher, et non la loi. C'est là le point auquel il les amène : et ainsi il conclut le sujet : « Si vous êtes conduits par (l') Esprit, vous n'êtes pas sous

(la) loi. » Il est clair que si d'être sous la loi était un moyen de sainteté chrétienne, il aurait été dit : « Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous *êtes* sous la loi, » plutôt que : Vous n'êtes *pas* sous (la) loi. »

Mais les hommes sont aveuglés. Quoiqu'ils prennent constamment les commandements, qu'ils les répètent et les enseignent, ils disent pourtant qu'ils ne sont pas sous la loi ! Comment des personnes pourraient-elles être plus sous la loi, que quand ils adoptent le langage des dix commandements comme l'expression de leur propre relation devant Dieu ? La chose est faite de nos jours aussi littéralement et expressément par des personnes chrétiennes, qu'elle le fut jamais par les enfants d'Israël eux-mêmes. Si les gens disent que, tandis qu'ils agissent et parlent ainsi dans leur culte public, ils ne sont pourtant pas sous la loi, c'est évidemment tromper leurs âmes d'une manière bien terrible. Que signifie l'expression : Être sous la loi ? Que je reconnais que je suis sous cette règle, comme étant ce que Dieu m'a donné, la règle selon laquelle je dois vivre. Si quelqu'un usait de la loi dans le but de convaincre un homme impie de ses péchés, ce ne serait pas être sous la loi. Mais si je prends les dix commandements, et que je demande à Dieu de me rendre capable de garder chacun d'eux, *c'est* confesser que *je* suis sous la loi.

Puis-je donc violer la loi ? Qu'ainsi n'advienne ! Une telle alternative ne saurait émaner que de quelqu'un qui comprend bien peu de la grâce de Christ. Tous admettent que la loi est juste et bonne. La question est, si le Dieu qui donna la loi à Israël, a donné ou non cette même loi aux chrétiens, comme la règle selon laquelle ils doivent — nous devons — vivre ? Je le nie. Il la donna à Israël. Ce qu'il a donné à l'Église,



c'est Christ. Christ est donné à connaître dans toute la Parole de Dieu ; et la chose selon laquelle le chrétien doit marcher, c'est la Parole de Dieu tout entière ; et il doit être enseigné d'une telle manière qu'il manifeste Christ. Si vous prenez seulement la loi dans sa lettre, que dit l'Écriture ? « La lettre tue, mais l'Esprit vivifie. » On peut prendre Exode xx, et tirer d'une portion de ce chapitre une déclaration de la grâce de Dieu. Quand Dieu donna la loi, il leur dit qu'il était le Dieu qui les avait retirés du pays d'Égypte et de la maison de servitude. On pourrait montrer comment nous sommes, nous aussi, délivrés de notre servitude. Dans cette mesure-là, c'est entièrement la grâce. Mais du moment que vous mettez les chrétiens sous la loi, comme la règle selon laquelle ils doivent marcher, comme un Israélite jadis, vous tombez dans le mal même que l'Épître aux Galates était destinée à corriger, et ce dont le Saint-Esprit dit, quant à ceux qui sont conduits par l'Esprit, qu'ils ne le font point. « Si vous êtes conduits par (l') Esprit, vous n'êtes pas sous (la) loi. » C'est là ce que les hommes font à présent — ils prennent le langage des commandements qui étaient destinés pour Israël, et cela non pour convaincre de péché seulement ; mais ils entreprennent de les garder comme renfermant les directions de leur propre obéissance envers Dieu tous les jours. Toutefois ils sont obligés de se débarrasser par des explications d'une bonne partie de la loi ; par exemple, le jour du sabbat. Ils gardent le jour du Seigneur, et ils font bien ; je le garde aussi. Mais je nie qu'il soit le jour du sabbat, et je maintiens que le premier jour et le septième jour ne sont pas la même chose. L'Écriture place toujours en contraste le premier jour à l'égard du septième. L'un est le premier jour de la semaine ;

l'autre le dernier. Le premier jour est une chose nouvelle, entièrement en dehors de la loi. Les gens croient que l'observation d'un septième jour est la chose importante. Or ce n'est pas là ce que Dieu dit ; mais *le* septième jour ; et nous n'avons pas la liberté de changer les Écritures. Ce n'est pas là écouter la loi, mais la détruire. Qui a donné à l'homme la liberté de changer *le* en *un* ? — surtout puisque ce changement fait une différence qui est de toute importance. Gardons-nous seulement de la tradition et cherchons à comprendre la parole de Dieu.

Nier que la loi soit la règle de vie pour le chrétien, est bien loin de porter atteinte à la sainteté. Le Saint-Esprit introduit un caractère plus profond de sainteté que ce qui était demandé dans les dix commandements. Quand notre Seigneur dit : « Si votre justice ne surpasse pas (celle) des Scribes et (des) Pharisiens, » il ne voulait pas parler d'une justice qui nous serait imputée, mais d'une vraie justice, pratiquement. Le chrétien a une justice qui est réelle. Il est vrai que nous devenons « justice de Dieu en Christ » ; mais que ce soit là la seule justice du croyant, je le conteste. Le Saint-Esprit produit une œuvre réelle en son âme, fondée sur l'œuvre du Christ — séparation du monde, dévouement à Dieu, obéissance et amour : et toutes ces choses, non pas simplement d'après les dix commandements, mais selon la volonté de Dieu telle qu'elle a été pleinement manifestée en Christ. Si quelqu'un soutient que parce que le Seigneur garda la loi, il ne fit rien d'autre, on le plaint. L'observation de la loi n'était qu'une faible portion de son obéissance ; et nous sommes appelés à être semblables à Christ dans son dévouement à Dieu à tout prix. Un premier principe du christianisme pratique est ainsi conçu : « Si

en faisant bien, vous souffrez et que vous l'enduriez, cela est digne de louange devant Dieu. » C'est là une chose entièrement inconnue dans le système légal. Dans les dix commandements, nous trouvons que si un homme obéissait à ses parents, il jouirait d'une longue vie sur la terre. Il est de toute évidence que ce n'est pas là le principe sur lequel Dieu agit maintenant ; car nous avons tous vu les enfants les plus obéissants souvent enlevés dans leurs premières années. Est-ce que je nie par là qu'il y ait une vérité spirituelle importante que nous avons à recueillir de ce passage ? Tout le contraire. Paul lui-même fait allusion à cette promesse ; nullement, ce me semble, comme un motif pour qu'un enfant chrétien obéisse à ses parents, mais comme une indication générale de la pensée de Dieu. C'était « le premier commandement avec promesse. »

Je désire ajouter que les instincts spirituels des chrétiens vont au-delà de leur système ; et quoique sous le rapport de la doctrine ils soient sous la loi, ils désirent marcher par l'Esprit. Je n'ai pas un seul sentiment désobligeant contre ceux qui maintiennent un tel état de choses. Mais l'Esprit de Dieu en parle comme d'une bien grave erreur et d'un bien grand danger. Ce que nous avons donc à faire, c'est de comprendre la pensée de Dieu, de le proclamer et d'obéir. « Si vous êtes conduits par (l') Esprit, » vous n'êtes pas sous la loi. » Les Juifs l'étaient. Partout où, dans l'Écriture, nous voyons le peuple de Dieu sous la loi, cela signifie toujours Israël. Si un homme se place dans une position juive, il prend sur lui cette responsabilité. Dans sa foi, il peut être un chrétien ; mais quant aux formes et ordonnances, il est au moins à moitié Juif. Nous devons chercher qu'ils soient chrétiens et rien de plus — afin d'en finir avec tout ce qui

cache et obscurcit le caractère de Christ, avec ce qui leur coûte cher, puisqu'ils en portent la triste peine, soit dans une insouciance de vie, soit en ayant leurs cœurs abattus et pleins de doutes, au lieu de jouir de la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant.

Après cela l'Apôtre trace le contraste entre les œuvres de la chair et les fruits de l'Esprit.

« Or les œuvres de la chair sont manifestes, » — il n'y avait aucune difficulté à les discerner, — « lesquelles sont (la) fornication, l'impureté, l'impudicité, l'idolâtrie, l'empoisonnement, les inimitiés, les querelles, les jalousies, les colères, les intrigues, les divisions, les sectes, les envies, les meurtres, les ivrogneries, les orgies et les choses semblables à celles-là. » Vous avez ici la corruption humaine et la violence humaine. Vous trouvez la mention de l'idolâtrie et de l'empoisonnement, et d'un autre côté les divisions et les sectes, qui se rapportent à l'esprit qui pourrait se trouver à l'œuvre même sous une profession extérieure de christianisme. Un enfant de Dieu peut tomber pour un temps dans l'un ou l'autre de toutes ces sortes de mal; mais il y a une sentence solennelle prononcée sur tout cela : — « Au sujet desquelles je vous déclare d'avance, comme je l'ai déjà dit, que ceux qui commettent de telles choses, n'hériteront pas (du) royaume de Dieu. » Il les avertit maintenant, comme il l'avait fait quand il était avec eux, « que ceux qui commettent de telles choses n'hériteront pas (du) royaume de Dieu. » Quelle que puisse être la difficulté, puissions-nous ne jamais douter, mais recevoir et tenir ferme cette vérité que Christ est la puissance de Dieu pour tous ceux qui croient. Il est la puissance de Dieu non-seulement pour la justification, mais pour le salut; et

le salut, tout en comprenant la justification, va bien au-delà, parce qu'il comprend toute la course d'un homme chrétien jusqu'à ce qu'il soit de fait dans l'état de résurrection, avec Christ. Voilà la signification de ce verset : « Travaillez à votre propre salut avec crainte et tremblement » — non pas à votre propre pardon, mais à votre propre salut. Cela est dit à ceux qui ont déjà reçu le pardon. Ainsi, le salut, dans le sens dont il est parlé ici, implique le conflit entier avec la puissance du mal, que nous traversons. Nous savons que nous avons à faire à l'ennemi commun ; mais Dieu est à l'œuvre en nous pour opérer « et le vouloir et le faire selon son bon plaisir. » Nous connaissons le profond intérêt que Dieu sent pour nous, et toute sa bienveillance, en tant que ce conflit nous est assigné. Nous combattons sous ses ordres — faisant sa volonté en cela aussi bien que dans toutes les autres choses. Dieu est si loin de nous laisser, en aucune manière, qu'il donne l'assurance à nos âmes qu'il s'engage à nous garder à travers ce conflit jusqu'au bout ; mais il veut que nous ayons un sentiment solennel de la guerre avec Satan, dans laquelle nous sommes engagés.

Ensuite nous avons, de l'autre côté : « Le fruit de l'Esprit est l'amour. » Il commence par l'amour — par ce qui est de Dieu, et qui découle directement de Dieu, et qui constitue la connaissance du caractère de Dieu plus que toute autre chose. « Le fruit de l'Esprit est l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité. » Tels sont les premiers et les plus importants effets produits par l'amour de Dieu. Puis il descend à ce qui touche plus particulièrement notre manière d'agir l'un avec l'autre : « La douceur, la tempérance, » parce que celles-ci supposent le frein mis à la vieille nature — l'empire sur soi-

même que le Saint-Esprit opère dans l'âme à cause du Seigneur, en tant qu'elle est évidemment placée dans ce monde pour être une épître de Christ, en sorte que nous ne donnions pas un faux caractère à Celui dont nous portons le nom. Mais toutes ces choses sont les fruits de l'*Esprit* ; et il ajoute : « Contre de telles choses, il n'y a pas de loi. » Quand la loi a-t-elle jamais produit ces choses ? De même la loi ne condamnera jamais ceux qui marchent dans ces choses, comme il dit aux saints de Rome, au chapitre XIII de son épître, en parlant des gouverneurs et des magistrats : « Or veux-tu ne pas craindre l'autorité ? Fais-le bien, et tu recevras d'elle de la louange. Car (le magistrat) est serviteur de Dieu pour ton bien. » De même ici : « Contre de telles choses il n'y a pas de loi. » Si vous produisez réellement ces fruits de l'*Esprit*, il n'y a point de condamnation contre elles.

La vieille nature est-elle donc oubliée ? Ou bien la loi est-elle nécessaire pour la discipliner ? C'est ce qu'on pense, selon la croyance humaine ; mais la Parole dit, au contraire : « Or ceux qui sont de Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises. » Il montre que tous ceux qui sont de Christ ont passé par la grande question de ce qui n'était pas de lui : ils « ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises. » Ils se sont soumis, par la foi, à la sentence de mort sur toute leur nature — ils *ont* crucifié la chair. » Nous savons, sans doute, que cela n'est réellement et pleinement fait qu'en Christ — que c'est à la croix de Christ qu'a eu lieu la crucifixion de la chair avec toutes ses convoitises. Dès lors aussi, cela est vrai de tout croyant. La chair, avec les passions et les convoitises, est une chose déjà mise de côté aux yeux de Dieu. S'il est vrai que nous soyons chrétiens, nous *avons* crucifié

la chair avec ses passions et ses convoitises. S'il s'agissait d'une personne récemment née de Dieu, elle pourrait dire qu'elle a « crucifié la chair avec les passions et les convoitises. »

Mais on peut demander : N'ai-je pas la chair à crucifier ? Je réponds : Cela est déjà fait ; vous avez à le croire, et à marcher dans la force que la foi vous donne. Quelle consolation de savoir que la chair est une chose jugée — que la sentence de mort a déjà été exécutée sur elle ! Qu'est-ce qui vous fortifiera plus que ceci, savoir que vous n'êtes pas vivants dans la chair maintenant, mais que vous êtes vivants dans l'Esprit ? Et « Si nous vivons par (l') Esprit, marchons aussi par (l') Esprit. » Que ce soit-là la règle par laquelle vous désiriez d'être dirigé, savoir que vous avez le Saint-Esprit qui habite en vous, et qui veut vous fortifier en Christ. Que votre but soit de marcher selon un tel état de choses !

Veuille le Seigneur nous accorder d'avoir la sagesse qui vient d'en haut, de savoir ce que nous sommes, et ce que nous ne sommes point ; afin que, quel que soit le mal, quelles que soient sa force, ou ses tendances, nous croyions qu'il y a la puissance du Saint-Esprit pour nous fortifier contre toutes choses mauvaises, et nous élever au-dessus d'elles ! Mais le Saint-Esprit ne déploiera pas sa puissance, sinon dans la mesure que Christ est devant nous. Si nous cherchons à nous complaire à nous-mêmes en quelque chose que ce soit, nous trouverons seulement que Dieu se servira, pour nous châtier, de la satisfaction de nous-mêmes que nous aurons cherchée. Et par conséquent, quel heureux privilège que, dans la soumission à Dieu, nous nous nous livrions, comme nous devrions le faire, à la gloire de Christ, en toutes choses !

## RÉFLEXIONS PRATIQUES SUR LES PSAUMES.

PS. XLII - XLIV.

Dans le commencement de ce second livre des psaumes, nous trouvons un fait qui donne un caractère tout particulier à son importance spirituelle et prophétique, c'est l'absence du nom de Dieu en rapport avec l'alliance. Quelles que fussent les détresses et les angoisses décrites dans les quarante-un premiers psaumes, le cœur du psalmiste regardait toujours librement vers Jéhova, il était en pleine relation avec lui et jouissait des actions de grâce par lesquelles son nom était publiquement célébré. Mais ici, abandonné, rejeté, il n'a plus que le souvenir de ces choses, et ne peut plus que regarder dans le secret de son âme, à la nature et à l'essence de Dieu. N'oublions pas la différence qui existe entre la relation de Dieu comme Père et celle de Dieu comme Jéhova, qu'il s'agit ici d'une délivrance extérieure et du jugement qui doit l'amener. Toutefois le changement qui a lieu dans ces psaumes, nous fournira une grande instruction. Le Psaume xxii nous exprime cette différence d'une manière frappante. Là, Christ lui-même, ayant été fait péché pour nous, était séparé de la jouissance de sa relation personnelle avec le Père; au milieu de souffrances



humaines , il ne trouve pas, cette unique fois, de soulagement divin.

Quant à la colère actuelle de Dieu , il va sans dire qu'aucune âme pieuse n'a jamais à la subir ; mais , sous le rapport de l'affliction , la face de Dieu est bien réellement cachée à Israël, et lorsque ce peuple sera réveillé, il sentira que Dieu lui cache sa face à cause de son péché, quoique sa foi soit alors à l'œuvre ; or, telle est précisément la situation décrite par ces psaumes.

Nous voyons ici les Juifs regardant à Dieu , par la foi, au milieu des circonstances les plus accablantes et lorsqu'ils sont écartés de la jouissance de leur communion et de leur relation avec Dieu , basées sur son alliance. C'est la situation dans laquelle Dieu place son peuple , lorsque la relation de l'alliance est brisée ou ignorée. La foi reconnaissant la justice de cette situation, regarde, malgré tout, à la fidélité de Dieu comme telle, c'est-à-dire à sa fidélité comme faisant partie de sa nature. C'est, pour ainsi dire, une foi dénuée de tout, n'ayant, pour la soutenir, aucune des choses que Dieu donne à son peuple comme témoignage de sa faveur. L'épreuve de l'âme est complète. Ce qui l'occupe maintenant, n'est pas de savoir combien elle jouit des bienfaits de Dieu , mais combien son état actuel peut entrer en rapport avec ce que Dieu est , selon sa nature , et compter là-dessus. L'âme est ainsi éprouvée jusqu'au

fond , la chair étant complètement jugée , parce qu'il ne saurait y avoir aucune liaison entre elle et Dieu.

Cela , à coup sûr , ne sera jamais compris que par une nouvelle nature , capable de saisir ce que Dieu est , et de s'attacher aux promesses par le moyen de la grâce et de l'œuvre du Saint-Esprit ; de cette manière , la chair est complètement jugée ; on connaît , on discerne toute la différence qui la sépare du nouvel homme , mais on ignore la rédemption. En conséquence de la nouvelle nature , on a la conscience d'avoir le désir de faire le bien , on a la conscience de la grâce divine , mais point de paix. C'est une épreuve pour que nous nous abandonnions à la grâce purement et simplement. On en trouve le principe en Rom. vii.

En parlant du psaume xlii , nous ne pouvons nous attacher qu'au principe général qu'il renferme , sauf dans un cas tout particulier d'expérience chrétienne : lorsqu'une âme a cru au pardon , qu'elle a reconnu son état de péché , mais sans avoir été réellement sondée , ou sans avoir découvert la nature toute pécheresse de la chair , il se peut que cette âme vienne à perdre sa première joie et qu'elle connaisse Dieu juste assez pour éprouver l'angoisse de ne pas avoir la lumière de sa présence ; mais alors ce sentiment même lui inspire un désir sincère d'en jouir. Un cas semblable a lieu quand une âme s'est crue chrétienne et que , par l'opération de l'Esprit

de Dieu, elle découvre qu'elle s'est trompée. Dans les deux cas, l'effet réel et bienheureux de la position dans laquelle nous sommes placés par la rédemption est ignoré. Ce psaume ne dépasse pas l'espérance, mais celle-ci est rendue plus profonde et plus véritable par l'épreuve; il exprime plutôt le résultat de l'épreuve que l'épreuve elle-même par laquelle l'âme a dû passer; c'est pourquoi, tout abandonnée qu'elle soit, nous y trouvons une expression si bénie de son état. Elle brâme après Dieu. Pour le chrétien, la différence est qu'il se réjouit en Dieu. (Rom. v); toutefois cette soif de Dieu est, sous certains rapports, quelque chose de plus profond que la première joie, parce que la joie n'est que partiellement réalisée, tandis que la soif est complète et que Dieu lui-même, tel quel, en est l'objet. Le psaume fait du reste allusion aux circonstances, et c'est la perte qu'elle a faite de Dieu dans des circonstances heureuses qui la soutenaient plus ou moins (1), c'est cette perte qui oblige l'âme de s'appuyer sur Dieu même, de le chercher lui seul et qui lui fait trouver sa joie auprès de Dieu. C'est cette soif de Dieu que l'âme spirituelle doit surtout remarquer ici. Celui qui parle dans ce psaume, ayant perdu la joie qu'il avait eue au milieu de la multitude, brâme après Dieu. La

(1) Elle a perdu Dieu en perdant son bonheur extérieur.

perte qu'il ressent en son cœur, c'est Dieu même, tandis que les personnes et les circonstances heureuses disparaissent de son esprit, quoiqu'il en ait joui avec Dieu. Le cœur a besoin de Dieu pour soi. Tel est le changement qui est opéré!

La nature divine en nous soupire après sa joie en Dieu, seul objet capable de la satisfaire, parce qu'elle est divine, seul objet qui remplisse tous les désirs et en exclue tout autre que lui. Auparavant l'âme avait joui des bénédictions de Dieu et de Dieu lui-même en elles. Maintenant c'est Dieu qui devient nécessairement et d'une manière consciente, la bénédiction tout entière. L'épreuve a jugé la chair quant à l'état subjectif de l'âme, elle a jugé cette jouissance médiante de Dieu, qui n'avait lieu qu'au moyen des circonstances. Alors la vie divine, en vue de son entière bénédiction et avec la conscience de ce qu'est cette bénédiction, trouve sa joie parfaite en Dieu même, en Dieu seul. Ce n'est pas que l'âme renonce à la joie ; mais la *source* de la joie, la pure bénédiction morale, prend une plus grande place dans le cœur. Ainsi nous voyons des chrétiens qui, fort éprouvés par la perte de bénédictions extérieures accordées autrefois par Dieu, deviennent bien plus calmes et ont un sentiment bien plus profond que le Seigneur est leur portion ; libérés désormais de l'influence des circonstances, ils se retirent vers ce centre de repos et de bonheur.

Quoique d'une manière pénible, ainsi l'exige la discipline du Seigneur, les adversaires contribuent à l'avancement de l'âme dans le sentier dont il est question : « Mes ennemis m'outragent et me brisent les os, en me disant tout le jour : Où est ton Dieu ? » Celui qui parle ici avait été chassé par eux de la jouissance publique de la bénédiction accordée par Dieu (v. Job. Pour Israël, c'est la bénédiction attachée à l'alliance). Quelle était désormais la preuve que les bénédictions venaient de la part de Dieu ? L'âme les lui avait attribuées, elle avait proclamé la fidélité de Dieu, sa puissance pour secourir ; et ses adversaires la raillant, lui disent : « Où est ton Dieu ? » comme plus tard les Juifs l'ont dit à Christ. L'effet de ces paroles est de rapprocher l'âme de Dieu, car elle n'a plus rien d'autre que lui seul. Ses adversaires lui avaient enlevé les bénédictions dont elle jouissait et qui l'auraient facilement détournée du Seigneur. Ainsi dénuée de tout, sauf de Dieu, elle s'attend à lui. Mais que fait-elle ? Implore-t-elle des bénédictions ? Nullement. Souvent l'âme, tout en cherchant la joie, ne réussit pas à la trouver, car ce n'est pas cela qui purifie et qui bénit ; or, pour bénir, il faut que Dieu purifie ; tandis qu'une fois dépouillés de nous-mêmes et cherchant Dieu, nous trouvons la joie. De même ici, tout en se souvenant du passé, l'âme s'écrie : « Attends-toi à Dieu, car je le louerai encore, lui le salut de ma force et mon Dieu. »

Il y a, dans ce psaume, encore d'autres

points à observer. La fierté, la résistance stoïque contre l'épreuve, n'amènent pas l'âme vers Dieu ; au contraire elles la tiennent loin de lui, l'enseignent à se passer de lui. Ici l'âme ayant été sensible à l'affliction et se tenant dans la dépendance, peut s'ouvrir à Dieu, à cause de sa bonté et de sa fidélité.

Quand l'angoisse est à son comble et sans espoir, elle donne de l'intimité avec celui qui est capable et désireux de secourir : « Mon âme, pourquoi t'abatte et bruire en moi ? Attends-toi à Dieu, car je le louerai encore ; sa face est le salut. Mon Dieu, mon âme s'abat au-dedans de moi, aussi me souviens-je de toi. »

Ceci nous mène à un autre point. Les angoisses, les afflictions, viennent de Dieu. Le jugement intérieur de soi-même et le regard tourné vers Dieu, l'introduisent lui seul dans chaque circonstance. Les bénédictions et les ennemis ont disparu : *Tes vagues et tes flots passent sur moi.* » C'est Dieu qui commença l'épreuve de Job, sans que ni lui ni Satan ne connussent son dessein. Dieu se servit de la malice aveugle de Satan pour briser la nature insoumise de Job, dont ce dernier ne se doutait pas, et pour amener une bénédiction. « Un abîme appelle un autre abîme, » mais c'est « à la voix des torrents de Dieu. » Voir ainsi la main de Dieu, dès le début, fait qu'on a la conscience d'une relation avec lui (pour nous c'est avec le Père) et, sur cette base, on s'attend à lui pour l'avenir : « Durant le jour, l'Éternel dis-

pensera sa grâce et, dans la nuit, son cantique sera avec moi et ma prière au Dieu de ma vie.» Il y a de la confiance, de la hardiesse vis-à-vis d'un Dieu fidèle : « Je dirai donc au Dieu qui est mon rocher : Pourquoi m'as-tu oublié ? » Le mot *abandonné* n'est pas employé ici. Christ seul a été abandonné ; la foi sait qu'elle ne le sera jamais. Mais conformément à cette confiance en l'amour infailible de Dieu, le psalmiste lui demande pourquoi il l'a oublié entre les mains de ses ennemis.

Chose digne d'attention ! Du moment que nous voyons la main du Seigneur dans nos afflictions, nous pouvons chercher la délivrance, parce que c'est le Seigneur et que sa main est sur nous en amour.

Les railleries des adversaires plaident elles-mêmes en faveur de la délivrance (v. 10), car lorsqu'ils disent : « Où est ton Dieu ? » pour réponse, il faut que Dieu se manifeste. Cependant la soif de l'âme après Dieu est devenue de plus en plus profonde, et toute légèreté de cœur ayant disparu, cette manifestation a infiniment plus de valeur. Ici les assurances de bénédiction sont augmentées avant que l'âme angoissée n'ait dit qu'elle était assurée du salut de sa face et qu'elle en ferait le thème de ses louanges ; mais nous avons vu que le cœur purifié et exercé a été amené à se confier dans la fidélité de Dieu, selon la relation qu'il sait exister entre Dieu et lui. Le cœur, sans être encore délivré extérieurement, se confie sur Dieu et le

désire. Aussi il s'écrie : « Lui le salut de ma face et mon Dieu. » (Sa face joyeuse réfléchit l'amour qui brille sur celle de Dieu). La détresse, le manque de tout ce que Dieu avait donné, même des bénédictions spirituelles, ont fait que le cœur s'est rejeté sur lui comme l'unique source de joie et avec cette confiance qui s'établit dès que l'âme est près de Dieu et qu'elle reconnaît, par la foi, la relation qui existe entre elle et lui. Il se peut bien que la paix complète, la pleine jouissance du cœur, se fassent attendre, si le Seigneur trouve nécessaire de purifier encore et d'éprouver ; mais on s'appuiera cependant sur lui avec confiance et l'âme sera amenée de cette façon à avoir réellement soif de lui. « Mon âme a soif de Dieu. » Elle s'adresse à lui ; la réponse manque, mais nous voyons l'état de l'âme amenée à ne rechercher que Dieu, assurée de la clarté de sa face et du salut qu'elle y trouvera. Encore un détail : c'est quand l'âme est abattue, c'est quand son orgueil est brisé, qu'elle se souvient de Dieu (v. 6). Quand elle voit la main de Dieu dans ses épreuves (v. 7), elle voit aussi que l'Éternel (Dieu connu par une relation) dispensera sa grâce, que Dieu est le Dieu de sa vie et son rocher.

Dans le psaume XLII, nous venons de voir l'âme restaurée intérieurement et amenée à avoir véritablement soif de Dieu, cherchant toute sa joie en lui. Au ps. XLIII, nous voyons ensuite que l'âme demande une délivrance qui la rende capable de jouir pleinement de Dieu. Dieu est



devenu son allégresse et, ainsi restaurée, il lui sera accordé de l'adorer librement, afin de pouvoir exprimer toute sa joie et toute sa reconnaissance. Dieu n'est pas nommé ici le Dieu de sa vie, mais le Dieu de sa force (v. 2). Jusqu'à ce que l'âme considérât réellement Dieu lui-même comme sa joie, ce cri de délivrance, quoique naturel et sans être mauvais, s'il était soumis à la volonté de Dieu (au fond la soumission fait désirer plutôt la purification que la délivrance de l'épreuve), exprimait un désir de confort et de bien-être, quoique ces choses, venant de la part de Dieu, ne soient pas à mépriser. Mais maintenant que l'âme est purifiée, le cri de délivrance n'est autre chose que le désir de louer et de glorifier Dieu. Ce changement est digne de remarque, quoique l'épreuve pleine de grâce et juste de la part de Dieu, puisse être injuste de la part des hommes. Il est naturel que le cœur désire d'être délivré; mais, comme Elihu le dit à Job, si ce n'est pas en étant soumis à la volonté de Dieu, c'est préférer l'iniquité à l'affliction; on manque alors à la fois de droiture et de soumission. Dès que le cœur est complètement restauré, le désir de la délivrance est à sa place. Or avec une conscience droite, nous saurons assez bien que s'il y a en nous la soumission à la volonté de Dieu et le désir d'être parfait de cœur, la délivrance arrivera sûrement au bon moment.

Ce désir d'être délivré, c'est le désir d'être manifestement en paix avec Dieu, de le glorifier et de

le louer publiquement. Au ps. XLII les ennemis qui se moquaient n'étaient que les vagues et les flots de Dieu (v. 7) ; mais le point terrible, c'était leur question : « Où est ton Dieu ? » L'âme eut soif de lui ; maintenant elle désire que sa cause soit jugée et implore la délivrance. Il y avait une épreuve plus douloureuse que l'oppression extérieure, quoiqu'elle existât encore, c'était la méchanceté directe des iniques ( « délivre-moi de l'homme fourbe »). Le psalmiste désire que la lumière et la vérité de Dieu apparaissent, le conduisent, l'amènent à la montagne de sa sainteté. Ce n'est pas ici la conscience que Dieu est la joie secrète de son âme, mais que ce Dieu qui est sa joie l'amènera maintenant, par sa puissance, à le louer, à l'adorer publiquement : « Alors j'irai près de l'autel de Dieu, auprès de Dieu, mon transport et mon allégresse, et je te louerai avec la harpe, ô Dieu, mon Dieu ! » Cet espoir encourage son cœur et le ramène à ce qui était le secret et la plénitude de sa joie, à ce qu'il possédait dans l'espérance que Dieu serait le salut de sa face. Moralement Dieu était son allégresse ; maintenant cette allégresse se montrera dans une adoration publique et paraîtra sur la face radieuse de celui qui en jouit

Dans le psaume précédent, le résultat de l'épreuve est la soif de l'âme après Dieu, quoiqu'elle cherche la délivrance. Ici, tout en n'étant pas encore rétablie dans la bénédiction extérieure, Dieu est son allégresse, son Dieu, et cette bénédiction extérieure est attendue prochainement.

## LA PUISSANCE DE LA GLOIRE POUR TRANSFORMER

---

Quel est l'effet pratique du privilège de « contempler à face découverte la gloire du Seigneur ? » (2 Cor. III, 18). Paul met ici en contraste le ministère de la mort avec le ministère de la justice. Quoique dans le premier la gloire prit fin, parce qu'elle apparaissait seulement avec une réclamation sur l'homme qui était incapable d'y satisfaire (car la justice n'était pas pleinement établie), cependant Moïse portait sur sa face des marques de sa puissance formatrice. A cause de la condition de l'homme elle était terrible dans sa portée sur lui; néanmoins, comme nous le voyons en Moïse, personne ne pouvait se trouver en elle sans participer à son excellence; aussi la face de Moïse en portait-elle des marques distinctes. Israël refusa même d'en contempler les effets sur *la face de Moïse*. L'homme, quand il cherche à maintenir sa propre justice devant Dieu, se refuse à admirer la puissance formatrice de Dieu; en demandant à Moïse de mettre un voile sur sa face, Israël ne faisait donc que déclarer à quelle distance morale leurs propres cœurs étaient de Dieu. En conséquence le voile est transféré sur leurs cœurs.

Mais maintenant, dit Paul, il y a merveilleux contraste. C'est maintenant le ministère de la justice, et cela de la part de la même gloire. Ce fut ainsi annoncé (en Luc II) lorsque la gloire du Seigneur brilla autour des Bergers. Le Fils de Dieu était venu pour établir la justice de la part de la même gloire de laquelle était venue la réclamation de la justice. Et, en conséquence, si la gloire avait la puissance de produire de tels effets sur la face de Moïse, lorsque l'homme dans sa condition d'alors n'était pas capable de la contempler, com-

bien plus doit-elle l'avoir maintenant que c'est un ministère de la justice! Aussi l'Apôtre déclare-t-il que « nous usons d'une grande liberté de parole, et contemplant à face découverte la gloire du Seigneur nous sommes transformés à la même image de gloire en gloire. » Elle opère une transformation morale à sa propre ressemblance. Quelque humiliant que ce soit de l'admettre, toute association avec ce qui nous est moralement supérieur, doit avoir cet effet sur nous. Si nous descendons à des associations inférieures nous dépravons nos meilleures tendances; mais si nous sommes occupés de supériorité morale, nous *adoptons* toujours plutôt que nous n'*améliorons*. Nous adoptons une nouvelle manière d'agir au lieu d'en améliorer seulement une qui existait déjà; et comme la gloire de Dieu est unique et moralement suprême, si nous sommes en rapport avec elle, nous adoptons naturellement et presque d'une manière inconsciente ses traits caractéristiques et ses qualités, de sorte que nous sommes réellement en voie de transformation, et non d'amélioration simplement.

J'en viens maintenant *aux traces* de ces effets, et à la manière dont nous pouvons les observer. C'est remarquable comme nous envisageons différemment les mêmes choses à des époques différentes. Cela peut être même lorsque nous les sentons le plus, mais alors nous sommes dans l'esprit de notre entendement le plus au-dessus d'elle. La même question pénible occupa le cœur du Psalmiste en dehors et en dedans du sanctuaire; mais il est évident qu'il sentait d'une manière toute différente selon qu'il était dans l'une ou dans l'autre de ces positions. La lumière de la gloire avait tellement transformé Etienne, qu'il était de fait supérieur à la violence dont il était l'objet, mais il en était d'autant plus

affecté pour ceux qui la commettaient; de sorte que je pourrais dire que les principales traces de l'effet moral de la gloire sont une plus grande sensibilité quant au mal qui m'afflige, mais une élévation marquée et sensible au-dessus de lui.

Puis, comment distinguer « la contemplation de la gloire du Seigneur » de tout autre exercice spirituel? Si cela est difficile, c'est tout simplement à cause de la lenteur de l'âme à entrer dans le conseil de Dieu en sa Grâce pour nous, ou à voir réellement ce conseil comme une manifestation de son propre cœur, dans la personne de son Fils unique, du sein même de la gloire. La Grâce qui a fait de nous ses objets a son origine dans la gloire; elle y appartient pour ainsi dire, et elle n'est point satisfaite dans ce qui l'intéresse essentiellement jusqu'à ce qu'elle nous rattache à la gloire. Si je comprends l'origine de cette grâce et comment je suis lié avec elle, je dois comprendre ses associations. Son origine est le *centre* de la gloire; son association et la *Personne* de la gloire; et quand je me trouve dans cette association par la Grâce de Dieu manifestée envers moi, je « contemple la gloire du Seigneur. » Si la lumière rendit Paul aveugle (comme homme) (1), il n'en perdit jamais le souvenir dans son âme; c'est pourquoi, il l'appela « les marques ».

(1) Sir Isaac Newton éprouva une telle impression pour avoir considéré le soleil rien que d'un œil, que, pendant trois semaines, il fut obsédé, dans une chambre obscure, par une lumière éblouissante circulaire et par l'image du soleil. Pussions-nous être tellement pénétrés par la foi de la gloire du Seigneur, qu'elle soit toujours devant nous, nous rendant pratiquement semblables à lui, nous remplissant de puissance pour nos difficultés, et d'abondantes louanges à la gloire de celui qui nous a bénis d'un aussi riche salut!

La foi place un homme avec Dieu, et, en tant qu'individu, seul avec Dieu. Abel agit comme individu; Enoch marcha seul avec Dieu; Noé trouva grâce devant ses yeux; Abram fut appelé à sortir de tout et fut l'ami de Dieu. Joseph, Moïse, Samuel, David, Daniel, et tous les grands hommes de la maison de la foi, trouvèrent tous que leurs sources étaient en Dieu, et que Dieu les conduisait.

Comme ce cachet d'individualité, cet esprit qui sait être seul, apparaît aussi avec éclat dans notre précieux Sauveur et Seigneur, non-seulement par suite du fait qu'il était sans péché, le seul parfait, mais aussi dans la manière dont Il marcha! « Voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté. » « La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas? » Telles furent les devises de sa vie ici-bas.

Qu'il est beau aussi de voir dans le larron sur la croix, comment sa foi (qui lui avait été divinement enseignée) le place *seul* avec Dieu — le rend capable de condamner, non-seulement sa propre vie passée, mais tout ce que faisaient les hommes religieux de ce jour; et capable de donner à Christ un titre vrai de lui *seul* d'entre les hommes: « Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire. » Il ajoute, « Seigneur! souviens-toi de moi dans ton royaume! » Et la parole du Seigneur à Pierre ne doit-elle pas être notée? « Si je veux qu'il (Jean) demeure jusqu'à ce que je vienne, *que t'importe? Toi, sois-moi.* »

Le secret de toute sainteté pratique dans un croyant se trouve dans cette marche individuelle avec Dieu — marche qui, en le gardant dans la lumière où Christ est à la droite de Dieu, le garde dans l'esprit de l'humble jugement de lui-même, parce qu'il voit les contrastes qui existent entre Christ et lui — le garde toutefois dans une ferme assurance, parce qu'il a à faire avec Dieu, et agit pour Dieu et de la part de Dieu.

Aussitôt que je puis dire que la parole de Dieu dé-

claire qu'une chose est mauvaise, je dois m'en abstenir *sur le champ*. Elle est mauvaise au moins *pour moi*, et la pratiquer, serait me souiller. Toute âme pieuse (qui connaît seulement Rom. xiv) acquiescera à cela : toute âme pieuse doit dire, « Obéissez à Dieu plutôt qu'à l'homme ; obéissez à Dieu selon vos lumières, et n'allez pas au-delà. »

On m'a eu demandé (hélas ! pour ceux qui le faisaient) pendant que j'agissais de la sorte, si j'étais infailible, si je voulais dominer sur la conscience des autres. Ma réponse est simple : « Je marche avec Dieu, et je me juge *moi-même* ; la parole de Dieu ne me semble pas interdire un pouce pour moi sur le chemin ; droit, en avant, où la Parole m'enjoint d'avancer. »

On réplique : « Comment savez-vous que *vous* allez droit ? » Je réponds : « En marchant dans un véritable esprit de dépendance de Dieu seul, pour qu'il me mène à voir sa pensée afin que je la fasse — pensez-vous qu'il ne sera pas fidèle à Lui-même ? (Jean VII, 17). Et pour ce qui est de la conscience des autres, je ne domine sur aucune âme. Que chacun marche avec Dieu ; seulement que chacun se souvienne que si ma marche se poursuit avec Dieu, hélas ! tant pis pour celui dont la marche ne s'accomplit pas dans le même sentier : qu'il soit devant ou derrière moi. »

Il n'y a pas de sainteté en communion — pas de « communion des saints » en dehors de cette marche solitaire avec Dieu — des saints comme individus.

L'état d'agitation incessante d'un si grand nombre me convaine qu'ils ne marchent pas avec Dieu.

TABLE

DU SIXIÈME VOLUME.

◊	Réflexions pratiques sur les Psaumes. Ps. xxix-xxxv.	3
	"    "    "    Ps. xxxvi.....	141
	"    "    "    Ps. xxxvii-xl.	400
	"    "    "    Ps. xlii-xliii..	544
◊	Communion avec Christ. (i <sup>re</sup> partie) : Vivifiés avec Lui	29 X
	"    "    "    (v <sup>e</sup> partie) : De la Vie avec Lui	151 X
	"    "    "    (vi <sup>e</sup> partie) : Ressuscités en-semble avec Lui....	297 >
	"    "    "    (vii <sup>e</sup> partie) : Assis avec Lui dans les lieux célestes.	429 X
◊	Commentaires sur des Textes.....	54
	"    "    "    .....	170
◊	Notes sur l'Épître aux Galates ; CHAP. II.....	70
	"    "    "    CHAP. III.....	234
	"    "    "    CHAP. IV.....	365
	"    "    "    CHAP. V.....	503
◊	Méditations sur des Sujets intéressants.....	89
◊	Les trois Attitudes de David.....	108
◊	2 Chron. xviii.....	120
◊	Ma grâce te suffit.....	127
◊	L'Esprit du Christ.....	133
◊	Pensées sur Apoc. i.....	197
◊	Sur les citations de l'Ancien-Testament dans 1 Cor..	272
◊	L'Eglise, ce qu'elle était, et son état actuel.....	339
◊	Le Cordon de couleur bleue.....	416
◊	Les Généalogies de Jésus-Christ.....	420
◊	La Palingénésie.....	460
◊	Préfigurations du Royaume.....	476
◊	Le Dévouement chrétien.....	484
◊	La Puissance de la gloire pour transformer.....	535
◊	Dieu et moi.....	538
	Fragments et Pensées..... 28, 136, 293, 338, 426,	428
	Poésie.....	140, 296